U d'/of OTTAWA
39003002345725

ŒUVRES CHOISIES

DE FÉNELON

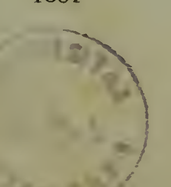
TOME QUATRIÈME

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1881



PQ
1795
.A145
1880
v.4

SERMONS ET ENTRETIENS
SUR DIVERS SUJETS.

DISCOURS

PRONONCÉ AU SACRE DE L'ÉLECTEUR DE COLOGNE [1],

Dans l'église collégiale de Saint-Pierre, à Lille, le 1er *mai* 1707.

Depuis que je suis destiné à être votre consécrateur, prince que l'Église voit aujourd'hui avec tant de joie prosterné au pied des autels, je ne lis plus aucun endroit de l'Écriture qui ne me fasse quelque impression par rapport à votre personne. Mais voici les paroles qui m'ont le plus touché : « Étant libre à l'égard de tous, dit l'Apôtre [2], je me suis fait esclave de tous, pour en gagner un plus grand nombre : « Quum « liber essem ex omnibus, omnium me servum feci, ut plures lucri fa« cerem. » Quelle grandeur se présente ici de tous côtés! Je vois une maison qui remplissoit déjà le trône impérial il y a près de quatre cents ans. Elle a donné à l'Allemagne deux empereurs, et deux branches qui jouissent de la dignité électorale. Elle règne dans la Suède, où un prince, au sortir de l'enfance, est devenu tout à coup la terreur du Nord. Je n'aperçois que les plus hautes alliances des maisons de France et d'Autriche : d'un côté vous êtes petit-fils de Henri le Grand, dont la mémoire ne cessera jamais d'être chère à la France; de l'autre côté votre sang coule dans les veines de nos princes, précieuse espérance de la nation. Hélas! nous ne pouvons nous souvenir qu'avec douleur de la princesse à qui nous les devons, et qui fut trop tôt enlevée au monde!

Oserai-je ajouter, en présence d'Emmanuel [3], que les infidèles ont senti et que les chrétiens ont admiré sa valeur? Toutes les nations s'attendrissent en éprouvant sa douceur, sa bonté, sa magnificence, son aimable sincérité, sa constance à toute épreuve dans ses engagements, sa fidélité, qui égale dans ses alliances la probité et la délicatesse des plus vertueux amis dans leur société privée. Avec un cœur semblable à celui d'un tel frère, prince, il ne tenoit qu'à vous de marcher sur ses traces. Vous étiez libre de le suivre; vous pouviez vous promettre tout ce que le siècle a de plus flatteur : mais vous

1. L'électeur de Cologne, élu en 1688, était évêque de Cologne, Ratisbonne, Tribingue, Liége et Hildesheim. Dépossédé de ses États ainsi que l'électeur de Bavière, son frère, par les ennemis de Louis XIV dans la guerre de la succession d'Espagne, il entra dans les ordres sacrés à la fin de 1706, et reçut la consécration épiscopale des mains de Fénelon le 1er mai 1707. Il fut rétabli dans ses États par le traité de Rastadt en 1714.
2. *I Cor.*, IX, 19.
3. Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, frère de l'électeur de Cologne, présent à son sacre.

venez sacrifier à Dieu cette liberté et ces espérances mondaines. C'est de ce sacrifice que je veux vous parler à la face des saints autels. J'avoue que le respect devroit m'engager à me taire; « mais l'amour, comme saint Bernard le disoit au pape Eugène [1], n'est point retenu par le respect.... Je vous parlerai, non pour vous instruire, mais pour vous conjurer comme une mère tendre. Je veux bien paroître indiscret à ceux qui n'aiment point, et qui ne sentent pas tout ce qu'un véritable amour fait sentir. » Pour vous, je sais que vous avez le goût de la vérité et même de la vérité la plus forte. Je ne crains point de vous déplaire en la disant: daignez donc écouter ce que je ne crains point de dire. D'un côté l'Église n'a aucun besoin du secours des princes de la terre, parce que les promesses de son Époux tout-puissant lui suffisent; d'un autre côté les princes qui deviennent pasteurs peuvent être très-utiles à l'Église, pourvu qu'ils s'humilient, qu'ils se dévouent au travail, et qu'on voie reluire en eux toutes les vertus pastorales. Voilà les deux points que je me propose d'expliquer dans ce discours.

PREMIER POINT.

Les enfants du siècle, prévenus des maximes d'une politique profane, prétendent que l'Église ne sauroit se passer du secours des princes et de la protection de leurs armes, surtout dans les pays où les hérétiques peuvent l'attaquer. Aveugles, qui veulent mesurer l'ouvrage de Dieu par celui des hommes! C'est « s'appuyer sur un bras de chair [2]: » c'est « anéantir la croix de Jésus-Christ [3]. » Croit-on que l'Époux tout-puissant et fidèle dans ses promesses ne suffise pas à l'Épouse? « Le ciel et la terre passeront, mais aucune de ses paroles ne passera jamais [4]. » O hommes faibles et impuissants qu'on nomme les rois et les princes du monde, vous n'avez qu'une force empruntée pour un peu de temps: l'Époux, qui vous la prête, ne vous la confie qu'afin que vous serviez l'Épouse. Si vous manquiez à l'Épouse, vous manqueriez à l'Époux même; il sauroit transporter son glaive en d'autres mains. Souvenez-vous que c'est lui qui est le « Prince des rois de la terre [5], » le « Roi invisible et immortel des siècles [6]. »

Il est vrai qu'il est écrit que l'Église « sucera le lait des nations, qu'elle sera allaitée de la mamelle des rois, qu'ils seront ses nourriciers, qu'ils marcheront à la splendeur de sa lumière naissante; que ses portes ne se fermeront ni jour ni nuit, afin qu'on lui apporte la force des peuples, et que les rois y soient amenés; » mais il est dit aussi que « les rois viendront, les yeux baissés vers la terre, se prosterner devant l'Église; qu'ils baiseront la poussière de ses pieds [7], » que, n'osant parler, « ils fermeront leur bouche » devant son Époux; que « toute nation et tout royaume qui ne sera point dans la servitude de cette nouvelle Jérusalem périra. » Trop heureux donc les princes

1. *De Consider. Prolog.*, pag. 408.
2. Jérém., XVII, 5. — 3. *Cor.*, I, 17. — 4. Luc., XXI, 35.
5. *Apoc.*, I, 5. — 6. *I Tim.*, I, 17. — 7. Is., LX, 17 et seq.

que Dieu daigne employer à la servir! trop honorés ceux qu'il choisi pour une si glorieuse confiance!

« Et maintenant, ô rois! comprenez; instruisez-vous, ô juges de la terre! servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement, de peur que sa colère ne s'enflamme, et que vous ne périssiez en vous égarant de la voix de la justice [1]. » Dieu jaloux « renverse les trônes des princes hautains [2], et il fait asseoir en leurs places des hommes doux » et modérés; il fait « sécher jusqu'aux racines des nations superbes, et il plante les humbles [3] » pour les faire fleurir; il détruit jusque dans ses fondements toute puissance orgueilleuse; « il en efface même la mémoire de dessus la terre [4]. Toute chair est comme l'herbe, et sa gloire est comme une fleur des champs: dès que l'esprit du Seigneur souffle, cette herbe est desséchée, et cette fleur tombe [5]. »

Que les princes qui se vantent de protéger l'Église ne se flattent donc pas jusqu'à croire qu'elle tomberoit s'ils ne la portoient pas dans leurs mains. S'ils cessoient de la soutenir, le Tout-Puissant la porteroit lui-même. Pour eux, « faute de la servir, ils périroient [6], » selon les saints oracles.

Jetons les yeux sur l'Église, c'est-à-dire sur cette société visible des enfants de Dieu qui a été conservée dans tous les temps : c'est le royaume qui « n'aura point de fin. » Toutes les autres puissances s'élèvent et tombent; après avoir étonné le monde, elles disparoissent. L'Église seule, malgré les tempêtes du dehors et les scandales du dedans, demeure immortelle. Pour vaincre, elle ne fait que souffrir; et elle n'a pas d'autres armes que la croix de son Époux.

Considérons cette société sous Moïse: Pharaon la veut opprimer; les ténèbres deviennent palpables en Égypte; la terre s'y couvre d'insectes; la mer s'entr'ouvre, ses eaux suspendues s'élèvent comme deux murs; tout un peuple traverse l'abîme à pied sec, un pain descendu du ciel le nourrit au désert; l'homme parle à la pierre, et elle donne des torrents; tout est miracle pendant quarante années pour délivrer l'Église captive.

Hâtons-nous; passons aux Machabées: les rois de Syrie persécutent l'Église; elle ne peut se résoudre à renouveler une alliance avec Rome et avec Sparte, sans déclarer en esprit de foi qu'elle ne s'appuie que sur les promesses de son Époux. « Nous n'avons, disoit Jonathas [7], aucun besoin de tous ces secours, ayant pour consolation les saints livres qui sont dans nos mains. » Et, en effet, de quoi l'Église a-t-elle besoin ici-bas? Il ne lui faut que la grâce de son Époux pour lui enfanter des élus; leur sang même est une semence qui les multiplie. Pourquoi mendieroit-elle un secours humain, elle qui se contente d'obéir, de souffrir, de mourir; son règne, qui est celui de son Époux, n'étant point de ce monde, et tous ses biens étant au delà de cette vie?

Mais tournons nos regards vers l'Église que Rome païenne, cette

1. *Ps.* II, 10, 11, 12.
2. *Ibid.* — 3. Luc., I, 52. — 4. *Ps.* XIII, 17.
5. Is., XI, 6, 7. — 6. Is., XL, 12. — 7. *I Mac.*, XII, 9.

Babylone enivrée du sang des martyrs, s'efforce de détruire. L'Église demeure libre dans les chaînes et invincible au milieu des tourments. Dieu laisse ruisseler pendant trois cents ans le sang de ses enfants bien-aimés. Pourquoi croyez-vous qu'il le fasse? C'est pour convaincre le monde entier, par une si longue et si terrible expérience, que l'Église, comme suspendue entre le ciel et la terre, n'a besoin que de la main invisible dont elle est soutenue. Jamais elle ne fut si libre, si forte, si florissante, si féconde.

Que sont devenus ces Romains qui la persécutoient? Ce peuple, qui se vantoit d'être le « peuple-roi, » a été livré aux nations barbares; l'empire éternel est tombé : Rome est ensevelie dans ses ruines avec les faux dieux ; il n'en reste plus de mémoire que par une autre Rome sortie de ses cendres, qui, étant pure et sainte, est devenue à jamais le centre du royaume de Jésus-Christ.

Mais comment est-ce que l'Église a vaincu cette Rome victorieuse de l'univers? Écoutons l'Apôtre [1] : « Ce qui est folie en Dieu est plus sage que tous les hommes; ce qui est faible en Dieu est plus fort qu'eux. Voyez, mes frères, votre vocation : car il n'y a point parmi vous beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup d'hommes puissants, ni beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi ce qui est insensé selon le monde, pour confondre les sages; et il a choisi ce qui est bas et méprisable, et même ce qui n'est pas, pour détruire ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui. » Qu'on ne nous vante donc plus ni une sagesse convaincue de folie, ni une puissance fragile et empruntée; qu'on ne nous parle plus que d'une faiblesse simple et humble, qui peut tout en Dieu seul; qu'on ne nous parle plus que de la folie de la croix. La jalousie de Dieu alloit jusqu'à sembler exclure de l'Église, pendant ces siècles d'épreuve, tout ce qui auroit paru un secours humain : Dieu, impénétrable dans ses conseils, vouloit renverser tout ordre naturel. De là vient que Tertullien a paru douter si les césars pouvoient devenir chrétiens [2]. Combien coûta-t-il de sang et de tourments aux fidèles pour montrer que l'Église ne tient à rien ici-bas! « Elle ne possède pour elle-même, dit saint Ambroise [3], que sa seule foi. » C'est cette foi qui vainquit le monde.

Après ce spectacle de trois cents ans, Dieu se souvint enfin de ses anciennes promesses; il daigna faire aux maîtres du monde la grâce de les admettre aux pieds de son Épouse. Ils en devinrent les « nourriciers [4], » et il leur fut donné de « baiser la poussière de ses pieds. » Fut-ce un secours qui vint à propos pour soutenir l'Église ébranlée? Non : Celui qui l'avoit soutenue pendant trois siècles, malgré les hommes, n'avoit pas besoin de la foiblesse des hommes, déjà vaincus par elle, pour la soutenir. Mais ce fut un triomphe que l'Époux voulut donner à l'Épouse après tant de victoires; ce fut, non une ressource pour l'Église, mais une grâce et une miséricorde pour les em-

1. *I Cor.*, I. 25, 28. — 2. *Apol.* c., XXI.
3. *Ep.* XVII *ad Valentinian. cont. Symmachum*, n. 16, tom. II, pag. 937.
4. Is., XLIX, 23.

pereurs. « Qu'y a-t-il, disoit saint Ambroise[1], de plus glorieux pour l'empereur, que d'être nommé le fils de l'Église? »

En vain quelqu'un dira que l'Église est dans l'État. L'Église, il est vrai, est dans l'État pour obéir au prince dans tout ce qui est temporel; mais quoiqu'elle se trouve dans l'État, elle n'en dépend jamais pour aucune fonction spirituelle. Elle est en ce monde, mais c'est pour le convertir; elle est en ce monde, mais c'est pour le gouverner par rapport au salut. Elle use de ce monde en passant, comme n'en usant pas; elle y est comme Israël fut étranger et voyageur au milieu du désert; elle est déjà d'un autre monde, qui est au-dessus de celui-ci. Le monde, en se soumettant à l'Église, n'a point acquis le droit de l'assujettir; les princes, en devenant les enfants de l'Église, ne sont point devenus ses maîtres : ils doivent la « servir » et non la dominer; « baiser la poussière de ses pieds, » et non lui imposer le joug. « L'empereur, disoit saint Ambroise[2], est au dedans de l'Église, mais il n'est pas au-dessus d'elle. Le bon empereur cherche le secours de l'Église, et ne le rejette point. » L'Église demeura sous les empereurs convertis aussi libre qu'elle l'avoit été sous les empereurs idolâtres et persécuteurs. Elle continua de dire, au milieu de la plus profonde paix, ce que Tertullien disoit pour elle pendant les persécutions? « Non te terre« mus, qui nec timemus[3] » : Nous ne sommes point à craindre pour vous, et nous ne vous craignons point. Mais prenez garde, ajoute-t-il, de ne combattre pas contre Dieu. » En effet, qu'y a-t-il de plus funeste à une puissance humaine, qui n'est que foiblesse, que d'attaquer le Tout-Puissant? « Celui sur qui cette pierre tombe sera écrasé; et celui « qui tombe sur elle se brisera[4]. »

S'agit-il de l'ordre civil et politique, l'Église n'a garde d'ébranler les royaumes de la terre, elle qui tient dans ses mains les clefs du royaume du ciel. Elle ne désire rien de tout ce qui peut être vu; elle n'aspire qu'au royaume de son Époux, qui est le sien. Elle est pauvre et jalouse du trésor de sa pauvreté; elle est paisible, et c'est elle qui donne, au nom de l'Époux, une paix que le monde ne peut ni donner ni ôter; elle est patiente, et c'est par sa patience jusques à la mort de la croix qu'elle est invincible. Elle n'oublie jamais que son Époux s'enfuit sur la montagne dès qu'on voulut le faire roi; elle se ressouvient qu'elle doit avoir en commun avec son Époux la nudité de la croix, puisqu'il est « l'homme de douleur, » l'homme « écrasé dans l'infirmité[5], » l'homme « rassasié d'opprobres[6]. » Elle ne veut qu'obéir; elle donne sans cesse l'exemple de la soumission et du zèle pour l'autorité légitime, elle verseroit tout son sang pour la soutenir. Ce seroit pour elle un second martyre, après celui qu'elle a enduré pour la foi. Princes, elle vous aime; elle prie nuit et jour pour vous; vous n'avez point de ressource plus assurée que sa fidélité. Outre qu'elle attire sur vos personnes et sur vos peuples les célestes bénédictions, elle inspire à vos

1. *Ep.* XXI *in Serm. cont. Auxent.*, n. 36, tom. II, pag. 873.
2. *Ubi supra.* — 3. *Ad Scapul.*, cap. IV.
4. Matth., XXI, 44. — 5. Is., LIII, 3, 10. — 6. *Lament.*, III, 30.

peuples une affection à toute épreuve pour vos personnes, qui sont les images de Dieu ici-bas.

Si l'Église accepte les dons précieux et magnifiques que les princes lui font, ce n'est pas qu'elle veuille renoncer à la croix de son Époux, et jouir des richesses trompeuses : elle veut seulement procurer aux princes le mérite de s'en dépouiller ; elle ne veut s'en servir que pour orner la maison de Dieu, que pour faire subsister modestement les ministres sacrés, que pour nourrir les pauvres, qui sont les sujets des princes. Elle cherche, non les richesses des hommes, mais leur salut ; non ce qui est à eux, mais eux-mêmes. Elle n'accepte leurs offrandes périssables que pour leur donner les biens éternels.

Plutôt que de subir le joug des puissances du siècle, et de perdre la liberté évangélique, elle rendroit tous les biens temporels qu'elle a reçus des princes. « Les terres de l'Église, disoit saint Ambroise[1], payent le tribut ; et si l'empereur veut ces terres, il a la puissance pour les prendre : aucun de nous ne s'y oppose. Les aumônes des peuples suffiront encore à nourrir les pauvres. Qu'on ne nous rende point odieux par la possession où nous sommes de ces terres ; qu'ils les prennent, si l'empereur les veut. Je ne les donne point ; mais je ne les refuse pas. »

Mais s'agit-il du ministère spirituel donné à l'Épouse immédiatement par le seul Époux, l'Église l'exerce avec une entière indépendance des hommes. Jésus-Christ dit[2] : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant, etc. » C'est cette toute-puissance de l'Époux qui passe à l'Épouse, et n'a aucune borne : toute créature, sans exception, y est soumise. Comme les pasteurs doivent donner aux peuples l'exemple de la plus parfaite soumission et de la plus inviolable fidélité aux princes pour le temporel, il faut aussi que les princes, s'ils veulent être chrétiens, donnent aux peuples, à leur tour, l'exemple de la plus humble docilité et de la plus exacte obéissance aux pasteurs pour toutes les choses spirituelles. Tout ce que l'Église lie ici-bas est lié, tout ce qu'elle remet est remis ; tout ce qu'elle décide est confirmé au ciel. Voici la puissance décrite par le prophète Daniel.

« L'Ancien des jours, dit-il[3], a donné le jugement aux saints du Très-Haut, et le temps en est venu, et les saints ont possédé la royauté. » Ensuite le prophète dépeint un roi puissant et impie, qui « proférera des blasphèmes, » et « qui écrasera les saints du Très-Haut ; il croira pouvoir changer les temps et les lois, et ils seront livrés dans sa main jusqu'à un temps, et à des temps, et à la moitié d'un temps : et » alors « le juge sera assis, afin que la puissance lui soit enlevée, qu'il soit écrasé, et qu'il périsse pour toujours ; » en sorte que « la royauté, la puissance et la grandeur de la puissance sur tout ce qui est sous le ciel soit donnée au peuple des saints du Très-Haut, dont le règne sera éternel, et tous les rois lui serviront et lui obéiront. »

1. *Ep.* XXI *in Serm. cont. Auxent.*, n. 53, tom. II, pag. 872.
2. Matth., XXVIII, 18. — 3. Dan., VII, 22, 25, 26, 27.

O hommes qui n'êtes qu'hommes, quoique la flatterie vous tente d'oublier l'humanité, et vous élever au-dessus d'elle, souvenez-vous que Dieu peut tout sur vous, et que vous ne pouvez rien contre lui. Troubler l'Église dans ses fonctions, c'est attaquer le Très-Haut dans ce qu'il a de plus cher, qui est son Épouse; c'est blasphémer contre les promesses; c'est oser l'impossible; c'est vouloir « renverser le règne éternel. » Rois de la terre, vous vous ligueriez en vain « contre le Seigneur et contre son Christ[1]; en vain vous renouvelleriez les persécutions : en les renouvelant, vous ne feriez que purifier l'Église, et que ramener pour elle la beauté de ses anciens jours. En vain vous diriez : « Rompons ses liens et rejetons son joug; celui qui habite dans les cieux riroit » de vos desseins. Le Seigneur a donné à son Fils « toutes les nations comme héritage, et les extrémités de la terre comme ce qu'il doit posséder en propre [2]. » Si vous ne vous humiliez sous sa puissante main, il vous « brisera comme des vases d'argile. » La puissance sera enlevée à quiconque osera s'élever contre l'Église. Ce n'est pas elle qui l'enlèvera, car elle ne fait que souffrir et prier. Si les princes vouloient l'asservir, elle ouvriroit son sein; elle diroit : « Frappez; » elle ajouteroit, comme les apôtres : « Jugez vous-mêmes devant Dieu s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à lui[3]. » Ici ce n'est pas moi qui parle, c'est le Saint-Esprit. Si les rois manquoient à « la servir[4] » et à lui obéir, la puissance leur seroit enlevée. Le Dieu des armées, sans qui on garderoit en vain les villes, ne combattroit plus avec eux.

Non-seulement les princes ne peuvent rien contre l'Église, mais encore ils ne peuvent rien pour elle touchant le spirituel, qu'en lui obéissant. Il est vrai que le prince pieux et zélé est nommé « l'évêque du dehors, » et le « protecteur des canons[5]; » expressions que nous répéterons sans cesse avec joie, dans le sens modéré des anciens qui s'en sont servis. Mais l'évêque du dehors ne doit jamais entreprendre la fonction de celui du dedans. Il se tient, le glaive en main, à la porte du sanctuaire; mais il prend garde de n'y entrer pas. En même temps qu'il protége, il obéit; il protége les décisions, mais il n'en fait aucune. Voici les deux fonctions auxquelles il se borne : la première est de maintenir l'Église en pleine liberté contre tous ses ennemis du dehors, afin qu'elle puisse au dedans, sans aucune gêne, prononcer, décider, approuver, corriger, enfin abattre toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu; la seconde est d'appuyer ces mêmes décisions, dès qu'elles sont faites[6], sans se permettre jamais, sous aucun prétexte, de les interpréter. Cette protection des canons se tourne donc uniquement contre les ennemis de l'Église, c'est-à-dire contre les novateurs, contre les esprits indociles et contagieux, contre tous ceux qui refusent la correction. A Dieu ne plaise que le protecteur gouverne, ni prévienne jamais en rien ce que l'Église réglera! Il attend, il écoute humblement, il croit sans hésiter, il obéit lui-même, et fait autant

1. *Ps.*, II, 2. — 2. *Ibid.*, 3, 4, 8, 9. — 3. *Act.*, IV, 19. — 4. Is., LX, 12.
5. Euseb. *De vita Constantini*, lib. IV, cap, XXIV.
6. « Serviant reges terræ Christo, etiam leges ferendo pro Christo. » S. Aug. *Ep.* XCIII, *ad Vincent.*, n. 19, t. II, p. 239

obéir par l'autorité de son exemple que par la puissance qu'il tient dans ses mains. Mais enfin le protecteur de la liberté ne la diminue jamais. Sa protection ne seroit plus un secours, mais un joug déguisé, s'il vouloit déterminer l'Église, au lieu de se laisser déterminer par elle. C'est par cet excès funeste que l'Angleterre a rompu le sacré lien de l'unité, en voulant faire chef de l'Église le prince qui n'en est que le protecteur.

Quelque besoin que l'Église ait d'un prompt secours contre les hérésies et contre les abus, elle a encore plus besoin de conserver sa liberté. Quelque appui qu'elle reçoive des meilleurs princes, elle ne cesse jamais de dire avec l'Apôtre : « Je travaille jusqu'à souffrir les liens, comme si j'étois coupable; mais la parole de Dieu » que nous annonçons « n'est liée » par aucune puissance humaine. C'est avec cette jalousie de l'indépendance pour le spirituel, que saint Augustin disoit à un proconsul, lors même qu'il se voyoit exposé à la fureur des donatistes : « Je ne voudrois pas que l'Église d'Afrique fût abattue jusqu'au point d'avoir besoin d'aucune puissance terrestre[1]. » Voilà le même esprit qui avoit fait dire à saint Cyprien : « L'évêque, tenant dans ses mains l'Évangile de Dieu, peut être tué, mais non pas vaincu[2]. » Voilà précisément le même principe de liberté pour les deux états de l'Église. Saint Cyprien défend cette liberté contre la violence des persécuteurs, et saint Augustin la veut conserver avec précaution, même à l'égard des princes protecteurs, au milieu de la paix. Quelle force, quelle noblesse évangélique, quelle foi aux promesses de Jésus-Christ! O Dieu, donnez à votre Église des Cyprien, des Augustin, des pasteurs qui honorent le ministère, et qui fassent sentir à l'homme qu'ils sont les dispensateurs de vos mystères.

Au reste, quoique l'Église soit, par les promesses, au-dessus de tous les besoins et de tous les secours, Dieu ne dédaigne pourtant pas de la faire secourir par les princes[3]. Il les prépare de loin, il les forme, il les instruit, il les exerce, il les purifie, il les rend dignes d'être les instruments de sa providence; en un mot, il ne fait rien par eux qu'après avoir fait en eux tout ce qu'il lui plaît. Alors l'Église accepte cette protection, comme les offrandes des fidèles, sans l'exiger; elle ne voit que la main de son seul Époux dans les bienfaits des princes. Et, en effet, c'est lui qui leur donne et la force au dehors, et la bonne volonté au dedans, pour exercer cette pieuse protection. L'Église remonte sans cesse à la source : loin d'écouter la politique mondaine, elle n'agit

1. *Ep.* C, *ad Donat.*, n. I, p. 269. — 2. *Ep.* LV, *ad Cornel.*, p. 88, ed. Baluz.

2. « Ad consortium te apostolorum ac prophetarum securus exhortor; ut « constanter despicias ac repellas eos, qui ipsi se christiano nomine privavere, « nec patiaris impios parricidas, sacrilega simulatione, de fide agere, quos con- « stat fidem velle vacuare. Cum enim clementiam tuam Dominus tanta sacra- « menti sui illuminatione ditaverit, debes incunctanter advertere, regiam « potestantem tibi non solum mundi regimen, sed maxime ad Ecclesiæ præsi- « dium esse collatam; ut ausus nefarios comprimendo, et quæ bene sunt sta- « tuta defendas, et veram pacem his quæ sunt turbata restituas. » S. Leo, M. *Ep.* CXXIX, *al.* CXXV, *ad Leon.* Aug., édit. Rom., 1755, t. II, p. 434; et in *Conc. Chalced.*, part. III, n. 25.

qu'en pure foi, et elle n'a garde de croire que le Fils de Dieu, son Époux, ne lui suffit pas.

Ici représentons-nous le sage Maximilien, électeur de Bavière. Prince, c'est avec joie que je rappelle le souvenir de votre aïeul. Il est vrai qu'il fit de grandes choses pour la religion : animé d'un saint zèle, il s'arma contre un prince de sa maison pour sauver la religion catholique dans l'Allemagne : supérieur à toute la politique mondaine, il méprisa les plus hautes et les plus flatteuses espérances pour conserver la foi de ses pères. Mais Dieu se suffit à lui-même, et le libérateur de l'Épouse de Jésus-Christ devoit à l'Époux tout ce qu'il fit de grand pour l'Épouse. Non, non, il ne faut voir que Dieu dans cet ouvrage : que l'homme disparoisse; que tout donc remonte à sa source; que l'Église ne doive rien qu'à Jésus-Christ.

Venez donc, ô Clément, petit-fils de Maximilien! venez secourir l'Église par vos vertus, comme votre aïeul l'a secourue par ses armes! Venez, non pour soutenir d'une main téméraire l'arche chancelante, mais, au contraire, pour trouver en elle votre soutien! Venez, non pour dominer, mais pour servir! Si vous croyez que l'Église n'a aucun besoin de votre appui, et si vous vous donnez humblement à elle, vous serez son ornement et sa consolation.

SECOND POINT.

Les princes qui deviennent pasteurs peuvent être très-utiles à l'Église, pourvu qu'ils se dévouent au ministère en esprit d'humilité, de patience et de prière.

I. L'humilité, qui est si nécessaire à tout ministre des autels, est encore plus nécessaire à ceux que leur haute naissance tente de s'élever au-dessus du reste des hommes. Écoutez Jésus-Christ : « Je suis venu, dit-il [1], non pour être servi, mais pour servir » les autres. Vous le voyez; le Fils de Dieu, que vous allez représenter au milieu de son peuple, n'est point venu jouir des richesses, recevoir des honneurs, goûter des plaisirs, exercer un empire mondain : au contraire il est venu s'abaisser, souffrir, supporter les foibles, guérir les malades, atteindre les hommes rebelles et indociles, répandre ses biens sur ceux qui lui feroient les plus grands maux, étendre tout le jour ses bras vers un peuple qui le contrediroit. Croyez-vous que le disciple soit au-dessus du maître? Voudriez-vous que ce qui n'a été en Jésus-Christ qu'un simple ministère fût en vous une domination ambitieuse? Comme Fils de Dieu, il étoit la « splendeur de la gloire » du Père et le « caractère de sa substance [2]; » comme homme, il comptoit parmi ses ancêtres tous les rois de Juda qui avoient régné depuis mille ans, tous les grands sacrificateurs, tous les patriarches. Au lieu que les plus augustes maisons se vantent de ne pouvoir découvrir leur origine dans l'obscurité des anciens temps, celle de Jésus-Christ montroit clairement, par les livres sacrés, que son origine remonte jusqu'à la source du genre hu-

1. Matth., xx, 28. — 2. *Hebr.*, I, 3.

main. Voilà une naissance à laquelle nulle autre, sous le ciel, ne sauroit être comparée. Jésus-Christ néanmoins est venu servir jusqu'aux derniers des hommes : il s'est fait esclave de tous.

Nul disciple ne doit espérer d'être au-dessus du maître. Il est donné aux apôtres de faire des miracles encore plus grands que ceux du Sauveur : l'ombre de saint Pierre suffit pour guérir les malades; les vêtements de saint Paul ont la même vertu. Mais ils ne sont que les esclaves des peuples en Jésus-Christ, « nos autem servos vestros per Jesum[1]. » Fussiez-vous Pierre, fondement éternel de l'Église, vous ne seriez que le serviteur de ceux qui servent Dieu. Fussiez-vous Paul, apôtre des nations, ravi au troisième ciel, vous ne seriez qu'un esclave destiné à servir les peuples pour les sanctifier.

Et pourquoi est-ce que Jésus-Christ nous confie son autorité? Est-ce pour nous, ou pour les peuples sur qui nous l'exerçons? Est-ce afin que nous contentions notre orgueil en flattant celui des autres hommes? C'est, au contraire, afin que nous réprimions l'orgueil et les passions des hommes, en nous humiliant, et en mourant sans cesse à nous-mêmes. Comment pourrons-nous faire aimer la croix, si nous la rejetons pour embrasser le faste et la volupté? Qui est-ce qui croira les promesses, si nous ne paroissons pas les croire en les annonçant? Qui est-ce qui se renoncera pour aimer Dieu, si nous paroissons vides de Dieu et idolâtres de nous-mêmes? Qu'est-ce que pourront nos paroles, si toutes nos actions les démentent? La parole de vie éternelle ne sera dans notre bouche qu'une vaine déclamation, et les plus saintes cérémonies ne seront qu'un spectacle trompeur. Quoi! ces hommes si appesantis vers la terre, si insensibles aux dons célestes, si aveuglés, si endurcis, nous croiront-ils, nous écouteront-ils, quand nous ne parlerons que de croix et de mort, s'ils ne découvrent en nous aucune trace de Jésus crucifié?

Je consens que le pasteur ne dégrade point le prince; mais je demande aussi que le prince ne fasse point oublier l'humilité du pasteur. Lors même que vous conserverez un certain éclat qui est inséparable de votre dignité temporelle, il faut que vous puissiez dire avec Esther : Seigneur, « vous connoissez la nécessité où je suis; vous savez que je hais ce signe d'orgueil et de gloire qui est sur ma tête aux jours de pompe[2]; » vous savez que c'est avec regret que je me vois environné de cette grandeur, et que je m'étudie à en retrancher tout le superflu, pour soulager les peuples et pour secourir les pauvres.

Souvenez-vous, de plus, que la dignité temporelle ne vous est donnée que pour la spirituelle. C'est pour autoriser le pasteur des âmes que la dignité électorale a été jointe dans l'Empire à celle de l'archevêque de Cologne. C'est pour lui faciliter les fonctions pastorales, et pour affermir l'Église catholique, qu'on a attaché à son ministère d'humilité cette puissance si éclatante. D'ailleurs ces deux fonctions se réunissent dans un certain point. Les païens mêmes n'ont point de plus nobles idées d'un véritable prince, que celle de « pasteur des peuples. »

1. *II Cor.*, IV, 4. — 2. *Esth.*, XIV, 16.

Vous voilà donc pasteur des peuples à double titre. Si vous l'êtes comme prince souverain, à plus forte raison l'êtes-vous comme ministre de Jésus-Christ.

Mais comment pourriez-vous être le pasteur des peuples, si votre grandeur vous séparoit d'eux et vous rendoit inaccessible à leur égard? Comment conduiriez-vous le troupeau, si vous n'étiez pas appliqué à ses besoins? Si les peuples ne vous voient jamais que de loin, jamais que grand, jamais qu'environné de tout ce qui étouffe la confiance, comment oseront-ils percer la foule, se jeter entre vos bras, vous dire leurs peines, et trouver en vous leur consolation? Comment leur ferez-vous sentir un cœur de père, si vous ne leur montrez qu'un maître? Voilà ce que le prince même ne doit point oublier. Ajoutons-y ce que doit sentir l'homme apostolique.

Si vous ne descendiez jamais de votre grandeur, comment pourriez-vous dire avec Jésus-Christ: « Venez à moi, vous tous qui souffrez le travail, et qui êtes accablés, je vous soulagerai[1]? » Comment pourriez-vous ajouter: « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur[2]? » Voulez-vous être le père des petits, soyez petit vous-même; rapetissez-vous, pour vous proportionner à eux. « Si je vous connois bien, disoit saint Bernard au pape Eugène[3], vous n'en serez pas moins pauvre d'esprit en devenant le père des pauvres. » En effet, vos richesses ne sont pas à vous; les fondateurs n'en ont dépouillé leurs familles qu'afin qu'elles fussent le patrimoine des pauvres: elles ne vous sont confiées qu'afin que vous soulagiez la pauvreté de vos enfants.

Mais continuons d'écouter saint Bernard, qui parle au vicaire de Jésus-Christ: Qu'est-ce que saint Pierre vous a laissé par succession? « Il n'a pu vous donner ce qu'il n'avoit pas; il vous a donné ce qu'il avoit, savoir la sollicitude sur toutes les Églises.... Telle est la forme apostolique: la domination est défendue; la servitude est recommandée[4]. »

Venez donc, ô prince, accomplir les prophéties en faveur de l'Église; venez « baiser la poussière de ses pieds. » Ne dédaignez jamais de regarder aucun évêque comme votre confrère, avec qui vous « posséderez solidairement l'épiscopat[5]. » Mettez votre honneur à soutenir celui du caractère commun. Reconnoissez les saints prêtres pour vos coadjuteurs en Jésus-Christ; recevez leurs conseils; profitez de leur expérience; cultivez, chérissez jusqu'aux pauvres clercs, qui sont l'espérance de la maison de Dieu; soulagez tous les ouvriers qui portent le poids et la chaleur du jour; consolez tous ceux en qui vous trouverez quelque étincelle de l'esprit de grâce. O vous qui descendez de tant de princes, de rois et d'empereurs, « oubliez la maison de votre père[6], » dites à tous ces aïeux: Je vous ignore. Si quelqu'un trouve que la tendresse et l'humilité pastorale avilissent votre naissance et votre dignité, répondez-lui ce que David disoit quand on trouvoit indécent qu'il dansât devant l'arche: « Je m'avilirai encore plus que je ne l'ai fait, et je serai

1. Matth., XI, 28. — 2. *Ibid.*, 29.
3. *De consider. Prolog.* — 4. *Ibid.*, lib. II, cap. VI, n. 10, p. 419.
5. S. Cypr., *De unit. Eccles.*, p. 195. — 6. *Ps.* XXIV, 11.

bas à mes propres yeux[1]. » Descendez jusqu'à la dernière brebis de votre troupeau : rien ne peut être bas dans un ministère qui est au-dessus de l'homme. Descendez donc, descendez; ne craignez rien, vous ne sauriez jamais trop descendre pour imiter le « Prince des pasteurs[2], » qui, étant « sans usurpation égal » à son Père, « s'est anéanti en prenant la nature d'esclave[3]. » Si l'esprit de foi vous fait ainsi descendre, votre humilité fera la joie du ciel et de la terre.

II. Quelle patience ne faut-il pas dans ce ministère! Le ministre de Jésus-Christ est débiteur à tous, aux sages et aux insensés. C'est une dette immense, qui se renouvelle chaque jour, et qui ne s'éteint jamais. Plus on fait, plus on trouve à faire; et il n'y a, dit saint Chrysostome, que celui qui ne fait rien qui se flatte d'avoir fait tout. Salomon crioit à Dieu, à la vue du peuple dont il étoit chargé[4] : « Votre serviteur est au milieu du peuple que vous avez élu, de ce peuple infini dont on ne peut compter ni concevoir la multitude. Vous donnerez donc à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple. » L'Écriture ajoute que « ce discours plut à Dieu » dans la bouche de Salomon : il lui plaira aussi dans la vôtre. Fussiez-vous Salomon, le plus sage de tous les hommes, vous auriez besoin de demander à Dieu un « cœur docile. » Mais. quoi! la docilité n'est-elle pas le partage des inférieurs? Ne semble-t-il pas qu'on doit demander que les pasteurs aient la sagesse, et que les peuples aient la docilité? Non, c'est le pasteur qui a besoin d'être encore plus docile que le troupeau. Il faut sans doute être docile pour bien obéir; mais il faut être encore plus docile pour bien commander. La sagesse de l'homme ne se trouve que dans la docilité. Il faut qu'il apprenne sans cesse pour enseigner. Non-seulement il doit apprendre de Dieu, et l'écouter dans le silence intérieur, selon ces paroles : « J'écouterai ce que le Seigneur dira au dedans de moi[5]; » mais encore il doit s'instruire en écoutant les hommes. « Il faut, dit saint Cyprien[6], non-seulement que l'évêque enseigne, mais encore qu'il apprenne; car celui qui croît tous les jours, et qui fait du progrès en apprenant les choses les plus parfaites, enseigne beaucoup mieux. »

Non-seulement l'évêque doit sans cesse étudier les saintes lettres, la tradition et la discipline des canons, mais encore il doit écouter tous ceux qui veulent lui parler. On ne trouve la vérité qu'en approfondissant avec patience. Malheur au présomptueux qui se flatte jusqu'à croire qu'il la pénètre d'abord! Il ne faut pas moins se défier de ses propres préjugés que des déguisements des parties. Il faut craindre de se tromper, croire facilement qu'on se trompe, et n'avoir jamais de honte d'avouer qu'on a été trompé. L'élévation, loin de garantir de la tromperie, est précisément ce qui y expose le plus; car plus on est élevé, plus on attire les trompeurs en excitant leur avidité, leur ambition et leur flatterie. Mépriser le conseil d'autrui, c'est porter au dedans de soi le plus téméraire de tous les conseils. Ne sentir pas son besoin, c'est être sans

1. *II Reg.*, VI, 22. — 2. I Petr., V, 4. — 3. *Philipp.*, II, 6, 7.
4. *III Reg.*, III, 8, 9. — 5. *Ps.* LXXXIV, 9. — 6. *Epist.* V, al. XIV, p. 11.

ressource. Le sage, au contraire, agrandit sa sagesse de toute celle qu'il recueille en autrui. Il apprend de tous, pour les instruire tous; il se montre supérieur à tous et à lui-même par cette simplicité. Il iroit jusqu'aux extrémités de la terre chercher un ami fidèle et désintéressé qui auroit le courage de lui montrer ses fautes. Il n'ignore pas que les inférieurs connoissent mieux le détail que lui, parce qu'ils le voient de plus près, et qu'on le leur déguise moins. « Je ne puis, disoit saint Cyprien aux prêtres et aux diacres de son Église[1], répondre seul à ce que nos comprêtres.... m'ont écrit, parce que j'ai résolu, dès le commencement de mon épiscopat, de ne rien faire par mon sentiment particulier, sans votre conseil et sans le consentement du peuple; mais quand j'arriverai, par la grâce de Dieu, parmi vous, alors nous traiterons en commun, comme l'honneur que nous nous devons mutuellement le demande, les choses qui sont faites ou qui sont à faire. » Ne décidez donc jamais d'aucun point de discipline sans une délibération ecclésiastique. Plus les affaires sont importantes, plus il faut les peser en se confiant à un conseil bien choisi, et en se défiant sincèrement de ses propres lumières. Voilà, ô prince, un peuple innombrable que vous allez conduire. Vous devez être au milieu d'eux comme saint Augustin nous dépeint saint Ambroise : il passoit toute la journée avec les livres sacrés dans ses mains, se livrant à la foule des hommes qui venoient à lui comme au médecin, pour être guéris de leurs maladies spirituelles : « quorum infirmitatibus serviebat[2]. »

Mais ce médecin ne doit-il pas diversifier les remèdes selon les maladies? Oui sans doute : de là vient qu'il est dit que nous sommes les dispensateurs de la grâce de Dieu, qui prend diverses formes[3]. » Le vrai pasteur ne se borne à aucune conduite particulière : il est doux, il est rigoureux; il menace, il encourage, il espère, il craint, il corrige, il console; « il devient Juif avec les Juifs » pour les observations légales; « il est avec ceux qui sont sous la loi » comme s'il y étoit lui-même; il devient « foible avec les foibles, il se fait tout à tous, pour les gagner tous » à Jésus-Christ[4].

O heureuse foiblesse du pasteur, qui s'affoiblit tout exprès par pure condescendance, pour se proportionner aux âmes qui manquent de force! « Qui est-ce, » dit l'Apôtre[5], « qui s'affoiblit, sans que je m'affoiblisse avec lui? Qui est-ce qui tombe, sans que mon cœur brûle » pour le relever? O pasteurs, loin de vous tout cœur rétréci! Élargissez, élargissez vos entrailles. Vous ne savez rien, si vous ne savez que commander, que reprendre, que corriger, que montrer la lettre de la loi. Soyez pères : ce n'est pas assez; soyez mères : enfantez dans la douleur; souffrez de nouveau les douleurs de l'enfantement à chaque effort qu'il faudra faire pour achever de former Jésus-Christ dans un cœur. « Nous avons été au milieu de vous, » disoit saint Paul aux fidèles de Thessalonique[6], « comme des enfants, ou comme une mère qui caresse ses enfants quand elle est nourrice. » Attendez sans fin, ô pasteur d'Israël;

1. *Epist.* LXXIV, *ad Pomp.*, p. 141.
2. *Confess.*, lib. VI, cap. III, n. 3, t. I, p. 121. — 3. I Petr., IV, 10.
4. *I Cor.*, IX, 20. 21, 22. — 5. *II Cor.*, IX, 29. — 6. *I Thessal.*, II, 7.

espérez contre l'espérance; imitez la longanimité de Dieu pour les pécheurs; supportez ce que Dieu supporte; « conjurez, reprenez en toute patience[1]: » il vous sera donné selon la mesure de votre foi. Ne doutez pas que les pierres mêmes ne deviennent enfin des enfants d'Abraham. Vous devez faire comme Dieu, à qui saint Augustin disoit[2]: « Vous avez manié mon cœur, pour le refaire peu à peu par une main si douce et si miséricordieuse : « Paulatim tu, Domine, manu mitissi- « ma et misericordissima pertractans et componens cor meum. »

Mais de quoi s'agit-il dans le ministère apostolique? Si vous ne voulez qu'intimider les hommes et les réduire à faire certaines actions extérieures, levez le glaive; chacun tremble, vous êtes obéi.

Voilà une exacte police, mais non pas une sincère religion. Si les hommes ne font que trembler, les démons tremblent autant qu'eux, et haïssent Dieu. Plus vous userez de rigueur et de contrainte, plus vous courrez risque de n'établir qu'un amour-propre masqué et trompeur. Où seront donc ceux que le Père cherche, et qui l'adorent en esprit et en vérité? Souvenons-nous que le culte de Dieu consiste dans l'amour : « Nec colitur ille, nisi amando[3]. » Pour faire aimer, il faut entrer au fond des cœurs; il faut en avoir la clef; il faut en remuer tous les ressorts; il faut persuader et faire vouloir le bien, de manière qu'on le veuille librement et indépendamment de la crainte servile. La force peut-elle persuader les hommes? peut-elle leur faire vouloir ce qu'ils ne veulent pas? Ne voit-on pas que les derniers hommes du peuple ne croient ni ne veulent point toujours au gré des plus puissants princes? Chacun se tait, chacun souffre, chacun se déguise, chacun agit et paroît vouloir, chacun flatte, chacun applaudit : mais on ne croit et on n'aime point; au contraire, on hait d'autant plus qu'on supporte plus impatiemment la contrainte qui réduit à faire semblant d'aimer. Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté d'un cœur.

Pour Jésus-Christ, son règne est au dedans de l'homme, parce qu'il veut l'amour. Aussi n'a-t-il rien fait par violence, mais tout par persuasion, comme dit saint Augustin[4] : « Nihil egit vi, sed omnia suadendo. » L'amour n'entre point dans le cœur par contrainte : chacun n'aime qu'autant qu'il lui plaît d'aimer. Il est plus facile de reprendre que de persuader; il est plus court de menacer que d'instruire; il est plus commode à la hauteur et à l'impatience humaine de frapper sur ceux qui résistent, que de les édifier, que de s'humilier, que de prier, que de mourir à soi, pour leur apprendre à mourir à eux-mêmes. Dès qu'on trouve quelque mécompte dans les cœurs, chacun est tenté de dire à Jésus-Christ : « Voulez-vous que nous disions au feu de descendre du ciel pour consumer ces pécheurs indociles? » Mais Jésus-Christ répond : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes[5]; » il réprime ce zèle indiscret.

La correction ressemble à certains remèdes que l'on compose de quel-

1. *II Tim.*, IV, 2. — 2. *Conf.*, lib. VI, cap. V, n. 7, t. I, p. 122.
3. S. Aug., *Ep.* CXL, *ad Honorat.*, n. 45, t. I, p. 438.
4. *De ver. relig.*, cap. XVI, n. 31, t. I, p. 757. — 5. Luc., IX, 54, 55.

que poison : il ne faut s'en servir qu'à l'extrémité, et qu'en les tempérant avec beaucoup de précaution. La correction révolte secrètement jusqu'aux derniers restes de l'orgueil; elle laisse au cœur une plaie secrète qui s'envenime facilement. Le bon pasteur préfère autant qu'il le peut une douce insinuation; il y ajoute l'exemple, la patience, la prière, les soins paternels[1]. Ces remèdes sont moins prompts, il est vrai; mais ils sont d'un meilleur usage. Le grand art, dans la conduite des âmes, est de vous faire aimer pour faire aimer Dieu, et de gagner la confiance pour parvenir à la persuasion. L'Apôtre veut-il attendrir tous les cœurs, en sorte qu'on ne puisse lui résister: « Je vous conjure,» dit-il aux fidèles[2], «par la douceur et par la modestie de Jésus-Christ. »

Le pasteur expérimenté dans les voies de la grâce n'entreprend que les biens pour lesquels il voit que les volontés sont déjà préparées par le Seigneur. Il sonde les cœurs; il n'oseroit faire deux pas à la fois; et s'il le faut, il n'a point de honte de reculer : il dit, comme Jésus-Christ : « J'aurois beaucoup de choses à vous proposer; mais vous ne pouvez pas les porter maintenant[3]. » Pour le mal, il se ressouvient de ces belles paroles de saint Augustin[4] : « Les pasteurs conduisent non des hommes guéris, mais des hommes qui ont besoin de guérison. Il faut souffrir des défauts de la multitude pour les guérir, et il faut tolérer la contagion avant que de la faire cesser. Il est très-difficile de trouver le juste milieu dans ce travail, pour y conserver un esprit paisible et tranquille. » Gardez-vous donc bien d'entreprendre d'arracher d'abord tout le mauvais grain. « Laissez-le croître jusqu'à la moisson[5], » de peur que vous n'arrachiez le bon avec le mauvais. Toutes les fois que vous sentirez votre cœur ému contre quelque pécheur indocile, rappelez ces aimables paroles de Jésus-Christ : « Ce sont les malades, et non pas les hommes en santé, qui ont besoin de médecin. Allez et apprenez ce que signifient ces paroles : Je veux la miséricorde, et non le sacrifice ; car je suis venu appeler non des justes, mais des pécheurs[6]. » Toute indignation, toute impatience, toute hauteur contraire à cette douceur du Dieu de patience et de consolation est une rigueur de pharisien. Ne craignez point de tomber dans le relâchement en imitant Dieu même, en qui « la miséricorde s'élève au-dessus du jugement[7]. » Parlez comme saint Cyprien, cet intrépide défenseur de la plus pure discipline : « Qu'ils viennent, disoit-il de ceux qui avoient péché, s'ils veulent faire une expérience de notre jugement.... Ici l'église n'est fermée à personne, et il n'y a aucun homme à qui l'évêque se refuse. Nous sommes sans cesse tout prêts à faire sentir à tous ceux qui viennent notre patience, notre facilité, notre humanité. Je souhaite que tous rentrent dans l'Église.... Je pardonne toutes choses; j'en dissimule beaucoup, par le désir et par le zèle de rassembler nos frères. Je n'examine pas même par le plein jugement de la religion les fautes

1. V. S. Aug., *Expos. Epist. ad Gal.*, n. 56, t. III, p. 2, p. 974, 975.
2. *II Cor.*, x, 1. — 3. Joan., xvi, 12.
4. *De moribus Eccl. cath.*, lib. I, cap. xxxii, n. 69, t. I, p. 711.
5. Matth., xiii, 30. — 6. *Ibid.*, ix, 12, 13. — 7. Jac., iii, 13.

commises contre Dieu. Je pèche presque en remettant plus qu'il ne faut les péchés d'autrui ; j'embrasse avec promptitude et tendresse ceux qui reviennent en se repentant, et en confessant leur péché avec une satisfaction humble et simple [1]. »

Hélas! quelque soin que vous preniez de vous faire aimer et d'adoucir le joug, quelles contradictions ne trouverez-vous pas dans votre travail! Veut-on faire le mal, ou du moins laisser tomber le bien par mollesse, on flatte les passions de la multitude, et on est applaudi; on se fait des amis aux dépens des règles. Mais veut-on faire le bien et réprimer le mal, il faut refuser, contredire, attaquer les passions des hommes, se roidir contre le torrent : tout se réunit contre vous. « Quiconque, dit saint Cyprien [2], n'imite pas les méchants, les offense. Les lois mêmes cèdent pour flatter le péché, et le désordre, à force d'être public, commence à paroître permis. » Les abus sont nommés des coutumes; les peuples en sont jaloux comme d'un droit acquis par la possession : on se récrie contre la réforme, comme contre un changement indiscret. Lors même que le pasteur use des plus sages adoucissements, la réforme qui édifie par une utilité réelle, trouble les esprits par une nouveauté apparente [3]; l'Église gémit, sentant ses mains liées et voyant le malade repousser le remède préparé pour sa guérison.

Plus vous êtes élevé, plus vous serez exposé à cette contradiction; plus votre troupeau sera grand, plus le pasteur aura à souffrir. Il vous est dit, comme à saint Paul : « Je vous montrerai combien il faudra que vous souffriez pour mon nom [4]. » Travailler, et ne voir jamais son ouvrage; travailler à persuader les hommes, et sentir leur contradiction; travailler, et voir renaître sans cesse les difficultés; combats au dehors, craintes au dedans; ne voir que trop où sont les pécheurs, et ne savoir jamais avec certitude où sont les vrais justes, comme saint Augustin le remarque : voilà le partage des ministres de Jésus-Christ.

L'Allemagne, cette terre bénite qui a donné à l'Église tant de saints pasteurs, tant de pieux princes, tant d'admirables solitaires, a été ravagée par l'hérésie. Les endroits heureusement préservés en ont ressenti quelque ébranlement; la discipline en a souffert. Combien de fois serez-vous réduit, à la vue de tous ces maux, à dire avec les apôtres : « Nous sommes des serviteurs inutiles [5] ! » Vos pieds seront presque chancelants, et votre cœur séchera quand vous verrez la fausse paix des pécheurs aveuglés et incorrigibles. O pasteur d'Israël, travaillez dans la pure foi, sans consolation, s'il le faut; possédez votre âme en patience. Plantez, arrosez, attendez que Dieu donne l'accroissement; ne dussiez-vous jamais procurer que le salut d'une seule âme, les travaux de votre vie entière seroient bien employés.

Mais voulez-vous, ô prince cher à Dieu, que je vous laisse un abrégé de tous vos devoirs, gravez, non sur des tables de pierre, mais sur les tables vivantes de votre cœur, ces grandes paroles de saint Augustin [6]: « Que celui qui vous conduit se croie heureux, non par une puissance

1. *Epist.* LV, *ad Cornel.*, p. 87, 88. — 2. *Epist.* I, al. II, *ad Donat.*, p. 5.
3. Aug. *Ep.* LIV, *ad Januar.*, n. 6, t. II, p. 126. — 4. *Act.*, IX, 16.
5. Luc., XVII, 10. — 6. *Regula ad servos Dei*, n. 11, t. I. p. 794.

impérieuse, mais par une charité dévouée à la servitude. Pour l'honneur, il doit être en public au-dessus de vous; mais il doit être, par la crainte de Dieu, prosterné sous vos pieds. Il faut qu'il soit le modèle de tous pour les bonnes œuvres, qu'il corrige les hommes inquiets, qu'il supporte les foibles, qu'il soit patient à l'égard de tous, qu'il soit prompt à observer la discipline, et timide pour l'imposer à autrui; et quoique l'un et l'autre de ces deux points soit nécessaire, qu'il cherche néanmoins plutôt à être aimé qu'à être craint. »

III. Mais où est-ce qu'un homme revêtu d'une chair mortelle, et environné d'infirmité, peut prendre tant de vertus célestes pour être l'ange de Dieu sur la terre? Sachez que Dieu est « riche pour tous ceux qui l'invoquent[1]. Il nous recommande de prier, de peur que nous ne perdions, faute de prier, les biens qu'il nous prépare. Il promet, il invite; il nous prie, pour ainsi dire, de le prier. Il est vrai qu'il faut un grand amour, pour paître un grand troupeau; il faut presque n'être plus homme pour mériter de conduire les hommes; il faut ne plus laisser voir en soi les foiblesses de l'humanité. Ce n'est qu'après vous avoir dit trois fois, comme à saint Pierre: « M'aimez-vous? » qu'après avoir tiré trois fois de votre cœur cette réponse: « Seigneur! vous le savez que je vous aime[2] » que le grand pasteur vous dit: « Paissez mes brebis. » Mais enfin celui qui demande un amour si courageux et si patient est celui-là même qui nous le donne. « Venez, hâtez-vous, achetez-le sans argent[3]. » Il s'achète par le simple désir; nul n'en est privé, que celui qui ne le veut pas. O bien infini, il ne faut que vouloir pour vous posséder! C'est cet or pur et enflammé, ce trésor du cœur pauvre, qui apaise tout désir, et qui remplit tout vide. L'amour donne tout, et l'amour lui-même est donné à quiconque lui ouvre son cœur. Mais voyez cet ordre des dons de Dieu, et gardez-vous bien de le renverser. La grâce seule peut donner l'amour, et la grâce ne se donne qu'à la prière. « Priez donc sans intermission[4]. » Si tout fidèle doit prier ainsi, que sera-ce du pasteur! Vous êtes le médiateur entre le ciel et la terre: priez, pour aider ceux qui prient en joignant vos prières aux leurs, de plus priez pour tous ceux qui ne prient pas. Parlez à Dieu en faveur de ceux à qui vous n'oseriez parler de Dieu, quand vous les voyez endurcis et irrités contre la vertu. Soyez, comme Moïse, l'ami de Dieu; allez loin du peuple, sur la montagne, converser familièrement avec lui « face à face[5]; » revenez vers le peuple, couronné de rayons de gloire, que cet entretien ineffable aura mis autour de votre tête. Que l'oraison soit la source de vos lumières dans le travail. Non-seulement vous devez convertir les pécheurs, mais encore vous devez diriger les âmes les plus parfaites dans les voies de Dieu; vous devez « annoncer la sagesse entre les parfaits[6]; » vous devez être leur guide, dans l'oraison, pour les garantir des illusions de l'amour-propre. Soyez donc le sel de la terre, la lumière du monde, l'œil qui éclaire le corps de votre Église, et la bouche qui prononce les oracles de la tradition.

1. *Rom.*, x, 12. — 2. Joan., xxi, 15-17. — 3. Is., lv, 1.
4. *I Thess.*, v, 17. — 5. *Exod.*, xxxiii, 11. — 6. *I Cor.*, ii, 6.

Oh! qui me donnera cet esprit de prière, qui peut tout sur Dieu même et qui met dans le pasteur tout ce qui lui manque pour le troupeau? O esprit de prière, c'est vous qui formerez de nouveaux apôtres pour changer la face de la terre. O esprit, ô amour, venez nous animer; venez nous apprendre à prier, et priez pour nous; venez vous y aimer vous-même. Prier sans cesse pour aimer et pour faire aimer Dieu, c'est la vie de l'apostolat. Vivez de cette vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, prince devenu le pasteur des âmes, et vous « goûterez combien le Seigneur est doux[1]. » Alors vous serez une colonne de la maison de Dieu; alors vous serez l'amour et les délices de l'Église.

Les grands princes qui prennent pour ainsi dire l'Église sans se donner à elle sont pour elle de grands fardeaux et non des appuis. Hélas! que ne coûtent-ils point à l'Église! ils ne paissent point le troupeau, c'est du troupeau qu'ils se paissent eux-mêmes. Le prix des péchés du peuple, les dons consacrés ne peuvent suffire à leur faste et à leur ambition. Qu'est-ce que l'Église ne souffre pas d'eux! quelles plaies ne font-ils pas à sa discipline! Il faut que tous les canons tombent devant eux; tout plie sous leur grandeur. Les dispenses dont ils abusent apprennent à d'autres à énerver les saintes lois : ils rougissent d'être pasteurs et pères; ils ne veulent être que princes et maîtres.

Il n'en sera pas de même de vous, puisque vous mettez votre gloire dans vos fonctions pastorales. Combien les exemples donnés par un évêque qui est grand prince ont-ils plus d'autorité sur les hommes, que les exemples donnés par un évêque d'une naissance médiocre! Combien son humilité est-elle plus propre à rabaisser les orgueilleux! Combien sa modestie est-elle plus touchante pour réprimer le luxe et le faste! Combien sa douceur est-elle plus aimable! Combien sa patience est-elle plus forte pour ramener les hommes indociles et égarés! Qui est-ce qui n'aura point de honte d'être hautain et emporté, quand on verra le prince, au milieu de cette puissance, doux et humble de cœur? Quelle sera la force de sa parole, quand elle sera soutenue par ses vertus! Par exemple quelle fut la gloire de l'Église de Cologne quand elle eut pour pasteur le fameux Brunon, frère de l'empereur Othon Ier! Mais pourquoi n'espérerions-nous pas de trouver dans Clément un nouveau Brunon? Il ne tient qu'à vous, ô prince, d'essuyer les larmes de l'Église, et de la consoler de tous les maux qu'elle souffre dans ces jours de péché. Vous ferez refleurir les terres désertes; vous ramènerez la beauté des anciens jours.

Que dis-je? Levez les yeux et voyez les campagnes déjà blanches pour la moisson. « Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit votre Dieu.... Toute vallée se comblera, toute montagne sera aplanie.... Et vous qui évangélisez Sion, montez sur la montagne, élevez avec force votre voix. O vous qui évangélisez Jérusalem, élevez-la, ne craignez rien; dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu[2]. » O Église qui recevez de la main du Seigneur un tel époux, « voilà des enfants qui

1. *Ps.* XXXIII, 6. — 2. Is., XL, I, 4, 9.

vous viennent de loin. » Vous serez plus féconde que jamais dans votre vieillesse. « Les voilà venus de l'aquilon, de la mer, et de la terre du midi.... Levez les yeux autour de vous, et voyez; tous ceux-ci s'assemblent, et viennent à vous. O Épouse, ils vous environnent, et vous en serez ornée. » O mère qu'on croyoit « stérile, vos enfants vous diront : L'espace est trop étroit; donnez-nous-en d'autres pour habiter. Et vous direz dans votre cœur : Qui est-ce qui m'a donné ces enfants, à moi qui étois stérile et captive en terre étrangère ? qui est-ce qui les a nourris? J'étois seule et abandonnée; et ceux-ci, où étoient-ils alors [1] ? »

Peuples, pour le bonheur desquels se fait cette consécration, que ne puis-je vous faire entendre de loin ma foible voix ! Priez, peuples, priez; toutes les bénédictions que vous attirerez sur sa tête reviendront sur la vôtre; plus il recevra des grâces, plus il en répandra sur le troupeau.

Et vous, ô assemblée qui m'écoutez, n'oubliez jamais ce que vous voyez aujourd'hui; souvenez-vous de cette modestie, de cette ferveur pour le culte divin, de ce zèle infatigable pour la maison de Dieu. Ne soyez pas surpris : dès son enfance, ce prince a été nourri des paroles de la foi; le palais où il est né avoit, nonobstant sa magnificence, la régularité d'une communauté de solitaires; on chantoit dans cette cour, comme au désert, les louanges de Dieu. Le Seigneur n'oubliera point tant de marques de piété devenues comme héréditaires dans cette maison : après les jours de tempête, il fera enfin luire sur elle des jours sereins, et lui rendra son ancien éclat.

Vous voyez, mes frères, ce prince prosterné au pied des autels, vous venez d'entendre tout ce que je lui ai dit. Eh ! qu'est-ce que je n'ai pas osé lui dire? eh ! qu'est-ce que je ne devois pas lui dire, puisqu'il n'a craint que d'ignorer la vérité? La plus forte louange le loueroit infiniment moins que la liberté épiscopale avec laquelle il veut que je lui parle. Oh! qu'un prince se montre grand quand il donne cette liberté! oh! que celui-ci paroîtra au-dessus des vaines louanges, quand on saura tout ce qu'il a voulu que je lui dise!

Et vous, ô prince sur qui coule l'onction du Saint-Esprit, ressuscitez sans cesse la grâce que vous recevez par l'imposition de mes mains. Que ce grand jour règle tous les autres jours de votre vie jusqu'à celui de votre mort. Soyez toujours le bon pasteur prêt à donner votre vie pour vos chères brebis, comme vous voulez l'être aujourd'hui, et comme vous voudriez l'avoir été au moment où, dépouillé de toute grandeur terrestre, vous irez rendre compte à Dieu de votre ministère. Priez, aimez, faites aimer Dieu; rendez-le aimable en vous ; faites qu'on le sente en votre personne; répandez au loin la bonne odeur de Jésus-Christ; soyez la force, la lumière, la consolation de votre troupeau; que votre troupeau soit votre joie et votre couronne au jour de Jésus-Christ.

O Dieu, vous l'avez aimé dès l'éternité; vous voulez qu'il vous aime,

1. Is., XLIX, 12, 18, 20, 21.

et qu'il vous fasse aimer ici-bas. Portez-le dans votre sein au travers des périls et des tentations; ne permettez pas que la « fascination des amusements » du siècle « obscurcisse les biens[1] » que vous avez mis dans son cœur; ne souffrez pas qu'il se confie ni à sa haute naissance, ni à son courage naturel, ni à aucune prudence mondaine. Que la foi fasse seule en lui l'œuvre de la foi ! Qu'au moment où il ira paroître devant vous, les pauvres nourris, les riches humiliés, les ignorants instruits, les abus réformés, la discipline rétablie, l'Église soutenue et consolée par ses vertus, le présentent devant le trône de la grâce, pour recevoir de vos mains la couronne qui ne se flétrira jamais !

SERMON POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE,

Prêché dans l'église des Missions-Étrangères, le 6 janvier 1685, en présence des ambassadeurs de Siam.

SUR LA VOCATION DES GENTILS.

Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est.

Levez-vous, soyez éclairée, ô Jérusalem ! car votre lumière vient, et la gloire du Seigneur s'est levée sur vous. *Au LX[e] chap. d'Isaïe.*

Béni soit Dieu, mes frères, puisqu'il met aujourd'hui sa parole dans ma bouche pour louer l'œuvre qu'il accomplit par cette maison ! Je souhaitois il y a longtemps, je l'avoue, d'épancher mon cœur devant ses autels, et de dire à la louange de la grâce tout ce qu'elle opère dans ses hommes apostoliques pour illuminer l'Orient. C'est donc dans un transport de joie que je parle aujourd'hui de la vocation des gentils, dans cette maison d'où sortent les hommes par qui les restes de la gentilité entendent l'heureuse nouvelle.

A peine Jésus, l'attente et le désiré des nations, est né, et voici les Mages, dignes prémices des gentils, qui, conduits par l'étoile, viennent le reconnoître. Bientôt les nations ébranlées viendront en foule après eux; les idoles seront brisées, et la connaissance du vrai Dieu sera abondante comme les eaux de la mer qui couvrent la terre. Je vois les peuples, je vois les princes qui adorent dans la suite des siècles Celui que les Mages viennent adorer aujourd'hui. Nations de l'Orient, vous y viendrez à votre tour; une lumière, dont celle de l'étoile n'est qu'une ombre, frappera vos yeux et dissipera vos ténèbres. Venez, venez, hâtez-vous de venir à la maison du Dieu de Jacob. O Église ! ô Jérusalem ! réjouissez-vous, poussez des cris de joie. Vous qui étiez stérile dans ces régions, vous qui n'enfantiez pas, vous aurez dans cette extrémité de l'univers des enfants innombrables. Que votre fécondité vous étonne : levez les yeux tout autour, et voyez : rassasiez vos yeux

1. *Sap.*, IV, 12.

de votre gloire; que votre cœur admire et s'épanche: la multitude des peuples se tourne vers vous, les îles viennent, la force des nations vous est donnée : de nouveaux Mages, qui ont vu l'étoile du Christ en Orient, viennent du fond des Indes pour le chercher. Levez-vous, ô Jérusalem: *Surge*, *illuminare*, etc.

Mais je sens mon cœur ému au dedans de moi-même; il est partagé entre la joie et la douleur. Le ministère de ces hommes apostoliques et la vocation de ces peuples est le triomphe de la religion : mais c'est peut-être aussi l'effet d'une secrète réprobation qui pend sur nos têtes. Peut-être sera-ce sur nos ruines que ces peuples s'élèveront comme les gentils s'élevèrent sur celles des Juifs à la naissance de l'Église. Voici une œuvre que Dieu fait pour glorifier son Évangile : mais n'est-ce point assez pour le transférer ? Il faudroit n'aimer point le Seigneur Jésus, pour n'aimer pas son ouvrage; mais il faudroit s'oublier soi-même, pour n'en trembler pas. Réjouissons-nous donc au Seigneur, mes frères, au Seigneur qui donne gloire à son nom; mais réjouissons-nous avec tremblement. Voilà les deux pensées qui rempliront ce discours.

Esprit promis par la vérité même à tous ceux qui vous cherchent, que mon cœur ne respire que pour vous attirer au dedans de lui; que ma bouche demeure muette, plutôt que de s'ouvrir, si ce n'est à votre parole! Que mes yeux se ferment à toute autre lumière qu'à celle que vous versez d'en haut! O Esprit saint, soyez vous-même tout en tous: dans ceux qui m'écoutent, l'intelligence, la sagesse, le sentiment; en moi, la force, l'onction, la lumière! Marie, priez pour nous. *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

Quelle est, mes frères, cette Jérusalem dont le prophète parle; cette cité pacifique dont les portes ne se ferment ni jour ni nuit, qui suce le lait des nations, dont les rois de la terre sont les nourriciers, et viennent adorer les sacrés vestiges? Elle est si puissante, que tout royaume qui ne lui sera pas soumis périra; et si heureuse, qu'elle n'aura plus d'autre soleil que Dieu, qui fera luire sur elle un jour éternel. Qui ne voit que ce ne peut être cette Jérusalem rebâtie par les Juifs ramenés de Babylone, ville foible, malheureuse, souvent en guerre, toujours en servitude sous les Perses, les Grecs, les Romains; enfin sous ces derniers réduite en cendres, avec une dispersion universelle de ses enfants, qui dure encore depuis seize siècles? C'est donc manifestement hors du peuple juif qu'il faut chercher l'accomplissement des promesses dont il est déchu.

Il n'y aura plus d'autre Jérusalem que celle d'en haut, qui est notre mère, selon saint Paul[1]: elle vient du ciel, et elle enfante sur la terre.

Qu'il est beau, mes frères, de voir comment les promesses se sont accomplies en elle! Tel étoit le caractère du Messie qu'il devoit, non

1. *Galat.*, IV, 26.

pas subjuguer par les armes, comme les Juifs charnels le prétendoient grossièrement, mais, ce qui est infiniment plus noble, et plus digne de la magnificence des promesses, attirer, par sa puissance sur les cœurs, sous son règne d'amour et de vérité, toutes les nations idolâtres.

Jésus-Christ naît, et la face du monde se renouvelle. La loi de Moïse, ses miracles, ceux des prophètes, n'avoient pu servir de digue contre le torrent de l'idolâtrie, et conserver le culte du vrai Dieu chez un seul peuple resserré dans un coin du monde; mais celui qui vient d'en haut est au-dessus de tout; à Jésus est réservé de posséder toutes les nations en héritage. Il les possède, vous le voyez. Depuis qu'il a été élevé sur la croix, il attire tout à lui. Dès l'origine du christianisme, saint Irénée et Tertullien ont montré que l'Église étoit déjà plus étendue que cet empire même qui se vantoit d'être lui seul tout l'univers. Les régions sauvages et inaccessibles du Nord, que le soleil éclaire à peine, ont vu la lumière céleste. Les plages brûlantes d'Afrique ont été inondées des torrents de la grâce. Les empereurs mêmes sont devenus les adorateurs du nom qu'ils blasphémoient, et les nourriciers de l'Église dont ils versoient le sang. Mais la vertu de l'Évangile ne doit pas s'éteindre après ces premiers efforts; le temps ne peut rien contre elle : Jésus-Christ, qui en est la source, est de tous les temps; il étoit hier, il est aujourd'hui, et il sera aux siècles des siècles. Aussi vois-je cette fécondité qui se renouvelle toujours; la vertu de la croix ne cesse d'attirer tout à elle.

Regardez ces peuples barbares qui firent tomber l'empire romain. Dieu les a multipliés et tenus en réserve sous un ciel glacé, pour punir Rome païenne et enivrée du sang des martyrs : il leur lâche la bride, et le monde en est inondé : mais, en renversant cet empire, ils se soumettent à celui du Sauveur : tout ensemble ministres des vengeances et objets de miséricordes, sans le savoir ils sont menés, comme par la main, au-devant de l'Évangile; et c'est d'eux qu'on peut dire à la lettre qu'ils ont trouvé le Dieu qu'ils ne cherchoient pas.

Combien voyons-nous encore de peuples que l'Église a enfantés à Jésus-Christ depuis le huitième siècle, dans ces temps même les plus malheureux où ses enfants révoltés contre elle n'ont point de honte de lui reprocher qu'elle a été stérile et répudiée par son Époux! vers le dixième siècle, dans ce siècle dont on exagère trop les malheurs, accourent en foule à l'Église, les uns sur les autres, l'Allemand, de loup ravissant devenu agneau; le Polonais, le Poméranien, le Bohémien, le Hongrois conduit aux pieds des apôtres par son premier roi saint Étienne. Non, non, vous le voyez, la source des célestes bénédictions ne tarit point. Alors l'Époux donna de nouveaux enfants à l'Épouse, pour justifier et pour montrer qu'elle ne cesse jamais d'être son unique et sa bien-aimée.

Mais que vois-je depuis deux siècles? Des régions immenses qui s'ouvrent tout à coup; un nouveau monde inconnu à l'ancien, et plus grand que lui. Gardez-vous bien de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux passions humaines, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce

qu'il leur faut pour être les instruments de ses desseins : ainsi l'homme s'agite; mais Dieu le mène. La foi plantée dans l'Amérique parmi tant d'orages, ne cesse pas d'y porter des fruits.

Que reste-t-il? Peuples des extrémités de l'Orient, votre heure est venue. Alexandre, ce conquérant rapide, que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjuguer le monde entier, s'arrêta bien loin au deçà de vous : mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni les écueils de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le milieu fatal de la ligne où l'on découvre un ciel nouveau, ni les flottes ennemies, ni la distance des lieux, ni les tempêtes, ni les côtes barbares, ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées? Vents, portez-les sur vos ailes! Que le Midi, que l'Orient, que les îles inconnues les attendent et les regardent en silence venir de loin! Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut et dire : « O Sion, ton Dieu règnera sur toi! » Les voici ces nouveaux conquérants, qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste.

Peuples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre surprise, et qui peut la représenter? Des hommes qui viennent à vous sans être attirés par aucun motif, ni de commerce, ni d'ambition, ni de curiosité; des hommes qui, sans vous avoir jamais vus, sans savoir même où vous êtes, vous aiment tendrement, quittent tout pour vous, et vous cherchent au travers de toutes les mers avec tant de fatigues et de périls, pour vous faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte! Nations ensevelies dans l'ombre de la mort, quelle lumière sur vos têtes!

A qui doit-on, mes frères, cette gloire et cette bénédiction de nos jours? A la compagnie de Jésus, qui, dès sa naissance, ouvrit, par le secours des Portugais, un nouveau chemin à l'Évangile dans les Indes. N'est-ce pas elle qui a allumé les premières étincelles du feu de l'apostolat dans le sein de ces hommes livrés à la grâce? Il ne sera jamais effacé de la mémoire des justes le nom de cet enfant d'Ignace qui, de la même main dont il avoit rejeté l'emploi de la confiance la plus éclatante, forma une petite société de prêtres, germes bénis de cette communauté.

O ciel, conservez à jamais la source d'une grâce si abondante, et faites que ces deux corps portent ensemble le nom du seigneur Jésus à tous les peuples qui l'ignorent!

Parmi ces différents royaumes où la grâce prend diverses formes selon la diversité des naturels, des mœurs et des gouvernements, j'en aperçois un qui est le canal de l'Évangile pour les autres. C'est à Siam que se rassemblent ces hommes de Dieu; c'est là que se forme un clergé composé de tant de langues et de peuples sur qui doit découler la parole de vie; c'est là que commencent à s'élever jusque dans les nues des temples qui retentiront des divins cantiques.

Grand roi[1], dont la main les élève, que tardez-vous à faire au vrai Dieu, de votre cœur même, le plus agréable et le plus auguste de tous les temples? Pénétrants et attentifs observateurs qui nous montrez un goût si exquis; fidèles ministres, qu'il a envoyés du lieu où le soleil se lève jusqu'à celui où il se couche, pour voir Louis, rapportez-lui ce que vos yeux ont vu : ce royaume fermé, non comme la Chine, par une simple muraille, mais par une chaîne de places fortifiées qui en rendent les frontières inaccessibles; cette majesté douce et pacifique qui règne au dedans, mais surtout cette piété qui cherche bien plus à faire régner Dieu que l'homme. Sache par nos histoires la postérité la plus reculée, que l'Indien est venu mettre aux pieds de Louis les richesses de l'Aurore, en reconnaissance de l'Évangile reçu par ses soins! Encore n'est-ce pas assez de nos histoires; fasse le ciel qu'un jour, parmi ces peuples, les pères attendris disent à leurs enfants, pour les instruire : Autrefois, dans un siècle favorisé de Dieu, un roi nommé Louis, jaloux d'étendre les conquêtes de Jésus-Christ bien loin au delà des siennes, fit passer de nouveaux apôtres aux Indes; c'est par là que nous sommes chrétiens; et nos ancêtres accoururent d'un bout de l'univers à l'autre pour voir la sagesse, la gloire et la piété qui étoient dans cet homme mortel!

Sous sa protection, que la distance des lieux ne peut affoiblir, ou plutôt (car à Dieu ne plaise que nous mettions notre espérance ailleurs qu'en la croix!), ou plutôt, par la vertu toute-puissante du nom de Jésus-Christ, évêques, prêtres, allez annoncer l'Évangile à toute créature. J'entends la voix de Pierre qui vous envoie et qui vous anime. Il vit, il parle dans son successeur; son zèle et son autorité ne cessent de confirmer ses frères. C'est de la chaire principale, c'est du centre de l'unité chrétienne que sortent les rayons de la foi la plus pure et la plus féconde, pour percer les ténèbres de la gentilité. Allez donc, anges prompts et légers; que sous vos pas les montagnes descendent, que les vallées se comblent, que toute chair voie le salut de Dieu.

Frappe, cruel Japon; le sang de ces hommes apostoliques ne cherche qu'à couler de leurs veines, pour te laver dans celui du Sauveur, que tu ne connois pas. Empire de la Chine, tu ne pourras fermer tes portes. Déjà un saint pontife[2], marchant sur les traces de François-Xavier, a béni cette terre par ses derniers soupirs. Nous l'avons vu, cet homme simple et magnanime, qui revenoit tranquillement de faire le tour entier du globe terrestre. Nous avons vu cette vieillesse prématurée et si touchante, ce corps vénérable, courbé, non sous le poids des années, mais sous celui de ses pénitences et de ses travaux; et il sembloit nous dire à nous tous, au milieu desquels il passoit sa vie, à nous tous qui ne pouvions nous rassasier de le voir, de l'entendre, de le bénir, de goûter l'onction et de sentir la bonne odeur de Jésus-Christ qui étoit en lui; il sembloit nous dire : « Maintenant me voilà, je sais que vous ne

1. Ces paroles s'adressent au roi de Siam, qui annonçoit alors des dispositions favorables au christianisme, et dont les ambassadeurs étoient présents au discours de Fénelon.
2. Pallu, évêque d'Héliopolis, et vicaire apostolique du Ton-king.

verrez plus ma face. Nous l'avons vu qui venoit de mesurer la terre entière : mais son cœur, plus grand que le monde, étoit encore dans ces régions si éloignées. L'Esprit l'appeloit à la Chine ; et l'Évangile qu'il devoit à ce vaste empire, étoit comme un feu dévorant au fond de ses entrailles, qu'il ne pouvoit plus retenir.

Allez donc, saint vieillard, traverser encore une fois l'Océan étonné et soumis ; allez au nom de Dieu. Vous verrez la terre promise ; il vous sera donné d'y entrer, parce que vous avez espéré contre l'espérance même. La tempête, qui devoit causer le naufrage, vous jettera sur le rivage désiré. Pendant huit mois votre voix mourante fera retentir les bords de la Chine du nom de Jésus-Christ. O mort précipitée ! ô vie précieuse, qui devoit durer plus longtemps ! ô douces espérances tristement enlevées ! Mais adorons Dieu, taisons-nous.

Voilà, mes frères, ce que Dieu a fait en nos jours pour faire taire les bouches profanes et impies. Quel autre que Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, auroit osé promettre qu'après son supplice tous les peuples viendroient à lui et croiroient en son nom ? Environ dix-sept siècles après sa mort, sa parole est encore vivante et féconde dans toutes les extrémités de la terre. Par l'accomplissement d'une promesse inouïe et si étendue, Jésus-Christ montre qu'il tient dans ses mains immortelles les cœurs de toutes les nations et de tous les siècles.

Par là nous montrons encore la vraie Église à nos frères errants, comme saint Augustin la montroit aux sectes de son siècle. Qu'il est beau, mes frères, qu'il est consolant de parler le même langage, et de donner précisément les mêmes marques de l'Église que ce Père donnoit il y a treize cents ans ! C'est cette ville située sur le sommet de la montagne, qui est vue de loin par tous les peuples de la terre ; c'est ce royaume de Jésus-Christ, qui possède toutes les nations ; c'est cette société la plus répandue, qui seule a la gloire d'annoncer Jésus-Christ aux peuples idolâtres ; c'est cette Église qui non-seulement doit être toujours visible, mais toujours la plus visible et la plus éclatante : car il faut que la plus grande autorité extérieure et vivante qui soit parmi les chrétiens mène sûrement et sans discussion les simples à la vérité : autrement la Providence se manqueroit à elle-même ; elle rendroit la religion impraticable aux simples ; elle jetteroit les ignorants dans l'abîme des discussions et des incertitudes des philosophes ; elle n'auroit donné le texte des Écritures, manifestement sujet à tant d'interprétations différentes, que pour nourrir l'orgueil et la division. Que deviendroient les âmes dociles pour autrui, et défiantes d'elles-mêmes, qui auroient horreur de préférer leur propre sens à celui de l'assemblée la plus digne d'être crue qu'il y ait sur la terre ? Que deviendroient les humbles, qui craindroient avec raison bien davantage de se tromper eux-mêmes, que d'être trompés par l'Église ? C'est par cette raison que Dieu, outre la succession non interrompue des pasteurs, naturellement si propre à faire passer la vérité de main en main dans la suite de tous les siècles, a mis cette fécondité si étendue et si singulière dans la vraie Église, pour la distinguer de toutes les sociétés retranchées, qui languissent obscures, stériles et resserrées dans un coin du monde.

Comment osent-elles dire, ces sectes nouvelles, que l'idolâtrie régnoit partout avant leur réforme? Toutes les nations ayant été données par le Père au Fils, Jésus-Christ a-t-il laissé perdre son héritage? Quelle main plus puissante que la sienne le lui a ravi? Quoi donc! sa lumière étoit-elle éteinte dans l'univers? Peut-être croyez-vous, mes frères, que c'est moi : non, c'est saint Augustin qui parle ainsi aux donatistes, aux manichéens, et, en changeant seulement les noms, à nos protestants.

Cette étendue de l'Église, cette fécondité de notre mère dans toutes les parties du monde, ce zèle apostolique qui reluit dans nos seuls pasteurs, et que ceux des nouvelles sectes n'ont pas même entrepris d'imiter, embarrassent les plus célèbres défenseurs du schisme. Je l'ai lu dans leurs derniers livres, ils n'ont pu le dissimuler. J'ai vu même les personnes les plus sensées et les plus droites de ce parti avouer que cet éclat, malgré toutes les subtilités dont on tâche de l'obscurcir, les frappe jusqu'au cœur et les attire à nous.

Qu'elle est donc grande, cette œuvre qui console l'Église, qui la multiplie, qui répare ses pertes, qui accomplit si glorieusement les promesses, qui rend Dieu sensible aux hommes, qui montre Jésus-Christ toujours vivant et régnant dans les cœurs par la foi, selon sa parole, au milieu même de ses ennemis; qui répand en tous lieux son Église, afin que tous les peuples puissent l'écouter; qui met en elle ce signe éclatant que tout œil peut voir, et auxquels les simples sont assurés, sans discussion, que la vérité de la doctrine est attachée! Qu'elle est grande, cette œuvre! Mais où sont les ouvriers capables de la soutenir? mais où sont les mains propres à recueillir ces riches moissons dont les campagnes de l'Orient sont déjà blanchies? Jamais la France, il est vrai, n'a eu de plus pressants besoins pour elle qu'aujourd'hui. Pasteurs, rassemblez vos conseils et vos forces pour achever d'abattre ce grand arbre, dont les branches orgueilleuses montoient jusqu'au ciel, et qui est déjà ébranlé jusqu'à ses plus profondes racines. Ne laissez aucune étincelle cachée du feu de l'hérésie prêt à s'éteindre; ranimez votre discipline; hâtez-vous de déraciner par la vigueur de vos canons le scandale et les abus; faites goûter à vos enfants les chastes délices des saintes lettres; formez des hommes qui soutiennent la majesté de l'Évangile, et dont les lèvres gardent la science. O mère, faites sucer à vos enfants les deux mamelles de la science et de la charité. Que par vous la vérité luise encore sur la terre. Montrez que ce n'est pas en vain que Jésus-Christ a prononcé cet oracle pour tous les temps, sans restriction : « Qui vous écoute, m'écoute. » Mais que les besoins du dedans ne fassent pas abandonner ni oublier ceux du dehors. Église de France, ne perdez pas votre couronne. D'une main, allaitez dans votre sein vos propres enfants; étendez l'autre sur cette extrémité de la terre, où tant de nouveau-nés, encore tendres en Jésus-Christ, poussent de foibles cris vers vous, et attendent que vous ayez pour eux des entrailles de mère.

O vous, qui avez dit à Dieu : « Vous êtes mon sort et mon héritage; » ministres du Seigneur, qui êtes aussi son héritage et sa por-

tion, foulez aux pieds la chair et le sang. Dites à vos parents : « Je vous ignore. » Ne connoissez que Dieu, n'écoutez que lui. Que ceux qui sont déjà attachés ici dans un travail réglé y persévèrent; car les dons sont divers, et il suffit que chacun suive le sien : mais qu'ils donnent du moins leurs vœux et leurs prières à l'œuvre naissante de la foi. Que chacun de ceux qui sont libres se dise à soi-même : « Malheur à moi si je n'évangélise! » Hélas! peut-être que tous les royaumes de l'Orient ensemble n'ont pas autant de prêtres qu'une paroisse d'une seule ville : Paris, tu t'enrichis de la pauvreté des nations, ou plutôt, par de malheureux enchantements, tu perds pour toi-même ce que tu enlèves aux autres : tu prives le champ du Seigneur de sa culture; les ronces et les épines le couvrent : tu prives les ouvriers de la récompense due au travail. Que ne puis-je aujourd'hui, mes frères, m'écrier, comme Moïse aux portes du camp d'Israël : « Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi! » Dieu m'en est témoin, Dieu devant qui je parle, Dieu à la face duquel je sers chaque jour, Dieu qui lit dans les cœurs et qui sonde les reins. Seigneur, vous le savez, que c'est avec confusion et douleur qu'admirant votre œuvre, je ne me sens ni les forces ni le courage d'aller l'accomplir. Heureux ceux à qui vous donnez de le faire! Heureux moi-même, malgré ma foiblesse et mon indignité, si mes paroles peuvent allumer dans le cœur de quelque saint prêtre cette flamme céleste dont un pécheur comme moi ne mérite pas de brûler!

Par ces hommes chargés des richesses de l'Évangile, la grâce croît et le nombre des croyants se multiplie de jour en jour; l'Église refleurit, et son entière et ancienne beauté se renouvelle. Là on court pour baiser les pieds d'un prêtre quand il passe; là on recueille avec soin, avec un cœur affamé et avide, jusqu'aux moindres parcelles de la parole de Dieu qui sort de sa bouche. Là on attend avec impatience, pendant toute la semaine, le jour du Seigneur, où tous les frères, dans un saint repos, se donnent tendrement le baiser de paix, n'étant tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme. Là on soupire après la joie des assemblées, après les chants des louanges de Dieu, après le sacré festin de l'Agneau. Là on croit voir encore les travaux, les voyages, les dangers des apôtres, avec la ferveur des Églises naissantes. Heureuses, parmi ces Églises, celles que le feu de la persécution éprouve pour les rendre plus pures! Heureuses ces Églises, dont nous ne pouvons nous empêcher de regarder la gloire d'un œil jaloux! On y voit des catéchumènes qui désirent de se plonger, non-seulement dans les eaux salutaires, mais dans les flammes du Saint-Esprit et dans le sang de l'Agneau, pour y blanchir leurs robes; des catéchumènes qui attendent le martyre avec le baptême. Quand aurons-nous de tels chrétiens, dont les délices étoient de se nourrir des paroles de la foi, de goûter les vertus du siècle futur, et de s'entretenir de leur bienheureuse espérance? Là, ce qui est regardé ici comme excessif, comme impraticable, ce qu'on ne peut croire possible sur la foi des histoires des premiers temps, est la pratique actuelle de ces Églises. Là, être chrétien, et ne plus tenir à la terre, est la même chose. Là on n'ose montrer à ces

fidèles enflammés nos tièdes chrétiens d'Europe, de peur que cet exemple contagieux ne leur apprenne à aimer la vie, et à ouvrir leurs cœurs aux joies empoisonnées du siècle. L'Évangile dans son intégrité fait encore sur eux toute son impression naturelle. Il forme des pauvres bienheureux, des affligés qui trouvent la joie dans les larmes, et des riches qui craignent d'avoir leur consolation en ce monde; tout milieu entre le siècle et Jésus-Christ est ignoré : ils ne savent que prier, se cacher, souffrir, espérer. O aimable simplicité! ô foi vierge! ô joie pure des enfants de Dieu! ô beauté des anciens jours que Dieu ramène sur la terre, et dont il ne reste plus parmi nous qu'un triste et honteux souvenir! Hélas, malheur à nous! Parce que nous avons péché, notre gloire nous a quittés, elle s'envole au delà des mers; un nouveau peuple nous l'enlève. Voilà, mes frères, ce qui doit nous faire trembler.

SECOND POINT.

Si Dieu, terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes, n'a pas même épargné les branches naturelles de l'olivier franc, comment oserions-nous espérer qu'il nous épargnera, nous, mes frères, branches sauvages et entées, nous branches mortes et incapables de fructifier? Dieu frappe sans pitié son ancien peuple, ce peuple héritier des promesses, ce peuple race bénite d'Abraham, dont Dieu s'est déclaré le Dieu à jamais; il le frappe d'aveuglement, il le rejette de devant sa face, il le disperse comme la cendre au vent; il n'est plus son peuple, et Dieu n'est plus son Dieu; et il ne sert plus, ce peuple réprouvé, qu'à montrer à tous les autres peuples qui sont sous le ciel la malédiction et la vengeance divine qui distille sur lui goutte à goutte, et qui y demeurera jusqu'à la fin.

Comment est-ce que la nation juive est déchue de l'alliance de ses pères et de la consolation d'Israël? Le voici, mes frères. Elle s'est endurcie au milieu des grâces, elle a résisté au Saint-Esprit, elle a méconnu l'envoyé de Dieu. Pleine des désirs du siècle, elle a rejeté une rédemption qui, loin de flatter son orgueil et ses passions charnelles, devoit, au contraire, la délivrer de son orgueil et de ses passions. Voilà ce qui a fermé les cœurs à la vérité, voilà ce qui a éteint la foi, voilà ce qui a fait que la lumière luisant au milieu des ténèbres, les ténèbres ne l'ont point comprise. La réprobation de ce peuple a-t-elle anéanti les promesses? A Dieu ne plaise! La main du Tout-Puissant se plaît à montrer qu'elle est jalouse de ne devoir ses œuvres qu'à elle-même, elle rejette ce qui est, pour appeler ce qui n'est pas. Le peuple qui n'étoit pas même peuple, c'est-à-dire les nations dispersées, qui n'avoient jamais fait un corps ni d'État ni de religion; ces nations qui vivoient enfoncées dans une brutale idolâtrie, s'assemblent, et sont tout à coup un peuple bien-aimé. Cependant les Juifs, privés de la science de Dieu jusqu'alors héréditaire parmi eux, enrichissent de leurs dépouilles toutes les nations. Ainsi Dieu transporte le don de la foi selon son bon plaisir, et selon le mystère de sa volonté.

Ce qui a fait la réprobation des Juifs (prononçons ici, mes frères,

notre jugement, pour prévenir celui de Dieu), ce qui a fait leur réprobation ne doit-il pas faire la nôtre? Ce peuple, quand Dieu l'a foudroyé, étoit-il plus attaché à la terre que nous, plus enfoncé dans la chair, plus enivré de ses passions mondaines, plus aveuglé par sa présomption, plus rempli de lui-même, plus vide de l'amour de Dieu? Non, non, mes frères; ses iniquités n'étoient point encore montées jusqu'à la mesure des nôtres. Le crime de crucifier de nouveau Jésus-Christ, mais Jésus-Christ connu, mais Jésus-Christ goûté, mais Jésus-Christ régnant parmi nous; le crime de fouler aux pieds volontairement notre unique hostie de propitiation et le sang de l'alliance, n'est-il pas plus énorme et plus irrémissible que celui de répandre ce sang, comme les Juifs, sans le connoître?

Ce peuple est-il le seul que Dieu a frappé? Hâtons-nous de descendre aux exemples de la loi nouvelle : ils sont encore plus effrayants. Jetez, mes frères, des yeux baignés de larmes sur ces vastes régions d'où la foi s'est élevée sur nos têtes, comme le soleil. Que sont-elles devenues ces fameuses Églises d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, de Constantinople, qui en avoient d'innombrables sous elles? C'est là que pendant des siècles les conciles assemblés ont étouffé les plus noires erreurs et prononcé ces oracles qui vivront éternellement; c'est là que régnoit avec majesté la sainte discipline, modèle après lequel nous soupirons en vain. Cette terre étoit arrosée du sang des martyrs; elle exhaloit le parfum des vierges; le désert même fleurissoit par ses solitaires : mais tout est ravagé sur ces montagnes découlantes de lait et de miel, où paissoient sans crainte les troupeaux d'Israël. Là maintenant sont les cavernes inaccessibles des serpents et des basilics.

Que reste-t-il sur les côtes d'Afrique, où les assemblées d'évêques étoient aussi nombreuses que les conciles universels, et où la loi de Dieu attendoit son explication de la bouche d'Augustin? Je ne vois plus qu'une terre encore fumante de la foudre que Dieu y a lancée.

Mais quelle terrible parole de retranchement Dieu n'a-t-il pas fait entendre sur la terre, dans le siècle passé? L'Angleterre, rompant le sacré lien de l'unité, qui peut seul retenir les esprits, s'est livrée à toutes les visions de son cœur. Une partie des Pays-Bas, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, sont autant de rameaux que le glaive vengeur a retranchés, et qui ne tiennent plus à l'ancienne tige.

L'Église, il est vrai, répare ces pertes : de nouveaux enfants, qui lui naissent au delà des mers, essuient ses larmes pour ceux qu'elle a perdus. Mais l'Église a des promesses d'éternité; et nous, qu'avons-nous, mes frères, sinon des menaces qui nous montrent à chaque pas l'abîme ouvert sous nos pieds? Le fleuve de la grâce ne tarit point, il est vrai; mais souvent, pour arroser de nouvelles terres, il détourne son cours, et ne laisse dans l'ancien canal que des sables arides. La foi ne s'éteindra point, je l'avoue; mais elle n'est attachée à aucun des lieux qu'elle éclaire : elle laisse derrière elle une affreuse nuit à ceux qui ont méprisé le jour, et elle porte ses rayons à des yeux plus purs.

Que feroit plus longtemps la foi chez des peuples corrompus jusqu'à

la racine, qui ne portent le nom de fidèles que pour le flétrir et le profaner? Lâches et indignes chrétiens, par vous le christianisme est avili et méconnu; par vous le nom de Dieu est blasphémé chez les gentils; vous n'êtes plus qu'une pierre de scandale à la porte de la maison de Dieu, pour faire tomber ceux qui y viennent chercher Jésus-Christ.

Mais qui pourra remédier aux maux de nos églises, et relever la vérité qui est foulée aux pieds dans les places publiques? L'orgueil a rompu ses digues et inondé la terre; toutes les conditions sont confondues; le faste s'appelle politesse, la plus folle vanité une bienséance : les insensés entraînent les sages et les rendent semblables à eux; la mode, si ruineuse par son inconstance et par ses excès capricieux, est une loi tyrannique à laquelle on sacrifie toutes les autres; le dernier des devoirs est celui de payer ses dettes. Les prédicateurs n'osent plus parler pour les pauvres, à la vue d'une foule de créanciers dont les clameurs montent jusqu'au ciel.

Ainsi la justice fait taire la charité; mais la justice elle-même n'est plus écoutée. Plutôt que de modérer les dépenses superflues, on refuse cruellement le nécessaire à ses créanciers. La simplicité, la modestie, la frugalité, la probité exacte de nos pères; leur ingénuité, leur pudeur, passent pour des vertus rigides et austères d'un temps trop grossier. Sous prétexte de se polir, on s'est amolli pour la volupté, et endurci contre la vertu et contre l'honneur. On invente chaque jour et à l'infini de nouvelles nécessités pour autoriser les passions les plus odieuses. Ce qui étoit d'un faste scandaleux dans les conditions les plus élevées, il y a quarante ans, est devenu une bienséance pour les plus médiocres. Détestable raffinement de nos jours! monstre de nos mœurs! La misère et le luxe augmentent comme de concert; on est prodigue de son bien, et avide de celui d'autrui; le premier pas de la fortune est de se ruiner. Qui pourroit supporter les folles hauteurs que l'orgueil affecte, et les bassesses infâmes que l'intérêt fait faire? On ne connoît plus d'autre prudence que la dissimulation, plus de règle des amitiés que l'intérêt, plus de bienfaits qui puissent attacher à une personne dès qu'on la trouve ou inutile ou ennuyeuse. Les hommes, gâtés jusque dans la moelle des os par les ébranlements et les enchantements des plaisirs violents et raffinés, ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente; ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui, dès qu'ils ne sont plus animés par la fureur de quelque passion. Est-ce donc là être chrétien? Allons, allons dans d'autres terres, où nous ne soyons plus réduits à voir de tels disciples de Jésus-Christ! O Évangile! est-ce là que vous enseignez? O foi chrétienne, vengez-vous! laissez une éternelle nuit sur la face de la terre, de cette terre couverte d'un déluge d'iniquité.

Mais, encore une fois, voyons nos ressources sans nous flatter. Quelle autorité pourra redresser des mœurs si dépravées? Une sagesse vaine et intempérante, une curiosité superbe et effrénée emporte les esprits. Le Nord ne cesse d'enfanter de nouveaux monstres d'erreur : parmi ces ruines de l'ancienne foi, tout tombe, tout tombe comme par morceaux, le reste des nations chrétiennes en sent le contre-coup; on voit les

mystères de Jésus-Christ ébranlés jusqu'aux fondements. Des hommes profanes et téméraires ont franchi les bornes, et ont appris à douter de tout. C'est ce que nous entendons tous les jours; un bruit sourd d'impiété vient frapper nos oreilles, et nous en avons le cœur déchiré. Après s'être corrompus dans ce qu'ils connoissent, ils blasphèment enfin ce qu'ils ignorent. Prodige réservé à nos jours! l'instruction augmente, et la foi diminue. La parole de Dieu, autrefois si féconde, deviendroit stérile, si l'impiété l'osoit. Mais elle tremble sous Louis, et, comme Salomon, il la dissipe de son regard. Cependant, de tous les vices, on ne craint plus que le scandale; que dis-je? le scandale même est au comble : car l'incrédulité, quoique timide, n'est pas muette; elle sait se glisser dans les conversations, tantôt sous des railleries envenimées, tantôt sous des questions où l'on veut tenter Jésus-Christ, comme les pharisiens. En même temps l'aveugle sagesse de la chair, qui prétend avoir droit de tempérer la religion au gré de ses désirs, déshonore et énerve ce qui reste de foi parmi nous. Chacun marche dans la voie de son propre conseil; chacun, ingénieux à se tromper, se fait une fausse conscience. Plus d'autorité dans les pasteurs, plus d'uniformité de discipline. Le déréglement ne se contente pas d'être toléré, il veut être la règle même, et appelle excès tout ce qui s'y oppose. La chaste colombe, dont le partage ici-bas est de gémir, redouble ses gémissements. Le péché abonde, la charité se refroidit, les ténèbres s'épaississent, le mystère d'iniquité se forme : dans ces jours d'aveuglement et de péché, les élus mêmes seroient séduits, s'ils pouvoient l'être. Le flambeau de l'Évangile, qui doit faire le tour de l'univers, achève sa course. O Dieu! que vois-je? où sommes-nous? Le jour de la ruine est proche, et les temps se hâtent d'arriver. Mais adorons en silence et avec tremblement l'impénétrable secret de Dieu.

Ames recueillies, âmes ferventes, hâtez-vous de retenir la foi prête à nous échapper. Vous savez que dix justes auroient sauvé la ville abominable de Sodome, que le feu du ciel consuma. C'est à vous à gémir sans cesse au pied des autels pour ceux qui ne gémissent pas de leurs misères. Opposez-vous, soyez le bouclier d'Israël contre les traits de la colère du Seigneur; faites violence à Dieu, il le veut: d'une main innocente arrêtez le glaive déjà levé.

Seigneur, qui dites dans vos Écritures : « Quand même une mère oublieroit son propre fils, le fruit de ses entrailles, et moi je ne vous oublierai jamais [1], » ne détournez point votre face de dessus nous. Que votre parole croisse dans ces royaumes où vous l'envoyez : mais n'oubliez pas les anciennes Églises, dont vous avez conduit si heureusement la main pour planter la foi chez ces nouveaux peuples. Souvenez-vous du siége de saint Pierre, fondement immobile de vos promesses. Souvenez-vous de l'Église de France, mère de celle d'Orient, sur qui votre grâce reluit. Souvenez-vous de cette maison, qui est la vôtre; des ouvriers qu'elle forme; de leurs larmes, de leurs prières, de leurs travaux. Que vous dirai-je, Seigneur, pour nous-mêmes? Souvenez-vous

1. Is., XLIX, 13.

de notre misère et de votre miséricorde. Souvenez-vous du sang de votre Fils, qui coule sur nous, qui vous parle en notre faveur, et en qui seul nous nous confions. Bien loin de nous arracher, selon votre justice, ce peu de foi qui nous reste encore, augmentez-la, purifiez-la, rendez-la vive; qu'elle perce toutes nos ténèbres; qu'elle étouffe toutes nos passions; qu'elle redresse tous nos jugements, afin qu'après avoir cru ici-bas, nous puissions voir éternellement dans votre sein ce que nous aurons cru. *Amen.*

INSTRUCTION

SUR LA CONNOISSANCE DE DIEU.

I. — *Nécessité de connoître Dieu : cette connoissance est l'âme et le fondement de la solide piété.*

Ce qui manque le plus aux hommes, c'est la connoissance de Dieu. Ils savent, quand ils ont beaucoup lu, une certaine suite de miracles et de marques de providence par les faits de l'histoire; ils ont fait des réflexions sérieuses sur la corruption et la fragilité du monde; ils se sont même convaincus de certaines maximes utiles pour la réformation de leurs mœurs par rapport au salut: mais tout cet édifice manque de fondement; ce corps de piété et de christianisme est sans âme. Ce qui doit animer le véritable fidèle, c'est l'idée de Dieu qui est tout, qui fait tout, et à qui tout est dû. Il est infini en tout, en sagesse, en puissance, en amour. Il ne faut donc pas s'étonner si tout ce qui vient de lui tient de ce caractère d'infini, et surpasse la raison humaine. Quand il prépare et arrange quelque chose, ses conseils et ses voies sont, comme dit l'Écriture [1], autant au-dessus de nos conseils et de nos voies, que le ciel est au-dessus de la terre. Quand il veut exécuter ce qu'il a résolu, sa puissance ne se montre par aucuns efforts; car il n'y a aucun effort, quelque grand qu'il puisse être, qui lui soit moins facile que les plus communs : il ne lui en a pas plus coûté pour tirer du néant le ciel et la terre, tels que nous les voyons, que pour faire couler une rivière dans sa pente naturelle, ou pour laisser tomber une pierre du haut en bas. Sa puissance se trouve tout entière dans sa volonté : il n'a qu'à vouloir, et les choses sont d'abord faites. Si l'Écriture le représente parlant dans la création, ce n'est pas qu'il ait eu besoin d'une parole qui soit sortie de lui pour faire entendre sa volonté à toute la nature qu'il vouloit produire. Cette parole, que l'Écriture nous représente, est toute simple et tout intérieure; c'est la pensée qu'il a

1. Is., LV, 6.

eue de faire les choses, et la résolution qu'il a en formée au fond de lui-même. Cette pensée a été féconde; et, sans sortir de lui, elle a tiré de lui, comme de la source de tous les êtres, tous ceux qui composent l'univers. Sa miséricorde tout de même n'est autre chose que sa pure volonté : il nous a aimés avant la création du monde; il nous a vus, il nous a connus, il nous a préparé ses biens; il nous a aimés et choisis dès l'éternité. Quand il nous arrive quelque bien nouveau, il découle de cette ancienne source; Dieu n'a jamais de volonté nouvelle sur nous : il ne change point; c'est nous qui changeons. Quand nous sommes justes et bons, nous lui sommes conformes et agréables; quand nous quittons la justice et que nous cessons d'être bons, nous cessons de lui être conformes et de lui plaire. C'est une règle immuable, de laquelle la créature changeante s'approche et s'écarte successivement. Sa justice contre les méchants et son amour pour les bons ne sont que la même chose : c'est la même bonté qui s'unit avec tout ce qui est bon, et qui est incompatible avec tout ce qui est mauvais. Pour la miséricorde, c'est la bonté de Dieu qui, nous trouvant mauvais, veut nous rendre bons. Cette miséricorde, qui se fait sentir à nous dans le temps, est dans sa source un amour éternel de Dieu pour sa créature. Lui seul donne la vraie bonté. Malheur à l'âme présomptueuse qui espère de la trouver en soi-même! C'est l'amour que Dieu a pour nous qui nous donne tout.

Mais le plus grand don qu'il nous puisse faire, c'est de nous donner l'amour que nous devons avoir pour lui. Quand Dieu nous aime jusqu'à faire que nous l'aimions, il règne en nous; il y fait notre vie, notre paix, notre bonheur, et nous commençons déjà à vivre de sa vie bienheureuse. Cet amour qu'il a pour nous porte son caractère infini : il n'aime point, comme nous, d'un amour borné et rétréci; quand il aime, toutes les démarches de son amour sont infinies. Il descend du ciel sur la terre pour chercher la créature de boue qu'il aime; il se fait homme et boue avec elle; il lui donne sa chair à manger. C'est par de tels prodiges d'amour que l'infini surpasse toutes les affections dont les hommes sont capables. Il aime en Dieu; et cet amour n'a rien qui ne soit incompréhensible. Le comble de la folie est de vouloir mesurer l'amour infini à une sagesse bornée. Bien loin de perdre quelque chose de sa grandeur dans ces excès d'amour, il y grave le caractère de sa grandeur, en y marquant les saillies et les transports d'un amour infini. Oh! qu'il est grand et aimable dans ses mystères! Mais nous n'avons point d'yeux pour les voir, et nous manquons de sentiment pour apercevoir Dieu en tout.

II. — *Dieu n'est point aimé, parce qu'il n'est pas connu.*

Il ne faut point s'étonner que les hommes fassent si peu pour Dieu, et que le peu qu'ils font pour lui leur coûte tant : ils ne le connoissent point; à peine croient-ils qu'il est. La croyance qu'ils en ont est plutôt une déférence aveugle à l'autorité d'un sentiment public, qu'une conviction vive et distincte de la divinité. On la suppose parce qu'on n'o-

seroit l'examiner, et parce qu'on est là-dessus dans une distraction d'indifférence qui vient de ce qu'on est entraîné par ses passions vers d'autres objets. Mais on ne connoît Dieu que comme je ne sais quoi de merveilleux, d'obscur, et d'éloigné de nous : on le regarde comme un être puissant et sévère, qui demande beaucoup de nous, qui gêne nos inclinations, qui nous menace de grands maux, et contre le jugement terrible duquel il faut se précautionner. Voilà ce que pensent ceux qui font des réflexions sérieuses sur la religion ; encore sont-ils en bien petit nombre. On dit : c'est une personne qui craint Dieu : en effet, elle ne fait que le craindre sans l'aimer ; comme des enfants craignent le maître qui donne le fouet, comme un mauvais valet craint les coups de celui qu'il sert, quand il le sert par crainte, et sans se soucier de ses intérêts. Voudroit-on être traité par un fils ou même par un domestique comme on traite Dieu ? C'est qu'on ne le connoît pas; car si on le connoissoit, on l'aimeroit. « Dieu est amour, » comme dit saint Jean [1]; celui qui ne l'aime point ne le connoît point, car comment connoître l'amour sans l'aimer? Il faut donc conclure que tous ces gens qui ne font encore que craindre Dieu ne le connoissent point.

Mais qui est-ce, ô mon Dieu, qui vous connoîtra? celui qui ne connoîtra plus que vous, qui ne se connoîtra plus lui-même, et à qui tout ce qui n'est point vous sera comme s'il n'étoit pas. Le monde seroit surpris d'entendre parler ainsi, parce que le monde est plein de lui-même, de la vanité, du mensonge, et vide de Dieu. Mais j'espère qu'il y aura toujours des âmes qui auront faim de Dieu et qui goûteront les vérités que je vais dire.

O mon Dieu ! avant que vous fissiez le ciel et la terre, il n'y avoit que vous. Vous étiez, car vous n'avez jamais commencé à être ; mais vous étiez seul. Hors vous il n'y avoit rien : vous jouissez de vous-même dans cette solitude bienheureuse; vous vous suffisiez à vous-même, et vous n'aviez besoin de trouver rien hors de vous, puisque c'est vous qui donnez, bien loin de recevoir, à tout ce qui n'est pas vous-même. Par votre parole toute-puissante, c'est-à-dire par votre simple volonté, à qui rien ne coûte, et qui fait tout ce qu'elle veut par son pur vouloir, sans succession de temps, et sans aucun travail extérieur, vous fîtes que ce monde, qui n'étoit pas, commençât à être. Vous ne fîtes point comme les ouvriers d'ici-bas, qui trouvent les matériaux de leurs ouvrages, qui ne font que les rassembler, et dont l'art consiste à ranger peu à peu, avec beaucoup de peine, ces matériaux qu'ils n'ont pas faits. Vous ne trouvâtes rien de fait, et vous fîtes vous-même tous les matériaux de votre ouvrage. C'est sur le néant que vous travaillâtes. Vous dîtes : « Que le monde soit, » et il fut. Vous n'eûtes qu'à dire, et tout fut fait.

Mais pourquoi fîtes-vous toutes ces choses ? Elles furent toutes faites pour l'homme, et l'homme fut fait pour vous. Voilà l'ordre que vous établîtes : malheur à l'âme qui le renverse, qui veut que tout soit pour

1. Joan., IV, 8, 16.

elle, et qui se renferme en soi! C'est violer la loi fondamentale de la création. Non, mon Dieu, vous ne pouvez céder vos droits essentiels de créateur; ce seroit vous dégrader vous-même. Vous pouvez pardonner à l'âme coupable qui vous a outragé, parce que vous pouvez la remplir de votre pur amour; mais vous ne pouvez cesser d'être contraire à l'âme qui rapporte vos dons à elle-même, et qui refuse de se rapporter elle-même par un sincère et désintéressé amour à son créateur. Ne faire que vous craindre, ce n'est pas se rapporter à vous, c'est au contraire ne penser à vous que par rapport à soi. Vous aimer dans la seule vue de jouir des avantages qu'on trouve en vous, c'est vous rapporter à soi au lieu de se rapporter à vous. Que faut-il donc pour se rapporter entièrement au Créateur? Il faut se renoncer, s'oublier, se perdre, entrer dans vos intérêts, ô mon Dieu, contre les siens propres; n'avoir plus ni volonté, ni gloire, ni paix que la vôtre : en un mot, c'est vous aimer sans s'aimer soi-même.

Oh! combien d'âmes qui, sortant de cette vie chargées de vertus et de bonnes œuvres, n'auront point cette pureté entière sans laquelle on ne peut voir Dieu, et qui, faute d'être trouvées dans ce rapport simple et total de la créature à son créateur, auront besoin d'être purifiées par ce feu jaloux qui ne laisse, dans l'autre vie, rien à l'âme de tout ce qui l'attache à elle-même! Elles n'entreront en Dieu, ces âmes, qu'après être pleinement sorties d'elles-mêmes dans cette épreuve d'une inexorable justice. Tout ce qui est encore à soi est du domaine du purgatoire. Hélas! combien d'âmes qui se reposent sur leurs vertus, et qui ne veulent point entendre ce renoncement sans réserve! Cette parole leur est dure, et les scandalise; mais qu'il leur en coûtera pour l'avoir négligée! Elles payeront au centuple les retours sur elles-mêmes, et les vaines consolations dont elles n'auront pas eu le courage de se déprendre.

Revenons donc. Telle est la grandeur de Dieu, qu'il ne peut rien faire que pour lui-même et pour sa propre gloire. C'est cette gloire incommunicable dont il est nécessairement jaloux, et qu'il ne peut donner à personne, comme il le dit lui-même[1]. Au contraire, telle est la bassesse et la dépendance de la créature, qu'elle ne peut, sans s'ériger en fausse divinité, et sans violer la loi immuable de sa création, rien faire, rien dire, rien penser, rien vouloir pour elle-même et pour sa propre gloire.

O néant, tu veux te glorifier! Tu n'es qu'à condition de n'être jamais rien à tes propres yeux : tu n'es que pour celui qui te fait être. Il se doit tout à lui-même; tu te dois tout à lui : il ne peut t'en rien relâcher; tout ce qu'il te laisseroit à toi-même sortiroit des règles inviolables de sa sagesse et de sa bonté. Un seul instant, un seul soupir de ta vie donné à ton intérêt propre, blesseroit essentiellement la fin du Créateur dans la création. Il n'a besoin de rien, mais il veut tout, parce que tout lui est dû, et que tout n'est pas trop pour lui. Il n'a besoin de rien, tant il est grand : mais cette même grandeur fait qu'il

1. Is., XLII, 8.

ne peut rien produire hors de lui qui ne soit tout pour lui-même : c'est son bon plaisir qu'il veut dans sa créature. Il a fait pour moi le ciel et la terre; mais il ne peut souffrir que je fasse volontairement et par choix un seul pas pour une autre fin que celle d'accomplir sa volonté. Avant qu'il eût produit des créatures, il n'y avoit point d'autre volonté que la sienne. Croirons-nous qu'il ait créé des créatures raisonnables pour vouloir autrement que lui ? Non, non ; c'est sa raison souveraine qui doit les éclairer et être leur raison ; c'est sa volonté, règle de tout bien, qui doit vouloir en nous : toutes ces volontés n'en doivent faire qu'une seule par la sienne; c'est pourquoi nous lui disons : « Que votre règne vienne; que votre volonté se fasse. »

Pour mieux comprendre tout ceci, il faut se représenter que Dieu, qui nous a faits de rien, nous refait encore, pour ainsi dire, à chaque instant. De ce que nous étions hier, il ne s'ensuit pas que nous devions être encore aujourd'hui : nous pourrions cesser d'être, et nous retomberions effectivement dans le néant d'où nous sommes sortis, si la même main toute-puissante qui nous en a tirés ne nous empêchoit d'y être replongés. Nous ne sommes rien par nous-mêmes : nous ne sommes que ce que Dieu nous fait être, et seulement pour le temps qu'il lui plaît; il n'a qu'à retirer sa main qui nous porte, pour nous renfoncer dans l'abîme de notre néant, comme une pierre qu'on tient en l'air tombe de son propre poids dès qu'on ne la tient plus. Nous n'avons donc l'être et la vie que par le don de Dieu.

De plus, il y a d'autres biens qui, étant d'un ordre encore plus pur et plus élevé, viennent encore plus de lui. La bonne vie vaut encore mieux que la vie; la vertu est d'un plus grand prix que la santé; la droiture du cœur et l'amour de Dieu sont plus au-dessus des dons temporels que le ciel ne l'est au-dessus de la terre. Si donc nous sommes incapables de posséder un seul moment ces dons vils et grossiers sans le secours de Dieu, à combien plus forte raison faut-il qu'il nous donne ces autres dons sublimes de son amour, du détachement de nous-mêmes, et de toutes les vertus !

C'est donc, ô mon Dieu, ne vous point connoître que de vous regarder hors de nous, comme un être tout-puissant qui donne des lois à toute la nature, et qui a fait tout ce que nous voyons. C'est ne connoître encore qu'une partie de ce que vous êtes, c'est ignorer ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus touchant pour vos créatures raisonnables. Ce qui m'enlève et qui m'attendrit, c'est que vous êtes le Dieu de mon cœur. Vous y faites tout ce qu'il vous plaît. Quand je suis bon, c'est vous qui me rendez tel : non-seulement vous tournez mon cœur comme il vous plaît, mais encore vous me donnez un cœur selon le vôtre. C'est vous qui vous aimez vous-même en moi; c'est vous qui animez mon âme, comme mon âme anime mon corps; vous m'êtes plus présent et plus intime que je ne le suis à moi-même; ce *moi*, auquel je suis si sensible et que j'ai tant aimé me doit être étranger en comparaison de vous : c'est vous qui me l'avez donné; sans vous il ne seroit rien, voilà pourquoi vous voulez que je vous aime plus que lui.

O puissance incompréhensible de mon créateur ! O droit du créateur

sur sa créature, que jamais la créature ne comprendra assez ! O prodige d'amour que Dieu seul peut faire ! Dieu se met, pour ainsi dire, entre moi et moi : il me sépare d'avec moi-même; il veut être plus près de moi par le pur amour que je ne le suis de moi-même; il veut que je regarde ce *moi* comme je regarderois un être étranger; que je sorte des bornes étroites de ce *moi*, que je le sacrifie sans retour, et que je le rapporte tout entier et sans condition au créateur de qui je le tiens. Ce que je suis me doit être bien moins cher que celui par qui je suis. Il m'a fait pour lui, et non pour moi-même; c'est-à-dire pour l'aimer, pour vouloir ce qu'il veut, et non pour m'aimer en cherchant ma propre volonté. Si quelqu'un sent son cœur révolté contre ce sacrifice entier du *moi* à celui qui nous a créés, je déplore son aveuglement, j'ai compassion de le voir esclave de lui-même, et je prie Dieu de l'en délivrer, en lui enseignant à aimer sans intérêt propre !

O mon Dieu ! je vois dans ces personnes scandalisées de votre pur amour, les ténèbres et la rébellion causées par le péché originel. Vous n'aviez point fait le cœur de l'homme avec cette pente de propriété si monstrueuse. Cette rectitude où l'Écriture nous apprend que vous l'aviez créé ne consistoit qu'à n'être point à soi, mais à celui qui nous a faits pour lui. O Père ! vos enfants sont défigurés; ils ne vous ressemblent plus, ils s'irritent, ils se découragent, quand on leur parle d'être à vous comme vous êtes à vous-même. En renversant cet ordre si juste, ils veulent follement s'ériger en divinité : ils veulent être à eux-mêmes, faire tout pour eux, ou du moins ne se donner à vous qu'avec des réserves, à certaines conditions, et pour leur propre intérêt. O monstrueuse propriété ! ô droits de Dieu inconnus ! ô ingratitude et insolence de la créature ! Misérable néant! qu'as-tu à garder pour toi? qu'as-tu qui t'appartienne? qu'as-tu qui ne vienne d'en haut, et qui ne doive y retourner? Tout jusqu'à ce *moi* si injuste, qui veut partager avec Dieu ses dons, est un don de Dieu qui n'est fait que pour lui : tout ce qui est en toi crie contre toi pour le Créateur. Tais-toi donc, créature qui te dérobes à ton créateur, et rends-toi à lui.

Mais, hélas ! ô mon Dieu ! quelle consolation de penser que tout est votre ouvrage, autant au dedans de moi-même qu'au dehors ! Vous êtes toujours avec moi, quand je fais mal : vous êtes au dedans de moi, me reprochant le mal que je fais, m'inspirant le regret du bien que j'abandonne, et me montrant une miséricorde qui me tend les bras. Quand je fais bien, c'est vous qui m'en inspirez le désir, qui le faites en moi et par moi : c'est vous qui aimez le bien, qui haïssez le mal dans mon cœur, qui souffrez, qui priez, qui édifiez le prochain, qui faites l'aumône. Je fais toutes ces choses, mais c'est par vous; vous me les faites faire; vous les mettez en moi. Ces bonnes œuvres, qui sont vos dons, deviennent mes œuvres; mais elles sont toujours vos dons, et elles cessent d'être bonnes œuvres dès que je les regarde comme miennes, et que votre don, qui en fait tout le prix, échappe à ma vue.

Vous êtes donc (et je suis ravi de le pouvoir penser) sans cesse opé-

rant au fond de moi-même; vous y travaillez invisiblement, comme un ouvrier qui travaille aux mines dans les entrailles de la terre : vous faites tout, et le monde ne vous voit pas; il ne vous attribue rien : moi-même je m'égarois en vous cherchant par de vains efforts bien loin de moi. Je rassemblois dans mon esprit toutes les merveilles de la nature, pour me former quelque image de votre grandeur : j'allois vous demander à toutes vos créatures; et je ne songeois pas à vous trouver au fond de mon cœur, où vous ne cessez d'être. Non, mon Dieu, il ne faut point creuser au fond de la terre, il ne faut point passer au delà des mers, il ne faut point voler jusque dans les cieux, comme disent vos saints oracles[1], pour vous trouver : vous êtes plus près de nous que nous-mêmes.

O Dieu si grand et si familier tout ensemble; si élevé au-dessus des cieux, et si proportionné à la bassesse de sa créature; si immense, et si intimement renfermé dans le fond de mon cœur; si terrible, et si aimable; si jaloux, et si facile pour ceux qui vous traitent avec la familiarité du pur amour, quand est-ce que vos propres enfants cesseront de vous ignorer? Qui me donnera une voix assez forte pour reprocher au monde entier son aveuglement, et pour lui annoncer avec autorité tout ce que vous êtes?

Quand on dit aux hommes de vous chercher dans leur propre cœur, c'est leur proposer de vous aller chercher plus loin que les terres les plus inconnues. Qu'y a-t-il de plus éloigné et de plus inconnu, pour la plupart des hommes vains et dissipés, que le fond de leur propre cœur? Savent-ils ce que c'est que de rentrer jamais en eux-mêmes? En ont-ils jamais tenté le chemin? Peuvent-ils même s'imaginer ce que c'est que ce sanctuaire intérieur, ce fond impénétrable de l'âme où vous voulez être adoré en esprit et en vérité? Ils sont toujours hors d'eux-mêmes, dans les objets de leur ambition ou de leur amusement. Hélas! comment entendroient-ils les vérités célestes, puisque les vérités même terrestres, comme dit Jésus-Christ[2], ne peuvent se faire sentir à eux? Ils ne peuvent concevoir ce que c'est que de rentrer en soi par de nombreuses réflexions : que diroient-ils si on leur proposoit d'en sortir pour se perdre en Dieu?

Pour moi, ô mon Créateur! les yeux fermés à tous les objets extérieurs, qui ne sont que vanité et qu'affliction d'esprit[3], je veux trouver dans le plus secret de mon cœur une intime familiarité avec vous par Jésus-Christ votre fils, qui est votre sagesse et votre raison éternelle, devenu enfant, pour rabaisser par son enfance et par la folie de sa croix notre vaine et folle sagesse. C'est là que je veux, quoi qu'il m'en coûte, malgré mes prévoyances et mes réflexions, devenir petit, insensé, encore plus méprisable à mes propres yeux qu'à ceux de tous les faux sages. C'est là que je veux m'enivrer du Saint-Esprit, comme les apôtres, et consentir comme eux à être le jouet du monde. Mais qui suis-je pour penser ces choses? Ce n'est plus moi, vile et fragile créature, âme de boue et de péché; c'est vous, ô Jésus, vérité de

1. *Deut.*, XXX, 12. *Rom.*, X, 6. — 2. Joan., III, 12. — 3. *Eccles.*, I, 14.

Dieu, qui les pensez en moi, et qui les accomplirez, pour faire mieux triompher votre grâce par un plus indigne instrument!

O Dieu! on ne vous connoît point, on ne sait qui vous êtes. « La lumière luit au milieu des ténèbres, et les ténèbres ne peuvent la comprendre [1]. » C'est par vous qu'on vit, qu'on respire, qu'on pense, qu'on goûte les plaisirs, et on oublie celui par qui on fait toutes ces choses! On ne voit rien que par vous, lumière universelle, soleil des âmes, qui luisez encore plus clairement que celui des corps; et, ne voyant rien que par vous, on ne vous voit point! C'est vous qui donnez tout: aux astres leur lumière, aux fontaines leurs eaux et leurs cours, à la terre ses plantes, aux fruits leur saveur, aux fleurs leurs parfums, à toute la nature sa richesse et sa beauté; aux hommes la santé, la raison, la vertu; vous donnez tout, vous faites tout, vous réglez tout. Je ne vois que vous; tout le reste disparoît comme une ombre aux yeux de celui qui vous a vu une fois, et le monde ne vous voit point! Mais, hélas! celui qui ne vous voit point n'a jamais rien vu, et a passé sa vie dans l'illusion d'un songe; il est comme s'il n'étoit pas, plus malheureux encore: car il eût mieux valu pour lui, comme je l'apprends de votre parole, qu'il ne fût jamais né.

Pour moi, mon Dieu, je vous trouve partout: au dedans de moi-même, c'est vous qui faites tout ce que je fais de bon. J'ai senti mille fois que je ne pouvois par moi-même ni vaincre mon humeur, ni détruire mes habitudes, ni modérer mon orgueil, ni suivre ma raison, ni continuer de vouloir le bien que j'avois une fois voulu. C'est vous qui donnez cette volonté; c'est vous qui la conservez pure: sans vous, je ne suis qu'un roseau agité par le moindre vent. Vous m'avez donné le courage, la droiture, et tous les bons sentiments que j'ai; vous m'avez formé un cœur nouveau qui désire votre justice, et qui est altéré de votre vérité éternelle. En me le donnant, vous avez arraché ce cœur du vieil homme, pétri de boue et de corruption, jaloux, vain, ambitieux, inquiet, injuste, ardent pour les plaisirs. Quelque misère qui me reste, hélas! aurois-je pu jamais espérer de me tourner ainsi vers vous, et de secouer le joug de mes passions tyranniques?

Mais voici la merveille qui efface tout le reste. Quel autre que vous pouvoit m'arracher à moi-même, tourner toute ma haine et tout mon mépris contre moi? Ce n'est point moi qui ai fait cet ouvrage; car ce n'est point par soi-même qu'on sort de soi: il a donc fallu un soutien étranger sur lequel je pusse m'appuyer hors de mon propre cœur pour en condamner la misère. Il falloit que ce secours fût étranger, car je ne pouvois le trouver en moi, qu'il falloit combattre; mais il falloit aussi qu'il fût intime, pour arracher le *moi* des derniers replis de mon cœur. C'est vous, Seigneur, qui, portant votre lumière dans ce fond de mon âme, impénétrable à tout autre, m'y avez montré toute ma laideur. Je sais bien qu'en la voyant, je ne l'ai pas changée, et que je suis encore difforme à vos yeux; je sais bien que les miens n'ont pu découvrir toute ma difformité; mais du moins j'en vois une partie, et

1. Joan., I, 5.

je voudrois découvrir le tout. Je me vois horrible, et je suis en paix; car je ne veux ni flatter mes vices, ni que mes vices me découragent. Je les vois donc et je porte sans me troubler cet opprobre. Je suis pour vous contre moi, ô mon Dieu! Il n'y a que vous qui avez pu me diviser ainsi d'avec moi-même. Voilà ce que vous avez fait au dedans, et vous continuez chaque jour de le faire, pour m'ôter tous les restes de la vie maligne d'Adam, et pour achever la formation de l'homme nouveau. C'est cette seconde création de l'homme intérieur qui se renouvelle de jour en jour.

Je me laisse, ô mon Dieu! dans vos mains: tournez, retournez cette boue, donnez-lui une forme; brisez-la ensuite; elle est à vous, elle n'a rien à dire: il me suffit qu'elle serve à tous vos desseins, et que rien ne résiste à votre bon plaisir, pour lequel je suis fait. Demandez, ordonnez, défendez: que voulez-vous que je fasse? que voulez-vous que je ne fasse pas? Élevé, abaissé, consolé, souffrant, appliqué à vos œuvres, inutile à tout, je vous adorerai toujours également en sacrifiant toute volonté propre à la vôtre: il ne me reste qu'à dire en tout comme Marie[1]: « Qu'il me soit fait selon votre parole! »

Mais, pendant que vous faites tout ainsi au dedans, vous n'agissez pas moins au dehors. Je découvre partout, jusque dans les moindres atomes, cette grande main qui porte le ciel et la terre, et qui semble se jouer en conduisant tout l'univers. L'unique chose qui m'a embarrassé est de comprendre comment vous laissez tant de maux mêlés avec les biens. Vous ne pouvez faire le mal; tout ce que vous faites est bon: d'où vient donc que la face de la terre est couverte de crimes et de misères? Il semble que le mal prévale partout sur le bien. Vous n'avez fait le monde que pour votre gloire, et on est tenté de croire qu'il se tourne à votre déshonneur. Le nombre des méchants surpasse infiniment celui des bons, au dedans même de votre Église: toute chair a corrompu sa voie; les bons même ne sont bons qu'à demi, et me font presque autant gémir que les autres. Tout souffre, tout est dans un état violent; la misère égale la corruption. Que tardez-vous, Seigneur, à séparer les biens et les maux? Hâtez-vous, donnez gloire à votre nom; apprenez à ceux qui le blasphèment combien il est grand. Vous vous devez à vous-même de rappeler toutes choses à l'ordre. J'entends l'impie qui dit sourdement que vous avez les yeux fermés à tout ce qui se passe ici-bas[2]. Élevez-vous, élevez-vous, Seigneur; foulez aux pieds tous vos ennemis.

Mais, ô mon Dieu! que vos jugements sont profonds! vos voies sont plus élevées au-dessus des nôtres que les cieux ne le sont au-dessus de la terre[3]. Nous sommes impatients, parce que notre vie entière n'est que comme un moment; au contraire, votre longue patience est fondée sur votre éternité, devant qui mille ans sont comme le jour d'hier déjà écoulé[4]. Vous tenez les moments en votre puissance[5], et les hommes ne les connoissent pas; ils s'impatientent, ils se scandali-

1. Luc., I, 38. — 2. Ezech., VIII, 12. — 3. Is., LV, 9.
4. II Petr., III, 8. — 5. *Act.* I 7

sent, ils vous regardent comme si vous succombiez sous l'effort de l'iniquité : mais vous riez de leur aveuglement et de leur faux zèle.

Vous me faites entendre qu'il y a deux genres de maux : les uns que les hommes ont faits contre votre loi et sans vous, par le mauvais usage de leur liberté; les autres, que vous avez faits[1], et qui sont des biens véritables, si on les considère par rapport à la punition et à la correction des méchants, à laquelle vous les destinez. Le péché est le mal qui vient de l'homme; la mort, les maladies, les douleurs, la honte, et toutes les autres misères, sont des maux que vous tournez en biens, les faisant servir à la réparation du péché. Pour le péché, Seigneur, vous le souffrez, pour laisser l'homme libre et « en la main de son conseil, » selon le terme de vos Écritures[2]. Mais, sans être auteur du péché, quelles merveilles n'en faites-vous pas pour manifester votre gloire ! Vous vous servez des méchants pour corriger les bons, et pour les perfectionner en les humiliant; vous vous servez encore des méchants contre eux-mêmes, en les punissant les uns par les autres. Mais, ce qui est touchant et aimable, vous faites servir l'injustice et la persécution des uns à convertir les autres. Combien y a-t-il de personnes qui vivoient dans l'oubli de vos grâces et dans le mépris de votre loi, et que vous avez ramenées à vous en les détachant du monde par les injustices qu'elles y ont souffertes !

Mais j'aperçois, ô mon Dieu, une autre merveille : c'est que vous souffrez un mélange de bien et de mal jusque dans le cœur de ceux qui sont le plus à vous : ces imperfections qui restent dans ces bonnes âmes servent à les humilier, à les détacher d'elles-mêmes, à leur faire sentir leur impuissance, à les faire recourir plus ardemment à vous, et à leur faire comprendre que l'oraison est la source de toute véritable vertu. Oh ! quelle abondance de biens vous tirez des maux que vous avez permis ! Vous ne souffrez donc les maux que pour en tirer de plus grands biens, et pour faire éclater votre bonté toute-puissante par l'art avec lequel vous usez de ces maux. Vous arrangez ces maux suivant vos desseins. Vous ne faites pas l'iniquité de l'homme; mais, étant incapable de la produire, vous la tournez seulement d'un côté plutôt que d'un autre, selon qu'il vous plaît, pour exécuter vos profonds conseils ou de justice ou de miséricorde.

J'entends la raison humaine qui veut entrer en jugement avec vous, qui veut pénétrer votre secret éternel, et qui dit : « Dieu n'avoit pas besoin de tirer le bien du mal; il n'avoit, tout d'un coup, qu'à ne permettre aucun mal, et qu'à rendre tous les hommes bons : il le pouvoit; il n'avoit qu'à faire pour tous les hommes ce qu'il a fait pour quelques-uns, qu'il a enlevés hors d'eux-mêmes par le charme de sa grâce : pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? »

O mon Dieu ! je le sais par votre parole, « vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait[3] : vous ne voulez la perte d'aucun[4]; vous êtes le Sauveur de tous[5]; » mais vous l'êtes des uns plus que des autres. Quand

1. Amos, III, 6.— 2. *Eccles.*, XV, 14. — 3. *Sap.*, XI, 25. — 4. II Petr., III, 9. 5. *I Tim.*, IV, 10.

vous jugerez la terre, vous serez victorieux dans vos jugements, la créature condamnée ne verra qu'équité dans sa condamnation; vous lui montrerez clairement que vous avez fait, pour la culture de votre vigne, tout ce que vous deviez. Ce n'est point vous qui lui manquez; c'est elle qui se manque et qui se perd elle-même. Maintenant l'homme ne voit point ce détail, car il ne connoît point son propre cœur; il ne discerne ni les grâces qui s'offrent à lui, ni ses propres sentiments, ni sa résistance intérieure. Dans votre jugement vous le développerez tout entier à ses propres yeux : il se verra; il aura horreur de se voir; il ne pourra s'empêcher de voir, dans un éternel désespoir, ce que vous aurez fait pour lui, et ce qu'il aura fait contre lui-même.

Voilà ce que l'homme n'entend point en cette vie : mais, ô mon Dieu, dès qu'il vous connoît, il doit croire cette vérité sans la comprendre. Il ne peut douter que vous ne soyez, vous par qui toutes choses sont; il ne peut douter que vous ne soyez la bonté souveraine : donc. il ne lui reste qu'à conclure, malgré toutes les ténèbres qui l'environnent, qu'en faisant grâce aux uns vous faites justice à tous. Bien plus, vous faites grâce même à ceux qui ressentiront éternellement la rigueur de votre justice. Il est vrai que vous ne leur faites pas toujours d'aussi grandes grâces qu'aux autres; mais enfin vous leur faites des grâces, et des grâces qui les rendront inexcusables quand vous les jugerez, ou plutôt quand ils se jugeront eux-mêmes, et que la vérité imprimée au dedans d'eux-mêmes prononcera leur condamnation. Il est vrai que vous auriez pu faire davantage pour eux; il est vrai que vous ne l'avez pas voulu : mais vous avez voulu tout ce qu'il fallait pour n'être point chargé de leur perte; vous l'avez permise, et vous ne l'avez point faite. S'ils ont été méchants, ce n'est pas que vous ne leur eussiez donné de quoi être bons; ils ne l'ont pas voulu; vous les avez laissés dans leur liberté. Qui peut se plaindre de ce que vous ne leur avez pas donné une surabondance de grâce? Le maître qui offre à tous ses serviteurs la juste récompense de leurs travaux, n'est-il pas en droit de faire à quelques-uns un excès de libéralité? Ce qu'il donne à ceux-là par-dessus la mesure donne-t-il aux autres le moindre fondement de se plaindre de lui? Par là, Seigneur, vous montrez que « toutes les voies, comme dit votre Écriture [1], sont vérité et jugement. » Vous êtes bon à tous, mais bon à divers degrés; et les miséricordes que vous répandez avec une extraordinaire profusion sur les uns ne sont point une loi rigoureuse que vous vous imposiez, pour devoir faire la même largesse à tous les autres.

Tais-toi donc, ô créature ingrate et révoltée! Toi qui penses dans ce moment aux dons de Dieu, souviens-toi que cette pensée est un don de Dieu même; dans le moment où tu veux murmurer de la privation de la grâce, c'est la grâce elle-même qui te rend attentive à la vue des dons de Dieu. Loin de murmurer contre l'auteur de tous les biens, hâte-toi de profiter de ceux qu'il te fait dans ce moment : ouvre ton cœur, humilie ton foible esprit, sacrifie ta vaine et présomptueuse

1. *Ps.* XXI, 10; et CX, 7.

raison. Vase de boue! celui qui t'a fait est en droit de te briser; et loin de te briser, le voilà qui craint d'être obligé de te rompre : il te menace par miséricorde.

Je veux donc toujours, ô mon Dieu, étouffer dans mon cœur tous ces raisonnements qui me tentent de douter de votre bonté. Je sais que vous ne pouvez jamais être que bon; je sais que vous avez fait votre ouvrage semblable à vous, droit, juste et bon comme vous l'êtes : mais vous n'avez pas voulu lui ôter le choix du bien et du mal. Vous lui offrez le bien, c'est assez; j'en suis sûr, sans savoir précisément par quels moyens; mais l'idée immuable et infaillible que j'ai de vous ne me permet pas d'en douter; je ne saurois avoir de raison aussi forte pour vous croire en demeure à l'égard d'aucun homme, dont je ne connois point l'intérieur, et dont l'intérieur est inconnu à lui-même, que j'en ai d'innombrables pour m'assurer que vous ne condamnerez aucun homme dans votre jugement, sans le rendre inexcusable à ses propres yeux. En voilà assez pour me mettre en paix; après cela, si je péris, c'est que je me perdrai moi-même; c'est que je résisterai, comme les Juifs, au Saint-Esprit, qui est la grâce intérieure.

O Père des miséricordes! je ne pense plus à philosopher sur la grâce, mais à m'abandonner à elle en silence. Elle fait tout dans l'homme; mais elle fait tout avec lui et par lui; c'est donc avec elle qu'il faut que j'agisse et que je m'abstienne, que je souffre, que j'attende, que je résiste, que je croie, que j'espère, que j'aime, suivant toutes ses impressions. Elle fera tout en moi; je ferai tout par elle : c'est elle qui meut le cœur; mais enfin le cœur est mû, et vous ne sauvez point l'homme sans faire agir l'homme. C'est donc à moi à travailler, sans perdre un moment, pour ne retarder point la grâce qui me pousse sans cesse. Tout le bien vient d'elle; tout le mal vient de moi. Quand je fais bien, c'est elle qui m'anime; quand je fais mal, c'est que je lui résiste. A Dieu ne plaise que j'en veuille savoir davantage! tout le reste ne serviroit qu'à nourrir en moi une curiosité présomptueuse. O mon Dieu, tenez-moi toujours au rang de ces petits à qui vous révélez vos mystères, pendant que vous les cachez aux sages et aux prudents du siècle.

Maintenant, ô grand Dieu, je ne m'arrête plus à cette difficulté qui a souvent frappé mon esprit : D'où vient que Dieu si bon a fait tant d'hommes qu'il laisse perdre? d'où vient qu'il a fait naître et mourir son propre Fils, en sorte que sa naissance et sa mort sont utiles à un si petit nombre d'hommes? Je comprends, ô Être tout-puissant, que tout ce que vous faites ne vous coûte rien. Les choses que nous admirons et qui nous surpassent le plus vous sont aussi faciles et aussi familières que celles que nous admirons moins, à force d'y être accoutumés. Vous n'avez pas besoin de proportionner le fruit de votre travail au travail que l'ouvrage vous coûte, parce que nul ouvrage ne vous coûte jamais ni effort ni travail, et que l'unique fruit que vous pouvez tirer de tous vos ouvrages est l'accomplissement de votre bon plaisir. Vous n'avez besoin de rien; il n'y a rien que vous ne puissiez acqué-

rir : vous portez tout au dedans de vous-même; ce que vous faites au dehors n'y ajoute rien ni pour votre bonheur ni pour votre gloire. Votre gloire ne seroit donc pas moindre quand même aucun homme ne recevroit le fruit de la mort du Sauveur. Vous auriez pu le faire naître pour un seul prédestiné : un seul eût suffi, si vous n'en eussiez voulu qu'un seul : car tout ce que vous faites, vous le faites non pour le besoin que vous avez des choses, ou pour leur mérite à votre égard, mais pour accomplir votre volonté toute gratuite, qui n'a nulle autre règle qu'elle-même et votre bon plaisir. Au reste, si tant d'hommes périssent, quoique lavés dans le sang de votre Fils, c'est, encore une fois, que vous les laissez dans l'usage de leur liberté; vous trouvez votre gloire en eux par votre justice, comme vous la trouvez dans les bons par votre miséricorde : vous ne punissez les méchants qu'à cause qu'ils sont méchants malgré vous, quoiqu'ils aient eu de quoi être bons; et vous ne couronnez les bons qu'à cause qu'ils sont devenus tels par votre grâce : ainsi je vois qu'en vous tout est justice et bonté.

Pour tous les maux extérieurs, j'ai déjà remarqué, ô Sagesse éternelle, ce qui fait que vous les souffrez. Votre providence en tire les plus grands biens. Les hommes foibles et ignorants de vos voies en sont scandalisés; ils gémissent pour vous, comme si votre cause étoit abandonnée. Peu s'en faut qu'ils ne croient que vous succombez, et que l'impiété triomphe de vous : ils sont tentés de croire que vous ne voyez pas ce qui se passe, ou que vous y êtes insensible. Mais qu'ils attendent encore un peu, ces hommes aveugles et impatients. L'impie qui triomphe ne triomphe guère ; « il se flétrit comme l'herbe des champs[1], » qui fleurit le matin, et qui, le soir, est foulée aux pieds : la mort ramène tout à l'ordre. Rien ne vous presse pour accabler vos ennemis : vous êtes patient, comme dit saint Augustin, parce que vous êtes éternel; vous êtes sûr du coup qui les écrasera; vous tenez longtemps votre bras levé, parce que vous êtes père, que vous ne frappez qu'à regret, à l'extrémité, et que vous n'ignorez point la pesanteur de votre bras. Que les hommes impatients se scandalisent donc; pour moi, je regarde les siècles comme une minute; car je sais que les siècles sont moins qu'une minute devant vous. Cette suite de siècles, qu'on nomme la durée du monde, n'est qu'une décoration qui va disparoître, qu'une figure qui passe et qui s'évanouit. Encore un peu, ô homme qui ne voyez rien; encore un peu, et vous verrez ce que Dieu prépare : vous le verrez lui-même tenant sous ses pieds tous ses ennemis. Quoi! vous trouvez cette horrible attente trop éloignée! Hélas! elle n'est que trop prochaine pour tant de malheureux. Alors les biens et les maux seront séparés à jamais, et « ce sera, comme dit l'Écriture[2], le temps de chaque chose. »

Cependant, tout ce qui nous arrive, c'est Dieu qui le fait, et qui le fait afin qu'il tourne à bien pour nous. Nous verrons à sa lumière,

1. *Ps.* XXXVI, 2.
2. *Eccles.*, III, 17.

dans l'éternité, que ce que nous désirions nous eût été funeste, et que ce que nous voulions éviter étoit essentiel à notre bonheur.

O biens trompeurs ! je ne vous nommerai jamais biens, puisque vous ne serviez qu'à me rendre méchant et malheureux ! O croix dont Dieu me charge, et dont la nature lâche se croit accablée, vous que le monde aveugle appelle des maux, vous ne serez jamais des maux pour moi ! Plutôt ne parler jamais, que de parler ce langage maudit des enfants du siècle ! Vous êtes mes vrais biens : c'est vous qui m'humiliez, qui me détachez, qui me faites sentir ma misère, et la vanité de tout ce que je voulois aimer ici-bas. Béni soyez-vous à jamais, ô Dieu de vérité, qui m'avez attaché à la croix avec votre Fils, pour me rendre semblable à l'objet éternel de vos complaisances !

Qu'on ne me dise point que Dieu n'observe pas de si près ce qui se passe parmi les hommes. O aveugles, qui parlez ainsi, vous ne savez pas même ce que c'est que Dieu ! Comme tout ce qui est n'est que par la communication de son être infini, tout ce qui a de l'intelligence ne l'a que par un écoulement de sa raison souveraine, et tout ce qui agit n'agit que par l'impression de sa suprême activité. C'est lui qui fait tout en tous ; c'est lui qui, dans chaque moment de notre vie, est la respiration de notre cœur, le mouvement de nos membres, la lumière de nos yeux, l'intelligence de notre esprit, l'âme de notre âme : tout ce qui est en nous, vie, actions, pensée, volonté, se fait par l'actuelle impression de cette puissance et de cette vie, de cette pensée et de cette volonté éternelle.

Comment donc, ô mon Dieu, pourriez-vous ignorer en nous ce que vous y faites vous-même ? Comment pourriez-vous être indifférent sur les maux qui ne se commettent qu'en vous résistant intérieurement, et sur les biens que nous ne faisons qu'autant que vous prenez plaisir à les faire vous-même en nous ? Cette attention ne vous coûte rien : si vous cessiez de l'avoir, tout périroit ; il n'y auroit plus de créature qui pût ni vouloir, ni penser, ni exister. Oh ! combien s'en faut-il que les hommes connoissent leur impuissance et leur néant, votre puissance et votre action sans bornes, quand ils s'imaginent que vous seriez fatigué d'être attentif et opérant en tant d'endroits ! Le feu brûle partout où il est ; il faudroit l'éteindre et l'anéantir pour le faire cesser de brûler, tant il est actif et dévorant par sa nature : ainsi en Dieu tout est action, vie et mouvement ; c'est un « feu consumant [1], » comme il le dit lui-même : partout où il est, il fait tout ; et, comme il est partout, il fait toutes choses dans tous les lieux. Il fait, comme nous l'avons vu, une création perpétuelle et sans cesse renouvelée pour tous les corps ; il ne crée pas moins à chaque instant toutes les créatures libres et intelligentes : c'est lui qui leur donne la raison, la volonté, la bonne volonté, et les divers degrés de volonté conforme à la sienne ; car « il donne, comme dit saint Paul [2], le vouloir et le faire. »

Voilà donc ce que vous êtes, ô mon Dieu, ou du moins ce que vous faites dans vos ouvrages ; car nul ne peut approcher de cette source

1. *Hebr.*, XII, 29. — 2. *Philip.*, II, 13.

de gloire qui éblouit nos yeux, pour comprendre tout ce que vous êtes en vous-même. Mais enfin je conçois clairement que vous faites tout, et que vous vous servez même des maux et des imperfections des créatures pour faire les biens que vous avez résolus. Vous vous cachez sous l'importun pour importuner le fidèle impatient et jaloux de sa liberté dans ses occupations, et qui, par conséquent, a besoin d'être importuné, pour mourir au plaisir d'être libre et arrangé dans ses bonnes œuvres. C'est vous, mon Dieu, qui vous servez des langues médisantes pour déchirer la réputation des innocents qui ont besoin d'ajouter à leur innocence le sacrifice de leur réputation, qui leur étoit trop chère. C'est vous qui, par les mauvais offices et les subtilités malignes des envieux, renversez la fortune et la prospérité de vos serviteurs, qui tiennent encore à cette vaine prospérité. C'est vous qui précipitez dans le tombeau les personnes à qui la vie est un danger continuel, et la mort une grâce qui les met en sûreté. C'est vous qui faites de la mort de ces personnes un remède très-amer à la vérité, mais très-salutaire pour ceux qui tenoient à ces personnes par une amitié trop vive et trop tendre. Ainsi le même coup qui enlève l'un pour le sauver, détache l'autre et le prépare à sa mort par celle des personnes qui lui étoient les plus chères. Vous répandez ainsi miséricordieusement, ô mon Dieu, de l'amertume sur tout ce qui n'est point vous, afin que notre cœur, formé pour vous aimer et pour vivre de votre amour, soit comme contraint de revenir à vous, sentant que tout appui lui manque dans le reste.

C'est, mon Dieu, que vous êtes tout amour, et par conséquent tout jalousie. O Dieu jaloux (car c'est ainsi que vous vous nommez vous-même [1])! un cœur partagé vous irrite; un cœur égaré vous fait compassion. Vous êtes infini en tout; infini en amour, comme en sagesse et en puissance. Vous aimez en Dieu; quand vous aimez, vous remuez le ciel et la terre pour sauver ce qui vous est cher. Vous vous faites homme, enfant, le dernier des hommes, rassasié d'opprobres, mourant dans l'infamie et dans les douleurs de la croix; ce n'est pas trop pour l'amour qui aime infiniment. Un amour fini et une sagesse bornée ne peuvent le comprendre. Mais comment le fini pourroit-il comprendre l'infini? il n'a ni des yeux pour le voir, ni un cœur proportionné pour le sentir : le cœur bas et resserré de l'homme, sa vaine sagesse, en sont scandalisés, et méconnoissent Dieu dans cet excès d'amour. Pour moi, je le reconnois à ce caractère d'infini : c'est cet amour qui fait tout, même les maux que nous souffrons; c'est par ces maux qu'il nous prépare les vrais biens.

Mais quand rendrons-nous amour pour amour? quand chercherons-nous celui qui nous cherche, et qui nous porte entre ses bras? C'est dans son sein tendre et paternel que nous l'oublions, c'est par la douceur de ses dons que nous cessons de penser à lui; ce qu'il nous donne à tout moment, au lieu de nous attendrir, nous amuse. Il est la source de tous les plaisirs; les créatures n'en sont que les canaux

1. *Exod.*, XX, 5; XXXIV. 14.

grossiers : le canal nous fait compter pour rien la source. Cet amour immense nous poursuit en tout, et nous ne cessons d'échapper à ses poursuites. Il est partout, et nous ne le voyons en aucun endroit. Nous croyons être seuls quand nous n'avons que lui : il fait tout, et nous ne comptons sur lui en rien : nous croyons tout désespéré dans les affaires, quand nous n'avons plus d'autres ressources que celle de sa providence : comme si l'amour infini et tout-puissant ne pouvoit rien ! O égarement monstrueux ! ô renversement de tout l'homme ! Non, je ne veux plus parler : la créature égarée irrite ce qui nous reste de raison; on ne peut la souffrir.

O amour ! vous la souffrez pourtant; vous l'attendez avec une patience sans fin; et vous paroissez même, par votre excès de patience, flatter ses ingratitudes ! Ceux mêmes qui désirent vous aimer ne vous aiment que pour eux, pour leur consolation ou pour leur sûreté. Où sont-ils, ceux qui vous aiment pour vous seul ? où sont-ils, ceux qui vous aiment parce qu'ils ne sont faits que pour vous aimer? Où sont-ils? je ne les vois point. Y en a-t-il sur la terre? S'il n'y en a point, faites-en. A quoi sert le monde entier si on ne vous aime, mais si on ne vous aime pour se perdre en vous? C'est ce que vous avez voulu en produisant hors de vous ce qui n'est pas vous-même. Vous avez voulu faire des êtres qui, tenant tout de vous, se reportassent uniquement à vous.

O mon Dieu ! ô amour ! aimez vous-même en moi; par là vous serez aimé suivant que vous êtes aimable. Je ne veux subsister que pour me consumer devant vous, comme une lampe brûle sans cesse devant vos autels. Je ne suis point pour moi; il n'y a que vous qui êtes pour vous-même : rien pour moi, tout pour vous; ce n'est pas trop. Je suis jaloux de moi pour vous contre moi-même. Plutôt périr que de souffrir que l'amour qui doit tendre à vous retourne jamais sur moi ! Aimez, ô amour; aimez dans votre foible créature, aimez votre souveraine beauté ! O beauté ! ô bonté infinie ! ô amour infini ! brûlez, consumez, transportez, anéantissez mon cœur; faites-en l'holocauste parfait.

Je ne m'étonne point que les hommes ne vous connoissent pas; plus je vous connois, plus je vous trouve incompréhensible, et trop éloigné de leurs frivoles pensées pour pouvoir être connu dans votre nature infinie. Ce qui fait l'imperfection des hommes fait votre perfection souveraine. Vous ne choisissez jamais personne pour le bien que vous y trouvez; car vous ne trouvez en chaque chose que le bien que vous y avez mis vous-même. Vous ne choisissez pas les hommes parce qu'ils sont bons; mais ils deviennent bons parce que vous les avez choisis. Vous êtes si grand que vous n'avez besoin d'aucune raison pour vous déterminer : votre bon plaisir est la raison souveraine; vous faites tout pour votre gloire, vous rapportez tout à vous seul. Vous êtes jaloux d'une jalousie implacable, qui ne peut souffrir la moindre réserve d'un cœur que vous voulez tout entier pour vous. Vous, qui défendez la vengeance, vous vous la réservez, et vous punissez éternellement. Vous ménagez, avec une condescendance et une patience

incroyable, les âmes lâches qui vivent partagées entre vous et le monde, pendant que vous poussez à bout les âmes généreuses qui se donnent à vous jusqu'à ne se compter plus pour rien elles-mêmes. Votre amour est tyrannique; il ne dit jamais : « C'est assez; » plus on lui donne, plus il demande. Il fait même à l'âme fidèle une espèce de trahison : d'abord il l'attire par ses douceurs; puis il lui devient rigoureux; et enfin il se cache pour lui donner le coup de la mort, en lui ôtant tout appui aperçu. O Dieu incompréhensible, je vous adore! Vous m'avez fait uniquement pour vous; je suis à vous, et point à moi.

LETTRES DE FÉNELON
SUR LES CONTROVERSES RELIGIEUSES.

A Bossuet.

Il le prie de corriger un des articles d'Issy.

Dimanche, 6 mars 1695.

Je prends la liberté, monseigneur, de vous supplier de ne mettre point dans les copies ce que vous aviez mis d'abord sur un état où l'on ne s'excite plus, qui est que les auteurs de la *Vie spirituelle* n'en ont jamais parlé. Je me soumettrai là-dessus comme sur tout le reste. Mais je vous supplie de considérer que je ne puis, dans ma situation présente, souscrire par persuasion à cet endroit; car je me souviens trop bien que Mme de Chantal, consultant saint François de Sales sur tous les actes les plus essentiels à la religion chrétienne et au salut, qu'elle assure ne pouvoir faire en la manière dont on les fait dans la grâce commune, il lui répond décisivement de ne les plus faire « qu'à mesure que Dieu l'y excitera, et de se tenir active ou passive, suivant que Dieu la fera être. » Il est, ce me semble, évident que ces dernières paroles ne peuvent signifier qu'elle soit tantôt dans l'état passif et tantôt dans l'actif; mais seulement qu'elle fasse des actes distincts ou n'en fasse pas, et demeure en quiétude, suivant que Dieu l'y portera Voilà sa dernière décision, « pour elle et ses semblables; » il finit en disant : « Ne vous en divertissez jamais. » Vous jugez peut-être, monseigneur, que cette règle ne regarde que l'oraison : c'est ce qui me paroît se réduire à une question de nom.

Pour le bienheureux Jean de la Croix, il me semble clair qu'il ne veut point qu'on mélange la voie active avec la passive, quoiqu'il admette des actes distincts en tout état. Voilà ce qui me fait penser que vous ne devez pas dire positivement que les saints n'ont jamais rien dit d'un état où l'on ne s'excite plus. Qui dit une excitation dit un effort pour se vaincre et pour entrer dans une disposition dont on est éloigné. L'âme habituellement unie à Dieu, et détachée de tout ce qui résiste à la grâce, doit avoir de plus en plus une facilité ou à demeurer unie, ou à se réunir sans effort. La grâce est plus forte, l'habitude plus grande, les obstacles bien moindres dans toute âme qui avance. Que sera-ce de celles qui sont en petit nombre dans un état si éminent? Je ne demande pas qu'on décide pour cet état, ni qu'on explique l'oraison passive, puisque vous ne le voulez pas. Je conviens même que Dieu peut obliger en quelque occasion une telle âme à s'exciter, pour la tenir plus dépendante; car je ne donne point de règles à Dieu. Mais je voudrois qu'on ne décidât rien là-dessus. Je veux encore plus que tout le reste me soumettre.

AU MÊME.

Sur l'excitation, que Fénelon excluoit de l'état passif.

Mardi 8 mars 1695.

Je croyais, monseigneur, aller hier au soir chez vous, et recevoir vos ordres pour aujourd'hui : mais je ne fus pas libre. Je comprends, par votre dernier billet, que vous ne comptez pas que j'aille aujourd'hui à Issy, et que vous ne souhaitez que j'y aille que jeudi pour la conclusion. Mandez-moi, s'il vous plaît, si j'ai bien compris. Je ferai tout ce que vous voudrez, sans réserve à l'extérieur et à l'intérieur. Pour le bienheureux Jean de la Croix, et pour saint François de Sales, j'écouterai avec docilité les endroits dont vous me voulez instruire; mais il faut observer bien des circonstances. Si vous aviez la bonté de m'indiquer ces endroits par avance, je les examinerois à loisir, sans envie de les éluder ni de disputer.

Pour l'excitation que j'exclus, elle ne regarde qu'un nombre d'âmes plus petit qu'on ne sauroit s'imaginer. Je n'exclus qu'un effort qui interromproit l'occupation paisible. Je ne l'exclus qu'en supposant dans l'entière passiveté une inclination presque imperceptible de la grâce, qui est seulement plus parfaite que celle que vous admettez à tout moment dans la grâce commune. Je ne l'exclus qu'en supposant que cette libre quiétude est accompagnée de fréquents actes distincts qui sont non excités, c'est-à-dire auxquels l'âme se sent doucement inclinée, sans besoin d'effort contre elle-même. Faute de ces signes, la quiétude me seroit d'abord suspecte d'oisiveté et d'illusion. Quand ces signes y sont, ne font-ils pas la sûreté ? Et que demandez-vous davantage ? Pourvu que les actes distincts se fassent toujours par la pente du cœur, qui est celle d'une habitude très-forte de grâce, à quoi serviroit de s'exciter et de troubler cet état ? Enfin il ne faut ni donner pour règle à l'âme de ne s'exciter jamais, ni supposer absolument qu'elle ne le doit pas. Je crois bien que Dieu ne manquant jamais le premier, il ne cesse point d'agir de plus en plus, à mesure que l'âme se délaisse plus purement à lui, et s'enfonce davantage dans l'habitude de son amour; mais la moindre hésitation, qui est une infidélité dans cet état, peut suspendre l'opération divine, et réduire l'âme à s'exciter. De plus, Dieu, pour l'éprouver, ou pour elle ou pour les autres, peut la mettre dans la nécessité de quelque excitation passagère. Ainsi je ne voudrois jamais faire une règle absolue d'exclure toute excitation : mais aussi je ne voudrois pas rejeter un état où l'âme, dans sa situation ordinaire, n'a plus besoin de s'exciter, les actes distincts venant sans excitation. Donnez-moi une meilleure idée de l'état passif, j'en serai ravi. Quoi qu'il en soit, j'obéirai de la plénitude du cœur.

A MADAME DE LA MAISONFORT.

Il satisfait à quelques difficultés qu'elle lui avoit proposées sur les articles d'Issy.

Mars 1695.

Il n'y a de mauvaises réflexions que celles qu'on fait par amour-propre sur soi-même et sur les dons de Dieu pour se les approprier. Il est aussi bon en soi de réfléchir que de s'occuper autrement : le mal est de se regarder avec complaisance ou avec inquiétude. Quand la grâce porte l'âme à faire des réflexions sur soi, elles sont aussi parfaites que la présence de Dieu la plus sublime. Si donc on parle souvent de laisser tomber des réflexions et de s'oublier, cela ne se doit entendre que du retranchement des réflexions empressées de l'amour-propre, qui sont presque toujours celles qu'on remarque dans les âmes, ou de celles qui interromproient la vie actuelle de Dieu dans les temps d'oraison simple.

Saint François de Sales n'a pas prétendu retrancher toute action de grâces, ni toute attention à nous-mêmes : autrement il ne faudroit plus de colloque amoureux avec Dieu, tel que les plus grands saints en ont dans l'oraison la plus passive. Il ne faudroit plus de directeur ; car on parle sans cesse au directeur de soi et de ses dispositions, ce qui est une réflexion sur soi-même. Tout se réduit donc à ne point faire des actes empressés, ni même méthodiques et arrangés, pour s'examiner ou pour rendre grâces à Dieu, quand l'attrait d'oraison est actuel, et qu'il nous occupe du repos d'amour avec Dieu.

La neuvième proposition est la seule sur laquelle j'ai hésité ; mais, comme on trouve dans la trente-troisième ce qui me paroît nécessaire pour l'éclaircir, je n'ai pas cru devoir m'arrêter là-dessus. Quoique la récompense, qui est le bonheur éternel, ne puisse jamais être réellement séparée de l'amour de Dieu, ces deux choses néanmoins peuvent être séparées dans nos motifs; car on peut aimer Dieu purement pour lui-même, quand même cet amour ne devroit jamais nous rendre heureux.

Beaucoup de saints canonisés ont été dans ce sentiment, il est même le plus autorisé dans les écoles. Ces âmes ne souhaitent point leur salut en tant qu'il est leur salut propre, leur avantage et leur bonheur. Si Dieu les devoit anéantir à la mort, ou leur faire souffrir un supplice éternel, sans le haïr et sans perdre son amour, elles ne le serviroient pas moins, et elles ne le servent pas davantage pour la récompense qu'il promet. Ce qu'elles veulent à l'égard du salut, c'est la perpétuité de l'amour de Dieu, et la conformité à sa volonté, qui est que tous les hommes en général, et chacun de nous en particulier, soient sauvés. On ne veut donc point en cet état son salut comme son propre salut, et à cet égard on y est indifférent; mais on le veut comme une chose que Dieu veut, et en tant que le salut est la perpétuité même de l'amour divin. L'amour ne peut vouloir cesser d'aimer.

Saint François dit, il est vrai, que l'oraison de quiétude contient

éminemment les actes d'une méditation discursive. Et, en effet, toutes les fois qu'on se sent attiré à cette oraison avec une répugnance aux actes discursifs, il faut se laisser à cet attrait, pourvu qu'on soit dans un état assez avancé pour cette sorte d'oraison. Mais il ne s'ensuit pas que cette oraison exclue pour toujours tous les actes distincts. Ces actes, dans un grand nombre d'occasions de la vie, sont les fruits de cette oraison; et les fruits de cette oraison, qui sont les actes, étant faits dans les occasions sans empressement, servent à leur tour à cette oraison, pour la rendre plus pure et plus forte. Une personne qui ne feroit jamais de ces actes simples et paisibles en aucune des occasions principales où il est naturel d'en faire, et qui se contenteroit d'une quiétude générale comme plus parfaite, me paroîtroit dans l'inexécution de la loi de Dieu.

Les âmes les plus passives font aussi des actes distincts et en grand nombre, mais sans empressement; c'est ce que les mystiques appellent coopérer avec Dieu sans activité propre. Je crois que ces actes distincts se font même dans l'oraison; mais ils se font par une certaine pente et une certaine facilité spéciale qui est dans le fond de l'âme, par l'habitude de l'oraison passive, pour former. selon les besoins les actes les plus éminents.

Toute la vie des âmes passives se réduit à l'unité et simplicité de la quiétude, quand Dieu les y met actuellement. Mais ce principe d'unité et de simplicité se multiplie d'une manière très-distincte et très-variée selon les besoins et les occasions, et même suivant les choses que Dieu veut opérer dans l'intérieur, sans aucune occasion extérieure. Cet amour simple de repos, pendant qu'il est actuel, est un tissu d'actes très-simples et presque imperceptibles. Quand cet amour direct et de repos n'est pas actuel, ce principe d'unité, comme le tronc d'un arbre, se multiplie dans ses branches et dans ses fruits. Il devient pendant la journée une occupation indirecte de Dieu. C'est tantôt acquiescement aux croix, puis à l'abandon; aux délaissements, une autre fois, support des contradictions; dans la suite, renoncement à la sagesse propre, docilité pour le prochain, attachement à l'obéissance, etc. C'est l'esprit « un et multiplié » dont parle Salomon [1]. Tantôt il n'est qu'une chose, tantôt il en est plusieurs. Il est simple par son principe dans la multitude des actes depuis le matin jusqu'au soir, quoiqu'ils ne soient pas toujours discursifs et réfléchis. La grâce y incline doucement l'âme en chaque moment, suivant l'occasion et le dessein de Dieu.

Il faut seulement dire qu'on doit retrancher les réflexions d'amour-propre, qui sont empressées ou qui interrompent l'opération divine dans la quiétude.

La quiétude, dans les temps où Dieu y met actuellement, renferme tout, et il faut que tout autre acte lui cède; mais elle n'est pas toujours actuelle. Cette quiétude même nous imprime souvent des actes distincts, ou bien elle les produit comme ses fruits, dans le détail de la journée.

1. *Sap.*, VII, 22.

De là vient que Mme de Chantal dit elle-même, comme vous l'avez remarqué, qu'on fait toujours des actes, et que ceux qui ne croient point en faire ne l'entendent pas bien; mais on les fait beaucoup moins distinctement, et même sans nulle distinction aperçue, lorsque Dieu attire l'âme à la quiétude. Dans les autres temps, les actes sont plus distincts, quoique non empressés. Ce sont ces actes dont Mme de Chantal dit qu'elle les fait suivant que Dieu les lui met au cœur, c'est-à-dire suivant qu'elle en a une certaine facilité par la grâce, sans empressement ou activité propre.

Il faut néanmoins observer que quelquefois ces actes se font tout ensemble avec une répugnance sensible de la nature, actuellement tentée par la concupiscence, et avec une pente ou facilité du fond de l'âme, que Dieu prévient et incline malgré la tentation actuelle des sens.

Il faut, dans l'occasion, suivre l'attrait divin; mais cet attrait de l'oraison, s'il est véritable, loin de nous détourner de certains actes simples dans les occasions principales de la journée, est au contraire la source pure qui produit et qui facilite ses actes.

Tout ce que vous marquez ici est véritable et conforme à l'esprit des propositions; vous y répondez vous-même à toutes vos objections. J'aurois dû vous envoyer la fin de votre écrit pour réponse au commencement.

A M. Tronson.

Il le prie d'examiner quelques cahiers d'un ouvrage qu'il méditoit sur la spiritualité, lui expose les raisons qui ne lui permettent pas de condamner la personne de Mme Guyon, et le prie de les faire agréer à l'évêque de Chartres.

A Versailles, 26 février 1696.

Je vous supplie de tout mon cœur, monsieur, par toute l'amitié que vous me témoignez depuis tant d'années, d'examiner soigneusement, et le plus tôt que vous pourrez, les cahiers que je vous envoie. La chose presse beaucoup, par les dispositions fâcheuses où je vois qu'on a mis Mme de M. (Maintenon). Ainsi il est capital à cet examen que vous ne perdiez pas un moment pour le hâter, autant que votre santé, que je mets devant tout le reste, vous le permettra. Si quelque chose vous paroît un peu équivoque, marquez l'endroit, je l'expliquerai dans les termes les plus forts et les plus précis. Si vous trouvez que je me trompe pour le fond des choses, vous n'aurez qu'à me corriger, et qu'à mettre à l'épreuve ma docilité. J'irai dans fort peu de jours vous voir, et il m'importeroit beaucoup que vous eussiez vu alors tous mes cahiers, pour me redresser, si j'en ai besoin. Voilà ce qui regarde la doctrine.

Pour la personne, on veut que je la condamne avec ses écrits. Quand l'Église fera là-dessus un formulaire, je serai le premier à le signer de mon sang et à le faire signer. Hors de là, je ne puis ni ne dois le faire. J'ai vu de près des faits certains qui m'ont infiniment édifié: pourquoi veut-on que je la condamne sur d'autres faits que je n'ai point vus, qui ne concluent rien par eux-mêmes, et sans l'entendre pour

savoir ce qu'elle y répondroit? Ai-je tort de vouloir croire le mal le plus tard que je pourrai, et de ne le dire point contre ma conscience, pour ménager la faveur?

Pour les écrits, je déclare hautement que je me suis abstenu de les examiner, afin d'être hors de portée d'en parler ni en bien ni en mal à ceux qui voudroient malignement me faire parler. Je les suppose en core plus pernicieux qu'on ne le prétend : ne sont-ils pas assez condamnés par tant d'ordonnances, qui n'ont été contredites de personne, et auxquelles les amis de la personne et la personne même se sont soumis paisiblement? Que veut-on de plus? Je ne suis point obligé de censurer tous les mauvais livres, surtout ceux qui sont absolument inconnus dans mon diocèse. On ne pourroit exiger de moi cette censure que pour lever les soupçons qu'on peut former sur des sentiments; mais j'ai d'autres moyens bien plus naturels pour lever ces soupçons, sans aller accabler une pauvre personne que tant d'autres ont déjà foudroyée, et dont j'ai été ami. Il ne me convient pas même d'aller me déclarer d'une manière affectée contre ses écrits; car le public ne manqueroit pas de croire que c'est une espèce d'abjuration qu'on m'a extorquée. N'est-il pas plus naturel que tout le monde sache que j'ai été un des quatre qui ont fait et signé d'abord à Issy les trente-quatre propositions? N'est-il pas même plus à propos que je fasse un ouvrage où je condamne hautement et en toute rigueur toutes les mauvaises maximes qu'on impute à cette personne? Par là le public verra le fond de mes sentiments. Il ne faut pas craindre que je donne une mauvaise scène en contredisant les livres que M. de Meaux prépare. Au contraire, je veux me conformer en tout à ses trente-quatre propositions, et ne parler de lui que comme de mon maître. Mon ouvrage sera prêt dans fort peu de temps. M. l'archevêque de Paris et vous, vous en serez les juges. Je me soumettrois volontiers aussi à M. l'évêque de Chartres, que j'aime et que je révère très-cordialement. Pour Monsieur de Meaux, je serois ravi d'approuver son livre, comme il le souhaite; mais je ne le puis honnêtement ni en conscience, s'il attaque une personne qui me paroît innocente, ou des écrits que je dois laisser condamner aux autres, sans y ajouter inutilement ma censure. Je reviens à M. l'évêque de Chartres; c'est un saint prélat, c'est un ami tendre et solide : mais il veut, par un excès de zèle pour l'Église et d'amitié pour moi, me mener au delà des bornes. Je vois que Mme de M. a la même pente : il n'y a que lui qui puisse la calmer, et il n'y a que vous, monsieur, qui puissiez persuader Monsieur de Chartres de mes raisons, si vous en êtes persuadé vous-même. On veut me mener pied à pied, et insensiblement, par une espèce de concert secret. C'est Monsieur de Meaux qui est comme le premier mobile. Monsieur de Chartres agit par zèle et par bonne amitié. Mme de M. s'afflige et s'irrite contre nous à chaque nouvelle impression qu'on lui donne. Mille gens de la cour, par malignité, lui font revenir par des voies détournées des discours empoisonnés contre nous, parce qu'on croit qu'elle est déjà mal disposée. M. l'évêque de Chartres et elle sont persuadés qu'il n'y a rien de fait, si je ne condamne la personne et les écrits : c'est ce que l'inquisition ne me

demanderoit pas; c'est ce que je ne ferai jamais que pour obéir à l'Église, quand elle jugera à propos de dresser un formulaire comme contre les jansénistes. Qu'importe que je ne croie Mme G. (Guyon) ni méchante ni folle, si d'ailleurs je l'abandonne par un profond silence, et si je la laisse mourir en prison, sans me mêler jamais ni directement ni indirectement de tout ce qui a rapport à elle? On ne peut vouloir me pousser plus loin, qu'à cause qu'on croit qu'il y a quelque mystère dangereux dans ma répugnance à la condamner. Mais tout le mystère se réduit à ne vouloir point parler contre ma conscience, et à ne vouloir point insulter inutilement à une personne que j'ai révérée comme une sainte, sur tout ce que j'en ai vu par moi-même. En vérité, peut-on douter de ma bonne foi? Ai-je agi en homme politique et dissimulé? Serois-je dans l'embarras où je suis, si j'avois eu le moindre respect humain? Pourquoi donc me demander ce qu'on exigeroit à peine d'un homme suspect d'imposture? Je vous conjure, monsieur, de lire tout ceci attentivement, et même de le faire lire à M. l'évêque de Chartres, si vous le jugez à propos. Cela mérite que vous ayez la bonté pour moi de le prier de vous aller voir au plus tôt. Je vous écris tout ceci après vous l'avoir dit, afin que vous ayez des choses précises devant les yeux, et que vous puissiez répondre de moi sur un engagement si solennel. Mon ouvrage sera prêt à Pâques, et conforme à la doctrine des cahiers que je vous envoie. Après cela, je n'ai plus rien à faire que de laisser décider la Providence. Personne ne sera jamais à vous, monsieur, avec plus de confiance, de reconnoissance et de vénération que j'y serai toute ma vie.

A madame de Maintenon.

Il condamne les erreurs attribuées à Mme Guyon, et excuse ses intentions.

7 mars 1696.

Votre dernière lettre, qui devroit m'affliger sensiblement, madame, me remplit de consolation; elle me montre un fonds de bonté, qui est la seule chose dont j'étois en peine. Si j'étois capable d'approuver une personne qui enseigne un nouvel Évangile, j'aurois horreur de moi plus que du diable : il faudroit me déposer et me brûler, bien loin de me supporter comme vous faites. Mais je puis fort innocemment me tromper sur une personne que je crois sainte, parce que je crois qu'elle n'a jamais eu intention d'enseigner ni d'écrire rien de contraire à la doctrine de l'Église catholique. Si je me trompe dans ce fait, mon erreur est très-innocente; et comme je ne veux jamais ni parler ni écrire pour autoriser ou excuser cette personne, mon erreur est aussi indifférente à l'Église qu'innocente pour moi.

Je dois savoir les vrais sentiments de Mme Guyon mieux que tous ceux qui l'ont examinée pour la condamner; car elle m'a parlé avec plus de confiance qu'à eux. Je l'ai examinée en toute rigueur, et peut-être que je suis allé trop loin pour la contredire. Je n'ai jamais eu aucun goût naturel pour elle ni pour ses écrits. Je n'ai jamais éprouvé

rien d'extraordinaire en elle, qui ait pu me prévenir en sa faveur. Dans l'état le plus libre et le plus naturel, elle m'a expliqué toutes ses expériences et tous ses sentiments. Il n'est pas question des termes, que je ne défends point, et qui importent peu dans une femme, pourvu que le sens soit catholique. C'est ce qui m'a toujours paru. Elle est naturellement exagérante, et peu précautionnée dans ses expressions. Elle a même un excès de confiance pour les gens qui la questionnent. La preuve en est bien claire, puisque Monsieur de Meaux vous a redit comme des impiétés des choses qu'elle lui avoit confiées avec un cœur soumis et en secret de confession. Je ne compte pour rien ni ses prétendues prophéties ni ses prétendues révélations, et je ferois peu de cas d'elle, si elle les comptoit pour quelque chose. Une personne qui est bien à Dieu peut dire dans le moment ce qu'elle a eu au cœur, sans en juger et sans vouloir que les autres s'y arrêtent. Ce peut être une impression de Dieu (car ses dons ne sont point taris); mais ce peut être aussi une imagination sans fondement. La voie où l'on aime Dieu uniquement pour lui, en se renonçant pleinement soi-même, est une voie de pure foi, qui n'a aucun rapport avec les miracles et les visions. Personne n'est plus précautionné ni plus sobre que moi là-dessus.

Je n'ai jamais lu ni entendu dire à Mme Guyon qu'elle fût « la pierre angulaire; » mais, supposé qu'elle l'ait dit ou écrit, je ne suis point en peine du sens de ces paroles. Si elle veut dire qu'elle est Jésus-Christ, elle est folle, elle est impie; je la déteste, et je le signerai de mon sang. Si elle veut dire seulement qu'elle est comme la pierre du coin, qui lie les autres pierres de l'édifice, c'est-à-dire qu'elle édifie et qu'elle unit plusieurs personnes en société qui veulent servir Dieu, elle ne dit d'elle que ce qu'on peut dire de tous ceux qui édifient le prochain; et cela est vrai de chacun suivant son degré. Pour la « petite Église, » elle ne signifie point dans le langage de saint Paul, d'où cette expression est tirée, une Église séparée de la catholique; c'est un membre très-soumis. Je me souviens que le P. de Mouchy, bien éloigné de l'esprit du schisme, ne m'écrivoit jamais sans saluer notre petite Église; il vouloit parler de ma famille. De telles expressions ne portent par elles-mêmes aucun mauvais sens; il ne faut point juger par elles de la doctrine d'une personne : tout au contraire, il faut juger de ces expressions par le fond de la doctrine de la personne qui s'en sert. Je n'ai jamais ouï parler *de ce grand et de ce petit lit;* mais je suis bien assuré qu'elle n'est pas assez extravagante et assez impie pour se préférer à la sainte Vierge. Je parierois ma tête que tout cela ne veut rien dire de précis, et que Monsieur de Meaux est inexcusable de vous avoir donné comme une doctrine de Mme Guyon ce qui n'est qu'un songe, ou quelque expression figurée, ou quelque autre chose d'équivalent, qu'elle ne lui avoit même confié que sous le secret de la confession. Quoi qu'il en soit, si elle se comparoit à la sainte Vierge pour s'égaler à elle, je ne trouverois point de termes assez forts et assez rigoureux pour abhorrer une si extravagante créature. Il est vrai qu'elle a parlé quelquefois comme une mère qui a des enfants en Jésus-Christ, et qu'elle leur a donné des conseils sur les voies de la perfec-

tion; mais il y a une grande différence entre la présomption d'une femme qui enseigne indépendamment de l'Église, et une femme qui aide les âmes en leur donnant des conseils fondés sur ses expériences, et qui le fait avec soumission aux pasteurs. Toutes les supérieures de communauté doivent diriger de cette dernière façon, quand il n'est question que de consoler, d'avertir, de reprendre, de mettre les âmes dans de certaines pratiques de perfection, ou de retrancher certains soutiens de l'amour-propre. La supérieure, pleine de grâce et d'expérience, peut le faire très-utilement; mais elle doit renvoyer aux ministres de l'Église toutes les décisions qui ont rapport à la doctrine.

Si Mme Guyon a passé cette règle, elle est inexcusable; si elle l'a passée seulement par zèle indiscret, elle ne mérite que d'être redressée charitablement, et cela ne doit pas empêcher qu'on ne puisse la croire bonne; si elle y a manqué avec obstination et de mauvaise foi, cette conduite est incompatible avec la piété. Les choses avantageuses qu'elle a dites d'elle-même ne doivent pas être prises, ce me semble, dans toute la rigueur de la lettre. Saint Paul dit [1] qu'il « accomplit ce qui manquoit à la passion du Fils de Dieu. » On voit bien que ces paroles seroient des blasphèmes, si on les prenoit en toute rigueur, comme si le sacrifice de Jésus-Christ eût été imparfait, et qu'il fallût que saint Paul lui donnât le degré de perfection qui lui manquoit. A Dieu ne plaise que je veuille comparer Mme Guyon à saint Paul! mais saint Paul est encore plus loin du Fils de Dieu que Mme Guyon ne l'est de cet apôtre. La plupart de ces expressions pleines de transport sont insoutenables, si on les prend dans toute la rigueur de la lettre. Il faut entendre la personne, et ne se point scandaliser de ces sortes d'excès, si d'ailleurs la doctrine est innocente et la personne docile.

La bienheureuse Angèle de Foligni, que saint François de Sales admire, sainte Catherine de Sienne et sainte Catherine de Gênes ont dirigé beaucoup de personnes avec cette subordination de l'Église, et elles ont dit des choses prodigieuses de l'éminence de leur état. Si vous ne saviez pas que ce qu'elles disent vient d'être canonisé, vous en seriez encore plus scandalisée que de Mme Guyon. Saint François d'Assise parle de lui-même dans des termes aussi capables de scandaliser. Sainte Thérèse n'a-t-elle pas dirigé, non-seulement ses filles, mais des hommes savants et célèbres, dont le nombre est assez grand? n'a-t-elle pas même parlé assez souvent contre les directeurs qui gênent les âmes? L'Église ne demande-t-elle pas à Dieu « d'être nourrie de la céleste doctrine de cette sainte? » Les femmes ne doivent point enseigner ni décider avec autorité; mais elles peuvent édifier, conseiller et instruire avec dépendance pour les choses déjà autorisées. Tout ce qui va plus loin me paroît mauvais; et il n'est plus question que des faits, sur la discussion desquels je puis me tromper innocemment et sans conséquence.

Permettez-moi de vous dire, madame, qu'après avoir paru entrer dans notre opinion de l'innocence de cette femme, vous passâtes tout

1. *Coloss.*, I, 24.

à coup dans l'opinion contraire. Dès ce moment, vous vous défiâtes de mon entêtement, vous eûtes la cœur fermé pour moi : des gens qui voulurent avoir occasion d'entrer en commerce avec vous, et de se rendre nécessaires, vous firent entendre, par des voies détournées, que j'étois dans l'illusion, et que je deviendrois peut-être un hérésiarque. On prépara plusieurs moyens de vous ébranler : vous fûtes frappée; vous passâtes de l'excès de simplicité et de confiance à un excès d'ombrage et d'effroi. Voilà ce qui a fait tous nos malheurs; vous n'osâtes suivre votre cœur ni votre lumière. Vous voulûtes (et j'en suis édifié) marcher par la voie la plus sûre, qui est celle de l'autorité. La consultation des docteurs vous a livrée à des gens qui, sans malice, ont eu leur prévention et leur politique. Si vous m'eussiez parlé à cœur ouvert et sans défiance, j'aurois en trois jours mis en paix tous les esprits échauffés de Saint-Cyr, dans une parfaite docilité sous la conduite de leur saint évêque. J'aurois fait écrire par Mme Guyon les explications les plus précises de tous les endroits de ses livres qui paroissent ou excessifs ou équivoques. Ces explications ou rétractations (comme on voudra les appeler) étant faites par elle, de son propre mouvement, en pleine liberté, auroient été bien plus utiles pour persuader les gens qui l'estiment, que des signatures faites en prison, et des condamnations rigoureuses faites par des gens qui n'étoient certainement pas encore instruits de la matière, lorsqu'ils vous ont promis de censurer. Après ces explications ou rétractations écrites et données au public, je vous aurois répondu que Mme Guyon se seroit retirée bien loin de nous, et dans le lieu que vous auriez voulu, avec assurance qu'elle auroit cessé tout commerce et toute écriture de spiritualité.

Dieu n'a pas permis qu'une chose si naturelle ait pu se faire. On n'a rien trouvé contre ses mœurs, que des calomnies. On ne peut lui imputer qu'un zèle indiscret, et des manières de parler d'elle-même qui sont trop avantageuses. Pour sa doctrine, quand elle se seroit trompée de bonne foi, est-ce un crime? Mais n'est-il pas naturel de croire qu'une femme qui a écrit sans précaution avant l'éclat de Molinos a exagéré ses expériences, et qu'elle n'a pas su la juste valeur des termes? Je suis si persuadé qu'elle n'a rien cru de mauvais, que je répondrois encore de lui faire donner une explication très-précise et très-claire de toute sa doctrine, pour la réduire aux justes bornes, et pour détester tout ce qui va plus loin. Cette explication serviroit pour détromper ceux qu'on prétend qu'elle a infectés de ses erreurs, et pour la décréditer auprès d'eux, si elle fait semblant de condamner ce qu'elle a enseigné.

Peut-être croirez-vous, madame, que je ne fais cette offre que pour la faire mettre en liberté. Non : je m'engage à lui faire faire cette explication précise et cette réfutation de toutes ses erreurs condamnées, sans songer à la tirer de prison. Je ne la verrai point; je ne lui écrirai que des lettres que vous verrez, et qui seront examinées par les évêques; ses réponses passeront tout ouvertes par le même canal; on fera de ces explications l'usage que l'on voudra. Après tout cela, laissez-la

mourir en prison. Je suis content qu'elle y meure, que nous ne la voyions jamais, et que nous n'entendions jamais parler d'elle. Il me paroît que vous ne me croyez ni fripon, ni menteur, ni traître, ni hypocrite, ni rebelle à l'Église. Je vous jure, devant Dieu qui me jugera, que voilà les dispositions du fond de mon cœur. Si c'est là un entêtement, du moins c'est un entêtement sans malice, un entêtement pardonnable, un entêtement qui ne peut nuire à personne, ni causer aucun scandale, un entêtement qui ne donnera jamais aucune autorité aux erreurs de Mme Guyon ni à sa personne. Pourquoi donc vous resserrez-vous le cœur à notre égard, madame, comme si nous étions d'une autre religion que vous? Pourquoi craindre de parler de Dieu avec moi, comme si vous étiez obligée en conscience à fuir la séduction? Pourquoi croire que vous ne pouvez avoir le cœur en repos et en union avec nous? Pourquoi défaire ce que Dieu avait fait si visiblement? Je pars avec l'espérance que Dieu, qui voit nos cœurs, les réunira, mais avec une douleur inconsolable d'être votre croix.

J'oubliois à vous dire, madame, que je suis plus content que je ne l'ai jamais été de M. l'évêque de Chartres. Je l'ai cru trop alarmé; mais je n'ai jamais cru qu'il agît que par un pur zèle de religion et une tendre amitié pour moi. Nous eûmes ces jours passés une conversation très-cordiale. et je suis assuré qu'il sera bientôt très-content de moi. Je m'expliquerai si fortement vers le public, que tous les gens de bien seront satisfaits, et que les critiques n'auront rien à dire. Ne craignez pas que je contredise Monsieur de Meaux : je n'en parlerai jamais que comme de mon maître, et des propositions[1], comme de la règle de la foi. Je consens qu'il soit victorieux, et qu'il m'ait ramené de toutes sortes d'égarements; il n'est pas question de moi, mais de la doctrine, qui est à couvert; il n'est pas question des termes, que je ne veux employer qu'à son choix, pour ne le point scandaliser, mais seulement du fond des choses, où je suis content de ce qu'il me donne. Il paroîtra en toutes choses que je ne parle que son langage, et que je n'agis que de concert et par son esprit : sincèrement je ne veux avoir que déférence et docilité pour lui.

Je n'ai point vu de ce voyage-ci Mme la comtesse de G. (Gramont) à loisir; mais je dois la voir demain. Dans mon dernier voyage, elle me tâta de tous les côtés. Je ne m'ouvris sur rien; mais je vis clairement qu'elle avoit su de trop bonnes nouvelles, par des gens à qui vous vous êtes apparemment confiée. Vous pouvez compter, madame, que nos bonnes duchesses (de Beauvilliers. de Chevreuse, etc.) ne s'ouvriront point à elle, et qu'elles demeureront fidèlement dans les bornes. Pour moi, je parlerai selon vos intentions à Mme la comtesse de G. Si je croyois que vous fussiez dans la disposition où vous étiez quand vous me fîtes l'honneur de m'écrire la dernière fois à Cambrai, de l'envie que vous aviez de recevoir de mes lettres, je vous écrirois avec mon ancienne simplicité, et je crois que vous n'y trouveriez aucun venin. Je fus ravi de voir lundi le goût que vous conser-

1. Les trente-quatre articles d'Issy.

vez pour les œuvres de saint François de Sales; cette lecture vous est bien meilleure que celle de M. Nicole, qui a voulu décider, d'un style moqueur, sur les voies intérieures, sans traiter ni de l'amour désintéressé, ni des épreuves des saints, ni de l'oraison passive. Il a combattu l'oraison de présence de Dieu, qui est la contemplation, sans respecter ni la tradition des saints, ni les propositions de nos évêques. Rien ne seroit si aisé que de confondre cet ouvrage; mais l'esprit de contention n'est pas celui des enfants de Dieu. Tout ce que je prends la liberté de vous dire, madame, pour vous rassurer, est dit sans intérêt. Je ne veux rien de vous que votre bonté pour moi; je ne puis laisser rompre des liens que Dieu a formés pour lui seul.

Au duc de Chevreuse.

*Motifs qui l'obligent à refuser son approbation à l'*Instruction *de Bossuet sur* les états d'oraison.

A Versailles, 24 juillet 1696.

J'ai entrevu, à la simple ouverture des cahiers de Monsieur de Meaux, sans les lire, des citations du *Moyen court* à la marge. Cela me persuade qu'il attaque, au moins indirectement dans son ouvrage, ce petit livre. C'est ce qui me met hors d'état de pouvoir l'approuver; et comme je ne veux point le lire, pour lui refuser ensuite mon approbation, je prends la résolution de n'en rien lire, et de le rendre tout au plus tôt. Le moins que je puisse donner à une personne de mes amies qui est malheureuse, que j'estime toujours, et de qui je n'ai jamais reçu que de l'édification, c'est de me taire pendant que les autres la condamnent. On doit être content de mon procédé, puisque je ne la défends ni ne l'excuse ni directement ni indirectement. J'ajoute que je condamnerois plus rigoureusement qu'aucun autre et sa personne et ses écrits, si j'étois convaincu qu'elle eût cru réellement les erreurs qu'on lui impute. N'y eût-il que moi au monde en autorité, je la censurerois sans pitié, si je voyois qu'elle désavouât de mauvaise foi ce qu'elle auroit cru; mais je puis dire sans présomption que je sais mieux ses sentiments que ceux qui l'examinent, parce qu'elle m'a parlé souvent avec une confiance sans réserve, dans des temps où elle étoit plus libre qu'elle ne l'est. Je suis très-assuré qu'on a pris ses expressions dans un sens qui n'est pas le sien, et qu'elle détestera sans peine. Je suis assuré, sans savoir de ses nouvelles, qu'elle n'hésitera jamais à condamner les erreurs qu'on lui impute; et que, d'un autre côté, elle n'avouera jamais, contre sa conscience, qu'elle ait cru ces erreurs, quelque intérêt qu'elle eût, si elle étoit de mauvaise foi, à avouer qu'elle s'est trompée comme une femme, pour adoucir son état.

Pour moi, j'ai toujours cru qu'il falloit seulement lui faire expliquer ses écrits d'une manière si précise, qu'il n'y pût rester aucune ombre d'équivoque, et lui faire condamner toutes les erreurs damnables qu'on lui avoit imputées. Cette conduite étoit charitable et propre à la ramener, si elle eût été effectivement dans l'illusion D'ailleurs,

si elle avoit enseigné secrètement à ses amis les erreurs en question, c'étoit le moyen de la décréditer auprès d'eux, en leur montrant sa mauvaise foi. C'étoit encore un moyen assuré pour la déshonorer chez tous les honnêtes gens qui avoient bonne opinion d'elle, en cas qu'elle eût recommencé à enseigner les erreurs qu'elle auroit détestées par écrit. Voilà donc ce que j'aurois mieux aimé faire, que de la tourmenter pour lui faire avouer ce qu'elle ne peut jamais avouer en conscience, puisqu'il n'est pas vrai.

Quand l'Église jugera nécessaire de dresser un formulaire contre cette femme, pour flétrir sa personne et ses écrits, on ne me verra jamais distinguer le fait d'avec le droit. Je serai le premier à signer, et à faire signer tout le clergé de mon diocèse. Personne ne surpassera ma fidélité et ma soumission aveugle : hors de là, je n'ai d'autre parti à prendre que celui d'un profond silence sur tout ce qui a rapport à elle. Monsieur de Meaux n'a pas besoin d'une aussi foible approbation que la mienne. Il ne me la demande que pour montrer au public que je pense comme lui, et je lui suis bien obligé d'un soin si charitable; mais cette approbation auroit de ma part l'air d'une abjuration déguisée qu'il auroit exigée de moi, et j'espère que Dieu ne me laissera pas tomber dans cette lâcheté. Qu'il ne soit point en peine de ma doctrine, ni de ce que certaines gens trop échauffés en peuvent penser; j'en ai assez rendu compte à des personnes non suspectes, pour être en paix. A l'égard du public, je suis prêt à dire sur les faits ce que je n'ai dit ici qu'à l'oreille. Je suis bien assuré que Monsieur de Meaux, qui est éclairé et équitable, approuvera tous mes sentiments. Je sais assez les siens pour n'en pouvoir douter; et s'il avoit pu connoître assez précisément les miens de bonne heure, il ne se seroit pas donné tant de peine.

J'ose dire que personne au monde n'est moins en droit que lui de douter de ma bonne foi et de ma docilité. Pour les soupçons que certaines personnes ont pu répandre sourdement contre moi, je ne suis pas en peine sur la manière de dissiper ce nuage, et me déclarer. Je le ferai, s'il plaît à Dieu, dans des occasions plus naturelles que celle d'approuver les controverses personnelles de Monsieur de Meaux contre Mme Guyon. S'il étoit question seulement d'un livre qui contiendroit tout le système des voies intérieures, je suis persuadé que nous serions lui et moi bientôt d'accord, parce que je suis assuré de ne croire que ce qu'il a déclaré lui-même qu'il croit. Ainsi je serois ravi de témoigner au public, par une approbation, notre unanimité parfaite. Mais, encore une fois, en quelque occasion que je puisse exposer mes sentiments sur cette matière, je le ferai avec des égards infinis pour tout ce que Monsieur de Meaux aura écrit. Je suis par avance fort assuré de sa doctrine par les trente-quatre propositions, dont je ne m'écarterai en rien. Loin de donner aucune scène au public, je ferai voir à tout le monde la déférence et le respect que j'ai pour ce prélat, que j'ai toujours regardé depuis ma jeunesse comme mon maître.

A madame de Maintenon.

Il expose les raisons qui ne lui permettent pas d'approuver l'Instruction *de Bossuet* sur les états d'oraison.

Septembre 1696.

Quand Monsieur de Meaux m'a proposé d'approuver son livre, je lui ai témoigné avec attendrissement que je serois ravi de donner cette marque publique de ma conformité de sentiments avec un prélat que j'ai regardé depuis ma jeunesse comme mon maître dans la science de la religion. Je lui ai même offert d'aller à Germigny, pour dresser avec lui mon approbation.

J'ai dit en même temps à Messieurs de Paris et de Chartres, et à M. Tronson, que je ne voyois aucune ombre de difficulté entre Monsieur de Meaux et moi « sur le fond de la doctrine; » mais que, s'il vouloit attaquer personnellement dans son livre Mme Guyon, je ne pouvois pas l'approuver. Voilà ce que j'ai déclaré il y a six mois. Monsieur de Meaux vient de me donner son livre à examiner. A l'ouverture des cahiers, j'ai trouvé qu'ils sont pleins d'une réfutation personnelle; aussitôt j'ai averti Messieurs de Paris et de Chartres, et M. Tronson, de l'embarras où me mettoit Monsieur de Meaux.

On n'a pas manqué de me dire que je pouvois condamner les livres de Mme Guyon, sans diffamer sa personne et sans me faire tort. Mais je conjure ceux qui parlent ainsi de peser devant Dieu les raisons que je vais leur représenter. Les erreurs qu'on impute à Mme Guyon ne sont point excusables par l'ignorance de son sexe. Il n'y a point de villageoise grossière qui n'eût d'abord horreur de ce qu'on veut qu'elle ait enseigné. Il ne s'agit pas de quelques conséquences subtiles et éloignées, qu'on pourroit, contre son intention, tirer de ses principes spéculatifs et de quelques-unes de ses expressions; il s'agit de tout un dessein diabolique, qui est, dit-on, l'âme de tous ses livres. C'est un système monstrueux qui est lié dans toutes ses parties, et qui se soutient avec beaucoup d'art « d'un bout jusqu'à l'autre. » Ce ne sont point des conséquences obscures qui puissent avoir été imprévues à l'auteur; au contraire, elles sont le formel et unique but de tout son système. Il est évident, dit-on, et il y auroit de la mauvaise foi à le nier, que Mme Guyon n'a écrit que pour détruire, comme une imperfection, toute la foi explicite des attributs et des personnes divines, des mystères de Jésus-Christ et de son humanité. Elle veut dispenser les chrétiens de tout culte sensible, de toute invocation distincte de notre unique médiateur; elle prétend éteindre dans les fidèles toute vie intérieure et toute oraison réelle, en supprimant tous les actes distincts que Jésus-Christ et les apôtres ont commandés, et en réduisant pour toujours les âmes à une quiétude oisive, qui exclut toute pensée de l'entendement et tout mouvement de la volonté. Elle soutient que quand on a fait d'abord un acte de foi et d'amour, cet acte subsiste perpétuellement pendant toute la vie, sans avoir jamais besoin d'être renouvelé; qu'on est toujours en Dieu sans penser à lui,

et qu'il faut bien se garder de réitérer cet acte. Elle ne laisse aux chrétiens qu'une indifférence impie et brutale entre le vice et la vertu, entre la haine éternelle de Dieu et son amour éternel, pour lequel il est de foi que chacun de nous a été créé. Elle défend comme une infidélité toute résistance réelle aux tentations les plus abominables : elle veut que l'on suppose que, dans un certain état de perfection où elle élève les âmes, on n'a plus de concupiscence, qu'on est impeccable, infaillible, et jouissant de la même paix que les bienheureux; qu'enfin tout ce qu'on fait sans réflexion, avec facilité, et par la pente de son cœur, est fait passivement et par une pure inspiration. Cette inspiration, qu'elle attribue à elle et aux siens, n'est pas l'inspiration commune des justes; elle est prophétique, elle renferme une autorité apostolique au-dessus de toutes lois écrites. Elle établit une tradition secrète sur cette voie, qui renverse la tradition universelle de l'Église. Je soutiens qu'il n'y a point d'ignorance assez grossière pour pouvoir excuser une personne qui avance tant de maximes monstrueuses. Cependant on assure que Mme Guyon n'a rien écrit que pour accréditer cette damnable spiritualité, et pour la faire pratiquer : c'est là l'unique but de ses ouvrages, ôtez-en cela, vous ôtez tout; elle n'a pu penser autre chose. L'abomination évidente de ses écrits rend donc évidemment sa personne abominable : je ne puis donc séparer sa personne d'avec ses écrits.

Pour moi, j'avoue que je ne comprends rien à la conduite de Monsieur de Meaux. D'un côté, il s'enflamme avec indignation, si peu qu'on révoque en doute l'évidence de ce système impie de Mme Guyon; de l'autre, il la communie de sa propre main, il l'autorise dans l'usage quotidien des sacrements, et il lui donne, quand elle part de Meaux, une attestation complète, sans avoir exigé d'elle aucun acte où elle ait rétracté formellement aucune erreur. D'où viennent tant de rigueur et tant de relâchement?

Pour moi, si je croyois ce que croit Monsieur de Meaux des livres de Mme Guyon, et, par une conséquence nécessaire, de sa personne même, j'aurois cru, malgré mon amitié pour elle, être obligé en conscience de lui faire avouer et rétracter formellement, à la face de toute l'Église, les erreurs qu'elle auroit évidemment enseignées dans tous ses écrits.

Je croirois même que la puissance séculière devroit aller plus loin. Qu'y a-t-il de plus digne du feu qu'un monstre qui, sous une apparence de spiritualité, ne tend qu'à établir le fanatisme et l'impureté qui renverse la loi divine, qui traite d'imperfections toutes les vertus, qui tourne en épreuves et en perfections tous les vices, qui ne laisse ni subordination ni règle dans la société des hommes, qui, par le principe du secret, autorise toutes sortes d'hypocrisies et de mensonges; enfin qui ne laisse aucun remède assuré contre tant de maux? Toute religion à part, la seule police suffit pour punir du dernier supplice une personne si empestée. S'il est donc vrai que cette femme ait voulu manifestement établir ce système damnable, il falloit la brûler au lieu de la congédier, comme il est certain que Monsieur de Meaux

l'a fait, après lui avoir donné la communion fréquente, et une attestation authentique, sans qu'elle ait rétracté ses erreurs.

Pour moi je ne pourrois approuver le livre où Monsieur de Meaux impute à cette femme un système si horrible dans toutes ses parties, sans me diffamer moi-même et sans lui faire une injustice irréparable. En voici la raison : je l'ai vue souvent, tout le monde le sait ; je l'ai estimée, et l'ai laissé estimer par des personnes illustres, dont la réputation est chère à l'Église, et qui avoient confiance en moi. Je n'ai pu ni dû ignorer ses écrits. Quoique je ne les aie pas examinés tous à fond dans le temps, du moins j'en ai su assez pour devoir me défier d'elle, et pour l'examiner en toute rigueur. Je l'ai fait avec plus d'exactitude que ses examinateurs ne le sauroient faire ; car elle étoit bien plus libre, bien plus dans son naturel, bien plus ouverte avec moi, dans les temps où elle n'avoit rien à craindre. Je lui ai fait expliquer souvent ce qu'elle pensoit sur les matières qu'on agite ; je l'ai obligée à m'expliquer la valeur de chacun des termes de ce langage mystique dont elle se servoit dans ses écrits. J'ai vu clairement, en toute occasion, qu'elle les entendoit dans un sens très-innocent et très-catholique. J'ai voulu même suivre en détail et sa pratique, et les conseils qu'elle donnoit aux gens les plus ignorants et les moins précautionnés : jamais je n'y ai trouvé aucune trace de ces maximes infernales qu'on lui impute. Pourrois-je en conscience les lui imputer par mon approbation, et lui donner le dernier coup pour sa diffamation, après avoir vu de près si clairement son innocence ?

Que les autres qui ne connoissent que ses écrits les prennent dans un sens si rigoureux et les censurent ; je les laisse faire : je ne défends ni excuse ni sa personne ni ses écrits. N'est-ce pas beaucoup faire, sachant ce que je sais ? Pour moi, je dois, selon la justice, juger du sens de ses écrits par ses sentiments que je sais à fond, et non pas de ses sentiments par le sens rigoureux qu'on donne à ses expressions, et auquel elle n'a jamais pensé. Si je faisois autrement, j'achèverois de convaincre le public qu'elle mérite le feu. Voilà ma règle pour la justice et pour la vérité. Venons à la bienséance.

Je l'ai connue ; je n'ai pu ignorer ses écrits ; j'ai dû m'assurer de ses sentiments, moi prêtre, moi précepteur des princes, moi appliqué depuis ma jeunesse à une étude continuelle de la doctrine ; j'ai dû voir ce qui est évident. Il faut donc que j'aie tout au moins toléré l'évidence de ce système impie ; ce qui fait horreur et me couvre d'une éternelle confusion. Tout notre commerce n'a même roulé que sur cette abominable spiritualité dont on prétend qu'elle a rempli ses livres, et qui est l'âme de tous ses discours. En reconnoissant toutes ces choses par mon approbation, je me rends infiniment plus coupable que Mme Guyon. Ce qui paroîtra du premier coup d'œil au lecteur, c'est qu'on m'a réduit à souscrire à la diffamation de mon amie, dont je n'ai pu ignorer le système monstrueux, qui est évident dans ses ouvrages, de mon propre aveu. Voilà ma sentence prononcée et signée par moi-même, à la tête du livre de Monsieur de Meaux, où ce système est étalé dans toutes ses horreurs. Je soutiens que ce coup de plume donné

contre ma conscience, par une lâcheté politique, me rendroit à jamais infâme, et indigne de mon ministère.

Voilà néanmoins ce que les personnes les plus sages et les plus affectionnées pour moi ont souhaité et ont préparé de loin. C'est donc pour assurer ma réputation qu'on veut que je signe que mon amie mérite évidemment d'être brûlée avec ses écrits, pour une spiritualité exécrable qui fait l'unique lien de notre amitié. Mais encore, comment est-ce que je m'expliquerai là-dessus? Sera-ce librement selon mes pensées, et dans un livre où je pourrai parler avec une pleine étendue? Non; j'aurai l'air d'un homme muet et confondu : on tiendra ma plume; on me fera expliquer dans l'ouvrage d'autrui, par une simple approbation; j'avouerai que mon amie est évidemment un monstre sur la terre, et que le venin de ses écrits ne peut être sorti que de son cœur. Voilà ce que mes meilleurs amis ont pensé pour mon honneur. Si mes plus cruels ennemis vouloient me dresser un piége pour me perdre, n'est-ce pas là précisément ce qu'ils devroient me demander? On ne manquera pas de dire que je dois aimer l'Église plus que mon amie et plus que moi-même : comme s'il s'agissoit de l'Église dans une affaire où sa doctrine est en sûreté, et où il ne s'agit plus que d'une femme que je veux bien laisser diffamer sans ressource, pourvu que je n'y prenne aucune part contre ma conscience. Oui, je brûlerois mon amie de mes propres mains, et je me brûlerois moi-même avec joie, plutôt que de laisser l'Église en péril. C'est une pauvre femme captive, accablée de douleurs et d'opprobres : personne ne la défend ni ne l'excuse, et on a toujours peur.

Après tout, lequel est le plus à propos, ou que je réveille dans le monde le souvenir de ma liaison passée avec elle, et que je me reconnoisse, ou le plus insensé de tous les hommes pour n'avoir pas vu des infamies évidentes, ou exécrable pour les avoir au moins tolérées; ou bien que je garde jusqu'au bout un profond silence sur les écrits et sur la personne de Mme Guyon, comme un homme qui l'excuse intérieurement sur ce qu'elle n'a pas peut-être assez connu la valeur théologique de chaque expression, ni la rigueur avec laquelle on examineroit le langage des mystiques, dans la suite des temps, sur l'expérience de l'abus que quelques hypocrites en ont fait? En vérité, lequel est le plus sage de ces deux partis?

On ne cesse de dire tous les jours que les mystiques, même les plus approuvés, ont beaucoup exagéré. On soutient même que saint Clément et plusieurs autres des principaux Pères ont parlé en des termes qui demandent beaucoup de correctifs. Pourquoi veut-on qu'une femme soit seule qui n'ait pas pu exagérer? Pourquoi faut-il que tout ce qu'elle a dit tende à former un système qui fait frémir? Si elle a pu exagérer innocemment, si j'ai connu à fond l'innocence de ses exagérations, si je sais ce qu'elle a voulu dire mieux que ses livres ne l'ont expliqué, si j'en suis convaincu par des preuves aussi décisives que les termes qu'on reprend dans ses livres sont équivoques, puis-je la diffamer contre ma conscience, et me diffamer avec elle?

Qu'on observe de près toute ma conduite. A-t-il été question du fond

de la doctrine, j'ai d'abord dit à Monsieur de Meaux que je signerois de mon sang les trente-quatre propositions qui avoient été dressées, pourvu qu'il y expliquât certaines choses. M. l'archevêque de Paris pressa très-fortement Monsieur de Meaux sur ces choses, qui lui parurent justes et nécessaires. Monsieur de Meaux se rendit, et je n'hésitai pas un seul moment à signer. Maintenant qu'il s'agit de flétrir par contre-coup mon ministère avec ma personne, en flétrissant Mme Guyon avec ses écrits, on trouve en moi une résistance invincible. D'où vient cette différence de conduite? Est-ce que j'ai été foible et timide quand j'ai signé les trente-quatre propositions? On en peut juger par la fermeté présente. Est-ce que je refuse maintenant d'approuver le livre de Monsieur de Meaux par entêtement et avec un esprit de cabale? On en peut juger par ma facilité à signer les trente-quatre propositions. Si j'étois entêté, je le serois bien plus du fond de la doctrine de Mme Guyon que de sa personne. Je ne pourrois même, dans mon entêtement le plus dangereux, me soucier de sa personne qu'autant que je la croirois nécessaire pour l'avancement de la doctrine. Tout ceci est assez évident par la conduite que j'ai tenue. On l'a condamnée, renfermée, chargée d'ignominie : je n'ai jamais dit un seul mot pour la justifier, pour l'excuser, pour adoucir son état. Pour le fond de la doctrine, je n'ai cessé d'écrire et de citer les auteurs approuvés de l'Église. Ceux qui ont vu notre discussion doivent avouer que Monsieur de Meaux, qui vouloit d'abord tout foudroyer, a été contraint d'admettre pied à pied des choses qu'il avoit cent fois rejetées comme très-mauvaises. Ce n'est donc pas de la personne de Mme Guyon dont j'ai été en peine, ni de ses écrits; c'est du fond de la doctrine des saints, trop inconnue à la plupart des docteurs scolastiques.

Dès que la doctrine a été sauvée sans épargner les erreurs de ceux qui sont dans l'illusion, j'ai vu tranquillement Mme Guyon captive et flétrie. Si je refuse maintenant d'approuver ce que Monsieur de Meaux en dit, c'est que je ne veux ni achever de la déshonorer contre ma conscience, ni me déshonorer en lui imputant des blasphèmes qui retombent inévitablement sur moi.

Depuis que j'ai signé les trente-quatre propositions, j'ai déclaré, dans toutes les occasions qui se sont présentées naturellement, que je les avois signées, et que je ne croyois pas qu'il fût jamais permis d'aller au delà de cette borne.

Ensuite j'ai montré à M. l'archevêque de Paris une explication très-ample et très-exacte de tout le système des voies intérieures, à la marge des trente-quatre propositions. Ce prélat n'y a pas remarqué la moindre erreur, ni le moindre excès. M. Tronson, à qui j'ai montré aussi cet ouvrage, n'y a rien repris.

Il y a environ six mois qu'une carmélite du faubourg Saint-Jacques me demanda des éclaircissements sur cette matière. Aussitôt je lui écrivis une grande lettre, que je fis examiner par Monsieur de Meaux. Il me proposa seulement d'éviter un mot indifférent en lui-même, mais que ce prélat remarquoit qu'on avoit quelquefois mal employé. Je l'ôtai aussitôt, et j'ajoutai encore des explications pleines de préservatifs, qu'il ne demandoit pas. Le faubourg Saint-Jacques, d'où est sortie la

plus implacable critique des mystiques, n'a pas eu un seul mot à dire contre ma lettre ! M. Pirot a dit hautement qu'elle pouvoit servir de règle assurée de la doctrine sur ces matières. En effet, j'y ai condamné toutes les erreurs qui ont alarmé quelques gens de bien dans ces derniers temps. Je ne trouve pourtant pas que ce soit assez pour dissiper tous les vains ombrages, et je crois qu'il est nécessaire que je me déclare d'une manière encore plus authentique. J'ai fait un ouvrage où j'explique à fond tout le système des voies intérieures, où je marque, d'une part, tout ce qui est conforme à la loi et fondé sur la tradition des saints; et de l'autre, tout ce qui va plus loin, et qui doit être censuré rigoureusement. Plus je suis dans la nécessité de refuser mon approbation au livre de Monsieur de Meaux, plus il est capital que je me déclare en même temps d'une façon encore plus forte et plus précise. L'ouvrage est déjà tout prêt. On ne doit pas craindre que j'y contredise Monsieur de Meaux : j'aimerois mieux mourir que de donner au public une scène si scandaleuse. Je ne parlerai de lui que pour le louer, et pour me servir de ses paroles. Je sais parfaitement ses pensées, et je puis répondre qu'il sera content de mon ouvrage, quand il le verra avec le public.

D'ailleurs, je ne prétends pas le faire imprimer sans consulter personne. Je vais le confier avec le dernier secret à M. l'archevêque de Paris et à M. Tronson. Dès qu'ils auront achevé de le lire, je le donnerai suivant leurs corrections. Ils seront les juges de ma doctrine, et on n'imprimera que ce qu'ils auront approuvé : ainsi on n'en doit pas être en peine. J'aurois la même confiance pour Monsieur de Meaux, si je n'étois dans la nécessité de lui laisser ignorer mon ouvrage, dont il voudroit apparemment empêcher l'impression par rapport au sien.

J'exhorterai dans cet ouvrage tous les mystiques qui se sont trompés sur la doctrine, d'avouer leurs erreurs. J'ajouterai que ceux qui, sans tomber dans aucune erreur, se sont mal expliqués, sont obligés en conscience à condamner sans restriction leurs expressions, à ne s'en plus servir, et à lever toute équivoque par une explication publique de leurs vrais sentiments. Peut-on aller plus loin pour réprimer l'erreur ?

Dieu sait à quel point je souffre de faire souffrir en cette occasion la personne du monde pour qui j'ai le respect et l'attachement le plus constant et le plus sincère.

A M. de Noailles, archevêque de Paris.

Il le prie d'examiner à loisir le livre des Maximes, *et lui témoigne une entière déférence.*

17 octobre 1696.

Rien ne me presse, monseigneur, pour donner au public l'ouvrage que vous lisez; vous savez mieux que personne ce qui m'a engagé à le faire. Mon affaire étoit de l'écrire, pour expliquer à fond un système qui n'a jamais été bien expliqué par les uns, ni bien compris par les autres. Je n'y ai mis tant de redites que pour lever toute équivoque

dans une matière si délicate et où l'on est si ombrageux. Je n'y ai mis des raisonnements que pour réduire tout à la plus rigoureuse précision de l'école. Pour les passages, vous pouvez compter par avance qu'ils sont tous véritables. Un très-mauvais copiste a pu oublier dans sa copie les citations qui sont toutes à la marge de mon original, où j'ai cité les passages suivant mes extraits faits par moi-même, sur les auteurs. Quand il ne tiendra qu'à la vérification des passages, l'affaire sera bientôt finie; mais encore une fois, je ne suis point pressé. J'ai fait de ma part ce que j'ai cru devoir : c'est à Dieu à faire le reste, et à le faire par vous comme il lui plaira. Je ne me soucie point de mon ouvrage, et je ne suis pas même en peine de la vérité; car c'est à Dieu à en prendre soin. Je ne vous donne point mes feuilles à mesure qu'on les imprime. C'est de bonne foi que je me suis livré à vous, pour supprimer, retrancher, corriger, ajouter ce que vous croirez nécessaire. A l'égard des raisonnements, je ne crains point que l'école puisse les critiquer : au contraire, plus un scolastique sera exact théologien, et ferme dans la pure métaphysique, plus il verra que mes raisonnements ont un enchaînement nécessaire, et qu'ils mettent les véritables bornes à la spiritualité, pour empêcher les plus subtiles illusions. Qu'on examine d'un côté cette foule de passages des saints, et de l'autre mes raisonnements, on verra que mes raisonnements ne sont faits que pour modérer les passages, et pour les réduire à une doctrine très-correcte. Il est fort aisé de traiter superficiellement cette matière, d'adoucir, de glisser, et de donner un tour de condamnation perpétuelle du quiétisme à un ouvrage, pour mettre le public de son côté; mais on ne plairoit ni à Dieu ni aux hommes, en tenant une si foible conduite. Il faut dire la vérité tout entière, non-seulement afin que ceux qui l'ignorent ne s'en éloignent pas de plus en plus, mais encore afin que ceux qui la veulent étendre trop loin puissent être redressés par un ouvrage où ils verront qu'on leur donne tout ce qu'ils peuvent demander de solide. Encore une fois, je ne presse ni ne retarde : c'est à vous, monseigneur, à décider. Dieu connoît les moments qu'il tient dans sa puissance : ceux qui ont l'autorité doivent être attentifs aux moments de Dieu. Le capital est que l'ouvrage soit exactement vrai. Quand vous serez bien assuré qu'il sera correct pour le fond de la doctrine, ne vous mettez pas en peine du reste. Il me sera facile alors de ménager des approbations qui, jointes à la vôtre, arrêteront tous les critiques.

Pour moi, sans présomption, et sans me soucier de mon livre, je ne crains rien. Les autorités de la tradition sont décisives; les raisonnements sont reçus de toutes les écoles. Il n'y a que le tout que la plupart des théologiens ne sont pas assez accoutumés à voir dans toute l'étendue d'un système suivi. Mais ce tout n'est composé que des parties qu'ils ont cent fois admises, et dont tous leurs livres sont pleins. Pour les expressions, s'il m'en est échappé de dures ou d'équivoques, il est facile de les corriger; et il n'est pas étonnant qu'un ouvrage si long, et qui n'est pas encore retouché, ne soit pas fini. Il n'est question que du premier trait et du fond de la doctrine dans ce système. Pour les expressions, je les retoucherai à loisir autant qu'il vous plaira, ou,

pour mieux dire, je tiens par avance pour bien corrigé tout ce que vous, monseigneur, et M. Tronson voudrez bien corriger. Ce n'est que dans cette vue que j'ai laissé partout la moitié de la page en blanc. A l'égard des raisonnements, je retrancherai tous ceux que vous ne jugerez nécessaires, ni pour lever les équivoques, ni pour prévenir les objections des docteurs effarouchés, ni pour réduire le sens des passages aux dogmes de l'école. Mais prenez garde que si les raisonnements étoient retranchés, on m'imputeroit peut-être des conséquences que je rejette plus que personne. Quand je raisonne sur l'oraison passive et sur l'état passif, par exemple, c'est pour réduire ces choses, si marquées dans tant de livres des saints, à un genre d'oraison et de vie intérieure qui coupe la racine de toute illusion. Je parie, sans avoir lu le livre de Monsieur de Meaux, qu'il admet confusément, et par morceaux détachés, tout ce que j'admets de mon côté dans une suite nette et précise. Mais il le fait sans suite, et plus en réfutant ce qu'il veut toujours réfuter qu'en établissant de bonne foi et de suite toute l'étendue de ce qu'il est obligé d'avouer. Ne pourriez-vous pas lui demander à lire sa seconde partie, où il prétend avoir expliqué à fond les états les plus avancés, après avoir réfuté dans la première tout ce qui est excessif? Je parierois bien encore qu'il n'en a pas dit moins que moi, avec cette différence que je réduis tout à un seul point simple, évident, et de la tradition la plus constante. Pour ce qui est de condamner en termes formels tout ce qui va plus loin que mon système, je crois l'avoir fait *usque ad nauseam*. Si vous croyez que je doive le faire encore plus que je ne l'ai fait, je le ferai sans peine; car je n'ai aucune répugnance à condamner de bouche ce que je déteste du fond du cœur, et qu'on ne peut jamais trop détester. Je n'ai aucune répugnance à dire mille fois ce que j'ai déjà dit cinq cents fois. A l'égard du choix d'un homme qui puisse vous aider dans un si grand travail, vous savez, monseigneur, que je vous ai donné tout pouvoir sur moi et sur mon ouvrage. Je n'ai exclu M. Pirot que par la crainte qu'il s'ouvriroit à Monsienr de Meaux. D'ailleurs, je le crois bon homme et théologien : il me conviendroit fort. Il me reste toujours un fonds d'amitié pour M. Boileau; mais je connois sa vivacité, et vous avez décidé vous-même qu'il valoit mieux jeter les yeux sur quelque autre. Je vous ai laissé plein pouvoir de montrer tout à M. de Beaufort. Si vous cherchez quelque autre examinateur que lui, je vous supplie d'éviter les personnes trop effarouchées, et de chercher quelque théologien ferme et véritablement touché de Dieu. Plus il sera théologien précis et homme recueilli, plus il conviendra à cet examen. Je crois qu'il ne seroit pas inutile que vous eussiez la bonté de savoir là-dessus les vues de M. Tronson, que j'ai prié de vous proposer ce qui lui viendroit dans l'esprit. J'irai à Paris sans embarras, quand vous le jugerez à propos. Rien ne sera jamais plus sincère ni plus fort, monseigneur, que mon attachement et mon respect pour vous.

A Bossuet.

Il lui rend compte de tout qui a rapport à la publication du livre des Maximes.

9 février 1697.

Souffrez, s'il vous plaît, monseigneur, que je vous rende compte en détail de tout ce qui a eu rapport à la publication de mon livre.

Quand vous entrâtes dans cette affaire, vous m'avouâtes ingénument que vous n'aviez jamais lu ni saint François de Sales ni le bienheureux Jean de la Croix. Il me parut que les autres livres du même genre vous étoient aussi nouveaux. Il n'est pas étonnant qu'un homme d'une si profonde érudition en tout autre genre n'eût pas eu le loisir de lire ces livres, si peu recherchés par les savants. Cela ne m'empêcha point, monseigneur, de vous souhaiter, par préférence à tout autre, pour cet examen, parce que votre génie et votre grande lecture de la tradition vous mettoient plus que personne en état de défricher promptement la matière, et de concilier les expériences de tant de saints avec la rigueur du dogme.

Vous désirâtes que je vous expliquasse mes vues, et que je vous donnasse des mémoires. Je vous ouvris mon cœur sans ménagement, comme le fils le plus rempli de confiance au père le plus affectionné. Je vous donnai des mémoires informes, écrits à la hâte et sans précaution sur les termes, sans ordre, sans rature, et même sans les relire. C'étoient plutôt des matériaux confus pour chercher et pour travailler, que des choses digérées. Je ne les donnois que pour vous; et, par cette raison, je ne songeois point à mesurer rigoureusement les expressions. Rien n'eût été moins équitable que de vouloir que de tels mémoires fussent exacts et corrects. Cependant voici le fait décisif. Je garde encore mes originaux, que vous me rendîtes, et j'offre de démontrer, papier sur table, en présence de M. l'archevêque de Paris et de M. Tronson, que c'est précisément le même principe simple, les mêmes conséquences immédiates, le même système indivisible, répétés en cent endroits. Toute personne qui lit maintenant mon livre, et qui lira mes autres écrits sans prévention, verra une entière conformité qui saute aux yeux. Ce qui vous étoit alors entièrement nouveau vous surprit, monseigneur, et cette nouveauté vous fit croire que j'étois un esprit hardi, qui ne craignoit pas assez de blesser la tradition. Il fallut que je le devinasse; car vous me laissiez parler et écrire sans me dire un seul mot. Ma confiance et votre réserve étoient égales; vous disiez seulement que vous vous réserviez de juger de tout à la fin. Quand M. l'archevêque de Paris me disoit quelque mot avec plus d'ouverture, j'en profitois d'abord pour aller au-devant des difficultés. Je tâchois d'éclaircir tout ce que j'entrevoyois qui pouvoit faire naître des équivoques dans une matière si délicate, et où l'on étoit devenu tout à coup si ombrageux. Dès qu'on me paroissoit craindre certains termes, si ordinaires dans les livres de saint François de Sales et des autres saints, j'en cherchois d'autres encore plus propres à rassurer les

esprits alarmés, et à montrer que je ne voulois que la substance des choses, sans affecter aucune expression particulière.

Pour mes mémoires, vous crûtes y trouver toutes sortes d'erreurs folles et monstrueuses. Je voulois, selon votre pensée, que le contemplatif quittât tout culte de Jésus-Christ, toute foi explicite, toute vertu distincte, tout désir commandé par la loi de Dieu. Je disois que sa contemplation n'étoit jamais interrompue, même en dormant; je soutenois un acte permanent qui n'a plus besoin d'être réitéré; je voulois une tradition secrète de dogmes inconnus à l'Église, et réservés aux contemplatifs. J'avoue, monseigneur, qu'il est bien humiliant pour moi qu'un prélat aussi éclairé que vous ait eu une si grande facilité à me croire capable de ces extravagances. Pour moi, je ne me serois jamais avisé de leur faire l'honneur de les traiter sérieusement. Un mot de conversation tranquille auroit dissipé ces ombrages; mais enfin il n'y a aucune de ces erreurs folles et ridicules dont je n'offre de montrer la condamnation claire et la réfutation par les vrais principes, dans trente endroits de mes manuscrits.

Il n'y avoit qu'une seule difficulté entre nous, et elle faisoit naître toutes les équivoques qui vous alarmoient tant. Vous vouliez une passiveté qui fût une contemplation extatique, et seulement par intervalles. Pour moi, je voulois beaucoup moins; car je ne voulois point d'autre passiveté qu'un état habituel de pure foi et de pur amour, où la contemplation n'est jamais perpétuelle, et dont les intervalles sont remplis de tous les actes distincts des vertus, et où l'amour paisible et désintéressé exclut seulement les actes inquiets qu'on nomme activité. Comme vous ne voulûtes jamais définir la passiveté, vous n'aviez garde de m'entendre; et, supposant une passiveté extatique, vous tiriez une bonne conséquence d'un principe fort contraire au mien; car vous m'imputiez de croire les âmes passives dans une extase perpétuelle, qui détruisoit la liberté essentielle au pèlerinage de cette vie, et qui introduisoit une inspiration fanatique. Tout cela eût été vrai, si votre supposition eût été bien fondée; mais votre supposition étoit contraire non-seulement à mes termes précis, mais encore aux principes évidents et essentiels de tout mon système.

De là vient, monseigneur, que quand il fut question de signer les trente-quatre propositions, je n'hésitai que sur cet article. Je demandois qu'en disant qu'on ne peut nier l'oraison passive sans une insigne témérité, on réalisât une décision si forte, qu'on lui donnât un sens précis, et qu'on définît exactement cette passiveté qu'on autorisoit, de peur que ce ne fût un vain nom; qui fît encore le scandale des uns et l'illusion des autres. C'est ainsi que j'allois toujours de bonne foi droit au-devant des difficultés essentielles, pour ne laisser rien derrière nous sans l'avoir expliqué. Vous ne voulûtes jamais, monseigneur, définir la passiveté; vous fîtes seulement sept propositions détachées sur cette matière; mais vous ne les jugeâtes pas vous-même en état d'être arrêtées avec les autres. En effet, vous n'y donniez aucune idée claire de la passiveté, et vous vous serviez de termes dont les faux mystiques auroient pu abuser. Tout étoit donc aplani, monseigneur, excepté la

difficulté de l'état passif, qui rouloit sur une pure équivoque, facile à lever en dix minutes de conversation. Vous conveniez du pur amour, et vous le poussiez aussi loin que moi dans les épreuves, avec des termes que j'aurois voulu adoucir.

Depuis ce temps, vous demeurâtes ferme à mon égard; vous écriviez, et vous le disiez à tout le monde, excepté moi seul. Vous fîtes votre ordonnance, sans m'en parler ni avant, ni après. Votre réserve s'étendit sur toutes les autres choses indifférentes. Je ne croyois pas l'avoir méritée, et elle ne me faisoit d'autre impression que celle de me resserrer le cœur par pure amitié.

Je songeai alors fort sérieusement à éclaircir, avec les personnes qui devoient vous être le moins suspectes, l'unique point qui nous divisoit, et qui méritoit si peu de nous diviser. Je fis à la hâte une explication des trente-quatre propositions, suivant mon système, et je donnai cet ouvrage à M. Tronson. Il le lut *inoffenso pede*, et commença à voir clairement l'équivoque qui vous avoit prévenu. Ensuite M. l'archevêque de Paris fit la même lecture, et il m'avoua qu'il n'avoit rien trouvé qui ne fût correct et précis.

Je n'étois pas encore assez éloigné de m'ouvrir à vous, monseigneur, avec mon ancienne confiance; et vous le pûtes bien voir quand je vous montrai ma réponse à la sœur Charlotte, carmélite. Elle contenoit en substance tout le même système que mes anciens écrits, et que le livre nouvellement imprimé. Vous approuvâtes tout, et vous souhaitâtes seulement que j'expliquasse le terme « d'enfance, » quoiqu'il soit de l'Évangile, parce que vous saviez qu'on en avoit abusé en nos jours. Vous vîtes ma docilité; mon cœur étoit encore presque entier à votre égard: mais voici ce qui changea ma situation.

Après m'avoir vu ici sans me parler jamais de rien, vous m'écrivîtes à Cambrai que vous faisiez un ouvrage pour autoriser la vraie spiritualité et pour réprimer l'illusion, et que vous désiriez que j'approuvasse cet ouvrage. Je supposai que vous ne vouliez que la seule chose qu'il me sembloit qu'on dût vouloir : c'étoit de donner aux fidèles un corps de doctrine sur les voies intérieures, qui fût appuyé de principes solides et d'autorités décisives, pour tenir en respect les critiques ignorants des voies de Dieu, et pour redresser les mystiques visionnaires ou indiscrets. Je comptai que vous ne manqueriez pas d'établir avant que de détruire, et de prouver le vrai avant que de réfuter le faux, parce que le faux ne se réfute bien que par la preuve du vrai dans toute son étendue. Je bénis Dieu; je me réjouis; je me livrai à vous avec toute la candeur d'un enfant; je vous offris d'aller à Germigny, et je vous mandai que j'étois bien assuré que nous ne pouvions disconvenir en rien d'important. J'étois bien éloigné de soupçonner que vous voulussiez jamais renouveler des scènes odieuses, ni réveiller dans le public des idées qu'il étoit si important de laisser effacer Vous deviez être assuré de moi, et je me croyois assuré de vous. Tout le reste ne devoit point vous embarrasser. Personne ne songeoit à vous contredire : on aimoit, on respectoit l'autorité de votre personne aussi bien que celle de votre ministère. Cette autorité des pasteurs nous

étoit cent fois plus chère que les choses dont on s'imaginoit que nous étions si entêtés. Vos censures n'avoient trouvé ni murmure ni indocilité ; ce qui est d'un exemple assez rare. Les particuliers qui avoient les livres censurés les brûlèrent ou les mirent dans les mains de personnes en droit de les garder avec les livres défendus. Il n'étoit plus question d'une femme ignorante, sans crédit, sans appui, qu'on avoit laissé accabler sans dire un mot, que personne ne vouloit ni relever, ni excuser. Vous conveniez vous-même, monseigneur, qu'il n'étoit pas permis de douter de notre sincérité : c'étoit donc avec nous seuls qu'il falloit prendre des mesures; et tout eût été fini, sans éclat pour le seul côté important, quand même cette femme se seroit trouvée dans la suite la plus hypocrite et la plus fanatique des créatures. Je comptois que vous m'aimiez trop, et que vous connoissiez trop bien la délicatesse du monde sur la réputation d'un homme en place, pour vouloir donner, sur une affaire finie et trop rebattue, des scènes qui réveilleroient toujours ce qu'il falloit étouffer. Je comptois que vous n'aviez garde de me demander une approbation qui pût être jamais regardée, ni par les zélés indiscrets, ni par le public malin, comme une abjuration déguisée, et comme une souscription indirecte de formulaire que la politique m'auroit arrachée contre mes véritables sentiments. Des gens sages et modérés m'avertirent alors de prendre garde à votre dessein; mais je ne pus les croire, ni entrer dans cette défiance si contraire à ma confiance en votre bonté. Je vous promis donc, monseigneur, que j'approuverois votre livre après que je l'aurois examiné. Vous me deviez sans doute un silence de confesseur jusqu'à cet examen ; car vous ne pouviez fermer les yeux pour ne pas voir que, si vous en parliez, vous tourniez en scandale horrible le refus que je vous ferois peut-être dans la discussion. Vous deviez même supposer que, pour mon honneur, je n'aurois garde de donner une souscription si affectée à la condamnation d'une personne que j'avois estimée, et que je n'avois pu estimer sans être indigne de mon ministère, supposé que les choses que vous lui imputiez fussent véritables. Si vous n'avez pas prévu cet inconvénient, souffrez que je vous dise que vous avez été presque le seul à ne le prévoir pas, et que j'ai eu la consolation d'être plaint là-dessus par les personnes les plus raisonnables qui ont été de notre secret. Mais rien ne vous arrêtoit, parce que vous ne songiez qu'à m'engager de plus en plus du côté du public et des personnes que je respectois davantage, afin que je ne pusse plus reculer. Je vous laisse, monseigneur, à examiner devant Dieu si ces moyens répondoient à la confiance que je vous avois témoignée. Je trouvai, à mon retour de Cambrai, que la chose étoit répandue dans Paris par un certain nombre d'amis qui étoient de votre confidence, et qui en avoient beaucoup d'autres dans la leur. La nouvelle m'en revint par les personnes mêmes les plus dignes de foi auxquelles vous aviez parlé. Dès lors je devins un spectacle fort curieux. Les zélés promirent au public votre livre contre des erreurs abominables, avec ma souscription à cette espèce de formulaire. Alors je commençai à voir que vous vouliez me mener insensiblement comme un enfant à

votre but, sans me le laisser voir. Je vis clairement que ce but, contre vos intentions, étoit pour moi une éternelle flétrissure. Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? que peut-on me reprocher, pour exiger de moi une souscription de formulaire, sur une personne et sur des livres que personne ne défend, et que je n'ai jamais excusés? L'exigera-t-on de moi seul, pendant que l'Église ne parle point. et qu'on n'exige la même chose d'aucun de mes confrères? Me distinguera-t-on moi seul par cette ignominieuse demande? Dois-je la souffrir? Ne dois-je pas demander réparation d'honneur à quiconque m'oseroit attaquer là-dessus, contre toutes les règles de l'Église?

Malgré tout ce que je prévoyois, j'attendis en paix, monseigneur, ce que vous feriez. Enfin vous me donnâtes votre ouvrage. Je ne le gardai que vingt-quatre heures, et je n'en lus pas deux pages de suite; je parcourus seulement les marges. Je vis partout des passages de Mme Guyon, cités avec des réfutations atroces, où vous lui imputiez des erreurs dignes du feu, que vous assuriez qui étoient évidemment l'unique but de tout son système et de toutes les parties qui le composent. Je ne conteste point ce fait, et je n'ai que faire d'y entrer. Aussitôt je donnai le livre à M. le duc de Chevreuse pour vous le rendre, et je partis pour Cambrai; mais en partant je parlai aux personnes sages qui pouvoient m'éclairer et me consoler. Je n'en trouvai aucune, monseigneur, qui pût me répondre pour vous rien de précis, ni résister aux raisons démonstratives de mon refus pour l'approbation de votre livre. Dès que vous le sûtes, vous en fîtes part à vos amis; et les zélés, qui attendoient ma réponse, furent soigneusement informés de ce refus, qui leur parut un grand scandale. Vous éclatâtes vous-même par des plaintes, qui faisoient entendre, au préjudice de notre secret, plus que vous ne disiez. Tout me revint, et me perça le cœur, sans m'aigrir. Vous me mîtes par là entre ces deux extrémités, ou de passer ma vie avec la tache ineffaçable d'être suspect sur les articles les plus essentiels de la foi qui emportent les mœurs avec eux, ou de souscrire un formulaire déguisé. Dans ce dernier cas, on auroit toujours cru que je ne cédois que par politique : ainsi c'étoit joindre l'opprobre d'une souscription foible et lâche, au soupçon d'erreur. Le monde m'auroit regardé comme un homme qui fait une abjuration forcée entre vos mains. Les plus honnêtes gens sans dévotion, et qui ne savoient pas notre secret, m'ont dit souvent que j'aurois été déshonoré à jamais, si j'avois fait cette lâcheté. Je n'ai garde, monseigneur, de vous imputer d'avoir voulu me jeter dans ces extrémités; mais le fait est que vous m'y avez mis. Le remède que vous me prépariez pour me guérir étoit cent fois pire que le mal. Pourquoi ne me parliez-vous pas? pourquoi n'éclaircissiez-vous pas avec moi le fond de la doctrine, pour lequel vous n'étiez peiné que sur des équivoques? pourquoi vouloir vous jeter dans des discussions inutiles à l'Église, et injurieuses pour moi et pour mes amis les plus respectables?

Il ne me restoit plus qu'une seule ressource : c'étoit d'écrire pour le public, en termes si forts et si clairs, sur des principes de tradition si constante que nul critique n'osât m'attaquer, et que nul honnête

homme ne pût douter de ma sincérité dans cette explication de doctrine ; c'est ce que j'ai tâché de faire. Après ce qui s'étoit passé, personne n'a osé me conseiller de rentrer là-dessus en concert avec vous. Il n'étoit ni juste ni permis de faire dépendre de vos préventions l'unique ressource qui me restoit pour sauver ma réputation sur la foi. J'ai écrit sur les trente-quatre propositions, qui ont été ma règle inviolable. Je ne me suis éloigné de vous qu'en un seul point, qui est celui de la passiveté, et pour dire beaucoup moins que vous. J'ai condamné beaucoup de choses que les treute-quatre propositions ne condamnoient pas distinctement. J'ai qualifié très-rigoureusement tout ce qui pouvoit vous causer le moindre ombrage. Je n'ai excusé ni adouci aucune chose suspecte. Ce seroit aller contre le but qu'on se propose, et faire trop d'honneur à la personne qu'on veut flétrir, que de dire que je la justifie, quand je ne fais que poser les principes de la tradition comme vous, et condamner toutes les erreurs effectives qui ont animé votre zèle. Je n'ai garde de croire, monseigneur, que vous voulussiez donner cet avantage à la cause que vous avez combattue, et sur laquelle je suis bien éloigné de vouloir vous contredire.

Au reste, je ne me suis pas contenté de la pleine évidence de mon système; je me suis défié de moi. J'ai consulté les personnes les plus sages, les plus instruites de cette matière, les plus opposées, selon vous-même, à l'illusion, les plus zélées pour nous réunir; j'ai pesé religieusement avec elles jusqu'à la moindre expression : tout l'ouvrage leur a paru correct, utile au public, et nécessaire pour moi. En partant d'ici, je recommandai à mes amis de ne publier mon livre qu'après que le vôtre auroit été publié. Ne pouvant plus vous témoigner ma déférence pour le fond, je voulois au moins, monseigneur, vous la marquer dans cette circonstance. Ces amis, que je cite, sont des gens que le monde croit dès qu'ils parlent, quand il n'est question que de sincérité. En mon absence, ils ont cru voir bien certainement que vous aviez découvert mon secret; qu'il n'y avoit plus un moment à perdre; que vous ne songiez plus, dans l'excès de votre peine, qu'à me traverser sans garder de mesures, et sans savoir si ce que je voulois donner au public étoit bon ou mauvais; qu'enfin le seul éclat alloit me déshonorer, si on ne le prévenoit par la publication de l'ouvrage, qui se justifie assez lui-même. Dieu sait, et les hommes les plus dignes d'être crus attesteront, que je n'ai rien su ni pu savoir du parti que mes amis ont pris dans cette extrémité. Je suis réduit à louer leur zèle, et à m'affliger, monseigneur, de ce que vous avez, contre votre intention, conduit insensiblement les choses jusqu'à ce point.

Après ce que je viens de vous dire si librement, vous croirez, monseigneur, que j'ai le cœur bien malade. Non, en vérité; je me seus le cœur pour vous comme je voudrois que vous l'eussiez pour moi. Si peu que je trouvasse de correspondance de sentiments, je serois encore avec vous comme j'y étois autrefois. Si on me dit dans le monde que vous vous plaignez de moi, voici ce que je répondrai : « Pour moi, je ne me plains pas de M. l'évêque de Meaux; je le respecte trop pour

lui manquer en rien. s'il avoit à se plaindre de moi, je crois que c'est à moi-même qu'il s'en plaindroit. Je me laisserois plutôt condamner, que de me justifier sur des choses où nous nous devons l'un à l'autre un secret inviolable en honneur et en conscience. »

Vous pouvez voir, monseigneur, que je ne suis capable ni de duplicité ni de politique timide, quoique je craigne plus que la mort tout ce qui ressent la hauteur. J'espère que Dieu ne m'abandonnera pas, et qu'en gardant les règles d'humilité et de patience, avec celles de fermeté, je ne ferai rien de foible ni de bas. Jugez par là de ma sincérité dans les assurances que je vous donne. C'est à vous à régler la manière dont nous vivrons ensemble : celle qui me donnera les moyens de vous voir, de vous écouter, de vous consulter, et de vous respecter autant que jamais, est la plus conforme à mes souhaits et à mes inclinations.

A M. DE NOAILLES, ARCHEVÊQUE DE PARIS[1].

Il lui rappelle tous les faits relatifs à la publication du livre des Maximes, *et tâche de justifier la doctrine de ce livre.*

8 juin 1697.

L'extrémité où l'on pousse l'affaire de mon livre m'oblige, monseigneur, à vous rappeler tous les faits passés. Je vous supplie de ne prendre pour vous aucune des plaintes que je ferai, parce que je ne vous impute aucune des choses dont je me plains. Je suis très-persuadé que celles mêmes qui viennent de vous n'en viennent qu'à regret, et parce que vous croyez ne pouvoir mieux faire pour moi dans les circonstances présentes.

Vous savez mieux que personne, monseigneur, ce qui m'a empêché d'approuver le livre de Monsieur de Meaux, ce qui m'a fait composer le mien, et avec quelles précautions je l'ai fait. Vous vous chargeâtes de dire à Mme de M. (*Maintenon*) mes raisons pour n'approuver pas le livre de Monsieur de Meaux, et vous le fîtes avec une bonté que je ne dois jamais oublier.

J'ai retouché devant vous, dans mon livre, tout ce que vous avez cru à propos d'y retoucher pour le rendre plus précautionné. Je ne vous ai résisté en rien, ni pour ma conduite, ni pour mes expressions.

A l'égard de Monsieur de Meaux, vous saviez mieux que personne son procédé et le mien. Quand on me réduira au dernier éclat, je n'aurai pas beaucoup de choses à dire pour ouvrir les yeux du public.

Je me hâte de venir au scandale qu'on a fait sur mon livre. Vous vous souvenez bien, monseigneur, que j'offris d'abord à Mme de M., à Saint-Cyr, en votre présence, et qu'ensuite j'eus l'honneur de dire au roi que je recommencerois l'examen de mon livre avec les personnes qui l'avoient d'abord examiné, savoir : vous, monseigneur, M. Tronson et M. Pirot. Il ne devoit être question, dans cet examen,

1. A la tête de quelques copies de cette lettre, on lit ces mots : « Pour servir de mémoire seulement, car cette lettre n'a point été rendue. »

que de la doctrine essentielle à la foi, par rapport à mon livre. Je posai pour condition principale l'exclusion de Monsieur de Meaux. J'ai encore le mémoire que M. le duc de Chevreuse prit la peine de vous communiquer, et dont vous acceptâtes toutes les conditions. Celle-là étoit une des premières. Le roi eut la bonté de consentir que je fisse cet examen en cette manière, et m'en a encore fait demander l'exécution par M. le duc de Beauvilliers depuis peu de temps. Cette exclusion de Monsieur de Meaux ne venoit d'aucun ressentiment, mais d'une fâcheuse nécessité où il m'avoit réduit de n'avoir plus rien à traiter avec lui, après la conduite qu'il avoit tenue à mon égard depuis plusieurs années. J'avois même été obligé, après la publication de mon livre, de lui écrire un détail de son procédé vers moi, que M. le duc de Chevreuse eut la bonté de lui lire, et dont il ne put nier aucun fait. Quoique j'eusse des raisons très-fortes à dire, et un pressant intérêt de parler pour me justifier sur les plaintes qu'il faisoit contre mon procédé, je pris le parti de me taire, et de me laisser condamner. Je suis prêt à rendre ce mémoire public, si par malheur on me réduit à cette nécessité.

Monsieur de Meaux me devoit donner ses remarques, comme il l'avoit promis à M. le duc de Chevreuse; après quoi il ne lui restoit plus qu'à vous laisser faire. Je devois examiner moi-même de nouveau mon livre, et profiter, pour cet examen, des conseils que vous auriez la bonté de me donner après une exacte discussion entre nous. Cet examen ne regardait que la doctrine de mon livre. Voilà les bornes précises de mon engagement. Le mémoire que M. le duc de Chevreuse vous communiqua dans le même temps, et dont vous acceptâtes toutes les conditions, en fait foi. Je le joins à celui-ci.

Plus de quatre mois se sont écoulés sans que Monsieur de Meaux ait exécuté ce qu'il avoit promis. Il avoit dit d'abord que je serois le seul qui verrois ses remarques sur mon livre; ensuite il ajouta qu'il les montreroit aussi à vous, monseigneur, et à Monsieur de Chartres. Il s'est servi de ce prétexte pour former insensiblement des assemblées, que vous avez cru devoir laisser tenir pour avoir égard à la nécessité du temps, et qui n'ont pas laissé, contre votre intention, de donner une étrange scène au public. Pour moi, je suis encore à recevoir les remarques que Monsieur de Meaux m'avoit promises; et vous avez jugé, vous-même, monseigneur, que je ne devois plus les attendre, lorsque vous m'avez dit les principales choses qu'on critique dans mon livre, et que j'ai marquées en votre présence dans une espèce d'agenda. Ainsi la personne que j'avais exclue de l'examen de mon livre m'en a exclu moi-même, et mon affaire s'est traitée sans moi, par des personnes qui n'auroient dû s'en mêler qu'avec moi et à ma prière. On me tenoit en suspens; on me faisoit perdre un temps précieux; on faisoit durer le scandale, et j'étois l'homme du monde qui savoit le moins de nouvelles de sa propre affaire, pendant qu'on décidoit du sort de mon livre. Vous étiez le seul, monseigneur, qui montriez une sincère inclination pour me ménager, et qui voyiez à regret ce que vous ne pouviez plus empêcher.

Enfin, dès que les assemblées ont été finies, on a compté que tout étoit décidé, et on n'a plus songé qu'à me ramener comme un esprit malade. Quand j'ai eu l'honneur de vous voir en présence de M. Pirot, je lui dis qu'il n'étoit pas permis d'attaquer le livre d'un évêque sans être tout prêt à lui montrer deux choses, savoir : d'un côté des propositions extraites de son livre, et qui n'eussent, dans toute la suite du livre, aucun correctif; d'un autre côté, des propositions formellement contradictoires, qui fussent ou des propositions révélées, ou des conclusions théologiques. J'ajoutois qu'on ne pouvoit jamais que suivant cette règle qualifier aucun endroit de mon livre comme hérétique ou comme erroné. L'espèce d'agenda que j'avois fait sur les choses que vous m'aviez dites en gros dans notre première conversation ne marquoit ni les propositions de mon livre qu'on vouloit qualifier, ni les propositions de foi qu'elles contredisoient, ni les qualifications qu'on pouvoit faire. M. Pirot fut réduit à me dire qu'il ne pouvoit s'engager à écrire ces choses; que l'Église, dans ces décisions, n'avoit presque rien dit sur l'espérance, et que saint Thomas n'avoit raisonné en cette matière que sur les idées d'Aristote, sans citer aucun Père. C'était m'avouer qu'il n'y avoit aucune proposition de foi, ni aucune conclusion théologique sur l'espérance, dont la proposition contradictoire se trouvât dans mon livre.

Suivant la règle de mon mémoire, j'étois en droit de demander qu'on reconnût que mon livre n'étoit ni hérétique ni erroné, puisque M. Pirot n'en pouvoit donner aucune preuve. J'avois même intérêt qu'on fît particulièrement cette déclaration sur la matière du quiétisme, avant que de passer outre : mais j'oubliai tout ce qui m'intéresse le plus, pour tâcher de finir le scandale.

Je demandai si on convenoit de la doctrine d'une lettre que j'avois écrite à Monsieur de Chartres sur la matière de l'espérance; j'ajoutai que j'avois une réponse par écrit, où Monsieur de Chartres approuvoit cette doctrine. Je demandai si je pouvois compter sur elle comme sur un fondement certain. Enfin je dis que, si la doctrine de cette lettre ne suffisoit pas, on devoit me dire précisément ce qu'il falloit y ajouter, afin que je pusse au moins savoir ce qu'on me demandoit, et sur quel fondement je pouvois travailler aux éclaircissements qu'on désiroit. On conclut enfin que la doctrine de ma lettre à Monsieur de Chartres étoit saine et suffisante. Je me chargeai, selon vos conseils, monseigneur, de donner, suivant cette doctrine, des éclaircissements pour les joindre à mon livre dans une nouvelle édition. Pour moi, je m'en tiens inviolablement à cette règle arrêtée entre nous, et je vous supplie très-humblement, monseigneur, d'avoir la bonté d'agréer que nous n'y changions rien.

J'ai travaillé sur ce plan arrêté par vous-même, et j'ai achevé des éclaircissements par lesquels je démontre que tout mon livre ne peut jamais signifier que la doctrine de ma lettre à Monsieur de Chartres. Ainsi, monseigneur, je vous ai cru en tout; j'ai accompli fidèlement tout ce que j'avois promis, et je ne demande que l'exécution des choses arrêtées.

Vous savez, monseigneur, que vous n'avez fait jusqu'ici aucune discussion avec moi. Aprés celle de Monsieur de Meaux, qui a été si longue, il n'est pas juste de conclure sans m'avoir entendu. Pour moi, je ne saurois croire que l'examen soit fini, puisque nous ne l'avons pas encore commencé. Quand vous aurez discuté patiemment toutes choses avec moi, selon votre engagement, et que nous aurons examiné mes éclaircissements tous ensemble, vous serez en état de me donner des conseils proportionnés au fond de la doctrine; et vous verrez alors, monseigneur, combien je désire vous témoigner toute la déférence et toute la confiance possible.

Mais voici une chose dont je ne puis assez louer Dieu : c'est que ma lettre à Monsieur de Chartres, approuvée par vous et par lui, ne laisse plus rien à désirer sur ma doctrine touchant l'espérance, qui est la seule difficulté importante dans tout mon systéme. Il ne s'agit donc plus de ma foi. Je pense, de votre aveu et de celui de Monsieur de Chartres, sur l'espérance et sur les autres vertus, précisément comme vous pensez l'un et l'autre. Je signerai de mon sang cette lettre approuvée par vous deux. Voilà donc ma doctrine hors d'atteinte. S'il y a quelques autres points sur lesquels on veuille faire des équivoques, on n'a qu'à me les marquer; je les lèverai de même si clairement, que ceux qui les auront faites en seront contents.

Quelle difficulté reste-t-il donc? aucune sur le fond. Il ne faut plus parler de ma foi, puisqu'on l'approuve; il ne s'agit plus que de mon livre. On convient que ma doctrine est pure, et on ne peut souffrir que je démontre qu'elle est aussi pure dans mon livre que dans ma lettre à Monsieur de Chartres. Il n'y a point de particulier à qui on refuse la liberté de s'expliquer, et on la refuse à un évêque. On devroit m'en prier, et on m'en empêche. Pallavicin dit que Cajetan fut universellement blâmé à Rome de n'avoir pas voulu recevoir l'explication de Luther, et de lui avoir demandé une rétractation. Quand même je serois aussi hérétique que je suis catholique et zélé pour la foi, on devroit en conscience supporter ma mauvaise honte, et se contenter d'une explication.

Mais je suis bien loin, Dieu merci, de cette situation. Je suis évêque, je n'ai jamais rien fait de douteux : on ne peut m'opposer que mon livre. On avoue que mes sentiments sont très-purs, et on craint que je ne démontre que mon livre ne renferme que ces sentiments qu'on a approuvés.

Ou mon livre est contraire aux sentiments qu'on approuve en moi, ou il y est conforme. S'il y est contraire, mes explications paroîtront forcées : c'est à moi à prendre garde de ne me déshonorer pas par une rétractation déguisée; mais enfin rien ne renverseroit tant mon livre, et n'autoriseroit davantage la vérité, que cette rétractation déguisée par une mauvaise honte. Mais, comme je ne veux rien hasarder contre l'honneur de mon caractère, je ne donnerai aucune explication qui ne soit évidente, et qui ne paroisse telle aux personnes les plus éclairées et les moins suspectes.

Que si mon livre est conforme aux sentiments qu'on approuve dans

ma lettre, pourquoi me refuse-t-on la liberté de le justifier, pour l'édification de toute l'Eglise? Encore une fois, j'offre de démontrer que mon livre ne contient ni ne peut jamais contenir que la doctrine qu'on approuve dans ma lettre à Monsieur de Chartres. Quand on poussera les choses à l'extrémité pour m'empêcher de me justifier par la justification claire et simple de mon livre, peut-être que le public, qui jusqu'ici n'a entendu que les personnes prévenues contre moi, m'écoutera enfin quand je parlerai, et qu'il ouvrira les yeux sur des choses si claires. Ce qui est certain, c'est que je parlerai et écrirai, s'il plaît à Dieu, avec tant de clarté, que toutes les équivoques qu'on forme se dissiperont, et qu'on verra clair dans mes sentiments.

Je le déclare donc, monseigneur : je ne consentirai jamais à expliquer mes sentiments, sans les expliquer par mon livre même. Je ne puis, sans blesser ma conscience et l'honneur de mon caractère, mettre en doute le sens d'un livre qui, pris dans toute son étendue, avec tous ses correctifs, ne peut jamais avoir qu'un seul sens, qui est le bon, et celui qu'on approuve dans ma lettre à Monsieur de Chartres.

Si on veut que j'aie tort, et me réduire à une explication qui abandonne mon livre, pour me donner au public comme un homme qui se rétracte, on veut une injustice à laquelle je ne puis consentir. Je paroîtrois abandonner la doctrine du pur amour, telle qu'elle est approuvée dans ma lettre à Monsieur de Chartres, et qui fait tout le système de mon livre. Je paroîtrois entrer dans les sentiments de Monsieur de Meaux, qui ne cesse, depuis un grand nombre d'années, d'attaquer cette doctrine, et qui l'attaque encore indirectement dans son dernier livre. Je trahirois ma conscience; je déshonorerois l'épiscopat par ma lâcheté; je mériterois l'opprobre dont on me couvriroit. Il vaut mieux souffrir d'en être couvert sans l'avoir mérité.

Que prétend-on faire? On ne veut pas entendre le sens de mon livre; on ne veut pas que je le fasse entendre. Peut-on craindre qu'il ne paroisse enfin ce qu'il est? Je veux seulement démontrer que son vrai sens est celui qu'on approuve; on ne veut pas qu'il puisse avoir ce sens. Il ne suffit pas que la bonne doctrine soit en sûreté, qu'elle éclate partout dans mon livre, que l'erreur y soit partout confondue : tout cela n'est rien. Ce qu'il faut, aux dépens de l'honneur de mon caractère et de la paix de l'Église, c'est que mon livre soit mauvais; c'est que je paroisse l'avoir condamné; c'est qu'on puisse dire que je n'ai osé le soutenir, tant il étoit insoutenable. Mais, en vérité, monseigneur, souffrez que je vous représente que ce seroit là le plus mauvais parti que je pusse jamais prendre : il auroit toute la honte d'une rétractation, sans en avoir le mérite. J'aimerois cent fois mieux une rétractation tout ouverte; elle auroit au moins de la simplicité et de la bonne foi. Je la ferois de tout mon cœur, si je le pouvois sans blesser la vérité et ma conscience. Mais on ne peut jamais proposer une rétractation, ni directe ni indirecte, à un homme qui offre de démontrer que son livre ne peut avoir qu'un sens qui est déjà approuvé, surtout quand on a point encore fait avec lui la discussion qu'on lui a promise.

Je demande donc qu'on me laisse expliquer mon livre suivant ma lettre à Monsieur de Chartres, ou qu'on me laisse envoyer incessamment à Rome les choses qu'on y attend, et que j'ai promises avec la permission du roi.

Si on ne vouloit que conserver la saine doctrine et finir le scandale, on seroit ravi de me voir prêt à faire cette explication. Tout au contraire, on la craint : et pendant qu'on est d'accord avec moi pour la doctrine de laquelle seule on assure qu'on est en peine, on me pousse comme si on me croyoit hérétique. Faut-il que la hauteur et la chaleur de ceux qui me poussent soient la règle à laquelle on me sacrifie? Ma réputation, importante à mon ministère, la paix de l'Église et l'édification publique ne devroient-elles pas être préférées à l'intérêt de ceux qui ne veulent pas s'être trompés sur mon livre, puisque d'ailleurs la vérité est pleinement à couvert? Le scandale ne dure donc qu'à cause qu'on veut que j'aie eu tort, que les autres aient eu raison, et que je paroisse l'avouer.

Monsieur de Chartres, dans une lettre qu'il m'a écrite et que je garde, laisse voir très-naturellement cette inquiétude par les termes que je vais rapporter mot à mot : « Si vous soutenez ce livre par des explications, on le tiendra bon, utile, sain dans sa doctrine; on le réimprimera; on accusera de peu d'intelligence ou de mauvaise intention tous ceux qui le condamneront. Ainsi il aura cours, etc. » Peut-on dire plus clairement qu'on sent que je pourrai faire sans peine des explications décisives, et qu'on craint que le public ne sache mauvais gré à ceux qui ont fait tant de bruit contre moi avec si peu de fondement?

Il me reste une autre difficulté : c'est qu'on veut me faire adhérer aux censures de mes trois confrères qui ont censuré les livres de Mme Guyon. J'ai parlé, dans ma lettre au pape, sur ces censures, d'une manière dont on doit être satisfait; et j'aurois pu m'en dispenser, car personne n'étoit en droit de l'exiger de moi. J'ai loué le zèle des évêques, et j'ai dit que les livres étoient censurables « dans le sens qui se présente naturellement à l'esprit » (*in sensu obvio et naturali*). C'est l'expression la plus forte dont le saint-siége se serve en ces matières.

Je ne puis donc ajouter rien de réel à ce que j'ai dit dans ma lettre au pape. C'est à mon supérieur et à mon juge à qui je rends compte de mes sentiments, dans l'occasion toute naturelle que j'avois de lui parler des trente-quatre articles que j'ai arrêtés avec vous, monseigneur. J'ai parlé dans cette lettre avec respect pour mes confrères, en termes honorables pour leurs censures; et j'ai dit que les livres qu'ils ont censurés sont censurables dans le sens qui se présente naturellement. J'ai compté de mettre cette lettre à la tête de mon livre, dans une nouvelle édition : c'est sans doute l'acte le plus décisif et le plus solennel que je puisse donner au public. L'unique chose qu'on m'objecte, c'est que je n'ai pas nommé expressément les livres de Mme Guyon. Mais pour dissiper une objection si mal fondée, et pour m'expliquer sur les deux livres de Mme Guyon, intitulés : *Moyen court et facile*, etc., et

Explication du Cantique, je mettrai les noms de ces deux livres à la marge de ma lettre au pape.

Après avoir posé ce fondement, ne m'est-il pas permis de demander de quel droit on veut exiger de moi une adhésion aux censures? Est-ce une chose qui entre dans la doctrine de mon livre, dont j'ai promis de recommencer l'examen? L'Église a-t-elle fait un formulaire là-dessus? Trois évêques, quelque mérite qu'ils aient, sont-ils l'Église? peuvent-ils faire la loi à leur confrère? L'Église demande-t-elle cette adhésion aux autres évêques? Pourquoi vouloir me flétrir, en me distinguant par une demande si affectée, pendant qu'on témoigne s'intéresser si vivement sur ma réputation? Qu'ai-je fait que mon livre, dont j'offre de démontrer que la doctrine est déjà approuvée dans ma lettre à Monsieur de Chartres? Ce que j'ai dit au pape sur les livres de Mme Guyon est simple, libre, naturel, à propos et décisif. Ce que je dirois dans une adhésion aux censures, dans les circonstances présentes, n'y ajouteroit rien, et paroîtroit forcé. Je le dirois à pure perte, et avec les apparences d'un homme foible qui a fait par crainte une abjuration déguisée.

Je ne crains point l'accusation du quiétisme; car je parlerai si haut là-dessus, que je détromperai bientôt le public des moindres soupçons. Mais pour les partis bas et suspects de politique en matière de religion, si je les prenois, ils déshonoreroient mon ministère et me laisseroient un soupçon ineffaçable. Si on ne veut que s'assurer de ma doctrine, on en est pleinement assuré par ma lettre à Monsieur de Chartres, sur laquelle j'expliquerai mon livre. Si on n'est en peine que de ma réputation, et qu'on me croie de bonne foi, on n'a qu'à répondre au public de la pureté de ma doctrine, comme d'une chose qu'on connoît à fond. Le public croira mes confrères, quand ils déclareront qu'ils sont contents. Ne me doivent-ils pas en conscience ce témoignage, puisqu'ils approuvent ma doctrine et qu'ils me croient sincère? Mon livre expliqué achèvera ma justification. Mais si on veut finir brusquement cette affaire, et si on ne veut nous laisser exécuter aucune des choses qu'on m'a promises, que pourra-t-on dire au public?

Dira-t-on que mon livre est si mauvais, qu'il ne peut être expliqué bénignement? J'en répandrai dans toute l'Église une explication courte, simple, naturelle, exactement conforme à ma lettre qui est approuvée. Je lèverai l'équivoque grossière du motif spécifique des vertus, et du motif intéressé ou mercenaire, que l'on confond mal à propos, contre la tradition des saints de tous les siècles; ce sera alors qu'on verra ce que Monsieur de Chartres craint : « Mon livre, soutenu par ces explications, paroîtra bon, utile, sain dans la doctrine; on le réimprimera; on accusera de peu d'intelligence ou de mauvaise intention ceux qui l'auroient condamné; il aura cours, etc. »

Dira-t-on qu'on n'a pas cru devoir tolérer mon livre, quoiqu'il ne fût point contraire à la foi, parce qu'il favorise les illusions de Mme Guyon? Je montrerai que mes principes ne peuvent jamais souffrir l'illusion, et que j'ai porté les correctifs plus loin que les saints les plus approuvés. Je ferai voir que mon livre réprime bien plus sûrement l'illusion

dans la pratique, que celui de Monsieur de Meaux, qui autorise une oraison très-dangereuse, en ce qu'elle attaque la liberté d'une manière indéfinie.

Dira-t-on qu'on ne pouvoit me laisser expliquer mon livre, parce que je ne voulois pas adhérer aux censures de mes trois confrères? Tout le monde verra dans mon livre la condamnation formelle de toutes les erreurs qu'ils ont condamnées; et dans ma lettre au pape, l'équivalent d'une censure des livres qu'ils ont censurés.

Dira-t-on que j'ai manqué à ce que j'avois promis au roi, pour examiner de nouveau mon livre? Mais pourrai-je taire que j'ai attendu inutilement plus de quatre mois des remarques promises par Monsieur de Meaux, d'abord à M. le duc de Chevreuse, et ensuite à M. le cardinal de Bouillon, au P. de La Chaise, et à plusieurs autres personnes considérables? Pourrai-je taire qu'après ces étranges longueurs, au lieu de commencer régulièrement l'examen avec moi, on s'est plaint du retardement, comme s'il fût venu de ma part, et que j'eusse refusé toutes sortes d'éclaircissements; qu'enfin on n'a songé qu'à finir brusquement, sans examen, pour éviter la justification de mon livre? Ce n'est pas vous, monseigneur, à qui j'impute ces choses; elles viennent, malgré vous, de ceux qui n'entrent pas dans les ménagements que vous souhaiteriez.

Pourrai-je taire que j'ai demandé les propositions de foi et les conclusions théologiques auxquelles celles de mon livre sont formellement contradictoires, et que M. Pirot n'a jamais pu m'en marquer une seule? La preuve claire qu'il ne l'a pu, c'est qu'il ne le pourroit pas encore, et que je ne crains pas qu'il s'engage à me donner des propositions de foi ou des conclusions théologiques dont les contradictoires soient formellement dans mon livre, sans correctifs précis et évidents. Pourrai-je taire qu'après qu'on a agréé et souhaité si souvent que j'expliquasse mon livre pour le justifier, enfin tout à coup on me propose un parti bien différent, sans avoir rien discuté avec moi? Mais quel est ce parti? C'est qu'il faut expliquer courtement ma doctrine, sans oser dire qu'elle est celle de mon livre; c'est qu'il faut mettre au bas d'une espèce de formule de foi que j'abandonne mon livre, s'il signifie quelque autre chose que cette formule. Ne verra-t-on pas bien que je n'ose soutenir mon livre, et que j'en fais une abjuration tacite? Est-ce ainsi qu'on veut rétablir ma réputation?

Voilà des faits que je ne puis laisser ignorer à toute l'Église; ces faits sont inouïs et parlent d'eux-mêmes. Je les ferai entendre malgré moi, et avec un cœur plein d'amertume : mais il ne me sera pas permis de me taire, et je manquerois à mon ministère.

On s'imaginera répondre à tout, en disant que je suis entêté de Mme Guyon. Mais en vérité je ne comprends pas comment des personnes qui font profession de piété ne font aucun scrupule de supposer et de répandre partout que je suis dans cet entêtement. Quelle preuve en ont-ils? quel fait, quelle parole peuvent-ils alléguer?

Je connus Mme Guyon à peu près vers le temps que je vins à la cour : j'étois prévenu contre elle. Je lui demandai des explications sur

sa doctrine; elle me les donna : je les crus suffisantes pour une femme. M. Boileau fut encore plus satisfait que moi de ces mêmes explications qu'elle lui donna sur son livre intitulé *Moyen court*. Il voulut même qu'on les imprimât dans une nouvelle édition du livre. M. Nicole les approuva aussi, et demanda seulement quelques additions. Je n'ai vu ni pu voir bien souvent Mme Guyon. Mon principal commerce avec elle a été par lettres, où je la questionnois sur toutes les matières d'oraison. Je n'ai jamais rien vu que de bon dans ses réponses; et j'ai été édifié d'elle, à cause qu'il ne m'y a paru que droiture et piété. Dès qu'on a parlé contre elle, j'ai cessé de la voir, de lui écrire, et de recevoir de ses lettres, pour ôter tout sujet de peine aux personnes alarmées.

L'entêtement qu'on me reproche ne m'a pas empêché de dire à Mme de Maintenon, dès les commencements de l'affaire, que les livres de Mme Guyon étoient censurables en rigueur, quoiqu'ils pussent être excusés par l'ignorance d'une femme qui a écrit sans précaution avant l'éclat du quiétisme. Mon entêtement ne m'a pas empêché d'opiner qu'on supprimât son livre; qu'elle condamnât les erreurs qu'on lui imputoit, et qu'elle se retirât en quelque lieu éloigné de tout commerce; qu'on informât rigoureusement sur ses mœurs, disant que si elle étoit méchante, elle l'étoit plus qu'une autre. Mon entêtement ne m'a pas empêché de la laisser censurer, emprisonner, diffamer, sans avoir dit jamais aucune parole, ni dans les conversations ordinaires, ni dans les entretiens de confiance, à mes amis. Les seules personnes à qui j'en ai parlé, quand elles m'ont interrogé, sont Mme de Maintenon, vous, monseigneur, Messieurs de Meaux et de Chartres, et M. Tronson. Mon entêtement ne m'a pas empêché de conseiller à ceux qui avoient les livres de Mme Guyon de s'en défaire après les censures. Mon entêtement ne m'a pas empêché d'arrêter les trente-quatre articles, n'ayant d'abord insisté que sur le pur amour, que je voulois qu'on mît hors d'atteinte, et sur l'oraison passive, qu'il me paroissoit dangereux d'autoriser sans la définir. Mon entêtement ne m'a pas empêché de faire un livre duquel les gens les plus échauffés vous ont dit, en propres termes, que j'y « mettois en poudre toutes les erreurs de Mme Guyon; » et en effet on ne peut marquer aucune des erreurs condamnées dans les trente-quatre articles, ou dans les censures, qui ne soit fortement condamnée dans mon ouvrage. Mon entêtement ne m'a pas empêché d'écrire au pape, de mon pur mouvement, que les livres de Mme Guyon, censurés par les évêques, méritent de l'être dans leur sens naturel; ce qui est l'expression la plus décisive. Si c'est là un entêtement, j'ose dire qu'on n'en a jamais vu un de cette espèce parmi les hommes. Mais ne pourroit-on pas dire que c'est un prodigieux entêtement que d'en supposer toujours un tel en moi, sans en pouvoir donner aucune preuve?

Il est vrai que j'ai été édifié de Mme Guyon pour toutes les choses que j'en ai vues. Est-ce un crime qui mérite un si grand scandale? Je ne connois aucun ouvrage d'elle que son *Moyen court* et son *Explication du Cantique*. Elle m'a toujours protesté qu'elle n'étoit point

dans les voies de visions et d'inspirations miraculeuses, mais, au contraire, dans celles de pure foi, où l'on n'a point d'autre lumière que celle qui est commune à tous les fidèles. Elle m'a toujours paru craindre les autres voies, comme sujettes à de très-grandes illusions.

Pour les temps qui ont suivi ceux où j'ai entièrement cessé de la voir, je n'en saurois parler, et j'en laisse juger ceux qui ont l'autorité pour en faire l'examen. Je ne pourrois en porter un vrai et solide jugement qu'en l'examinant par moi-même, et la faisant expliquer à fond sur ce qu'on lui impute d'avoir dit ou fait. Je suis aussi éloigné de vouloir faire cet examen de Mme Guyon, qu'on est éloigné de vouloir que je le fasse. Je serois le premier à la réprimer et à la condamner, si elle vouloit, dans les lieux où j'aurois l'autorité, passer les bornes que l'Église donne à son sexe. J'ai déclaré au pape que les livres sont censurables; mais quand même ils ne le seroient pas, je voudrois, pour l'autorité de l'épiscopat, empêcher qu'on n'ébranlât les censures de mes confrères. Voilà l'unique fondement sur lequel des gens de bien qui se disent mes amis ne font point de scrupule de me traiter de fanatique. Quand même je serois effectivement trop prévenu en faveur de Mme Guyon, pourvu que je voulusse qu'elle demeurât dans le silence et dans la soumission aux pasteurs, devroit-on faire contre moi tout le scandale qu'on a causé? Ceux qui l'ont fait, en rendront compte à Dieu. La crainte d'une chimère pour l'avenir leur fait faire un mal présent, et plus grand que celui qu'ils craignent. Je ne veux regarder dans tout ceci que la main de Dieu, et point celle des hommes.

Je défendrai mon livre à Rome, en y envoyant mes explications, si on refuse de les faire paroître ici; et j'y enverrai aussi les preuves tirées tant des Pères que des autres saints. J'espère de la bonté du roi qu'il me laissera la liberté de me justifier à Rome; et j'espère aussi que le pape, loin de me condamner sans m'entendre, laissera mon livre sans tache, s'il est bon, ou le fera corriger, s'il n'a besoin que de quelques correctifs; ou du moins ne le condamnera qu'après que la matière en aura été traitée à fond. On verra alors quelle sera ma soumission pour son jugement.

Enfin, si on ne veut point me laisser réimprimer mon livre avec les éclaircissements qu'on m'a tant demandés, et que nous avions arrêtés dans notre dernière conférence, que je donnerois au plus tôt, je ne me plaindrai point de ce qu'on vous empêche de suivre le plan arrêté entre nous; je me contenterai, monseigneur, d'un expédient très-simple et très-pacifique. J'enverrai au pape mon livre manuscrit, avec mes additions pour l'éclaircir sur tous les points qui font de la peine, et avec des marques pour distinguer tout ce qui est ajouté d'avec l'ancien texte, qui sera rapporté fidèlement tout entier; après quoi j'attendrai en paix, et on n'aura plus ici aucun besoin de s'inquiéter. Si le pape juge que le fond de la doctrine de mon livre est mauvais, après son jugement, j'aurai une autorité suffisante pour me soumettre en conscience. Alors je me rétracterai ouvertement, et ma rétractation simple sera aussi édifiante que ma rétractation déguisée seroit,

dans les circonstances présentes, suspecte et honteuse. Je dirai hautement que je me suis trompé, puisque le saint-siége condamne le principe fondamental de tout mon système.

Si le pape juge que le fond du système est vrai, mais qu'il est nécessaire d'y ajouter encore de nouveaux éclaircissements, et des correctifs plus forts ou plus fréquemment répétés, j'y satisferai suivant ses intentions. S'il trouve que mon livre, tel que je le lui enverrai, est hors d'atteinte, et ne laisse rien à désirer contre le quiétisme; en un mot, s'il me laisse la liberté de le faire réimprimer en cet état, je conjurerai mes confrères les plus zélés de ne s'opposer pas à ce que le saint-siége m'aura permis. Ainsi tout finira en paix, quelque décision que je reçoive; et en attendant cette décision, il ne sera plus question de rien entre nous ici. Ceux qui aiment la paix sont obligé en conscience à prendre ce parti, et à le conseiller fortement, plutô que de faire un horrible scandale. Ceux qui sont passionnés ou prévenus jusqu'à rejeter un tel parti pour pousser les choses à l'extrémité, ne peuvent en conscience être ni crus ni écoutés par ceux qui agissent selon Dieu.

Je finis, monseigneur, par où j'ai commencé. c'est-à-dire par vous protester que je n'ai que des remercîments tendres et respectueux à vous faire. Je sens vos bontés dans tout ce que vous pouvez, et votre peine dans tout ce que vous ne pouvez pas. Je reçois vos conseils comme vous me les donnez, par rapport aux conjonctures. Je n'aurois à me plaindre de personne, si tout le monde vous ressembloit, ou si vous pouviez modérer les autres.

A M. de Rancé, abbé de la Trappe.

Il expose les sentiments qu'il a toujours eus, et qu'il a tâché d'exprimer dans son livre.

(Fin de juillet 1697.)

J'ai vu les lettres que vous avez écrites sur mon livre, et qu'on a rendues publiques. Permettez-moi de vous ouvrir mon cœur avec la même confiance que si j'avois l'honneur d'être connu de vous.

Il paroît, monsieur, qu'on avoit pris soin depuis longtemps de vous persuader que j'étois entêté des plus folles visions; je ne suis point surpris que vous m'en ayez cru capable. Vous avez formé ce jugement sur le témoignage des personnes très-éclairées, et vous ne connoissiez rien de moi qui pût vous empêcher de déférer à leur témoignage. La vérité est (et je la dis simplement devant Dieu) que je n'ai jamais rien cru de plus fort que ce qui est dans mon livre. Je n'ai ni n'ai eu aucun entêtement personnel; ceux qui m'en accusent ne sauroient alléguer ni un fait précis, ni une parole de moi qui vérifie ce qu'ils avancent.

Pour mon livre, tout son système se réduit manifestement à un état habituel, et non invariable, d'amour désintéressé. Tout ce qui va plus loin n'est plus mon système. Dans un livre si court, je l'ai déclaré cent fois, et personne jusqu'ici n'a condamné plus rigoureuse-

ment que moi tout ce qui iroit au delà de cette borne. Qui dit un état seulement habituel et véritable de désintéressement dit seulement un état où la plupart des actes se font sans motif intéressé. Il n'est plus question que de savoir précisément ce qu'on doit entendre par motif intéressé et par propre intérêt : tout mon système ne tendant qu'à retrancher d'ordinaire de la vie des parfaits le propre intérêt, tout mon système est décidé en bien ou en mal par la définition précise de ce terme.

Remarquez, s'il vous plaît, monsieur, que j'ai posé pour principe fondamental qu'il faut s'aimer soi-même d'un amour de charité, et, en conséquence de cet amour, se désirer tous les biens que Dieu nous promet. Cet amour de soi par pure charité renferme évidemment l'exercice de l'espérance avec son motif spécifique, et le désir de toutes les vertus, en tant que convenables pour notre dernière fin. Ce seroit la plus extravagante des contradictions, que de vouloir qu'on s'aime du plus parfait amour sans se désirer le souverain bien, avec tous les moyens qui y conduisent. Aussi ai-je appelé « une impiété de manichéens, un désespoir impie, une révolte brutale contre Dieu, » l'indifférence ou abnégation de soi-même qui empêcheroit de désirer le salut avec toutes les vertus nécessaires pour y parvenir.

D'un autre côté, j'ai toujours dit qu'il falloit vouloir le salut et les vertus, par conformité à la volonté de Dieu, n'en retranchant jamais que ce mouvement d'amour imparfait de nous-mêmes qui fait le propre intérêt. La conformité à la volonté de Dieu, prise dans toute son étendue, ne renferme pas moins l'amour de nous-mêmes par charité, et le désir de toutes les vertus, que l'amour le plus intéressé. Il ne renferme pas moins les raisons précises de vouloir les choses, que les choses qu'il faut vouloir. On ne seroit qu'à demi conforme à la volonté de Dieu, si, en voulant le bien souverain, on ne le vouloit pas par le motif propre pour lequel Dieu le veut et nous oblige à le vouloir.

Ces deux principes répandus dans tout mon livre montrent évidemment que je n'ai pu vouloir retrancher le motif spécifique de l'espérance ni d'aucune autre vertu, et par conséquent que je les ai toutes conservées dans leur intégrité.

Il est vrai qu'on peut demander pourquoi je n'ai pas défini exactement les termes d'intérêt propre, qui sont la clef générale de tout mon système. A cela je réponds, monsieur, que j'ai supposé de bonne foi, sans le définir, ce que tant de saints de tous les siècles ont supposé de même, sans en donner de définition. J'ai cru, après eux, que l'idée de l'intérêt propre étoit assez claire dans l'esprit de tous les hommes. La charité n'est jamais intéressée. Ne s'aimer que pour Dieu, c'est s'aimer aussi purement qu'on donne l'aumône. Se désirer par un amour si pur tous les dons de Dieu, c'est former des désirs aussi désintéressés que la charité même qui les inspire. De tels désirs, quoiqu'ils regardent notre bien en tant qu'il est notre bien, n'ont rien d'intéressé ou de mercenaire. En quoi donc peut consister l'intérêt propre? Qu'est-ce qui fait que certains justes sont encore mercenaires, comme les Pères l'ont remarqué; ou qu'ils sont encore pro-

priétaires, comme parlent les auteurs spirituels des derniers siècles? D'où vient que les justes, que les Pères nomment les parfaits enfants, n'ont plus cet intérêt propre qui les rendoit auparavant mercenaires ou propriétaires? Sans doute ce qui les rend tels n'est point une cupidité vicieuse, puisqu'il s'agit d'une imperfection dans l'exercice des vertus, et non pas d'un péché. Cette imperfection doit être volontaire et délibérée; autrement elle ne seroit pas dans la volonté, elle ne diminueroit en rien le mérite, et on ne pourroit pas dire au juste mercenaire : « Pourquoi votre volonté n'est-elle pas aussi désintéressée que celle du parfait enfant? » L'affection mercenaire ou intéressée ne peut donc être la concupiscence, qui est involontaire, et qui se trouve même dans les parfaits enfants. Cette affection mercenaire et intéressée doit donc être une volonté véritablement délibérée, et un amour naturel de soi-même différent de la charité. Cet amour, en affectant la volonté, l'indispose pour les actes les plus parfaits; et ce n'est que par là qu'il a part à l'exercice des vertus. Il ne se mêle point avec la charité, pour ne faire qu'un seul principe avec elle dans les actes surnaturels. A Dieu ne plaise que je parle jamais ainsi d'un amour naturel de nous-mêmes! Cet amour, si inférieur à la charité, n'opère dans la volonté que d'une manière négative, comme parle l'école; c'est-à-dire que, par son imperfection, il diminue la perfection des actes. On ne peut nier un tel amour, à moins qu'on ne veuille rejeter tout milieu délibéré entre la charité et la cupidité vicieuse. J'avoue que je ne puis entrer dans cette opinion.

Quand on s'est accoutumé à regarder ainsi l'intérêt propre et l'amour-propre comme synonymes, on n'a plus de peine à comprendre que, dans les épreuves rigoureuses où Dieu veut purifier notre amour, il nous réduit à sacrifier l'intérêt propre, c'est-à-dire toutes les recherches inquiètes et empressées de cet amour naturel de nous-mêmes par rapport à l'éternité, quoique le juste ne cesse jamais de se désirer par charité tous les biens éternels qui lui sont promis, comme je l'ai dit expressément dans mon dixième article, et en beaucoup d'autres endroits.

Voilà, monsieur, quel est l'esprit de tout mon livre, qui n'affoiblit en rien ni l'espérance ni le désir de toutes les vertus. Je comprends néanmoins que je ne me suis pas suffisamment expliqué, puisque un homme aussi éclairé que vous, et aussi expérimenté dans les voies de Dieu, ne m'a pas entendu. Si vous m'eussiez fait l'honneur de me demander le sens des choses qui vous scandalisoient, peut-être aurois-je été assez heureux pour lever votre scandale. Du moins j'aurois tâché de profiter de vos lumières pour me corriger. Je tâcherai encore de le faire, si vous avez la charité de me marquer vos difficultés. Je suis avec une sincère vénération, monsieur, etc.

AU NONCE DU PAPE.

Il proteste qu'il n'a pas eu d'autre intention que d'expliquer dans son livre les articles d'Issy ; il témoigne le désir d'aller à Rome soumettre son livre et sa doctrine au saint-siége.

Fin de juillet 1697.

FRANÇOIS, archevêque, duc de Cambrai, je déclare à vous, monseigneur le nonce de notre saint-père le pape, les choses suivantes :

Ayant appris que deux évêques vous ont donné un acte par lequel ils se plaignent de ce que j'ai mal expliqué, dans mon livre intitulé *Maximes des saints*, etc., la doctrine des trente-quatre articles que j'ai arrêtés autrefois à Issy contre le quiétisme, avec Mgrs l'archevêque de Paris et l'évêque de Meaux, et M. Tronson, je proteste que je n'ai jamais eu d'autre intention que celle de suivre ces articles. J'ai été toujours persuadé très-sincèrement de la doctrine qu'ils contiennent, et je promets de vérifier devant Sa Sainteté que je n'ai contrevenu en rien à nosdits articles. En attendant, je proteste contre tout ce qu'on pourroit faire contre moi ou contre mon livre, attendu que j'ai commencé à en rendre compte au pape avec une parfaite soumission.

Si j'ai demeuré six mois sans donner à Sa Sainteté les éclaircissements que j'avois promis, c'est que mes confrères m'ont toujours retenu ici dans l'espérance de terminer les choses d'une manière pacifique; mais enfin on me refuse la liberté d'expliquer mon livre d'une manière qui lève les équivoques des lecteurs les plus prévenus, et en même temps on veut me réduire à une rétractation, quoiqu'on ne puisse me montrer dans mon livre aucune proposition qui soit formellement contraire à la foi, et sans correctif dans le livre même. C'est ce qui me contraint de faire, avec un extrême regret, les plus respectueuses et les plus fortes instances au roi, pour obtenir de Sa Majesté la permission d'aller moi-même à Rome. J'y aurai la consolation de montrer à Sa Sainteté les correctifs que j'ai eu soin de répandre dans tout mon livre, pour exclure les mauvais sens qu'on tâche d'y donner. Je lui ferai voir avec quelle candeur je déteste les erreurs qu'on veut m'imputer. Je veux recourir à l'Église mère de toutes les autres. C'est dans son sein que j'espère me détromper, si je me trompe, ou justifier ma foi, si elle est pure.

Comme j'espère de la bonté du roi qu'il me permettra de faire un voyage si nécessaire pour le repos de ma conscience dans toute ma vie, et pour l'honneur de mon ministère, je promets de me soumettre avec une pleine docilité et sans réserve à la décision du saint-père, après qu'il aura daigné m'entendre. Dieu m'est témoin que je n'ai aucune prévention pour aucun livre, ni pour aucune personne suspecte. Je n'en ai jamais défendu, ni excusé, ni favorisé aucune directement ni indirectement. Dieu, qui sonde les cœurs, sait que je n'ai jamais cru rien au delà de la doctrine de mon livre, telle que je l'ai expliquée depuis peu à mes confrères, et telle que je l'expliquerai au pape. Je condamne et je déteste tous les sens impies ou favorables à l'illusion qu'on a voulu sans fondement donner à cet ouvrage. Je suis prêt à condamner toute doctrine et tout écrit que le saint-père condamnera. S'il juge néces-

saire de condamner mon propre livre, je serai le premier à souscrire à sa condamnation, à en défendre la lecture dans le diocèse de Cambrai, et à y publier par un mandement la censure du saint-père.

C'est dans ces sentiments que je veux vivre et mourir. Je vous supplie, monseigneur, d'avoir la bonté de conserver l'original du présent acte, écrit de ma main, et d'en envoyer demain une copie à Sa Sainteté, afin qu'elle voie ma soumission, en attendant que je puisse me mettre moi-même à ses pieds.

Fragment d'une lettre au P. Letellier, jésuite.

Fénelon ne désire point revenir à la cour; ses véritables sentiments sur le livre des Maximes; *son but en composant le* Télémaque.

1710.

Pour moi, je n'ai aucun besoin ni désir de changer ma situation. Je commence à être vieux, et je suis infirme. Il ne faut point que le P. Letellier se commette jamais, ni fasse aucun pas douteux, pour mon compte. Je n'ai jamais cherché la cour : on m'y a fait aller; j'y ai demeuré près de dix ans, sans m'ingérer, sans faire un seul pas pour moi, sans demander la moindre grâce, sans me mêler d'aucune affaire, et me bornant à répondre selon ma conscience sur les choses dont on me parloit. On m'a renvoyé : c'est à moi à demeurer en paix dans ma place. Je ne doute point qu'outre l'affaire de mon livre condamné, on n'ait employé contre moi, dans l'esprit du roi, la politique de *Télémaque;* mais je dois souffrir et me taire. D'un côté, Dieu m'est témoin que je n'ai écrit le livre condamné que pour rejeter les erreurs et les illusions du quiétisme. Mon intention étoit de dire seulement que, dans l'état de la plus haute perfection, on n'a plus d'ordinaire d'*intérêt propre* ou de propriété d'amour et d'intérêt. C'est le langage vulgaire de tous les saints mystiques, depuis saint Clément d'Alexandrie jusqu'à saint François de Sales. Je le trouve dans les livres même imprimés à Paris avec approbation depuis le mien, comme, par exemple, dans un livre de M. Le Tourneux, approuvé par M. Courcier. Monsieur de Meaux même, dans son *Instruction sur les états d'oraison*, exclut tout *intérêt propre* et même toute espérance intéressée pour l'éternité : c'est ce que M. le cardinal de Noailles et Monsieur de Chartres ont approuvé dans son texte, en le condamnant dans le mien. M. le cardinal de Noailles avoit d'abord examiné mon livre avec M. Tronson, et l'avoit fait examiner par M. Pirot. Ils avoient tous vu cent et cent fois l'exclusion de tout *intérêt propre* dans cet ouvrage, qui se réduit tout entier à cet unique point, et l'avoient trouvé incontestable. Dans la suite, Monsieur de Meaux persuada à Monsieur de Chartres que j'entendois par l'*intérêt propre* l'objet spécifique de l'espérance, savoir : la béatitude céleste. Monsieur de Chartres, qui prenoit facilement des ombrages, crut Monsieur de Meaux, et ne put souffrir dans mon livre ce qu'il venoit d'approuver dans celui de ce prélat. Tout le monde sait que, des dix examinateurs que le pape donna à mon livre, il y en eut

cinq qui soutinrent constamment jusqu'au bout qu'ils le croyoient pur. C'étoit le cardinal Rodolovic, le cardinal Gabrielli, l'évêque de Porphyre, sacriste; le P. Alfaro, jésuite, et le P. Philippe, alors général des carmes déchaussés. Suis-je inexcusable d'avoir expliqué mon livre dans un style inoffensif, pendant que ces théologiens du pape, qui ne me connoissoient point, en jugeoient de même après un an de discussion? Ils n'y désapprouvoient que le seul endroit du « trouble involontaire, » que j'ai désavoué dans tous mes écrits, et qui avoit été mis, dans l'édition faite à Paris en mon absence, sur mon manuscrit, où ces mots étoient ajoutés après coup à la marge, comme tout le monde l'a su. Ces deux mots, tant de fois désavoués et rejetés par moi, ont néanmoins servi à fonder la plus rigoureuse qualification du bref, savoir : celle « d'erroné, » comme les personnes les plus dignes de foi de Rome me l'ont fait savoir. D'ailleurs, feu de Monsieur de Meaux a combattu mon livre par prévention pour une doctrine pernicieuse et insoutenable, qui est celle de dire que la raison d'aimer Dieu ne s'explique que par le seul désir du bonheur. On a toléré et laissé triompher cette indigne doctrine, qui dégrade la charité en la réduisant au seul motif de l'espérance. Celui qui erroit a prévalu; celui qui étoit exempt d'erreur a été écrasé. Dieu soit béni! Je compte pour rien non-seulement mon livre, que j'ai sacrifié à jamais avec joie et docilité à l'autorité du saint-siége, mais encore ma personne et ma réputation. Le roi et la plupart des gens croient que c'est ma doctrine qui a été condamnée : il y a déjà plus de dix ans que je me tais, et que je tâche de demeurer en paix dans l'humiliation.

Pour *Télémaque*, c'est une narration fabuleuse en forme de poëme héroïque, comme ceux d'Homère et de Virgile, où j'ai mis les principales instructions qui conviennent à un prince que sa naissance destine à régner. Je l'ai fait dans un temps où j'étois charmé des marques de bonté et de confiance dont le roi me combloit. Il auroit fallu que j'eusse été non-seulement l'homme le plus ingrat, mais encore le plus insensé, pour y vouloir faire des portraits satiriques et insolents. J'ai horreur de la seule pensée d'un tel dessein. Il est vrai que j'ai mis dans ces aventures toutes les vérités nécessaires pour le gouvernement, et tous les défauts qu'on peut avoir dans la puissance souveraine; mais je n'en ai marqué aucun avec une affectation qui tende à aucun portrait ni caractère. Plus on lira cet ouvrage, plus on verra que j'ai voulu dire tout, sans peindre personne de suite. C'est même une narration faite à la hâte, à morceaux détachés, et par diverses reprises : il y auroit beaucoup à corriger. De plus, l'imprimé n'est pas conforme à mon original. J'ai mieux aimé le laisser paroître informe et défiguré, que de le donner tel que je l'ai fait. Je n'ai jamais songé qu'à amuser M. le duc de Bourgogne par ces aventures, et qu'à l'instruire en l'amusant, sans jamais vouloir donner cet ouvrage au public. Tout le monde sait qu'il ne m'a échappé que par l'infidélité d'un copiste. Enfin tous les meilleurs serviteurs qui me connoissent savent quels sont mes principes d'honneur et de religion sur le roi, sur l'État et sur la patrie; ils savent quelle est ma reconnoissance vive et tendre

pour les bienfaits dont le roi m'a comblé. D'autres peuvent facilement être plus capables que moi ; mais personne n'a plus de zèle sincère.

Ces préventions contre mes deux livres, qu'on aura, selon les apparences, données au roi contre ma personne, pourroient commettre le P. Letellier, s'il parloit en ma faveur. Je le conjure donc de ne rien hasarder, et de ne s'exposer jamais à se rendre inutile au bien de l'Église, pour un homme qui est, Dieu merci, en paix dans l'état humiliant où Dieu l'a mis. Tout ce que je désire est la liberté de défendre l'Église contre les novateurs, et l'espérance qu'on appuiera ce que je ferai pour la bonne cause, quand il méritera d'être soutenu.

Au P. Daubanton.

Sur la constitution Unigenitus *qui venoit de paroître.*

A Cambrai, 12 octobre 1713.

Je vous dois, mon révérend père, une des plus grandes consolations que j'aie senties depuis que je suis au monde : c'est celle de lire la nouvelle constitution contre le livre du P. Quesnel. Cette constitution fait un honneur singulier non-seulement à la personne du pieux et savant pontife qui l'a dressée lui-même avec autant de travail et de discernement, mais encore au siége apostolique, qui se trouvoit dans un très-pressant besoin de soutenir son autorité méprisée.

Le pape a fait un portrait très-ressemblant de l'auteur, qui est le chef de tout le parti, et du parti même. Il a peint leur audace, leurs artifices, leurs détours, leur souplesse pour séduire les fidèles et pour échapper aux mesures les plus décisives. Sa Sainteté a très-bien caractérisé le livre ; elle a montré une suite, un dessein caché, un venin répandu dans les propositions mêmes qui choquent le moins, un art pour prévenir le lecteur contre la doctrine et contre la discipline générale de l'Église.

J'admire le choix des propositions et l'ordre où elles sont mises : le choix fait qu'on est, sans discussion, d'abord saisi d'horreur à la vue de certains principes qui renversent tout. L'ordre fait qu'on trouve toutes les propositions de chaque genre rassemblées pour s'entre-expliquer, et pour faire sentir un système pernicieux.

On y voit une grâce qui a tous les caractères de la grâce nécessitante des protestants les plus outrés, en sorte qu'il faut rétracter les canons du concile de Trente contre Luther et Calvin, aussi bien que les constitutions publiées contre Jansénius, si on tolère une telle grâce sous des termes adoucis et captieux. On y voit une réelle impuissance d'accomplir les commandements de Dieu et d'éviter les péchés les plus énormes, même à l'égard des justes, toutes les fois qu'ils sont privés de cette grâce invincible à la volonté. On ne peut éluder cette affreuse conséquence qu'en alléguant un pouvoir éloigné d'accomplir par les forces de la seule nature les actes surnaturels, ou qu'en supposant, de mauvaise foi, qu'on peut, avec une grâce foible et disproportionnée à la tentation, faire les actes les plus forts.

On y voit le monstrueux système de Baïus et de Jansénius, qui disent que la grâce est nécessaire à la nature : ce qui est détruire la grâce même, et la réduire à être une partie essentielle de l'ordre naturel.

On y voit que le parti regarde la grâce de la foi comme la première; qu'il suppose une générale privation de grâce et un horrible abandon de Dieu à l'égard de tous les infidèles qui ne viennent point à l'Évangile, en sorte que toutes leurs actions les plus touchantes se tournent en démérite.

On y voit presque tous les chrétiens et catholiques qui vivent et meurent sans aucun secours actuel de grâce, comme le parti le suppose des Juifs, qui n'avoient, selon lui, que la lettre de la loi. Voilà le plan de Jansénius.

On y voit des principes qui tendent à changer toute la discipline de l'Église pour la pénitence, pour l'administration des sacrements et pour la lecture des livres sacrés.

On y voit deux espèces d'Églises, dont l'une se trouve dans l'autre : l'une, visible, grossière, tyrannique, et persécutrice des disciples de saint Augustin, n'est tolérée de Dieu que pour exercer leur patience; l'autre, composée des disciples de saint Augustin, est pure, courageuse, patiente; elle travaille à redresser celle du dehors.

On y voit l'esprit de présomption avec lequel l'auteur enseigne à mépriser les décisions, les censures et les anathèmes.

On y voit les principes du schisme contre l'Église, et de la sédition contre les princes. Le parti n'est soumis en apparence que quand il n'est pas encore le plus fort; il ne demeure dans l'Église que pour être la vraie Église lui-même et abattre tout le reste.

Les siècles à venir béniront à jamais un pape qui a décrédité et flétri un livre si contagieux et si autorisé depuis un grand nombre d'années.

Une constitution si forte, si mesurée, si précise, sera le plus précieux monument de la tradition pour nos jours. C'est même une providence visible que, dans un temps où l'autorité du saint-siége est si traversée et si affoiblie, elle s'exerce encore avec tant de force pour les décisions de foi, et qu'il reste dans le cœur des nations un respect pour se soumettre à ses jugements. Voilà sa véritable grandeur : tout le reste peut lui être contesté; mais ceci demeure dans tous les cœurs catholiques. Si Rome cessoit peu à peu d'exercer ce genre d'autorité, on ne la connoîtroit plus que par ses dispenses contre le droit commun, et elle demeureroit étrangement avilie.

Je suis ravi de ce que l'école des thomistes a eu part à l'examen et à la condamnation du livre. Voilà cette école intéressée de plus en plus à distinguer clairement sa doctrine de celle des jansénistes : il faut la piquer d'honneur, afin qu'elle demeure exactement dans ses bornes, pour ne servir point d'asile au parti.

Il seroit fort à désirer, si je ne me trompe, qu'on pût faire au P. Quesnel les monitions canoniques, pour l'obliger à se conformer à la constitution.

1° Il devroit condamner son livre avec toutes les qualifications por-

tées dans la constitution, purement, simplement, absolument et sans restriction, dans son sens propre, véritable et naturel, sans sous-entendre aucun changement de langage fait par le saint-siége. Vous savez que ce prétendu changement de langage est le subterfuge que le parti a souvent employé.

2° Il faudroit qu'il condamnât ainsi les cent une propositions, avec le livre dont elles sont bien extraites.

3° Il faudroit qu'il promît une croyance intérieure, certaine, irrévocable, de la justice de cette décision.

4° Il faudroit que, conformément à la constitution, il condamnât tous les écrits faits pour soutenir le livre. S'il refusoit de le faire, il faudroit, ce me semble, le déclarer excommunié et retranché du corps de l'Église catholique. Ce coup d'autorité feroit impression sur beaucoup de personnes qui ont encore quelque délicatesse de conscience en faveur de la catholicité.

Je prie de plus en plus tous les jours à l'autel pour la conservation du pape, qui est si nécessaire et si cher à toute l'Église.

Je suis avec vénération, mon révérend père, etc.

LETTRES SPIRITUELLES.

AU P. LAMI, BÉNÉDICTIN.

Sur les dégoûts et les sécheresses de l'oraison.

A Tournay, 26 octobre 1701

Pardon, mon révérend père, de n'avoir pas répondu à votre question. Il n'y a eu dans mon silence rien qui doive vous faire aucune peine, ni qui vienne d'aucune réserve. Voici simplement ce que je pense là-dessus :

Notre corps n'a besoin que d'être nourri; il lui suffit que l'âme qui le gouverne soit sensiblement avertie de ses besoins, et que le plaisir facilite l'exécution d'une chose si nécessaire. Pour l'âme, elle a un autre besoin : si elle étoit simple, elle pourroit recevoir toujours une force sensible, et en bien user; mais, depuis qu'elle est malade de l'amour d'elle-même, elle a besoin que Dieu lui cache sa force, son accroissement, et ses bons désirs. Si elle les voit, du moins ce n'est qu'à demi, et d'une manière si confuse qu'elle ne peut s'en assurer; encore ne laisse-t-elle pas de regarder ces dons avec une vaine complaisance, malgré une incertitude si humiliante. Que ne feroit-elle point, si elle voyoit clairement la grâce qui l'inspire, et sa fidèle correspondance! Dieu fait donc deux choses pour l'âme, au lieu qu'il n'en fait qu'une pour le corps. Il donne au corps la nourriture, avec la faim et le plaisir de manger; tout cela est sensible. Pour l'âme, il donne la faim qui est le désir, et la nourriture; mais en accordant ses dons il les cache, de peur que l'âme ne s'y complaise vainement. Ainsi, dans les temps d'épreuve où il veut nous purifier, il nous soustrait les goûts, les ferveurs sensibles, les désirs ardents et aperçus. Comme l'âme tournoit en poison, par orgueil, toute force sensible, Dieu la réduit à ne sentir que dégoût, langueur, foiblesse, tentation. Ce n'est pas qu'elle ne reçoive toujours les secours réels : elle est avertie, excitée, soutenue pour persévérer dans la vertu; mais il lui est utile de n'en avoir point de goût sensible, qui est très-différent du fond de la chose. L'oraison est très-différente du plaisir sensible qui accompagne souvent l'oraison. Le médecin fait quelquefois manger le malade sans appétit; il n'a aucun plaisir à manger, et ne laisse pas de digérer et de se nourrir. Sainte Thérèse remarquoit que beaucoup d'âmes quittoient, par découragement, l'oraison, dès que le goût sensible cessoit, et que c'étoit quitter l'oraison quand elle commence à se perfectionner. La vraie oraison n'est ni dans le sens ni dans l'imagination ; elle est dans l'esprit et dans la volonté. On peut se tromper beaucoup en parlant de plaisir et de délectation. Il y a un plaisir indélibéré et sensible qui prévient la volonté et qui est indélibéré; celui-là peut être séparé d'une très-véritable oraison : il y a le plaisir délibéré, qui n'est autre chose que la volonté délibérée même. Cette délectation, qui est notre vouloir délibéré, est celle que le Psalmiste com-

mande, et à laquelle il promet une récompense : « Delectare in Domino, et « dabit tibi petitiones cordis tui[1]. » Cette délectation est inséparable de l'oraison en tout état, parce qu'elle est l'oraison même : mais cette délectation, qui n'est qu'un simple vouloir, n'est pas toujours accompagnée de l'autre délectation prévenante et indélibérée qui est sensible. La première peut être très-réelle, et ne donner aucun goût consolant. C'est ainsi que les âmes les plus rigoureusement éprouvées peuvent conserver la délectation de pure volonté, c'est-à-dire le vouloir ou l'amour tout nu, dans une oraison très-sèche, sans conserver le goût et le plaisir de faire oraison : autrement il faudroit dire qu'on ne se perfectionne dans les voies de Dieu qu'autant qu'on sent augmenter le plaisir des vertus, et que toutes les âmes privées du plaisir sensible par les épreuves ont perdu l'amour de Dieu, et sont dans l'illusion. Ce seroit renverser toute la conduite des âmes et réduire toute la piété au plaisir de l'imagination; c'est ce qui nous mèneroit au fanatisme le plus dangereux : chacun se jugeroit soi-même, pour son degré de perfection, par son degré de goût et de plaisir. C'est ce que font souvent bien des âmes sans y prendre garde; elles ne cherchent que le goût et le plaisir dans l'oraison; elles sont toutes dans le sentiment; elles ne prennent pour réel que ce qu'elles goûtent et imaginent : elles deviennent en quelque manière enthousiastes. Sont-elles en ferveur, elles entreprennent et décident tout; rien ne les arrête, nulle autorité ne les modère. La ferveur sensible tarit-elle, aussitôt ces âmes se découragent, se relâchent, se dissipent et reculent; c'est toujours à recommencer : elles tournent, comme une girouette, à tout vent; elles ne suivent Jésus-Christ que pour les pains miraculeusement multipliés[2]; elles veulent des cailles au désert[3]; elles cherchent toujours, comme saint Pierre, à dresser des tentes sur le Thabor, et à dire[4] : « Oh ! que nous sommes bien ici ! » Heureuse l'âme qui est également fidèle dans l'abondance sensible et dans la privation la plus rigoureuse ! « Sicut mons Sion non « commovebitur[5] » Elle mange le pain quotidien de pure foi, et ne cherche ni à sentir le goût que Dieu lui ôte, ni à voir ce que Dieu lui cache : elle se contente de croire ce que l'Église lui enseigne, d'aimer Dieu d'une volonté toute nue, et de faire, quoi qu'il lui en coûte, tout ce que l'Évangile commande et conseille. Si le goût vient, elle le reçoit comme le soutien de sa foiblesse; s'il échappe, elle en porte en paix la privation, et aime toujours. C'est l'attachement au sensible qui fait tantôt le découragement, tantôt l'illusion; au contraire, c'est cette fidélité dans la privation du sensible qui préserve de l'illusion. Quand on perd, sans se procurer cette perte par infidélité, le goût sensible, on ne perd que ce que perd un enfant que ses parents sèvrent : le pain sec et dur est moins doux, mais plus nourrissant que le lait; la correction d'un précepteur fait plus de bien que les caresses d'une nourrice.

Cessons de raisonner en philosophes sur la cause, et arrêtons-nous simplement à l'effet. Comptons que nous ne devons jamais tant faire

1. *Ps.* XXXVI, 4. — 2. Joan., VI, 16. — 3. *Exod.*, XVI, 13. — 4. Matth, XVII, 4.
5. *Ps.* CXXIV, I.

oraison que quand le plaisir de faire oraison nous échappe : c'est le temps de l'épreuve et de la tentation, et par conséquent celui du recours à Dieu et de l'oraison la plus intime. D'un autre côté, il faut recevoir simplement les ferveurs sensibles d'oraison, puisqu'elles sont données pour nourrir, pour consoler, pour fortifier l'âme; mais ne comptons point sur ces douceurs où l'imagination se mêle souvent et nous flatte. Suivons Jésus-Christ à la croix comme saint Jean : c'est ce qui ne nous trompera point. Saint Pierre fut dans une espèce d'illusion sur le Thabor. Il est aisé de se dire à soi-même : « J'aime Dieu de tout mon cœur, » quand on ne sent que du plaisir dans cet amour; mais l'amour réel est celui qui aime en souffrant : « Noli credere affectui tuo « qui nunc est. »

AU MÊME.

Avec quelle précaution il faut conduire les âmes qui paraissent être dans les voies extraordinaires.

A Cambrai, 25 mars 1707.

Je ne veux point, mon révérend père, former aucun sentiment sur la sincérité de la personne que vous avez examinée, ni me mêler de juger des choses qu'elle prétend éprouver : vous pouvez bien mieux en juger, après avoir observé de près le détail, que ceux qui, comme moi, n'ont rien vu ni suivi. En général, je craindrois fort que la lecture des choses extraordinaires n'eût fait trop d'impression sur une imagination foible. D'ailleurs l'amour-propre se flatte aisément d'être dans les états qu'on a admirés dans les livres. Il me semble que le seul parti à prendre est de conduire cette personne comme si on ne faisoit attention à aucune de ces choses, et de l'obliger à ne s'y arrêter jamais elle-même volontairement : c'est le vrai moyen de découvrir si l'amour-propre ne l'attache point à ces prétendues grâces. Rien ne pique tant l'amour-propre et ne découvre mieux l'illusion, qu'une direction simple, qui compte pour rien ces merveilles, et qui assujettit la personne en qui elles sont à faire comme si elle ne les avoit pas. Jusqu'à ce qu'on ait fait cette épreuve, on ne doit pas croire, ce me semble, qu'on ait éprouvé la personne, ni qu'on se soit précautionné contre l'illusion. En l'obligeant à ne s'arrêter jamais volontairement à ces choses extraordinaires, on ne fera que suivre la règle du bienheureux Jean de la Croix, qui est expliquée à fond dans ses ouvrages. « On outrepasse toujours, dit-il, ces lumières, et on demeure dans l'obscurité de la foi nue. » Cette obscurité et ce détachement n'empêchent pas que les impressions de grâce et de lumière ne se fassent dans l'âme, supposé que ces dons soient réels; et s'ils ne le sont pas, cette foi qui ne s'arrête à rien garantit l'âme de l'illusion. De plus, cette conduite ne gêne point une âme pour les véritables attraits de Dieu, car on ne s'y oppose point; elle ne pourroit que contrister l'amour-propre, qui voudroit tirer une secrète complaisance de ces états extraordinaires; et c'est précisément ce qu'il importe de retrancher. Enfin, quand même ces choses seroient certainement réelles et excellentes, il seroit capital

d'en détacher une âme, et de l'accoutumer à une vie de pure foi ; quelque excellence qu'il puisse y avoir dans ces dons, le détachement de ces dons est encore plus excellent qu'eux : « adhuc excellentiorem viam vobis demonstro. [1] » C'est la voie de foi et d'amour, sans s'attacher ni à voir, ni à sentir, ni à goûter, mais à obéir au Bien-Aimé : cette voie est simple, droite, abrégée, exempte des piéges de l'orgueil. Cette simplicité et cette nudité font qu'on ne prend point autre chose pour Dieu, ne s'arrêtant à rien. Si vous n'agissez que par cet esprit de foi que vous devez inspirer à la personne, Dieu vous fera trouver ce qui lui convient pour être secourue dans sa voie, ou du moins ce qui vous conviendra pour n'être point trompé. Ne suivez point vos raisonnements naturels, mais l'esprit de grâce et les conseils des saints expérimentés, comme le bienheureux Jean de la Croix, qui sont très-opposés à l'illusion. Dieu sait à quel point je suis, mon révérend père, tout à vous, à jamais en lui.

Au même.

Ne pas croire aisément aux opérations extraordinaires ; suivre paisiblement l'attrait que Dieu nous donne dans l'oraison.

2 octobre 1710.

Je suis ravi, mon révérend père, d'apprendre par vous-même des nouvelles de votre santé ; personne ne s'y intéresse plus que moi. Le remède qui vous soulage est bien extraordinaire, et il ne faut pas en juger par les règles de la physique, puisqu'il n'opère en aucun autre homme ce qu'il opère en vous. Je ne crois pas néanmoins que vous deviez juger que cette opération soit miraculeuse. Il me semble qu'il n'y a qu'à continuer simplement et sans raisonner l'usage du remède, puisqu'il est approuvé par les médecins, et qu'il vous soulage. Il n'y a ni pacte secret ni superstition à craindre dans une telle potion ; prenez-la donc sans aucun scrupule. Si ce sirop est bon pour le corps, l'oraison qui le suit ne peut être que bonne pour l'âme. Je ne vois nul danger d'illusion dans une oraison que vous n'avez ni cherchée ni imaginée. Elle se présente comme d'elle-même, et vous ne faites que la recevoir pour ne résister pas au don de Dieu. Cette oraison ne vous occupe que de lui et de toutes les vertus qu'il commande dans l'Évangile. Il est vrai que vous ne sauriez comprendre aucune liaison entre votre sirop et votre oraison ; mais que savons-nous s'il y a quelque liaison réelle entre ces deux choses, qui n'ont, ce semble, aucun rapport ? Il n'y a qu'à ne chercher point ce rapport, qu'à ne juger de rien et qu'à demeurer simplement dans les ténèbres de la foi. Je n'ai aucune lumière ni sentiment extraordinaire ; mais s'il m'en venoit, je ne voudrois, dans le doute, ni les rejeter par une sagesse incrédule, ni y acquiescer par un goût de ces sortes de grâces apparentes, qui peuvent flatter l'amour-propre et exposer à l'illusion. Je voudrois, selon la règle du bienheureux Jean de la Croix, « outrepasser » tout sans en

1. *I Cor.*, XII, 31.

juger, et demeurer dans l'obscurité de la pure foi, me contentant de croire sans voir, d'aimer sans sentir, si Dieu le veut, et d'obéir sans écouter mon amour-propre. L'obscurité de la foi et l'obéissance à l'Évangile ne nous égareront jamais. Or l'oraison que Dieu vous fait éprouver est très-conforme à l'Évangile; d'où je conclus que vous ferez très-bien de la continuer tant qu'elle pourra durer, et de rentrer paisiblement dans votre nudité dès que Dieu vous ôtera cette oraison. Je vous supplie de me mander les suites de cet état; car, outre que de telles choses méritent une grande attention, et que je voudrois y trouver mon instruction pour les besoins du prochain, de plus je m'intéresse au delà de toute instruction à tout ce qui vous touche. Je suis attentif, non-seulement au moral de cette expérience pour votre union avec Dieu, mais encore au physique pour votre santé. Donnez-moi donc de vos nouvelles, et soyez persuadé, mon révérend père, que personne ne peut vous aimer et honorer plus que, etc.

A la sœur Charlotte de Saint-Cyprien, carmélite.

Sur l'oraison de contemplation, et sur les différents états de la perfection chrétienne.

A Versailles, 10 mars 1696.

Vous pouvez facilement, ma chère sœur, consulter des personnes plus éclairées que moi sur les voies de Dieu, et je vous coujure même de ne suivre mes pensées qu'autant qu'elles seront conformes aux sentiments de ceux qui ont reçu de la Providence l'autorité sur vous.

La contemplation est un genre d'oraison autorisé par toute l'Église; elle est marquée dans les Pères et dans les théologiens des derniers siècles; mais il ne faut jamais préférer la contemplation à la méditation. Il faut suivre son besoin et l'attrait de la grâce, par le conseil d'un bon directeur. Ce directeur, s'il est plein de l'esprit de Dieu, ne prévient jamais la grâce en rien; et il ne fait que la suivre patiemment pas à pas, après l'avoir éprouvée avec beaucoup de précaution. L'âme qui contemple de la manière la plus sublime doit être la plus détachée de sa contemplation, et la plus prête à rentrer dans la méditation, si son directeur le juge à propos. Balthazar Alvarez, l'un des directeurs de sainte Thérèse, dit, suivant une règle marquée dans tous les meilleurs spirituels, que quand la contemplation manque il faut reprendre la méditation, comme un marinier se sert de rames quand le vent n'enfle plus les voiles. Cette règle regarde les âmes qui sont encore dans un état mêlé : mais, en quelque état éminent et habituel qu'on puisse être, la contemplation ni acquise ni infuse ne dispense jamais des actes distincts des vertus; au contraire, les vertus doivent être les fruits de la contemplation. Il est vrai seulement qu'en cet état les âmes font les actes des vertus d'une manière plus simple et plus paisible, qui tient quelque chose de la simplicité et de la paix de la contemplation.

Pour Jésus-Christ, il n'est jamais permis d'aller au Père que par lui;

mais il n'est pas nécessaire d'avoir toujours une vue actuelle du Fils de Dieu, ni une union aperçue avec lui. Il suffit de suivre l'attrait de la grâce, pourvu que l'âme ne perde point un certain attachement à Jésus-Christ dans son fond le plus intime, qui est essentiel à la vie intérieure. Les âmes mêmes qui ne sont pas d'ordinaire occupées de Jésus-Christ dans leur oraison, ne laissent pas d'avoir de temps en temps certaines pentes vers lui, et une union plus forte que tout ce que les âmes ferventes d'un état commun éprouvent d'ordinaire. Une voie où l'on n'auroit plus rien pour Jésus-Christ seroit non-seulement suspecte, mais encore évidemment fausse et pernicieuse. Il est vrai seulement qu'entre ces deux états, de goûter souvent Jésus-Christ ou de demeurer solidement uni à lui, sans avoir en ce genre beaucoup de sentiments et de goûts aperçus, on ne choisit point; chacun doit suivre en paix le don de Dieu, pourvu que toute l'âme ne tienne à Dieu que par Jésus-Christ, unique voie et unique vérité.

Votre oraison, de la manière dont vous me la dépeignez, n'a rien que de bon : elle est même variée et pleine d'actes très-faciles à distinguer. Ces différents sentiments d'adoration, d'amour, de joie, d'espérance et d'anéantissement devant Dieu, sont autant d'actes très-utiles. Pour les lumières, les goûts et les sentiments auxquels vous dites : « Vous n'êtes pas mon Dieu, etc., » cela est encore très-bon; il faut être prêt à être privé de ces sortes de dons qui consolent et qui soutiennent. Il n'y a que l'amour et la conformité à la volonté de Dieu qu'on ne doit jamais séparer de Dieu même, parce qu'on ne peut être uni même immédiatement à Dieu, pour parler le langage des mystiques, que par l'amour et par la conformité à sa volonté dans tout ce qu'elle fait, qu'elle commande et qu'elle défend.

L'acte d'adoration de l'Être spirituel, infini et incompréhensible, qui ne peut être ni vu ni senti, ni goûté, ni imaginé, etc., est l'exercice tout ensemble du pur amour et de la pure foi. Persévérez dans cet acte sans scrupule : y persévérer, c'est le renouveler sans cesse d'une manière simple et paisible. Ne le quittez point pour d'autres choses, que vous chercheriez peut-être avec inquiétude et empressement, contre l'attrait de votre grâce. Il y aura assez d'occasions où ce même attrait vous occupera de Jésus-Christ, et des actes distincts des vertus qui sont nécessaires à votre état intérieur et extérieur.

Pour le silence dont le Roi-prophète parle, c'est celui dont saint Augustin parle aussi, quand il dit : « Que mon âme fasse taire tout ce qui est créé, pour passer au-dessous de tout ce qui n'est point Dieu lui-même; qu'elle se fasse taire aussi elle-même à l'égard d'elle-même : « Sileat anima mea ipsi sibi; » que dans ce silence universel elle écoute le Verbe qui parle toujours, mais que le bruit des créatures nous empêche souvent d'entendre. » Ce silence n'est pas une inaction et une oisiveté de l'âme; ce n'est qu'une cessation de toute pensée inquiète et empressée, qui seroit hors de saison quand Dieu veut se faire écouter. Il s'agit de lui donner une attention simple et paisible, mais très-réelle, très-positive, et très-amoureuse pour la vérité qui parle au dedans. Qui dit attention dit une opération de l'âme, et une opération

intellectuelle accompagnée d'affection et de volonté. Qui dit imposer silence dit une action de l'âme qui choisit librement et par un amour méritoire. En un mot, c'est une fidélité actuelle de l'âme, qui dans sa paix la plus profonde préfère d'écouter l'esprit intérieur de grâce à toute autre attention. Alors l'opération tranquille de l'âme est une pure intellection, quoique les mystiques, prévenus des opinions de la philosophie de l'école, aient parlé autrement. L'âme y contemple Dieu comme incorporel, et par conséquent elle n'admet ni images ni sensations qui le représentent; elle l'adore ainsi tel qu'il est. Je sais bien que l'imagination ne cesse point alors de représenter des objets, et les sens de produire des sensations; mais l'âme, uniquement soutenue par la foi et par l'amour, n'admet volontairement aucune de ces choses qui ne sont ni Dieu ni rien de ressemblant à sa nature, non plus qu'un mathématicien ne fait point entrer dans ses spéculations de mathématiques la vue involontaire des mouches qui bourdonnent autour de lui.

Il faut seulement remarquer deux choses sur la contemplation : la première, que le Verbe, en tant qu'il est incarné, quand il parle dans cette oraison, ne doit pas être moins écouté que quand il parle sans nous représenter son incarnation; en un mot, Jésus-Christ peut être l'objet de la plus pure et de la plus sublime contemplation. Il est contemplé par les bienheureux dans le ciel; à plus forte raison peut-il être contemplé sur la terre par les âmes de la plus éminente oraison, lesquelles, étant encore dans le pèlerinage, sont toujours jusques à la mort dans un état essentiellement différent de celui des saints arrivés au terme. Jésus-Christ n'est pas moins la vérité et la vie que la voie. Il n'y a aucun état où l'âme la plus parfaite puisse ni marcher, ni contempler, ni vivre qu'en lui et par lui seul. Il ne suffit pas de tenir à lui confusément; il faut être occupé distinctement de lui et de ses mystères. Il est vrai qu'il y a des âmes qui ne le voient point actuellement dans leur contemplation, et qui croient même pour un temps l'avoir perdu, lorsqu'elles sont dans les épreuves; mais celles qui n'en sont pas occupées pendant la pure et actuelle contemplation en sont occupées dans certains intervalles, où elles trouvent que Jésus-Christ leur est toutes choses. Celles qui sont dans les épreuves ne perdent pas plus Jésus-Christ que Dieu; elles ne perdent ni l'un ni l'autre que pour un temps, et en apparence. L'Époux se cache, mais il est présent: la peine où est l'âme, en croyant l'avoir perdu, est une preuve qu'elle ne le perd jamais, et qu'elle n'est privée que d'une possession goûtée et réfléchie.

La seconde remarque à faire sur la contemplation est que cette contemplation pure et directe, où nulle image ni sensation n'est admise volontairement, n'est jamais, en cette vie, continuelle et sans interruption : il y a toujours des intervalles où l'on peut et où l'on doit, suivant la grâce et suivant son besoin, pratiquer les actes distincts de toutes les vertus, comme de la patience, de l'humilité, de la docilité, de la vigilance et de la contrition; et, en un mot, il faut remplir tous les devoirs intérieurs et extérieurs marqués dans l'Évangile. Loin de les négliger dans l'état de perfection, on ne doit juger du degré de la per-

fection de chaque âme que par la fidélité qu'elle a dans toutes ces choses. Si, dans ces intervalles, on ne trouvoit jamais en soi ni l'union à Jésus-Christ, ni les actes distincts des vertus, on devroit beaucoup craindre de tomber dans l'illusion. Alors il faudroit, suivant le conseil le plus sage qu'on pourroit trouver, s'exciter avec les efforts les plus empressés pour trouver Jésus-Christ et les vertus, si on étoit encore dans l'état où je vous ai dit que Balthazar Alvarez veut qu'on prenne la rame quand le vent n'enfle plus les voiles. Que si on étoit dans un état de contemplation plus habituelle, où la rame ne fût plus d'aucun usage, il faudroit, non pas s'exciter avec inquiétude et empressement, mais faire des actes simples et paisibles sans y rechercher sa propre consolation. Cette sorte d'excitation, ou plutôt de fidélité tranquille et très-efficace, ne troublera jamais l'état des âmes les plus éminentes, quand elles les feront par obéissance. Peut-être croiront-elles ne faire point des actes, parce qu'elles ne les feront point par formules et par secousses empressées; mais ces actes n'en seront pas moins bons. Il y a une grande différence entre les actes empressés qu'on s'efforce de faire pour s'y appuyer avec une subtile complaisance, ou ceux qu'on fait de toute la force de la volonté, avec simplicité et paix, pour obéir à un directeur. Enfin le fondement, qui doit être immobile, est qu'il n'y a aucun degré de contemplation où l'âme ne se nourrisse, d'une manière plus ou moins aperçue, par la vue de Jésus-Christ, par celle de ses mystères, et par les actes distincts des vertus. Les actes aperçus ne viennent pas toujours également comme on le voudroit, pour se consoler et pour s'assurer dans les temps de l'actuelle et directe contemplation. Il ne faut pas même interrompre ce que Dieu fait, pour ce que nous voudrions faire; mais, hors de ces actes, il faut toujours un peu plus ou un peu moins d'union aperçue à Jésus-Christ et d'actes distincts.

Au reste, voici, ce me semble, les véritables notions des termes dont les plus saints mystiques se sont servis si fréquemment et si utilement, mais dont j'entends dire tous les jours avec douleur qu'on a étrangement abusé.

L'abandon n'est que le pur amour dans toute l'étendue des épreuves, où il ne peut jamais cesser de détester et de fuir tout ce que la loi écrite condamne, et où les permissions divines ne dispensent jamais de résister jusqu'au sang contre le péché pour ne le pas commettre, et de le déplorer, si par malheur on y étoit tombé : car le même Dieu qui permet le mal le condamne; et sa permission, qui n'est pas notre règle, n'empêche pas qu'on ne doive, par le principe de l'amour, se conformer toujours à sa volonté écrite, qui commande le bien et qui condamne tout ce qui est mal. On ne doit jamais supposer la permission divine que dans les fautes déjà commises; cette permission ne doit diminuer en rien alors notre haine du péché, ni la condamnation de nous-mêmes.

L'activité que les mystiques blâment n'est pas l'action réelle et la coopération de l'âme à la grâce; c'est seulement une crainte inquiète ou une ferveur empressée qui recherche les dons de Dieu pour sa propre consolation.

L'état passif, au contraire, est un état simple, paisible, désintéressé,

où l'âme coopere à la grâce d'une manière d'autant plus libre, plus pure, plus forte et plus efficace, qu'elle est plus exempte des inquiétudes et des empressements de l'intérêt propre

La propriété que les mystiques condamnent avec tant de rigueur, et qu'ils appellent souvent impureté, n'est qu'une recherche de sa propre consolation et de son propre intérêt dans la jouissance des dons de Dieu, au préjudice de la jalousie du pur amour, qui veut tout pour Dieu, et rien pour la créature. Le péché de l'ange fut un péché de propriété : « stetit in se, » comme parle saint Augustin. La propriété bien entendue n'est donc que l'amour-propre ou l'orgueil, qui est l'amour de sa propre excellence en tant que propre, et qui, au lieu de rapporter tout et uniquement à Dieu, rapporte encore un peu les dons de Dieu à soi, pour s'y complaire. Cet amour-propre fait, dans l'usage des dons extérieurs, la plupart des défauts sensibles. Dans l'usage des dons intérieurs, il fait une recherche très-subtile et presque imperceptible de soi-même dans les plus grandes vertus; et c'est cette dernière purification qui est la plus rare et la plus difficile.

Les mystiques appellent aussi souvent impureté les empressements de l'amour intéressé, qui troublent la paix d'une âme attirée à la générosité du pur amour. L'amour intéressé n'est point un péché; et il ne peut être permis, dans ce langage, de l'appeler une impureté, qu'à cause qu'il est différent de l'amour désintéressé, que l'on nomme pur. L'amour intéressé se trouve souvent dans de très-grands saints, et il est capable de produire d'excellentes vertus.

La désappropriation bien entendue n'est donc que l'abnégation entière de soi-même selon l'Évangile, et la pratique de l'amour désintéressé dans toutes les vertus. La cupidité, qui est opposée à la charité, ne consiste pas seulement dans la concupiscence charnelle et dans tous les vices grossiers, mais encore dans cet amour spirituel et déréglé de soi-même pour s'y complaire.

L'attrait intérieur dont les mystiques ont parlé n'est point une inspiration miraculeuse et prophétique, qui rende l'âme infaillible, ni impeccable, ni indépendante de la direction des pasteurs; ce n'est que la grâce qui est sans cesse prévenante dans tous les justes, et qui est plus spéciale dans les âmes élevées par l'amour désintéressé, et par la contemplation habituelle, à un état plus parfait. Ces âmes peuvent se tromper, pécher, avoir besoin d'être redressées. Elles ne peuvent même marcher sûrement dans leur voie que par l'obéissance.

Les désirs ne cessent point, non plus que les actes, dans cette voie; car l'amour, qui est le fond de la contemplation, est un désir continuel de l'Époux bien-aimé, et ce désir continuel est divisé en autant d'actes réels qu'il y a de moments successifs où il continue. Un acte simple, indivisible, toujours subsistant par lui-même s'il n'est révoqué, est une chimère qui porte avec elle une évidente et ridicule contradiction. Chaque moment d'amour et d'oraison renferme son acte particulier : il n'y a que le renouvellement positif d'un acte qui puisse le faire continuer. Il est vrai seulement que quand une personne, qui ne connoît point ses opérations intérieures par les vrais principes de philosophie,

se trouve dans une paix et une union habituelle avec Dieu, elle croit ou ne faire aucun acte ou en faire un perpétuel, parce que les actes qu'elle fait sont si simples, si paisibles et si exempts de tout empressement, que l'uniformité leur ôte une certaine distinction sensible.

J'ai dit que l'amour est un désir; et cela est vrai en un sens, quoiqu'en un autre l'amour pur et paisible ne soit pas un désir empressé. Ce qu'on appelle d'ordinaire un désir est une inquiétude et un élancement de l'âme pour tendre vers quelque objet qu'elle n'a pas; en ce sens, l'amour paisible ne peut être un désir; mais si on entend par le désir la pente habituelle du cœur, et son rapport intime à Dieu, l'amour est un désir; et en effet, quiconque aime Dieu veut tout ce que Dieu veut. Il veut son salut, non pour soi, mais pour Dieu, qui veut être glorifié par là, et qui nous commande de le vouloir avec lui. L'amour est insatiable d'amour; il cherche sans cesse son propre accroissement par la destruction de tout ce qui n'est pas lui en nous. Quoiqu'il ne dise pas formellement : « Je veux croître; » qu'il ne sente pas toujours une impatience pour son accroissement, et qu'il ne s'excite pas même par secousses et avec empressement pour faire de nouveaux progrès, il tend néanmoins, par un mouvement paisible et uniforme, à détruire tous les obstacles des plus légères imperfections, et à s'unir de plus en plus à Dieu. Voilà le vrai désir qui fait toute la vie intérieure.

Pour les désirs particuliers sur les moyens qu'on croit les plus propres pour procurer la gloire de Dieu, ils peuvent être bons; mais aussi j'avoue qu'ils me sont suspects lorsqu'ils sont accompagnés, comme vous me le dites, de trouble et d'inquiétude, et qu'ils vous font sortir de votre recueillement ordinaire. Vouloir âprement la gloire de Dieu, et à notre mode, c'est moins vouloir sa gloire que notre propre satisfaction. Dieu peut donner aux âmes, par sa grâce, certains désirs particuliers, ou pour des choses qu'il veut accorder à leurs prières, ou pour les exercer elles-mêmes par ces désirs. Ils peuvent même être très-forts et très-puissants sur l'âme. Ce n'est pas leur force qui m'est suspecte; ce que je crains, c'est l'âpreté; c'est l'inquiétude qui fait cesser le recueillement. Je demande donc que, sans combattre le désir, on n'y tienne point, et qu'on ne veuille pas même en juger. Si ces désirs viennent de Dieu, il saura bien les faire fructifier pour vous et pour les autres. S'ils viennent de votre empressement, la plus sûre manière de les faire cesser est de ne vous y arrêter point volontairement. Bornez-vous donc, ma chère sœur, à bien vouloir de tout votre cœur toutes les volontés connues de Dieu par sa loi et par sa providence, et toutes les inconnues qui sont cachées dans ses conseils sur l'avenir.

Voilà les principales choses de la doctrine de la vie intérieure, que je ne puis vous expliquer ici qu'en abrégé et à la hâte, mais qui sont capitales pour vous préserver de l'illusion. Si ces choses ont besoin d'un éclaircissement plus exact et plus étendu, je vous en dirai volontiers ce que j'en connois, qui est conforme aux propositions de Messeigneurs de Paris et de Meaux [1].

1. Les *articles d'Issy*

Pour vous, ma chère sœur, ce qui me paroît le plus utile à votre sanctification, c'est que vous fuyiez ce qu'on appelle le goût de l'esprit, et la curiosité : « Noli altum sapere. » Faites taire votre esprit, qui se laisse trop aller au raisonnement. Surtout n'entreprenez jamais de régler votre conduite intérieure, ni celle des sœurs à qui vous pouvez parler suivant l'ordre de vos supérieures, par vos lectures. Les meilleures choses que vous lisez peuvent se tourner en poison, si vous les prenez selon votre sens. Lisez donc pour vous édifier, pour vous recueillir, pour vous nourrir intérieurement, pour vous remplir de la vérité, mais non pour juger par vous-même, ni pour trouver votre direction dans vos lectures. Ne lisez rien par curiosité ni par goût des choses extraordinaires; ne lisez rien que par conseil et en esprit d'obéissance à vos supérieurs, auxquels il ne faut jamais rien cacher. Souvenez-vous que si vous n'êtes pas comme les petits enfants, vous n'entrerez point au royaume du ciel. Désirez le lait comme les petits enfants nouveau-nés; désirez-le sans artifice. Souvenez-vous que Dieu cache ses conseils aux sages et aux prudents, pour les révéler aux petits; sa conversation familière est avec les simples. Il n'est pas question d'une simplicité badine, et qui se relâche sur les vertus; il s'agit d'une simplicité de candeur, d'ingénuité, de rapport unique à Dieu seul, et de défiance sincère de soi-même en tout. Vous avez besoin de devenir plus petite et plus pauvre d'esprit qu'une autre. Après avoir tant travaillé à croître et à orner votre esprit, dépouillez-le de toute parure; ce n'est pas en vain que Jésus-Christ dit : « Bienheureux les pauvres d'esprit. » Ne parlez jamais aux autres, qu'autant que vos supérieures vous y obligeront : vous avez besoin de ne point épancher au dehors le don de Dieu, qui se tariroit aisément en vous. On se dissipe quelquefois en parlant des meilleures choses; on s'en fait un langage qui amuse et qui flatte l'imagination, pendant que le cœur se vide et se dessèche insensiblement. Ne vous croyez point avancée, car vous ne l'êtes guère; ne vous comparez jamais à personne; laissez-vous juger par les autres, quoiqu'ils n'aient pas une grande lumière. Ne comptez jamais sur vos expériences, qui peuvent être très-défectueuses. Obéissez et aimez : l'amour qui obéit marche dans la voie droite, et Dieu supplée à tout ce qui pourroit lui manquer. Oubliez-vous vous-même, non au préjudice de la vigilance, qui est essentiellement inséparable du véritable amour de Dieu, mais pour les réflexions inquiètes de l'amour-propre.

Vous trouverez peut-être, ma chère sœur, que j'entre bien avant dans les questions de doctrine, en vous écrivant une lettre où je vous exhorte à vous détacher de tout ce qu'on appelle esprit de science; mais vous savez que c'est vous qui m'avez questionné. Il s'agit de vous mettre le cœur en paix, de vous montrer les vrais principes et les bornes au delà desquelles vous ne pourriez aller sans tomber dans l'illusion, et de vous ôter aussi le scrupule sur les véritables voies de Dieu. On ne peut pas vous parler aussi sobrement qu'à une autre, parce que vous avez beaucoup lu et raisonné sur toutes ces matières. Tout ce que je viens de vous dire ne vous apprendra rien de nouveau; il ne fera que vous montrer les bornes, et que vous préserver des piéges à craindre. Après vous

avoir parlé, ma chère sœur, avec tant de confiance et d'ouverture, je n'ai garde de finir cette lettre par des compliments. Il me suffit de me recommander à vos prières et de me souvenir de vous dans les miennes. Je vous supplie que j'ajoute ici une assurance de ma vénération pour la mère prieure, et pour les autres dont je suis connu. Rien n'est plus fort et plus sincère que le zèle avec lequel je vous serai dévoué toute ma vie en Notre-Seigneur.

Précautions à prendre contre l'illusion dans les voies intérieures; s'exercer surtout à l'humilité.

J'ai pensé, ma chère sœur, à tout ce que vous m'avez dit en si peu de temps, et Dieu sait combien je m'intéresse à tout ce qui vous touche. Je ne saurois assez vous recommander de compter pour rien toutes les lumières de grâce et les communications intérieures qu'il vous paroît que vous recevez. Vous êtes encore dans un état d'imperfection et de mélange, où de telles lumières sont tout au moins très-douteuses et très-suspectes d'illusion. Il n'y a que la conduite de foi qui soit assurée, comme le bienheureux Jean de la Croix le dit si souvent. Sainte Thérèse même paroît avoir presque perdu toute lumière miraculeuse dans sa septième demeure du *Château de l'âme*. Vous avez un besoin infini de ne compter pour rien tout ce qui paroît le plus grand, et de demeurer dans la voie où l'on ne voit rien que les maximes de la pure foi et de la pratique du parfait amour. Je me souviens de vous avoir écrit autrefois là-dessus une lettre. Si elle contient quelque chose de vrai, servez-vous en comme de ce qui est à Dieu, et si j'y ai mis quelque chose qui soit mauvais, rejetez-le comme mien. J'avoue que je souhaiterois, pour votre sûreté, que monsieur votre supérieur, qui est plein de mérite, de science et de vertu, vous tînt aussi bas que vous devez l'être. Il s'en faut beaucoup que vous soyez dans la véritable lumière qui vient de l'expérience de la perfection. Vous n'êtes que dans un commencement, où vous prendrez facilement le change avec bonne intention, et où l'approbation de vos supérieures et de vos anciennes est fort à craindre pour vous. Vous avez une sorte de simplicité que j'aime fort, mais elle ne va pas encore à retrancher les goûts spirituels et certains petits retours sur vous-même. Vous avez besoin de ne vous arrêter à rien, et de ne compter pour rien tout ce que vous avez, même ce qui vous est donné; car ce qui vous est donné, quoique bon du côté de Dieu, peut être mauvais par l'appui que vous en tirerez en vous-même. Ne tenez qu'aux vérités de la foi, pour crucifier sans réserve encore plus le dedans que le dehors de l'homme. Gardez dans votre cœur l'opération de la grâce, et ne l'épanchez jamais sans nécessité. Il y auroit mille choses simples à vous dire sur cette conduite de foi; mais le détail n'en peut être marqué ici, car il seroit trop long, et on ne sauroit tout prévoir. J'espère que Dieu vous conduira lui-même, si vous êtes fidèle à contenter toute la jalousie de son amour, sans écouter votre amour-propre. Je le prie d'être toutes choses en vous, et de vous préserver de toute illusion; ce qui arrivera si vous allez, comme dit le bienheureux Jean

de la Croix, toujours par le non-savoir dans les vérités inépuisables de l'abnégation de vous-même : n'en cherchez point d'autres. Tout à vous en Jésus-Christ Notre-Seigneur. A lui seul gloire à jamais.

Sur le même sujet.

21 août.

Si je vous ai écrit, ma chère sœur, sur les précautions dont vous avez besoin, ce n'est pas que je croie que vous vous trompiez; mais c'est que je voudrois que vous fussiez loin de tous les piéges. Celui de l'approbation de toutes les personnes de votre maison n'est pas médiocre. D'ailleurs vous n'avez point d'expérience; vous n'avez que de la lecture, avec un esprit accoutumé au raisonnement dès votre enfance. On pourroit même vous croire bien plus avancée que vous ne l'êtes. Voilà ce qui me fait tant désirer que vous marchiez toujours dans la voie de la plus obscure foi et de la plus simple obéissance. Vous ne sauriez trop abattre votre esprit, ni vous défier trop de vos lumières et de toutes les grâces sensibles. Il ne faut pas les rejeter, afin que Dieu en fasse en vous tout ce qu'il lui plaira, supposé qu'elles viennent de lui; mais il ne faut pas s'y arrêter un seul instant, et cela n'empêchera point leur effet, si c'est Dieu qui en est la source. Tout ce que vous m'avez écrit me semble bon, et je vous prie de n'aller pas plus loin. Communiquez-vous peu aux autres; ne le faites que par pure obéissance et d'une manière proportionnée au degré de chaque personne. Il faut que les âmes de grâce se communiquent comme la grâce même, qui prend toutes les formes. Ce n'est pas pour dissimuler, mais seulement pour ne dire à chacun que les vérités qu'il est capable de porter, réservant la nourriture solide aux forts, pendant qu'on donne le lait aux enfants. Le dépôt entier de la vérité est dans la tradition indivisible de l'Église; mais on ne le dispense que par morceaux, suivant que chacun est en état d'en recevoir plus ou moins. Je serai très-aise de savoir de vos vues et de vos dispositions tout ce que Dieu vous mettra au cœur de m'en confier; mais je crois que le temps le plus convenable pour cette communication sera celui de mon retour. Alors j'irai vous rendre une visite, où nous pourrons parler ensemble; après quoi vous me confierez par écrit ou de vive voix tout ce que vous voudrez, pourvu que vos supérieurs l'approuvent. En attendant, je prierai Notre-Seigneur de vous détacher de tous vos proches pour ne les aimer plus qu'en lui seul, et pour vous faire porter la croix dans l'esprit de Jésus-Christ. Tout le zèle empressé que vous avez pour le salut de vos parents leur sera peu utile. On voudroit par principe de nature communiquer la grâce : elle ne se communique que par mort à soi-même et à son zèle trop naturel. Attendez en paix les moments de Dieu. Jésus-Christ dit souvent : « Mon heure n'est pas encore venue. » On voudroit bien la faire venir, mais on la recule en voulant la hâter. L'œuvre de Dieu est une œuvre de mort et non pas de vie; c'est une œuvre où il faut toujours sentir son inutilité et son impuissance. Telles sont la patience et la longanimité des saints. Plus on a de talents, et plus on a besoin d'en éprouver l'impuissance. Il faut être brisé et mis

en poudre, pour être digne de devenir l'instrument des desseins de Dieu. Vous m'obligerez sensiblement si vous voulez bien témoigner à la mère prieure et aux autres de votre maison combien je les révère.

Exhortation à l'obéissance et à la simplicité.

Je ne puis assez vous redire ce que j'ai pris la liberté de vous dire tant de fois : craignez votre esprit et celui de ceux qui en ont ; ne jugez de personne par là. Dieu, seul bon juge, en juge bien autrement; il ne s'accommode que des enfants et des petits pauvres d'esprits. Ne lisez rien par curiosité, ni pour former aucune décision dans votre tête sur aucune de vos lectures; lisez pour vous nourrir intérieurement dans un esprit de docilité et de dépendance sans réserve. Communiquez-vous peu, et ne le faites jamais que pour obéir à vos supérieures. Soyez ingénue comme un enfant à leur égard. Ne comptez pour rien ni vos lumières ni les grâces extraordinaires. Demeurez dans la pure foi, contente d'être fidèle dans cette obscurité et d'y suivre sans relâche les commandements et les conseils de l'Évangile expliqués par votre règle. Sous prétexte de vous oublier vous-même, et d'agir simplement sans réflexion, ne vous relâchez jamais pour votre régularité ni pour la correction de vos défauts : demandez à vos supérieurs qu'ils vous en avertissent. Soyez fidèle à tout ce que Dieu vous en fera connoître par autrui, et acquiescez avec candeur et docilité à tout ce qu'on vous en dira, et dont vous n'aurez point la lumière. Il faut s'oublier, pour retrancher les attentions de l'amour-propre, et non pour négliger la vigilance qui est essentielle au véritable amour de Dieu. Plus on l'aime, plus on est jalouse contre soi, pour n'admettre jamais rien qui ne soit des vertus les plus pures que l'amour inspire. Voilà, ma chère sœur, tout ce qui me vient au cœur pour vous : recevez-le du même cœur dont je vous le donne. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous fasse entendre mieux que je ne dis, et qu'il soit lui seul toutes choses en vous. Il sait à quel point je suis en lui intimement uni à vous.

Exhortation à souffrir patiemment les maux que Dieu envoie; suivre en tout et avec paix l'attrait de la grâce.

25 décembre 1711.

Je voudrois, ma très-honorée sœur, être à portée de vous témoigner plus régulièrement, par mes lettres, combien je vous suis dévoué. Ce que Dieu fait ne ressemble point à ce que les hommes font. Les sentiments des hommes changent; ceux que Dieu inspire vont toujours croissant, pourvu qu'on lui soit fidèle.

On ne peut être plus touché que je le suis de vos maux : je leur pardonne de vous empêcher de faire des exercices de pénitence. Les maux qu'on souffre ne sont-ils pas eux-mêmes des pénitences continuelles que Dieu nous a choisies, et qu'il choisit infiniment mieux que nous ne les choisirions? Que voulons-nous, sinon l'abattement de la chair et la soumission de l'esprit à Dieu? A l'égard de vos lectures, je ne

saurois les regretter, pendant qu'il plaît à Dieu de vous en ôter l'usage. Tous les livres les plus admirables mis ensemble nous instruisent moins que la croix. Il vaut mieux d'être crucifié avec Jésus-Christ que de lire ses *souffrances :* l'un n'est souvent qu'une belle spéculation, ou tout au plus qu'une occupation affectueuse; l'autre est la pratique réelle et le fruit solide de toutes nos lectures et oraisons. Souffrez donc en paix et en silence, ma chère sœur : c'est une excellente oraison que d'être uni à Jésus sur la croix. On ne souffre point en paix pour l'amour de Dieu, sans faire une oraison très-pure et très-réelle. C'est pour cette raison qu'il faut laisser les livres ; et les livres ne servent qu'à préparer cette oraison de mort à soi-même. Vous connoissez l'endroit où saint Augustin, parlant du dernier moment de sa conversion[1], dit qu'après avoir lu quelques paroles de l'Apôtre, il quitta le livre, et « ne voulut point continuer de lire, parce qu'il n'en avoit plus besoin, et qu'une lumière de paix s'étoit répandue dans son cœur. » Quand Dieu nourrit au dedans, on n'a pas besoin de la nourriture extérieure. La parole du dehors n'est donnée que pour procurer celle du dedans. Quand Dieu, pour nous éprouver, nous ôte celle du dehors, il la remplace par celle du dedans, pour ne nous abandonner pas à notre indigence. Demeurez donc en silence et en amour auprès de lui. Occupez-vous de tout ce que l'attrait de la grâce vous présentera dans l'oraison, pour suppléer à ce qui vous manque du côté de la lecture. Oh! que Jésus-Christ, parole substantielle du Père, est un divin livre pour nous instruire! Souvent nous chercherions dans les livres de quoi flatter notre curiosité et entretenir en nous le goût de l'esprit. Dieu nous sèvre de ces douleurs par nos infirmités ; il nous accoutume à l'impuissance et à une langueur d'inutilité qui attriste et qui humilie l'amour-propre. Oh ! l'excellente leçon ! Quel livre pourroit nous instruire plus fortement? Ce que je vous demande très-instamment est de ménager vos forces avec simplicité, et de recevoir dans vos maux les soulagements qu'on vous offre, comme vous voudriez qu'un autre à qui vous les offririez les reçût dans son besoin. Cette simplicité vous mortifiera plus que les austérités que vous regrettez, et qui vous sont impossibles. Au reste, Dieu se plaît davantage dans une personne accablée de maux, qui met sa consolation à n'en avoir aucune, pour le contenter, que dans les personnes les plus occupées aux œuvres les plus éclatantes. « Sur qui jetterai-je mes regards de complaisance, dit le Seigneur[2], si ce n'est sur celui qui est pauvre, petit, et écrasé intérieurement? » Leurs lumières, leurs sentiments, leurs œuvres soutiennent les autres; mais Dieu porte ceux-ci entre ses bras avec compassion. Pleurez sans vous contraindre les choses que vous dites que Dieu vous ordonne de sentir : mais j'aime bien ce que vous appelez votre *stupidité;* elle vaut cent fois mieux que la délicatesse et la vivacité de vos sentiments sublimes, qui vous donneroient un soutien flatteur. Contentez-vous de ce que Dieu vous donne, et soyez également délaissée à son bon plaisir dans les plus grandes inégalités. En-

1. *Confess.*, lib. VIII, cap. XII, n. 29, t. I, p. 156.— 2. Isai., LXVI, 2.

core une fois ménagez votre corps et votre esprit; l'un et l'autre est abattu. Au reste, je réponds à votre lettre le lendemain de sa réception, c'est-à-dire le 25 décembre, quoiqu'elle soit datée du 30 août. Je n'oublierai pas devant Dieu la personne que vous me recommandez, et je serai jusqu'à la mort intimement uni à vous avec zèle en Notre-Seigneur.

LETTRES A DIVERSES PERSONNES DU MONDE QUI COMMENÇOIENT A MENER UNE VIE CHRÉTIENNE.

Combien les voies de Dieu sont douces à quiconque les suit avec amour; avis pour le règlement de la conduite.

Je suis ravi, monsieur, de voir la bonté de cœur avec laquelle vous avez reçu la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire. Dieu opère certainement en vous, puisqu'il vous donne le goût de la vérité, et le désir d'être soutenu dans vos bons projets. Je ne demande pas mieux que de vous y aider. Plus vous ferez pour Dieu, plus il fera pour vous. Chaque pas que vous ferez dans le bon chemin se tournera en paix et en consolation dans votre cœur. La perfection même que l'on craint tant, de peur qu'elle ne soit triste et gênante, n'est perfection qu'en ce qu'elle augmente la bonne volonté. Or, à mesure que ce qu'on fait augmente, l'ennui et la gêne diminuent en le faisant, car on n'est point gêné en ne faisant que les choses qu'on aime à faire. Quand on fait une chose pénible avec un grand amour, ce grand amour adoucit la peine, et fait qu'on est content de la souffrir. On ne voudroit pas être soulagé en manquant à l'amour dont on est rempli; on se fait même un plaisir de se sacrifier au Bien-Aimé. Ainsi plus on avance vers la perfection, plus on est content de suivre ce qu'on aime. Que voulez-vous de mieux que d'être toujours content, et de ne souffrir jamais aucune croix qui ne vous contente plus que les plaisirs opposés? C'est ce contentement que vous ne trouverez jamais dans votre cœur en vous livrant à vos passions, et qui ne vous manquera jamais en cherchant Dieu.

Il est vrai que ce n'est pas toujours un contentement sensible et flatteur, comme celui des plaisirs profanes; mais enfin c'est un contentement très-réel, et fort supérieur à ceux que le monde donne, puisque les pécheurs veulent toujours ce qui leur manque, et que les âmes pleines de l'amour de Dieu ne veulent rien que ce qu'elles ont. C'est une paix quelquefois sèche et même amère, mais que l'âme aime mieux que l'ivresse des passions. C'est une paix où l'on est d'accord avec soi, une paix qui n'est jamais troublée ni altérée que par les infidélités. Ainsi moins on est infidèle, plus on jouit de cette heureuse paix. Comme le monde ne peut la donner, il ne peut l'ôter. Si vous ne voulez pas le croire, essayez-le. « Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux[1]. »

1. *Ps.* XXXIII, 9.

Vous ne pouvez rien faire de mieux que de régler votre temps, en sorte que vous fassiez tous les jours une petite lecture, avec un peu d'oraison en méditation affectueuse, pour repasser sur vos foiblesses, étudier vos devoirs, recourir à Dieu et vous accoutumer à être familièrement avec lui. Que vous serez heureux si vous apprenez ce que c'est que l'occupation de l'amour! Il ne faut point demander ce qu'on fait avec Dieu quand on l'aime. On n'a point de peine à s'entretenir avec son ami; on a toujours à lui ouvrir son cœur; on ne cherche jamais ce qu'on lui dira, mais on le lui dit sans réflexion : on ne peut lui rien réserver; quand même on n'auroit rien à lui dire, on est content d'être avec lui. Oh! que l'amour est bien plus propre à soutenir que la crainte! La crainte captive et contraint pendant qu'elle trouble; mais l'amour persuade, console, anime, possède toute l'âme, et fait vouloir le bien pour le bien même. Il est vrai que vous avez encore besoin de la crainte des jugements de Dieu, pour faire le contre-poids de vos passions : « Confige timore tuo carnes meas[1]; » mais en commençant par la crainte qui dompte la chair, il faut se hâter de tendre à l'amour qui console l'esprit. Oh! que vous trouverez Dieu bon et fidèle ami, quand vous voudrez entrer en amitié sincère et constante avec lui!

Le point capital, si vous voulez bien vous donner à lui de bonne foi, c'est de vous défier de vous-même après tant d'expériences de votre fragilité, et de renoncer sans retardement à toutes les compagnies qui peuvent vous faire retomber. Si vous voulez aimer Dieu, pourquoi voulez-vous passer votre vie dans l'amitié de ceux qui ne l'aiment pas et qui se moquent de son amour? Pourquoi ne vous contenter pas de la société de ceux qui l'aiment, et qui sont propres à vous affermir dans votre amour pour lui?

Je ne demande point que vous rompiez d'abord sans aucune mesure avec tous vos amis, et avec toutes les personnes vers lesquelles une véritable bienséance vous demande quelque commerce. Je demande encore moins que vous abandonniez ce qu'on appelle les devoirs, pour faire votre cour, et vous trouver dans les lieux où l'on n'a besoin que de paroître en passant; mais il s'agit des liaisons suivies, qui contribuent beaucoup à gâter le cœur, et qui rentraînent insensiblement contre les meilleures résolutions qu'on a prises. Il s'agit de retrancher les conversations fréquentes des femmes vaines qui cherchent à plaire, et des autres compagnies qui réveillent le goût des plaisirs, qui accoutument à mépriser la piété, et qui causent une très-dangereuse dissipation. C'est ce qui est très-nuisible pour le salut à tous les hommes les plus confirmés dans la vertu, et par conséquent c'est ce qui est encore bien plus pernicieux pour un homme qui ne fait que les premiers pas vers le bien, et dont le naturel est si facile pour se laisser dérégler.

De plus, vous devez vous reprocher vos longues infidélités, et l'abus que vous avez fait si longtemps des grâces. Dieu vous a attendu, cherché, invité, pressé, forcé, pour ainsi dire, à revenir à lui : n'est-il

1. *Ps.* CXVIII, 120.

pas juste que vous l'attendiez un peu à votre tour? N'avez-vous pas besoin de mortifier vos goûts et de réprimer vos habitudes, surtout à l'égard des choses dangereuses? Ne faut-il pas faire une sérieuse pénitence de vos péchés? Ne devez-vous pas appliquer votre pénitence à vous humilier et à vous ennuyer un peu, pour vous éloigner des compagnies contagieuses? « Celui, dit le Saint-Esprit[1], qui aime le péril y périra. » Il faut, quoi qu'il en coûte, quitter les occasions prochaines. On est obligé, selon le commandement de Jésus-Christ[2], de « couper son pied et sa main, » et même « d'arracher son œil, s'ils vous scandalisent, » c'est-à-dire s'ils sont pour vous des piéges ou sujets de chute.

J'avoue que vous ne devrez point donner au public une scène de conversion qui fasse discourir avec malignité; la vraie piété ne demande jamais ces démonstrations. Il suffit de faire deux choses : l'une est de ne donner aucun mauvais exemple; c'est sur quoi il n'est jamais permis de rougir de Jésus-Christ et de son Évangile; l'autre chose est de faire sans affectation et sans éclat tout ce que le sincère amour de Dieu demande. Suivant la première règle, il ne faut paroître que modestement à l'église; et dans toutes les compagnies on ne peut ni flatter le vice ni entrer dans les discours indécents des libertins. Suivant la seconde règle, il n'y a qu'à faire ses lectures, ses prières, ses confessions, ses communions et ses autres bonnes œuvres en particulier. Par là vous éviterez la critique maligne du monde, sans tomber dans une mauvaise honte et dans une timide politique qui vous entraîneroient bientôt dans le torrent de l'iniquité. La principale démarche à faire est de vous retirer doucement de tous les amusements, qui sont encore plus à craindre pour vous que pour un autre, et de vous retrancher dans la société d'un petit nombre de personnes choisies, qui pensent comme vous voulez penser toute votre vie.

Bonheur de se donner à Dieu et de quitter tout le reste par une véritable conversion.

Vous me trouverez bien indiscret, monsieur, mais je ne puis garder aucune mesure avec vous. quoique je n'aie point l'honneur d'en être connu. Ce qu'on m'a fait connoître de la situation de votre cœur me touche tellement, que je passe au-dessus de toutes les règles. Vos amis, qui sont les miens, vous ont déjà répondu de la sincérité de mon zèle pour votre personne. Je ne saurois sentir une plus parfaite joie que celle de vous posséder quelques jours. En attendant, je ne puis m'empêcher de vous dire qu'il faut céder à Dieu quand il nous invite à le laisser régner au dedans de nous. Avons-nous autant délibéré quand le monde nous a invités à nous laisser séduire par les amusements et par les passions? avons-nous autant hésité? avons-nous demandé autant de démonstrations? avons-nous autant résisté au mal que nous résistons au bien? Est-il question de s'égarer, de se corrompre, de se perdre, d'agir contre le

1. *Eccli.*, III, 27. — 2. Matth. v, 29, 30.

fond le plus intime de son cœur et de sa raison, pour chercher la vanité ou le plaisir des sens; on ne craint point d'aller trop loin : on décide, on s'abandonne sans réserve. Est-il question de croire qu'une main toute sage et toute-puissante nous a faits, puisque nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes; s'agit-il de reconnoître que nous devons tout à celui de qui nous tenons tout, et qui nous a faits pour lui seul; on commmence à hésiter, à délibérer, à douter avec subtilité des choses les plus simples et les plus claires; on craint d'être trop crédule, on se défie de son propre sentiment, on chicane le terrain, on appréhende de donner trop à celui à qui tout n'est pas trop, et à qui on n'a jamais rien donné; on a même honte de cesser d'être ingrat envers lui, et on n'ose laisser voir au monde qu'on le veut servir : en un mot, on est aussi timide, aussi tâtonnant et aussi difficile pour la vertu, qu'on a été hardi et décisif sans examen pour le déréglement.

Je ne vous demande, monsieur, qu'une seule chose, qui est de suivre simplement la pente du fond de votre cœur pour le bien, comme vous avez suivi autrefois les passions mondaines pour le mal. Toutes les fois que vous voudrez examiner les fondements de la religion, vous reconnoîtrez sans peine qu'on n'y peut opposer rien de solide, et que ceux qui la combattent ne le font que pour ne se point assujettir aux règles de la vertu : ainsi ils ne refusent de suivre Dieu que pour se contenter eux-mêmes. De bonne foi, est-il juste d'être si facile pour soi, et si retranché contre Dieu? Faut-il tant de délibérations pour conclure qu'il ne nous a pas faits pour nous, mais pour lui? En le servant, que hasardons-nous? Nous ferons toutes les mêmes choses honnêtes et innocentes que nous avons faites jusqu'ici; nous aurons à peu prés les mêmes devoirs à remplir, et les mêmes peines à souffrir patiemment; mais nous y ajouterons la consolation infinie d'aimer ce qui est souverainement aimable, de travailler et de souffrir pour plaire au véritable et parfait ami, qui tient compte des moindres choses, et qui les récompense au centuple dès cette vie par la paix qu'il répand dans le cœur. Enfin nous y ajouterons l'attente d'une vie bienheureuse et éternelle, en comparaison de laquelle celle-ci n'est qu'une mort lente.

Ne raisonnez point. Ou croyez votre propre cœur, à qui Dieu, si longtemps oublié, se fait sentir amoureusement malgré tant de longues infidélités; ou du moins consultez vos amis gens de bien, que vous connoissez pour sincères : demandez-leur ce qu'il leur en coûte pour servir Dieu, sachez d'eux s'ils se repentent de s'y être engagés, et s'ils ont été ou trop crédules ou trop hardis dans leur conversion. Ils ont été dans le monde comme vous : demandez-leur s'ils regrettent de l'avoir quitté, et si l'ivresse de Babylone est plus douce que la paix de Sion. Non, monsieur, quelque croix qu'on souffre dans la vie chrétienne, on ne perd jamais cette bienheureuse paix du cœur, dans laquelle on veut tout ce qu'on souffre, et on ne voudroit aucune des joies dont on est privé.

Le monde en donne-t-il autant? vous le savez. Y est-on toujours content d'avoir tout ce qu'on a, et de n'avoir aucune des choses qui manquent? Y fait-on toutes choses par amour et du fond du cœur? Que craignez-vous donc? de quitter ce qui vous quittera bientôt, ce qui vous

échappe déjà à toute heure, ce qui ne remplit jamais votre cœur, ce qui se tourne en langueur mortelle, ce qui porte avec soi un vide triste, et même un reproche secret du fond de la conscience; enfin ce qui n'est rien dans le moment même où il éblouit? Et que craignez-vous? de trouver une vertu trop pure à suivre, un Dieu trop aimable à aimer, un attrait d'amour qui ne vous laissera plus à vous-même ni aux vanités d'ici-bas? Que craignez-vous? de devenir trop humble, trop détaché, trop pur, trop juste, trop raisonnable, trop reconnoissant pour votre Père qui est au ciel? Ne craignez donc rien que cette injuste crainte, et cette folle sagesse du monde qui délibère entre Dieu et soi, entre le vice et la vertu, entre la reconnoissance et l'ingratitude, entre la vie et la mort.

Vous savez, par une expérience sensible, ce que c'est que de languir faute d'avoir au dedans de soi une vie et une nourriture d'amour. On est inanimé et comme sans âme, dès qu'on n'a plus ce je ne sais quoi au dedans qui soutient, qui porte, qui renouvelle à toute heure. Tout ce que les amants insensés du monde disent dans leurs folles passions est vrai en un sens à la lettre. Ne rien aimer, ce n'est pas vivre; n'aimer que foiblement, c'est languir plutôt que vivre. Toutes les plus folles passions qui transportent les hommes ne sont que le vrai amour déplacé, qui s'est égaré loin de son centre. Dieu nous a faits pour vivre de lui et de son amour. Nous sommes nés pour être brûlés et nourris tout ensemble de cet amour, comme un flambeau pour se consumer devant celui qu'il éclaire. Voilà cette bienheureuse flamme de vie que Dieu a allumée au fond de notre cœur: toute autre vie n'est que mort. Il faut donc aimer.

Mais qu'aimerez-vous? ce qui ne vous aime point sincèrement, ce qui n'est point aimable, ce qui nous échappe comme une ombre qu'on voudroit saisir? Qu'aimerez-vous dans le monde? des hommes qui seroient jaloux et rongés d'une infâme envie, si vous étiez content? Qu'aimerez-vous? Des cœurs qui sont aussi hypocrites en probité qu'on accuse les dévots d'être hypocrites en dévotion? Qu'aimerez-vous? un nom de dignité qui vous fuira peut-être, et qui ne guériroit de rien votre cœur, si vous l'obteniez? Qu'aimerez-vous? l'estime des hommes aveugles, que vous méprisez presque tous en détail? Qu'aimerez-vous? ce corps de boue qui salit votre raison, et qui assujettit l'âme aux douleurs des maladies et de la mort prochaine? Que ferez-vous donc? N'aimerez-vous rien? vivrez-vous sans vie, plutôt que d'aimer Dieu qui vous aime, qui veut que vous l'aimiez, et qui ne veut vous avoir tout à lui que pour se donner tout entier à vous? Craignez-vous qu'avec ce trésor il puisse vous manquer quelque chose? Croyez-vous que le Dieu infini ne pourra pas remplir et rassasier votre cœur? Défiez-vous de vous-même et de toutes les créatures ensemble : ce n'est qu'un néant, qui ne sauroit suffire au cœur de l'homme fait pour Dieu : mais ne vous défiez jamais de Celui qui est lui seul tout bien, et qui vous dégoûte miséricordieusement de tout le reste, pour vous forcer à revenir à lui.

Réflexions d'un homme qui ne connoît point la religion.

Me suis-je fait moi-même? Non : cependant il est certain que je n'ai pas toujours été; qui est-ce donc qui m'a fait? Ce n'est pas mes parents : ils n'ont point eu la puissance de former un corps tel que le mien; ils n'ont été que les instruments aveugles d'une puissance supérieure, pleine d'industrie pour arranger tant de merveilleux ressorts. Mais ces ressorts si merveilleux peuvent-ils avoir été formés par le hasard? Il y auroit de la folie à le croire. Je ne puis voir un tableau sans juger que la main d'un peintre en a mélangé les figures et les couleurs. Une montre ou une horloge, qui sont des machines infiniment moins dignes d'admiration que la moindre partie du corps humain, me découvrent l'art de l'ouvrier qui en est l'auteur. Douterois-je donc qu'un ouvrier très-puissant et très-habile n'ait fait ce corps si proportionné dans ses membres, ces pieds, ces mains, cette tête, ces yeux, cette bouche, etc.? Chacun de ces organes est un chef-d'œuvre. Non-seulement une main sage les a formés, mais nous ne saurions découvrir, par nos plus curieuses recherches, toute la profondeur de l'art et de la sagesse qui y sont cachés.

Outre les merveilles qui sont en moi, combien d'autres dans tout l'univers! Quel est donc le puissant architecte qui a suspendu sur nos têtes la voûte immense des cieux, qui fait marcher avec ordre les astres, qui fait lever et coucher le soleil sur nous; qui donne la lumière du jour au travail, le silence et l'obscurité de la nuit au repos; qui règle les saisons; qui fait couler les fleuves des montagnes, pour se précipiter dans la mer comme dans le centre du commerce de tant de nations; qui tire du sein de la terre de quoi nourrir, couvrir l'homme, et fournir des remèdes à ses maux? Il est donc manifeste que toute la nature marque la puissance qui l'a formée; il est donc vrai qu'il y a un être qui a produit et arrangé tout ce que nous voyons. Cet être est ce qu'on nomme Dieu.

O Dieu, je ne vous avois point connu! Tout ce qui est hors de moi et tout ce qui est à moi-même est votre ouvrage. Tout devoit m'instruire, et tout m'amusoit; vous étiez près de moi, et j'étois loin de vous. C'est vous qui m'avez fait : je suis donc à vous. Vous m'avez tout donné : je vous dois tout; je suis bien plus à vous qu'à moi. Mais est-il vrai, comme on le dit, que vous vous mêlez de tout ce que font les hommes? votre grandeur s'abaisse-t-elle jusque-là? Je veux de bonne foi l'examiner.

Ce Dieu, que je viens de reconnoître, est infiniment puissant, car il m'a fait de rien; une puissance bornée suffiroit pour faire quelque chose de quelque chose; mais de rien faire quelque chose, tirer du néant même des merveilles, c'est un changement infini, qui demande une infinie puissance. De plus ce Dieu doit être infiniment sage, car il m'a donné la raison. Celui qui la donne la doit avoir. Toute sagesse qui reluit dans ses créatures est un écoulement de la sienne. C'est donc en lui qu'est la vraie source de la souveraine raison et de la parfaite sagesse. Le voilà donc infiniment puissant, sage et parfait. S'il est infi-

niment sage et parfait, il est infiniment bon et juste; car ce seroit un horrible défaut que de manquer de bonté et de justice.

Quand il m'a fait, m'a-t-il tiré du néant sans aucun motif raisonnable? Non, sans doute; car moi, qui suis moins raisonnable et moins parfait, je ne fais jamais rien sans avoir en vue quelque raison à laquelle je rapporte ce que je fais. Dieu a donc rapporté à quelque dessein ma création. Ce dessein ne peut être que celui d'en tirer son plaisir et sa gloire; en un mot, de faire sa créature pour lui-même. C'est donc pour lui que je suis fait : il faut donc que je fasse ce qu'il veut, et que je sois dans ses mains tel qu'il l'a prétendu. Autrement je résisterai à l'intention de mon créateur. Mais pourquoi m'a-t-il donné la raison, les sentiments d'honneur, de bienséance, de justice, de pudeur, de reconnoissance, de fidélité, etc.? C'est que cette raison, avec toutes ces appartenances, est un écoulement, comme je l'ai déjà remarqué, de sa justice, de sa sagesse et de sa raison souveraine. Il veut donc que je lui ressemble et que je sois juste, sage et raisonnable en tout comme lui. Si je fais autrement, je défigure son ouvrage et je renverse son dessein. Cet être si puissant souffrira-t-il que je lui fasse cette injure? me laissera-t-il impuni? Si je m'abandonne, malgré la raison qu'il m'a donnée, à l'injustice, à l'impudence, à l'ingratitude, à la cruauté, me traitera-t-il comme les hommes les plus sages et les plus vertueux, qui ont eu le plus de modération et de courage pour suivre la lumière qu'il leur a donnée? Mourrons-nous les uns et les autres d'une même mort? Le juste qui a suivi en tout la raison, qui est le plus grand don de Dieu, périra-t-il sans récompense, après avoir passé sa vie dans un combat continuel contre ses passions déréglées? Et moi, qui ai passé ma vie en m'y abandonnant contre la raison, aurai-je joui impunément de tous les plaisirs d'une vie honteuse et injuste? mourrai-je sans châtiment? le Dieu infiniment juste le souffrira-t-il? Il faut donc que le mal soit puni, et le bien récompensé après cette vie. N'est-il pas étonnant que ces peines et ces récompenses de l'autre vie soient si nécessaires pour justifier Dieu dans le gouvernement du monde, par conséquent qu'elles soient si certaines, et que cependant je les aie comptées pour rien jusqu'à présent? Combien étois-je aveuglé! J'ai tout hasardé; j'ai vécu content au milieu du plus terrible des périls; je n'ai songé qu'à vivre, pendant que j'allois tomber entre les mains de ce Dieu tout-puissant qui auroit dû employer toute sa puissance à punir mon ingratitude et ma témérité. J'ai même fait gloire de mépriser l'éternité, et je me suis vanté de méconnoître ce Dieu qui m'a fait. J'appelois force d'esprit cette vanité brutale.

O Dieu, je n'ai connu ni votre grandeur ni ma misère! J'ai aimé mon aveuglement; je me suis glorifié de mes ténèbres; mais vous avez été bon et patient jusqu'à souffrir mes outrages. Au lieu d'exciter votre juste colère, ils ont excité votre compassion. Vous avez pitié de moi, Seigneur; enfin vous faites luire sur moi les rayons de votre miséricorde. Hélas! je méritois, pour châtiment, de ne vous point connoître. Ces ténèbres, que j'aimois tant, vous auroient vengé de mon impiété; et je n'aurois jamais vu votre face qu'au moment de ma mort, où vous

seriez venu me confondre. Béni soyez-vous à jamais de m'avoir arraché à toutes mes erreurs!

O Dieu, puisqu'il est donc vrai que vous êtes; puisque je ne puis plus ignorer ni votre puissance qui m'a fait de rien, ni votre sagesse qui m'a donné la raison, ni votre bonté qui se fait sentir à moi par la grâce qui m'éclaire, venez au dedans de mon cœur : changez ce cœur corrompu par toutes les passions et par la vanité; arrachez-le, Seigneur; donnez-m'en un autre, un cœur nouveau, un cœur pur, un cœur selon le vôtre. Quoi qu'il arrive, je veux vous aimer; quoi qu'il m'en coûte, je veux vivre selon votre volonté; quelque violence qu'il faille me faire, je veux être juste, sincère, charitable, modeste, reconnoissant, puisque toutes ces vertus vous plaisent, et qu'on ne peut les abandonner sans offenser votre souveraine justice. Commandez donc, Seigneur, commandez tout ce que vous voudrez à votre foible créature, qui vous doit tout; mais donnez-lui de faire et d'aimer ce que vous lui aurez commandé.

Mais il me reste une grande difficulté sur la religion. Maintenant je connois le Dieu qui m'a fait; mais je suis dans un pays où l'on adore Jésus comme Dieu : que dois-je croire là-dessus? Je vois bien que ce Dieu si sage, qui a fait les hommes pour lui, veut que les hommes le glorifient, vivent suivant sa volonté toute juste, et lui témoignent publiquement leur reconnoissance. Cette fidélité à vivre comme il veut règle leurs mœurs; et ce témoignage public qu'ils doivent, pour s'édifier les uns les autres, donner de leur reconnoissance, règle leur culte. Il faut donc, pour honorer ce Dieu, une morale et un culte uniforme. Où trouverai-je ces deux choses hors du christianisme? Les païens adorent plusieurs monstrueuses divinités, et ont une morale très-imparfaite. Les mahométans ajoutent à la croyance d'un seul Dieu un amas de fables ridicules, sans preuve, sans autorité, sans miracles, sans raison, et avec beaucoup d'inconvénients pour les mœurs. Les juifs attendent un Messie, et ont passé tous les temps où ils ont cru eux-mêmes qu'il devoit venir; en sorte qu'ayant perdu toute règle, ils ont conclu, par une espèce de désespoir, qu'il ne falloit plus compter les temps. Les chrétiens soutiennent que les juifs ont méconnu ce Messie, né parmi eux, pour appeler tous les gentils ou païens à la connoissance du vrai Dieu. En effet, depuis qu'ils ont crucifié Jésus, il y a plus de seize cents ans qu'ils sont toujours punis et dispersés. Les gentils de tout ce qu'on appeloit le monde connu sont arrivés à la connoissance d'un seul Dieu créateur, et les idoles ne paroissent plus sur la terre. Voilà des marques bien sensibles de ce Messie déjà venu, tel que les prophètes l'avoient dépeint.

D'ailleurs ce Jésus a mené une vie qui est le parfait modèle de toutes les vertus; on ne peut rien imaginer de plus grand, de plus pur ni de plus céleste que toutes ses actions et toutes ses paroles. Si ce grand Dieu que je viens de connoître a daigner venir habiter sensiblement parmi les hommes, pour les mieux instruire par l'autorité de son exemple, c'est ainsi qu'il a dû agir et parler. Mais quoi! n'est-il pas digne de ce Dieu si bon d'avoir pris une chair semblable à la nôtre, pour nous

montrer dans cette chair toutes les vertus que chacun de nous dans la sienne peut pratiquer? En prenant cette chair, il n'a rien fait d'indigne de lui; car tout ce qui va à montrer sa bonté et son amour à sa créature est digne de ce Dieu. Plus il est grand, plus il doit être bon; car la bonté infinie et infiniment bienfaisante doit se trouver dans l'être infiniment parfait. D'ailleurs il n'a pu rien perdre en prenant cette chair; il n'a point cessé d'être le Dieu éternel, infini, tout-puissant; il a fait seulement, par un abaissement extérieur et sensible, une merveilleuse démonstration de son amour, pour venir chercher sa créature égarée. Sans rien perdre de sa gloire et de son bonheur inaltérable, il nous a appris, par les douleurs de son humanité, à vivre et à mourir courageusement. Tout cela est digne de Dieu; il faut que son amour soit comme lui, c'est-à-dire infini, et par conséquent prodigieux et incompréhensible. Il ne me reste donc plus de scandale sur la croix de Jésus.

Je vois que cette religion est la seule qui, étant jointe à la juive, d'où elle sort, ait toujours duré. Cette durée sans interruption est le caractère de la religion véritable. Elle seule donne l'idée du vrai Dieu, qui est un, qui est un pur esprit, qui est tout-puissant, qui veut être aimé. Les particuliers qui adorent un Dieu sans reconnoître Jésus-Christ n'ont aucun culte réglé qui rende témoignage de leur religion, et qui la rende uniforme. Chacun suit sa fantaisie; aucun d'eux n'est humble; aucun d'eux n'a ces grands caractères d'une vertu simple, d'un recueillement sincère, d'un entier détachement d'eux-mêmes, tels que nous les voyons dans les vrais disciples de l'Évangile. Au contraire, ils méprisent les simples; ils se piquent de force d'esprit; ils sont jaloux de leur liberté; ils craignent le joug d'une loi austère; ils sont attachés à toutes les commodités de la vie; et la plupart même sont dans le vide, qui les empêche peut-être de croire en Jésus-Christ. Il n'y a donc sur la terre qu'une seule loi, un seul culte public, une seule religion qui soit digne de Dieu. La seule raison qui en éloigne la plupart des hommes est précisément ce qui montre qu'elle vient de ce Dieu si pur et si parfait : je veux dire sa sainteté, qui ne souffre dans les hommes aucune tache.

O Jésus, vous êtes donc le Fils de Dieu et notre Sauveur! Vous êtes venu, ô Dieu plein d'amour, nous instruire, nous mener comme par la main, et nous encourager par votre exemple! Maintenant vous ouvrez mes yeux si longtemps fermés; ouvrez aussi mon cœur à votre grâce. Je vous adore; je vais par vous à votre Père; je vous demande votre Esprit; je m'abandonne à vous. O sagesse éternelle, faites-moi sage! ô bonté infinie, rendez-moi bon! ô souveraine justice, donnez-moi un cœur pur, juste et ferme dans le bien! Je suis chrétien par la foi, je veux l'être par les mœurs. Je connois mon Dieu, je veux le servir : c'est bien tard; mais c'est pour toujours.

Instances à une personne irrésolue sur sa conversion.

Quoique je n'aie point reçu de vos nouvelles, je ne puis ni vous oublier ni perdre la liberté que vous m'avez donnée. Souffrez donc, je vous en conjure, que je vous représente combien vous seriez coupable devant Dieu, si vous résistiez à la vérité connue et au sentiment très-vif que Dieu vous en a donné : ce seroit résistance au Saint-Esprit même. Le voyage que vous avez pris la peine de faire se tourneroit en condamnation contre vous. Vous ne pouvez douter ni de l'indignité du monde, ni de son impuissance de vous rendre heureux, ni de l'illusion de tout ce qu'il promet de flatteur. Vous connoissez les droits du Créateur sur sa créature, et combien l'ingratitude à l'égard de Dieu est encore plus inexcusable que celle où l'on tombe à l'égard des amis, qui ne sont que des hommes. Vous sentez la vérité de ce Dieu, par la sagesse qui reluit dans tous ses ouvrages, et par les vertus qu'il inspire aux hommes remplis de son amour. Qu'avez-vous à opposer à des choses si touchantes, si ce n'est un goût de liberté et d'indocilité naturelle qui forme votre irrésolution? On craint de porter le joug : et c'est là le vrai levain d'une certaine incrédulité qu'on s'objecte à soi-même. On veut se persuader qu'on ne croit pas encore assez, et que, dans cet état de doute, on ne pourroit faire aucun pas vers la religion sans le faire témérairement, et avec danger de reculer bientôt. Mais ce n'est pas un vrai doute sur la vérité du christianisme qui cause cette irrésolution; c'est au contraire l'irrésolution qui se sert du prétexte de ce doute, pour différer toujours d'exécuter ce que la nature craint. On se fait accroire à soi-même qu'on doute, pour se dispenser de s'exécuter soi-même, et de sacrifier une malheureuse liberté dont l'amour-propre est jaloux.

De bonne foi, qu'avez-vous de solide et de précis à opposer aux vérités de la religion? Rien qu'une crainte d'être gêné et de mener une vie triste et pénible; rien qu'une crainte d'être mené plus loin que vous ne voudriez vers la perfection. Ce n'est qu'à force d'estimer la religion, de sentir sa juste autorité, et de voir tous les sacrifices qu'elle inspire, que vous la craignez et que vous osez vous livrer à elle.

Mais permettez-moi de vous dire que vous ne la connoissez pas encore aussi douce et aussi aimable qu'elle est. Vous voyez ce qu'elle ôte, mais vous ne voyez pas ce qu'elle donne. Vous vous exagérez ses sacrifices, sans envisager ses consolations. Non, elle ne laisse aucun vide dans le cœur. Elle ne vous fera faire que les choses que vous voudrez faire, et que vous voudrez préférer à toutes les autres qui vous ont si longtemps séduit. Si le monde ne vous demandoit jamais que ce que votre cœur aimeroit et accepteroit par amour, ne seroit-il pas meilleur maître qu'il ne l'est? Dieu vous ménagera, vous attendra, vous préparera, vous fera vouloir avant que de vous demander. S'il gêne vos inclinations corrompues, il vous donnera un goût de vérité et de vertu par son amour, qui sera supérieur à tous vos autres goûts déréglés. Qu'attendez-vous? qu'il fasse des miracles pour vous convaincre? Nul miracle ne vous ôteroit cette irrésolution d'un amour-propre

qui craint d'être sacrifié. Que voulez-vous? des raisonnements sans fin, pendant que vous sentez dans le fond de votre conscience ce que Dieu a droit de vous demander? Les raisonnements ne guériront jamais la plaie de votre cœur. Vous raisonnez, non pour conclure et exécuter, mais pour douter, vous excuser, et demeurer en possession de vous-même.

Vous mériteriez que Dieu vous laissât à vous même, pour punition d'une si longue résistance : mais il vous aime plus que vous ne savez vous aimer. Il vous poursuit par miséricorde, et trouble votre cœur pour le subjuguer. Rendez-vous à lui, et finissez vos dangereuses incertitudes. Cette suspension apparente entre les deux partis est un parti véritable; cette apparence de délibération, qui ne finit point, est une résolution secrète et déguisée d'un cœur que l'amour-propre tient dans l'illusion, et qui voudroit toujours fuir la règle. Vous n'avez que trop raisonné. Si vous avez encore des difficultés solides et importantes, expliquez-les nettement par écrit, et on les approfondira simplement avec vous : si, au contraire, vous n'avez qu'un doute confus, qui tient d'une crainte d'être trop pressé par la règle de la foi, que tardez-vous à vous soumettre? Faites taire votre esprit. Faut-il s'étonner que l'infini surpasse nos raisonnements, qui sont si foibles et si courts? Voulez-vous mesurer Dieu et ses mystères par vos vues? Seroit-il infini, si vous pouviez le mesurer et sonder toutes ses profondeurs?

Faites-vous justice à vous-même, et vous la ferez bientôt à Dieu. Humiliez-vous, défiez-vous de vous-même, apetissez-vous à vos propres yeux, rabaissez-vous, sentez les ténèbres de votre esprit et la fragilité de votre cœur. Au lieu de juger Dieu, laissez-vous juger par lui, et avouez que vous avez besoin qu'il vous redresse. Rien n'est grand, que cette petitesse intérieure de l'âme qui se fait justice; rien n'est raisonnable, que ce juste désaveu de notre raison égarée; rien n'est digne de Dieu, que cette docilité de l'homme qui sent l'impuissance de son esprit, et qui est désabusé de ses fausses lumières. Oh! qu'une âme humble est éclairée! Oh! qu'elle voit de vérités, quand elle est bien convaincue de ses ténèbres, et qu'elle ne laisse plus aucune ressource à sa présomption! Pardon, monsieur, d'une lettre si indiscrète : je ne puis modérer le zèle que votre confiance m'a inspiré.

Quelques avis sur la méditation, et sur la manière de profiter de ses lectures.

Je suis persuadé, monsieur, que vous devez faire chaque matin une petite méditation : d'abord vous mettre en présence de Dieu, l'adorer comme présent, vous offrir tout entier à lui, et puis invoquer son Saint-Esprit pour la grande action que vous allez faire. Vous savez comment nous avons fait ensemble; mais vous ne sauriez faire trop simplement. N'allez point chercher avec Dieu de belles pensées ni des attendrissements extraordinaires. Parlez-lui simplement, courtement, sans grande réflexion, et de la plénitude du cœur, comme à un bon ami. Vous ferez deux ou trois considérations sur les plus importantes

vérités du christianisme. Vous les tirerez ou de l'*Imitation*, en la manière que je vous ai plusieurs fois expliquée, ou bien des *Retraites* qu'on vous a données. Suivez là-dessus votre goût, ou, pour mieux dire, l'attrait de la grâce, sans vous gêner. A choses égales, j'aimerois mieux que vous prissiez les *Retraites :* 1° parce que vous y trouverez souvent plus de choses digérées et proportionnées, pour vous mettre dans la pratique des maximes générales de l'*Imitation ;* 2° parce que les *Retraites* posent de loin les fondements de plusieurs choses que j'espère qui conviendront dans la suite aux desseins de la grâce sur vous; 3° parce que cette lecture vous donnera plus de correspondance intérieure avec les personnes de qui vous pouvez tirer plus de secours spirituel. Ceux qui ont sucé le même lait que vous sucerez sont plus propres à vous aider dans vos besoins. Si j'étois en votre place, j'essayerois encore de goûter ces *Retraites*, qui sont très-solides; après quoi, si le dégoût persistoit, je reviendrois à tirer mon sujet de méditation d'une petite page de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Je lirois tout le moins que je pourrois, en sorte que dès le moment que j'aurois trouvé deux ou tout au plus trois vérités importantes, je m'arrêterois pour les considérer avec recueillement, et pour m'affectionner à ces vérités après les avoir fixement considérées. Si néanmoins dans la suite je me trouvois trop sec et trop peu nourri dans ma méditation, je reprendrois encore un peu mon livre, pour fixer mon esprit par cet objet sensible, et pour me rappeler mon sujet.

Les premiers jours, contentez-vous d'un quart d'heure à cette méditation, en cas que vous vous y trouviez sec et ennuyé; mais, si vous pouvez sans peine y nourrir votre cœur, allez jusqu'à la demi-heure, pourvu que votre tête n'en soit pas fatiguée. Généralement parlant, il vaut mieux en faire moins d'abord, et s'y accoutumer peu à peu.

Vous pourrez en faire de même un autre quart d'heure le soir, et vous verrez qu'avec le temps cet autre quart d'heure ira peu à peu jusqu'à la demi-heure entière. Je suppose toujours qu'après avoir considéré vos deux ou trois vérités, et vous y être affectionné, vous prendrez quelque résolution en détail pour la pratique. Vous finirez par une disposition d'abandon à Dieu sur les choses considérées, et par des actions de grâces sur les bons mouvements reçus.

Pour votre lecture spirituelle, qui doit être réglée, je crois que vous devez la faire tout au moins pendant un gros quart d'heure, mais fort lentement. Lisez toujours pour vous, c'est-à-dire ne vous contentez pas de croire et de goûter les vérités que vous lisez, mais appliquez-les à vos besoins. Voyez attentivement toutes les conséquences que vous devez tirer de chaque maxime pour votre pratique. Tâchez ainsi non-seulement de goûter pour le plaisir, mais de manger et de digérer le pain sacré pour votre nourriture. Il faut même le mâcher longtemps pour le bien digérer. Ceux qui avalent avec promptitude et avidité, bien loin de se nourrir solidement, se causent des indigestions dangereuses. Il vaut donc mieux lire médiocrement, et lire avec application et recueillement. Quand la lecture se fait bien, elle devient insensiblement une demi-méditation; au lieu que les lectures des personnes qui

ne sont pas assez simples, ne sont presque que des lectures vagues et un peu raisonnées. La trop grande variété d'objets dans les lectures pieuses, comme en autre chose, dissipe l'esprit, le multiplie trop, le met tout en dehors, et le dessèche.

Il me semble que vous pouvez lire d'abord avec utilité l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales, puis quelques traités de Rodriguez, surtout celui de la *Conformité à la volonté de Dieu;* de là vous pourrez passer aux *Entretiens* de saint François de Sales. Vous avez quelques autres livres que vous goûtez, et dont il faut vous laisser un usage sobre pour vos menus plaisirs.

Règle de conduite pour une âme nouvellement revenue à Dieu.

La lettre que vous m'avez écrite ne me laisse rien à désirer : elle dit tout pour le passé; elle promet tout pour l'avenir. A l'égard du passé, il ne reste qu'à l'abandonner à Dieu avec une humble confiance, et qu'à le réparer par une fidélité sans relâche. On demande des pénitences pour le passé : en faut-il de plus grandes et de plus salutaires que de porter les croix présentes? C'est bien réparer les vanités passées, que de devenir humble et de consentir que Dieu nous rabaisse. La plus rigoureuse de toutes les pénitences est de faire en chaque jour et en chaque heure la volonté de Dieu plutôt que la sienne, malgré ses répugnances, ses dégoûts, ses lassitudes. Ne songeons donc qu'au présent, et ne nous permettons pas même d'étendre nos vues avec curiosité sur l'avenir. Cet avenir n'est pas encore à nous; il n'y sera peut-être jamais. C'est se donner une tentation que de vouloir prévenir Dieu, et de se préparer à des choses qu'il ne nous destine point. Quand ces choses arriveront, Dieu nous donnera les lumières et les forces convenables à cette épreuve. Pourquoi vouloir en juger prématurément, lorsque nous n'en avons encore ni la force ni la lumière? Songeons au présent qui presse : c'est la fidélité au présent qui prépare notre fidélité pour l'avenir.

A l'égard du présent, il me semble que vous n'avez pas un grand nombre de choses à faire. Voici celles qui me paroissent les principales.

1° Je crois que vous devez retrancher toute société qui pourroit non-seulement vous porter à quelque mal grossier, mais encore réveiller en vous le goût de la vanité mondaine, vous dissiper, vous amollir, vous dessécher le cœur pour vos exercices, et altérer votre docilité pour les conseils dont vous avez besoin. Heureusement vous vous trouvez dans un lieu éloigné du monde, où vous pouvez facilement rompre vos liens, et vous mettre dans la liberté des enfants de Dieu.

2° Il ne convient néanmoins ni à la bienséance de votre état ni à votre besoin intérieur que vous vous jetiez dans une profonde solitude. Il faut voir les gens qui ne donnent qu'un amusement modéré aux heures où l'on a besoin de se délasser l'esprit. Il ne faut fuir que ceux qui dissipent, qui relâchent, qui vous embarquent malgré vous, et qui rouvrent les plaies du cœur : pour ces faux amis-là, il faut les craindre, les éviter doucement, et mettre une barrière qui leur bouche le chemin.

3° Il faut nourrir votre cœur par les paroles de la foi; il faut faire chaque jour une lecture courte et longue : courte par le nombre de paroles qu'elle contient, mais longue par la lenteur avec laquelle vous la ferez. En la faisant, raisonnez peu, mais aimez beaucoup; c'est le cœur et non la tête qui doit agir. Ne lisez rien que pour l'appliquer d'abord à vos devoirs qu'il faut remplir, et à vos défauts qu'il faut corriger pour plaire à Dieu. Ne craignez point de laisser tomber votre livre dès qu'il vous mettra en recueillement. Vous ne sauriez lire rien de plus utile que les livres de saint François de Sales. Tout y est consolant et aimable, quoiqu'il ne dise aucun mot que pour faire mourir. Tout y est expérience, pratique simple, sentiment et lumière de grâce. C'est être déjà avancé que de s'être accoutumé à cette nourriture.

4° Pour l'oraison, vous ne sauriez la faire mal dans les bonnes dispositions où Dieu vous met, à moins que vous n'ayez trop l'ambition de la bien faire. Accoutumez-vous à entretenir Dieu, non des pensées que vous formerez tout exprès avec art pour lui parler pendant un certain temps, mais des sentiments dont votre cœur sera rempli. Si vous goûtez sa présence, et si vous sentez l'attrait de l'amour, dites-lui que vous le goûtez, que vous êtes ravie de l'aimer, qu'il est bon de se faire tant aimer par un cœur si indigne de son amour. Dans cette ferveur sensible le temps ne vous durera guère, et votre cœur ne tarira point; il n'aura qu'à épancher de son abondance, et qu'à dire ce qu'il sentira. Mais que direz-vous dans la sécheresse, dans le dégoût, dans le refroidissement? Vous direz toujours ce que vous avez dans le cœur. Vous direz à Dieu que vous ne trouvez plus son amour en vous, que vous ne sentez qu'un vide affreux; qu'il vous ennuie, que sa présence ne vous touche point, qu'il vous tarde de le quitter pour les plus vils amusements, que vous ne serez à votre aise que lorsque vous serez loin de lui et plein de vous-même. Vous n'aurez qu'à lui dire tout le mal que vous connoîtrez de vous-même. Vous demandez de quoi l'entretenir? Hé! n'y a-t-il pas là beaucoup trop de matière d'entretien? En lui disant toutes vos misères, vous le prierez de les guérir. Vous lui direz : « O mon Dieu, voilà mon ingratitude, mon inconstance, mon infidélité! Prenez mon cœur; je ne sais pas vous le donner. Retenez-le après l'avoir pris; je ne sais pas vous le garder. Donnez-moi au dehors les dégoûts et les croix nécessaires pour me rappeler sous votre joug. Ayez pitié de moi malgré moi-même! » Ainsi vous aurez toujours amplement à parler à Dieu ou de ses miséricordes ou de vos misères : c'est ce que vous n'épuiserez jamais. Dans ces deux états, dites-lui sans réflexion tout ce qui vous viendra au cœur, avec une simplicité et une familiarité d'enfant dans le sein de sa mère.

5° Occupez-vous pendant la journée de vos devoirs, comme de régler votre dépense selon votre revenu, veiller sur votre domestique pour ne permettre aucun scandale, travailler avec une douce autorité à achever l'éducation de vos enfants, satisfaire aux bienséances, enfin édifier tous ceux qui vous voient, sans leur parler jamais de dévotion.

Tout cela est simple, uni, modéré : tout cela entre dans la vie la plus commune, mais tout cela ramène sans cesse à Dieu. Oh! que vous au-

rez de consolation si vous le faites! « Un jour dans la maison de Dieu vaut mieux que mille dans les tabernacles des pécheurs[1]. »

Avis sur la manière de faire l'oraison et les autres exercices de piété.

Je vous envoie, madame[2], ce que vous m'avez ordonné. Quelque bonté que vous ayez pour le recevoir, je suis très-persuadé que vous n'en sauriez être satisfaite; ce qui fait que je ne le suis nullement d'être comme obligé de vous l'envoyer, parce que vous le souhaitez. C'est donc uniquement pour vous obéir, madame, que je vous dis que pour faire votre oraison avec fruit et avec l'application que vous désirez, il seroit bon, dès le commencement, de vous représenter un pauvre nu, misérable, accablé et qui se meurt de faim; qui n'a qu'un homme à qui il puisse demander l'aumône, et de qui il la puisse espérer; ou bien un malade tout couvert de plaies, qui se voit mourir si un médecin ne veut entreprendre de le traiter de ses plaies et de le guérir. Voilà, madame, une image de ce que nous sommes devant Dieu. Votre âme est plus dénuée des biens du ciel que ce pauvre ne l'est des biens de la terre. Elle en est dans un plus grand besoin; et il n'y a que Dieu seul à qui vous les puissiez demander, et de qui vous les deviez attendre. Votre âme est sans comparaison plus malade que cet homme tout couvert de plaies, et il n'y a que Dieu seul qui vous puisse guérir. Tout consiste à fléchir Dieu par vos prières. Il peut, madame, l'un et l'autre; mais souvenez-vous qu'il ne le veut faire qu'après en être ardemment prié, et presque importuné.

Si vous êtes bien pénétrée de cette vérité, comme vous devez l'être, pour vous bien disposer à la prière toutes les fois que vous voudrez vous y appliquer, lisez ensuite ce que vous aurez à lire de l'Écriture sainte, ou du livre dont vous tirerez le sujet de votre oraison. Arrêtez-vous après un verset ou deux, pour y faire les réflexions que Dieu vous mettra dans l'esprit. Et afin que vous voyiez celles que quelques personnes font, et auxquelles vous pourriez vous conformer dans les commencements; afin de retirer votre esprit de son inapplication ordinaire, et l'accoutumer à s'arrêter sur ce que vous vous proposez de méditer : il me semble qu'il ne seroit pas mauvais d'adorer d'abord ces paroles sacrées, comme les oracles de Dieu, par lesquels il nous fait connoître ses ordres et ses volontés; le remercier de ce qu'il nous en a bien voulu instruire lui-même; s'humilier, et lui demander pardon de s'en être si peu instruit jusqu'à présent, de les avoir si peu écoutées; voir en quoi vous ne les avez pas suivies par le passé, et si vous ne les méprisez point encore; considérer et rechercher dans votre vie ce que vous avez fait et ce que vous faites contre.

1. *Ps.* LXXXIII, 11.
2. Cette dame est vraisemblablement la duchesse de Beauvilliers ou la duchesse de Chevreuse, sa sœur, l'une et l'autre dames du palais de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, qui vivait encore quand la lettre fut écrite, puisque Fénelon y parle de *devoirs envers la reine*. La date est donc antérieure à la mort de cette princesse, arrivée le 30 juillet 1683.

On peut aussi considérer la manière dont Jésus-Christ a pratiqué la vérité et la maxime qu'il vous a enseignées; la manière dont les gens de votre connoissance la pratiquent; combien certaines gens du monde s'en éloignent dans leur conduite; combien vous vous en êtes éloignée et vous vous en éloignez vous-même. Il est bon que vous en portiez la confusion devant Dieu, et que vous vous prosterniez même de corps dans le secret de votre cabinet, afin que cette posture humiliante fasse que votre esprit s'humilie comme il doit dans la vue de ses fautes.

Considérez ensuite les occasions qui vous font tomber dans ces fautes; les moyens les plus propres pour les éviter ou pour y remédier; ce que Jésus-Christ demande avec justice de vous, pour vous préserver de ces chutes et pour réparer le passé; combien vous êtes obligée de vous y rendre, quelque difficulté que vous y trouviez: combien il vous est avantageux de le faire; quelle honte c'est à vous, et quel danger vous courez si vous ne le faites : et comme nous ne sommes que foiblesse, et que nous ne l'avons que trop éprouvé, offrez-vous à Jésus-Christ; détestez votre lâcheté et vos infidélités; priez-le qu'il mette dans votre cœur ce qu'il veut que vous y ayez; qu'il fortifie cette volonté qu'il vous donne de faire mieux; ayez confiance en sa bonté et dans les promesses solennelles qu'il a faites qu'il ne nous abandonneroit pas dans les occasions; appuyez-vous sur ses paroles, et espérez qu'il achèvera ce qu'il a déjà commencé dans vous.

Et afin, madame, de vous rendre les choses plus palpables, prenons un exemple et appliquons-y ce que nous venons de dire. Si vous aviez pour sujet d'oraison ces paroles qui sont au commencement du XVII[e] chapitre de saint Jean, sur lesquelles je me suis trouvé en vous écrivant: c'est Jésus-Christ qui s'adresse à son Père, et qui lui dit : « Je vous ai glorifié sur la terre; j'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez donnée à faire. Il est temps à présent, mon Père, que vous me glorifiiez en vous-même, etc.; » vous pourriez, madame, 1° remercier Jésus-Christ de l'instruction qu'il vous donne, et de ce qu'il a bien voulu vous apprendre lui-même que vous ne pouvez prétendre à la gloire que Dieu nous a préparée qu'après l'avoir glorifié sur la terre. C'est une loi inviolable et que Jésus-Christ marque expressément à tous les fidéles par l'ordre qu'il garde dans ses paroles. La gloire que vous aurez rendue à Dieu sur la terre est ce qui vous mettra en droit de demander la gloire qu'il vous a promise dans le ciel; sans cela, il n'y faut pas prétendre.

2° Considérer en quoi consiste et ce que c'est que glorifier Dieu sur la terre. Jésus-Christ l'explique nettement par ces paroles : « J'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez donnée à faire. » Il faut donc, pour glorifier Dieu, connoître et exécuter ce qu'il nous a chargés de faire. Chacun a son ouvrage, et tout le monde y travaille; mais ce n'est pas toujours à celui que Dieu nous a donné. Nous n'avons que celui de Jésus-Christ, qui est d'opérer notre salut, auquel il a travaillé toute sa vie. Tout ce que la vanité, le désir de m'établir puissamment dans le monde; tout ce que mon humeur, mon caprice, ma colère, mon amour-propre et la seule considération des hommes me fait entreprendre, n'est pas l'ouvrage dont Dieu m'a chargé, et par conséquent rien de tout cela ne

peut honorer Dieu : c'est là l'ouvrage de ma passion, l'ouvrage du péché et du démon.

3° L'œuvre que Dieu m'a mise entre les mains, c'est de réformer ce qu'il peut y avoir de mauvais dans mon naturel; c'est là ce qu'il veut que je fasse : c'est de corriger mes défauts, de sanctifier mes pensées et mes désirs, de devenir plus patiente, plus douce et plus humble de cœur. C'est là, madame, votre ouvrage : c'est de faire servir Jésus-Christ dans votre famille; c'est de l'élever uniquement pour lui : c'est d'y établir le mépris du monde, la douceur, la modestie, la patience et l'amour véritable de Dieu. Voyez si vous le faites, et comment vous le faites.

4° Et afin de ne pas se flatter, voyez comme Jésus-Christ a travaillé toute sa vie à l'œuvre dont son Père l'avoit chargé, sans relâche, sans y perdre un moment; et jugez sur ce modèle de ce que vous êtes obligée de faire. Si un Dieu emploie incessamment toute sa vie pour vous, qu'est-ce que vous ne devez pas faire pour lui? Quelle confusion d'avoir encore si peu fait, ou plutôt de n'avoir presque encore rien fait! Humiliez-vous-en profondément.

5° Voyez comme les saints s'y sont comportés, et ce qu'ils font encore tous les jours devant vous. L'œuvre dont Dieu les avoit chargés étoit souvent beaucoup plus difficile que celle que vous avez à faire; ils avoient moins de moyens et de secours pour l'avancer et pour l'achever que vous n'en avez; ils étoient aussi foibles, et sujets à des humeurs plus difficiles à surmonter : et cependant ils en sont venus à bout. Reconnoissez en cela votre lâcheté; condamnez votre négligence, remerciez Dieu des secours qu'il vous a donnés. Demandez-lui pardon d'en avoir si peu et si mal usé jusqu'à présent, et donnez-vous à Jésus-Christ pour en faire, par sa grâce, un meilleur usage.

6° Regardons, madame, tout ce que nous avons fait pendant notre vie, et nous verrons qu'elle aura peut-être été tout employée à ruiner, et dans nous et dans les autres, l'ouvrage de Dieu, et à y avancer celui du démon et du péché. Quand est-ce que nous avons fait ce que Dieu vouloit de nous, et comment l'avons-nous fait? Quand est-ce que nous avons refusé de faire ce que notre humeur ou notre amour-propre désiroit, et que n'avons-nous pas fait pour le contenter? Quel regret, quelle peine, de se voir assez malheureuse pour n'avoir presque rien fait de ce qui pouvoit glorifier Dieu, et n'avoir travaillé qu'à ce qui le déshonoroit sur la terre! Quel crève-cœur d'avoir travaillé presque toute sa vie, et même avec plaisir, à déshonorer Dieu et honorer le démon par notre conduite! Se peut-on voir dans cet état? Peut-on penser à une vie si malheureusement employée, sans être percé de douleur, sans gémir devant Dieu, sans s'indigner contre soi-même?

7° Quoi, mon Dieu! ç'a donc été là mon occupation, que de détruire votre ouvrage! C'est à cela que j'ai employé mes biens, ma santé, mon autorité, mon esprit, mon adresse, mes amis, mes connoissances; à vous déshonorer, à renverser ce que vous aviez cimenté de votre propre sang! et j'ai pu prendre mon plaisir à défaire ce qui vous a coûté la vie! Contre toutes vos menaces, je me suis vendue à votre en-

nemi pour établir sa gloire sur les ruines de la vôtre, sans récompense, sans espérance d'en avoir, sans m'attendre qu'à toutes sortes de tourments! Le moyen, madame, de porter cette vue sans avoir le cœur fendu de douleur! On n'a besoin ni de lire ni de raisonner lorsqu'on peut sentir cet état comme on doit. Il faut laisser agir cette vue sur votre cœur, et l'abandonner à une douleur si juste. Et pour descendre encore plus dans le particulier :

8° C'est donc pour le démon que je parle et que j'agis, si je dis ou si je fais quelque chose qu'une mauvaise humeur me suggère; c'est son ouvrage que je fais, et je renverse en moi celui que Jésus-Christ y veut faire, et qu'il y a déjà commencé par la volonté et le désir qu'il m'a donné d'en user tout autrement! Comment est-ce, mon Dieu, que vous me pouvez souffrir, et comment me puis-je souffrir moi-même? Faut-il que pour suivre mon humeur et pour contenter ma passion, que je connois si déraisonnable et si mauvaise, je détruise en moi un ouvrage qui vous a tant coûté? C'est votre ouvrage, mon Dieu, que la douceur, et c'est celui dont vous m'avez chargée. Je ne puis vous glorifier qu'en y travaillant, et qu'en l'achevant en moi. Je le veux, mon Dieu; faites par votre miséricorde que j'y sois fidèle. Que tout se renverse plutôt dans ma maison et dans ma famille, que d'y voir votre ouvrage renversé, et renversé par ma foiblesse!

9° Je ne m'occuperai donc, mon Dieu, que de cette unique pensée, puisque vous le voulez. Faut-il souffrir qu'on me serve mal? Je le souffrirai avec joie, pourvu que je vous serve en cela. Ce n'est pas mon ouvrage que d'être bien servie, mais de vous bien servir, mais d'être douce et patiente en toutes rencontres. C'est la manière dont je vous puis glorifier sur la terre, et qui seule me peut donner quelque espérance de l'être un jour de vous dans le ciel.

Il y a mille autres choses, dans la vie ordinaire, que vous voyez vous-même et que je ne peux remarquer ici, dans le détail desquelles vous devez descendre afin de prendre à l'oraison et de demander à Dieu les moyens d'y remédier si elles sont mauvaises, et de les fortifier si elles étoient bonnes.

Quand ces choses se font sentir vivement, il faut pour lors, madame, laisser agir l'esprit de Dieu, sans s'en détourner ni par la lecture ni par la prière vocale. Mais si ces pensées s'évanouissent et que d'autres viennent dans l'esprit, humiliez-vous devant Dieu et priez-le de vous les graver dans le cœur; tâchez de vous y appliquer encore. Que si, après ce petit effort, la distraction revient, prenez votre livre et passez à une autre vérité, sur laquelle vous pourrez à peu près faire les mêmes actes et les mêmes réflexions.

Sur la fin de votre oraison, avant que d'en sortir, demandez toujours pardon à Dieu des manquements que vous y avez faits; quand même vous y auriez été dans une distraction presque continuelle, vous n'y aurez pas perdu votre temps si vous en sortez plus humble. Voyez ce qui vous aura le plus touchée, et repensez-y souvent pendant la journée : c'est là le véritable moyen de continuer toujours dans l'oraison. Si vous pouvez encore sur le soir vous y appliquer quelque temps,

cela vous imprimeroit ces vérités beaucoup davantage, et auroit plus d'effet.

Il est bon que vous commenciez par là votre journée. Vous retrancherez du temps que vous y donniez avant de vous habiller, afin que vous ne soyez pas si pressée ensuite; mais vous aurez soin de le reprendre après, si vous en avez. Cela fera deux biens : 1° vous n'aurez pas d'occasion d'impatience, ayant plus de temps qu'il ne vous en faut pour vous habiller; 2° vous pourrez, en vous habillant, continuer à jeter la vue sur ce que vous aurez déjà médité, et vous disposer à faire encore mieux, s'il vous reste quelque temps pour vous remettre à la prière.

Pour ce qui est, madame, de ces occupations si distrayantes dans lesquelles vous êtes obligée d'être, je vous avoue qu'il seroit à souhaiter d'en être bien loin; mais puisque cela ne se peut, je vous dirai que, quand nous avons quelque peine ou quelque dessein en tête, nous le portons partout avec nous, et rien n'est capable de nous en divertir. Ainsi, si vous avez une véritable peine de vos fautes, et un dessein ferme de vous sauver et de plaire à Dieu, rien ne sera capable de vous en détourner. C'est à cela que vous devez rapporter vos oraisons.

Ce qui vous distrait le plus, ce sont vos devoirs envers la reine, envers un mari, envers un pére, envers des parents, etc. Et cependant, madame, tout cela peut servir merveilleusement à sortir de cette distraction dont vous vous plaignez. Vous n'avez pas recherché cet emploi auprès de Sa Majesté; c'est la providence de Dieu qui vous y a engagée : c'est donc une œuvre dont Dieu vous a chargée; il faut s'y rendre pour lui obéir. Ce qui est à craindre, c'est qu'on perd cette vue de Dieu, et qu'on y substitue celle de sa vanité, de ses intérêts, de son plaisir, de considérations purement humaines, et qu'on fait de l'ouvrage de Dieu un ouvrage de péché et d'amour-propre. Il n'y a donc, madame, qu'à rejeter ces vues, si elles nous viennent importuner, et à nous tenir fermes dans celle de faire ce dont Dieu nous a chargés, et le faire comme il veut.

Qui vous empêche, madame, dans le tracas de la maison, de vous élever incessamment à Dieu, voyant comment tous vos gens exécutent vos ordres; comme ils tâchent de vous plaire en tout ce qu'ils peuvent; comme ils souffrent sans rien oser dire, s'ils reçoivent quelque mauvais traitement; quelle joie ils ont quand vous êtes contente de leur service? Ils ne pensent, ils ne travaillent que pour vous; et vous ne les souffririez pas dans votre maison longtemps, s'ils oublioient le service qu'ils vous doivent pour ne penser qu'à eux-mêmes. Ce que tout ce monde fait chez vous et pour vous, vous le devez faire pour Dieu, dans la maison duquel vous êtes. Apprenez de vos gens à être prompte à exécuter ses ordres, à retrancher dans vous ce qui lui peut déplaire, et à corriger ce qui peut vous faire encourir sa disgrâce, à porter sans vous plaindre les peines qu'il vous envoie, à recevoir avec humilité et reconnoissance de vos fautes ses châtiments, à penser incessamment et à travailler à l'ouvrage dont il vous a chargée; et par ce moyen tout ce qui vous distrait ordinairement vous servira à vous recueillir et à

vous élever à Dieu. Et souvenez-vous, madame, que comme vous ne pourriez pas souffrir chez vous un domestique qui ne penseroit jamais à son ouvrage, ou qui ne le feroit qu'avec une grande négligence, aussi Dieu ne peut souffrir dans sa famille aucune servante qui ne fasse point du tout, ou qui ne fasse qu'avec négligence et tiédeur, l'ouvrage dont il l'a chargée.

Tout ce que nous voyons dans le monde peut servir à nous entretenir dans la présence de Dieu. Il y a, à la vérité, peu de bien; mais on y en voit pourtant, et cela nous porte de soi-même à en remercier Dieu qui en est l'auteur, et à le prier d'y conserver les personnes qui y sont, et nous faire la grâce de nous y mettre nous-mêmes. Le mal y est grand , et nous le trouvons souvent en chemin. Si peu que vous ayez d'amour du bien, vous en avez horreur sitôt que vous le voyez, et il n'y a guère de danger qu'il vous surprenne. On n'oseroit l'approuver ni le louer. Ce qui est de plus dangereux, c'est qu'il y a de certains maux dont on a moins d'horreur, et dont le monde est accoutumé de rire: il y en a même dont on fait son divertissement: et c'est, madame, ce qui doit vous affliger davantage dans le fond de votre cœur. Bien loin de prendre part à cette joie pernicieuse du monde, vous devez pour lors gémir dans votre âme, de voir que des enfants de Dieu puissent prendre plaisir à des choses qui ont causé à Jésus-Christ une tristesse mortelle. Vous devez remercier Dieu de vous avoir retirée de cet état, et trembler de crainte qu'il ne vous abandonne à un sens aussi réprouvé que vous le voyez dans les autres. Ce sont ces sentiments qui vous empêcheront de tremper dans la malignité du monde, et de vous en laisser infecter. C'est là la « religion véritable, que de se conserver sans tache au milieu du siècle[1]. »

Pour les prières vocales, comme vous n'en avez pas qui soient d'obligation, faites-les fort lentement, tâchant d'entrer dans les sentiments que les paroles que vous récitez vous inspirent. Pour cela, occupez-vous du sens qu'elles ont, et prenez tout le temps qu'il vous faut pour cela; ne vous pressez jamais pour finir bientôt; il vaut mieux dire comme il faut la moitié d'un seul psaume, qu'en dire mal et avec précipitation plusieurs. Si vous êtes obligée de l'interrompre par quelque nécessité, finissez où vous êtes, sans vous troubler, et reprenez ensuite dans le même endroit, si vous avez le loisir.

N'allez jamais à la sainte messe sans penser, en y allant, au sacrifice de Jésus-Christ, auquel vous allez assister. Tâchez d'entrer dans un vrai regret de vos fautes, qui ont obligé un Dieu de verser son sang pour les laver. Que votre modestie extérieure et votre application à une chose si sainte fassent connoître la disposition avec laquelle vous y êtes. Je ne vous dis rien du soin que vous devez avoir de retenir votre vue, et d'éloigner tout ce qui peut dissiper votre esprit : c'est la première chose qu'il faut faire, et que je suis persuadé que vous faites.

Les jours que vous devez vous confesser, prenez le temps de l'oraison du matin pour en employer une partie à vous examiner, et l'autre,

1. Jacob., I, 27.

qui doit toujours être la plus grande, à demander la douleur nécessaire de vos fautes, et la grâce de vous en corriger. Cette préparation est bonne; mais il y en a encore une meilleure, qui seroit de veiller plus sur vous-même deux ou trois jours devant, et faire quelque pénitence et quelques bonnes œuvres de vous-même, pour obtenir de Dieu la douleur que vous lui demandez. Et quand vous n'aurez que des péchés de fragilité sur la semaine, je ne sais s'il seroit si nécessaire de vous en confesser, et s'il ne vaudroit pas mieux faire ce que nous venons de dire, de crainte de se faire une coutume de se confesser, et de le faire quelquefois sans toute la préparation qui seroit à souhaiter. Cela dépend du profit que vous retirerez de la confession plus ou moins fréquente; car c'est ce qui doit régler la fréquentation des sacrements.

Le jour que vous communierez, vous ferez plus de prières que les autres. Souvenez-vous, madame, que vous ne recevez Jésus immolé dans le sacrifice que pour vous immoler et sacrifier avec lui, que pour vivre ensuite de sa vie. Il est plein de vie dans le sacrement, et il nous y donne la vie, mais une vie d'hostie. Il sent les injures qu'on lui fait, et il les souffre sans y faire paroître ni sa peine ni sa puissance. Voilà l'esprit de patience et d'hostie que vous y devez recevoir, si vous communiez comme il faut. C'est à cet état où vous devez tendre, et vous avancer par les communions que vous faites. Que cela demande de choses de vous!

Ne vous fiez pas, madame, aux bons désirs que vous pouvez avoir, s'ils sont stériles et sans effet. Travaillez avec courage à devenir douce et humble de cœur. Si vous tombez dans quelque faute, et que vous puissiez d'abord vous retirer dans votre cabinet, allez vous prosterner devant Dieu contre terre, et demandez-en pardon. L'humiliation et la douleur de votre cœur vous attireront la grâce d'être plus fidèle dans une autre occasion. Adorez souvent le silence de Jésus-Christ, lorsqu'il étoit si maltraité par ses juges et par son peuple. Si on fait quelque chose de mal, qui regarde seulement votre personne et le service qu'on vous doit en particulier, souffrez-le sans rien dire. S'il vous échappe quelque parole fâcheuse, après vous en être humiliée en vous-même, réparez cela en parlant avec douceur et faisant même quelque bien aux personnes que vous aurez traitées rudement, si l'occasion s'en présente. N'oubliez jamais la manière dont Dieu en a usé et en use continuellement avec vous; elle est si patiente et si douce! voilà votre modèle. Apprenez de lui ce que vous devez être aux autres. Ne vous découragez pas pour vos rechutes : comme elles vous font connoître et toucher au doigt votre foiblesse, elles vous doivent tenir plus humble et plus appliquée à veiller sur vous et à recourir à tous moments à Dieu, de crainte de vous perdre.

Quand vous faites vos lectures, souvenez-vous que c'est Jésus-Christ qui va vous parler, et qui va vous parler de l'affaire la plus importante que vous ayez. Écoutez-le dans cette disposition. Lisez peu, et méditez beaucoup les vérités que vous trouverez dans le livre. Voyez si vous les pratiquez, et comment vous les pratiquez. Demandez à Jésus-Christ qu'il vous parle au fond du cœur et qu'il vous y enseigne

ce que le livre vous représente au dehors. Si vous y trouvez quelqu'un de vos défauts sévèrement repris, remerciez Dieu de cette grâce qu'il vous fait, de vous reprendre sans vous flatter, et priez-le de vous en faire une autre, qui est celle de vous en corriger. Lisez l'Écriture sainte autant que vous pourrez, et les livres qui vous toucheront le plus. Il sera bon même que vous marquiez les paroles qui vous auront le plus frappée, afin de les répéter quelquefois pendant le jour, et de réveiller les sentiments qu'elles vous auront donnés. Votre lecture faite, finissez toujours par une petite prière, et demandez à Dieu qu'il vous fasse accomplir dans l'occasion ce que vous avez appris par la lecture.

A MADAME DE MAINTENON.

Réponse à cette dame, qui l'avoit prié de lui faire connoître les défauts qu'il avoit pu remarquer en elle.

Versailles, 1690.

Je ne puis, madame, vous parler sur vos défauts que douteusement et presque au hasard. Vous n'avez jamais agi de suite avec moi, et je compte pour peu ce que les autres m'ont dit de vous. Mais n'importe; je vous dirai ce que je pense. et Dieu vous en fera faire l'usage qu'il lui plaira.

Vous êtes ingénue et naturelle : de là vient que vous faites très-bien, sans avoir besoin d'y penser, à l'égard de ceux pour qui vous avez du goût et de l'estime; mais trop froidement dès que ce goût vous manque. Quand vous êtes sèche, votre sécheresse va assez loin. Je m'imagine qu'il y a dans votre fond de la promptitude et de la lenteur. Ce qui vous blesse, vous blesse vivement.

Vous êtes née avec beaucoup de gloire, c'est-à-dire de cette gloire qu'on nomme bonne et bien entendue, mais qui est d'autant plus mauvaise qu'on n'a point de honte de la trouver bonne; on se corrigeroit plus aisément d'une vanité sotte. Il vous reste encore beaucoup de cette gloire, sans que vous l'aperceviez. La sensibilité sur les choses qui la pourroient piquer jusqu'au vif, marque combien il s'en faut qu'elle soit éteinte. Vous tenez encore à l'estime des honnêtes gens, à l'approbation des gens de bien, au plaisir de soutenir votre prospérité avec modération; enfin à celui de paroître par votre cœur au-dessus de votre place.

Le *moi* dont je vous ai parlé si souvent, est encore une idole que vous n'avez pas brisée. Vous voulez aller à Dieu de tout votre cœur, mais non par la perte du *moi*; au contraire, vous cherchez le *moi* en Dieu. Le goût sensible de la prière et de la présence de Dieu vous soutient; mais si ce goût venoit à vous manquer, l'attachement que vous avez à vous-même et au témoignage de votre propre vertu vous jetteroit dans une dangereuse épreuve. J'espère que Dieu fera couler le lait le plus doux, jusqu'à ce qu'il veuille vous sevrer, et vous nourrir du pain des forts.

Mais comptez bien certainement que le moindre attachement aux

meilleures choses, par rapport à vous, vous retardera plus que toutes les imperfections que vous pouvez craindre. J'espère que Dieu vous donnera la lumière pour ceci mieux que je ne l'ai expliqué.

Vous êtes naturellement bonne, et disposée à la confiance, peut-être même un peu trop pour des gens de bien dont vous n'avez pas éprouvé assez à fond la prudence. Mais quand vous commencez à vous défier, je m'imagine que votre cœur se serre trop : les personnes ingénues et confiantes sont d'ordinaire ainsi lorsqu'elles sont contraintes de se défier. Il y a un milieu entre l'excessive confiance qui se livre, et la défiance qui ne sait à quoi s'en tenir, lorsqu'elle sent que ce qu'elle croyoit tenir lui échappe. Votre bon esprit vous fera assez voir que, si les honnêtes gens ont des défauts auxquels il ne faut pas se laisser aller aveuglément, ils ont aussi un certain procédé droit et simple, auquel on reconnoît sûrement ce qu'ils sont.

Le caractère de l'honnête homme n'est point douteux et équivoque à qui le sait bien observer dans toutes ses circonstances. L'hypocrisie la plus profonde et la mieux déguisée n'atteint jamais jusqu'à la ressemblance de cette vertu ingénue : mais il faut se souvenir que la vertu la plus ingénue a de petits retours sur soi-même, et certaines recherches de son propre intérêt qu'elle n'aperçoit pas. Il faut donc éviter également et de soupçonner les gens de bien éprouvés jusqu'à un certain point et de se livrer à toute leur conduite.

Je vous dis tout ceci, madame, parce qu'en la place où vous êtes on découvre tant de choses indignes, et on en entend si souvent d'imaginées par la calomnie, qu'on ne sait plus que croire. Plus on a d'inclination à aimer la vertu et à s'y confier, plus on est embarrassé et troublé en ces occasions. Il n'y a que le goût de la vérité et un certain discernement de la sincère vertu qui puissent empêcher de tomber dans l'inconvénient d'une défiance universelle, qui seroit un très-grand mal.

J'ai dit, madame, qu'il ne faut se livrer à personne; je crois pourtant qu'il faut, par principe de christianisme et par sacrifice de sa raison, se soumettre aux conseils d'une seule personne qu'on a choisie pour la conduite spirituelle : si j'ajoute une seule personne, c'est qu'il me semble qu'on ne doit pas multiplier les directeurs, ni en changer sans de grandes raisons; car ces changements ou mélanges produisent une incertitude, et souvent une contrariété dangereuse. Tout au moins on est retardé, au lieu d'avancer, par tous ces différents secours. Il arrive même d'ordinaire que quand on a tant de différents conseils, on ne suit que le sien propre, par la nécessité où l'on se trouve de choisir entre tous ceux que l'on a reçus d'autrui.

Je conviens néanmoins qu'outre les conseils d'un sage directeur on peut, en diverses occasions, prendre des avis pour les affaires temporelles, qu'un autre peut voir de plus près que le directeur. Mais je reviens à dire qu'excepté la conduite spirituelle, pour laquelle on se soumet à un bon directeur, pour tout le reste, qui est extérieur, on ne se doit livrer à personne.

On croit dans le monde que vous aimez le bien sincèrement : beau-

coup de gens ont cru longtemps qu'une bonne gloire vous faisoit prendre ce parti; mais il me semble que tout le public est désabusé, et qu'on rend justice à la pureté de vos motifs. On dit pourtant encore, et, selon toute apparence, avec vérité, que vous êtes sèche et sévère; qu'il n'est pas permis d'avoir des défauts avec vous, et qu'étant dure à vous-même, vous l'êtes aussi aux autres; que quand vous commencez à trouver quelque foible dans les gens que vous avez espéré de trouver parfaits, vous vous en dégoûtez trop vite, et que vous poussez trop loin le dégoût. S'il est vrai que vous soyez telle qu'on vous dépeint, ce défaut ne vous sera ôté que par une longue et profonde étude de vous-même.

Plus vous mourrez à vous-même par l'abandon total à l'esprit de Dieu, plus votre cœur s'élargira pour supporter les défauts d'autrui, et pour y compatir sans bornes. Vous ne verrez partout que misère; vos yeux seront plus perçants, et en découvriront encore plus que vous n'en voyez aujourd'hui; mais rien ne pourra ni vous scandaliser, ni vous surprendre, ni vous resserrer. Vous verrez la corruption dans l'homme comme l'eau dans la mer.

Le monde est relâché, et néanmoins d'une sévérité impitoyable. Vous ne ressemblerez point au monde: vous serez fidèle et exacte; mais compatissante et douce comme Jésus-Christ l'a été pour les pécheurs, pendant qu'il confondoit les pharisiens, dont les vertus extérieures étoient si éclatantes.

On dit que vous vous mêlez trop peu des affaires. Ceux qui parlent ainsi sont inspirés par l'inquiétude, par l'envie de se mêler du gouvernement, et par le dépit contre ceux qui distribuent les grâces, ou par l'espoir d'en obtenir par vous. Pour vous, madame, il ne vous convient point de faire des efforts pour redresser ce qui n'est pas dans vos mains.

Le zèle du salut du roi ne doit pas vous faire aller au delà des bornes que la Providence semble vous avoir marquées. Il y a mille choses déplorables; mais il faut attendre les moments, que Dieu seul connoît, et qu'il tient dans sa puissance.

Ce n'est pas la fausseté que vous aurez à craindre, tant que vous la craindrez. Les gens faux ne croient pas l'être; les vrais tremblent toujours de ne l'être pas. Votre piété est droite; vous n'avez jamais eu les vices du monde, et depuis longtemps vous en avez abjuré les erreurs.

Le vrai moyen d'attirer la grâce sur le roi et sur l'État n'est pas de crier ou bien de fatiguer le roi; c'est de l'édifier, de mourir sans cesse à vous-même; c'est d'ouvrir peu à peu le cœur de ce prince par une conduite ingénue, cordiale, patiente, libre néanmoins et enfantine dans cette patience. Mais parler avec chaleur et avec âpreté, revenir souvent à la charge, dresser des batteries sourdement, faire des plans de sagesse humaine pour réformer ce qui a besoin de réforme, c'est vouloir faire le bien par une mauvaise voie: votre solidité rejette de tels moyens, et vous n'avez qu'à la suivre simplement.

Ce qui me paroît véritable touchant les affaires, c'est que votre esprit en est plus capable que vous ne pensez; vous vous défiez peut-être

un peu trop de vous-même, ou bien vous craignez trop d'entrer dans des discussions contraires au goût que vous avez pour une vie tranquille et recueillie. D'ailleurs je m'imagine que vous craignez le caractère des gens que vous trouvez sur vos pas quand vous entrez dans quelque affaire. Mais enfin il me paroît que votre esprit naturel et acquis a bien plus d'étendue que vous ne lui en donnez.

Je persiste à croire que vous ne devez jamais vous ingérer dans les affaires d'État : mais vous devez vous en instruire, selon l'étendue de vos vues naturelles; et quand les ouvertures de la Providence vous offriront de quoi faire le bien, sans pousser trop loin le roi au delà de ses bornes, il ne faut jamais reculer.

Je vous ai détaillé ce que le monde dit; voici, madame, ce que j'ai à dire :

Il me paroît que vous avez encore un goût trop naturel pour l'amitié, pour la bonté de cœur, et pour tout ce qui lie la bonne société. C'est sans doute ce qu'il y a de meilleur, selon la raison et la vertu humaine; mais c'est pour cela même qu'il y faut renoncer.

Ceux qui ont le cœur dur et même froid ont sans doute un très-grand défaut naturel : c'est même une grande imperfection qui reste dans leur piété; car si leur piété étoit plus avancée, elle leur donneroit ce qui leur manque de ce côté-là. Mais il faut compter que la véritable bonté de cœur consiste dans la fidélité à Dieu et dans le pur amour. Toutes les générosités, toutes les tendresses naturelles ne sont qu'un amour-propre plus raffiné, plus séduisant, plus flatteur, plus aimable, et par conséquent plus diabolique.

Je vous dis tout ceci sans nul intérêt personnel; car je suis assez sec dans ma conduite, et froid dans les commencements, mais assez chaud et tendre dans le fond. Rien de tout ceci ne regarde *l'homme* à l'égard duquel vous avez des devoirs d'un autre ordre : l'accroissement de la grâce, qui a déjà fait tant de progrès en lui, achèvera d'en faire un autre homme. Mais je vous parle pour le seul intérêt de Dieu en vous; il faut mourir sans réserve à toute amitié.

Si vous ne teniez plus à vous, vous ne seriez non plus dans le désir de voir vos amis attachés à vous que de les voir attachés au roi de la Chine. Vous les aimeriez du pur amour de Dieu, c'est-à-dire d'un amour parfait, infini, généreux, agissant, compatissant, consolant, égal, bienfaisant et tendre comme Dieu même. Le cœur de Dieu seroit versé dans le vôtre; et votre amitié ne pourroit non plus avoir de défauts, que celui qui aimeroit en vous. Vous ne voudriez rien des autres que ce que Dieu en voudroit, et uniquement pour lui. Vous seriez jalouse pour lui contre vous-même; et si vous exigiez des autres une conduite plus cordiale, ce ne seroit que pour leur perfection, et pour l'accomplissement des desseins de Dieu sur eux.

Ce qui vous blesse donc dans les cœurs resserrés ne vous blesse qu'à cause que le vôtre est encore trop resserré au dedans de lui-même. Il n'y a que l'amour-propre qui blesse l'amour-propre. L'amour de Dieu supporte avec condescendance l'infirmité de l'amour-propre, et attend en paix que Dieu le détruise. En un mot, madame, le défaut de vou-

loir de l'amitié n'est pas moindre devant Dieu que celui de manquer d'amitié. Le vrai amour de Dieu aime généreusement le prochain, sans espérance d'aucun retour.

Au reste, il faut tellement sacrifier à Dieu le *moi* dont nous avons tant parlé qu'on ne le recherche plus ni pour la réputation, ni pour la consolation du témoignage qu'on se rend à soi-même sur ses bonnes qualités ou sur ses bons sentiments. Il faut mourir à tout sans réserve, et ne posséder pas même sa vertu par rapport à soi. Ce n'est point une obligation précise pour tous les chrétiens; mais je crois que c'est la perfection d'une âme qu'il a autant prévenue que la vôtre par ses miséricordes.

Il faut être prêt à se voir méprisé, haï, décrié, condamné par autrui, et à ne trouver en soi que trouble et condamnation, pour se sacrifier sans nul adoucissement au souverain domaine de Dieu, qui fait de sa créature selon son bon plaisir. Cette parole est dure à quiconque veut vivre en soi, et jouir pour soi-même de sa vertu; mais qu'elle est douce et consolante pour une âme qui aime autant Dieu qu'elle renonce à s'aimer elle-même !

Vous verrez un jour combien les gens qui sont dans cette disposition sont grands dans l'amitié. Leur cœur est immense, parce qu'il tient de l'immensité de Dieu, qui les possède. Ceux qui entrent dans ces vues de pur amour, malgré leur naturel sec et serré, vont toujours s'élargissant peu à peu. Enfin Dieu leur donne un cœur semblable au sien, et des entrailles de mère pour tout ce qu'il unit à eux. Ainsi la vraie et pure piété, loin de donner de la dureté et de l'indifférence, tire de l'indifférence, de la sécheresse, de la dureté de l'amour-propre, qui se rétrécit en lui-même pour rapporter tout à lui.

Pour vos devoirs, je n'hésite pas un moment à croire que vous devez les renfermer dans des bornes bien plus étroites que la plupart des gens trop zélés ne le voudroient. Chacun, plein de son intérêt, veut vous y entraîner, et vous trouve insensible à la gloire de Dieu, si vous n'êtes autant échauffée que lui; chacun veut même que votre avis soit conforme au sien, et sa raison à la vôtre.

Vous pourrez peut-être dans la suite, si Dieu vous en donne les facilités, faire des biens plus étendus. Maintenant vous avez la communauté de Saint-Cyr, qui demande beaucoup de soins : encore même voudrois-je que vous fussiez bien soulagée et déchargée de ce côté-là. Il vous faut des temps de recueillement et de repos tant de corps que d'esprit. Vous devez suivre le courant des affaires générales, pour tempérer ce qui est excessif, et redresser ce qui en besoin. Vous devez, sans vous rebuter jamais, profiter de tout ce que Dieu vous met au cœur, et de toutes les ouvertures qu'il vous donne dans celui du roi, pour lui ouvrir les yeux et pour l'éclairer, mais sans empressement, comme je vous l'ai souvent représenté.

Au reste, comme le roi se conduit bien moins par des maximes suivies que par l'impression des gens qui l'environnent, et auxquels il confie son autorité, le capital est de ne perdre aucune occasion pour l'obséder par des gens sûrs, qui agissent de concert avec vous pour lui faire

accomplir, dans leur vraie étendue, ses devoirs, dont il n'a aucune idée.

S'il est prévenu en faveur de ceux qui font tant de violences, tant d'injustices, tant de fautes grossières, il le seroit bientôt encore plus en faveur de ceux qui suivroient les règles et qui l'animeroient au bien. C'est ce qui me persuade que, quand vous pourrez augmenter le crédit de MM. de Chevreuse et de Beauvilliers, vous ferez un grand coup. C'est à vous à mesurer pour les temps; mais si la simplicité et la liberté ne peuvent point emporter ceci, j'aimerois mieux attendre jusqu'à ce que Dieu eût préparé le cœur du roi. Enfin le grand point est de l'assiéger, puisqu'il veut l'être; de le gouverner, puisqu'il veut être gouverné : son salut consiste à être assiégé par des gens droits et sans intérêt.

Votre application à le toucher, à l'instruire, à lui ouvrir le cœur, à le garantir de certains piéges, à le soutenir quand il est ébranlé, à lui donner des vues de paix, et surtout de soulagement des peuples, de modération, d'équité, de défiance à l'égard des conseils durs et violents, d'horreur pour les actes d'autorité arbitraire, enfin d'amour pour l'Église, et d'application à lui chercher de saints pasteurs; tout cela, dis-je, vous donnera bien de l'occupation : car quoique vous ne puissiez point parler de ces matières à toute heure, vous aurez besoin de perdre bien du temps pour choisir les moments propres à insinuer ces vérités. Voilà l'occupation que je mets au-dessus de toutes les autres.

Après les heures de pitié, vous devez aussi, ce me semble, travailler et donner le temps nécessaire pour connoître, par des gens sûrs, les excellents sujets en chaque profession, et les principaux désordres qu'on peut réprimer. Il ne faut point avoir de rapporteurs, qui s'empressent à vous empoisonner du récit de toutes les petites fautes des particuliers; mais il faut avoir des gens de bien, qui malgré eux soient chargés en conscience de vous avertir des choses qui le mériteront : ceux-là ne vous diront que le nécessaire, et laisseront le superflu aux tracassiers.

Vous devez aussi veiller pour soutenir dans leur emploi les gens de bien qui sont en fonction, empêcher les rapports calomnieux et les soupçons injustes, diminuer le faste de la cour, quand vous le pourrez, faire entrer peu à peu Monseigneur[1] dans toutes les affaires, empêcher que le venin de l'impiété ne se glisse autour de lui; en un mot, être la sentinelle de Dieu au milieu d'Israël, pour protéger tout le bien et pour réprimer tout le mal, mais suivant les bornes de votre autorité.

Pour Saint-Cyr, je croirois qu'une inspection générale et une attention suivie pour redresser dans ce général tout ce qui en aura besoin suffit à une personne accablée de tant d'affaires, appelée à de plus grands biens, capable d'objets plus étendus.

Il faut encore ajouter que vous ne pouvez éviter d'écouter ceux qui voudront se plaindre ou vous avertir : tout cela va assez loin; ainsi je m'y bornerai.

Les bonnes œuvres que vous voulez tourner du côté de l'*homme* me

1. Le Dauphin, fils de Louis XIV.

paroissent fort à propos : elles seront sans contradictions et sans embarras. Pour celles de Paris, je crois que vous y trouveriez des traverses continuelles qui vous commettroient trop.

Vous avez à la cour des personnes qui paroissent bien intentionnées; elles méritent que vous les traitiez bien, et que vous les encouragiez : mais il faut beaucoup de précautions; car mille gens se feroient dévots pour vous plaire. Ils paraîtroient touchés aux personnes qui vous approchent et iroient par là à leur but; ce seroit nourrir l'hypocrisie et vous exposer à passer pour trop crédule. Ainsi il faut connoître à fond la droiture et le désintéressement des gens qui paroissent se tourner à Dieu, avant que de leur montrer qu'on fait attention à ces commencements de vertu. Si ce sont des femmes qui ont besoin d'être soutenues, faites-les aider par des personnes de confiance, sans que vous paroissiez vous-même.

Je crois que vous devez admettre peu de gens dans vos conversations pieuses, où vous cherchez à être en liberté. Ce qui est bon n'est pas toujours proportionné aux besoins des autres. Jésus-Christ disoit : « J'ai d'autres choses à vous enseigner; mais vous ne pouvez pas encore les porter[1]. » Les Pères de l'Église ne découvroient les mystères du christianisme à ceux qui vouloient se faire chrétiens, qu'à mesure qu'ils les trouvoient disposés à les croire.

En attendant que vous puissiez faire du bien par le choix des pasteurs, tâchez de diminuer le mal.

Pour votre famille, rendez-lui les soins qui dépendent de vous, selon les règles de modération que vous avez dans le cœur; mais évitez également deux choses : l'une, de refuser de parler pour vos parents, quand il est raisonnable de le faire; l'autre de vous fâcher, quand votre recommandation ne réussit pas. Il faut faire simplement ce que vous devez, et prendre en paix et en humilité les mauvais succès : l'orgueil aimeroit mieux se dépiter; ou il prendroit le parti de ne parler plus, ou bien il éclateroit pour arracher ce qu'on lui refuse. Il me paroît que vous aimez comme il faut vos parents, sans ignorer leurs défauts et sans perdre de vue leurs bonnes qualités.

Enfin, madame, soyez bien persuadée que pour la correction de vos défauts et pour l'accomplissement de vos devoirs, le principal est d'y travailler par le dedans, et non par le dehors.

Ce détail extérieur, quand vous vous y donneriez tout entière, sera toujours au-dessus de vos forces. Mais si vous laissiez faire à l'esprit de Dieu ce qu'il faut pour vous faire mourir à vous-même et pour couper jusqu'aux dernières racines du *moi*, les défauts tomberont peu à peu comme d'eux-mêmes; et Dieu élargira votre cœur, au point que vous ne serez embarrassée de l'étendue d'aucun devoir. Alors l'étendue de vos devoirs croîtra avec l'étendue de vos vertus et avec la capacité de votre fond; car Dieu vous donnera de nouveaux biens à faire, à proportion de la nouvelle étendue qu'il aura donnée à votre intérieur.

Tous nos défauts ne viennent que d'être encore attachés et recourbés

1. Joan., XVI, 12.

sur nous-mêmes. C'est par le *moi*, qui veut mettre les vertus à son usage et à son point. Renoncez donc, sans hésiter jamais, à ce malheureux *moi*, dans les moindres choses où l'esprit de grâce vous fera sentir que vous le recherchez encore. Voilà le vrai et total crucifiement : tout le reste ne va qu'aux sens et à la superficie de l'âme. Tous ceux qui travaillent à mourir autrement quittent la vie par un côté, et la reprennent par plusieurs autres : ce n'est jamais fait.

Vous verrez par expérience que quand on prend pour mourir à soi le chemin que je vous propose, Dieu ne laisse rien à l'âme, et qu'il la poursuit sans relâche, impitoyable jusqu'à ce qu'il lui ait ôté le dernier souffle de vie propre, pour la faire vivre en lui dans une paix et une liberté d'esprit infinies.

À DIVERS

Allier ensemble l'exactitude et la liberté d'esprit.

Il me paroît nécessaire que vous joigniez ensemble une grande exactitude et une grande liberté. L'exactitude vous rendra fidèle, et la liberté vous rendra courageuse. Si vous vouliez être exacte sans être libre, vous tomberiez dans la servitude et dans le scrupule; et si vous vouliez être libre sans être exacte, vous iriez bientôt à la négligence et au relâchement. L'exactitude seule nous rétrécit l'esprit et le cœur, et la liberté seule les étend trop. Ceux qui n'ont nulle expérience des voies de Dieu ne croient pas qu'on puisse accorder ensemble ces deux vertus. Ils comprennent par *être exact* vivre toujours dans la gêne, dans l'angoisse, dans une timidité inquiète et scrupuleuse qui fait perdre à l'âme tout son repos, qui lui fait trouver des péchés partout, et qui la met si fort à l'étroit, qu'elle se dispute à elle-même jusqu'aux moindres choses, et qu'elle n'ose presque respirer. Ils appellent *être libre*, avoir une conscience large, n'y prendre pas garde de si près, se contenter d'éviter les fautes considérables, et ne compter pour fautes considérables que les gros crimes; se permettre hors de là tout ce qui flatte subtilement l'amour-propre; et, quelque licence qu'on se donne du côté des passions, se calmer et se consoler aisément, par la seule pensée qu'on n'y croyoit pas un si grand mal. Ce n'étoit pas ainsi que saint Paul concevoit les choses, quand il disoit à ceux à qui il avoit donné la vie de la grâce, et dont il tâchoit de faire des chrétiens parfaits : « Soyez libres, mais de la liberté que Jésus-Christ vous a acquise; soyez libres, puisque le Sauveur vous a appelés à la liberté : mais que cette liberté ne vous soit pas une occasion ni un prétexte de faire le mal[1]. »

Il me paroît donc que la véritable exactitude consiste à obéir à Dieu en toutes choses, et à suivre la lumière qui nous montre notre devoir, et la grâce qui nous y pousse; ayant pour principe de conduite de contenter Dieu en tout, et de faire toujours ce qui lui est non-seulement agréable, mais, s'il se peut, le plus agréable. sans s'amuser à chicaner sur

1. *Galat.*, v, 13.

la différence des grands péchés et des péchés légers, des imperfections et des infidélités; car, quoiqu'il soit vrai que tout cela est distingué, il ne le doit pourtant plus être pour une âme qui s'est déterminée à ne rien refuser à Dieu de tout ce qu'elle peut lui donner. Et c'est en ce sens que l'Apôtre dit[1] que « la loi n'est point établie pour le juste. » Loi gênante, loi dure, loi menaçante; loi, si on l'ose dire, tyrannique et captivante : mais il a une loi supérieure qui l'élève au-dessus de tout cela, et qui le fait entrer dans la vraie liberté des enfants; c'est de vouloir toujours faire ce qui plaît le plus au Père céleste, selon cette excellente parole de saint Augustin : « Aimez, et faites après cela tout ce que vous voudrez. »

Car si à cette volonté sincère de faire toujours ce qui nous paroît le meilleur aux yeux de Dieu, vous ajoutez de le faire avec joie, de ne se point abattre quand on ne l'a pas fait, de recommencer cent et cent fois à le mieux faire, d'espérer toujours qu'à la fin on le fera; de se supporter soi-même dans ses foiblesses involontaires comme Dieu nous y supporte; d'attendre en patience les moments qu'il a marqués pour notre parfaite délivrance; de songer cependant à marcher avec simplicité et selon nos forces dans la voie qui nous est ouverte; de ne point perdre le temps à regarder derrière soi; de nous étendre et de nous porter toujours, comme dit l'Apôtre[2], à « ce qui est devant nous; » de ne point faire sur nos chutes une multitude inutile de retours qui nous arrêtent, qui nous embarrassent l'esprit, et qui nous abattent le cœur; de nous en humilier et d'en gémir à la première vue qui nous en vient, mais de les laisser là aussitôt après, pour continuer notre route; de ne point interpréter tout contre nous avec une rigueur littérale et judaïque; de ne pas regarder Dieu comme un espion qui nous observe pour nous surprendre, et comme un ennemi qui nous tend des piéges, mais comme un père qui nous aime et nous veut sauver; pleins de confiance en sa bonté, attentifs à invoquer sa miséricorde, et parfaitement détrompés de tout vain appui sur les créatures et sur nous-mêmes : voilà le chemin et peut-être le séjour de la véritable liberté.

Je vous conseille, autant que je puis, d'y aspirer. L'exactitude et la liberté doivent marcher d'un pas égal; et en vous, s'il y en a une des deux qui demeure derrière l'autre, c'est, à ce qu'il me paroît, la liberté, quoique j'avoue que l'exactitude ne soit pas encore au point que je la désire; mais enfin je crois que vous avez plus besoin de pencher du côté de la confiance en Dieu et d'une grande étendue de cœur. C'est pour cela que je ne balance point à vous dire que vous devez vous livrer tout entière à la grâce que Dieu vous fait quelquefois de vous appliquer assez intimement à lui. Ne craignez point alors de vous perdre de vue, de le regarder uniquement et d'aussi près qu'il voudra bien vous le permettre, et de vous plonger tout entière dans l'océan de son amour : trop heureuse si vous pouviez le faire si bien, que vous ne vous retrouvassiez jamais. Il est bon néanmoins, lorsque Dieu vous donnera cette disposition, de finir toujours, quand la pensée vous en viendra,

1. *I Tim.*, I, 9. — 2. *Philip.*, III, 13.

par un acte d'humilité et de crainte respectueuse et filiale, qui préparera votre âme à de nouveaux dons. C'est le conseil que donne sainte Thérèse, et que je crois pouvoir vous donner.

L'oraison est bonne à tout : le propre esprit fait tout le contraire. Persévérer dans la voie de la perfection.

Vous ne garderez jamais si bien M.... que quand vous serez fidèle à faire oraison. Notre propre esprit, quelque solide qu'il paroisse, gâte tout : c'est celui de Dieu qui conduit insensiblement à leur fin les choses les plus difficiles. Les traverses de la vie nous surmontent, les croix nous abattent; nous manquons de patience et de douceur, ou d'une fermeté douce et égale; nous ne parvenons point à persuader autrui. Il n'y a que Dieu qui tient les cœurs dans ses mains; il soutient le nôtre et ouvre celui du prochain. Priez donc, mais souvent et de tout votre cœur, si vous voulez bien conduire votre troupeau. « Si le Seigneur ne garde pas la ville, celui qui veille la garde en vain[1]. » Nous ne pouvons attirer en nous le bon esprit que par l'oraison. Le temps qui y paroît perdu est le mieux employé. En vous rendant dépendante de l'esprit de grâce, vous travaillerez plus pour vos devoirs extérieurs que par tous les travaux inquiets et empressés. Si votre nourriture est de faire la volonté de votre Père céleste, vous vous nourrirez souvent en puisant cette volonté dans sa source.

Pour l'oraison, vous pouvez la faire en divers temps de la journée, parce que voûs avez beaucoup de temps libre, et que vous pouvez être souvent en silence. Il faut seulement prendre garde de ne faire point oraison avec une contention d'esprit qui fatigue votre tête.

Je remercie Dieu de ce que vous êtes fatiguée de votre propre esprit. Rien n'est plus fatigant que ce faux appui. Malheur à qui s'y confie! Heureux qui en est lassé, et qui cherche un vrai repos dans l'esprit de recueillement et de renoncement à l'amour-propre!

Si vous retourniez à une vie honnête selon le monde, après avoir goûté Dieu dans la retraite, vous tomberiez bien bas, et vous le mériteriez dans un relâchement si infidèle à la grâce. J'espère que ce malheur ne vous arrivera point. Dieu vous aime bien, puisqu'il ne vous laisse point un moment de paix dans ce milieu entre lui et le monde. Dieu nous demande à tous la perfection, et il nous y prépare par l'attrait de sa grâce; c'est pourquoi Jésus-Christ dit à ses disciples[2] : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Et c'est pour cela qu'il nous a enseigné cette prière[3]: « Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel. » Tous sont invités à cette perfection sur la terre; mais la plupart s'effarouchent et reculent. Ne soyez pas du nombre de ceux qui, ayant mangé la manne au désert, regrettent les oignons d'Égypte. C'est la persévérance qui est couronnée.

1. *Ps.* CXXVI, 1. — 2. Matth., V, 48. — 3. *Ibid.*, VI, 20.

Avis sur le choix des sociétés. Ne pas trop raisonner sur notre état intérieur.

La solitude vous est utile jusqu'à un certain point; elle vous convient mieux qu'une règle de communauté, qui gêneroit votre attrait de grâce; mais vous pourriez facilement vous mécompter sur votre goût de retraite. Contentez-vous de ne voir que les personnes avec lesquelles vous avez des liaisons intérieures de grâce, ou des liaisons extérieures de Providence : encore même ne faut-il point vous faire une pratique de ne voir que les personnes de ces deux sortes; et, sans tant raisonner, il faut, en chaque occasion, suivre votre cœur, pour voir ou ne pas voir les personnes qu'il est permis communément de voir; surtout ne vous éloignez point de celles qui peuvent vous soutenir dans votre vocation.

Je voudrois que vous évitassiez toute activité par rapport à la personne sur laquelle vous me demandez mon avis. Ne vous faites point une règle ni de vous éloigner ni de vous rapprocher d'elle. Tenez-vous seulement à portée de lui être utile et de lui dire la vérité toutes les fois qu'elle reviendra à vous. Ne la rebutez jamais : montrez-lui un cœur toujours ouvert et toujours uni. Quand elle paroîtra s'éloigner, écrivez-lui, selon les occasions, avec simplicité, pour la rappeler à la véritable vocation de Dieu. Avertissez-la des piéges à craindre; mais ne vous inquiétez point, et n'espérez pas de corriger l'humain par une activité humaine.

Vous doutez, et vous ne pouvez porter le doute. Je ne m'en étonne pas : le doute est un supplice. Mais ne raisonnez point, et vous ne douterez plus. L'obscurité de la pure foi est bien différente du doute. Les peines de la pure foi portent leur consolation et leur fruit. Après qu'elles ont anéanti l'homme, elles le renouvellent, et le laissent en pleine paix. Le doute est le trouble d'une âme livrée à elle-même, qui voudroit voir ce que Dieu veut lui cacher, et qui cherche des sûretés impossibles par amour-propre. Qu'avez-vous sacrifié à Dieu, sinon votre propre jugement et votre intérêt? Voulez-vous perdre de vue ce qui a toujours été votre but dès le premier pas que vous avez fait, savoir, de vous abandonner à Dieu? Voulez-vous faire naufrage au port, vous reprendre, et demander à Dieu qu'il s'assujettisse à vos règles, au lieu qu'il veut et que vous lui avez promis de marcher comme Abraham dans la profonde nuit de la foi? Et quel mérite auriez-vous à faire ce que vous faites, si vous aviez des miracles et des révélations pour vous assurer de votre joie? Les miracles mêmes et les révélations s'useroient bientôt, et vous retomberiez encore dans vos doutes. Vous vous livrez à la tentation. Ne vous écoutez plus vous-même. Votre fond, si vous le suivez simplement, dissipera tous ces vains fantômes.

Il y a une extrême différence entre ce que votre esprit rassemble dans sa peine, et ce que votre fond conserve dans la paix. Le dernier est de Dieu; l'autre n'est que votre amour-propre. Pour qui êtes-vous en peine? pour Dieu, ou pour vous? Si ce n'étoit que pour Dieu seul, ce seroit une vue simple, paisible, forte, et qui nourriroit votre cœur,

et vous dépouilleroit de tout appui créé. Tout au contraire, c'est de vous que vous êtes en peine. C'est une inquiétude, un trouble, une dissipation, un desséchement de cœur, une avidité naturelle de reprendre des appuis humains, et de ne vous laisser jamais mourir.

Que puis-je vous répondre? Vous demandez à être revêtue; je ne puis vous souhaiter que dépouillement. Vous voulez des sûretés, et Dieu est jaloux de ne vous en souffrir aucune. Vous cherchez à vivre, et il ne s'agit plus que d'achever de mourir, et d'expirer dans le délaissement sensible. Vous me demandez des moyens; il n'y a plus de moyens : c'est en les laissant tomber tous que l'œuvre de mort se consomme. Que reste-t-il à faire à celui qui est sur la roue? Faut-il lui donner des remèdes ou des aliments? Lui faut-il donner les cordiaux qu'il demande? Non; ce seroit prolonger son supplice par une cruelle complaisance, et éluder l'exécution de la sentence du juge. Que faut-il donc? rien que ne rien faire, et le laisser au plus tôt mourir.

AVIS SUR L'EXERCICE DE LA DIRECTION.

Sur les scrupules et leurs remèdes.

Je suis véritablement afflige, monsieur, des peines que vous m'apprenez que madame votre sœur souffre. J'ai vu souvent, et je vois encore tous les jours, des personnes que le scrupule ronge. C'est une espèce de martyre intérieur : il va jusqu'à une espèce de déraison et de désespoir, quoique le fond soit plein de raison et de vertu. L'unique remède contre ces peines est la docilité. Il faut examiner à qui est-ce qu'on donne sa confiance; mais il faut la donner à quelqu'un, et obéir sans se permettre de raisonner. Qu'est-ce que pourroit faire le directeur le plus saint et le plus éclairé pour vous guérir, si vous ne lui dites pas tout, et si vous ne voulez pas faire ce qu'il dit? Il est vrai que, quand on est dans l'excès de trouble que le scrupule cause, on est tenté de croire qu'on ne peut être entendu de personne et que les plus expérimentés directeurs, faute d'entendre cet état, donnent des conseils disproportionnés; mais c'est une erreur d'une imagination dominante, qui n'aboutit qu'à une indocilité incurable, si on la suit. Doit-on se rendre juge de sa propre conduite, dans un état de tentation et de trouble où l'on n'a qu'à demi l'usage de sa raison? N'est-ce pas alors, plus que jamais, qu'on a besoin de redoubler sa docilité pour un directeur, et sa défiance de soi? Ne doit-on pas croire que Dieu ne nous manque point dans ces rudes épreuves, et qu'alors il éclaire un directeur dans lequel on ne cherche que lui, afin qu'il nous donne des conseils proportionnés à ce pressant besoin? Dieu ne permet pas que nous soyons « tentés au-dessus de nos forces, » comme saint Paul nous l'assure[1]. Mais c'est aux âmes simples et dociles qu'il promet de leur tendre toujours la main dans ces violentes tentations. C'est manquer à Dieu, c'est lui faire injure, c'est mal juger de sa bonté, que de douter

1. *I Cor.*, x, 3

qu'il ne donne à un bon directeur tout ce qu'il faut pour nous préserver du naufrage dans cette tempête. Je conviens qu'il faut tolérer dans une personne, pendant l'excès de sa peine, certaines impatiences, certaines inégalités, certaines saillies irrégulières, et même certaines contradictions de paroles ou de conduite passagères; mais il faut qu'après ces coups de surprise le fond revienne toujours, et qu'on y trouve une détermination sincère à une docilité constante.

Pour tout le reste, il dépend du détail que j'ignore. Mais enfin quelque remède que madame votre sœur cherche, quelques changements qu'elle veuille essayer, à quelque pratique qu'elle recoure, il lui faut un directeur qu'elle ne quitte point. Changer de directeur, c'est se rendre maître de la direction, à laquelle on devroit être soumis. Une direction ainsi variée n'est plus une direction, c'est une indocilité qui cherche partout à se flatter elle-même. La plus sévère de toutes les pénitences est l'humiliation intime de l'esprit : c'est le renoncement à se croire et à s'écouter; c'est l'humble dépendance de l'homme de Dieu : c'est la pauvreté d'esprit qui, selon l'oracle de Jésus-Christ, rend l'homme bienheureux : autrement on tourne la mortification en aliment secret de l'amour-propre. Tâchez de faire en sorte qu'elle se fixe, et qu'elle captive son esprit avec foi en la bonté de Dieu, et qu'elle obéisse simplement. C'est la source de la paix.

AVIS SUR LES ÉPREUVES ET LES VICISSITUDES DE LA VIE INTÉRIEURE.

Abandon à Dieu parmi les vicissitudes de la vie intérieure.

Laissez votre cœur aller comme Dieu le mène, tantôt haut, tantôt bas; cette vicissitude est une rude épreuve. Si on étoit toujours dans la peine, on s'y endurciroit, ou bien on n'y dureroit guère; mais les intervalles de calme et de respiration renouvellent les forces, et préparent une plus douloureuse surprise dans le retour des amertumes. Pour moi, quand je souffre, je ne vois plus que souffrances sans bornes; et quand le temps de consolation revient, la nature craint de sentir cette douceur, de peur que ce ne soit une espèce de trahison, qui se tourne en surprise plus cuisante quand la croix recommencera. Mais il me semble que la vraie fidélité est de prendre également le bien et le mal comme ils viennent, voulant bien essuyer toute cette secousse. Il faut donc se laisser soulager quand Dieu nous soulage, se laisser surprendre quand il nous surprend, et se laisser désoler quand il nous désole.

En vous disant tout ceci, j'ai horreur de tout ce que l'expérience de ces choses porte avec soi; je frémis à la seule ombre de la croix; mais la croix extérieure sans l'intérieure qui est la désolation, l'horreur et l'agonie, ne seroit rien. Voilà, N., ce que je vous dis sans dessein, parce que c'est ce qui m'occupe dans ce moment. J'ai aujourd'hui le cœur en paix sèche et amère; le demain m'est inconnu : Dieu le fera à son bon plaisir, et ce sera toujours le pain quotidien. Il est quelquefois bien dur et bien pesant à l'estomac. Écoutez Dieu, et point vous-

même : là est la vraie liberté, paix et joie du Saint-Esprit. Tout à vous, etc.

Se contenter de l'opération de Dieu, quoique cachée et mélangée des saillies du naturel.

Je comprends, ce me semble, assez ce qui fait votre peine. Votre état est si simple, si sec et si nu, que vous ne trouvez rien pour vous soutenir, et que toute sûreté sensible vous manque au besoin. Mais votre conduite est droite et éloignée de tout ce qui peut causer l'illusion. Il m'a même paru que vous êtes plus régulier qu'autrefois, sans être moins libre et moins simple. Je vous trouve plus modéré, moins décisif, plus accommodant, moins attentif aux défauts d'autrui, plus patient dans les occasions, plus appliqué à vos devoirs. Quoiqu'il vous paroisse que tout se fait chez vous par naturel, il est pourtant vrai que votre naturel ne fait point tout cela, et qu'il faisoit tout le contraire.

Il n'est pas étonnant que l'opération de la grâce, pour se cacher, se confonde insensiblement avec la nature. De plus, on fait toujours bien des fautes par les saillies du naturel, surtout quand on est fort vif; et le sentiment intérieur qu'on a tente de croire que la vie est toute pleine de ces mouvements naturels auxquels on se laisse aller; mais dans le fond on travaille, malgré ses fautes, à réprimer ses saillies; et quoique ce travail soit simple et peu sensible, il ne laisse pas d'être très-réel. D'un autre côté, les fautes qu'on voit tiennent l'âme dans la défiance d'elle-même, et dans une entière pauvreté d'esprit.

Ne vous attristez donc point; et quoique Dieu ne vous console guère, ne vous rebutez point de demeurer dans son sein. Le monde ne vous convient point dans votre état. La plupart des compagnies ne vous seroient pas propres, quand même elles ne seroient pas dangereuses; mais je vous souhaiterois quelque petite société innocente qui vous pût amuser et délasser l'esprit. Pour moi, mon cœur est sec et languissant : la vie ne me fait aucun plaisir; mais il faut toujours aller en avant, et être chaque jour ce qu'il plaît à Dieu. Si j'osois, je dirois que je le veux lui seul et sans mesure.

Être fidèle aux exercices de piété, indépendamment du goût sensible. Aimer Dieu, et tendre par la volonté à cet amour.

J'ai souvent pensé, monsieur, depuis hier, aux choses que vous me fîtes l'honneur de me dire, et j'espère de plus en plus que Dieu vous soutiendra. Quoique vous ne sentiez pas un grand goût pour les exercices de piété, il ne faut pas laisser d'y être aussi fidèle que votre santé le permettra. Un malade convalescent est encore dégoûté; mais, malgré son dégoût, il faut qu'il mange pour se nourrir.

Il seroit même très-utile que vous puissiez avoir quelquefois un peu de conversation chrétienne avec les personnes de votre famille à qui vous pourrez vous ouvrir : mais pour le choix, agissez en toute liberté selon votre goût présent. Dieu ne vous attire point par une touche vive et sen-

sible et je m'en réjouis, pourvu que vous demeuriez ferme dans le bien: car la fidélité soutenue, sans goût, est bien plus pure et plus à l'épreuve de tous les dangers que les grands attendrissements, qui sont trop dans l'imagination. Un peu de lecture et de recueillement chaque jour vous donnera insensiblement la lumière et la force de tous les sacrifices que vous devez à Dieu. Aimez-le; je vous quitte de tout le reste, tout le reste viendra par l'amour : encore même ne veux-je point vous demander un amour tendre et empressé; il suffit que la volonté tende à l'amour, et que, malgré les goûts corrompus qui restent dans le cœur, elle préfère Dieu au monde entier et à soi-même. Vous serez le plus ingrat de tous les hommes, si vous n'aimez pas Dieu qui vous aime tant, et qui ne se rebute point de frapper à la porte de votre cœur pour y répandre son amour. Quand vous ne trouvez point cet amour en vous, du moins demandez-le, désirez de l'avoir, et attendez-le avec une ferme confiance. Voilà ce que je ne puis m'empêcher de vous dire, tant je suis plein de ce qui vous touche.

Touchant les distractions involontaires et les sécheresses.

Vous ne sauriez me dire les choses trop simplement. Ne vous mettez point en peine des pensées de vanité qui vous importunent par rapport aux dispositions de votre cœur que vous m'expliquez. Dieu ne permettra pas que le venin de l'orgueil corrompe ce que vous faites par nécessité pour aller droit à lui. De plus il y a toujours plus à s'humilier et à se confondre, qu'à se plaire et à se glorifier dans les choses qu'on est obligé de dire de soi. Il en faut dire avec simplicité le bien comme le mal, afin que la personne à qui on se confie sache tout, comme un médecin, et puisse donner des remèdes proportionnés aux besoins.

Il ne s'agit point de ce que vous sentez malgré vous, ni des pensées qui se présentent à votre esprit, ni des distractions involontaires qui vous fatiguent dans votre oraison: il suffit que votre volonté ne veuille jamais être distraite, c'est-à-dire que vous ayez toujours l'intention droite et sincère de faire oraison, et de laisser tomber les distractions dès que vous les apercevez. En cet état, les distractions ne vous feront que du bien : elles vous fatigueront, vous humilieront, vous accoutumeront à vivre de pain sec et noir dans la maison de Dieu : vous demeurerez fidèle à servir Dieu, à l'aimer, et à vous unir à lui dans la prière, sans y goûter les consolations sensibles qu'on y cherche souvent plus que lui-même. L'illusion est à craindre quand on ne cherche Dieu qu'avec un plaisir goûté. Ce plaisir peut flatter l'amour-propre; mais quand on demeure uni à Dieu dans les ténèbres de la foi et dans les sécheresses des distractions, on le suit en portant la croix pour l'amour de lui. Quand les douceurs viendront, vous les recevrez pour ménager votre foiblesse. Quand Dieu vous en sévrera, comme on sévre un enfant du lait pour le nourrir de pain, vous vous passerez de cette douceur sensible, pour aimer Dieu dans un état humble et mortifié. Gardez-vous bien, en cet état, de reculer sur vos communions.

L'oraison et la communion marcheront d'un pas égal, sans plaisir, mais avec une pure fidélité. Dieu n'est jamais si bien servi que quand nous le servons, pour ainsi dire, à nos dépens, sans en avoir sur-le-champ un profit sensible.

Souffrir la tiédeur et ses propres dégoûts. Oraison de silence.

Je ne suis point étonné de votre tiédeur. On n'est point toujours en ferveur; Dieu ne permet pas qu'elle soit continuelle : il est bon de sentir, par des inégalités, que c'est un don de Dieu, qu'il donne et qu'il retire comme il lui plaît. Si nous étions sans cesse en ferveur, nous ne sentirions ni les croix, ni notre foiblesse; les tentations ne seroient plus des tentations réelles. Il faut que nous soyons éprouvés par la révolte intérieure de notre nature corrompue, et que notre amour se purifie par nos dégoûts. Nous ne tenons jamais tant à Dieu que quand nous n'y tenons plus par le plaisir sensible, et que nous demeurons fidèles par une volonté toute nue, étant attachés sur la croix. Les peines du dehors ne seroient point de vraies peines, si nous étions exempts de celles du dedans. Souffrez donc en patience vos dégoûts, et ils vous seront plus utiles qu'un goût accompagné de confiance en votre état. Le dégoût souffert par une volonté fidèle est une bonne pénitence. Il humilie, il met en défiance de soi, fait sentir combien on est fragile, il fait recourir plus souvent à Dieu. Voilà de grands profits. Cette tiédeur involontaire, et cette pente à chercher tout ce qui peut flatter l'amour-propre, ne doivent pas vous empêcher de communier.

Vous voulez courir après un goût sensible de Dieu, qui n'est ni son amour ni l'oraison. Prenez ce goût quand Dieu vous le donne; et quand il ne vous le donne pas aimez et tâchez de faire oraison comme si ce goût ne vous manquoit pas. C'est avoir Dieu que de l'attendre. D'ailleurs vous faites très-bien de ne demander à Dieu les goûts et les consolations qu'autant qu'il lui plaira de vous les donner. Si Dieu veut vous sanctifier par la privation de ces goûts sensibles, vous devez vous conformer à ses desseins de miséricorde et porter les sécheresses : elles serviront encore plus à vous rendre humble et à vous faire mourir à vous-même, ce qui est l'œuvre de Dieu.

Vos peines ne viennent que de vous-même : vous vous les faites en vous écoutant. C'est une délicatesse et une sensibilité d'amour-propre que vous nourrissez dans votre cœur en vous attendrissant sur vous-même. Au lieu de porter fidèlement la croix et de remplir vos devoirs en portant le fardeau d'autrui pour lui aider à le porter, et pour redresser les personnes que Dieu vous confie, vous vous resserrez en vous-même, et vous ne vous occupez que de votre découragement. Espérez en Dieu, il vous soutiendra et vous rendra utile au prochain, pourvu que vous ne doutiez point de son secours, et que vous ne vous épargniez point dans ce travail.

Gardez-vous bien d'interrompre votre oraison; vous vous feriez un mal infini. Le silence dont vous me parlez vous est excellent toutes les fois que vous y sentez de l'attrait. Sortez-en pour vous occuper des

vérités plus distinctes, quand vous en avez la facilité et le goût; mais ne craignez point ce silence quand il opère en vous pour la suite une attention plus fidèle à Dieu dans le reste de la journée. Demeurez libre avec Dieu de la manière que vous pourrez, pourvu que votre volonté soit unie à lui, et que vous cherchiez ensuite à faire sa volonté aux dépens de la vôtre.

De l'instinct du fond; de la présence de Dieu; des amusements innocents.

Je crois que vous devez être en repos pour votre oraison: elle me paroît bonne, et vous n'avez qu'à la continuer avec confiance en celui d'où elle vient et avec qui vous y êtes. Pour ce que vous nommez *instinct*, c'est un germe secret d'amour et de présence de Dieu, qu'il faut avoir soin de nourir, parce que c'est lui qui nourrit tout le reste dans votre cœur. La manière de cultiver cet instinct est toute simple: il faut, 1° éviter la dissipation qui l'affoibliroit; 2° le suivre par le retour au silence et au recueillement toutes les fois que ce fond se réveille et vous fait apercevoir votre distraction; 3° céder à cet instinct, en lui faisant les sacrifices qu'il demande en chaque occasion pour vous faire mourir à vous-même.

Il ne faut pas croire que la présence de Dieu soit imaginaire, à moins qu'elle ne nous donne de grandes lumières pour dire de belles choses. Cette présence n'est jamais plus réelle et plus miséricordieuse que quand elle nous enseigne à nous taire, à nous humilier, à n'écouter point notre amour-propre, et à demeurer avec petitesse et fidélité dans les ténèbres de la foi. Ce goût intime de renoncement à soi et de petitesse est bien plus utile que des lumières éclatantes et des sentiments vifs.

Pour cette présence sensible de Dieu que vous avez moins qu'autrefois, elle ne dépend pas de vous. Dieu la donne et l'ôte comme il lui plaît; il suffit que vous ne tombiez point dans une dissipation volontaire. Il y a des amusements de passion ou de vanité qui dissipent et qui mettent quelque entre-deux entre Dieu et nous. Il y a d'autres amusements qu'on ne prend que par simplicité et dans l'ordre de Dieu, pour se délasser, pour occuper l'activité de son imagination, pendant que le cœur a une autre occupation plus intime. On peut s'amuser de cette façon dans les temps de la journée où l'on ne pourroit pas continuer l'oraison sans se fatiguer: alors c'est une demi-oraison, qui vaut quelquefois autant que l'oraison même qu'on fait exprès.

Ne pas s'inquiéter des sentiments, mais du fond de la volonté.

Il faut songer à réparer le dérangement dont vous vous plaignez dans votre intérieur. Les manières trop naturelles d'autrui réveillent tout ce qu'il y a en nous de trop naturel; elle nous font sortir d'un certain centre de la vie de grâce, mais il faut y rentrer avec simplicité et défiance de soi. La dureté, l'injustice, la fausseté, se trouvent dans notre

cœur, quant aux sentiments, lorsque nous nous trouvons avec des personnes qui piquent notre amour-propre; mais il suffit que notre volonté ne suive pas ce penchant. Il faut mettre ses défauts à profit par une entière défiance de notre cœur.

Je suis fort aise de ce que vous ne trouvez en vous aucune ressource pour soutenir le genre de vie que vous avez embrassé. Je craindrois tout pour vous, si vous vous sentiez affermie dans le bien, et si vous vous promettiez d'y persévérer; mais j'espère tout quand je vois que vous désespérez sincèrement de vous-même. Oh! qu'on est foible quand on se croit fort! Oh! qu'on est fort en Dieu quand on se sent foible en soi!

Le sentiment ne dépend pas de vous : aussi l'amour n'est-il pas dans le sentiment. C'est le vouloir qui dépend de vous, et que Dieu demande. Il faut que la volonté soit suivie de l'action; mais souvent Dieu ne demande pas de grandes œuvres de nous. Régler son domestique, mettre en ordre ses affaires, élever ses enfants, porter ses croix, se passer des vaines joies du siècle, ne flatter en rien son orgueil, réprimer sa hauteur naturelle, travailler à devenir simple, naïve, petite; se taire, se recueillir, s'accoutumer à une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, voilà les œuvres dont Dieu se contente.

Vous voudriez, dites-vous, des croix pour expier vos péchés et pour témoigner votre amour à Dieu. Contentez-vous des croix présentes; avant que d'en chercher d'autres, portez bien celles-là : n'écoutez ni vos goûts ni vos répugnances; tenez-vous dans cette disposition générale de dépendance sans réserve de l'esprit de grâce en toute occasion. C'est la mort continuelle à soi-même. Ne refusez rien à Dieu, et ne le prévenez sur rien pour les choses où vous ne voyez point encore sa volonté. Chaque jour apportera ses croix et ses sacrifices. Quand Dieu voudra vous faire passer dans un autre état, il vous y préparera insensiblement. Je serai volontiers votre instrument de mort par cette dépendance de la grâce. Je souhaite que Dieu poursuive sans relâche en vous toute vie de l'amour-propre.

La désoccupation de soi-même perfectionne la vigilance pour se corriger, loin de l'exclure. Dieu doit être aimé purement.

Je comprends que toutes vos peines viennent de ce que vous voulez trop juger de vous-même, et de ce que vous en jugez par une fausse apparence, qui est votre sentiment. Dès que vous ne trouvez point un certain goût et un attrait sensible dans l'oraison, vous êtes tentée de vous décourager. Comme vous êtes dans une solicitude sèche, triste et languissante, vous n'y avez guère d'autre soutien que le plaisir de goûter la piété : ainsi il n'est pas étonnant que vous vous trouviez abattue dès que cet appui vient à vous manquer. Voulez-vous être en paix; occupez-vous moins de vous-même, et un peu plus de Dieu. Ne vous jugez point, mais laissez-vous juger avec une entière démission d'esprit par celui que vous avez choisi pour vous conduire. Il est vrai qu'on est souvent occupé de soi sans le vouloir, et que l'imagination nous fait souvent retomber dans cette occupation pénible : mais je ne vous demande point l'im-

possible; je me borne à vouloir que vous ne soyez point occupée de vous-même par choix, et que vous n'entrepreniez point volontairement de juger de votre état par vos propres lumières. Dès que vous apercevrez en vous cette occupation et ce jugement, détournez-en votre vue comme d'une tentation, et ne rendez pas volontaire, par une continuation de propos délibéré, ce qui commence par pure surprise d'imagination.

Au reste ne croyez point que cette conduite que je vous conseille vous empêche de pratiquer la vigilance sur vous-même, que Jésus-Christ recommande dans l'Évangile. La plus parfaite manière de veiller sur soi est de veiller devant Dieu contre les illusions de l'amour-propre. Or, une des plus dangereuses illusions de l'amour-propre est de s'attendrir sur soi, d'être sans cesse autour de soi-même, d'être occupé de soi d'une occupation empressée et inquiète, qui trouble, qui dessèche, qui resserre le cœur; qui ôte la présence de Dieu, enfin qui nous fait juger de nous-mêmes jusqu'à nous jeter dans le découragement. Dites comme saint Paul[1] : « Et même je ne me juge point; » vous n'en veillerez que mieux sur vos défauts pour les corriger, et sur vos devoirs pour les remplir, quoique vous ne soyez point volontairement dans ces occupations inquiètes d'amour-propre. Ce sera par amour pour Dieu que vous retrancherez d'une manière simple et paisible tout ce que cet amour vigilant et jaloux vous fera apercevoir d'imparfait et d'indigne du Bien-Aimé. Vous travaillerez à vous corriger sans impatience et sans dépit d'amour-propre contre vos foiblesses. Vous supporterez humblement sans vous flatter. Vous vous laisserez juger et vous ne ferez qu'obéir.

Cette conduite va bien plus à mourir à soi-même que celle de suivre les délicatesses, les dépits, les impatiences de l'amour-propre sur la perfection. De plus, c'est prendre une fausse règle pour juger de soi, que d'en juger par les sentiments que l'on trouve au dedans de soi-même. Dieu ne nous demande que ce qui dépend de nous; c'est précisément notre volonté qui dépend d'elle-même. Le sentiment n'est point en notre pouvoir; nous ne pouvons ni nous le donner, ni nous l'ôter comme il nous plaît. Les plus endurcis pécheurs ont quelquefois, malgré eux, de bons mouvements. Les plus grands saints ont été violemment tentés par des sentiments corrompus dont ils avoient horreur. Ces sentiments ont même servi à les humilier, à les mortifier, à les purifier. « La vertu, dit saint Paul[2], se perfectionne dans l'infirmité. » Ce n'est donc pas le sentir, mais le consentir, qui nous rend coupables.

Pourquoi donc croyez-vous être loin de Dieu quand vous ne pouvez point vous donner par industrie ce goût sensible? Qu'est-ce que vous voulez aimer? Est-ce le plaisir de l'amour, ou le Bien-Aimé? Si ce n'est que le plaisir de l'amour que vous cherchez, c'est votre plaisir, et non celui de Dieu, qui est l'objet de vos prétentions. On impose souvent à soi-même dans la vie intérieure. On se flatte de chercher Dieu, et on ne cherche que soi dans le culte divin. On ne quitte les plaisirs du monde

1. *I Cor.*, IV, 3. — 2. *II Cor.*, XII, 9.

que pour se faire un plaisir raffiné dans la dévotion; et comme on ne tient à Dieu que par le plaisir, on ne tient plus à lui quand la source du plaisir tarit. Il ne faut jamais se priver de ce plaisir par une recherche volontaire des autres plaisirs, qui rendent indigne de celui-là : mais enfin, quand ce plaisir manque, il faut continuer à aimer sans plaisir, et mettre la consolation à servir Dieu à ses dépens, malgré les dégoûts qu'on éprouve. Oh! que l'amour est pur quand il se soutient sans aucun goût sensible! Oh! que tout s'avance quand on est tenté de croire tout perdu! Oh! que l'amour souffrant sur le Calvaire est au-dessus de l'amour enivré sur le Thabor! On ne peut guère compter sur une âme qui n'a point encore été sevrée du lait des consolations spirituelles.

Je ne veux plus que vous soyez une dame sage, forte et vertueuse en grand; je veux tout en petit. Soyez une bonne petite enfant.

Comment se conduire parmi les vicissitudes de la vie intérieure.

Il faut supposer qu'il se mêle beaucoup d'imagination, de sentiments, et même de sensibilité d'amour-propre, dans notre oraison. De là vient que nous sommes dans une espèce d'ivresse quand notre imagination nous donne de belles images avec des sentiments de plaisir, et que nous sommes découragés dès que ces images et ces sentiments flatteurs nous manquent; mais cette confiance dans le bon temps et ce découragement dans le mauvais ne sont que pure illusion. Il ne faudroit ni s'élever quand l'oraison est douce, ni s'abattre quand elle devient sèche et obscure. Le fond de l'oraison demeure toujours le même, pourvu qu'on ait toujours la même volonté d'être uni à Dieu, sans s'élever des dons sensibles, et sans s'abattre de leur privation. Dieu, par ces dons sensibles, soulage quelquefois notre imagination; il aide notre esprit, il soutient notre volonté foible et prête à succomber. Il retire aussi assez souvent ses secours, pour nous empêcher de nous les approprier avec une vaine confiance, et pour nous accoutumer à sa présence malgré les distractions et les sécheresses. L'oraison n'est jamais si pure que quand on la continue par fidélité, sans plaisir ni goût.

Il est vrai que si cette présence vous est facilitée par la considération méthodique de quelques vérités particulières, il faut vous appliquer à ces vérités pour en nourrir votre cœur; mais si ces vérités ne servent point à faciliter la présence de Dieu, et si ce n'est qu'une inquiétude scrupuleuse, vous ne feriez que vous embrouiller en vous écoutant.

Il ne dépend point de vous de dissiper les distractions involontaires, l'ennui, le dégoût et l'obscurité. Ce qui dépend de vous, moyennant la grâce de Dieu, est la patience dans cet ennui, le retour paisible à la présence de Dieu quand vous apercevez la surprise des distractions, et la fidélité pour demeurer attachée à Dieu sans plaisir, par une volonté sèche et nue.

Laissez tomber les pensées de vaine complaisance comme celles de découragement, et allez toujours votre train. Le tentateur ne cherche qu'à vous arrêter; en ne vous arrêtant point, vous vaincrez la tentation d'une façon simple et paisible.

Demeurer fidèle dans les sécheresses, pour vivre de la vraie vie de Jésus-Christ en Dieu.

Vous ne devez point douter que votre santé ne me soit fort chère. Ce qui m'est encore plus cher est votre fidélité à Dieu. Il ne s'agit point des douceurs et des consolations qu'on voudroit goûter en le servant. Il ne dépend pas même de notre travail de nous procurer toujours une ferveur sensible. Quoiqu'il ne faille jamais s'attirer cette privation par la moindre dissipation ou négligence volontaire, il faut néanmoins se passer de ces soutiens si consolants, et continuer avec une humble patience au milieu des ténèbres et des sécheresses, quand Dieu nous y met. C'est même un grand profit pour une âme constante dans le bien, que de voir toute sa pauvreté et toute son impuissance. Il importe bien plus de sentir sa misère pour recourir à Dieu, que de goûter une consolation qui tente de vaine complaisance.

O mon cher enfant, toute la vie chrétienne consiste à mourir à soi pour vivre à Dieu. Il faut donc mourir sans cesse à toutes les vies secrètes et flatteuses de l'amour-propre. Il faut être jaloux contre l'amour-propre pour l'amour de Dieu. Il faut s'exécuter à tout moment, pour préférer la volonté de Dieu aux goûts naturels. Voilà le vrai contre-poison de l'illusion dans la vies pirituelle. On ne s'égare sous de beaux prétextes de perfection qu'en recherchant ce qui nous flatte au lieu de contenter Dieu, et qu'en voulant accommoder la piété à nos arrangements, au lieu d'assujettir tous nos goûts à la croix de Jésus-Christ. La vie qui résiste à Dieu est une vie fausse et douloureuse; au contraire, la mort qui cède à Dieu est une mort de paix et d'union avec la véritable vie. Cette bienheureuse mort est une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, et la vie des consolations mondaines est une vie trompeuse. O mon cher enfant, laissons-nous mourir à tout, afin que Jésus-Christ seul vive en nous.

Langueur de l'âme; sa source et son remède.

Ma vie est triste et sèche comme mon corps; mais je suis dans je ne sais quelle paix languissante. Le fond est malade, et il ne peut se remuer sans une douleur sourde. Nulle sensibilité ne vient que d'amour-propre; on ne souffre qu'à cause qu'on veut encore. Si on ne vouloit plus rien que la seule volonté de Dieu, on en seroit sans cesse rassasié, et tout le reste seroit comme du pain noir qu'on présente à un homme qui vient de faire un grand repas. Si la volonté présente de Dieu nous suffisoit, nous n'étendrions point nos désirs et nos curiosités sur l'avenir. Dieu fera sa volonté, et il ne fera point la nôtre; il fera fort bien. Abandonnons-lui non-seulement toutes nos vues humaines, mais encore tous nos souhaits pour sa gloire, attendue selon nos idées. Il faut le suivre en pure foi et à tâtons. Quiconque veut voir désire, raisonne, craint et espère pour soi et pour les siens. Il faut avoir des yeux comme n'en ayant pas, aussi bien ne servent-ils qu'à nous tromper et qu'à nous troubler. Heureux le jour où nous ne voulons pas prévoir le lendemain!

Supporter patiemment les sécheresses et la vue de nos misères.

Je suis fort touché de la peinture que vous m'avez faite de votre état. Il est très-pénible; mais il vous sera fort utile, si vous y suivez les desseins de Dieu. L'obscurité sert à exercer la pure foi et à dénuer l'âme. Le dégoût n'est qu'une épreuve, et ce qu'on fait en cet état est d'autant plus pur, qu'on ne le fait ni par inclination ni par plaisir : on va contre le vent à force de rames. Pour l'état qui paroît tout naturel, je ne m'en étonne nullement. Dieu ne peut nous cacher sa grâce que sous la nature. Tout ce qui est sensible se trouve conforme aux saillies du tempérament, et le don de Dieu n'est que dans le fond le plus intime et le plus secret d'une volonté toute sèche et toute languissante. Souffrir, passer outre, et demeurer en paix dans cette douloureuse obscurité, est tout ce qu'il faut. Les défauts même les plus réels se tourneront en mort et en désappropriation, pourvu que vous les regardiez avec simplicité, petitesse, détachement de votre lumière propre, et docilité pour la personne à qui vous vous ouvrez. Vous n'avez rien à craindre que de votre esprit, qui pourroit vous donner un art que vous n'apercevriez pas vous-même pour tendre au but de votre amour-propre; mais comme vous êtes sincèrement en garde contre vous, et comme vous ne cherchez qu'à mourir à vous-même de bonne foi, je compte que tout ira bien. Vos peines serviront à rabaisser votre courage et à vous déposséder de votre propre cœur; la vue de vos misères démontrera votre sagesse. Il faut seulement vous soulager et vous épargner dans les tentations de découragement, comme une personne foible qu'on a besoin de consoler et de faire respirer.

Votre tempérament est tout ensemble mélancolique et vif : il faut y avoir égard, et ne laisser jamais trop attrister votre imagination; mais il lui faut des soulagements de simplicité et de petitesse, non de hauteur et de sagesse qui flattent l'amour-propre.

Plus vous vous livrerez sans mesure pour sortir de vous, et pour en perdre toute possession, plus Dieu en prendra possession à sa mode, qui ne sera jamais la vôtre. Encore une fois, laissez tout tomber, ténèbres, incertitudes, misères, craintes, sensibilités, découragements; amusez-vous sans vous passionner; recevez tout ce que les amis vous donneront de bon, comme un bien inespéré, qui ne fait que passer au travers d'eux, et que Dieu vous envoie. Pour les choses choquantes, regardez-les comme venant de leurs défauts, et supportez les leurs comme vous supportez les vôtres. Vous n'aurez jamais aucun mécompte, si vous ne voulez jamais compter avec aucun de vos amis. L'amour de Dieu ne s'y méprend jamais; il n'y a que l'amour-propre qui puisse se mécompter. La grande marque d'un cœur désapproprié est de voir un cœur sans délicatesse pour soi, et indulgent pour autrui.

Je conviens que la simplicité seroit d'un excellent usage avec nos bonnes gens; mais la simplicité demande dans la pratique une profonde mort de la part de toutes les personnes qui composent une société. Les imparfaits sont imparfaitement simples; ils se blessent mal à propos, ils critiquent, ils veulent deviner, ils censurent avec un zèle

indiscret, ils gênent les autres : insensiblement les défauts naturels se glissent sous l'apparence de simplicité.

Avantages des croix et de l'état d'obscurité où Dieu nous laisse.

Vous avez bien des croix à porter; mais vous en avez besoin puisque Dieu vous les donne. Il les sait bien choisir : c'est ce choix qui déconcerte l'amour-propre, et qui le fait mourir. Des croix choisies et portées avec propriété, loin d'être des croix et des moyens de mort, seroient des aliments et des ragoûts pour une vie d'amour-propre. Vous vous plaignez d'un état de pauvreté intérieure et d'obscurité : « Bienheureux les pauvres d'esprit[1] ! bienheureux ceux qui croient sans voir[2] ! » Ne voyons-nous pas assez, pourvu que nous voyions notre misère sans l'excuser? Voir nos ténèbres, c'est voir tout ce qu'il faut. En cet état, on n'a aucune lumière qui frappe notre curiosité, mais on a toute celle qu'il faut pour se défier de soi, pour ne s'écouter plus, et pour être docile à autrui. Que seroit-ce qu'une vertu qu'on verroit au dedans de soi, et dont on seroit content? Que seroit-ce qu'une lumière aperçue et dont on jouiroit pour se conduire? Je remercie Notre-Seigneur de ce qu'il vous ôte un si dangereux appui. Allez, comme Abraham, « sans savoir où[3]; » ne suivez que l'esprit de petitesse, de simplicité et de renoncement; il ne vous inspirera que paix, recueillement, douceur, détachement, support du prochain, et contentement dans vos peines.

Tendre habituellement à Dieu avec paix et fidélité, sans se détourner pour toutes les distractions involontaires.

Marchez dans les ténèbres de la foi et dans la simplicité évangélique, sans vous arrêter ni aux goûts, ni aux sentiments, ni aux lumières de la raison, ni aux dons extraordinaires. Contentez-vous de croire, d'obéir, de mourir à vous-même, selon l'état de vie où Dieu vous a mis.

Vous ne devez point vous décourager pour vos distractions involontaires, qui ne viennent que de vivacité d'imagination et d'habitude de penser à vos affaires. Il suffit que vous ne donniez point lieu à ces distractions, qui arrivent pendant l'oraison, en vous donnant une dissipation volontaire pendant la journée. On s'épanche trop quelquefois, on fait même de bonnes œuvres avec trop d'empressement et d'activité; on suit trop ses goûts et ses consolations : Dieu en punit dans l'oraison. Il faut s'accoutumer à agir en paix, et avec une continuelle dépendance de l'esprit de grâce, qui est un esprit de mort à toutes les vies les plus secrètes de l'amour-propre.

L'intention habituelle, qui est la tendance du fond vers Dieu, suffit : c'est marcher en la présence de Dieu. Les événements ne vous trouveroient pas dans cette situation si vous n'y étiez point. Demeurez-y en paix, et ne perdez point ce que vous avez chez vous, pour courir au loin après ce que vous ne trouveriez point. J'ajoute qu'il ne faut ja-

1. Matth., v, 3. — 2. Joan., xx, 29. — 3. *Heb.*, xi, 8.

mais négliger, par dissipation, d'avoir une intention plus distincte, mais l'intention qui n'est pas distincte et développée est bonne. La paix du cœur est un bon signe, quand on veut d'ailleurs de bonne foi obéir à Dieu par amour, avec jalousie contre l'amour-propre.

Profitez de vos imperfections pour vous détacher de vous-même, et pour vous attacher à Dieu seul. Travaillez à acquérir des vertus, non pour y chercher une dangereuse complaisance, mais pour faire la volonté du Bien-Aimé.

Demeurez dans votre simplicité, retranchant les retours inquiets sur vous-même, que l'amour-propre fournit sans cesse sous de beaux prétextes : ils ne feroient que troubler votre paix, et que vous tendre des piéges. Quand on mène une vie recueillie, mortifiée et de dépendance, par le vrai désir d'aimer Dieu, la délicatesse de cet amour reproche intérieurement tout ce qui blesse. Il faut s'arrêter tout court dès qu'on sent cette blessure et ce reproche au cœur. Encore une fois, demeurez en paix.

Bonheur des croix.

Je ne puis m'empêcher d'admirer la vertu de la croix : nous ne valons rien que par elle. Elle me fait frémir, et me donne des convulsions dès qu'elle se fait sentir, et tout ce que j'ai dit de ses opérations salutaires s'évanouit dans l'agonie où elle met le fond du cœur. Mais, dès qu'elle me laisse respirer, je rouvre les yeux, je la vois admirable, et je suis honteux d'en avoir été si accablé. L'expérience de cette inégalité est une profonde leçon.

En quelque état que soit votre malade, et quelque suite que Dieu donne à son mal, elle est bien heureuse d'être si souple dans la main de Dieu. Si elle meurt, elle meurt au Seigneur; si elle vit, elle vit à lui. « Ou la croix ou la mort[1]. »

Rien n'est au-dessus de la croix que le parfait règne de Dieu; et encore la souffrance en amour est un règne commencé, dont il faut se contenter pendant que Dieu diffère la consommation. Vous avez besoin de croix aussi bien que moi. Le fidèle distributeur des dons nous a bien partagés. Qu'il en soit béni à jamais ! Oh ! qu'il est bon de nous châtier pour nous corriger !

Souffrir ici-bas comme les âmes du purgatoire.

Je n'ai rien à vous répondre sur ce qui vous regarde; je ne vois rien à ajouter sur les choses que Dieu vous fait voir, et qu'il est capital de suivre sans relâche. Allez toujours mourant de plus en plus. La mort est bien plus mort quand autrui nous la donne. Demeurez dans la dépendance où Dieu vous met; elle sert à vous décider, à vous tirer de votre sagesse, et à vous apetisser, vous dont la pente étoit de mener les autres. Mais ne laissez pas de dire à autrui votre simple pensée, à mesure qu'elle vous vient au cœur, sans réflexion ni mesure.

Je prends part à toutes vos croix, et je me sens attendri pour vous

1. Paroles de sainte Thérèse.

tous dans cette société de crucifiement. Il me semble que je suis intimement uni à tous ceux qui souffrent en Notre-Seigneur : jugez par là de la manière dont je suis touché de l'état de N.... Les souffrances ne sont données que pour l'avancement. Quand Dieu veut se hâter de faire en peu de temps un grand ouvrage, il fait beaucoup souffrir, et il redouble ses coups rigoureux. Oh ! qu'ils sont pleins d'amour, et qu'ils épargnent, lors même qu'ils semblent écraser impitoyablement!

La croix est une bonne relique qu'il faut garder. L'amour sans croix seroit un charme, et il se tourneroit en illusion; mais la croix rabaisse bien tous les beaux sentiments, toutes les hautes idées, toutes les ferveurs consolantes. Oh ! qu'on est petit quand on souffre longtemps, et qu'on a beaucoup de peine à souffrir ! La souffrance est un purgatoire de miséricorde en ce monde. Mais qui est-ce qui souffre comme les âmes que Dieu purifie dans l'autre monde ? Qui est-ce qui souffre comme elles, sans se remuer sous la main de Dieu, sans chercher de soulagement, et sans impatience dans l'attente d'être délivré, sans effort pour abréger l'épreuve, avec un amour paisible et qui croît tous les jours, avec une joie pure au milieu de tout ce qui est douloureux, enfin avec une petitesse et une simplicité qui font qu'en souffrant on ne songe pas que l'on sacrifie quelque chose à Dieu ? Tâchons de fonder ce purgatoire en ce monde, comme on fonde des hôpitaux.

Consentir à n'être rien, et se laisser consumer par une mort entière.

Soyez un vrai rien en tout et partout; mais il ne faut rien ajouter à ce pur rien. C'est sur le rien qu'il n'y a aucune prise. Il ne peut rien perdre. Le vrai rien ne résiste jamais, et il n'a point un *moi* dont il s'occupe. Soyez donc rien, et rien au delà; et vous serez tout sans songer à l'être. Souffrez en paix; abandonnez-vous; allez, comme Abraham, sans savoir où. Recevez des hommes le soulagement que Dieu vous donnera par eux. Ce n'est pas d'eux, mais de lui par eux, qu'il faut le recevoir. Ne mêlez rien à l'abandon, non plus qu'au rien. Un tel vin doit être bu tout pur et sans mélange; une goutte d'eau lui ôte toute sa vertu. On perd infiniment à vouloir retenir la moindre ressource propre. Nulle réserve, je vous conjure.

Il faut aimer la main de Dieu qui nous frappe et qui nous détruit. La créature n'a été faite que pour être détruite au bon plaisir de celui qui ne l'a faite que pour lui. O heureux usage de notre substance! notre rien glorifie l'Être éternel et le tout Dieu. Périsse donc ce que l'amour-propre voudroit tant conserver! Soyons l'holocauste que le feu de l'amour réduit en cendres. Le trouble ne vient jamais que d'amour-propre; l'amour divin n'est que paix et abandon. Il n'y a qu'à souffrir, qu'à laisser tomber, qu'à perdre, qu'à ne retenir rien, qu'à n'arrêter jamais un seul moment la main crucifiante. Cette non-résistance est horrible à la nature : mais Dieu la donne; le Bien-Aimé l'adoucit, il mesure toute tentation.

Mon Dieu, qu'il est beau de faire son purgatoire en ce monde! La

nature voudroit ne le faire ni en cette vie ni en l'autre; mais Dieu le prépare en ce monde, c'est nous qui, par nos chicanes, en faisons deux au lieu d'un. Nous rendons celui-ci tellement inutile par nos résistances, que tout est encore à recommencer après la mort. Il faudroit être dès cette vie comme les âmes du purgatoire, paisibles et souples dans la main de Dieu, pour s'y abandonner, et pour se laisser détruire par le feu vengeur de l'amour. Heureux qui souffre ainsi !

Je vous aime et vous respecte de plus en plus sous la main qui vous brise pour vous purifier. Oh ! que cet état est précieux ! Plus vous vous y trouverez vide et privée de tout, plus vous m'y paroîtrez pleine de Dieu et l'objet de ses complaisances. Quand on est attaché sur la croix avec Jésus-Christ, on dit comme lui : « O Dieu, ô mon Dieu, combien vous m'avez délaissé ! » Mais ce délaissement sensible, qui est une espèce de désespoir dans la nature grossière, est la plus pure union de l'esprit et la perfection de l'amour.

Qu'importe que Dieu nous dénue de goûts et de soutiens sensibles ou aperçus, pourvu qu'il ne nous laisse pas tomber? Le prophète Habacuc n'étoit-il pas bien soutenu quand l'ange le transportoit avec tant d'impétuosité de la Judée à Babylone, en le tenant par un de ses cheveux [1] ? Il alloit sans savoir où, et sans savoir par quel soutien; il alloit nourrir Daniel au milieu des lions; il étoit enlevé par l'esprit invisible et par la vertu de la foi. Heureux qui va ainsi par une route inconnue à la sagesse humaine et sans toucher du pied à terre !

Vous n'avez qu'à souffrir et à vous laisser consumer peu à peu dans le creuset de l'amour. Qu'y a-t-il à faire ? Rien qu'à ne repousser jamais la main invisible qui détruit et qui refond tout. Plus on avance, plus il se faut délaisser à l'entière destruction. Il faut qu'un cœur vivant soit réduit en cendres. Il faut mourir et ne voir point sa mort; car une mort qu'on apercevroit seroit la plus dangereuse de toutes les vies. « Vous êtes morts, dit l'Apôtre [2], et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. » Il faut que la mort soit cachée, pour cacher la vie nouvelle que cette mort opère. On ne vit plus que de mort, comme parle saint Augustin. Mais qu'il faut être simple et sans retour pour laisser achever cette destruction du vieil homme ! Je prie Dieu qu'il fasse de vous un holocauste que le feu de l'autel consume sans réserve.

Vivre en pur abandon et simple délaissement au bon plaisir de Dieu.

La peine que je ressens sur le malheur public ne m'empêche point d'être occupé de votre infirmité. Vous savez qu'il faut porter la croix, et la porter en pleines ténèbres. Le parfait amour ne cherche ni à voir ni à sentir. Il est content de souffrir sans savoir s'il souffre bien, et d'aimer sans savoir s'il aime. Oh ! que l'abandon, sans aucun retour ni repli caché, est pur et digne de Dieu ! Il est lui seul plus détruisant que mille et mille vertus austères, et soutenues d'une régularité aper-

1. Dan., XIV, 35. — 2. *Colos.*, III, 3.

çue. On jeûneroit comme saint Siméon Stylite, on demeureroit des siècles sur une colonne; on passeroit cent ans au désert, comme saint Paul ermite : que ne feroit-on point de merveilleux et digne d'être écrit, plutôt que de mener une vie unie, qui est une mort totale et continuelle dans ce simple délaissement au bon plaisir de Dieu ! Vivez donc de cette mort; qu'elle soit votre unique pain quotidien. Je vous présente celui que je veux manger avec vous.

Soyez simple et petit enfant. C'est dans l'enfance qu'habite la paix inaltérable et à toute épreuve. Toutes les régularités où l'on possède sa vertu sont sujettes à l'illusion et au mécompte. Il n'y a que ceux qui ne comptent jamais, lesquels ne sont sujets à aucun mécompte. Il n'y a que les âmes désappropriées par l'abnégation évangélique qui n'ont plus rien à perdre. Il n'y a que ceux qui ne cherchent aucune lumière, qui ne se trompent point. Il n'y a que les petits enfants qui trouvent en Dieu la sagesse, qui n'est point dans les grands et les sages qu'on admire.

Laisser expirer la nature dans le dépouillement et la mort totale.

Tout contribue à vous éprouver; mais Dieu, qui vous aime, ne permettra pas que vous soyez tentée au-dessus de vos forces. Il se servira de la tentation pour vous faire avancer. Mais il ne faut chercher curieusement à voir en soi ni l'avancement, ni les forces, ni la main de Dieu, qui n'en est pas moins secourable quand elle se rend invisible. C'est en se cachant qu'elle fait sa principale opération : car nous ne mourrions jamais à nous-mêmes, s'il montroit sensiblement cette main toujours appliquée à nous secourir. En ce cas, Dieu nous sanctifieroit en lumière, en vie et en revêtissement de tous les ornements spirituels; mais il ne nous sanctifieroit point sur la croix, en ténèbres, en privation, en nudité, en mort. Jésus-Christ ne dit pas : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se possède, qu'il se revête d'ornements, qu'il s'enivre de consolations, comme Pierre sur le Thabor; qu'il jouisse de moi et de soi-même dans sa perfection, qu'il se voie, et que tout le rassure en se voyant parfait; » mais, au contraire, il dit[1] : « Si quelqu'un veut venir après moi, » voici le chemin par où il faut qu'il passe : « qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive » dans le sentier bordé de précipices où il ne verra que sa mort. Saint Paul dit que « nous voudrions être survêtus[2], » et qu'il faut, au contraire, être dépouillés jusqu'à la plus extrême nudité, pour être ensuite revêtus de Jésus-Christ.

Laissez-vous donc ôter jusqu'aux derniers ornements de l'amour-propre, et jusqu'aux derniers voiles dont il tâche de se couvrir, pour recevoir la robe qui n'est blanchie que du sang de l'Agneau, et qui n'a plus d'autre pureté que la sienne. O trop heureuse l'âme qui n'a plus rien à soi, qui n'a même rien d'emprunté non plus que rien de propre, et qui se délaisse au Bien-Aimé, étant jalouse de n'avoir plus de beauté que lui seul! O épouse, que vous serez belle quand il ne vous

1. Math., XVI, 24. — 2. *II Cor.*, V, 4.

restera plus nulle parure propre ! Vous serez toute la complaisance de l'Époux, quand l'Époux sera lui seul toute votre beauté. Alors il vous aimera sans mesure, parce que ce sera lui-même qu'il aimera uniquement en vous. Écoutez ces choses, et croyez-les. Cet aliment de pure vérité sera d'abord amer dans votre bouche et dans vos entrailles; mais il nourrira votre cœur et il le nourrira de la mort, qui est l'unique vie. Croyez ceci et ne vous écoutez point. Le *moi* est le grand séducteur, il séduit plus que le serpent séducteur d'Ève. Heureuse l'âme qui écoute en toute simplicité ce qui l'empêche de s'écouter et de s'attendrir sur soi !

Que ne puis-je être auprès de vous ! mais Dieu ne le permet pas. Que dis-je? Dieu le fait invisiblement, et il nous unit cent fois plus intimement à lui, centre de tous les siens, que si nous étions sans cesse dans le même lieu. Je suis en esprit tout auprès de vous; je porte avec vous votre croix et toutes vos langueurs. Mais si vous voulez que l'enfant Jésus les porte avec vous, laissez-le se cacher à vos yeux, laissez-le aller et venir en toute liberté. Il sera tout-puissant en vous, si vous êtes bien petit en lui. On demande du secours pour vivre et pour se posséder : il n'en faut plus que pour expirer, et pour être dépossédé de soi sans ressource. Le vrai secours est le coup mortel; c'est le coup de grâce. Il est temps de mourir à soi, afin que la mort de Jésus-Christ opère une nouvelle vie. Je donnerois la mienne pour vous ôter la vôtre, et pour vous faire vivre de celle de Dieu.

Nécessité de s'abandonner en pure foi à l'opération cachée de Dieu pour donner la mort.

Ce que je vous souhaite au-dessus de tout, c'est que vous n altériez point votre grâce en la cherchant. Voulez-vous que la mort vous fasse vivre, et vous posséder en vous abandonnant? Un tel abandon seroit la plus grande propriété, et n'auroit que le nom trompeur d'abandon; ce seroit l'illusion la plus manifeste. Il faut manquer de tout aliment pour achever de mourir. C'est une cruauté et une trahison que de vous laisser respirer et nourrir pour prolonger votre agonie dans le supplice. Mourez; c'est la seule parole qui me reste pour vous.

Qu'avez-vous donc cherché dans la voie que Dieu vous a ouverte? si vous vouliez vivre, vous n'aviez qu'à vous nourrir de tout. Mais combien y a-t-il d'années que vous vous êtes dévouée à l'obscurité de la foi, à la mort et à l'abandon? Étoit-ce à condition de le faire en apparence, et de trouver une plus grande sûreté dans l'abandon même? Si cela étoit, vous auriez été bien fine avec Dieu; ce seroit le comble de l'illusion. Si, au contraire, vous n'avez cherché (comme je n'en doute pas) que le sacrifice total de votre esprit et de votre volonté, pourquoi reculez-vous quand Dieu vous fait enfin trouver l'unique chose que vous avez cherchée? Voulez-vous vous reprendre dès que Dieu veut vous posséder et vous déposséder de vous-même? Voulez-vous, par la crainte de la mer et de la tempête, vous jeter contre les rochers, et faire naufrage au port? Renoncez aux sûretés; vous n'en sauriez jamais avoir que de fausses. C'est la recherche infidèle de la sûreté qui fait votre

peine. Loin de vous conduire au repos, vous résistez à votre grâce : comment trouveriez-vous la paix?

J'avoue qu'il faut suivre ce que Dieu met au cœur; mais il faut observer deux choses : l'une est que l'attrait de Dieu qui incline le cœur ne se trouve point par les réflexions délicates et inquiètes de l'amour-propre; l'autre, qu'il ne se trouve point aussi par des mouvements si marqués qu'ils portent avec eux la certitude qu'ils sont divins. Cette certitude réfléchie, dont on se rendroit compte à soi-même, et sur laquelle on se reposeroit, détruiroit l'état de foi, rendroit toute mort impossible et imaginaire, changeant l'abandon et la nudité en possession et en propriété sans bornes; enfin ce seroit un fanatisme perpétuel, car on se croiroit sans cesse certainement et immédiatement inspiré de Dieu pour tout ce qu'on feroit en chaque moment. Il n'y auroit plus ni direction ni docilité qu'autant que le mouvement intérieur, indépendant de toute autorité extérieure, y porteroit chacun. Ce seroit renverser la voie de foi et de mort. Tout seroit lumière, possession, vie et certitude de toutes ces choses. Il faut donc observer qu'on doit suivre le mouvement, mais non pas vouloir s'en assurer par réflexion, et se dire à soi-même, pour jouir de sa servitude : «Oui, c'est par mouvement que j'agis. »

Le mouvement n'est que la grâce ou l'attrait intérieur du Saint-Esprit, qui est commun à tous les justes; mais plus délicat, plus profond, moins aperçu et plus intime dans les âmes déjà dénuées, et de la désappropriation desquelles Dieu est jaloux. Ce mouvement porte avec soi une certaine conscience très-simple, très-directe, très-rapide, qui suffit pour agir avec droiture, et pour reprocher à l'âme son infidélité dans le moment où elle y résiste. Mais c'est la trace d'un poisson dans l'eau; elle s'efface aussitôt qu'elle se forme, et il n'en reste rien; si vous voulez la voir, elle disparoît pour confondre votre curiosité. Comment prétendez-vous que Dieu vous laisse posséder ce don, puisqu'il ne vous l'accorde qu'afin que vous ne vous possédiez en rien vous-même? Les saints patriarches, prophètes, apôtres, etc., avoient, hors des choses miraculeuses, un attrait continuel qui les poussoit à une mort continuelle; mais ils ne se rendoient point juges de leur grâce, et ils la suivoient simplement; elle leur eût échappé pendant qu'ils auroient raisonné pour s'en faire les juges. Vous êtes notre ancienne, mais c'est votre ancienneté qui fait que vous devez à Dieu plus que toutes les autres. Vous êtes notre sœur aînée; ce seroit à vous à être le modèle de toutes les autres, pour les affermir dans les sentiers des ténèbres et de la mort. Marchez donc, comme Abraham, sans savoir où. Sortez de votre terre, qui est votre cœur; suivez les mouvements de la grâce, mais n'en cherchez point la certitude par le raisonnement. Si vous la cherchez avant que d'agir, vous vous rendez juge de votre grâce, au lieu de lui être docile, et de vous livrer à elle comme les apôtres le faisoient. Ils étoient « livrés à la grâce de Dieu, » dit saint Luc dans les *Actes*[1] Si, au contraire, vous cherchez cette certitude après avoir agi,

1. *Act.*, XV, 40.

c'est une vaine consolation que vous cherchez par un retour d'amour-propre, au lieu d'aller toujours en avant avec simplicité selon l'attrait, et sans regarder derrière vous. Ce regard en arrière interrompt la course, retarde les progrès, brouille et affoiblit l'opération intérieure; c'est un contre temps dans les mains de Dieu; c'est une reprise fréquente de soi-même; c'est défaire d'une main ce qu'on fait de l'autre. De là vient qu'on passe tant d'années languissant, hésitant, tournant tout autour de soi.

Je ne perds de vue ni vos longues peines, ni vos épreuves, ni le mécompte de ceux qui me parlent de votre état sans le bien connoître. Je conviens même qu'il m'est plus facile de parler qu'à vous de faire, et que je tombe dans toutes les fautes où je vous propose de ne tomber pas. Mais enfin nous devons plus que tous les autres à Dieu, puisqu'il nous demande des choses plus avancées; et peut-être sommes-nous à proportion les plus reculés. Ne nous décourageons point : Dieu ne veut que nous voir fidèles. Recommençons, et en recommençant nous finirons bientôt. Laissons tout tomber, ne ramassons rien; nous irons bien vite et en grande paix.

Eviter la dissipation, et réprimer l'activité de l'esprit.

Au nom de Dieu, évitez la dissipation; craignez votre imagination trop vive et votre goût pour le monde. Il ne suffit pas de ne point voir trop de gens, il faut de plus ne laisser pas trop exciter votre vivacité avec chacun d'eux; il faut retrancher les longues conversations, et dans les courtes même il faut retrancher une certaine activité d'esprit qui est incompatible avec le recueillement. Il ne s'agit point d'un certain recueillement procuré par effort et par industrie qui n'est pas de saison : je vous demande l'union toute simple et du fond avec Dieu, que sa grâce nous donne quand nous laissons tomber notre activité, qui nous dissipe, et qui nous engoue de l'amusement des créatures. En vérité, si vous n'êtes fidèle à laisser tomber toute votre activité, qui est de nature et d'habitude, vous perdrez insensiblement tout votre intérieur; et, malgré toutes vos pieuses intentions, vous vous trouverez réduit à une dévotion de sentiments passagers et superficiels, avec de grandes fragilités et de grands mélanges de choses contraires à votre ancienne grâce.

Sur le même sujet.

Je souhaite infiniment que vous receviez d'un cœur ouvert et docile tout ce qu'on vous dira pour votre correction intérieure. Vous avez besoin que N..... conserve sur vous une vraie autorité. Elle vous connoît à fond : Dieu vous l'a donnée pour mère spirituelle; elle est le canal de grâce pour vous : vous avez besoin qu'on retienne les saillies continuelles de votre imagination trop vive : tout vous amuse, tout vous dissipe, tout vous replonge dans le naturel.

Ce qui vous rend si long à toutes choses est que vous suivez trop sur chaque chose votre imagination. Vous aimez trop à parler de choses

inutiles et même de circonstances peu importantes sur les choses les plus nécessaires. Vous êtes trop occupé de vous procurer de la considération, de la confiance, des distinctions. Vous aimez trop votre rang et les personnes qui peuvent vous donner du crédit. Vous donnez trop de temps à tout ce qui vous plaît et qui vous flatte. Vous ne mourrez à toutes ces choses qu'en coupant court.

Il faut connoître les hommes avec qui vous avez besoin de bien vivre. Il faut s'instruire solidement de certains principes sur lesquels un homme de votre rang peut avoir besoin de former des vues, et même d'agir selon les occasions; mais il faut retrancher tous les empressements de curiosité et d'ambition. Il ne faut entrer dans ces choses que par pure fidélité, et par conséquent y mourir à toute heure, lors même qu'on y entre. Craignez non-seulement de recevoir avec hauteur ou propriété de lumière ce que l'on vous dit contre vos vues pour vous corriger, mais encore de le laisser tomber par distraction, par dissipation, par une espèce de légèreté. On a mal reçu un bon conseil quand il échappe si promptement. Pour le bien recevoir, il faut donner à l'esprit intérieur tout le temps de l'imprimer profondément en nous, et de l'appliquer paisiblement à toute l'étendue de nos besoins dans le dernier détail. Laissez-vous à l'esprit d'oraison, en sorte que vous ne lui résistiez point en vous dissipant. C'est ce recueillement passif qui sera votre unique ressource. Si vous ne résistez point à cet attrait simple et intime, il vous tiendra dans un recueillement simple de votre degré, qui durera toute la journée au milieu des occupations les plus communes. Alors vous parlerez peu, et ne le ferez que par grâce. « Si quis loquitur quasi « sermones Dei [1]. »

Se laisser conduire sans résistance.

Je vous embrasse tendrement. C'est dans votre infirmité que ma tendresse pour vous redouble. La foiblesse se tournera en force désappropriée, si vous êtes fidèle dans cette épreuve. A mesure que l'enfant est plus affoibli, il doit demeurer plus attaché à sa mère. Dites-lui tout avec une simplicité enfantine; priez-la de vous garder; ne lui soyez jamais difficile. Ayez du moins l'intention de céder dans l'instant. Privez-vous de tout ce qu'elle voudra. Rentrez dans un recueillement proportionné à votre besoin. Évitez tout ce qui vous dissipe. Remettez-vous à l'*a b c*, s'il le faut, pour recommencer l'édifice par les fondements. Ne vous étonnez point de ne trouver aucune ressource en vous-même contre les excès les plus affreux. C'est cette épreuve d'impuissance et de désespoir de vous-même où Dieu vous veut, et qui est, non pas le mal, mais le vrai remède à vos maux. Mais tournez-vous du côté de Dieu et de N....., qui vous est donnée dans ce besoin. Vous trouverez en Dieu, par elle, tout ce qui vous manque dans votre propre fond.

Ne vous fiez à vous-même sur rien. Ayez horreur de vous. Ayez votre cœur sur vos lèvres, et dans les mains de cette bonne mère. Le

1. I Petr., IV, 11.

grand point est de céder sans cesse à Dieu, et de le laisser faire en nous par simple non-résistance. Cette non-résistance, qu'on est tenté de regarder comme une inaction, s'étend au delà de tout ce qu'on peut croire. Elle ne laisse aucune vie à la nature, et lui ôte jusqu'à l'activité qui lui serviroit de dernier appui. On aimeroit mieux travailler sans relâche, et voir son travail, que se réduire à ne résister jamais. Ne résistez jamais, et tout se fera peu à peu. Soyez simple, petit et sans raisonnement : avec souplesse, tout s'aplanira; sans souplesse, tout vous deviendroit comme impossible, et vous succomberiez terriblement.

Je veux que vous soyez petit à proportion de votre foiblesse. Ce n'est rien que d'être foible, pourvu qu'on soit petit et qu'on se tienne entre les bras de sa mère; mais être foible et grand, cela est insupportable; tomber à chaque pas et ne vouloir pas se laisser porter, c'est de quoi se casser la tête.

Les douleurs dans la mort à soi-même ne viennent que de nos résistances. L'abandon, pour être véritable, ne doit point être aperçu.

On se trompe sur la mort à soi-même; on s'imagine que c'est elle qui cause toutes les douleurs qu'on souffre. Non, il n'y a que les restes de vie secrète qui font souffrir. La douleur est dans le vif, et non dans le mort. Plus on meurt soudainement et sans résistance, moins on a de peine. La mort n'est pénible qu'à ce qui la repousse; c'est l'imagination qui l'exagère et qui en a horreur; c'est l'esprit qui raisonne sans fin, pour autoriser les propriétés ou vies cachées; c'est l'amour-propre qui vit et qui combat contre la mort, comme un malade a des mouvements convulsifs à l'agonie. Mais il faut mourir intérieurement comme dans l'extérieur. La sentence de mort est prononcée contre l'esprit, comme la sentence de justice contre le corps. Le grand point est que l'esprit meure avant le corps; alors la mort corporelle ne sera qu'un sommeil. Bienheureux ceux qui dorment du sommeil de paix!

Quand vous vous abandonnez à Dieu, ne le faites point en raisonnant et en recherchant une certitude intérieure, qui seroit une possession imaginaire contre le véritable abandon; mais, sans présumer aucune inspiration ni certitude, agissez sans retour, suivant votre cœur. Ce qu'on mesure pour se contenter ou pour s'assurer secrètement sous de beaux prétextes est un effet de sagesse et d'arrangement; c'est une borne qu'on se marque pour s'épargner; et en se la marquant, on la marque à Dieu. Plus vous voudrez faire marché avec lui, et en être quitte à moindre prix, plus il vous en coûtera. Au contraire, laissez-lui tout sans réserve; il vous laissera en paix. De sûreté sensible, il n'y en a dans aucune voie, encore bien moins dans celle de la pure foi. Il faut aller, comme Abraham, sans savoir où. L'épreuve connue pour simple épreuve n'est plus une épreuve véritable. L'abandon mesuré et exercé comme abandon n'est plus abandon ; cette perte n'est qu'une possession infinie de soi-même. En voulant éviter l'illusion, on tombe dans la plus dangereuse des illusions, qui est celle de se reprendre contre sa grâce.

Là où est la paix pour votre cœur, là est Dieu pour vous. Ne vous mettez donc en peine de rien. Vivez sans aliment. Ce jour plein de nuages sera suivi du jour sans ombre et sans fin. O que le déclin du jour nous doit donner une pure lumière !

Se délaisser à Dieu, sans retour inquiet sur soi-même; éviter la dissipation; agir sans rien présumer de son travail.

N... n'aura jamais de repos qu'autant qu'elle renoncera à s'en procurer. La paix de cette vie ne peut se trouver que dans l'incertitude. L'amour pur ne s'exerce que dans cette privation de toute assurance. Le moindre regard inquiet est une reprise de soi et une infidélité contre la grâce de l'abandon. Laissons faire de nous à Dieu ce qu'il lui plaira : après que nous l'aurons laissé faire, point de soutien. Quand on ne veut point se voir soutenu, il faut être fidèle à l'attrait de la grâce, et puis s'abandonner.

Il faut qu'elle se délaisse dans les mains de Dieu. « Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à lui, » dit saint Paul [1]. L'abandon n'est réel que dans les occasions de s'abandonner. Dieu est le même pour l'autre vie que pour celle-ci, également digne qu'on le serve pour sa gloire et pour son bon plaisir. Dans les deux cas, il veut également tout pour lui, et sa jalousie crible partout les âmes qui veulent le suivre. Le paradis, l'enfer et le purgatoire ont une espèce de commencement dès cette vie.

Je demande pour cette chère sœur une paix de pure foi et d'abnégation. On ne perd point cette paix, qui n'est exposée à aucun mécompte, parce qu'elle n'est fondée sur aucune propriété, sûreté ni consolation. Je souhaite qu'elle ait le cœur en paix et en simplicité. J'ajoute en simplicité, parce que la simplicité est la vraie source de la paix. Quand on n'est pas simple, on n'est pas encore véritablement enfant de la paix; aussi n'en goûte-t-on point les fruits. On mérite l'inquiétude qu'on se donne par des retours inutiles sur soi contre l'attrait intérieur. L'esprit de paix repose sur celui qui ne trouble point ce repos en s'écoutant soi-même, au lieu d'écouter Dieu. Le repos, qui est un essai et un avant-goût du sabbat éternel, est bien doux; mais le chemin qui y mène est un rude martyre. Il est temps (je dis ceci pour N...) de laisser achever Dieu après tant d'années : Dieu lui demande bien plus qu'aux commençants.

Je prie de tout mon cœur pour votre malade, dont les croix sont précieuses à Dieu. Plus elle souffre, plus je la révère en celui qui la crucifie pour la rendre digne de lui. Les grandes souffrances montrent tout ensemble et la profondeur des plaies qu'il faut guérir en nous, et la sublimité des dons auxquels Dieu nous prépare.

Pour vous, monsieur, évitez la dissipation; craignez votre vivacité. Cette activité naturelle, que vous entretenez au lieu de l'amortir, fait tarir insensiblement la grâce de la vie intérieure. On ne conserve plus

1. *Rom.*, XIV, 8.

que des règles et des motifs sensibles; mais la « vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu[1] » s'altère, se mélange et s'éteint faute de l'aliment nécessaire, qui est le silence du fond de l'âme. J'ai été affligé de ce que vous ne serviez pas; mais c'est un dessein de pure miséricorde pour vous détacher du monde, et pour vous ramener à une vie de pure foi, qui est une mort sans relâche. Ne donnez donc au monde que le temps de nécessité et de bienséance. Ne vous amusez point à des vétilles. Ne parlez que pour le besoin. Calmez en toute occasion votre imagination. Laissez tout tomber. Ce n'est point par l'empressement que vous cesserez d'être empressé. Je ne vous demande point un recueillement de travail et d'industrie; je vous demande un recueillement qui ne consiste qu'à laisser tomber tout ce qui vous dissipe et qui excite votre activité.

Je me réjouis de tout ce que vous trouvez de bon dans N.... J'espère que vous la rendrez encore meilleure, en lui faisant connoître, par une pratique simple et uniforme, combien la vraie piété est aimable et différente de ce que le monde s'en imagine; mais il ne faut pas que monsieur son mari la gâte par une passion aveugle : en la gâtant, il se gâteroit aussi; cet excès d'union causeroit même, dans la suite, une lassitude dangereuse, et peut-être une désunion. Laissez un peu le torrent s'écouler; mais profitez des occasions de providence, pour lui insinuer la modération, le recueillement, et le désir de préférer l'attrait de la grâce au goût de la nature. Attendez les moments de Dieu, et ne les perdez pas; N... vous aidera à ne faire ni trop ni trop peu.

Dieu veut que, dans les œuvres dont il nous charge, nous accordions ensemble deux choses très-propres à nous faire mourir à nous-mêmes : l'une est d'agir comme si tout dépendoit de l'assiduité de notre travail; l'autre est de nous désabuser de notre travail, et de compter qu'après qu'il est fait il n'y a encore rien de commencé. Après que nous avons bien travaillé, Dieu se plaît à emporter tout notre travail sous nos yeux, comme un coup de balai emporte une toile d'araignée; après quoi il fait, s'il lui plaît, sans que nous puissions dire comment, l'ouvrage pour lequel il nous avoit fait prendre tant de peine, ce semble, inutile. Faites donc des toiles d'araignée; Dieu les enlèvera et, après vous avoir confondu, il travaillera tout seul à sa mode.

Je ne suis point surpris de vos misères; vous les mériterez tandis que vous en serez encore surpris. C'est attendre arrogamment quelque chose de soi, que d'être surpris de se trouver en faute. La surprise ne vient que d'un reste de confiance.

Extinction de la vie propre. Agir par grâce. Attendre tout de Dieu.

Mon état ne se peut expliquer, car je le comprends moins que personne. Dès que je veux dire quelque chose de moi en bien ou en mal, en épreuve ou en consolation, je le trouve faux en le disant, parce que je n'ai aucune consistance en aucun sens. Je vois seulement que la

1. *Colos.*, III, 3.

croix me répugne toujours, et qu'elle m'est nécessaire. Je souhaite fort que vous soyez simple, droite, ferme, sans vous écouter, sans chercher aucun tour dans les choses que vous voudriez mener à votre mode, et que vous laissiez faire Dieu pour achever son œuvre en vous.

Ce que je souhaite pour vous comme pour moi est que nous n'apercevions jamais en nous aucun reste de vie, sans le laisser éteindre. Quand je suis à l'office de notre chœur, je vois la main d'un de nos chapelains qui promène un grand éteignoir qui éteint tous les cierges par derrière l'un après l'autre; s'il ne les éteint pas entièrement, il reste un lumignon fumant qui dure longtemps, et qui consume le cierge. La grâce vient de même éteindre la vie de la nature; mais cette vie opiniâtre fume encore longtemps, et nous consume par un feu secret, à moins que l'éteignoir ne soit bien appuyé, et qu'il n'étouffe absolument jusqu'aux moindres restes de ce feu caché.

Je veux que vous ayez le goût de ma destruction comme j'ai celui de la vôtre. Finissons, il est bien temps, une vieille vie languissante qui chicane toujours pour échapper à la main de Dieu. Nous vivons encore ayant reçu cent coups mortels.

Assurez-vous que je ne flatterai en rien M..., et que je chercherai même à aller jusqu'au fond. Dieu fera le reste par vous. Votre patience, votre égalité, votre fidélité à n'agir avec lui que par la grâce, sans prévenir, par activité ni par industrie, les moments de Dieu; en un mot, la mort continuelle à vous-même vous mettra en état de faire peu à peu mourir ce cher fils à tout ce qui vous paroît l'arrêter dans la voie de la perfection. Si vous êtes bien petite et bien dénuée de toute sagesse propre, Dieu vous donnera la sienne pour vaincre tous les obstacles.

N'agissez point avec lui par sagesse précautionnée, mais par pure foi et par simple abandon. Gardez le silence, pour le ramener au recueillement et à la fidélité, quand vous verrez que les paroles ne seront pas de saison. Souffrez ce que vous ne pourrez pas empêcher. Espérez, comme Abraham, contre l'espérance; c'est-à-dire attendez en paix que Dieu fasse ce qu'il lui plaira, lors même que vous ne pourrez plus espérer. Une telle espérance est un abandon; un tel état sera votre épreuve très-douloureuse, et l'œuvre de Dieu en lui. Ne lui parlez que quand vous aurez au cœur de le faire, sans écouter la prudence humaine. Ne lui dites que deux mots de grâce, sans y mêler rien de la nature.

Bonheur des souffrances. L'amour les adoucit toutes.

J'apprends que Dieu vous donne des croix, et j'y prends part de tout mon cœur. En tout temps, j'ai été sensible à tout ce qui pouvoit vous toucher, mais l'expérience ajoute encore un nouveau degré de sensibilité en moi pour les souffrances d'autrui. Heureux qui souffre! Je le dis au milieu de l'occasion même, et pour vous et pour moi : heureux qui souffre d'un cœur doux et humble! Ce qui est le bon plaisir de Dieu ne va jamais trop loin. Si nous étions maîtres de nos souffrances, nous

ne souffririons jamais assez pour mourir à nous-mêmes. Dieu qui nous connoît mieux que nous ne pouvons nous connoître, et qui nous aime infiniment plus que nous ne pouvons nous aimer, en sait la juste mesure, et ne permettra pas que vous soyez tenté au-dessus de vos forces. L'amour adoucit toutes les souffrances, et l'on ne souffre tant que parce qu'on n'aime point ou qu'on aime peu. Dieu vous veut donc à lui, et ce n'est que sur la croix qu'il prend sa pleine possession. Je garde maintenant le silence à l'égard de tous mes anciens amis, et je ne le romps pour vous, monsieur, qu'à cause que vous êtes dans l'amertume, et que cette bienheureuse société de croix demande un épanchement de cœur pour se soutenir dans l'affliction.

Sur les grâces reçues, le recueillement habituel, et l'abandon à Dieu.

18 août 1714.

Il n'y a point d'âme qui ne dût être convaincue qu'elle a reçu des grâces pour la convertir et la sanctifier, si elle repassoit dans son cœur toutes les miséricordes qu'elle a reçues. Il n'y a qu'à admirer, à louer Dieu, en se méprisant et se confondant soi-même. Il faut conclure de ces grandes grâces reçues que Dieu est infiniment libéral, et que nous lui sommes horriblement infidèles.

Il faut éviter la dissipation, non par une continuelle contention d'esprit, qui casseroit la tête et qui useroit les ressorts, mais par deux moyens simples et paisibles. L'un est de retrancher dans les amusements journaliers toutes les sources de dissipation qui ne sont pas nécessaires pour relâcher l'esprit à proportion du vrai besoin; l'autre est de revenir doucement et avec patience à la présence de Dieu toutes les fois qu'on s'aperçoit de l'avoir perdue.

Il n'est point nécessaire de mettre toujours en acte formel et réfléchi tous les exercices de piété. Il suffit d'y avoir attention habituelle et générale, avec l'intention droite et sincère de suivre la fin qu'on doit s'y proposer. Les distractions véritablement involontaires ne nuisent point à la volonté qui ne veut y avoir aucune part. C'est la tendance réelle de la volonté qui fait l'essentiel.

Conservez sans scrupule la paix simple que vous trouvez dans votre droiture en cherchant Dieu seul. L'amour de Dieu donne une paix sans présomption : l'amour-propre donne un trouble sans fruit. Faites chaque chose le moins mal que vous pourrez pour le Bien-Aimé. Voyez ce qui vous manque, sans vous flatter ni vous décourager; puis abandonnez-vous à Dieu, travaillant de bonne foi, sans trouble, à vous corriger.

Plus vous serez vide de vos propres biens et de vos ressources humaines, plus vous trouverez une lumière et une force intime qui vous soutiendront au besoin, en vous laissant toujours sentir votre foiblesse, comme si vous alliez tomber à chaque pas. Mais n'attendez point ce secours comme un bien qui vous soit dû. Vous mériteriez de le perdre si vous présumiez de l'avoir mérité. Il faut se croire indigne de tout, et se jeter humblement entre les bras de Dieu

Quand c'est l'amour qui vous attire, laissez-vous à l'amour; mais ne comptez point sur ce qu'il peut y avoir de sensible dans cet attrait, pour vous en faire un appui flatteur; ce seroit tourner le don de Dieu en illusion. Le vrai amour n'est pas toujours celui qu'on sent et qui charme; c'est celui qui humilie, qui détache, qui apetisse l'âme, qui la rend simple, docile, patiente sous les croix, et prête à se laisser corriger.

Je vous suis très-sincèrement dévoué en Notre-Seigneur.

Détails sur l'intérieur de Fénelon, et sur les défauts de son caractère.

Je ne veux jamais flatter qui que ce soit; et même dès le moment que j'aperçois, dans ce que je dis ou dans ce que je fais, quelque recherche de moi-même, je cesse d'agir ou de parler ainsi. Mais je suis tout pétri de boue, et j'éprouve que je fais à tout moment des fautes, pour n'agir point par la grâce. Je me retranche à m'apetisser à la vue de ma hauteur. Je tiens à tout d'une certaine façon, et cela est incroyable; mais, d'une autre façon, j'y tiens peu, car je me laisse assez facilement détacher de la plupart des choses qui peuvent me flatter. Je n'en sens pas moins l'attachement foncier à moi-même. Au reste, je ne puis expliquer mon fond. Il m'échappe, il me paroît changer à toute heure. Je ne saurois guère rien dire qui ne me paroisse faux un moment après. Le défaut subsistant et facile à dire, c'est que je tiens à moi, et que l'amour-propre me décide souvent. J'agis même beaucoup par prudence naturelle, et par un arrangement humain. Mon naturel est précisément opposé au vôtre. Vous n'avez point l'esprit complaisant et flatteur comme je l'ai, quand rien ne me fatigue ni ne m'impatiente dans le commerce. Alors vous êtes bien plus sèche que moi; vous trouvez que je vais alors jusqu'à gâter les gens, et cela est vrai. Mais quand on veut de moi certaines attentions suivies qui me dérangent, je suis sec et tranchant, non par indifférence ou dureté, mais par impatience et par vivacité de tempérament. Au surplus, je crois presque tout ce que vous me dites; et pour le peu que je ne trouve pas en moi conforme à vos remarques, outre que j'y acquiesce de tout mon cœur sans le connoître, en attendant que Dieu me le montre, d'ailleurs je crois voir en moi infiniment pis, par une conduite de naturel, et de naturel très-mauvais. Ce que je serois tenté de ne croire pas sur vos remarques, c'est que j'aie eu autrefois une petitesse que je n'ai plus. Je manque beaucoup de petitesse, il est vrai; mais je doute que j'en aie moins manqué autrefois. Cependant je puis facilement m'y tromper. Vous ne me mandez point si vous avez reçu des nouvelles de N.... Si vous en avez, pourquoi ne m'en faites-vous point quelque petite part?

Au duc de Chevreuse.

Consolation sur la mort de son fils aîné[1].

Septembre 1704.

Votre douleur m'est toujours présente. Je ne perds point de vue la grande perte que vous avez faite; mais Dieu prend ce qui est à lui, et non pas à nous. Qui est-ce qui lui dira : « Pourquoi le faites-vous ? » Vous êtes bien éloigné de lui dire. Vous savez qu'il n'a point de compte à nous rendre. Son bon plaisir est la suprême raison. Dire, « Sit pro ratione voluntas, » je mets ma volonté en la place de la raison, est un caprice insupportable dans toute créature; mais en Dieu, cela même est la parfaite justice. D'ailleurs, nous entrevoyons toujours, dans les coups les plus rigoureux de sa main paternelle, un dessein secret de miséricorde. Il enlève dans les bons moments certains hommes fragiles que l'enchantement auroit peut-être fait retomber. « Ruptus est...; « properavit educere illum de medio iniquitatum[2]. » Il s'est hâté pour prévenir une chute funeste. Oh! que nous verrons de merveilles dans l'autre vie, qui nous échappent en celle-ci ! Alors nous chanterons le cantique de joie et de reconnoissance éternelle, pour les événements qui nous font pleurer ici-bas. Hélas! nous ne voyons, dans les ténèbres présentes, ni le vrai bien ni le vrai mal. Si Dieu faisoit ce qui nous flatte, il perdroit tout. Il sauve tout en brisant nos liens, et en nous faisant crier les hauts cris. Le même coup qui sauve ce que nous aimons, en l'ôtant du milieu de l'iniquité, nous détache et nous prépare, par la mort d'autrui, à la nôtre. Que pouvons-nous vouloir, pour nous et pour les nôtres, de ce monde vain et contagieux ? S'il est vrai que la foi et l'amour de Dieu fassent toute la vie de notre cœur, devons-nous pleurer parce que Dieu nous aime mieux que nous ne savons nous aimer nous-mêmes ? Nous plaindrons-nous de ce qu'il tire de la tentation et du péché ceux qui nous sont chers ? Nous fait-il du mal en abrégeant des jours de misère, de combat, de séduction et de scandale ? Que voudrions-nous ? Un plus long danger, des tentations plus violentes, où les élus mêmes, s'il étoit possible, succomberoient ? Nous voudrions tout ce qui flatte l'amour-propre, pour nous oublier dans ce lieu d'exil. Dieu nous arrache le poison, et nous pleurons comme un enfant à qui sa mère ôte un joli couteau dont il se perceroit le sein.

Monsieur votre fils réussissoit au milieu du monde empesté : c'est ce succès qui afflige, et c'est ce succès qui a fait trancher le fil de ses jours, par un conseil de miséricorde pour lui et pour les siens. Il faut adorer Dieu, et se taire. Que ne puis-je vous aller voir, et vous montrer à quel point je ressens la profonde plaie que je voudrois guérir ! Il n'y a que le vrai consolateur dont la société puisse vous consoler. Demeurons donc en silence avec lui; il nous consolera, nous retrouverons

1. Le duc de Montfort, tué au combat de Bellikeim, près de Landau, le 5 septembre 1704.
2. *Sap.*, IV, 11 et 14.

tout en lui seul. Heureux qui ne veut point d'autre consolation! Celle-ci est pure et inépuisable.

A la comtesse de Gramont.

Ne point se troubler pour les fautes involontairement omises en confession.

Mardi, 21 mars (1690).

Je ne crois point, madame, que vous deviez vous troubler sur vos confessions et sur vos communions passées. Si les commencements ont été irréguliers, du moins ils ont été de bonne foi, et vous y avez fait des fautes par le principe d'une vertu très-contraire à votre caractère naturel, je veux dire la simplicité dans l'obéissance. D'ailleurs il faut remarquer que l'intégrité des confessions passées consiste, non à n'avoir rien omis de ses fautes, mais seulement à s'être accusé ingénument de toutes celles qu'on connoissoit alors. Alors vous n'aviez pas la lumière de découvrir dans votre fond beaucoup de mouvements de la nature maligne et dépravée, qui commence à se développer. A mesure que la lumière croît, on se trouve plus corrompu qu'on ne croyoit; on est tout étonné de son aveuglement passé, et on voit sortir du fond de son cœur, comme d'une caverne profonde, une infinité de sentiments honteux, semblables à des reptiles sales et pleins de venin. On n'auroit jamais cru les porter dans son sein, et on a horreur de soi, à mesure qu'on les voit sortir. Il ne faut ni s'étonner ni se décourager. Ce n'est pas que nous soyons plus méchants que nous ne l'étions; au contraire, nous le sommes moins : mais tandis que nos maux diminuent, la lumière qui nous les montre augmente, et nous sommes saisis d'horreur. Mais remarquez, pour votre consolation, que nous n'apercevons nos maux que quand nous commençons à en guérir. Quand nous sommes privés de tout principe de guérison, nous ne sentons point le fond de notre mal : c'est l'état d'aveuglement, de présomption et d'insensibilité, où l'on est livré à soi-même. En se laissant aller au torrent, on n'en sent point la rapidité; mais elle commence à se faire sentir, à mesure qu'on commence à se roidir plus ou moins contre elle. Si vous voyez des choses précises et considérables que vous ayez omises dans vos premières confessions, dites-le simplement la première fois que vous vous confesserez. Votre confesseur est droit, discret et plein de Dieu. Pour tout le reste, allez en paix votre chemin. Comptez que l'humilité, le fréquent silence et le recueillement vous feront plus de bien que toutes les austérités et tous les troubles par lesquels vous voudriez faire pénitence. Surtout le silence vous est capital. Lors même que vous ne pourrez vous dérober au monde, vous pourrez vous taire souvent, et laiser aux autres les honneurs de la conversation. Vous ne pouvez dompter votre esprit dédaigneux, moqueur et hautain, qu'en le tenant comme enchaîné par le silence. Mettez une sévère garde à vos lèvres. La présence de Dieu, qui retiendra vos paroles, gardera aussi toutes vos pensées et tous vos désirs. Cet ouvrage se fera peu à peu. Soyez patiente avec vous comme avec les autres.

S'appliquer au silence et au recueillement ; utilité des pénitences qui ne sont pas de notre goût.

Je crois, madame, que vous devez travailler maintenant à vous taire, autant que la bienséance du commerce vous le permettra. Le silence facilite la présence de Dieu, épargne beaucoup de paroles rudes et hautaines, enfin supprime un grand nombre de railleries ou de jugements dangereux sur le prochain Le silence humilie l'esprit et détache peu à peu du monde; il fait dans le cœur une espèce de solitude qui ressemble à celle que vous souhaiteriez; il suppléera à tout ce qui vous manque dans l'embarras où vous vous trouvez : pourvu que que vous ne parliez point inutilement, vous aurez bien des moments libres au milieu même des compagnies qui vous tiennent malgré vous. Vous voudriez de la liberté pour prier Dieu; et Dieu, qui sait mieux ce qu'il vous faut que vous-même, vous donne de l'embarras et de la sujétion pour vous mortifier. La mortification qui vient de l'ordre de Dieu vous sera plus utile que la douceur de la prière qui seroit de votre choix et de votre goût.

Vous savez bien, madame, qu'il ne faut point de temps de retraite pour aimer Dieu ; quand il vous donnera du temps, il faudra le prendre et en profiter : jusque-là demeurez en état de foi, bien persuadée que ce qu'il vous donne est le meilleur. Élevez souvent votre cœur vers lui, sans laisser rien voir au dehors; ne parlez que pour le besoin; souffrez patiemment ce qui vient de travers. Comme vous savez la religion, Dieu vous traite selon votre besoin : vous avez plus de besoin d'être mórtifiée que de recevoir des lumières. L'unique chose que je crains pour vous en cet état, c'est la dissipation; mais vous pouvez l'éviter par le silence. Si vous êtes fidèle à vous taire quand il n'est pas nécessaire de parler, Dieu vous fera la grâce de ne vous dissiper point en parlant pour les vrais besoins. Quand vous ne serez pas libre de vous réserver de grands temps, ne négligez pas d'en ménager de courts. Un demi-quart d'heure, pris avec ce ménagement et cette fidélité sur vos embarras, vous vaudra devant Dieu des heures entières que vous lui donneriez dans des temps plus libres. De plus, divers petits temps ramassés dans la journée ne laisseront pas de faire tous ensemble quelque chose de considérable. Peut-être même en tirerez-vous cet avantage, de vous rappeler plus fréquemment à Dieu, que si vous ne lui donniez qu'un certain temps réglé.

Aimer, se taire, souffrir, agir contre son goût, pour accomplir la volonté de Dieu en s'accommodant à celle du prochain : voilà, madame, votre partage. Trop heureuse de porter la croix que Dieu vous donne de ses propres mains dans le cours de sa providence! Les pénitences que nous choisissons, ou que nous acceptons quand on nous les impose, ne font point mourir notre amour-propre, comme celles que Dieu nous distribue lui-même chaque jour. Celles-ci n'ont rien où notre volonté puisse s'appuyer; et comme elles viennent immédiatement d'une providence miséricordieuse, elles portent avec elles une grâce proportionnée à tous nos besoins. Il n'y a donc qu'à se livrer à Dieu

chaque jour, sans regarder plus loin; il nous porte entre ses bras, comme une mère tendre porte son enfant. Croyons, espérons, aimons avec toute la simplicité des enfants. Dans tous nos besoins, tournons nos regards tendres et pleins de confiance vers le Père céleste. Voici ce qu'il dit dans ses Écritures[1] : « Quand même une mère oublieroit son propre fils, le fruit de ses entrailles, et moi je ne vous oublierai jamais. »

Ne point ajourner ses projets de perfection. Le parfait amour chasse la crainte.

A Versailles, 17 septembre (1691).

Je suis ravi, madame, d'apprendre que votre santé se rétablit. Les sentiments où vous me témoignez être font voir que la croix n'est jamais sans fruit, quand on la reçoit en esprit de sacrifice. J'espère, madame, que nous aurons l'honneur de vous revoir à Fontainebleau avec un renouvellement de grâce et de détachement du monde. Vous avez bien raison de croire qu'il ne faut pas attendre la liberté et la retraite pour se détacher de tout et pour vaincre le vieil homme. Cette situation libre n'est qu'une belle idée. Peut-être n'y parviendrons-nous jamais; et il faut se tenir prêt à mourir dans la servitude de notre état, si la Providence prévient nos projets de retraite. Vous n'êtes point à vous, et Dieu ne vous demande que ce qui dépend de vous. Les Israélites dans Babylone soupiroient après Jérusalem, mais combien y en eut-il qui ne revirent jamais Jérusalem, et qui finirent leur vie à Babylone! Quelle illusion, s'ils eussent toujours différé jusqu'au temps de leur retour dans leur patrie, à servir fidèlement le vrai Dieu, et à se perfectionner! Peut-être ferez-vous comme ces Israélites.

Ce que vous me mandez de Mme de La Sablière[2] me touche et m'édifie. Je ne l'ai vue qu'une fois; mais il m'en est resté une grande impression. Elle a bien raison de ne chercher plus rien dans les hommes, ayant trouvé Dieu, et de faire le sacrifice de ses meilleurs amis. Le bon ami est au dedans du cœur : c'est l'époux qui est jaloux et qui écarte tout le reste. Pour la mort, elle ne trouble que les personnes charnelles et mondaines. « Le parfait amour chasse la crainte[3]. » Ce n'est point par se croire juste qu'on cesse de craindre; c'est par aimer simplement et s'abandonner sans retour sur soi à celui qu'on aime. Voilà ce qui rend la mort douce et précieuse. Quand on est mort à soi, la mort du corps n'est plus que la consommation de l'œuvre de grâce.

N'auriez-vous point la bonté, madame, puisque vous écrivez à la malade, de lui témoigner combien je me réjouis selon la foi de ce que Dieu met en elle, et combien j'espère que tous ses maux seront des biens?

1. Isai., XLIX, 15.
2. Célèbre pour avoir protegé La Fontaine. Mme de La Sablière se donna à la plus fervente piété après avoir beaucoup vécu dans le monde.
3. I Joan., IV, 18.

Ne point ajourner sa perfection ; la faire consister dans la fidélité aux petites choses aussi bien qu'aux grandes.

J'aurai de la peine, madame, à me souvenir des choses que je vous dis dimanche dernier. Toute l'idée qui m'en reste est, ce me semble, que je vous dis deux choses : la première, que nous devions nous sacrifier dans l'état où la Providence nous a mis, sans nous faire des projets ou des desseins de vertu pour l'avenir ; et la seconde, que nous devions avoir une fort grande fidélité à Dieu dans les plus petites choses.

La plupart des gens passent la meilleure partie de leur vie à connoître et à regretter leur manière de vivre, à se proposer de la changer, à se faire des règlements pour un temps qu'ils espèrent avoir et qui souvent ne leur est point donné, et à perdre ainsi en résolutions un temps qu'ils devroient employer à faire de bonnes œuvres et à travailler utilement à leur salut.

Il faut, madame, regarder ces sortes d'idées comme une tentation fort dangereuse. Notre salut est l'ouvrage de tous les jours et de tous les moments de notre vie. Il n'y a point de temps plus propre pour le faire que celui que Dieu nous donne maintenant par sa miséricorde, parce que nous l'avons aujourd'hui, et peut-être nous ne l'aurons pas demain. Le salut ne se fait point en désirant de le faire, mais en s'y appliquant de tout son mieux. L'incertitude dans laquelle nous vivons nous doit faire comprendre que notre volonté doit être arrêtée par cette seule affaire, et que toute autre occupation est indigne de nous, puisqu'elle ne nous conduit point à Dieu, qui doit être la fin de toutes nos actions, et qui est le « Dieu de notre salut, » qui est le nom que David lui donne souvent dans les Psaumes.

Pourquoi, madame, faisons-nous des projets de perfection ? C'est que nous les croyons nécessaires pour nous sauver. Pourquoi différons-nous donc de les exécuter, puisqu'il est aussi nécessaire que nous travaillions aujourd'hui à notre salut, que d'ici à dix ans ; à la cour, comme dans une vie plus retirée ? Il faut toujours prendre le plus sûr dans l'affaire de son salut : ou on perd tout, ou on gagne tout. L'état de la vie auquel Dieu nous a appelé est sûr pour nous, quand nous y remplissons tous nos devoirs. Si Dieu eût prévu que dans les cours des princes on n'eût pas pu se sauver, il nous auroit commandé de n'y jamais demeurer. Bien loin de nous avoir fait ce commandement, c'est lui qui fait les rois et qui règle leurs cours, et qui permet que la naissance ou les emplois qu'on y a y donnent entrée. Il veut donc qu'on s'y sauve, et qu'on y trouve le chemin qui conduit au ciel, qui consiste dans l'attachement à la vérité, à cette vérité, dis-je, que Jésus-Christ nous a dit nous devoir délivrer [1], c'est-à-dire nous retirer de tous les dangers auxquels on est exposé en ce monde.

Tant plus, madame, vous en rencontrerez dans l'état où vous êtes, tant plus aussi vous devez veiller sur vous-même, pour n'y pas succomber. Veiller sur soi, c'est être attentif à Dieu ; c'est l'avoir toujours

1. Joan., VIII, 32.

présent; c'est rentrer en soi-même; c'est ne se point dissiper ou distraire volontairement parmi les créatures; c'est aimer, autant qu'on le peut, la retraite, les saints livres et la prière; c'est « répandre, comme dit le Prophète [1], son cœur en la présence de Dieu; » c'est le trouver en soi-même, c'est le chercher par la ferveur de ses désirs; c'est l'aimer plus que toutes choses, et éviter tout ce que nous savons lui déplaire. Cette vertu, madame, est la vertu de tous les états; elle est d'un merveilleux secours à la cour, et je ne trouve rien qui puisse aider davantage à n'aimer point le monde, au milieu du monde, que l'usage qu'on en sait faire. Rendez-vous-la donc familière, madame, et tâchez de n'oublier jamais que vous êtes avec Dieu, et que Dieu est en vous, afin que vous vous conserviez toujours fidèle à son service.

Accoutumez-vous à adorer souvent sa sainte volonté par une humble soumission de la vôtre à ses ordres et à sa providence. Priez-le qu'il vous soutienne, de peur que vous ne tombiez. Suppliez-le qu'il achève en vous son ouvrage, et que, vous ayant inspiré le désir de vous sauver dans l'état où vous êtes, vous vous sauviez en effet dans l'état où il vous a mise. Il ne demande pas de vous de grandes choses pour y réussir : « Le royaume de Dieu est au dedans de vous-même; » c'est ce que Jésus-Christ nous dit dans son Évangile [2] : nous l'y rencontrons quand nous le voulons. Faisons ce que nous savons qu'il demande de nous; mais dès que nous connoissons sa volonté, ne nous épargnons point, et soyons-lui très-fidèles. Cette fidélité ne doit pas seulement nous engager à faire de grandes choses pour son service et pour notre salut, mais toutes celles indifféremment qui se présentent, et qui sont de l'état où nous sommes. Si on ne se sauvoit que par de grandes actions, il y auroit peu de personnes qui pussent espérer de se sauver. Le salut est attaché à la volonté de Dieu que nous accomplissons. Les plus petites choses deviennent grandes quand Dieu les demande de nous : elles ne sont petites qu'en elles-mêmes; elles sont toujours grandes dès qu'elles sont faites pour Dieu, qu'elles nous conduisent à Dieu, et qu'elles nous servent de moyens pour le posséder éternellement.

Souvenez-vous, madame, qu'il nous a dit, dans l'Évangile [3], que « celui qui seroit infidèle dans les petites choses le seroit aussi dans les grandes », et que « celui qui seroit fidèle dans les plus petites le seroit aussi dans les plus considérables. » Il me semble qu'une âme qui désire être très-sincèrement à Dieu n'examine jamais si une chose est petite ou grande. Il lui suffit de savoir que celui pour l'amour duquel elle le fait est infiniment grand, et qu'il mérite que toutes les créatures soient uniquement occupées à lui donner la gloire qui lui est due, et qu'on ne lui rend que dans l'accomplissement de sa volonté.

Pour vous, madame, je crois que vous devez recevoir vos croix comme votre principale pénitence; les importunités du monde doivent vous détacher de lui, et vos misères doivent vous détacher de vous. Portez en paix ce fardeau perpétuel, et vous ne cesserez d'avancer dans la voie

1. *Ps.* LXI, 9. — 2. LUC., XVII, 21. — 3. *Ibid.*, XVI, 10.

étroite. Elle est étroite par les peines qui serrent le cœur, mais elle est large par l'étendue que Dieu donne au cœur par le dedans. On souffre, on est environné de contradictions, on est privé des consolations même spirituelles; mais on est libre, parce qu'on veut tout ce qu'on a, et on ne voudroit pas s'en délivrer. On souffre sa propre langueur, et on la préfère aux états les plus doux, parce que c'est le choix de Dieu. Le grand point est de souffrir sans se décourager.

Ne faire aucun pas, même dans le bien, sans prendre conseil; exhortation à la petitesse et à la simplicité d'esprit.

A Versailles, 28 mars (1693).

Je vous remercie très-humblement, madame, de m'avoir fait part de cette lettre[1]: elle est bonne et touchante. J'aime encore mieux son humilité et sa défiance de lui-même, que toute sa ferveur. Pourvu qu'il ne fasse aucun pas, même dans le bien, que par les conseils d'une personne sainte et expérimentée, tout ira à merveille; mais le bien n'est plus bien dès qu'on le fait à sa mode. Le premier et l'unique bien solide est de mourir sans réserve à sa propre volonté et à son propre jugement. Je vous plains dans vos embarras; mais pourvu que vous soyez fidèle à tout ce que vous pouvez, Dieu suppléera par lui-même à ce que vous ne pouvez pas, dans la sujétion continuelle où sa providence vous met. Ce que je vous souhaite le plus est la petitesse et la simplicité d'esprit. Je crains pour vous une dévotion lumineuse, haute, qui, sous prétexte d'aller au solide en lecture et en pratique, nourrisse en secret je ne sais quoi de grand et de contraire à Jésus-Christ enfant, simple et méprisé des sages du siècle. Il faut être enfant avec lui. Je le prie de tout mon cœur, madame, de vous ôter non-seulement vos défauts, mais encore ce goût de grandeur dans les vertus, et de vous rapetisser par grâce.

Éviter la prévoyance inquiète de l'avenir; fruits que nous devons retirer des contradictions intérieures; vanités des biens de la terre.

Issy, 25 mai.

Les croix que nous nous faisons à nous-mêmes, par une prévoyance inquiète de l'avenir, ne sont point des croix qui viennent de Dieu. Nous le tentons par notre fausse sagesse, en voulant prévenir son ordre, et en nous efforçant de suppléer à sa providence par notre providence propre. Le fruit de notre sagesse est toujours amer, et Dieu le permet pour nous confondre, quand nous sortons de sa conduite paternelle. L'avenir n'est point encore à nous : peut-être n'y sera-t-il jamais. S'il vient, il viendra peut-être tout autrement que nous ne l'avons prévu. Fermons donc les yeux sur ce que Dieu nous cache, et qu'il tient en réserve dans les trésors de son profond conseil. Adorons sans voir; taisons-nous; demeurons en paix.

1. C'était vraisemblablement une lettre du comte de Gramont à la comtesse

Les croix du moment présent apportent toujours leur grâce, et par conséquent leur adoucissement avec elles : on y voit la main de Dieu qui se fait sentir. Mais les croix de prévoyance inquiète sont vues au delà de l'ordre de Dieu : on les voit sans grâce pour les supporter; on les voit même par une infidélité qui éloigne la grâce. Ainsi tout y est amer et insupportable; tout y est noir; tout y est sans ressource; et l'âme qui a voulu goûter par curiosité le fruit défendu, ne trouve plus que mort et révolte, sans consolation au dedans d'elle-même. Voilà ce que c'est que de ne se fier pas à Dieu, et que d'oser violer son secret, dont il est jaloux. « A chaque jour, dit Jésus-Christ, suffit son mal; » le mal de chaque jour devient un bien lorsqu'on laisse faire Dieu. Qui sommes-nous pour lui dire : « Par quel motif faites-vous cela ? » Il est le Seigneur, et cela suffit : il est le Seigneur; qu'il fasse tout ce qui est bon à ses yeux. Qu'il élève ou qu'il abaisse; qu'il frappe ou qu'il console; qu'il brise ou qu'il guérisse toutes les blessures; qu'il donne la mort ou la vie, il est toujours le Seigneur; nous ne sommes que l'ouvrage, et par conséquent le jouet de ses mains. Qu'importe, pourvu qu'il se glorifie et que sa volonté s'accomplisse en nous? Sortons de nous-mêmes; plus d'intérêt propre, et la volonté de Dieu, qui se développe à chaque moment en tout, nous consolera aussi en chaque moment de tout ce que Dieu fera autour de nous, ou en nous aux dépens de nous-mêmes. Les contradictions des hommes, leur inconstance, leurs injustices même, nous paraîtront les effets de la sagesse, de la justice et de la bonté invariable de Dieu : nous ne verrons plus que Dieu infiniment bon, qui se cache sous les foiblesses des hommes aveugles et corrompus.

Ainsi cette figure trompeuse du monde, qui passe comme une décoration de théâtre, nous deviendra un spectacle très-réel, et digne d'éternelle louange du côté de Dieu. Les hommes, quelque grands qu'ils paroissent, ne sont rien en eux-mêmes; mais que Dieu est grand en eux ! C'est lui qui fait servir l'humeur bizarre, l'orgueil chagrin, la dissimulation, la vanité, et toutes les folles passions, au conseil éternel qu'il a sur ses élus. Il emploie et le dedans et le dehors, et la corruption des autres hommes, et nos propres imperfections, et notre propre sensibilité; en un mot, il emploie tout à notre propre sanctification; il remue le ciel et la terre; rien ne se fait que pour nous purifier et nous rendre dignes de lui. Réjouissons-nous donc lorsque notre Père céleste nous éprouve ici-bas par diverses tentations intérieures et extérieures, qu'il nous rend tout contraire au dehors et tout douloureux au dedans. Réjouissons-nous, car c'est par de telles douleurs que notre foi, plus précieuse que l'or, est purifiée. Réjouissons-nous d'éprouver ainsi le néant et le mensonge de tout ce qui n'est point Dieu; car c'est par cette expérience crucifiante que nous sommes arrachés à nous-mêmes et aux désirs du siècle. Réjouissons-nous, car c'est par ces douleurs de l'enfantement que l'homme nouveau naît en nous.

Quoi ! nous nous décourageons, et c'est la main de Dieu qui se hâte de faire son œuvre ! C'est ce que nous souhaitons tous les jours qu'il fasse : et dès qu'il commence à le faire, nous nous troublons, notre la-

cheté et notre impatience arrêtent la main de Dieu. Je dis que nous éprouvons, dans les peines de la vie, le néant et le mensonge de tout ce qui n'est pas Dieu : le néant, parce qu'il y a un vide infini dans tout ce qui n'est pas le bien infini et l'unique bien; de plus, on y trouve le mensonge. La créature promet beaucoup, et elle ment. Le néant paroît quelque chose; mais il n'est rien qu'un néant menteur. Que ne fait-il point espérer! mais, dans le fond, que donne-t-il? Vanité et affliction d'esprit de toutes parts sous le soleil, mais surtout dans les plus hautes places. Le néant n'y est pas moins néant qu'ailleurs; car il est également rien partout : mais il y est plus menteur. C'est une décoration qui n'est pas moins creuse, mais qui est plus ornée; elle allume les espérances, elle irrite les désirs, mais elle ne remplit jamais le cœur. Ce qui est vide soi-même ne sauroit rien remplir. Ces créatures foibles et malheureuses qui sont les divinités de la terre, ne peuvent donner la force et le bonheur qu'elles n'ont pas. Va-t-on puiser de l'eau dans une fontaine tarie? Non, sans doute. Pourquoi donc vouloir aller puiser la paix et la joie chez ces grands qu'on voit soupirer, qui mendient eux-mêmes de l'amusement, et que l'ennui vient dévorer au milieu de tous les appareils de plaisir? Que ceux-là soient faits semblables à eux, qui mettent leur confiance en eux, ainsi que le Prophète le disoit pour ceux qui adoroient les idoles[1]. Mettons nos espérances plus haut, et dans un lieu plus inaccessible aux accidents de cette vie.

Enfin j'ai dit que la vanité et le mensonge se trouvent dans tout ce qui n'est pas Dieu : par conséquent, ils se trouvent aussi en nous-mêmes. Le néant : hélas! qu'y a-t-il de si vide et qui soit plus néant que notre cœur? Le mensonge : qu'est-ce que nous ne nous promettons pas à nous-mêmes? Mais nos promesses sont pleines de mensonge : heureux celui qui en est à jamais détrompé! Notre cœur est aussi vain et aussi faux que tout ce qu'il y a au dehors de plus corrompu. Ne méprisons donc point le monde sans nous mépriser nous-mêmes : nous sommes plus méprisables que lui, puisque, ayant plus reçu de Dieu, nous sommes plus ingrats et plus infidèles. Consentons que le monde, par une secrète justice, nous trompe, nous manque et nous maltraite, comme nous avons voulu tromper Dieu, comme nous lui avons manqué, et comme nous avons tant de fois fait injure à l'esprit de grâce. Plus le monde nous dégoûtera de lui, plus il avance l'œuvre de Dieu, et il nous fera autant de bien, en voulant nous faire du mal, qu'il nous auroit fait de mal, si nous avions reçu tous les faux biens qu'il sembloit nous devoir faire.

Je prie Dieu, madame, que votre foi se nourrisse chaque jour de ces vérités, qu'elles germent dans votre cœur, qu'elles y jettent de profondes racines, et surtout qu'elles vous aident à vous renouveler dans l'esprit de Jésus-Christ pendant votre retraite. « Que la paix de Dieu, dit saint Paul[2], qui surpasse tout sentiment, garde en Jésus-Christ vos cœurs et vos intelligences! » Coupons toute racine d'amertume, et rejetons toute tristesse qui trouble la paix et la confiance sim-

1. *Ps.* CXIII, 8. — 2. *Philip.* IV, 7.

ple des enfants de Dieu. Tournons-nous vers notre Père dans tous nos maux; enfonçons-nous dans ce sein si tendre, où rien ne peut nous manquer; réjouissons-nous en espérance, et goûtons, loin du monde et de la chair, la pure joie du Saint-Esprit. Que notre foi soit immobile au milieu des tempêtes; tenons-nous attachés à cette grande parole de l'Apôtre[1] : « Tout se tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu, et qu'il a choisis selon son bon plaisir. »

Dispositions de Fénelon par rapport au livre des Maximes.

A Cambrai, 12 septembre (1697).

J'ai toujours été très-sensible, madame, aux marques de votre bonté. Jugez si ma sensibilité diminuera, lorsque vous redoublez si obligeamment vos attentions dans des circonstances où le reste du monde manque de mémoire. C'est le pur amour que d'aimer les gens qui ne sont plus à la mode. L'amour intéressé est celui de la cour. C'est le pays du monde où l'on entend plus mal, et où l'on devroit mieux entendre cette distinction. Je suis ravi, madame, que vous soyez contente de Mme la duchesse de Beauvilliers; elle est véritablement bonne, et désire de bonne foi de vaincre en elle tout ce qui peut être moins conforme à Dieu. Elle vous rend bien les sentiments que vous avez pour elle.

Je suis ici dans l'attente et dans la soumission d'un enfant de l'Église, qui doit lui être plus soumis qu'un autre, parce qu'il doit plus à l'Église, à cause de sa place, et qu'il n'est digne d'être pasteur qu'autant qu'il est brebis docile. Si je me trompe, je serai celui qui gagnera le plus à cette affaire; car je serai détrompé. La vérité est bien plus précieuse qu'un triomphe.

Je ne puis finir, madame, sans vous supplier de dire à M. le comte de Gramont que je n'oublierai de ma vie qu'il n'a point rougi de moi, et qu'il m'a confessé sans honte devant les courtisans à Marly. Il n'entendra pas ce langage inconnu à la cour; mais vous aurez la bonté de le lui expliquer. Souffrez, madame, que je dise aussi deux mots pour la bonne compagnie que je laissai dans votre chambre la dernière fois : ce sont des gens que j'aime et que j'honore. Il n'y a que vous, madame, qui n'aurez aucun compliment de moi. Je me contente de vous souhaiter un cœur abaissé sous la main de Dieu et adouci pour le prochain, un esprit simple comme la colombe et prudent comme le serpent, pour écarter tout ce qui peut vous dissiper; enfin un véritable détachement du monde et de vous-même, dont la pratique soit réelle et constante. Toutes nos affaires vont bien, quand nous avançons celle-là; car celle-là est l'unique pour nous. Succès, réputation, faveur, talent, commodités, ne sont que des piéges.

1. *Rom.*, VIII, 28.

Lettres a la comtesse de Montberon.

Caractère de saint François de Sales. En quoi consiste l'esprit de foi.

29 janvier 1700.

Le jour de saint François de Sales est une grande fête pour moi, madame. Je prie aujourd'hui de tout mon cœur le saint d'obtenir de Dieu, pour vous, l'esprit dont il a été lui-même rempli. Il ne comptoit pour rien le monde. Vous verrez par ses *Lettres* et par sa *Vie*, qu'il recevoit avec la même paix, et dans le même esprit d'anéantissement, les plus grands honneurs et les plus dures contradictions. Son style naïf montre une simplicité aimable, qui est au-dessus de toutes les grâces de l'esprit profane. Vous voyez un homme qui, avec une grande pénétration et une parfaite délicatesse pour juger du fond des choses et pour connoître le cœur humain, ne songeoit qu'à parler en bon homme, pour consoler, pour éclairer, pour perfectionner son prochain. Personne ne connoissoit mieux que lui la plus haute perfection; mais il se rapetissoit pour les petits, et ne dédaignoit jamais rien. Il se faisoit tout à tous, non pour plaire à tous, mais pour les gagner tous, et pour les gagner à Jésus-Christ, et non à soi. Voilà, madame, l'esprit du saint que je souhaite de voir répandre en vous.

Compter pour rien le monde, sans hauteur ni dépit, c'est vivre de a foi. N'être point enivré de ce qui nous flatte, ni découragé par ce qui nous contredit, mais porter d'un esprit égal ces deux extrémités, et aller toujours devant soi avec une fidélité paisible et sans relâche, ne regardant jamais dans les divers procédés des hommes que Dieu seul; tantôt soulageant notre foiblesse par les consolations, et tantôt nous exerçant miséricordieusement par les croix; voilà, madame, la véritable vie des enfants de Dieu. Vous serez heureuse, si vous dites du fond du cœur avec Jésus-Christ, mais d'une parole intime et permanente : « Malheur au monde à cause de ses scandales[1] ! » Ses discours et ses jugements ont encore trop de pouvoir sur vous; il ne mérite point qu'on soit tant occupé de lui; moins vous voudrez lui plaire, plus vous serez au-dessus de lui. Notre bon saint étoit autant désabusé de l'esprit que du monde; et, en effet, ce qu'on appelle *esprit* n'est qu'une vaine délicatesse que le monde inspire. Il n'y a point d'autre vrai esprit que la simple et droite raison. La raison n'est jamais droite dans les enfants d'Adam, si Dieu ne la redresse, en corrigeant nos jugements par les siens, et en nous donnant son esprit, pour nous enseigner toute vérité.

Si vous voulez que l'esprit de Dieu vous possède, n'écoutez plus le monde, ne vous écoutez plus vous-même dans vos goûts mondains; n'ayez plus d'autre esprit que celui de l'Évangile, plus d'autre délicatesse que celle de l'esprit de foi, qui sent jusqu'aux moindres imperfections. En vous perfectionnant avec cette simplicité humble, vous serez compatissante pour les infirmités d'autrui, et vous aurez la véritable délicatesse, sans mépris ni dégoût pour les choses qui paroissent foi-

1. Matth., XVIII, 7.

bles, petites et grossières. Oh! que la délicatesse dont le monde se glorifie est grossière et basse, en comparaison de celle que je vous souhaite de tout mon cœur!

Exhortation à l'entière confiance en Dieu.

Lundi, 22 février (1700).

Ne croyez point, s'il vous plaît, madame, que je manque de zèle pour vous aider dans vos besoins. On ne peut être plus touché que je le suis de tout ce qui vous regarde. Je vois vos bonnes intentions, et la soif que Dieu vous donne pour toutes les vérités qui peuvent vous mettre en état de lui plaire. Si je suis réservé, ce n'est que par pure discrétion pour vous[1]; et comme je ne le suis que pour vous, c'est à vous à régler la manière dont il convient que je le sois. Du reste, j'aimerois mieux mourir que de manquer aux besoins des âmes qui me sont confiées, et surtout de la vôtre, qui m'est très-chère en Notre-Seigneur.

Votre piété est un peu trop vive et trop inquiète. Ne vous défiez point de Dieu: pourvu que vous ne lui manquiez point, il ne vous manquera pas, et il vous donnera les secours nécessaires pour aller à lui. Ou sa providence vous procurera des conseils au dehors, ou son esprit suppléera au dedans ce qu'il vous ôtera extérieurement. Croyez en Dieu fidèle dans ses promesses, et il vous donnera selon la mesure de votre foi. Fussiez-vous abandonnée de tous les hommes dans un désert inaccessible, la manne y tomberoit du ciel pour vous seule, et les eaux abondantes couleroient des rochers. Ne craignez donc que de manquer à Dieu; et encore ne faut-il pas le craindre jusqu'à se troubler. Supportez-vous vous-même comme on supporte le prochain, sans le flatter dans ses imperfections. Laissez là toutes vos délicatesses d'esprit et de sentiments; vous voudriez les avoir avec Dieu comme avec les hommes. Il se glisse dans ces merveilles un raffinement de goût, et un regard subtil sur soi-même. Soyez simple avec celui qui aime à se communiquer aux âmes simples. Devenez grossière, non par vraie grossièreté, mais par renoncement à toutes les délicatesses que le goût de l'esprit donne. « Bienheureux les pauvres d'esprit » qui ont fait vœu de pauvreté spirituelle, et qui n'ont jamais pour l'esprit que le nécessaire dans une continuelle mendicité, et dans un abandon sans réserve à la Providence! O que je serois ravi si je vous voyois négligée pour l'esprit, comme une personne pénitente l'est pour les parures du corps! Je ne parle point à Mme la comtesse..., mais j'en suis très-édifié.

1. Fénelon, dans cette lettre et dans plusieurs des suivantes, parle de la réserve qu'il était obligé de garder dans la fréquentation même de ses parents et de ses amis, pour ne pas les entraîner dans la disgrâce où il était tombé lui-même à l'occasion du livre des *Maximes*.

Avis sur l'oraison, les lectures, la confession, et quelques autres articles.

Jeudi, 15 avril (1700).

J'ai ressenti, madame, dans la conversation d'aujourd'hui, une joie que je ne puis vous exprimer, et que vous auriez peine à croire. Il me paroît que Dieu agit véritablement en vous, et qu'il veut posséder tout votre cœur.

Pour l'oraison, faites-la non-seulement dans les temps réglés, mais encore au delà, et dans les intervalles de vos occupations, autant que vous en aurez la facilité et l'attrait; mais prenez garde à ménager vos forces de corps et d'esprit, et arrêtez-vous dès que vous éprouverez quelque lassitude. Votre manière de faire oraison est très-bonne. Commencez toujours par les plus solides sujets qui vous ont touchée dans vos lectures. Suivez la pente de votre cœur, pour vous nourrir d'une présence amoureuse de Dieu, des personnes de la sainte Trinité, et de l'humanité de Jésus-Christ. Attachez-vous intimement à cette adorable société; demeurez-y avec une confiance sans bornes, et dites-leur tout ce que la simplicité de l'amour vous inspirera. Après leur avoir parlé de l'abondance du cœur, écoutez-les intérieurement, en faisant taire votre esprit délicat et inquiet. Pour les distractions, elles tomberont comme d'elles-mêmes, pourvu que vous ne les suiviez jamais volontairement, que vous demeuriez toujours par votre choix occupée à aimer, que vous ne soyez point distraite par la crainte des distractions, et que, sans vous en mettre beaucoup en peine, vous reveniez tranquillement à votre exercice, dès que vous avez aperçu que votre imagination vous en détourne. La facilité avec laquelle vous faites oraison marque que Dieu vous aime beaucoup; car, sans une grâce bien forte, votre naturel scrupuleux vous donnerait de grandes inquiétudes pendant que vous voudriez penser à Dieu.

Pour vos lectures, je ne crains point de consentir que vous lisiez la plupart des livres de l'Écriture sainte, puisque vous en avez l'attrait, que vous les avez déjà lus avec consolation, que vous ne voulez point les lire par curiosité, et que vous avez toute la docilité nécessaire pour vous édifier des choses que vous ne pourrez point approfondir. La permission que je vous donne à cet égard vous doit mettre en paix; et je vous supplie de ne consulter plus là-dessus, pour finir tous vos scrupules. Les livres que je vous conseille principalement sont ceux du Nouveau Testament; mais évitez les questions profondes de l'*Épître aux Romains* jusqu'au douzième chapitre. Si vous les lisez, n'entrez point dans les raisonnements des savants. Vous pouvez lire aussi les livres historiques de l'Ancien Testament, avec les *Psaumes;* certains livres qu'on nomme *sapientiaux*, tels que les *Proverbes*, la *Sagesse* et l'*Ecclésiastique*, et certains endroits les plus touchants des prophètes; mais n'abandonnez ni l'*Imitation* de Jésus-Christ ni les ouvrages de saint François de Sales. Ses *Lettres* et ses *Entretiens* sont remplis de grâce et d'expérience. Quand la lecture vous met en recueillement et en oraison, laissez le livre · vous le reprendrez assez quand l'oraison

cessera. Lisez peu chaque fois; lisez lentement et sans avidité; lisez avec amour.

Ne songez plus à vos confessions générales, qui ne vous ont que trop embarrassée, et qui ne feroient plus que vous troubler. Ce seroit un retour inquiet et hors de tout propos, qui seroit contraire à la paix où Dieu vous appelle, et qui réveilleroit vos scrupules. Tout ce qui excite vos réflexions ardentes et délicates vous est un piége dangereux. Suivez avec confiance le goût d'amour que Dieu vous donne pour ses perfections infinies. Aimez-le comme vous voudriez être aimée : ce n'est pas lui donner trop; cette mesure n'est point excessive. Aimez-le suivant les idées qu'il vous donne du plus grand amour.

Les deux hommes que vous voyez sont bons. L'un vous aide moins; mais aussi il court moins de risque de vous gêner et de vous retarder dans votre voie. L'autre entend mieux et est plus secourable; mais, faute d'expérience en certaines choses, il pourroit vous embarrasser, et vous rétrécir le cœur. Si cet inconvénient vous arrivoit, avertissez-m'en, et tâchez de le prévenir en ne retouchant point avec lui les choses déjà réglées, comme par exemple, la lecture de l'Écriture sainte.

Ne soyez point martyre des bienséances, et d'une certaine perfection de politesse : cette délicatesse dévore l'esprit, et occupe toujours une âme d'elle-même. Agissez et parlez sans tant de circonspection. Si vous êtes bien occupée de Dieu, vous le serez moins de plaire aux hommes, et vous leur plairez davantage.

Pour mademoiselle votre petite-fille, n'agissez point avec elle suivant vos goûts naturels. Ne lui parlez qu'en présence de Dieu, suivant la lumière du moment où il faudra lui parler. Si vous y êtes fidèle, vous ne la gâterez jamais et personne ne lui sera aussi utile que vous. Laissez-la ou auprès de vous ou ailleurs, comme M. le comte de Montberon, monsieur son père et madame sa mère le souhaiteront; mais évitez, si vous le pouvez, un couvent. Le meilleur la gênera, l'ennuiera, la révoltera, la rendra fausse et passionnée pour le monde.

Je suis, madame, uni à vous en Notre-Seigneur, et zélé pour tout ce qui vous touche au delà de tout ce que j'aurais cru, quoique je vous honorasse infiniment.

Éviter la trop grande activité dans l'oraison.

Vendredi, 16 avril (1700).

Ne soyez en peine de rien, madame, je n'ai voulu que vous parler franchement sur la réserve que vous vous reprochiez d'avoir eue dans notre conversation; pour moi, je ne manquerai point de vous parler et de vous écrire, selon les occasions, avec tout le zèle dont je suis capable. Ménagez vos forces dans l'exercice de l'oraison. C'est parce que cette occupation intérieure épuise et mine insensiblement, qu'il faut s'y donner des bornes, et éviter une certaine avidité spirituelle. La vie intérieure amortit l'extérieure, et cause souvent une espèce de langueur. Votre foible santé a besoin d'être épargnée, et votre vivacité est à craindre, même dans le bien. Dieu sait combien il m'unit à vous dans son amour.

Comment il faut suivre les différents attraits de la grâce dans l'oraison.

A Mons, 30 avril (1700).

On ne peut être plus éloigné que je le suis, madame, de toute inégalité de sentiment à votre égard. Si vous en voyez des marques extérieures, ma volonté n'y a aucune part. J'ai souvent des distractions et des négligences; mais je ne change point, surtout pour vous, madame, et je suis touché de plus en plus du désir de votre sanctification. Je vois avec joie que Dieu vous donne certaines lumières qui ne viennent point de l'esprit ni de la délicatesse qui vous est naturelle, mais de l'expérience et d'un fonds de grâce. C'est ainsi qu'on commence à penser quand Dieu ouvre le cœur, et qu'il veut mettre dans la vie intérieure. L'homme qui vous a parlé est bon, sage, pieux et solide dans ses maximes, mais il n'a pas l'expérience des choses sur lesquelles vous le consultez, et, faute de cette expérience, il vous retarderoit en vous gênant, au lieu de vous aider. Ne quittez point vos sujets d'oraison ni les livres d'où vous les tirez; mais quand vous éprouvez un attrait au silence devant Dieu, et que vos lectures ou sujets font ce que vous appelez un bruit qui vous distrait, laissez tomber le livre de vos mains, laissez disparoître votre sujet, et ne craignez point d'écouter Dieu au fond de vous-même, en faisant taire tout le reste. Les sujets pris d'abord avec fidélité vous mèneront à ce silence si profond, et ce silence vous nourrira des vérités plus substantiellement que les raisonnements les plus lumineux. Mais ne cessez point de prendre toujours des sujets solides, et de choisir ceux qui sont les plus propres à vous occuper et à vous toucher le cœur.

Quand vous apercevez que vous êtes en distraction ou en sécheresse, et en danger d'oisiveté, remettez-vous doucement et sans inquiétude en présence de Dieu, et reprenez votre sujet. S'il vous tient en recueillement, continuez à vous en nourrir; si, au contraire, vous éprouvez qu'il vous gêne, qu'il vous distrait, et qu'il vous dessèche dans ce temps-là, et que vous ayez de l'attrait pour le silence amoureux en présence de Dieu, ne craignez point de suivre librement cet attrait de grâce. Cette liberté ne peut être suspecte d'illusion, quand on se propose toujours des sujets solides, qu'on ne permet aucune oisiveté volontaire, qu'on s'occupe dans les temps de silence intérieur d'une vue amoureuse de Dieu; qu'on revient à la méditation des sujets, dès qu'on aperçoit la distraction et la cessation de ce silence amoureux; qu'enfin on se tient d'ailleurs dans toutes les règles communes pour juger de l'arbre par le fruit des vertus.

Je ne sais si vous avez bien lu les livres de saint François de Sales; mais il me semble que vous pourriez lire fort utilement ses *Entretiens*, quelques-unes de ses *Épîtres*, et divers morceaux de son grand traité *de l'amour de Dieu*. En parcourant, vous verrez assez ce qui vous convient. L'esprit de ce bon saint est ce qu'il faut pour vous éclairer, sans nourrir en vous le goût de l'esprit, qui est plus dangereux pour vous

que pour une autre. Je souhaite de tout mon cœur, madame, que votre santé soit bonne, et que vous croissiez en Notre-Seigneur Jésus-Christ selon ses desseins sur vous. Rien ne peut vous être dévoué en lui au point que je le suis pour toute ma vie.

De l'abandon de la Providence à l'occasion de la perte de nos amis. Suivre sans crainte l'attrait qu'on éprouve dans l'oraison pour le simple recueillement.

Dimanche, 13 juin (1700).

Je prends véritablement part, madame, à la douleur que vous cause l'extrémité de la maladie de Mlle.... L'incertitude où vous êtes depuis deux jours, en attendant de ses nouvelles, est encore une rude croix. Rien ne fait tant de peine à la nature que cette suspension entre une foible espérance et une forte crainte : mais nous devons vivre en foi pour la mesure de nos peines, comme pour tout le reste. Notre sensibilité fait que nous sommes souvent tentés de croire que nos épreuves surpassent nos forces; mais nous ne connoissons ni les forces de notre cœur, ni les épreuves de Dieu. C'est celui qui connoît tout ensemble, et notre cœur qu'il a fait de ses propres mains, mais avec tous les replis que nous y ignorons, et l'étendue des peines qu'il nous donne, auquel est réservé de proportionner ces deux choses. Laissons-le donc faire, et contentons-nous de souffrir, sans nous écouter. Ce que nous croyons impossible ne l'est qu'à notre délicatesse et à notre lâcheté; ce que nous croyons accablant n'accable que l'orgueil et l'amour-propre, qui ne peuvent être trop accablés. Mais l'homme nouveau trouve, dans ce juste accablement du vieil homme, de nouvelles forces et des consolations toutes célestes. Offrez à Dieu votre amie, madame : voudriez-vous la lui refuser? voudriez-vous la mettre entre vous et lui, comme un mur de séparation? Que sacrifierez-vous, qu'une vie courte et misérable d'une personne qui ne pouvoit que souffrir ici-bas et voir son salut en danger? Vous la reverrez bientôt, non sous ce soleil qui n'éclaire que la vanité et l'affliction de l'esprit, mais dans cette lumière pure de la vérité éternelle, qui rend bienheureux tous ceux qui la voient. Plus votre amie étoit droite et solide, plus elle est digne de ne vivre pas plus longtemps dans un monde si corrompu. Il est vrai qu'il y a peu d'amis sincères, et qu'il est rude de les perdre; mais on ne les perd point; et c'est nous qui courons risque de nous perdre, jusqu'à ce que nous ayons suivi ceux que nous regrettons.

Pour votre oraison, ne craignez rien, madame. Il n'y a point d'illusion à suivre l'attrait de Dieu pour demeurer en sa présence occupé de son admiration et de son amour, pourvu que cette occupation ne nous donne jamais la folle persuasion que nous sommes bien avancés; pourvu qu'elle ne nous empêche pas de sentir nos fragilités, nos imperfections, et le besoin de nous corriger; pourvu qu'elle ne nous fasse négliger aucun de nos devoirs, et pour l'intérieur et pour l'extérieur; pourvu que nous demeurions sincères, humbles, simples et dociles dans la main de nos supérieurs. N'hésitez donc point · recevez le don de Dieu; ouvrez-lui votre cœur, nourrissez-vous-en. L'hésitation gêneroit votre

cœur, troubleroit l'opération de la grâce, et vous jetteroit dans une conduite pleine de contrariétés, où vous déferiez sans cesse d'une main ce que vous auriez fait de l'autre. Tandis que vous ne ferez que penser à Dieu, l'aimer, vous occuper de sa présence, et vous attacher à sa volonté, sans rien présumer de vous, sans négliger aucune régle, sans vous relâcher dans la voie des préceptes et des conseils, sans vous écarter de l'obéissance et de la voie commune, vous ne serez point en péril de vous tromper. Suivez donc l'attrait; dites à l'Époux : « Attirez-moi après vous, je suivrai l'odeur de vos parfums[1]. » Ne donnez de bornes à votre recueillement qu'autant que le besoin de ménager votre santé et de remplir les devoirs de votre état le demandera. Prenez garde seulement que le corps ne souffre de ce que l'esprit fait au dedans. L'oraison la plus simple, la plus facile, la plus douce, la plus bornée au cœur, et la plus exempte de raisonnement, ne laisse pas de miner sourdement les forces corporelles, et de causer une espèce de langueur insensible. On ne s'en aperçoit pas, parce qu'on est trop plein de son goût, et que la peine douce ne paroît point peine. Voilà ce que je crains, et non pas l'illusion, dans une conduite aussi droite et aussi régulière que la vôtre.

En quoi consiste l'oraison de silence; excellence et effets de cette oraison.

Jeudi, 17 juin (1700).

Vous avez raison, madame, de croire que « dans les moments de recueillement et de paix, » dont vous m'avez parlé, « on ne peut qu'aimer, et se livrer à la grâce qu'on reçoit. » Ce que vous ajoutez a encore un sens très-véritable. Vous dites que « vous avez cru sentir que notre travail doit cesser, quand Dieu veut bien agir par lui-même. » Ce n'est pas qu'on cesse alors de coopérer à la grâce, et de correspondre à ce que Dieu imprime intérieurement; car vous reconnoissez vous-même qu'alors « on aime et on se livre à la grâce. » L'amour est sans doute le plus parfait exercice de la volonté. « Se livrer à la grâce » par un choix libre, c'est sans doute y coopérer de la manière la plus réelle et la plus parfaite. Il n'y a donc point d'oisiveté ni de cessation d'acte « dans ces moments de recueillement et de paix, » où vous dites que « notre travail doit cesser. » Ce sont des « moments où Dien veut bien agir par lui-même, » c'est-à-dire prévenir l'âme par des impressions plus puissantes, et la tenir en silence, pour écouter ses intimes communications; mais alors elle n'est point sans correspondance. Elle *aime*, elle *se livre à la grâce*, c'est-à-dire qu'elle fait les actes les plus simples et les plus paisibles, mais les plus réels, d'amour et de foi pour l'Époux qu'elle écoute intérieurement; c'est-à-dire qu'elle acquiesce à tout ce qui est dû à l'Époux, et à tout ce qu'il demande par sa grâce; c'est-à-dire que l'âme s'enfonce de plus en plus dans l'amour de l'Époux, dans la mort à tous les désirs terrestres, et dans toutes les vertus que l'esprit de grâce peut inspirer selon les divers besoins. Ces actes,

1. *Cant.*, I, 3.

quoique très-réels, ne paroissent qu'une disposition de l'âme; et ils sont si généraux, qu'ils paroissent confus : mais ils ne laissent pas de contenir dans cette généralité le germe de chaque vertu particulière pour les occasions. Ne craignez donc pas, madame, de suivre l'attrait intérieur dans ces « moments de recueillement et de paix. » Ces *moments* ne remplissent pas toute la vie. Vous en trouverez assez d'autres où vous pourrez revenir aux règles communes.

Je suis ravi de vous entendre dire avec admiration que « la conduite de Dieu est aimable, et proportionnée à nos besoins » Oui, madame, il se fait tout à tous pour se proportionner à chacun de nous. Il nous enseigne, par l'expérience de ses communications, qu'il est comme une mère qui porte son enfant entre ses bras. Nous ne saurions trop nous familiariser avec lui. « Cette confiance, » comme vous le dites très-bien, « appartient toute à l'amour, et ne peut venir que de lui. » Cette familiarité ne diminue ni le respect, ni l'admiration, ni la crainte filiale. Au contraire, on ne craint jamais tant de contrister l'Époux que quand on est dans cette union de cœur avec lui.

Il est vrai que plus cette union est douce, plus l'âme craint d'en être sevrée. Quand on tient aux créatures, on ne sent point les privations de Dieu; mais quand on se détache des créatures, et qu'on commence à goûter les dons intérieurs, les moindres privations sont très-rudes, et elles font tomber dans une solitude intérieure qui accable. Mais quand Dieu se communique, il faut se nourrir; et quand il retire ses communications sensibles, la croix est un autre aliment moins doux, mais très-pur : il faut être prêt à ces deux états. Laissez votre amie entre les mains du parfait ami, qui est le seul lien des vraies et pures amitiés : il fera sa volonté, qui sera la vôtre. J'espère, madame, que j'aurai l'honneur de vous voir à....

Abandon simple et enfantin à la conduite de la Providence; ardeur et vivacité de l'amour naissant.

Au Cateau, 26 juillet (1700).

Je suis fort irrégulier, madame; mais vous avez besoin de mes irrégularités et de mes sécheresses. En attendant que nos amis deviennent parfaits, il faut tourner à profit pour nous leurs imperfections. En nous mortifiant et en nous détachant, elles nous seront plus utiles que leurs perfections. Pardonnez-moi donc toutes mes fautes, et comptez (je vous parle en toute simplicité chrétienne) que personne au monde ne peut être à vous avec plus d'union de cœur, de zèle et d'attachement à toute épreuve, que moi.

Vous êtes emmaillotée; mais on démaillote les enfants à mesure qu'ils croissent. Il y a néanmoins une manière de croître que je ne vous souhaite point. A Dieu ne plaise que vous soyez grande comme on l'est dans le monde! Jésus-Christ ne vouloit point que ses apôtres, qui étoient encore grands, empêchassent les petits enfants de venir à lui. C'est à eux qu'appartient le royaume du ciel, et malheur aux grands qui ne se rapetissent pas pour leur ressembler! J'aime cent fois mieux vos langes

et votre honte enfantine, que cette grandeur roide et hautaine des sévères pharisiens.

Quand Dieu accoutume une âme à lui, elle se passe sans peine de tout ce qu'il ne lui laisse point au dehors. L'amour est un grand casuiste pour décider les doutes. Il y a une délicatesse et une pénétration de jalousie qui va au delà de tous les raisonnements des hommes. Il faut être dépendant de l'ordre extérieur, et docile aux hommes qui ont l'autorité; mais quand le dehors manque, il faut être détaché, vivre de foi, et suivre l'amour.

Je suis ravi de ce que vous aimez sainte Madeleine. Elle me charme : en elle tout est vie de grâce et d'amour simple, mais transporté. Je la joins à la troupe de la sainte Vierge, de saint Joseph et de saint Jean-Baptiste. J'aime bien aussi le disciple bien-aimé, qui est le docteur de l'amour.

Ce que vous sentez est une grande nouveauté pour vous ; c'est une vie toute nouvelle et inconnue. On ne se connoît plus; on croit songer les yeux ouverts. Recevez et ne tenez à rien; aimez, souffrez, aimez encore. Peu d'attention aux dons, sinon pour louer l'Époux qui donne; grande simplicité, docilité, fidélité dans l'usage en chaque moment. L'amour rend libre, en simplifiant sans dérégler.

Dormez autant que vous pourrez: votre corps en a besoin, et vous ne devez point y manquer par avarice d'oraison. L'esprit d'oraison fait quitter l'oraison même, pour se conformer aux ordres de la Providence. Pendant que vous dormirez, votre cœur veillera. Dans le temps des insomnies, ne rejetez point la présence de Dieu; mais ne l'excitez pas au préjudice du sommeil. Ce que vous éprouvez n'est qu'un commencement. Ce qui est le plus vif et le plus sensible n'est ni le plus pur ni le plus intime. Cette vivacité d'amour naissant jette dans l'âme les principes de vie qui sont nécessaires pour les suites. Sucez donc le lait le plus doux de l'amour, à la mamelle des divines miséricordes. Aimez comme Dieu vous donne l'amour, dans le temps présent. Quand il voudra vous faire languir dans les privations, vous l'aimerez d'une autre sorte, et ce sera une autre nouveauté bien étrange.

Votre chute ne vous a point effrayée : est-ce que vous n'êtes plus timide? Je voudrois bien savoir comment vous avez été en cette occason. Ne vous troublez point par trop de retours sur vos fautes, c'est votre pente qui est à craindre. Je lirai assez votre écriture. Dieu soit tout en vous : rien que lui.

Sur les douceurs que Dieu fait éprouver aux commençants; fidélité à suivre l'attrait de la grâce.

Jeudi, 5 août (1700).

Votre dernière lettre, madame, m'a fait un sensible plaisir. Je vois que Dieu vous éclaire et vous nourrit. Prenez ce qu'il vous donne; demeurez à la mamelle. Vous avez vu des saints que l'amour a instruits sans science : il n'y avoit là aucune œuvre de main d'homme. Faut-il s'étonner que l'amour apprenne à aimer? Ceux qui aiment sincère-

ment et que l'esprit de Dieu enivre de son vin nouveau parlent une langue nouvelle. Quand on sent ce que les autres ne sentent pas, et qu'on n'a point encore senti soi-même, on l'exprime comme on peut, et on trouve presque toujours que l'expression ne dit la chose qu'à demi. Si l'Église trouve qu'on ne s'exprime pas correctement, on est tout prêt à se corriger, et on n'a que docilité, que simplicité en partage. On ne tient ni aux termes ni aux pensées. Une âme qui aime dans le véritable esprit de désappropriation ne veut s'approprier ni son langage ni ses lumières. On ne sauroit rien ôter à quiconque ne veut rien avoir de propre.

Quand vous éprouvez un attrait de paix amoureuse, qui est gêné par l'arrivée de l'heure où vous faites une oraison réglée, continuez sans scrupule cette paix autant qu'elle pourra durer; elle sera une très-bonne oraison. Si vous apercevez qu'elle tombe, et que vous soyez oisive ou distraite, prenez alors la règle d'oraison pour vous relever doucement.

L'avarice du temps est une vraie imperfection; c'est un empressement naturel, et une recherche des goûts spirituels : mais Dieu se sert de cette imperfection pour tenir les commençants dans un plus grand dégoût, et dans une séparation plus fréquente de tout ce qui est extérieur. Le temps de l'enfance est celui où l'homme se nourrit à la mamelle presque à toutes les heures, il tette même quelquefois étant presque endormi; il n'y a point de repas réglés : l'enfant est avide; mais il se nourrit, et croît sensiblement. L'unique chose à observer est de ne manquer jamais à aucun devoir extérieur pour contenter cet attrait.

Je ne suis point pressé de ravoir les livres; ne les lisez que quand vous n'avez rien de meilleur à faire. Peut-être ne serez-vous pas fâchée de les relire en certains moments, ou du moins d'en revoir des morceaux. Ces traits de grâce, qui sont si originaux, ne sont pas précisément ce qu'on éprouve; mais c'est quelque chose de la même source. Les paroles propres des saints sont bien autres que les discours de ceux qui ont voulu les dépeindre. Sainte Catherine de Gênes est un prodige d'amour. Le frère Laurent est grossier par sa nature, et délicat par grâce. Ce mélange est aimable, et montre Dieu en lui. Je l'ai vu; et il y a un endroit du livre où l'auteur, sans me nommer par mon nom, raconte en deux mots une excellente conversation que j'eus avec lui sur la mort, pendant qu'il étoit fort malade et fort gai.

Combattre les scrupules, en allant à Dieu avec une confiance et une simplicité sans réserve.

À Cambrai, 2 septembre (1790).

Je suis ravi, madame, non-seulement de ce que Dieu fait dans votre cœur, mais encore du commencement de simplicité qu'il vous donne, pour me le confier. Je voudrois que vous fussiez aussi simple pour vos confessions que vous l'êtes dans votre oraison. Mais Dieu fait son œuvre peu à peu : cette lenteur avec laquelle il opère sert à nous humi-

lier, à exercer notre patience à l'égard de nous-mêmes, à nous rendre plus dépendants de lui. Il faut donc attendre que votre simplicité croisse, et qu'elle s'étende insensiblement jusque sur la manière dont vous vous confessez, et où je vois que vous écoutez trop vos réflexions scrupuleuses. Il n'y a aucun inconvénient que vous alliez à la communion sans vous confesser, les jours de communion où vous n'avez aucune faute marquée à vous reprocher depuis la dernière confession. C'est ce qui peut vous arriver dans les courts intervalles d'une confession à l'autre. Dieu veut qu'on soit libre avec lui, quand on ne cherche que lui seul. L'amour est familier; il ne réserve rien, il ne ménage rien; il se montre dans tous ses premiers mouvements au bien-aimé. Quand on a encore des ménagements à son égard, il y a dans le cœur quelque autre amour qui partage, qui retient, qui fait hésiter. On ne retourne tant sur soi avec inquiétude, qu'à cause qu'on veut garder quelque autre affection, et qu'on borne l'union avec le bien-aimé. Vous qui connoissez tant les délicatesses de l'amitié, ne sentiriez-vous pas les réserves d'une personne pour qui vous n'en auriez aucune, et qui mesureroit toujours sa confiance, pour ne la laisser jamais aller au delà de certaines bornes ? Vous ne manqueriez pas de lui dire : « Je ne suis point avec vous comme vous êtes avec moi, je ne mesure rien, je sens que vous mesurez tout : vous ne m'aimez point comme je vous aime, et comme vous devriez m'aimer. » Si vous, créature indigne d'être aimée, voudriez une amitié simple et sans réserve, combien l'Époux sacré est-il en droit d'être jaloux ! Soyez donc fidèle à croître en simplicité. Je ne vous demande point des choses qui vous troublent ou qui vous gênent; je suis content, pourvu que vous ne résistiez point à l'attrait de simplicité, et que vous laissiez tomber tous les retours inquiets qui y sont contraires, dès que vous les apercevez.

Suivez librement la pente de votre cœur pour vos lectures; et à l'égard de l'oraison, que l'épouse ne soit point éveillée jusqu'à ce qu'elle s'éveille d'elle-même. N'y ménagez que votre santé, qui peut souffrir dans cet exercice, quoique le goût intérieur vous empêche de le remarquer. Amusez un peu votre imagination et vos sens, quand vous éprouverez que vous aurez besoin de quelque petite occupation extérieure qui les soulage. Ces amusements innocents ne troubleront point alors la présence amoureuse de Dieu.

Vous pouvez compter, madame, sur les deux choses dont nous avons parlé. Je ne vous manquerai jamais, s'il plaît à Dieu, en rien. Je suis sec et irrégulier; mais Dieu est bon dans ceux qui ont besoin de bonté pour faire son œuvre, et dont il se sert. Confiez-vous donc à Dieu, et ne regardez que lui seul. C'est le bon ami, dont le cœur sera toujours infiniment meilleur que le vôtre. Défiez-vous de vous-même et non de lui. Il est jaloux, mais sa jalousie est un grand amour; et nous devons être jaloux pour lui contre nous, comme il l'est lui-même. Fiez-vous à l'amour; il ôte tout, mais il donne tout; il ne laisse rien dans le cœur que lui et il ne peut y rien souffrir; mais il suffit seul pour rassasier, et il est lui seul toutes choses. Pendant qu'on le goûte, on est enivré d'un torrent de volupté, qui n'est pourtant qu'une goutte des

biens célestes. L'amour goûté et senti ravit, transporte, absorbe, rend tous les dépouillements indifférents; mais l'amour insensible, qui se cache pour dénuer l'âme au dedans, la martyrise plus que mille dépouillements extérieurs. Laissez-vous maintenant enivrer dans les celliers de l'Époux.

Source des scrupules; moyens d'y remédier.

8 novembre (1700).

On ne peut, madame, être plus touché que je le suis de ce qui vous regarde. Il m'a paru, dans notre conversation, que vos scrupules vous ont un peu retardée et désséchée. Ils vous feroient des torts irréparables, si vous les écoutiez : c'est une vraie infidélité. Vous avez la lumière pour les laisser tomber; et si vous y manquez, vous contristerez en vous le Saint-Esprit. « Où est l'esprit de Dieu, là est la liberté[1];» où est la gêne, le trouble et la servitude, là est l'esprit propre, et un amour excessif de soi. Oh! que le parfait amour est éloigné de ces inquiétudes! On n'aime guère le bien-aimé, quand on est si occupé de ses propres délicatesses. Vos peines ne sont venues que d'infidélité. Si vous n'eussiez point résisté à Dieu pour vous écouter, vous n'auriez pas tant souffert : rien ne coûte tant que ces recherches d'un soulagement imaginaire. Comme un hydropique, en buvant, augmente sa soif, un scrupuleux, en écoutant ses scrupules, les augmente, et le mérite bien. Le seul remède est de se faire taire, et de se tourner d'abord vers Dieu. C'est l'oraison, et non pas la confession, qui guérit alors le cœur. Travaillez donc à réparer le temps perdu; car, franchement, je vous trouve un peu déchue et affoiblie : mais cet affoiblissement se tournera à profit; car l'expérience de la privation, de l'épreuve et de votre foiblesse, portera sa lumière avec elle, et vous empêchera de tenir trop à ce que l'état de paix et d'abondance a de doux et de lumineux. Courage donc : soyez simple; vous ne l'êtes pas assez, et c'est ce qui vous empêche souvent de tout dire et de questionner.

Pour moi, je suis dans une paix sèche, obscure et languissante; sans ennui, sans plaisir, sans pensée d'en avoir jamais aucun, sans aucune vue d'avenir en ce monde; avec un présent insipide et souvent épineux; avec un je ne sais quoi qui me porte, qui m'adoucit chaque croix, qui me contente sans goût. C'est un entraînement journalier; cela a l'air d'un amusement par légèreté d'esprit et par indolence. Je vois tout ce que je porte; mais le monde me paroît comme une mauvaise comédie, qui va disparoître dans quelques heures. Je me méprise encore plus que le monde : je mets tout au pis aller; et c'est dans le fond de ce pis aller pour toutes les choses d'ici-bas que je trouve la paix. Il me semble encore que Dieu me traite trop doucement, et j'ai honte d'être tant épargné; mais ces pensées ne me viennent pas souvent, et la manière la plus fréquente de recevoir mes croix est de les

1. *II Cor.*, III, 17.

laisser venir et passer, sans m'en occuper volontairement. C'est comme un domestique indifférent, qu'on voit entrer et sortir de sa chambre, sans lui rien dire. Du reste, je ne veux vouloir que Dieu seul pour moi, et pour vous aussi, madame. Qu'est-ce qui suffira à celui à qui le vrai amour ne suffit pas?

Tort que font les scrupules outrés.

Dimanche, 12 décembre (1700).

J'ai toujours pour vous, madame, au cœur ces paroles : « Comme l'eau éteint le feu, le scrupule éteint l'oraison. » Ne vous écoutez point vous-même sur vos scrupules, et vous serez en paix. Il y a deux choses qui doivent vous ôter toute crainte. L'une est l'expérience de votre vivacité, de votre subtilité, de vos tours ingénieux pour vous troubler vous-même sur des riens. Vous l'avez souvent reconnu; tous vos directeurs et confesseurs vous l'ont unanimement déclaré. C'étoit une tentation reconnue pour telle avant que vous fissiez oraison; l'oraison n'y doit rien ajouter. Pour faire oraison, vous n'en devez pas moins rejeter vos scrupules comme des tentations anciennes, qu'on vous a de tout temps ordonné de n'écouter plus. L'oraison ne fait pas que ce qui étoit autrefois très-innocent devienne mauvais ou dangereux; l'oraison ne fait pas que vos anciens directeurs aient mal réglé ce qu'ils ont réglé indépendamment de toute oraison, et sur quoi ils sont uniformes.

La seconde chose qui doit vous rassurer est le préjudice qui vous vient de ces scrupules. Toutes les fois que vous voulez, contre l'obéissance et contre votre attrait intérieur, rentrer dans ces examens tant de fois condamnés par vos directeurs, vous vous distrayez, vous vous troublez, vous vous desséchez, vous vous éloignez de l'oraison, et par conséquent de Dieu; vous rentrez en vous-même, vous retombez dans votre naturel; vous réveillez vos vivacités, vos délicatesses et vos autres défauts; vous n'êtes presque plus occupée que de vous. En vérité, tout cela est-il de Dieu? est-ce en suivant l'attrait de la grâce qu'on s'éloigne tant de lui? A mon retour, je vous trouvai si déchue et si prête à vous dissiper entièrement, que je ne vous connoissois presque plus. Est-ce là l'ouvrage de Dieu? y reconnoissez-vous sa main? L'amour détourne-t-il d'aimer? D'ailleurs, dans la vie simple et régulière que vous menez depuis que vous faites oraison encore plus qu'auparavant, vous ne pouvez repasser dans votre esprit que des vétilles pour plusieurs années. Ne seriez-vous pas bien coupable devant Dieu, si vous vous détourniez de sa société familière dans l'oraison, par la recherche inquiète de toutes ces vétilles que vous grossissez dans votre imagination? Je les mets toutes au pis, et je les suppose de vrais péchés : du moins elles ne peuvent être que des péchés véniels, dont il faut s'humilier et travailler fortement à se corriger, mais que la ferveur de l'amour dans l'oraison efface promptement. Mais vous devriez tourner votre délicatesse scrupuleuse principalement contre vos scrupules mêmes. Est-il permis, sous prétexte de rechercher les plus lé-

gères fautes, de se troubler, de faire tarir la grâce de l'oraison, et de se faire tant de grands maux, pour en subtiliser de petits? Ce n'est pas pour le temps présent que je vous dis toutes ces choses : vous n'en avez pas besoin maintenant; mais le besoin en peut revenir. Le scrupule est une illusion en mal, comme la fausse oraison est une illusion en bien. Pour l'oraison qui met en paix, qui nourrit le cœur, qui détache, qui humilie, qui ne cesse que quand on tombe dans le scrupule, et qu'on ne peut quitter qu'en s'éloignant de l'amour, elle ne peut être que bonne. Il ne peut y avoir aucune illusion à croire sans voir, à aimer sans s'attacher à ce qu'on sent, à recevoir simplement sans s'arrêter à ce qu'on reçoit, à renoncer à toute imagination, au propre sens et à la propre volonté.

Voici une lettre qui étoit déjà faite, madame, et à laquelle je n'ajouterai rien, sinon que je me servirai d'une voie particulière qui se présente, pour faire la réponse qu'on attend, sans craindre l'inconvénient que vous craignez.

Le véritable amour de Dieu humilie, et dissipe les scrupules.

Dimanche, 26 décembre (1700).

Vous ne vous trompez point, madame, en disant que l'élévation que l'amour donne n'enfle point le cœur. C'est une marque qui rassure contre la crainte de l'illusion. L'amour, selon l'expérience intime, est bien plus Dieu que nous : c'est Dieu qui s'aime lui-même dans notre cœur. On trouve que c'est quelque chose qui fait toute notre vie, et qui est néanmoins supérieur à nous. Nous n'en pouvons rien prendre pour nous en glorifier. Plus on aime Dieu, plus on sent que c'est Dieu qui est tout ensemble l'amour et le bien-aimé. Oh! qu'on est éloigné de se savoir bon gré d'aimer, quand on aime véritablement! L'amour est emprunté; on sent qu'il fait tout, et que rien ne se feroit, s'il ne nous étoit donné pour tout faire. Hélas! qu'aimerois-je, si ce n'est moi-même, si je n'aimois que de mon propre fond? Dieu, qui sait tout assaisonner, ne donne jamais le plus sublime amour sans son contre-poids. On éprouve tout ensemble au dedans de soi deux principes infiniment opposés : on sent une foiblesse et une imperfection étonnante dans tout ce qui est propre; mais on sent par emprunt un transport d'amour qui est si disproportionné à tout le reste, qu'on ne peut se l'attribuer. Un enfant qu'on enlève bien haut, bien loin de s'en croire plus grand, a peur de tomber, si on ne le tient à deux mains dans cette élévation. C'est l'amour qui rend véritablement humble; car il avilit infiniment tout ce qui n'est point le bien-aimé. Il en occupe tellement, qu'il fait qu'on s'oublie. Enfin il fait sentir quelque chose de si différent de la nature, qu'il convainc de sa corruption et de son impuissance. Il reproche intimement, avec une vivacité perçante, jusqu'aux moindres recherches de la nature.

Tenez ferme, madame, pour vos communions. Les consciences scrupuleuses ont besoin d'être poussées au delà de leurs bornes, comme les chevaux rétifs et ombrageux. Plus vous hésiterez dans vos scru-

pules, plus vous les nourrirez secrètement. Il faut les gourmander pour les guérir. Plus vous les vraincrez, plus vous serez en paix. En passant au delà, vous trouverez non-seulement une paix véritable, mais encore une paix lumineuse, qui vous apportera un profond discernement sur le piége de vos scrupules, et qui sera suivie de fruits solides. Voilà la marque qu'une conduite est de Dieu. Rien n'est si contraire à la simplicité que le scrupule. Il cache je ne sais quoi de double et de faux. On croit n'être en peine que par délicatesse d'amour pour Dieu; mais dans le fond on est inquiet pour soi, et on est jaloux pour sa propre perfection, par un attachement naturel à soi. On se trompe pour se tourmenter, et pour se distraire de Dieu sous prétexte de précaution.

Comment l'amour de Dieu apprend à souffrir; différence entre le courage qui vient de l'homme, et la résignation que Dieu inspire.

A Cambrai, 5 janvier (1701).

Je suis touché, madame, de ce que votre malade souffre; mais je me réjouis de ce qu'elle souffre si bien. Souvenez-vous de ce que dit *le Chrétien intérieur*[1] : « Ceux qui ne veulent point souffrir n'aiment point, car l'amour veut toujours souffrir pour le bien-aimé. » Vous ne vous trompez point, en distinguant la *bonne volonté* du *courage*. Le courage est une certaine force et une certaine grandeur de sentiment, avec laquelle on surmonte tout. Pour les âmes que Dieu veut tenir petites, et à qui il ne veut laisser que le sentiment de leur propre foiblesse, elles font tout ce qu'il faut, sans trouver en elles de quoi le faire, et sans se promettre d'en venir à bout. Tout les surmonte selon leur sentiment, et elles surmontent tout par un je ne sais quoi qui est en elles sans qu'elles le sachent, qui s'y trouve tout à propos au besoin, comme d'emprunt, qu'elles ne s'avisent pas même de regarder comme leur étant propre. Elles ne pensent point à bien souffrir; mais insensiblement chaque croix se trouve portée jusqu'au bout dans une paix simple et amère, où elles n'ont voulu que ce que Dieu vouloit. Il n'y a rien d'éclatant, rien de fort, de distinct aux yeux d'autrui, et encore moins aux yeux de la personne. Si vous lui disiez qu'elle a bien souffert, elle ne le comprendroit pas. Elle ne sait pas elle-même comment tout cela s'est passé. A peine trouve-t-elle son cœur, et elle ne le cherche pas. Si elle vouloit le chercher, elle en perdroit la simplicité, et sortiroit de son attrait. C'est ce que vous appelez une *bonne volonté*, qui paroît moins et qui est beaucoup plus que ce qu'on appelle d'ordinaire *courage*. La bonne eau ne sent rien; plus elle est pure, moins elle a de goût. Elle n'est d'aucune couleur; sa pureté la rend transparente et fait que, n'étant jamais colorée, elle paroît de toutes les couleurs des corps solides où vous la mettez. La bonne volonté, qui n'est plus qu'amour de celle de Dieu, n'a plus ni éclat ni couleur par elle-même :

1. Cet ouvrage a pour auteur M. de Bernières-Louvigny, mort en odeur de sainteté, à Caen, le 3 mai 1659, âgé de cinquante-sept ans

elle est seulement en chaque occasion ce qu'il faut qu'elle scit pour ne vouloir que ce que Dieu veut. Heureux ceux qui ont déjà quelque commencement et quelque semence d'un si grand bien !

C'est à vous, madame, à préparer, à ouvrir, à façonner peu à peu l'homme nouveau dans votre prochain, qui vous est si cher. Ne hâtez rien, ne prévenez rien, ne vous empressez sur rien : mais suivez pas à pas tout ce que Dieu commence. Il y a une espèce de signal qu'il donne : il faut y être attentif, et être aussi éloigné de la négligence et de la retenue politique que de l'empressement.

Je souhaite que votre malade ne nous empêche point d'avoir l'honneur de vous revoir samedi. Aurez-vous la bonté de dire un mot pour moi aux deux personnes chez qui vous êtes ?

Proportionner les pratiques de piété aux forces corporelles.

Vendredi au soir, 27 janvier 1701.

Puisque vous êtes foible, madame, reposez-vous, et ne sortez point. Le bon saint que nous aimons tant sera avec nous au coin de votre feu. Vous savez combien il s'accommodoit à toutes les foiblesses des corps et des esprits. L'amour aime partout. La foiblesse du corps ne diminue point la force du cœur. L'amour n'est jamais si puissant que quand il se repose dans le sein du Bien-Aimé. Vous avez apparemment trop pris sur vous dans votre voyage : c'est un reste de courage et de délicatesse de sentiments qui vous a menée au delà de vos forces corporelles. Les hommes pourront vous en tenir compte ; mais Dieu veut des choses moins belles et plus simples. Si vous sentez que votre langueur ne vous permette pas d'aller demain à la messe, renoncez-y bonnement. Souvenez-vous que si saint François de Sales étoit au monde, et qu'il fût votre directeur, il vous défendroit d'y aller en ce cas. Il ne vous le défend pas moins du paradis. En quittant la solennité de sa fête, vous suivrez son esprit. Vous le trouverez dans la foiblesse et dans la simplicité, bien plus que dans une régularité forcée. Aimons comme lui, et nous aurons bien célébré sa fête. Si vous croyez pouvoir aller à l'église, n'y demeurez que le temps d'une messe ; mais défiez-vous de vous-même, et condamnez-vous à n'y aller pas, si peu que la chose vous paroisse douteuse, selon la première pente de votre cœur, sans réflexion.

Bonsoir, madame ; je n'ai pas eu un moment pour vous répondre plus tôt. Je vous irai voir dés demain, si je le puis.

Se supporter soi-même, comme on supporte le prochain ; travailler paisiblement à la correction de ses défauts.

Samedi, 19 février 1701.

Les personnes qui ne s'aiment que par charité, comme le prochain, se supportent charitablement, sans se flatter, comme on supporte le prochain dans ses imperfections. On connoît ce qui a besoin d'être corrigé en soi comme en autrui : on y travaille de bonne foi et sans mol-

lesse; mais on fait pour soi comme on feroit pour une personne que l'on conduiroit à Dieu. On fait le travail avec patience; on ne se demande, non plus qu'au prochain, que ce qu'on est capable de porter dans les circonstances présentes; on ne se décourage point à force de vouloir être parfait en un seul jour. On condamne sans adoucissement ses plus légères imperfections; on les voit dans toute leur difformité; on en porte toute l'humiliation et toute l'amertume. On ne néglige rien pour se corriger; mais on ne se chagrine point dans ce travail. On n'écoute point les dépits de l'orgueil et de l'amour-propre, qui mêlent leurs vivacités excessives avec les sentiments forts et paisibles que la grâce nous inspire pour la correction de nos défauts. Ces dépits si cuisants ne servent qu'à décourager une âme, qu'à l'occuper de toutes les délicatesses de l'amour-propre, qu'à la rebuter de servir Dieu, qu'à la lasser dans sa voie, qu'à lui faire chercher des ragoûts et des soulagements contraires à sa grâce, qu'à la dessécher, qu'à la distraire, qu'à l'épuiser, qu'à lui préparer une espèce de dégoût et de désespoir de pouvoir achever sa route. Rien n'arrête tant les âmes que ces dépits intérieurs, quand on s'y laisse aller volontairement; mais quand on ne fait que les souffrir sans y adhérer, et sans se les procurer par des réflexions d'amour-propre, ces peines se tournent en pures croix, et par conséquent en sources de grâce. Elles se trouvent au rang de toutes les autres épreuves par lesquelles Dieu nous purifie et nous perfectionne. Il faut donc laisser passer cette souffrance, comme on laisse passer un accés de fièvre ou une migraine, sans faire aucune chose qui puisse exciter ou entretenir le mal.

Cependant il faut demeurer dans son occupation intérieure et dans ses devoirs extérieurs, autant qu'on en conserve la liberté. L'oraison en est moins douce et moins aperçue; l'amour en est moins vif et moins sensible; la présence de Dieu en est moins distincte et moins consolante; les devoirs extérieurs mêmes en sont remplis avec moins de facilité et de goût : mais la fidélité en est encore plus grande, lorsqu'elle se soutient dans ces circonstances pénibles, et c'est tout ce que Dieu demande. Un bâtiment à rames va de plus grande force de rameurs en ne faisant qu'un quart de lieue contre vent et marée, que quand il fait une lieue à la faveur de la marée et d'un bon vent. Il faut traiter les dépits de l'amour-propre comme certaines gens traitent leurs vapeurs. Il ne les écoutent point, et font comme s'ils ne les sentoient pas.

Je vous conjure bien sérieusement, madame, de ne supprimer point les lettres que vous m'écrivez; il est bon que je vous voie au naturel dans ces premiers mouvements. Les supprimer, c'est une mauvaise honte de l'amour-propre. Les tours et retours sont contraires à la simplicité. Faut-il s'étonner que nous soyons foibles, inégaux et épineux?

Élargir son cœur par la confiance.

Lundi, 4 avril (1701).

N'hésitez point, madame, à communier aujourd'hui. Oh! la grande et l'aimable fête [1]! C'est l'anéantissement du Verbe fait chair : anéantissons-nous avec lui. Cet anéantissement est le prodige de l'amour. Oh! que la vie du Fils de Dieu étoit cachée en cet état! oh! que ce mystère est intérieur!

Résignation dans les pertes et les revers.

Mardi, 26 avril (1701).

Tout est *pot au lait* en ce monde; chacun de nous est la pauvre *Perrette* [2]. Qu'y faire, madame? Se consoler, perdre en paix ce que la Providence nous ôte, et ne tenir qu'à Celui qui est jaloux de tout. En perdant tout de la sorte, on ne perd jamais rien. La jalousie, qui est si tyrannique et si déplacée dans les hommes, est en sa place en Dieu. Là elle est juste, nécessaire, miséricordieuse En ne nous laissant rien, elle nous donne tout.

Obéissance simple et aveugle, seul remède contre les scrupules.

A Cambrai, 30 juillet 1701.

Venons à vous, dont je suis fort en peine. Vous vous consumez en plusieurs manières, qui sont toutes contraires à Dieu, étant contraires à l'obéissance. Vous vous ôtez les consolations que Dieu ne vous ôte point. Il est aussi dangereux de s'ôter ce qu'il n'ôte pas, que de se donner ce qu'il ne donne point. D'ailleurs le scrupule vous dévore, et c'est ce scrupule qui ne vous laisse ni joie, ni repos, ni soulagement, ni respiration. En même temps il vous rejette dans des confessions perpétuelles de vétilles, qui doivent casser la tête à vous et à votre confesseur. Il n'y auroit que l'obéissance qui pourroit remédier à un mal si pressant : mais elle vous manque, et j'avoue que je suis scandalisé. Si vous étiez simple, vous obéiriez sans raisonner et sans vous écouter. Les vrais enfants se taisent et font ce qu'on leur dit. L'amour véritable ne sait ce que c'est que d'hésiter dans l'obéissance. C'est un grand malheur de souffrir par infidélité. Ce qui mine votre santé minera tout votre intérieur, et vous réduira à une certaine vivacité d'imagination sur l'amour, sans aucune docilité. Pour moi, je souffre de voir ce que vous souffrez contre l'ordre de Dieu. Je n'ai garde d'entrer dans votre conduite, ni même de demeurer uni à vous, si vous ne me promettez les choses suivantes :

1° Vous ferez tout ce qu'on vous dira pour augmenter votre sommeil et votre nourriture, afin de rentrer à cet égard dans le premier état.

2° Vous suivrez la règle du P. R. pour vos confessions.

1. La fête de l'*Annonciation*, qui cette année tombait dans la semaine sainte, avait été transférée à ce jour.

2. Allusion à la fable de la Fontaine, *la Laitière et le Pot au lait*, liv. VII, fable x.

3° Vous cnercherez simplement les consolations et les soulagements d'esprit qui vous conviennent.

Je demande là-dessus une réponse prompte, franche et décisive. Dieu sait la peine que vous me faites !

Calmer l'imagination; ne pas entretenir le trouble par des réflexions scrupuleuses.

Au Cateau, 7 août 1701.

Je vous envoie, madame, une lettre pour Mme d'Oisy. Je vous conjure d'y ajouter un bon commentaire de votre façon; elle a besoin de ce secours, et le mérite fort. Plus je la vois, plus je l'estime, et espère que Dieu la prendra toute à lui. Ce qui se passera dans les repas ne sera point sur son compte, et la compagnie ne saura que trop que rien ne roule sur ses soins : ainsi ce qu'elle sacrifiera à M..., ou plutôt à Dieu même en cette occasion, n'est pas grand'chose.

Je vous conjure, madame, de demeurer dans votre lit autant que vous y demeuriez autrefois, et d'y attendre le sommeil quand il vous a échappé. Il revient, quand on l'attend en paix; mais quand on suit son imagination, on l'éloigne de plus en plus. Je n'aurai bonne opinion de votre état intérieur que quand vous posséderez assez votre âme en patience pour bien dormir. Je ne vous demande que calme et docilité. Vous me direz que le calme de l'imagination ne dépend pas de nous. Pardonnez-moi; il en dépend beaucoup. Quand on retranche toutes les inquiétudes auxquelles la volonté a quelque part, on diminue beaucoup celles-là mêmes qui sont involontaires. Moins on s'agite volontairement, plus on se met en état de ne s'agiter d'aucune façon, et de tempérer une imagination trop émue. Une petite pierre qu'on fait tomber dans l'eau la trouble quelque temps, et on ne pourroit d'abord en arrêter l'agitation; mais cessez de l'agiter, elle se calme peu à peu d'elle-même. Dieu aura soin de votre imagination, dès que vous n'en entretiendrez plus le trouble par vos réflexions scrupuleuses.

J'aurois voulu parler hier à Mme la C...., et je me sentois le cœur fort ouvert pour elle; mais l'occasion ne fut pas favorable, il falloit se séparer. Dites-lui, je vous prie, que je suis véritablement occupé d'elle devant Notre-Seigneur, et que je lui souhaite une simplicité au-dessus de toute sagesse humaine et de tout courage naturel. Si vous voulez être enfant devant Dieu, et bien petite, vous ne devez avoir en partage que docilité et obéissance.

Déclarer ses peines avec simplicité; écouter Dieu dans ceux qui le représentent.

A Cambrai, 14 août 1701.

Je voudrois bien, madame, n'avoir qu'à vous consoler; mais souffrez que je commence par vous gronder un peu; vous en avez besoin. Vos peines, qui devroient m'engager à vous épargner, sont ce qui me presse de vous en faire reproche. Faut-il que vous soyez si longtemps à pas-

ser, comme vous le dites, par le fer et par le feu, sans en dire un mot? Est-ce être simple? est-ce être fidèle à l'attrait de Dieu? est-ce être sincère? Si vous cachez votre cœur, on ne peut en guérir la plaie : une plaie cachée ne fait que s'envenimer. Je voyois bien en gros que vous souffriez; mais vous faisiez tout ce qu'il falloit pour me le laisser ignorer. Au nom de Dieu, ne soyez point si forte pour vous passer de conseil et de consolation, et soyez-le un peu plus contre vos scrupules.

J'avoue néanmoins que votre dernière lettre me fait un sensible plaisir, et qu'elle achève de nous raccommoder. Non-seulement vous me dites que vous avez souffert de longues peines, mais encore vous ajoutez un trait de vraie ingénuité, contraire à votre naturel : c'est de me demander sans façon quelque lettre qui vous console. Oh! je prie le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation de répandre abondamment la sienne dans votre cœur. Que la paix de Jésus-Christ soit avec vous! *Amen.*

Si je savois en détail vos peines, je tâcherois de vous dire en détail des choses proportionnées à vos besoins; mais nous sommes encore trop heureux de savoir en gros que vous avez le cœur malade. Si c'est du scrupule, j'avoue que c'est un martyre; mais l'obéissance seule peut finir toutes vos douleurs. Écoutez-vous vous-même, vous vous rongerez le cœur et dépérirez tous les jours; écoutez la voix de Dieu dans ceux qui vous le représentent, la paix renaîtra. Mais quand on s'écoute contre l'attrait intérieur et contre l'autorité extérieure, on sent la vérité de cette parole : « Qui est-ce qui a résisté à Dieu, et qui a eu la paix[1]? » Vous avez voulu vous donner ce que Dieu ne vous donnoit pas, et vous ôter par courage ce qu'il ne vous ôtoit point, et qui vous étoit nécessaire. Vous étiez un petit enfant à la mamelle qui, par fantaisie, quitte le lait et veut manger du pain dur sans avoir de dents. Revenez à la mamelle des divines consolations. « Voyez, et goûtez combien le Seigneur est doux[2]. » Vous le sentirez, pourvu que vous vous jetiez entre ses bras sans raisonner, et que vous obéissiez à son serviteur. Essayez-le, croyez-moi du moins pour l'essai. Priez honnêtement et ingénument Dieu de vous soulager, et de vous élargir le cœur : cette prière simple et familière ne peut que lui être agréable.

Je ne manquerai pas de dire tout ce qu'il faut à Mme d'Oisy. L'avenir n'est pas à nous, laissons-le à Dieu. Soyons-lui fidèles dans le présent qui nous est donné.

Utilité des privations et des sécheresses.

Je suis sensible à votre peine, et je comprends que les privations sont fort amères quand on est accoutumé à sentir les dons de Dieu : mais les privations ont je ne sais quoi qui met Dieu plus avant dans le cœur, lorsqu'il semble s'éloigner. On voit bien plus facilement ce qui est sur la peau que ce qui est dans les chairs. Les superficies sont plus apparentes et moins réelles. Dieu ne va pas se cacher loin pour nous

1. Job. IX, 4. — 2. *Ps.* XXXIII, 9.

alarmer. Il n'est jamais si bien caché, que quand il se cache au fond de notre cœur. Ce que je crains des privations n'est pas la sécheresse et l'amertume qu'elles vous causent; car il faut souffrir pour aller tout de bon à Dieu; mais je crains ce qui cause les privations, je veux dire les petites infidélités par lesquelles vous les attirez, pour vous soulager dans vos scrupules. Si vous ne suiviez pas vos réflexions scrupuleuses votre simplicité vous tiendroit en paix, votre paix conserveroit votre oraison, et votre oraison seroit votre vie. Tournez votre scrupule contre vos recherches scrupuleuses, qui sont des infidélités contre votre grâce.

Pour l'état de sécheresse et de privation sensible, il faut s'y accoutumer. On est trop à son aise, et on sert Dieu à trop bon marché, quand il se fait sentir. Une mère caresse moins les grands enfants que les petits.

Recevoir avec reconnaissance les dons de Dieu, quel que soit le canal par où il les communique.

A Cambrai, 18 mars 1702.

Quoique votre réponse, madame, ne me donne pas tout ce que je souhaite, elle ne laisse pas de me faire sentir une véritable joie. Vous voyez ce que Dieu demande de vous: voudriez-vous le lui refuser? Vous voyez que ce qui résiste en vous à l'attrait de grâce n'est qu'une délicatesse d'amour-propre; oseriez-vous opposer aux miséricordes de Dieu les raffinements de l'orgueil et les recherches les plus subtiles de vous-même? Vous, madame, qui faites tant de scrupule d'une pensée involontaire, et par conséquent très-innocente; vous qui vous confessez si souvent pour les choses qui ne méritent aucune confession, ne vous ferez-vous aucun scrupule et ne vous confesserez-vous point d'avoir résisté au Saint-Esprit pendant une année, par une délicatesse d'amour-propre qui rejette les dons de Dieu, à moins qu'ils ne viennent par un canal propre à vous flatter?

Eh! qu'importe quand vous recevriez les dons de grâce comme les pauvres mendiants reçoivent du pain? Ces dons n'en seroient que plus purs et plus précieux. Votre cœur n'en seroit que plus digne de Dieu, s'il attiroit par son humilité et par son anéantissement le secours que Dieu lui prépare. Est-ce ainsi que vous vous désappropriez de vous-même? est-ce ainsi que vous regardez l'instrument de Dieu en pure foi? est-ce ainsi que vous mourez à toute vie au dedans de vous-même? A quoi vous servent les lectures sur l'amour le plus pur, et vos oraisons fréquentes? comment pouvez-vous lire ce qui condamne le fond de votre cœur? Non-seulement l'intérêt propre, mais l'intérêt d'un orgueil raffiné vous domine jusqu'à vous faire rejeter le don de Dieu, parce qu'il ne vous vient pas d'une manière à contenter votre délicatesse. Comment pouvez-vous faire oraison? Qu'est-ce que Dieu dit dans le silence amoureux de l'âme? Il ne demande que mort, et vous ne voulez que vie propre. Lui pourriez-vous dire dans l'oraison : « Je ne veux votre grâce qu'à condition que vous la ferez passer par quelqu'un à

qui je n'arrache rien, et qui contente la vaine délicatesse de mon cœur? » Lui oseriez-vous dire : « Je suis jalouse? » Ne vous répondroit-il pas · « Et moi, je suis jaloux; mais la jalousie n'appartient qu'à moi seul, et c'est à la mienne qu'il faut sacrifier la vôtre ? » O mon Dieu ! ramenez ce cœur; montrez-lui l'horrible danger de cette tentation. Rendez-la jalouse pour vous et non pour elle; ôtez-lui ces indignes délicatesses pour elle, et donnez-lui toutes celles de votre pur amour.

Nous confier en Dieu malgré nos infidélités; union des âmes en Dieu; se conduire en tout par les vues de la foi.

A Cambrai, 17 avril 1702.

Je suis véritablement affligé, madame, du fâcheux contre-temps du passage de Mme la maréchale de Boufflers : mais je ne puis m'empêcher d'entrer dans la pensée de M. le comte de Montberon et de M. Bourdon. Si vous arriviez ici dans le temps de ce passage, vous auriez, outre la fatigue de votre voyage, les peines, les inquiétudes et les assujettissements que votre naturel rendroit inévitables. En voilà plus qu'il n'en faudroit pour vous faire retomber dans un mal qui pourroit être incurable. D'ailleurs, ce temps étant une fois passé, M. Bourdon n'oseroit vous faire partir. Je lui ai dit tête à tête tout ce que je pouvois lui dire discrètement, pour l'engager à vous faire partir dès que Mme la maréchale sera passée. Il ne croit pas qu'il lui soit permis de vous mettre dans un si évident péril. Voilà donc la Providence qui décide absolument, et nous n'avons plus qu'à l'adorer en paix. Ce qu'il y a de bon, c'est que ma course ne peut être longue, parce que je suis engagé à revenir pour le concours à la Pentecôte au plus tard. En attendant, malgré mes embarras de visites, je vous écrirai souvent; du moins je le ferai toutes les fois que j'aurai des occasions sûres par Cambrai. A mon retour, j'espère que nous aurons ici Mme la duchesse de Mortemart, qui viendra aux eaux. Je serai ravi que vous puissiez faire connoissance : vous en serez bien contente et bien édifiée. En attendant, je vous recommande à Dieu et à notre bonne *pendule.*

Ne vous défiez jamais de l'ami fidèle qui ne nous manque point, quoique nous lui manquions si souvent. Je suppose toutes les infidélités imaginables en vous, et je mets tout au pis aller; eh bien ! que s'ensuit-il de là ? Si vous avez manqué à Dieu en vous éloignant d'ici, il n'y a qu'à ne plus lui résister, et qu'à rentrer dans votre place. Dieu n'est pas comme les hommes, dont la vaine délicatesse se tourne en dépit et en indignation sans retour. Quand vous auriez manqué à Dieu cent et cent fois, revenez sincèrement, cessez de lui résister; aussitôt il vous tend les bras. C'est lui-même qui vous a prévenue de miséricorde, et qui a mis dans votre cœur le désir de retourner vers lui. Comment ne recevroit-il pas avec bonté un sentiment de votre cœur que sa bonté même y a formé?

Que craignez-vous, ô âme de peu de foi ? Vous serez seule, il est vrai, cinq ou six semaines : mais est-ce être seule que d'être avec Dieu? Quand il nous unit à quelque créature, et nous assujettit à cette union

il faut y être attaché non par espérance en la créature, mais par pure fidélité à Dieu, qui veut se servir de cet instrument. Mais tout consiste à ne résister point à cet ordre de Dieu, et à le suivre avec petitesse. Désirez la chose, cessez d'y résister intérieurement; tout est fait. Dieu n'a pas besoin de la présence sensible pour tirer le fruit des unions qu'il opère : la seule volonté suffit. On demeure uni la mer entre-deux : on est intimement en société dans le sein de Celui qui ne connoît aucune distance des lieux, et qui anéantit toutes les distances par son immensité. On se communique, on s'entend, on se console, on se nourrit, sans se voir et sans s'entendre. Dieu prend plaisir à suppléer tout. Est-on ensemble sans correspondre de cœur, et sans acquiescer à l'union que Dieu veut; on s'agite, on se dessèche, on s'épuise, on dépérit, et la paix fuit d'un cœur qui résiste à Dieu. Est-on à mille lieues les uns des autres, sans espérance de se voir ni de s'écrire, la seule correspondance de volonté détruit toutes les distances : il n'y a point d'entre-deux entre des volontés dont Dieu est le centre commun. On s'y retrouve, et c'est une présence si intime, que celle qui est sensible n'est rien en comparaison. Ce commerce est tout autre que celui de la parole. Les âmes mêmes qui sont dans cette union sont souvent ensemble sans pouvoir se résoudre à se parler. Elles sont trop unies pour parler, et trop occupées de leur vie commune pour se donner des marques d'attention. Elles sont ensemble une même chose en Dieu, comme sans distinction : Dieu est alors comme une même âme dans deux corps différents.

Demeurez donc, madame, en paix dans le lieu où Dieu vous retient; mais que votre cœur soit tout entier où il vous appelle. La paix ne dépend que de la non-résistance de la volonté. Reprenez doucement vos anciennes lectures; remettez-vous en commerce avec votre bon et ancien ami saint François de Sales. Faites comme une personne convalescente. Il la faut nourrir d'aliments délicats, et lui en donner peu et souvent; c'est une espèce d'enfance. La lecture ramènera peu à peu l'oraison, l'oraison élargira le cœur, et rappellera la familiarité avec l'Époux. Laissez faire Dieu : unissez-vous, je vous conjure, à mes intentions. Pour moi, je vous porterai devant Dieu partout où j'irai, et vous me serez partout présente en foi. Je ne saurois douter sur votre retour, et sur les desseins de Dieu; mais ne résistez pas. Continuez à vous ouvrir bonnement et simplement à votre chère fille. Je lui donne puissance pour vous consoler et soutenir, en attendant mon retour. C'est l'Esprit consolateur qui fait par lui-même tout ce qu'il lui plaît. Rien de tout ce qu'il ne fait pas dire n'est parole de vie : ce qu'il fait dire, par quelque bouche que ce soit, se fait sentir, et opère jusqu'au fond de l'âme; c'est la voix toute-puissante du Créateur. Un mot dit tout et fait tout : les plus solides discours ne disent et ne font rien. Oh! qu'il me tarde de vous revoir! mais sans impatience. Dieu soit avec vous! *Amen, amen.*

Ne point entretenir volontairement les peines intérieures. Entrevue de Fénelon et du duc de Bourgogne.

Cambrai, 26 avril 1702.

Je vous envoie, madame, deux lettres de votre amie. Elle étoit ici avant-hier, toujours en grande impatience de votre retour. Je ne l'attendrois pas moins impatiemment qu'elle, si je ne devois partir après-demain. J'aimerois pourtant beaucoup mieux, pendant mon absence, vous savoir à Cambrai qu'à Arras. Donnez-moi de vos nouvelles, comme j'espère vous donner des miennes. Le temps de faire, dans cette agitation continuelle, tout ce que je voudrois pour votre consolation! mais au moins je ne perdrai aucun moment de libre; et lors même que je ne pourrai vous écrire, je vous porterai devant Dieu au fond de mon cœur.

Votre dernière lettre m'a rempli de joie. J'en avois besoin; et vous m'avez bien soulagé le cœur, en m'apprenant ce que Dieu rétablit dans le vôtre. Quand vous souffrirez la peine intérieure, comme on souffre la fièvre ou la colique, sans la causer ni l'entretenir volontairement, votre peine sera modérée, et se tournera à profit. Le bon saint auquel je vous ai renvoyée aura soin de vous jusqu'à mon retour. Je le prie de garder votre cœur, et de ne le laisser plus échapper. J'espère que notre bonne *pendule*, qui est toute d'or, vous ramènera ici vers le 15 du mois prochain. Pour votre santé, je n'en suis nullement en peine, pourvu que votre esprit soit simple et paisible. Soyez donc, je vous en conjure, telle que Dieu vous veut.

J'ai vu aujourd'hui, après cinq ans de séparation, M. le duc de Bourgogne; mais Dieu a assaisonné cette consolation d'une très-sensible amertume, en voyant.... Je n'ai aucun plaisir qui ne porte avec lui sa croix. Revenez dans votre place, où Dieu vous attend: il me tarde de vous retrouver. Au reste, je vous conjure de rendre à notre *pendule* ce qu'elle vous donne. Ayez soin de son avancement. Dieu soit avec vous et avec elle! *Amen*, *amen*.

Sur l'entrevue de Fénelon avec le duc de Bourgogne.

A Cambrai, 27 avril 1702.

Je n'ai vu M. le duc de Bourgogne qu'en public, et un petit quart d'heure. Ce qui paroît un adoucissement n'en est pas un; mais il faut prendre chaque chose comme elle vient, et se laisser sans réserve à la Providence. Je ne vous remercie point, madame, de tout ce que vous pensez là-dessus; je suis au delà de tout compliment avec vous. Je pars, et je n'ai pas un moment pour répondre à Mme la comtesse de Souastre. J'espère de la trouver ici avec vous à mon retour, et d'aller ensuite la voir à Vendegies pendant l'été.

Sur l'entrevue qu'il a eue avec le duc de Bourgogne. La paix intérieure incompatible avec la résistance à l'attrait divin.

A Valenciennes, 3 mai 1702.

La révérence que j'ai faite à M. le duc de Bourgogne n'est pas, madame, ce que vous croyez : il s'en faut bien que ce soit un véritable adoucissement de mes affaires ; mais il faut demeurer en paix. Demeurez-y aussi, puisque Dieu vous y met. Vous voyez comment Dieu vous ménage. Dès que vous résistez à votre attrait, le trouble suit la résistance ; dès que la résistance cesse, la paix revient. Peut-on voir rien de plus sensible ? C'est la colonne de nuée le jour, et de feu la nuit, qui conduisoit les Israélites. Gardez donc votre paix, et que votre paix garde votre cœur.

Nourrissez-vous de bonnes lectures, pour rappeler l'oraison. Surtout soyez simple et ouverte. Défiez-vous de votre délicatesse, qui est pour vous le plus dangereux écueil. Il ne faut plus connoître qu'une seule délicatesse, qui est celle de Dieu : il est juste qu'il soit délicat et jaloux. Notre partage doit être la simplicité toute pure, et la fidélité à la grâce. Je vous recommande Mme d'Oisy ; elle a grand besoin de votre secours. Son attachement, sa confiance et sa situation méritent tous vos soins, quand vous serez à portée de les lui donner. Je suis plein de zèle et de vénération pour notre bonne *pendule.* « Que la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment » humain, « garde votre cœur et votre esprit en Jésus-Christ [1]. »

Reconnoître ses fautes avec humilité, mais sans trouble.

A Cambrai, vendredi, 23 juin 1702.

En vérité, madame, je ne saurois vous exprimer toute ma douleur sur votre état. Les choses que vous vous reprochez ne sont rien : ce n'est pas l'esprit de Dieu, mais le vôtre, qui les rappelle. Dieu ne donne point de ces retours inquiets. Lors même qu'il nous montre nos fautes, il nous les représente avec douceur ; il nous condamne et nous console tout ensemble. Il humilie sans troubler, et il nous tourne pour lui contre nous, de manière que nous avons la confusion de notre misère avec la paix la plus intime. « Le Seigneur n'est point dans l'agitation [2]. »

Je suppose que le goût de la conversation vous a un peu entraînée, que vous avez donné trop de liberté à votre esprit, que l'amour-propre a voulu prévaloir ; en un mot, je suppose tout ce que la vivacité et la délicatesse de vos scrupules peuvent vous exagérer. Eh bien ! qu'en faut-il conclure ? Voulez-vous renoncer à toute société ? Voulez-vous fermer votre porte à vos meilleures amies, qui ont besoin de vous, et à ceux mêmes de qui vous êtes convaincue que vous avez besoin pour aller à Dieu ? Voulez-vous rejeter les consolations mêmes, sans lesquelles vous ne pouvez raisonnablement espérer de guérir votre corps abattu et lan-

1. *Philip.*, IV, 7. — 2. *III Reg.*, XIX, 11.

guissant? Voulez-vous achever de vous épuiser dans une vie solitaire, qui mine votre tempérament et ne vous laisse aucune ressource? On dit que saint Bernard prêchant avec un grand succès, il se sentit flatté de vaine complaisance, et fut sur le point de descendre de chaire. Mais l'esprit de Dieu lui fit connoître que c'étoit une subite tentation de scrupule, qui l'alarmoit trop sur la tentation de vanité, et il se répondit à soi-même en continuant son sermon : « Ce n'est point la vanité qui m'a fait monter ici; elle a beau me flatter, elle ne m'en fera pas descendre. »

Supposé même que vous commettiez de véritables infidélités dans ces occasions, vous ne pouvez y renoncer. Il ne s'agit point de péchés mortels ni considérables, il ne s'agit que de ces fautes vénielles que l'amour-propre renouvelle si souvent, et qu'on n'évite jamais entièrement en cette vie. Les occasions que vous voudriez quitter sont nécessaires et de providence; elles entrent dans votre vocation. En les retranchant, vous vous rendriez responsable de la chute d'autrui et de votre propre dommage spirituel; vous vous fermeriez le cœur, vous vous le dessécheriez.

De plus, ne croyez pas qu'au sortir de telles conversations, Dieu se retire de vous pour vous punir, et qu'il vous prive des grâces de l'oraison. Non, c'est votre scrupule seul qui, en vous agitant et en vous occupant de vos prétendues fautes, vous trouble, vous fait agir contre l'attrait de simplicité et de paix, vous dérobe la présence de Dieu, et fait tarir la source des grâces sensibles dans votre intérieur. N'écoutez point vos vains scrupules; tâchez de vous calmer, accoutumez-vous à compter pour rien ce qui ne mérite point de vous distraire de Dieu. N'admettez d'autre regret de telles fautes, que celui que la paisible présence de Dieu vous inspirera. Vous verrez que cette privation des douceurs de l'oraison vous vient, non de Dieu, qui veuille vous punir de vos conversations, mais, au contraire, de vos retours sur vous-même, par lesquels vous vous desséchez et résistez à l'esprit de grâce.

Je dois vous dire devant Dieu que je ne connois point d'état plus dangereux ni plus opposé à la perfection que l'extrémité où vous voudriez vous jeter pour être parfaite. La véritable conduite des âmes de grâce est simple, paisible, commune à l'extérieur, éloignée des extrémités. Vous êtes scrupuleuse sans mesure pour des vétilles qui n'ont besoin que d'un seul remède, qui est de les laisser passer sans y songer; et vous ne faites aucun scrupule de tuer votre corps, de dessécher votre intérieur, de résister à votre grâce, d'être indocile, et de vous ronger de scrupules qu'on ne pourroit souffrir à un enfant de sept ans. Au nom de Dieu, croyez-moi et essayez de passer par-dessus vos peines touchant les conversations et autres choses semblables. Si vous pouvez parvenir à n'y avoir volontairement aucun égard, vous sentirez la liberté des enfants de Dieu; et loin de perdre votre oraison, vous la verrez plus forte et plus intime. Il suffit de s'arrêter, quand l'esprit de grâce fait voir paisiblement que ce qu'on diroit n'est pas au goût de Dieu, et de se condamner en paix, quand on fait la faute de ne s'arrêter pas; après quoi il faut aller bonnement son chemin. Tout ce que

vous y mettez de plus est de trop, et c'est ce qui forme un nuage entre Dieu et vous.

Pratiquer l'exercice de la direction avec un grand esprit de foi et de mort à soi-même.

Vendredi, 13 octobre 1702.

Dieu m'a donné bien des croix, madame, mais je n'en ai jamais porté aucune avec plus de douleur que celle de ce soir. J'espère que Dieu fera tout seul ce qu'il n'a point fait par ma parole. Je le prie de vous faire sentir combien vos réflexions vous trompent, et combien je suis éloigné de ce que vous croyez voir en moi. Supposé même que je fusse tel que vous le croyez, vous ne devriez pas hésiter un moment à suivre le choix de Dieu, et à recevoir ses dons par le canal qu'il auroit choisi. Le canal n'en seroit que plus pur à votre égard, et que plus sûr pour vous porter la grâce sans mélange. Votre délicatesse ne seroit qu'une tentation d'amour-propre qu'il faudroit rejeter, et vous devriez reconnaître à cette marque combien vous êtes encore trop sensible aux choses auxquelles il faut mourir.

La direction n'est point un commerce où il doive entrer rien d'humain, quelque innocent et régulier qu'il soit : c'est une conduite de pure foi, toute de grâce, de fidélité, et de mort à soi-même. Qu'importe que la médecine céleste soit dans un vase d'or ou dans un vase d'argile, pourvu qu'il soit présenté de la main de Dieu, et qu'il contienne ses dons? Si j'agis sans goût et avec répugnance par pure fidélité, Dieu en sera plus purement et plus efficacement en moi pour vous. Que voulez-vous, sinon Dieu seul? Ne vous suffit-il pas? Voulez-vous lui faire la loi pour rejeter ses dons, à moins qu'il ne les fasse passer par une personne qui suive son goût et qui contente votre amour-propre? Peut-on voir une tentation plus marquée que celle-là? Reconnoissez une miséricorde infinie en Dieu, qui veut, par cet endroit, vous convaincre d'un fond d'amour-propre très-vif et très-raffiné. N'est-ce pas un grand bonheur que vous nous ayez découvert votre peine? Vous ne pourriez jamais bien juger toute seule de votre cœur là-dessus.

Je conclus, madame, que, supposé même que je sois disposé comme vous l'avez cru, vous n'en devez être que plus fidèle et plus constante à vous assujettir à l'instrument que Dieu emploie pour vous exercer et pour vous faire mourir à vous-même. Eh! peut-il y avoir rien de plus propre à opérer la mort, que la docilité pour un homme qui ne donne aucun aliment à la vie de l'amour-propre? Reconnoissez donc en simplicité devant Dieu l'excès de la tentation, puisque ce qui vous soulève et vous déconcerte n'est qu'une peine de la nature, qui ne trouve point de quoi se nourrir, et qui voudroit un appui flatteur.

Découvrir ses tentations et ses peines intérieures promptement et avec simplicité.

Lundi au soir, 17 octobre 1702.

Vous m'avez causé, madame, une peine que je ne saurois vous exprimer : elle a été suivie d'une joie qui n'a pas été moindre. Au nom de Dieu, ne la troublez pas. Dès que vous verrez naître la tentation sur quelque chose que vous croirez voir, ne vous laissez point aller à juger; mais hâtez-vous de vous éclaircir avec moi. La simplicité et la fidélité avec laquelle vous m'ouvrirez votre cœur portera sa grâce avec elle, et sera votre contre-poison. Je ne vous déguiserai jamais aucun fait, et je vous avouerai les choses les plus capables de vous blesser, plutôt que de les adoucir par le moindre déguisement. Mais ne vous attachez jamais à des vraisemblances : si on doit se défier de son propre sens, et s'en détacher avec une humble docilité, dans les choses mêmes les plus certaines selon nos vues, à plus forte raison doit-on éviter la présomption, l'indocilité et l'attachement à son sens, quand il s'agit de conjectures sur lesquelles on veut deviner contre le prochain. Vous avez même l'expérience de divers mécomptes dans cet art de deviner. Le scrupule doit se tourner contre ces sortes de jugements téméraires. « Ma charité croit tout, espère tout, attend tout, et ne soupçonne point le mal [1]. » Au contraire, l'amour-propre est délicat, jaloux, soupçonneux, empressé à deviner, et ingénieux pour se tourmenter soi-même. Oh ! que la simplicité vous donneroit de paix, et que la paix vous feroit faire de progrès sans interruption ! Mon Dieu, agissons simplement, avec la confiance réciproque que donne l'esprit de Dieu à ceux qui n'écoutent que lui, et qui veulent bien s'oublier. Si je vous manquois, ce seroit tant pis pour moi. Dieu ne vous manqueroit pas : des pierres mêmes, il en forme des enfants à Abraham.

Contre les scrupules et la recherche des goûts sensibles dans le service de Dieu.

Mardi, 10 novembre 1702.

Vous avez, madame, deux choses qui s'entre-soutiennent, et qui vous font des maux infinis. L'une est le scrupule enraciné dans votre cœur depuis votre enfance, et poussé jusqu'aux derniers excès pendant tant d'années; l'autre est votre attachement à vouloir toujours goûter et sentir le bien. Le scrupule vous ôte souvent le goût et le sentiment de l'amour, par le trouble où il vous jette. D'un autre côté, la cessation du goût et du sentiment réveille et redouble tous vos scrupules; car vous croyez ne rien faire, avoir perdu Dieu, et être dans l'illusion, dès que vous cessez de goûter et de sentir la ferveur de l'amour. Ces deux choses devroient au moins servir à vous convaincre de la grandeur de votre amour-propre.

Vous avez passé votre vie à croire que vous étiez toujours toute aux

1. *I Cor.*, XIII, 5, 7.

autres, et jamais à vous-même. Rien ne flatte tant l'amour-propre que ce témoignage qu'on se rend intérieurement à soi-même, de n'être jamais dominé par l'amour-propre, et d'être toujours occupé d'une certaine générosité pour le prochain. Mais toute cette délicatesse qui paroît pour les autres est dans le fond pour vous-même. Vous vous aimez jusqu'à vouloir sans cesse vous savoir bon gré de ne vous aimer pas; toute votre délicatesse ne va qu'à craindre de ne pouvoir pas être assez contente de vous-même : voilà le fond de vos scrupules. Vous en pouvez découvrir le fond par votre tranquillité sur les fautes d'autrui. Si vous ne regardiez que Dieu seul et sa gloire, vous auriez autant de délicatesse et de vivacité sur les fautes d'autrui que sur les vôtres. Mais c'est le moi qui vous rend si vive et si délicate. Vous voulez que Dieu, aussi bien que les hommes, soit content de vous, et que vous soyez toujours contente de vous-même dans tout ce que vous faites par rapport à Dieu.

D'ailleurs vous n'êtes point accoutumée à vous contenter d'une bonne volonté toute sèche et toute nue. Comme vous cherchez un ragoût d'amour-propre, vous voulez un sentiment vif, un plaisir qui vous réponde de votre amour, une espèce de charme et de transport. Vous êtes trop accoutumée à agir par imagination, et à supposer que votre esprit et votre volonté ne font point les choses quand votre imagination ne vous les rend pas sensibles. Ainsi tout se réduit chez vous à un certain saisissement, semblable à celui des passions grossières, ou à celui que causent les spectacles. A force de délicatesse, on tombe dans l'extrémité opposée, qui est la grossièreté de l'imagination. Rien n'est si opposé non-seulement à la vie de pure foi, mais encore à la vraie raison. Rien n'est si dangereux pour l'illusion que l'imagination à laquelle on s'attache pour éviter l'illusion même. Ce n'est que par l'imagination qu'on s'égare. Les certitudes qu'on cherche par imagination, par goût et par sentiment, sont les plus dangereuses sources du fanatisme.

Il faut prendre le goût sensible quand Dieu le donne, comme un enfant prend la mamelle quand la mère la lui présente; mais il faut se laisser sevrer quand il plaît à Dieu. La mère n'abandonne et ne rejette pas son enfant quand elle lui ôte le lait, pour le nourrir d'un aliment moins doux et plus solide. Vous savez que tous les saints les plus expérimentés ont compté pour rien l'amour sensible et même les extases, en comparaison d'un amour nu et souffrant dans l'obscurité de la pure foi. Autrement, il ne se feroit jamais ni épreuve ni purification dans les âmes; le dépouillement et la mort ne se feroient plus qu'en paroles, et on n'aimeroit Dieu qu'autant qu'on sentiroit toujours un goût délicieux et une espèce d'ivresse en l'aimant. Est-ce donc là à quoi aboutissent cette délicatesse et ce désintéressement d'amour dont on veut se flatter?

Voilà, madame, le fond vain et corrompu que Dieu veut montrer dans votre cœur. Il faut le voir avec cette paix et cette simplicité qui font l'humilité véritable. Être inconsolable de se voir imparfait, c'est un dépit d'orgueil et d'amour-propre; mais voir en paix toute son im-

perfection, sans la flatter ni tolérer; vouloir la corriger, mais ne s'en dépiter point contre soi-même, c'est vouloir le bien pour le bien même, et pour Dieu qui le demande, sans le vouloir pour s'en faire une parure, et pour contenter ses propres yeux.

Pour venir à la pratique, tournez vos scrupules contre cette vaine recherche de votre contentement dans les vertus. Ne vous écoutez point vous-même; demeurez dans votre centre, où est votre paix. Prenez également le goût et le dégoût. Quand le goût vous est ôté, aimez sans goûter et sans sentir, comme il faut croire sans voir et sans raisonner.

Surtout ne me cachez rien. Votre délicatesse, qui paroît si régulière, se tourne en irrégularité : rien ne vous éloigne tant de la simplicité et même de la franchise; elle vous donne des duplicités et des replis que vous ne connoissiez pas vous-même. Dès que vous vous sentez hors de votre simplicité et de votre paix, avertissez-moi. L'enfant, dès qu'il a peur, se jette sans raisonner au cou de sa mère. Si vous ne pouvez me parler, au moins dites-moi que vous ne le pouvez pas, afin que je rompe malgré vous les glaces et que j'exorcise le démon muet.

Vous n'avez jamais rien fait de si bien que ce que vous fîtes l'autre jour; gardez-vous bien de vous en repentir : il ne faut ni s'en repentir ni s'en savoir bon gré. Le prix de ces sortes d'actions consiste dans leur simplicité; il faut qu'elles échappent sans aucun retour; on les gâte en les regardant. Le vrai moyen de faire souvent des choses à peu près semblables, c'est de ne souvenir point d'avoir fait celles-là.

De plus, je dois vous dire, en présence de Notre-Seigneur, qui voit les derniers replis des consciences, ce que vous n'avez jamais voulu croire jusqu'ici, mais que je ne cesserai jamais de vous dire : c'est que je n'ai jamais senti, jusqu'au moment présent, ni répugnance, ni dégoût, ni froideur, ni peine pour tout ce qui a rapport à vous. Si j'en sentois, je vous le dirois, et je n'en ferois pas moins tout ce qu'il faudroit pour vous aider dans la voie de Dieu. J'espérerois même qu'en vous l'avouant, j'apaiserois votre trouble intérieur; car cette franchise devroit vous toucher. On n'est pas maître de ses goûts et de ses sentiments. Si on ne l'est pas à l'égard de Dieu, faut-il s'étonner qu'on ne le soit pas à l'égard des hommes? Vous savez qu'on n'en aime et qu'on n'en sert pas moins Dieu, quoiqu'on soit souvent privé de tout goût dans son amour, et qu'on y éprouve des répugnances horribles. Dieu veut bien être aimé et servi de cette façon : il y prend ses plus grandes complaisances : pourquoi n'en feriez-vous pas autant? Encore une fois, madame, je vous l'avouerois, si Dieu permettoit que je fusse dans cette peine à votre égard; mais j'en suis infiniment éloigné, et je ne l'ai jamais éprouvée une seule fois.

Mais tout ce que je vous dis ne peut vous persuader; vous voulez croire vos réflexions, plus que mes propres sentiments sur moi-même. Comment pourriez-vous me croire avec quelque docilité sûr d'autres choses, puisque vous refusez de me croire sur ce qui passe en moi? Il ne s'agit point de certains motifs subtils, qui peuvent se déguiser dans le cœur; il s'agit de goût et de dégoût sensible, journalier, continuel.

Vous voulez deviner sur autrui avec infaillibilité, et supposer que je sens à toute heure ce que je n'aperçois jamais, ou bien vous voulez croire que je ne fais que vous mentir. Au reste, je vous déclare devant Dieu que je ne vous ai jamais crue fausse, et que je n'ai jamais eu aucune pensée qui approche de celle-là; mais j'ai pensé et je pense encore que votre délicatesse pour prendre tout sur vous, et pour cacher vos peines à celui qui devroit les savoir, vous fait faire des réserves que d'autres font par fausseté. Si c'est là dire que vous êtes fausse, j'avoue que je ne sais pas la valeur des termes. Pour moi, je crois avoir dit que vous n'êtes pas fausse, en parlant ainsi. Oserai-je aller plus loin? Supposé même (ce qui a toujours été infiniment contraire à ma pensée) que j'eusse dit que vous étiez fausse en certaines démonstrations, par délicatesse et par politesse, devriez-vous être si sensible à cette opinion injuste que j'aurois de vous?

Plusieurs saintes âmes se sont laissé condamner injustement par leurs directeurs prévenus; elles leur ont laissé croire qu'elles étoient hypocrites, et elles sont demeurées humbles et dociles sous leur conduite. Pourquoi faut-il que vous soyez si vive sur une prévention infiniment moindre, et que je ne cesse de vous désavouer devant Dieu? En vérité, madame, Dieu permet en cette occasion que tout le venin de votre amour-propre se montre au dehors, afin qu'il sorte de votre fond, et que votre cœur en soit vidé. Vous ne l'auriez jamais pu bien connoître autrement. Pour moi, loin d'être fatigué de vous et du soin de vous conduire à Dieu, je ne le suis que de vos discrétions; je ne crains que de n'avoir pas cette prétendue fatigue. Mais vous ne vous échapperez point; je vous poursuivrai sans relâche, et j'espère que Dieu, après que l'orage sera diminué, vous fera voir combien je suis attaché à vous pour sa gloire. Du moins acquiescez en général à ce que vous ne voyez pas encore pendant le trouble de votre cœur. Unissez-vous à moi devant Dieu, pour le laisser opérer en vous ce que la nature révoltée craint. Défiez-vous non-seulement de votre imagination, mais encore de votre esprit et des vues qui vous paroissent les plus claires. Pour moi, je vais prier sans relâche pour vous; mais je le fais avec une amertume et une souffrance intérieure, qui est pis que la fièvre. Je vous conjure, au nom de Dieu et de Jésus-Christ notre vie, de ne sortir point de l'obéissance. Je vous attends, et rien ne peut me consoler que votre retour.

De la vue et de la mort de l'amour-propre.

Oui, je consens avec joie que vous m'appeliez votre père; je le suis, et je le serai toujours. Il n'y manque qu'une pleine persuasion et confiance de votre part; mais il faut attendre que votre cœur soit élargi. C'est l'amour-propre qui le resserre. On est bien à l'étroit, quand on se renferme au dedans de soi : au contraire on est bien au large, quand on sort de cette prison pour entrer dans l'immensité de Dieu et dans la liberté de ses enfants.

Je suis ravi de vous voir dans les impuissances où Dieu vous réduit. Sans ces impuissances, l'am[illegible]propre ne pouvoit être ni convaincu ni

renversé. Il avoit toujours des ressources secrètes et des retranchements impénétrables dans votre courage et dans votre délicatesse. Il se cachoit à vos propres yeux et se nourrissoit du poison subtil d'une générosité apparente, où vous vous sacrifiiez toujours pour autrui. Dieu a réduit votre amour-propre à crier les hauts cris, à se démasquer, à découvrir l'excès de sa jalousie. Oh! que cette impuissance est douloureuse et salutaire tout ensemble! Tant qu'il reste de l'amour-propre, on est au désespoir de le montrer; mais tant qu'il y a encore un amour-propre à poursuivre jusque dans les derniers replis du cœur, c'est un coup de miséricorde infinie que Dieu vous force à le laisser voir. Le poison devient un remède. L'amour-propre poussé à bout ne peut plus se cacher et se déguiser. Il se montre dans un transport de désespoir; en se montrant il déshonore toutes les délicatesses et dissipe les illusions flatteuses de toute la vie; il paroît dans toute sa difformité. C'est vous-même idole de vous-même, que Dieu met devant vos propres yeux. Vous vous voyez, et vous ne pouvez vous empêcher de vous voir. Heureusement vous ne vous possédez plus, et vous ne pouvez plus empêcher de vous laisser voir aux autres. Cette vue si honteuse d'un amour-propre démasqué fait le supplice de l'amour-propre même. Ce n'est plus cet amour-propre si sage, si discret, si poli, si maître de lui-même, si courageux pour prendre tout sur soi, et rien sur autrui. Ce n'est plus cet amour-propre qui vivoit de cet aliment subtil de croire qu'il n'avoit besoin de rien, et qui, à force d'être grand et généreux, ne se croyoit pas même un amour-propre. C'est un amour-propre d'enfant jaloux d'une pomme, qui pleure pour l'avoir. Mais à cet amour-propre enfantin, est joint un autre amour-propre bien plus tourmentant. C'est celui qui pleure d'avoir pleuré, qui ne peut se taire, et qui est inconsolable de ne pouvoir plus cacher son venin. Il se voit indiscret, grossier, importun, et il est forcené de se voir dans cette affreuse situation. Il dit comme Job[1] : « Ce que je craignois le plus est précisément ce qui m'est arrivé. »

En effet, pour faire mourir l'amour-propre, ce que nous craignons le plus est précisément ce qui nous est le plus nécessaire. Nous n'avons pas besoin, pour mourir, que Dieu attaque en nous ce qui n'est ni vif ni sensible. L'opération de mort ne prend que sur la vie du cœur; tout le reste n'est rien. Il vous falloit donc ce que vous avez, un amour-propre convaincu, sensible, grossier, palpable. Il ne vous reste qu'à vouloir bien le voir en paix : voir en paix cette misère, c'est ne l'avoir plus. Vous demandez des remèdes pour guérir. Il ne s'agit point de guérison, mais au contraire de mort. Laissez-vous mourir; ne cherchez par impatience aucun remède : mais prenez garde qu'un certain courage pour se passer de tout remède seroit un remède déguisé, et une ressource de vie maudite. Il ne faut point chercher de remède pour consoler l'amour-propre; mais il ne faut pas cacher le mal. Dites tout par simplicité et par petitesse, puis laissez-vous mourir. Ce n'est pas se laisser mourir que de retenir quelque chose avec force. La foiblesse

1. Job, III, 25.

est devenue votre unique partage. Toute force est à contre-temps, elle ne serviroit qu'à rendre l'agonie plus longue et plus violente. Si vous expirez de foiblesse, vous en expirerez plus tôt et moins rudement. Toute vie mourante n'est que douleur. Tous les cordiaux deviennent poison au patient frappé à mort, et attaché sur la roue pour y expirer. Que lui faut-il? Rien que le coup de grâce; nul aliment, nul soutien. Si on pouvoit l'affoiblir pour avancer sa mort, on abrégeroit ses souffrances; mais on n'y peut rien, et il n'y a que la main qui l'a attaché et frappé qui puisse le délivrer de ce reste de vie cruelle.

Ne demandez donc ni remèdes, ni aliments, ni mort. Demander la mort, c'est impatience; demander des remèdes ou des aliments, c'est vouloir retarder l'œuvre de mort. Que faut-il donc? Se délaisser : ne rien retenir; dire tout, non par recherche de consolation, mais par petitesse et non-résistance. Il faut me regarder, non comme la ressource de vie, mais comme l'instrument de mort. De même qu'un instrument de vie seroit mauvais s'il ne vivifioit pas, un instrument de mort seroit à contre-sens s'il nourrissoit la vie, au lieu de l'éteindre et de donner le coup de la mort. Souffrez donc que je sois ou du moins que je vous paroisse sec, dur, indifférent, impitoyable, importuné, dégoûté, plein de mépris. Dieu sait combien tout cela est contraire à la vérité, mais il permet que tout cela paroisse : et c'est bien plus par ces choses fausses et imaginaires que par mon affection et mon secours réel, que je vous suis utile; puisqu'il s'agit, non d'être appuyé et de vivre, mais de manquer de tout et de mourir.

S'accoutumer à la privation des goûts sensibles.

A Cambrai, lundi 30 juillet 1703.

Il y a longtemps, ma chère fille, que rien ne m'a fait un plus sensible plaisir que votre lettre d'hier. Elle vient d'un *seul trait*, comme vous le dites : c'est ainsi qu'il faut s'épancher sans réflexion. Il faut vous accoutumer à la privation. La grande peine qu'elle cause montre le grand besoin qu'on en a. Ce n'est qu'à cause qu'on s'approprie la lumière, la douceur et la jouissance, qu'il faut être dénué et désapproprié de toutes ces choses. Tandis qu'il reste à l'âme un attachement à la consolation, elle a besoin d'en être privée. Dieu goûté, senti et bienfaisant, est Dieu; mais c'est Dieu avec des dons qui flattent l'âme. Dieu en ténèbres, en privations et en délaissements, est tellement Dieu que c'est Dieu tout seul, et nu pour ainsi dire. Une mère qui veut attirer son petit enfant se présente à lui les mains pleines de douceurs et de jouets; mais le père se présente à son fils déjà raisonnable, sans lui donner aucun présent. Dieu fait encore plus : car il voile sa face, il cache sa présence, et ne se donne souvent aux âmes qu'il veut épurer que dans la profonde nuit de la pure foi. Vous pleurez comme un petit enfant le bonheur perdu. Dieu vous en donne de temps en temps. Cette vicissitude console l'âme par intervalles, quand elle commence à perdre courage, et l'accoutume néanmoins peu à peu à la privation.

Dieu ne veut ni vous décourager ni vous gâter. Abandonnez-vous à

cette vicissitude qui donne tant de secousses à l'âme, et qui, en l'accoutumant à n'avoir ni état fixe ni consistance, la rend souple et comme liquide pour prendre toutes les formes qu'il plaît à Dieu. C'est une espèce de fonte du cœur. C'est à force de changer de forme qu'on n'en a plus à soi. L'eau pure et claire n'est d'aucune couleur ni d'aucune figure : elle est toujours de la couleur et de la figure que lui donne le vase qui la contient. Soyez de même en Dieu.

Pour les réflexions pénibles et humiliantes, soit sur vos fautes, soit sur votre état temporel, regardez-les comme des délicatesses de votre amour-propre. La douleur sur toutes ces choses est plus humiliante que les choses mêmes. Mettez le tout ensemble, la chose qui afflige avec l'affliction de la chose, et portez cette croix sans songer ni à la secouer ni à l'entretenir. Dès que vous la porterez avec cette indifférence pour elle, et cette simple fidélité pour Dieu, vous aurez la paix; et la croix deviendra légère dans cette paix toute sèche et toute simple. Mandez-moi votre fond; envoyez-moi tout votre cœur. Ne craignez de me demander ni visite, ni lettre, ni autre chose plus forte. Tout est à vous sans réserve en Notre-Seigneur.

Desseins de Dieu en permettant nos tentations et nos peines intérieures.

Jeudi, 23 août 1703.

Vous voyez bien, ma chère fille, que toutes vos peines ne viennent jamais que de jalousie, ou de délicatesse d'amour-propre, ou d'un fonds de scrupule qui est encore un amour-propre enveloppé. D'ailleurs ces peines portent toujours le trouble avec elles. Leur cause et leur effet montrent clairement qu'elles sont de véritables tentations. L'esprit de Dieu ne nous occupe jamais des sentiments de l'amour-propre; et loin de nous troubler, il répand la paix dans le cœur. Qu'y a-t-il de plus marqué pour la tentation, que de vous voir, dans un demi-désespoir, révoltée contre tout ce qui vous est donné de Dieu pour aller à lui? Ce soulèvement n'est point naturel; mais Dieu permet que la tentation vous pousse aux plus grandes extrémités, afin que la tentation soit plus facile à reconnoître. Il permet aussi que vous tombiez dans certaines choses très-contraires à votre excessive délicatesse et discrétion, aux yeux d'autrui, pour vous faire mourir à cette délicatesse et à cette discrétion, dont vous étiez si jalouse. Il vous fait perdre terre, afin que vous ne trouviez plus aucun appui sensible ni dans votre propre cœur ni dans l'approbation du prochain. Enfin il permet que vous croyiez voir le prochain tout autre qu'il n'est à votre égard, afin que votre amour-propre perde toute ressource flatteuse de ce côté-là. Le remède est violent; mais il n'en falloit pas moins pour vous déposséder de vous-même, et pour forcer tous les retranchements de votre orgueil. Vous voudriez mourir, mais mourir sans douleur, en pleine santé. Vous voudriez être éprouvée, mais discerner l'épreuve, et lui être supérieure en la discernant. Les jurisconsultes disent, sur les donations : « Donner et retenir ne vaut. » Il faut même donner tout ou rien, quand

Dieu veut tout. Si vous n'avez pas la force de le donner, laissez-le prendre.

Votre franchise sur Mme d'Oisy, loin d'être une faute, est ce que vous avez fait de mieux. Plût à Dieu que vous fissiez souvent de même ! Mais vos entortillements vous empêchent de montrer votre mal. Comment voulez-vous qu'on le guérisse, quand on ne peut pas même le savoir ? Croyez-vous qu'on devine ? Parlez comme vous croyez que vous parleriez à la mort. Demeurons unis, Dieu le veut, avec ce qui nous est uni en lui et pour lui. Pardon de mes fautes !

Abandon à Dieu dans les afflictions.

Mardi, 29 janvier 1704.

Je souffre, ma chère fille, de vous laisser seule; mais je n'ose sortir de céans, parce que voici l'heure où il est naturel que M. le comte de Montberon arrive, et que je ne dois pas le faire attendre. Il ne faut perdre aucun des premiers moments pour le préparer et pour adoucir sa surprise. Pendant que je serai avec lui, Dieu sera avec vous. Oh ! le doux entretien, pourvu qu'on soit dans le silence d'acquiescement! Il se plaît avec les âmes affligées; il est le Dieu de toute consolation. Ne retenez ni ne nourrissez point votre douleur : portez-la en esprit d'abandon. Dieu mesure la tentation aux forces que son amour donne; il faut que l'amour se taise, souffre, et fasse tout lui seul.

Voir ses fautes avec paix, en esprit d'amour.

Mardi 30 septembre (1704).

Ne vous inquiétez ni sur vos fautes ni sur vos confessions. Aimez sans cesse; et il vous sera «beaucoup remis,» parce que vous aurez «beaucoup aimé[1].» On cherche des ragoûts d'amour-propre et des appuis sensibles, au lieu de chercher l'amour. On se trompe même en cherchant moins à aimer qu'à voir qu'on aime. On est, dit saint François de Sales, plus occupé de l'amour que du Bien-Aimé. C'est pour le Bien-Aimé seul qu'on s'occupe directement de lui; mais c'est par retour sur soi qu'on veut s'assurer de son amour. Les fautes vues en paix, en esprit d'amour, sont aussitôt consumées par l'amour même; mais les fautes vues avec un dépit d'amour-propre troublent la paix, interrompent la présence de Dieu et l'exercice du parfait amour. Le chagrin de la faute est d'ordinaire encore plus faute que la faute même. Vous tournez tout votre scrupule vers la moindre infidélité. Je juge de votre fidélité par votre paix et par la liberté de votre cœur. Plus votre cœur sera paisible et au large, plus vous serez unie à Dieu. Ce que vous craignez est ce que vous devriez le plus désirer.

Je viens de voir un homme qui, ayant lu dans le noviciat des Bénédictins la vie de saint Benoît, se dépita tellement de ne lui point ressembler, qu'il sortit du noviciat.

1. Luc., VII, 47.

Ne prendre aucune résolution importante dans le trouble et l'agitation des peines intérieures.

Lundi, 26 janvier (1705).

Il n'est question, ma très-chère fille, ni de moi ni d'aucune autre personne : il s'agit de Dieu seul. Si vous pouviez, sans lui manquer, faire la rupture que vous projetez, je vous laisserois faire, et je serois ravi de vous voir dans la fidélité et dans la paix, par une autre voie. Mais c'est un désespoir d'amour-propre qui veut rompre tous les liens de grâce, pour chercher un soulagement chimérique. Votre désespoir redoubleroit si vous aviez fait cette démarche contre Dieu. Mais si vous vous livrez à lui sans condition et sans bornes, le simple acquiescement en esprit d'abandon sans réserve vous remettra en paix.

Je vous pardonne d'avoir contre moi les pensées les plus outrageantes. Je me compte, Dieu merci, pour rien. Mais, malgré cet outrage que je n'ai jamais mérité de vous, vos véritables intérêts me sont si chers, que je donnerois de bon cœur ma vie pour vous empêcher de détruire en vous l'œuvre de Dieu. Vous ne pourriez le faire sans perdre la vie, et sans la finir dans une résistance horrible à la grâce. Jamais tentation de jalousie et de fureur d'un amour-propre ombrageux ne fut si manifeste. C'est pendant que vous êtes livrée à cette tentation affreuse que vous voulez faire les pas les plus décisifs. Au moins laissez un peu calmer cet orage; attendez d'être tranquille, comme les gens sages l'attendent toujours, pour prendre une résolution de sang-froid; ou, pour mieux dire, ne vous défiez que de vous-même, et nullement de Dieu. Mettez tout au pis aller. Supposez comme vraies toutes les étranges chimères que votre imagination vous représente. Acceptez tout sans réserve; n'y mettez aucune borne pour la durée. Assujettissez-vous à moi par pure fidélité à Dieu, sans compter sur moi. Demeurez dans cette disposition du fond, en silence, sans vous écouter, et n'écoutant que Dieu seul; je suis assuré que la paix, qui surpasse tout sentiment humain, renaîtra d'abord dans votre cœur, et que les écailles tomberont de vos yeux. Faites-en l'expérience, je vous conjure. Dieu permet qu'avec le meilleur esprit du monde vous soyez dans l'illusion grossière et la plus étrange sur un seul point. C'est une chimère qui fait le plus réel de tous les supplices. Il ne falloit rien moins pour démontrer cet amour-propre si délicat et si déguisé. L'opération est crucifiante; mais il faut mourir. Laissez-vous mourir et vous vivrez.

Ne point trop raisonner sur soi-même.

A Maubeuge, 20 septembre 1705.

Je suis ravi, ma chère et bonne fille, de vous savoir en paix. Il me tarde de vous revoir en cet état, où je vous souhaite depuis si longtemps. Demeurez-y; ne vous écoutez point : tout dépend des commencements. Oh! qu'on est éclairé quand on est simple, et qu'on s'obscurcit en raisonnant! On a une pénétration et une sensibilité infinie, mais toute tournée à se séduire et à se tourmenter. Vous écouterez toujours

Dieu, dès que vous vous ferez taire vous-même. Dieu parle toujours dans ce silence intime d'une âme qui n'est attentive qu'à lui. Mais, au nom de Dieu, plus d'esprit, ni de délicatesse, ni de courage, ni de goût du monde. Il n'y a plus que la simplicité de l'Évangile, l'enfance des petits, la folie de la croix et le goût de la foi toute pure. C'est là que vous trouverez la paix durable, et le véritable élargissement de votre cœur. Je salue Mlle de Souastre et ma chère filleule. Mille beaux discours à Meny.

Pratique de la circoncision spirituelle; se livrer paisiblement à l'opération crucifiante de Dieu.

1er janvier 1706.

L'ordre de Dieu n'est point, ma chère fille, que vous vous rengagiez en communauté avec Mme .... Pour moi, je ne lui dois dans cet ordre, et je ne veux lui donner, que les soins dont elle a besoin pour le spirituel. Laissez-la venir, si elle vient, et recevez-la avec amitié, comme une personne que vous n'attendez nullement; mais ne prévenez rien. L'empressement ne viendroit que de générosité humaine et d'un raffinement d'amour-propre. Le même amour-propre qui seroit empressé se tourneroit bientôt au dépit et au désespoir. La vraie charité est simple, paisible et égale pour le prochain, parce qu'elle est humble et sans retour sur soi. Tout ce qui n'est point cet amour pur doit être circoncis.

C'est la circoncision du cœur qui nous rend les enfants et les héritiers de la foi d'Abraham, pour aller comme lui, sans savoir où, hors de notre patrie terrestre. Oh! le beau partage que de quitter tout et de se livrer à la jalousie de Dieu, qui est le couteau de la circoncision! Notre main ne fait jamais en nous que des retranchements superficiels. Nous ne nous connoissons pas nous-mêmes et nous ne savons pas où il faut frapper. Les endroits où notre main frappe ne sont jamais ceux où Dieu veut couper. L'amour-propre nous arrête toujours la main, et se fait épargner : il ne coupe jamais jusqu'au vif sur lui-même. De plus, il y a toujours un choix propre et une préparation de l'amour-propre dans ce choix, qui amortit le coup : mais quand la main de Dieu vient, elle donne des coups imprévus; elle sait choisir précisément les jointures pour diviser l'âme d'avec elle-même; elle ne laisse rien d'intime qu'elle ne pénètre. Alors c'est l'amour-propre qui est le patient : il faut le laisser crier. Le grand point est de ne se remuer pas sous la main de Dieu, de peur de faire un contre-temps et de retarder son opération détruisante. Il faut demeurer immobile sous le couteau : c'est tout faire que d'être fidèle à ne repousser aucun coup. On n'agit jamais tant que quand la volonté veut ne résister point à Dieu; car toute notre action utile est dans la volonté. Les âmes sont merveilleusement purifiées dans le purgatoire, par leur simple non-résistance à la main de Dieu qui les fait souffrir. Que votre volonté veuille simplement ne résister point; c'est assez : Dieu fera son ouvrage de destruction. Portez vos misères et les coups de Dieu : c'est tout ce qu'il demande.

Ne regarder que Dieu dans les créatures.

Mardi.... février 1706.

Jamais je ne ressentis, ma chère fille, une plus grande joie que celle que vous me donnez. Béni soit celui qui tient votre cœur! Oh! que vous serez en paix, si vous vous livrez à lui sans condition et sans bornes! Ne cherchez que lui seul en moi, et vous l'y trouverez toujours; mais si vous vous y cherchez vous-même, l'amour-propre sera votre tourment. Souffrez toutes mes fautes; contentez-vous de ma bonne volonté; regardez Dieu qui vous éprouve par moi, quand vous ne pouvez plus voir Dieu qui vous aide par moi. Que notre union soit toute de foi. Il faut voir Dieu dans mon indigne personne, comme vous voyez Jésus-Christ dans ce vil pain que le prêtre tient à la messe. J'espère que tous ces ébranlements si violents serviront à affermir l'édifice. Mille fois tout à vous, en Celui qui veut que tout soit un.

Le trouble vient de ce qu'on raisonne trop sur la tentation.

Vendredi, 30 avril 1706.

J'espère, ma très-chère fille, que l'esprit de grâce vous aura un peu calmée, ou du moins que votre trouble sera diminué. Vous ne tomberiez jamais dans ces extrémités si vous n'aviez pas l'infidélité d'écouter intérieurement la tentation. Vous m'avez avoué plusieurs fois que ce trouble ne vient jamais qu'après avoir longtemps écouté le tentateur en vous-même. Ainsi la paix est dans vos mains; c'est vous-même qui vous l'ôtez. Quand le trouble est parvenu jusqu'à un certain degré, vous ne pouvez plus le finir ni vous posséder; il faut que Dieu fasse un coup d'autorité sur votre cœur, pour commander aux vents et à la tempête. Tout ce que vous imaginez est comme le songe le plus creux et le plus bizarre; mais Dieu permet qu'une tête naturellement très-bonne ait cette espèce de songe, pour la punir de s'être écoutée elle-même, pour la convaincre de l'excès de son amour-propre par celui de sa jalousie, et pour la réduire à un entier renoncement à elle-même. La tentation aura son fruit. Je compatis à vos souffrances; je respecte l'épreuve de Dieu. Rien ne me lasse; je n'ai de peine que de ne pouvoir guérir la vôtre. Unissez-vous à ceux qui vous aiment, et qui vous portent sans cesse dans le sein de Jésus-Christ. Je vais à l'autel vous mettre entre ses bras

Même sujet.

Lundi au soir, 28 juillet 1706.

Je ne suis point étonné de cet orage, ma chère fille : il passera bien vite s'il plaît à Dieu, pourvu que vous ne l'allongiez pas. Tout se tourne à profit, pourvu qu'on soit simple, en défiance contre soi et contre son amour-propre, pour l'amour de Dieu. La jalousie, qui est le fond évident de ces tentations, montre combien elles sont des tentations manifestes, et combien la voie dont ces tentations détournent est

une voie de grâce pure et de mort à soi. Ne manquez pas de communier demain, et tout disparoîtra. Je vous en réponds au nom de Celui qui commande aux vents et aux tempêtes. Que si vous hésitez encore, j'irois d'abord à Premy dire la messe, et vous faire communier. Ne songez ni au passé ni à l'avenir sur les choses qui enveniment votre jalousie. Ne la flattez point; mais supportez-vous vous-même. Il y a bien des choses qui vous paroissent volontaires, et qui ne le sont pas: abandonnez le tout à Dieu.

Le mal découvert avec simplicité devient moins dangereux.

Lundi, 13 décembre 1706.

Souffrez-vous vous-même, et ce sera faire beaucoup. L'ulcère découvert est moins dangereux; rien n'est plus terrible qu'un venin rentré. J'espère que Celui qui vous a fait parler vous délivrera, si vous le laissez faire. Oh! que vous avez besoin d'être jalouse! La jalousie est le remède spécifique contre un amour-propre qui se pare d'une merveilleuse délicatesse sur le désintéressement et sur la générosité. On est heureux quand le poison se tourne en remède. La jalousie la plus grossière et la plus honteuse vous guérira de l'amour-propre le plus raffiné et le plus flatteur. Dites tout; cédez; laissez faire Dieu; ne vous écoutez point vous-même. Bonsoir, ma chère fille. Je ne m'éloignerai de vous que quand je manquerai à Dieu qui nous unit intimement en lui.

Souffrir paisiblement la vue de nos misères.

Jeudi au soir, 21 avril 1707.

Je demeure devant Dieu comme si j'allois mourir, ma chère fille, et je ne trouve dans mon cœur aucune des dispositions que vous y croyez voir. Au contraire, malgré votre opposition, je suis toujours de plus en plus dans une pente à l'union fixe avec vous en Notre-Seigneur, que je ne saurois expliquer, et que vous pouvez encore moins comprendre. Toutes vos infidélités se réduisent à ne pouvoir vous résoudre à voir dans votre cœur des impressions humiliantes et des sentiments qui font honte à votre amour-propre. En quelque terre inconnue que vous allassiez, avec cette délicatesse d'amour-propre, chercher le repos, vous ne l'y trouveriez jamais. L'Écriture nous dit : « Qui est-ce qui a eu la paix en résistant à Dieu[1]? » Vous porteriez partout cet amour délicat et inconsolable sur ses misères; vous y ajouteriez le desséchement, le vide et le trouble d'un cœur égaré de sa voie, avec le reproche intime d'avoir manqué à Dieu pour donner du soulagement à votre orgueil. Dieu vous poursuivroit sans relâche; dussiez-vous fuir devant sa face, comme Jonas, vous seriez plutôt jetée dans la mer et engloutie par un monstre. Il vous faudroit revenir au point où Dieu vous veut. Il n'y a qu'à consentir de se voir dans toute sa laideur. La laideur des misères est comme la beauté des dons de Dieu; l'une et

1. Job, IX, 4.

l'autre disparoissent dès qu'on les regarde. Le regard de complaisance fait disparoître le bien, et le regard d'humilité paisible fait disparoître le mal. Souffrez de vous voir, et tout sera guéri.

Ne me cherchez que comme le simple instrument de Dieu, ne voyant que lui seul en moi. Regardez-moi comme la roche qui donnoit de l'eau dans le désert au peuple d'Israël. Moins je contente la nature, plus je sers à la faire mourir, et à faire suivre la pure grâce. La tentation est évidente; mais vous avez les yeux fermés pour ne la pas voir, et vous vous roidissez contre Dieu. J'ai voulu aujourd'hui laisser couler le torrent. Si vous voulez demain vous confesser, je serai prêt à vous écouter, et à aller chez vous. Mais votre principal et presque unique péché sera d'avoir écouté et suivi la tentation. Pour moi, je ne vous laisserai point vous éloigner de moi; je vous porterai sans cesse dans le fond de mon cœur. Je l'ai bien serré et bien abattu; je vois bien que je fais votre peine, mais vous faites aussi la mienne : car je souffre de vous voir souffrir, et de trouver votre cœur retranché contre la grâce. Oh! que ne donnerois-point pour vous guérir!

Même sujet.

A Cambrai (vendredi), 22 avril 1707.

Je remercie Dieu, ma très-chère fille, de ce qu'il fait en vous : j'en ai le cœur infiniment soulagé. Ne songez point maintenant à vous confesser. J'ai le pouvoir de différer : je prends tout sur moi. Quand votre cœur sera entièrement calmé, nous verrons ce qu'il faudra faire. Ne songez qu'à laisser tomber toutes vos réflexions qui vous nuisent tant, pour le corps et pour l'esprit. Vous savez où habite la paix; allez l'y chercher, pour n'en plus partir. Les sentiments qui vous font horreur sont naturels et ordinaires. Tout le monde les ressent en soi comme vous; mais personne ne s'en alarme et ne s'en trouble, comme vous le faites. Ce qui n'est que pente, que sentiment , qu'impression , n'est jamais péché. Vos réflexions mêmes, quand elles sont involontaires, ne sont rien. Il n'y a que la volonté qui cause toute votre principale peine. Vous avez trop de délicatesse, et vous tombez dans une espèce de désespoir dès que vous trouvez dans votre cœur quelque sentiment humiliant. C'est le commencement qui cause toute votre peine. Tous ces monstres ne sont point réels. Pour les faire disparoître, il n'y a qu'à ne les voir ni les écouter jamais volontairement; il n'y a qu'à les laisser s'évanouir : une simple non-résistance les dissipera et apaisera votre cœur. Non, en vérité, ma chère fille, vous n'êtes point telle que vous le croyez, et je ne suis nullement pour vous comme votre amour-propre vous le persuade. Vous n'avez que le seul sentiment involontaire des choses que vous vous reprochez. Pour moi, je suis rempli de tout ce que Dieu peut me donner de zèle et d'affection pour vous : mais il permet que vous n'en croyiez rien, afin que votre amour-propre se détruise.

J'entre dans la raison que vous m'avez mandée, et elle m'empêchera de vous aller voir aujourd'hui. J'espère que le glaive de douleur qui a

percé votre âme servira à vous faire mourir, et à vous mettre, en ce saint temps, au pied de la croix avec la sainte Vierge. Demeurons, je vous conjure, vous et moi, unis avec elle auprès de Jésus mourant.

Contre la tentation qui portoit la comtesse à quitter son directeur.

Jeudi, 23 juin 1707.

Je prie la Sagesse éternelle, qui s'est faite chair, mais chair d'enfant, et chair sacrée sous les apparences du pain, de vous arracher votre fausse sagesse, qui vous trouble et qui vous tourmente, pour vous donner son enfance, sa petitesse et sa paix. Pourquoi voulez-vous vous éloigner de moi? C'est pour soulager votre amour-propre. Espérez-vous qu'en le soulageant vous trouverez Dieu? Ne voyez-vous pas que c'est vouloir vous guérir en flattant le fond de votre mal? Pourquoi croyez-vous que vous êtes loin de Dieu auprès de moi, puisque vous savez que je ne travaille qu'à vous faire mourir à vous-même, et que vous ne pouvez vous plaindre que d'une trop douloureuse mort? Mais d'où vous vient cette douleur accablante? Avouez la vérité : elle ne vient que de vos réflexions volontaires. Vous vous en prenez à Dieu et à moi de tout ce que vous vous faites souffrir, malgré lui et malgré moi, en vous écoutant, en vous croyant, et en vous livrant à la séduction de votre amour-propre. C'est s'en prendre au médecin du poison qu'on avale contre sa défense. Si vous étiez loin d'ici, vous seriez dans un trouble à mourir. Dieu vous poursuivroit partout, et votre propre cœur ne vous laisseroit point en repos. Les réflexions qui vous tentent se tourneroient alors contre vous pour venger Dieu. La paix ne se trouve qu'en cédant, et en cédant sans retarder ni hésiter. Oh! que vous vous faites de maux! Vous en accusez la voie; et c'est contre la voie que vous vous les faites. Je vous demande au nom de Notre-Seigneur et avec la pleine autorité du *petit Maître*, de venir communier à la grand'messe. Je suis sûr que Dieu, si vous l'écoutez sans vous écouter, vous ramènera la paix.

Les nouvelles d'Arras me font un sensible plaisir. Je vous irai voir l'après-midi, au sortir des vêpres. Bonjour, ma chère fille : vous la serez toujours, malgré vous.

Amour-propre déguisé sous l'apparence de délicatesse et de générosité. Souffrir en paix l'opération crucifiante de la main de Dieu.

Mercredi, 10 août 1707.

Souffrez, ma chère fille, que je vous représente ce qu'il me semble que Dieu veut que je vous mette devant les yeux. Le fonds que vous avez nourri dans votre cœur depuis l'enfance, en vous trompant vous-même, est un amour-propre effréné et déguisé sous l'apparence d'une délicatesse et d'une générosité héroïque; c'est un goût de roman, dont personne ne vous a montré l'illusion. Vous l'aviez dans le monde, et vous l'avez porté jusque dans les choses les plus pieuses. Je vous trouve toujours un goût pour l'esprit, pour les choses gracieuses et pour la

délicatesse profane, qui me fait peur. Cette habitude vous a fait trouver des épines dans tous les états. Avec un esprit très-droit et très-solide, vous vous rendez inférieure aux gens qui en ont beaucoup moins que vous. Vous êtes d'un excellent conseil pour les autres; mais pour vous-même les moindres bagatelles vous surmontent. Tout vous ronge le cœur; vous n'êtes occupée que de la crainte de faire des fautes ou du dépit d'en avoir fait. Vous vous les grossissez par un excès de vivacité d'imagination, et c'est toujours quelque rien qui vous réduit au désespoir. Pendant que vous vous voyez la plus imparfaite du monde, vous avez l'art d'imaginer dans les autres des perfections dont elles n'ont pas l'ombre. D'un côté, vos délicatesses et vos générosités, de l'autre, vos jalousies et vos défiances, sont outrées et sans mesure. Vous voudriez toujours vous oublier vous-même, pour vous donner aux autres; mais cet oubli tend à vous faire l'idole de vous-même et de tous ceux pour qui vous paroissez vous oublier. Voilà le fond d'idolâtrie raffinée de vous-même que Dieu veut arracher.

L'opération est violente, mais nécessaire. Allassiez-vous au bout du monde pour soulager votre amour-propre, vous n'en seriez que plus malade. Il faut, ou le laisser mourir sous la main de Dieu, ou lui fournir quelque aliment. Si vous n'aviez plus les personnes qui vous occupent, vous en chercheriez bientôt d'autres sous de beaux prétextes, et vous descendriez jusqu'aux plus vils sujets, faute de meilleurs. Dieu vous humilieroit même par quelque entêtement méprisable, où il vous laisseroit tomber; l'amour-propre se nourriroit des plus indignes aliments, plutôt que de mourir de faim.

Il n'y a donc qu'un seul et véritable remede; et c'est celui que vous fuyez. Les douleurs horribles que vous souffrez viennent de vous, et nullement de Dieu. Vous ne le laissez pas faire. Dès qu'il commence l'incision, vous repoussez sa main, et c'est toujours à recommencer. Vous écoutez votre amour-propre dès que Dieu l'attaque. Tous vos attachements, faits par goût naturel et pour flatter la vaine délicatesse de votre amour, se tournent pour vous en supplice. C'est une espèce de nécessité où vous mettez Dieu de vous traiter ainsi. Allassiez-vous au bout du monde, vous trouveriez les mêmes peines, et vous n'échapperiez pas à la jalousie de Dieu, qui veut confondre la vôtre en la démasquant. Vous porteriez partout la plaie envenimée de votre cœur. Vous fuiriez en vain comme Jonas; la tempête vous engloutiroit.

Je veux bien prendre pour réel tout ce qui n'est que chimérique : eh bien! cédez à Dieu et accoutumez-vous à vous voir telle que vous êtes. Accoutumez-vous à vous voir vaine, ambitieuse pour l'amitié d'autrui, tendant sans cesse à devenir l'idole d'autrui pour l'être de vous-même, jalouse et défiante sans aucune borne. Vous ne trouverez à affermir vos pieds qu'au fond de l'abîme. Il faut vous familiariser avec tous ces monstres : ce n'est que par là que vous vous désabuserez de la délicatesse de votre cœur. Il en faut voir sortir toute cette infection; il en faut sentir toute la puanteur. Tout ce qui ne vous seroit pas montré ne sortiroit point, et tout ce qui ne sortiroit point seroit un venin rentré et mortel. Voulez-vous accourcir l'opération, ne l'interrompez

pas. Laissez la main crucifiante agir en toute liberté; ne vous dérobez point à ses incisions salutaires.

N'espérez pas de trouver la paix loin de l'oraison et de la communion. Il ne s'agit pas d'apaiser votre amour-propre en l'épargnant et en résistant à l'esprit de grâce, mais, au contraire, il s'agit de vous livrer sans réserve à l'esprit de grâce, pour n'épargner plus votre amour-propre. Vous pouvez vous étourdir, vous enivrer pour un peu de temps, et vous donner des forces trompeuses, telles que la fièvre ardente en donne aux malades qui sont en délire; mais la vraie paix n'est que dans la mort. On voit en vous, depuis quelques jours, un mouvement convulsif pour montrer du courage et de la gaieté, avec un fond d'agonie. Oh! si vous faisiez pour Dieu ce que vous faites contre, quelle paix n'auriez-vous pas! Oh! si vous souffriez, pour laisser faire Dieu, le quart de ce que vous vous faites souffrir pour l'empêcher de déraciner votre amour-propre, quelle seroit votre tranquillité! Je prie Celui à qui vous résistez de vaincre vos résistances, d'avoir pitié de cette force contre lui, qui n'est que foiblesse, et de vous faire malgré vous autant de bien que vous vous faites de mal. Pour moi, comptez que je vous poursuivrai sans relâche, et que je ne vous quitterai point. J'espère beaucoup moins de mes paroles et de mes travaux pour vous que de ma peine intérieure, et de mon union à Dieu dans le désir de vous rapprocher de lui.

Les tentations et les sentiments involontaires ne doivent point empêcher la communion.

7 janvier 1708.

La tentation et le sentiment involontaire ne doivent jamais empêcher la communion, ma très-chère fille. Quoi! parce que vous avez le cœur déchiré par des sentiments injustes que vous voudriez n'avoir point, vous vous priverez de Jésus-Christ? Eh! n'est-ce pas dans le temps de l'épreuve qu'on doit chercher son secours? n'est-ce pas dans la douleur qu'on doit recourir à la vraie consolation? Vous avouez que « vous vous êtes écoutée, et que vous y avez réfléchi, de sorte que, de réflexion en réflexion, vous avez mis à bout toute confiance en Notre-Seigneur. » Vous voyez le fruit de vos réflexions. Voulez-vous les continuer, pour vous précipiter dans le désespoir? Les réflexions vous conduisent au précipice; la fidélité à les laisser tomber est votre unique ressource. Qu'est-ce que M.... pourra vous dire? Vous ôtera-t-il la jalousie du cœur, comme on ôte une épine du pied? Vous rendra-t-il patiente, pour souffrir sans trouble votre jalousie? Vous apprendra-t-il à distinguer avec sûreté les sentiments involontaires de jalousie d'avec la jalousie volontaire? Il ne peut faire aucune de ces choses. Si vous le voulez, nous lui parlerons, vous et moi, et vous verrez qu'il sera dans la nécessité de vous dire précisément tout ce que je vous dis. Vous ne vous guérirez point en vous confessant, car la confession ne vous ôtera point la jalousie qui vous trouble; elle n'apaisera ni vos douleurs ni vos scrupules. Il ne vous en restera qu'une occupation inquiète de vous-même.

Pour N...., je voudrois que vous ne lui fissiez point tant de caresses forcées : tout cela est d'un courage trop humain et n'est pas de la simplicité que Dieu demande de vous en tout. O si vous n'agissiez avec elle que par grâce, et sans y mêler votre industrie, vous lui seriez utile, vous la redresseriez, vous lui feriez de grands biens, sans souffrir les maux que vous souffrez! Je crois que votre souffrance est extrême; mais ce que vous vous faites souffrir par réflexion est infiniment plus rude que ce que Dieu vous fait souffrir. Toute douleur soufferte simplement dans la paix de Dieu, quelque grande qu'elle soit en elle-même, porte sa consolation. Il n'y a que le trouble de la volonté qui résiste à Dieu sous de beaux prétextes, qui puisse causer vos extrémités de désespoir. Revenez peu à peu à vous taire et à écouter Dieu. Ce chemin, qui vous paroît le plus long, est le plus court.

Point de paix en résistant à l'attrait divin.

A Cambrai, 30 janvier 1708.

En vérité, ma chère fille, je ne saurois croire que Dieu permette que vous vous éloigniez de moi pour des peines qui n'ont point d'autre source qu'un amour-propre jaloux et qui se livre à son imagination. D'un côté, c'est l'attrait de la grâce; vous en convenez : Dieu vous poursuit sans relâche. D'un autre côté, c'est la tentation grossière de l'amour-propre désespéré. Espérez-vous de trouver la paix en résistant à Dieu pour flatter cet amour-propre bizarre et tyrannique? Tout le mal vient de lui seul. Trouverez-vous votre guérison en vous abandonnant au mal même? D'autres ne pourront pas même vous entendre. Vous leur ferez, dans vos soupçons jaloux, des peintures fausses de ce qui se passe au dehors; vous leur ferez, dans vos scrupules, des relations fausses contre vous-même de ce qui se passe au dedans. Il ne pourront vous donner que des conseils disproportionnés et à vos soupçons, et à vos scrupules, et aux voies par où Dieu vous mène; car ils ne les connoissent pas. Si je pensois comme vous vous l'imaginez, après avoir satisfait aux règles du ministère et à la bienséance, je vous laisserois enfin doucement prendre ce parti. Tout au contraire, j'insiste sans relâche pour vous ramener. Est-il possible que vous ayez cent yeux ouverts pour voir ce qui n'est ni vrai ni apparent, et que vous ayez les yeux fermés pour ne voir pas ce qui est manifeste? Dieu permet que votre bon esprit ne serve qu'à vous rendre subtile pour vous tromper. Faites taire votre imagination excitée par votre amour-propre, et revenez à écouter Dieu dans le recueillement. C'est là que Dieu vous attend : c'est ce que vous fuyez. Voilà la seule infidélité qui devroit vous causer du scrupule. Revenez, revenez dans le sein de Dieu!

Exhortation à la pauvreté d'esprit.

31 janvier 1708.

Jugez-vous vous-même, ma chère fille. D'un côté, vous dites : « Tout est faux presque, quand on hésite pour se donner le loisir de se con-

sulter; » et encore : « Dieu n'est content qu'autant que je suis sotte et pauvre d'esprit. » D'un autre côté vous dites que vous ne voulez point me voir, « que vous n'ayez soutenu une épreuve en personne raisonnable. » Vouloir trouver en vous cette force et cet appui de raison au milieu de l'épreuve, est-ce consentir à la pauvreté d'esprit? est-ce vouloir contenter Dieu? Vous avez donc grande raison de dire: « Je crains que cette lettre ne soit point du goût de Dieu. » En effet, elle n'en est point. Rien n'est plus opposé à Dieu que de ne vouloir pas être *pauvre d'esprit* pour le contenter, et de vouloir être riche d'esprit et de courage, de sorte qu'on ait *soutenu une épreuve en personne raisonnable.* Ce vain projet de l'amour-propre, qui ne veut revenir à Dieu qu'après qu'il aura trouvé sa force et sa ressource en soi, mérite d'être confondu par les chutes les plus honteuses. Revenez donc, ma chère fille, avec une véritable pauvreté d'esprit. N'hésitez point; ne vous donnez point le *loisir de vous consulter.* Venez tantôt me voir céans, ou bien j'irai chez vous dans votre appartement d'en haut. Il faut sans doute que vous demeuriez ici; mais que vous y demeuriez simple, petite, docile, sans réflexion, sans hésitation, voulant être *sotte et pauvre d'esprit.* C'est tout ce que Dieu veut de nous. Oh! qu'il est riche, quand nous sommes pauvres! oh! qu'il est sage, quand nous sommes sots et que nous voulons l'être pour lui! Soyez *girouette.* Malheur aux sages qui se possèdent avec égalité! Venez, ou j'irai vous poursuivre.

Contre les troubles et les délicatesses de l'amour-propre.

A Cambrai, 16 avril 1708.

Puisque vous voulez faire des réflexions, ma chère fille, au moins souffrez que je vous en propose quelques-unes.

Vous regrettez d'avoir fait ce que vous croyez que l'esprit de grâce vous a fait faire.

Vous vous êtes percée de clous pour vous attacher à la croix; puis vous faites des efforts pour vous en détacher : mais vos efforts n'aboutissent qu'à déchirer vos plaies, et vous vous faites plus de mal que le crucifiement ne vous en a fait.

Si vous étiez demeurée dans la petitesse avec Mme ..., cette petitesse vous auroit donné grâce et autorité pour elle.

Vous ne pouvez, dites-vous, n'écouter pas votre jalousie; mais vous savez bien n'écouter pas l'amour de Dieu, et résister à la grâce qui vous invite à revenir humblement.

Vous êtes forcenée d'amour-propre, et c'est dans cette tentation de désespoir que vous voulez prendre un parti.

Vous voulez quitter tout pour aller soulager votre amour-propre et échapper à la main crucifiante de Dieu, comme saint Paul et saint Antoine ont quitté tout pour aller crucifier l'amour-propre au désert, et y mourir sans relâche.

Vous croyez apaiser l'amour-propre jaloux, en vous dérobant à Dieu, et en irritant sa jalousie.

Vous voulez faire la loi à Dieu sur le genre de mort dont il vous plaira de mourir, et à condition que l'amour-propre évite l'humiliation.

Vous ne voyez pas que vous porterez partout votre imagination, qui vous rendra présent tout ce que vous aurez fui, qui vous le grossira, et qui y ajoutera le remords d'avoir manqué à Dieu.

Il ne s'agit ni de... ni de.... Il ne s'agit que de votre cœur empoisonné d'un amour-propre de démon, et de Dieu, qui vous poursuivra jusqu'au bout du monde, pour vous faire sentir l'infection de votre cœur, et pour faire du venin même le contre-poison.

Si j'étois las de prendre soin de vous, qui est-ce qui m'empêcheroit de vous laisser partir pour me débarrasser? N'ai-je pas rempli toutes les bienséances? n'ai-je pas épuisé tous les moyens de vous retenir? ne pourrois-je pas me rendre le témoignage d'avoir fait presque l'impossible pour vous contenter?

Vous êtes scrupuleuse sur des riens, et vous ne faites aucun scrupule sur une foule de jugements téméraires et chimériques, sur une indocilité obstinée, sur des délicatesses inouïes d'amour-propre.

Vous supposez sans scrupule en autrui des sentiments et des motifs opposés à la grâce, pour pouvoir croire toutes les chimères de votre jalousie.

Il faut changer de cœur et avoir un vrai mépris de celui que vous avez cru si bon, en quelque endroit du monde que vous puissiez fuir. Ce n'est point guérir un abcès, que de l'emporter dans ses entrailles, loin du médecin qui veut le percer.

Mes paroles sont dures, mais elles sont nécessaires. Dieu voit, ma chère fille, le zèle avec lequel je vous suis dévoué à jamais.

La jalousie de Dieu se tourne moins contre nos fautes, que contre les dépits de l'amour-propre blessé.

A Cambrai, 17 juillet 1708.

Il m'a paru, par vos lettres, que votre cœur est un peu élargi. Oh! que je vous désire cette largeur! L'amour la donne; la crainte l'ôte. Vous n'avez pas les craintes de l'amour-propre sur les peines; mais vous les avez au dernier excès sur les fautes. C'est faire injure au Bien-Aimé, que de le croire sans condescendance sur les petites fautes qui échappent sans mauvaise volonté. Sa jalousie ne se tourne point de ce côté-là; elle se tourne bien plus vers le raffinement d'un amour-propre composé, qui se mire dans la symétrie de ses vertus. L'amour dépris de soi-même n'est pas si délicat sur soi; il est bien plus occupé du Bien-Aimé : il est simple, confiant, et ne sait qu'aimer. Soyez ainsi, et la paix abondera dans votre cœur. Il me tarde de vous revoir; mais je crois qu'il faut que tout cède encore pour quelques jours au besoin pressant de votre malade. J'honore très-fortement tout ce qui vous environne, et Dieu seul sait, ma chère fille, à quel point je vous suis dévoué!

Repousser la tentation avec paix.

A Cambrai, dimanche 21 octobre 1708.

Je suis charmé, ma chère fille, de la simplicité avec laquelle vous m'ouvrez votre cœur sur votre peine. Dieu bénira cette conduite, et elle est de pure grâce. Les sentiments les plus violents de votre jalousie sont involontaires. La peine excessive que vous en avez ne le montre que trop. Si cette jalousie étoit moins opposée au fond de votre volonté, elle vous seroit infiniment moins douloureuse. Vous n'avez même que trop d'activité et d'ardeur pour la repousser. Votre opposition à la jalousie, que vous poussez jusqu'à l'excès, accable votre esprit et votre corps. En même temps votre ardeur pour repousser sans cesse la tentation par des actes marqués vous dessèche l'intérieur et trouble l'opération de la grâce, qui vous attire à la paix et au simple recueillement. Oh! si je pouvois vous persuader de ne faire que souffrir ce que vous sentez, sans y consentir, je rétablirois tout d'un coup votre santé et votre intérieur! Je suppose que vous suivez un peu trop certaines réflexions de dépit; encore même n'est-ce qu'un entraînement d'imagination. Mais, pour le sentiment de jalousie, vous ne faites que le souffrir avec horreur : ainsi il n'y a aucun péché.

Communiez donc, je vous en conjure au nom de Celui qui sera votre paix quand vous l'aurez reçu par pure foi et par obéissance aveugle. Dieu sait le mal réel que vous vous feriez en vous ôtant le pain quotidien, pour un mal imaginaire auquel votre volonté n'a aucune part, et qu'elle repousse avec trop de délicatesse et d'activité! Bonsoir. J'espère que le pain de vie vous attirera demain, pour guérir toutes les plaies de votre cœur. Il faut être sans péché mortel, mais non sans imperfection, pour le recevoir. Il est le pain qui fait croître les petits, qui fortifie les foibles et qui guérit les malades. Je vous ordonne absolument, au nom de Notre-Seigneur, de communier demain. Ce sacrifice de vos peines et de tous les retours de votre amour-propre vaudra mieux que tous les actes inquiets et turbulents par lesquels vous troublez sans cesse votre recueillement. Ne soyez plus comme une personne qui se feroit sans cesse éveiller en sursaut. Tous vos actes, auxquels vous avez tant de confiance, sont, de votre propre aveu, comme convulsifs. Paix, paix, oubli de vous, abandon à Dieu : il sait le zèle qu'il me donne pour vous!

Ne point changer de confesseur par scrupule.

A Cambrai, mardi 28 mai 1709.

Quand vous voudrez me quitter, ma chère fille, pour chercher d'autres conseils plus propres à vous faire mourir à vous-même, je ne pourrai pas m'empêcher de céder à Dieu, pour lequel seul nous sommes unis. Mais vous ne voulez changer que pour soulager votre amour-propre, que pour vous livrer à vos vains scrupules, et que pour tomber dans une véritable infidélité en résistant à l'attrait de Dieu. N'écoutez que le fond de votre cœur et l'esprit de mort à vous-même : vous reconnoîtrez d'abord que la pensée de ce changement est une manifeste

tentation, et un dépit violent. Vous verrez que ce n'est que par délicatesse et jalousie que vous voulez changer. Tout directeur éclairé que vous iriez trouver, et à qui vous diriez nettement le vrai fond de votre cœur, devroit vous renvoyer à celui que vous ne voulez quitter que pour vous soustraire à l'opération de mort qu'il doit opérer en vous. Vous êtes comme une personne qui retire son bras dans le moment où le chirurgien y enfonce la lancette : c'est vouloir se faire estropier. « Celui, dit saint Paul, qui se soustrait ne plaira point à mon âme[1]. »

Au lieu de suivre Dieu, quoi qu'il vous en coûte, vous lui résistez sans cesse, et vous ne faites que vous reprendre. Vous suivez avec une étrange indocilité toutes vos imaginations. Vous ne pourriez les dire à aucune personne sage, qui ne vous répondît qu'il n'y a au monde que vous seule qui puissiez y faire attention. Dieu permet que ces bizarres imaginations vous occupent; c'est pour vous humilier qu'il le fait. Vous avez besoin d'être bien rabaissée du côté de l'esprit, pour lequel vous avez un si indigne goût. Vous avez besoin de sentir toute votre jalousie, pour voir combien votre cœur est loin de cette générosité désintéressée qui étoit l'idole de votre cœur. Il faut vous démonter : voilà l'ouvrage de Dieu en vous. C'est pour l'éviter et pour prendre le change que vous voulez me quitter. Pour moi, je ne vous quitterai jamais, et j'espère que Dieu vous fera obéir malgré vous. Je serois guéri, si j'avois la consolation de vous voir fidèle.

Il n'y a de vraie liberté que dans l'amour de Dieu.

A Cambrai, 4 octobre 1709.

Partez, ma chère fille; que Dieu soit avec vous ! Tout ce que votre cœur fera avec liberté sera bien fait : « là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté[2]; » il n'y a de gêne que dans l'amour-propre. Le monde croit qu'elle est dans l'amour de Dieu; il se trompe grossièrement. Le joug de Dieu met en liberté; et le *moi*, qui promet la liberté, donne des entraves de fer. Allez donc, et parlez à cette personne en esprit de pure grâce. Vous nous en direz des nouvelles. Dieu sait que j'irai en lui avec vous.

Écouter Dieu en silence; bonheur de l'âme qui laisse parler Dieu en liberté.

A Cambrai, 2 juin 1710.

Quoique vous ne m'écriviez point, ma chère fille, je ne puis m'empêcher de vous écrire et de vous presser de me donner de vos nouvelles. Êtes-vous en paix dans votre solitude[3]? N'y êtes-vous point avec vous-même? On n'est jamais moins seul que quand on est avec soi. Au moins on se sépare des autres à certaines heures, et on trouve des entre-deux pour se retrancher; mais dès qu'on est livré à soi, il n'y a plus

1. *Hebr.*, x, 38. — 2. *II Cor.*, III, 17.
3. La comtesse était alors, pour quelques jours, dans l'abbaye de Fervaques, à Saint-Quentin.

de milieu ni d'heure de réserve. L'amour-propre parle jour et nuit : plus il est solitaire, plus il est vif et importun. Je prie Dieu de prendre sa place, et de faire lui seul toute la société de votre cœur.

Heureuse l'âme qui se tait pour n'écouter que lui ! Oh ! qu'il dit de vérités consolantes quand il parle en liberté ! comme on dit tout à Dieu sans lui dire une certaine suite de paroles, il dit tout aussi de son côté sans suite de discours. Le cœur de l'homme ne parle jamais si parfaitement que quand il se montre et se livre simplement à Dieu. C'est tout dire sans parole distincte, que de s'exposer au regard divin, et que de s'abandonner à toute volonté du Bien-Aimé. De même, Dieu dit tout sans parole quand il montre sa vérité et son amour. Aimez, et vous avez tout dit. Laissez-vous à l'amour infini, et vous avez tout écouté et tout compris.

Bonsoir, ma chère fille ; donnez-moi des nouvelles de votre ermitage, vous me ferez un vrai plaisir. Nous sommes un peu débarrassés ; mais, selon les apparences, pour peu de temps. Le siége de Douai traîne. Après la fin nous verrons ce que Dieu voudra faire. Les hommes croient faire tout, et ils ne font rien ; ils ne sont que comme des échecs qu'on remue. Quelle nouvelle avez-vous de madame votre sœur ? Je pense souvent à elle, et j'espère toujours quelque temps où elle pourra vous venir voir. Je vous suis dévoué à jamais et sans mesure.

Persévérer dans l'oraison et la communion malgré les sécheresses ; combattre l'activité naturelle qui dessèche le cœur.

A Cambrai, jeudi saint, 24 mars 1712.

Remettez-vous, ma chère fille, quoi qu'il vous en puisse coûter, à l'oraison et à la communion. Vous avez desséché votre cœur par votre vivacité à vouloir une affaire, sans savoir si Dieu la vouloit : c'est la source de tout votre mal. Vous avez passé des temps infinis dans l'infidélité à former des projets qui étoient des toiles d'araignée : un souffle de vent les dissipe. Vous vous êtes retirée insensiblement de Dieu, et Dieu s'est retiré de vous. Il faut retourner à lui et lui abandonner tout sans aucune réserve : vous n'aurez de paix que dans cet abandon. Laissez tous vos desseins, Dieu en fera ce qu'il voudra. Quand même ils réussiroient par des voies humaines, Dieu ne les béniroit pas. Mais si vous lui en faites l'entier sacrifice, il tournera tout selon ses conseils de miséricorde, soit qu'il fasse ce que vous avez désiré, ou qu'il ne le fasse jamais. L'essentiel est de recommencer l'oraison, quelque sécheresse, distraction et ennui que vous y éprouviez d'abord. Vous méritez bien les rebuts de Dieu, après l'avoir si longtemps rebuté pour les créatures : cette patience le rapprochera de vous.

En même temps reprenez la communion, pour soutenir votre foiblesse : les foibles ont besoin d'être nourris du pain au-dessus de toute substance. Ne raisonnez point, et n'écoutez point votre imagination ; mais communiez tout au plus tôt. Pour votre ami, ne l'éloignez point ; mais ne le voyez que sobrement. Vous lui feriez beaucoup de mal, et vous vous en feriez un infini à vous-même, si vous n'observiez pas

cette sobriété. Dites-lui doucement la vérité selon le besoin. Ne lui parlez que par grâce et par mort à vous-même. Du reste, ne vous arrêtez point à votre imagination sur une privation entière et absolue. Nous en parlerons quand j'aurai l'honneur de vous voir.

Effets contraires de l'amour-propre et de l'amour de Dieu.

Comment pouvez-vous douter, ma chère fille, du zèle avec lequel je suis inviolablement attaché à tout ce qui vous regarde? Je croirois manquer à Dieu si je vous manquois. Je vous proteste que je n'ai rien à me reprocher là-dessus; mon union avec vous ne fut jamais si grande qu'elle l'est. Je prie souvent le vrai consolateur de vous consoler. On n'est en paix que quand on est bien loin de soi; c'est l'amour-propre qui trouble, c'est l'amour de Dieu qui calme. L'amour-propre est un amour jaloux, délicat, ombrageux, plein d'épines, douloureux, dépité. Il veut tout sans mesure, et sent que tout lui échappe, parce qu'il n'ignore pas sa foiblesse. Au contraire, l'amour de Dieu est simple, paisible, pauvre et content de sa pauvreté, aimant l'oubli, abandonné à tout, endurci à la fatigue des croix, et ne s'écoutant jamais dans ses peines. Heureux qui trouve tout dans ce trésor du dépouillement! « Jésus-Christ, dit l'Apôtre [1], nous a enrichis de sa pauvreté, et nous nous appauvrissons par nos propres richesses. » N'ayez rien, et vous aurez tout. Ne craignez point de perdre les appuis et les consolations, vous trouverez un gain infini dans la perte.

Vous êtes en société de croix avec M....; il faut le soutenir dans ses infirmités. Dieu vous rendra, selon le besoin, tout ce que vous lui aurez donné. C'est à vous à être sa ressource, vous qui avez reçu une nourriture plus forte pour la piété, et qui avez été moins accoutumée à la dissipation flatteuse du monde. Ne prenez pourtant pas trop sur vous. Donnez-vous simplement et avec petitesse pour foible. Demandez au besoin qu'on vous soulage et qu'on vous épargne.

L'oubli de soi est la source de la paix.

Soyez simple, petite et livrée à l'esprit de grâce, comme il est dit des apôtres; la paix en sera le fruit. Il n'y a que vous seule qui puissiez troubler votre paix; les croix extérieures ne la troubleront jamais. Vos seules réflexions d'amour-propre peuvent interrompre ce grand don de Dieu. Ne vous en prenez donc jamais qu'à vous-même du mal que vous souffrirez au dedans. Vous n'avez aucun autre mal que celui du faux remède. Je souhaite fort que votre cœur soit dans la paix du pur abandon, qui est une paix sans bornes et inaltérable, mais non pas dans la paix qui dépend des appuis recherchés et aperçus.

Ce que je vous désire plus que tout le reste est un profond oubli de vous-même. On veut voir Dieu en soi, et il faut ne se voir qu'en Dieu. Il faudroit ne s'aimer que pour Dieu, au lieu qu'on tend toujours, sans

1. *II Cor.*, VIII, 9.

y prendre garde, à n'aimer Dieu que pour soi. Les inquiétudes n'ont jamais d'autre source que l'amour-propre : au contraire, l'amour de Dieu est la source de toute paix. Quand on ne se voit qu'en Dieu, on ne s'y voit plus que dans la foule, et que des yeux de la charité, qui ne trouble point le cœur.

Il n'y a jamais que l'amour-propre qui s'inquiète et qui se trouble. L'amour de Dieu fait tout ce qu'il faut d'une manière simple et efficace, sans hésiter; mais il n'est ni empressé, ni inquiet, ni troublé. L'esprit de Dieu est toujours dans une action paisible. Retranchez donc tout ce qui iroit plus loin, et qui vous donneroit quelque agitation. « Le parfait amour chasse la crainte[1]. » Calmez votre esprit en Dieu ; et que l'esprit calmé prenne soin de rétablir le corps. Retirez-vous en Celui qui tranquillise tout, et qui est la paix même. Enfoncez-vous en lui jusqu'à vous y perdre et à ne vous plus trouver.

C'est dans l'oubli du *moi* qu'habite la paix. Partout où le *moi* rentre, il met le cœur en convulsion, et il n'y a point de bon antidote contre ce venin subtil. Heureux qui se livre à Dieu sans réserve, sans retour, sans songer qu'il se livre.

Je prie Dieu qu'il parle lui-même à votre cœur, et que vous suiviez fidèlement ce qu'il vous dira. Écouter et suivre sa parole intérieure de grâce, c'est tout : mais pour écouter, il faut se taire; et pour suivre, il faut céder.

Je vous souhaite la paix du cœur et la joie du Saint-Esprit. Toute pratique de vertu, et toute recherche de sûreté, qui ne s'accorde point avec cette paix humble et recueillie, ne vient point de Notre-Seigneur.

Lettres a la marquise de Risbourg.

Il explique à la marquise sa conduite par rapport à quelques personnes qui désiroient l'avoir pour directeur.

A Cambrai, mardi 2 décembre 1710.

Vous avez fait des merveilles, ma chère fille, en m'ouvrant votre cœur sur vos peines. Dieu vous bénira quand vous agirez ainsi avec simplicité. Il permet que vous soyez peinée, sans voir les choses comme elles sont; mais, si vous ne les voyez pas, il les voit, et il sait tout ce que je fais pour vous servir solidement ! Je serois bien soulagé si je cessois de prendre soin de ce qui doit vous intéresser. Vous ne faites justice ni à moi ni à d'autres, quand vous croyez qu'on m'a éloigné de travailler pour la plus jeune personne. Ce soupçon n'a aucun fondement. J'ai toujours été prêt à le faire de très-bon cœur; mais je n'ai cru devoir faire aucune avance, comme je n'en fais jamais aucune vers qui que ce soit en tel cas. J'ai cru qu'il falloit voir si elle venoit à moi par un choix de confiance, ou par une complaisance politique. Du reste, mon zèle étoit sans aucune réserve. Pour vous, ma chère fille, vous devez regarder votre peine de la charité que j'exerce pour votre

1. I Joan., IV, 8.

véritable intérêt, comme une tentation. Il suffit que votre volonté n'y consente pas, et que vous portiez cette répugnance avec humilité et abandon à Dieu. Communiez, et faites-vous violence pour ne parler point contre les personnes qui vous choquent. Dieu sait avec quel zèle je vous suis tout dévoué en lui !

Contre les délicatesses excessives de l'amitié.

Dimanche 24 avril 1712.

C'est vous-même que vous cherchez, ma chère fille, en cherchant l'amitié des créatures; mais vous n'y trouverez point ce que vous y cherchez. Vos délicatesses d'amitié ne sont que des raffinements d'amour-propre; mais les créatures ont un amour-propre aussi bien que vous : chacun veut tout pour soi. D'ailleurs vous ne trouverez jamais ni paix ni consolation dans un amour-propre affamé d'amitié; il n'aura pour vous que douleurs et qu'épines. Ne le méritez-vous pas, puisque l'infini même ne vous suffit point, et que vous ne trouvez point Dieu assez aimable, à moins que vous n'y joigniez les amusements les plus frivoles? Revenez au recueillement; mais ne tardez pas. Chaque moment où vous retarderez est une grande infidélité. Il faut que l'oraison soit votre pénitence, en attendant qu'elle redevienne votre nourriture. Bonsoir. Je suis à vous sans mesure, mais en Dieu seul à jamais.

Il lui reproche une infidélité à Dieu.

Lundi 4 juillet 1712.

Vous m'avez manqué de parole, ma chère fille; et, ce qui est cent fois pis, vous en avez manqué à Dieu même. On ne peut être plus en peine que je le suis de votre état. Je me rendrai chez vous dès que vous le voudrez; mais je vous deviens inutile malgré moi, par votre résistance à Dieu, par le resserrement de votre cœur, et par une dissipation volontaire, qui vous expose aux plus grands périls. Consolez-moi, et rendez-vous la paix à vous-même, en cédant à Dieu sans aucun délai. Que ne voudrois-je point faire pour votre véritable bien !

Exhortation à reprendre la première ferveur.

13 avril 1713.

Je ne puis, ma chère fille, vous rien dire de plus convenable que ces paroles de saint Jean à l'*ange*, c'est-à-dire à l'évêque de l'église *d'Éphèse*, qui étoit, selon les apparences, Timothée [1] : « J'ai contre vous, que vous avez quitté votre première charité; souvenez-vous donc d'où vous êtes déchu : faites pénitence, et reprenez vos premières œuvres. Si vous y manquez, je viendrai à vous et j'ôterai votre chandelier de sa place. » C'est ainsi que l'esprit de Dieu aime les hommes sans les flatter. Il aime et il menace : il ne menace même que par

1. *Apoc.*, II, 4, 5.

amour. Il montre la peine, afin que l'homme ne le contraigne pas de la lui faire souffrir. Voyez combien les personnes les plus parfaites déchoient facilement et peu à peu, sans y prendre garde. Voilà Timothée, que saint Paul appelle l'*homme de Dieu*[1]; voilà l'*ange* d'une des plus saintes Églises de tout l'Orient, dans ces beaux jours où la religion étoit si florissante : cet ange tombe; il oublie son ancien amour, son recueillement, son oraison, ses œuvres; il se relâche, il se dissipe. Il n'aperçoit pas d'abord son égarement et sa chute. Il dit en lui-même : « Que fais-je de mal? ma conduite n'est-elle pas honnête et régulière aux yeux du monde? n'a-t-on pas besoin de quelque consolation? seroit-ce vivre, que de n'avoir jamais rien qui soutienne et qui ranime le cœur? » C'est ainsi qu'on est ingénieux à se tromper et à déguiser son relâchement. Hâtez-vous, dit le Saint-Esprit, d'ouvrir les yeux, et de voir *d'où vous êtes déchu.* O que vous êtes au-dessous de votre ancienne place! Souvenez-vous de la ferveur de vos oraisons, de votre solitude paisible, de votre jalousie pour le recueillement, et de la fidélité avec laquelle vous vouliez fuir tout ce qui pouvoit l'altérer. Si vous ne vous en souvenez plus, les autres ne l'ont pas oublié; et ils ne manquent pas de dire : « Qu'est devenue cette ferveur? On ne voit plus qu'amusements au dehors et qu'ennui au dedans dès que les amusements sont finis. Ce n'est plus la même personne : croit-elle être encore dévote? »

C'est ainsi qu'on tombe par degrés insensibles, et sous de beaux prétextes, d'un état de sincère mort à soi, jusque dans un relâchement où l'on voit renaître toutes les vies les plus grossières de l'amour-propre. Au moins faut-il *se souvenir* de l'état *d'où l'on est déchu.* Il faut regretter ce *premier amour* qui nourrissoit le cœur. Il faut *reprendre* ces *premières œuvres* qu'on a abandonnées si lâchement pour des œuvres de vanité. Il faut regarder de loin la solitude où l'on étoit en paix avec le véritable consolateur. Il faut dire comme l'enfant prodigne[2] : « Je sais ce que je ferai; je retournerai chez mon père; je lui dirai : « O père j'ai « péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être nommé « votre enfant! » S'il vous fait sentir d'abord quelque froideur et quelque sécheresse, recevez humblement cette pénitence, dont vous avez un besoin infini. Si vous manquiez à rentrer promptement dans son sein paternel, voici ce qu'il feroit : « Je reviendrai, dit-il, à vous et j'ôterai votre chandelier de sa place : » il vous ôteroit le flambeau dont vous ne faites aucun usage, et il vous laisseroit dans les ténèbres; il transporteroit ses grâces si précieuses et si longtemps foulées aux pieds à quelque autre âme plus simple, plus docile et plus fidèle. Il faut reprendre vos lectures, votre oraison, votre silence, votre première simplicité et petitesse. Pour la communion, il faut l'augmenter chaque semaine d'un jour, jusqu'à ce que vous l'ayez rétablie au premier état.

1. *Tim.* VI, 11. -- 2. Luc., XV, 18, 19.

———

Sur une pauvre villageoise du diocèse d'Arras, qui paroissoit être dans un état extraordinaire.

Je crois que la bonne personne dont il s'agit doit faire deux choses. La première est de ne s'arrêter jamais à aucune de ses lumières extraordinaires. Si ces lumières sont véritablement de Dieu, il suffit, pour ne leur point résister et pour en recevoir tout le fruit, de demeurer dans un acquiescement général et sans aucune borne à toute volonté de Dieu, dans les ténèbres de la plus simple foi. Si, au contraire, ces lumières ne viennent pas de Dieu, cette simplicité paisible dans l'obscurité de la foi est le remède assuré contre toute illusion. On ne se trompe point quand on ne veut rien voir, et qu'on ne s'arrête à rien de distinct pour le croire, excepté les vérités de l'Évangile. Il arrive même souvent que les lumières sont mélangées : auprès de l'une, qui est vraie et qui vient de Dieu, il s'en présente une autre qui vient de notre imagination ou de notre amour-propre, ou du tentateur qui se transforme en ange de lumière. Les vraies lumières mêmes sont à craindre; car on s'y attache avec une complaisance subtile et secrète : elles font insensiblement un appui et une propriété; elles se tournent par là en illusion malgré leur vérité; elles empêchent la nudité et le dépouillement que Dieu demande des âmes avancées. De là vient que ces dons lumineux ne sont d'ordinaire que pour des âmes médiocrement mortes à elles-mêmes, au lieu que celles que Dieu mène plus loin outre-passent par simplicité tous ces dons sensibles. On voit les rayons du soleil distinctement à un demi-jour, près d'une fenêtre; mais dehors, en plein air, on ne les distingue plus.

Je conjure cette bonne personne de laisser tomber simplement tous ces dons, sans les rejeter positivement, et se bornant à n'y faire aucune attention par son propre choix. S'ils sont de Dieu, ils opéreront assez ce qu'il faudra; mais je crois qu'ils cesseront peu à peu, à mesure que la simplicité et le dénuement croîtront. Voilà le premier point, qui est d'une conséquence extrême, si je ne me trompe.

Le second point est que je crois qu'elle doit par simplicité suivre sans scrupule les pentes du fond de son cœur. Si elle suit toujours avec méthode et exactitude toutes les règles que des gens d'ailleurs très-pieux lui donneront, elle se gênera beaucoup, et gênera en elle l'esprit de Dieu. « Là où est cet esprit, là est la liberté, » dit saint Paul[1]. A Dieu ne plaise que cette liberté d'amour soit l'ombre du moindre libertinage! C'est cette liberté qui élargira son cœur et qui l'accoutumera à être familièrement avec Dieu. Il ne suffit pas de nourrir un enfant; à un certain âge, il faut le démailloter. Elle doit suivre simplement en esprit d'enfance l'attrait intérieur pour les temps d'oraison, pour les objets dont elle s'y occupe, pour parler, pour se taire, pour agir, pour souffrir. Cette dépendance de l'esprit de mort, qui est celui de la véritable vie, fera tout son état. Je ne parle point des pentes qui ne viennent que par contre-coup et par réflexion; c'est en écoutant l'amour-propre et ses

1. *II Cor.*, III, 17.

arrangements que de telles pentes nous viennent. Ce sont des pentes étrangères à notre vrai fond : on se les donne ; on les prépare ; elles sont raisonnées : on ne les trouve point toutes formées en nous comme sans nous. Les bonnes sont celles qui se trouvent dans le fond le plus intime en paix et devant Dieu, quand on se prête à lui, et qu'on suspend tout le reste pour le laisser opérer.

Voilà ce que je souhaiterois que cette personne suivît sans retour, et par simple souplesse, comme la plume se laisse emporter sans hésitation au plus léger souffle de vent. Il ne faut point craindre de suivre cette impression si intime et si délicate ; car elle ne mène qu'à la mort, qu'à l'obscurité de la foi, qu'au dénuement total, et qu'à un rien de soi, qui est le tout de Dieu seul, sans manquer à aucun véritable devoir.

Pour les souffrances, il n'y a qu'à les recevoir sans attention, et qu'à les outre-passer comme les lumières, ne comptant point avec Dieu pour ce que l'on souffre, et ne le remarquant qu'autant que la remarque en vient, sans la chercher ni entretenir.

Il faut recevoir tout le monde avec petitesse, surtout les prêtres en autorité ; mais il ne faut pas se laisser brouiller et dérouter par toutes sortes de bonnes gens sans expérience suffisante. Dieu donnera tout ce qu'il faut sans lumière distincte, si on se contente des ténèbres de la foi, et si on ne veut point des sûretés à sa mode pour s'appuyer sensiblement. Je me recommande aux prières de cette bonne personne, et je ne l'oublierai pas dans les miennes.

LETTRE SUR LA FRÉQUENTE COMMUNION.

Je ne suis nullement surpris, monsieur, d'apprendre, par la lettre que vous m'avez fait la grâce de m'écrire, que plusieurs personnes sont mal édifiées de vous voir communier presque tous les jours. Ces personnes ne jugent de vos communions que sur certains préjugés qu'elles tirent de l'ancienne discipline sur la pénitence. Mais il ne s'agit point ici de l'exemple des hommes coupables de péchés mortels, qui étoient dans la nécessité de faire pénitence avant que de communier : le cas dont il s'agit est celui d'un fidèle dont la conscience paroît pure, qui vit régulièrement, qui est sincère et docile à un directeur expérimenté et ennemi du relâchement. Ce fidèle est foible ; mais il se défie de sa foiblesse, et a recours à l'aliment céleste pour se fortifier Il est imparfait ; mais il en gémit, et travaille pour se corriger de ses imperfections. Je dis qu'un bon directeur, auquel il obéit avec simplicité, peut et doit le faire communier presque tous les jours. Voici mes raisons :

I. Les Pères nous enseignent que l'eucharistie est le pain quotidien que nous demandons dans l'Oraison dominicale. Jésus-Christ se donne à nous sous l'apparence du pain, qui est l'aliment le plus familier de l'homme, pour nous familiariser avec son corps ressuscité et glorieux. Ainsi, l'institution du sacrement, expliquée par la tradition, nous invite à une communion quotidienne. Les Pères même ont expliqué de

l'eucharistie la parabole où Jésus-Christ représente un roi qui ayant préparé un festin, et sachant les vaines excuses des invités, « envoie d'abord dans les places et dans les rues, ensuite jusque dans les chemins et le long des haies, pour y chercher des hommes qu'on force d'entrer, afin que sa maison soit remplie [1]. »

La pratique suivit d'abord l'esprit de l'institution du sacrement. Les premiers fidèles « persévéroient dans la communion de la fraction du pain.... Ceux qui croyoient... vivoient tous unis, et ils alloient ASSIDÛMENT TOUS LES JOURS en union d'esprit au temple, ROMPANT LE PAIN, tantôt dans une maison et tantôt dans une autre [2]. » La tradition nous apprend que cette « communion de la fraction du pain » étoit la participation à l'eucharistie. Ainsi il résulte de cette tradition sur ces paroles, que les fidèles qui vivoient chrétiennement étoient « tous.... assidûment tous les jours nourris du pain sacré, tantôt dans une maison et tantôt dans une autre. »

Saint Paul confirme cette vérité : « Quand vous êtes, dit-il [3], assemblés, ce n'est plus manger la cène du Seigneur. » Vous voyez que l'assemblée étoit faite pour la cène, et que cet apôtre, en reprochant aux Corinthiens qu'on ne reconnoît plus la *cène du Seigneur* au milieu des indécences qu'ils y commettoient, fait entendre que l'assemblée n'avoit plus ce qu'elle devoit avoir, parce que chacun faisoit indécemment la manducation de la cène. Suivant l'institution, expliquée par l'Apôtre, on s'assembloit pour manger la *cène du Seigneur*. Ces deux choses étoient unies.

Il y avoit alors trois choses qu'on ne séparoit point dans ces premiers temps, savoir : la synaxe ou assemblée, le repas mystique, et le repas suivant la charité, qu'on nommoit *agape*. Tous s'assembloient, tous communioient, tous mangeoient ensemble après la communion. Les critiques veulent remonter à l'antiquité ; la voilà. Qu'y a-t-il dans le christianisme de plus pur et de plus ancien que les Actes des apôtres et les Épîtres de saint Paul ?

On se récrie que ces premiers chrétiens étoient des *saints*. J'en conviens. Le terme de *saints* signifie des hommes séparés des pécheurs : en ce sens tous les justes sont saints, puisqu'ils sont séparés, par la grâce sanctifiante, de tous les ennemis de Dieu. Mais, sans vouloir égaler les chrétiens de ces derniers siècles à ceux de l'Église naissante, je ne puis m'empêcher de remarquer que les apôtres, qui donnent aux fidèles de leur temps le nom de *saints*, les reprennent en même temps sur beaucoup de défauts, comme la jalousie, les partialités, les dissensions. On voit des ouvriers évangéliques, comme Démas, abandonner le travail du ministère par l'amour du siècle. On n'a qu'à lire saint Cyprien, pour reconnoître que les fidèles, tombés dans un grand relâchement et dans beaucoup de désordres grossiers, avoient besoin que les persécutions réveillassent leur foi. « Une longue paix, dit ce Père [4], avoit corrompu la discipline de la tradition : la correction céleste a re-

1. Luc., XIV, 23. — 2. *Act.*, II, 11. — 3. *I Cor.*, XI, 20.
4. *De lapsis*, p. 172 et seq. ed. Baluz.

levé la foi abattue, et pour ainsi dire endormie.... Chacun s'appliquoit à augmenter son patrimoine, et, oubliant ce que les fidèles avoient fait du temps des apôtres et qu'ils devroient faire en tout temps, ne s'attachoit qu'à entasser des richesses par une avidité insatiable. Il n'y avoit plus de zèle de religion dans les pasteurs, ni de foi saine dans les ministres de l'autel, ni de compassion pour les bonnes œuvres, ni de discipline pour les bonnes mœurs. Les hommes paroissoient avoir changé leur barbe, et les femmes se fardoient. On déguisoit l'ouvrage de Dieu : on peignoit les cheveux. On usoit d'artifice pour tromper les simples : on surprenoit ses frères par des tours de mauvaise foi. On se marioit avec les infidèles, et on prostituoit aux idolâtres les membres de Jésus-Christ. On faisoit des serments téméraires et des parjures : on méprisoit par arrogance les supérieurs : on se déchiroit mutuellement par une médisance empoisonnée. Ils sont dans des animosités implacables. Un grand nombre d'évêques, qui auroient dû soutenir les peuples par leurs exemples et par leurs exhortations, ont méprisé le ministère que Dieu leur confie; ils se sont chargés des emplois mondains; ils ont abandonné leurs chaires et leurs troupeaux pour errer dans les pays étrangers, et pour y trafiquer dans les foires comme les marchands. On n'a point secouru dans l'Église les frères manquant de pain, parce qu'on vouloit amasser des trésors. On cherchoit des chicanes et des fraudes pour usurper les biens d'autrui; on s'enrichissoit par des usures énormes.... Aux premières menaces de l'ennemi, le plus grand nombre des frères a trahi sa foi. Ils n'ont point été entraînés par le torrent de la persécution; mais ils se sont renversés eux-mêmes par une chute volontaire. »

On n'a qu'à lire ce que saint Augustin dit pour les catéchumènes, afin de les préparer à voir au nombre des chrétiens un grand nombre d'hommes très-relâchés. Il va jusqu'à dire qu'il faut être bon pour pouvoir découvrir les bons chrétiens au dedans de l'Église [1]. Enfin il n'est pas permis d'oublier que les fidèles de Corinthe montroient des imperfections grossières jusque dans le festin sacré. De là vient que saint Paul se récrie : « Ce n'est plus manger la cène du Seigneur.... Méprisez-vous l'Église de Dieu?... Vous en louerai-je ? Non, je ne vous en loue point.... C'est pourquoi plusieurs parmi vous sont malades, languissent et s'endorment [2]. » Les justes des premiers siècles, et même ceux qui étoient conduits par les apôtres, n'étoient donc pas exempts d'imperfections. Ils étoient néanmoins « tous assidûment tous les jours.... rompant le pain, etc. » Nos justes de ces derniers temps peuvent donc à leur exemple être assidus TOUS LES JOURS à rompre le pain, pourvu qu'ils soient humbles et dociles pour travailler à se corriger de leurs imperfections.

II. Les canons qu'on a attribués aux apôtres sont sans doute d'une grande antiquité, et contiennent la discipline commune des premiers temps. Le neuvième canon veut « que si un clerc, après avoir fait

1. *De Catech. rudibus*, 49, 55 ; t. VI, p. 293, 296.
2. *I Cor.*, XI, 20, 22, 30.

l'oblation (avec les autres), ne communie pas, il en dise la raison, afin qu'on l'excuse si elle est bonne; et que s'il ne la dit pas, il soit exclu de la communion, comme ayant scandalisé le peuple. » Ainsi c'étoit dans ces premiers temps un scandale qu'un clerc offrît sans communier; et c'est ce qui étoit puni par une privation du sacrement.

Le dixième canon dit « que tous les fidèles qui entrent dans l'Église, qui écoutent les Écritures, qui ne continuent pas à demeurer pour l'oraison, et qui ne communient pas, soient privés de la communion (c'est-à-dire excommuniés), parce qu'ils causent du trouble (ou scandale) dans l'Église. »

Ainsi, vous le voyez, le scandale de voir un clerc ou un fidèle assister à l'oblation sans y participer étoit si grand, qu'on excommunioit l'un et l'autre. On peut juger par là combien il étoit rare et extraordinaire que quelque fidèle assistât aux divins mystères sans communier; et qu'en ce cas il devoit lever le scandale en expliquant les raisons qui l'éloignoient de la communion.

III. Si on veut suivre l'antiquité, on doit au moins écouter saint Justin, martyr, et presque contemporain des apôtres. « Après que celui qui préside, dit-il [1], a achevé l'action de grâces, et que tout le peuple s'est uni à lui avec joie pour confirmer par ses prières tout ce qui a été fait, ceux qui sont nommés par nous diacres et ministres distribuent à chacun de ceux qui sont présents le pain, le vin et l'eau, qui ont servi de matière à l'action de grâces, afin que chacun y participe. Nous donnons à cet aliment le nom d'eucharistie, et il n'est permis à aucun autre d'y participer.... Nous ne prenons point ceci comme un pain et comme un breuvage ordinaire. Mais comme Jésus Notre-Seigneur, devenu chair par la parole de Dieu, a pris pour l'amour de nous la chair et le sang (de l'humanité), de même nous avons appris que cet aliment, sur lequel se font les actions de grâces par les prières du Verbe, pour nourrir par voie de changement notre sang et notre chair, est la chair et le sang de ce Jésus incarné.... Le jour qu'on nomme du soleil, tous ceux qui sont dans les villes ou à la campagne s'assemblent dans un même lieu.... Nous nous levons tous en commun pour prier. Les prières étant finies, on offre le pain, le vin et l'eau.... LA DISTRIBUTION ET LA COMMUNICATION des choses qui ont servi de matière à l'action de grâces SE FONT A CHACUN DE CEUX QUI SONT PRÉSENTS; PUIS ON LES ENVOIE AUX ABSENTS PAR LES DIACRES. »

Il est essentiel d'observer que, suivant cette fidèle description, non-seulement on distribuoit l'eucharistie à un *chacun* des fidèles qui étoient *présents*, mais encore *on l'envoyoit aux absents par les diacres*. Tant on étoit alors éloigné de croire qu'aucun des fidèles présents dût en être privé, ni même que les absents, qui n'avoient pas été libres de venir, dussent souffrir au jour d'assemblée une si rude et si dangereuse privation. Il est vrai que saint Justin ne marque *pour l'ordinaire* le jour d'assemblée qu'au *jour du soleil*, c'est-à-dire le dimanche. Mais outre qu'en ces temps-là les chrétiens, souvent persécutés, n'é-

1. *Apol.*, I, n. 65 et seq., p. 83.

toient pas libres de s'assembler tous les jours, de plus nous verrons tout à l'heure, dans Tertullien, qu'après avoir reçu l'eucharistie des mains des ministres au jour de l'assemblée, chacun, gardant chez soi le pain sacré, faisoit à jeun sa communion secrète.

IV. Tertullien expliquant ces paroles : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, dit « qu'il s'agit du corps de Jésus-Christ qui est reconnu dans le pain; et qu'ainsi, en demandant le pain quotidien, nous demandons à être perpétuellement avec Jésus-Christ, et à n'être jamais séparés de son corps [1]. » Voilà la demande, pour chaque jour, de l'eucharistie, qui est le pain de ce jour-là.

D'ailleurs, Tertullien avertissant sa femme de ne se remarier pas avec un païen, en cas qu'il vînt à mourir, lui disoit : « Plus vous prendrez de soin pour vous cacher, plus vous serez suspecte et en danger d'être surprise par la curiosité païenne. Serez-vous cachée quand vous ferez le signe (de la croix) sur votre lit, sur votre corps.... quand vous vous lèverez la nuit pour prier? ne paroîtrez-vous point faire quelque action magique? Votre époux ne saura-t-il point qu'est-ce que vous mangez en secret avant tout aliment? et s'il sait que c'est du pain, ne croira-t-il pas que c'est celui dont on parle [2]? » Vous voyez qu'il ne s'agit pas d'une action rare que cette femme pût facilement cacher à un mari païen, mais, au contraire, d'une communion à peu près fréquente, comme l'action de faire le signe de la croix en se couchant ou de se lever la nuit pour prier. Il s'agit du pain que cette femme devoit prendre chaque jour avant tous les autres aliments qu'elle ne manquoit aucun jour de prendre. Telle étoit la communion secrète et domestique, lors même qu'on n'étoit pas libre d'aller en un lieu d'assemblée. Ce Père ajoute que quand une femme chrétienne n'a point épousé un païen, elle *participe aux sacrifices sans scrupule*, et qu'elle a une *exactitude quotidienne* sans empêchement : *diligentia quotidiana* [3]. Le terme de *quotidienne* tombe sur la *participation aux sacrifices*. Voilà une communion quotidienne que ce Père suppose même dans une femme très-éloignée de la perfection, puisqu'il suppose qu'elle a fait la faute de se remarier avec un idolâtre.

Ailleurs il suppose que chacun communioit *aux jours de station* [4]. Ailleurs il dit : « Nous recevons le sacrement de l'eucharistie, même au temps du repas, lequel est ordonné à tous par le Seigneur; et nous ne le recevons dans nos assemblées mêmes, qui se font avant le jour, que de la main de ceux qui président [5]. » Vous voyez que la communion étoit générale, comme les repas nommés *agapes*, qui étoient pour tous les fidèles, excepté ceux qui faisoient pénitence.

V. Saint Cyprien n'a pas manqué de suivre la tradition de Tertullien. « Nous demandons, dit-il [6], que ce pain nous soit donné TOUS LES JOURS, de peur que nous, qui sommes en Jésus-Christ, et QUI RECEVONS TOUS LES JOURS L'EUCHARISTIE comme l'aliment de salut, ne soyons séparés de ce corps par l'obstacle de quelque délit plus grief, qui, nous tenant privés et exclus de la communion, nous prive du pain céleste.... Quand

1. *De orat.*, cap. VI, p. 131, 132. — 2. *Ad uxor.*, lib. II, cap. V, p. 469.
3. *Ibid.*, cap. VIII, p. 172. — 4. *De orat.*, cap. XIV, p. 435.
5. *De corona*, cap. III, p. 102. — 6. *De Orat. dom.*, p. 209 et 210.

Jésus-Christ dit donc que « celui qui mangera de son pain vivra éter-« nellement, » il est manifeste que, comme ceux qui atteignent à son corps, et qui reçoivent l'eucharistie par le droit de communion, sont vivants, il faut craindre et prier, de peur que quelqu'un, étant privé et séparé du corps de Jésus-Christ, ne demeure loin du salut. Jésus-Christ nous menaçant par ces paroles : « Si vous ne mangez la chair du Fils « de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie « en vous; » voilà pourquoi nous demandons qu'on nous donne tous les jours notre pain, c'est-à-dire Jésus-Christ. »

1° Ces paroles sont formelles, et ne laissent rien à désirer : « Nous demandons.... et recevons tous les jours l'eucharistie. » La réception étoit quotidienne comme la demande. Ceux qui n'étoient pas dignes de communier, à cause de quelque péché mortel dont ils se sentoient coupables, n'auroient pas osé demander le pain quotidien avec les justes dans la célébration des mystères.

2° Nul fidèle n'étoit privé de la communion au jour d'assemblée, à moins qu'il ne fût tombé « dans quelque délit plus grief : *intercedente aliquo graviore delicto.* » Sans doute les fautes vénielles, que la simple récitation de l'Oraison dominicale peut effacer, selon saint Augustin, ces fautes légères que les apôtres mêmes, instruits par Jésus-Christ, confessoient tous les jours en récitant cette oraison, ne sauroient jamais être confondues avec un *délit plus grief*, qui excluoit de la communion. Le terme comparatif de *plus grief* désigne avec évidence des péchés *plus griefs* que ces fautes vénielles et quotidiennes, sans lesquelles les parfaits mêmes ne demeurent pas longtemps dans cette vie de fragilité et de tentation.

3° Saint Cyprien assure que tous ceux qui ne sont pas coupables d'un « délit plus grief... reçoivent l'eucharistie par le droit de communion » acquis à tout fidèle exempt de ce délit.

4° Ce Père regarde la privation de la commnnion quotidienne comme une rigoureuse punition, et comme un grand péril, parce que celui qui est privé de l'eucharistie est « séparé du corps de Jésus-Christ, et demeure loin du salut, » suivant ces paroles menaçantes : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme.... vous n'aurez point la vie en vous. »

5° Il ne s'agit point du cas extraordinaire d'une violente persécution, où l'Église permettoit à chacun d'emporter avec des corbeilles l'eucharistie dans sa maison [1], et où elle vouloit que chacun fût muni du sang de Jésus-Christ, pour avoir la force de répandre le sien dans le martyre. Il s'agit de la règle générale, pour les temps même les plus paisibles, où tous les fidèles, qui n'avoient commis « aucun délit plus grief.... recevoient l'eucharistie... par le droit de communion. »

VI. L'Église d'Orient pensoit comme celle d'Afrique. « Je vois, dit saint Chrysostome [2], beaucoup de fidèles qui participent au corps de Jésus-Christ d'une façon indiscrète et téméraire, plutôt par coutume et pour satisfaire à la formalité, que par réflexion et avec les senti-

1. *De laps.*, p. 189. — 2. *In Ep. ad Eph.*, cap. I, hom. III, n. 4; t. XI, p. 21.

ments qu'ils devroient avoir. « Je communierai, dit un fidèle, si le « temps de carême arrive, ou bien si l'Épiphanie vient. » Cet homme communie en quelque état qu'il soit. Ce n'est pourtant ni l'Épiphanie ni le carême qui rend les fidèles dignes d'approcher de ce sacrement, mais la sincérité et la pureté de conscience. Avec cette pureté, APPROCHEZ-VOUS-EN TOUJOURS; et sans elle, jamais. »

Remarquez que ce Père n'admet aucun milieu entre ces deux termes *toujours* et *jamais*. Si votre conscience est impure, ne vous approchez « jamais » de l'eucharistie. Si, au contraire, votre conscience est purifiée, « approchez-vous-en toujours. » Il n'y met aucun milieu ni restriction. Mais continuons à l'écouter.

« Je remarque, dit-il encore, beaucoup d'irrégularité en ce point. Dans les autres temps vous n'approchez point de la sainte table, quoiqu'il arrive souvent que vous soyez purs; mais à Pâques vous communiez, quoique vous soyez tombé dans le péché. O habitude! ô présomption! En vain on offre le sacrifice quotidien; en vain nous sommes à l'autel, puisque personne n'y participe. Je parle ainsi non-seulement afin que vous y participiez, mais encore afin que vous vous en rendiez digne. Vous n'êtes pas digne, dites-vous, du sacrifice et de la communion : vous ne l'êtes donc pas aussi de la prière. Vous entendez le ministre qui est debout, et qui crie : « Vous tous qui êtes en péni- « tence, retirez-vous d'ici. » TOUS CEUX QUI NE COMMUNIENT PAS SONT EN PÉNITENCE. Si vous êtes du nombre de ceux qui sont en pénitence, vous ne devez pas communier; car QUICONQUE NE COMMUNIE PAS EST EN PÉNITENCE. Pourquoi donc le ministre crie-t-il : « Vous qui ne pouvez « pas prier, retirez-vous d'ici? » Quoi donc! vous demeurez impudemment! Mais VOUS N'ÊTES PAS, DITES-VOUS, DU NOMBRE DES PÉNITENTS. Quoi! VOUS ÊTES DU NOMBRE DE CEUX QUI PEUVENT COMMUNIER, ET VOUS NE VOUS EN SOUCIEZ PAS! VOUS CROYEZ QUE CE N'EST RIEN; mais pensez-y, je vous en conjure. C'est la table du Roi céleste, les anges la servent; le Roi même y est présent : et vous vous y tenez debout en bâillant! Vos habits sont sales, et vous ne vous mettez point en peine! MAIS ILS SONT PROPRES, DITES-VOUS. HÉ BIEN! METTEZ-VOUS DONC A CETTE TABLE, ET COMMUNIEZ. Le Roi vient chaque jour pour voir ceux qui sont à table, et pour leur parler à tous; et maintenant il vous dit dans votre conscience : « Pourquoi êtes-vous là debout, sans avoir la robe nuptiale? » Il ne dit point : « Pourquoi êtes-vous à ma table? » Mais avant que vous vous y mettiez et que vous entriez, il dit qu'un tel en est indigne. Car il ne dit pas : « Pourquoi vous êtes-vous mis à table? » mais il dit : « Pour- « quoi êtes-vous entré? » Voilà donc ce qu'il dit maintenant à nous tous, si nous sommes présents avec indécence et sans pudeur. Car QUICONQUE NE PARTICIPE POINT AUX MYSTÈRES Y ASSISTE AVEC IMPUDENCE ET TÉMÉRITÉ. C'est pourquoi on fait sortir les premiers ceux qui sont pécheurs; de même que, quand un maître est à table, il ne faut pas qu'aucun de ses domestiques qui l'ait offensé soit présent, et qu'on les fait retirer bien loin. Ainsi, quand on offre ici le sacrifice, quand on sacrifie Jésus-Christ, qui est la victime du Seigneur; quand vous entendez ces paroles : PRIONS TOUS EN COMMUN; quand vous voyez tirer les rideaux

qui sont devant les portes, alors croyez que le ciel est transporté sur la terre et que les anges y descendent. De même donc qu'aucun de ceux qui ne sont pas initiés aux mystères ne doit y assister, il faut en exclure aussi tous ceux qui sont initiés mais pécheurs. Dites-moi, qu'est-ce que vous penseriez si quelqu'un, étant invité à un festin, lavoit ses mains, se mettoit à table, se préparoit au repas, et ensuite ne mangeoit point? N'offenseroit-il pas celui qui l'auroit invité? N'auroit-il pas mieux valu qu'il eût été absent? Quoi! vous avez assisté au festin, vous avez chanté l'hymne; vous vous êtes mis au rang des dignes, en ne vous retirant pas avec les indignes: pourquoi êtes-vous demeuré sans communier? « Je suis indigne, » me répondra quelqu'un. Hé bien! vous êtes donc indigne aussi de la société des prières. »

Je n'ai garde d'entrer ici dans la question qu'on peut faire à l'égard des pécheurs qui n'étoient coupables que de péchés secrets, quoiqu'ils fussent mortels. Nous n'avons besoin de prendre ici le terme de pénitence que dans un sens général, sans le déterminer ni à la pénitence publique ni à la secrète. Il nous suffit de voir que saint Chrysostome n'admet aucun milieu entre l'état des pénitents qui ont perdu la justice, et celui des justes qui communient en chaque jour d'assemblée. En vain certains hommes, se croyant purifiés et justes, ne font point pénitence comme les pécheurs, et néanmoins s'abstiennent de communier, ne se croyant pas assez parfaits : ce milieu est très-dangereux pour l'homme qui veut y demeurer, et il est injurieux au sacrement. En vain certaines personnes croient honorer le sacrement en se privant par respect de le recevoir souvent; saint Chrysostome les réfute et les condamne par ces paroles : Vous dites que « vos habits sont propres. Hé bien! mettez-vous donc à cette table, et communiez.... Quiconque ne participe point aux mystères y assiste impudemment et avec témérité.... Tous ceux qui ne communient pas sont en pénitence.... Mais vous n'êtes pas, dites-vous, du nombre des pénitents. Quoi! vous êtes du nombre de ceux qui peuvent communier, et vous ne vous en souciez pas!... Dites-moi, qu'est-ce que vous penseriez si quelqu'un, étant invité à un festin, lavoit ses mains, se mettoit à table, se préparoit au repas, et ensuite ne mangeoit point? N'offenseroit-il pas celui qui l'auroit invité? N'auroit-il pas mieux valu qu'il eût été absent? Quoi! vous avez assisté au festin, vous avez chanté l'hymne; vous vous êtes mis au rang des dignes, en ne vous retirant pas avec les indignes : pourquoi êtes-vous demeuré sans communier? » En un mot, selon ce Père, il faut, ou faire pénitence avec les pécheurs, ou communier avec les justes. Loin d'honorer le sacrement en se privant de le recevoir, on offense Jésus-Christ, qui nous invite à son festin, en n'y mangeant pas. La vraie manière d'honorer le pain quotidien est de le manger dignement chaque jour. Mais écoutons encore ce Père.

« Beaucoup de fidèles, dit-il[1] rapportant les paroles de l'Apôtre, sont foibles et languissants; *beaucoup* d'entre eux *s'endorment*. Et comment, direz-vous, ces maux nous arrivent-ils, puisque nous ne

1. Hom. I, in cap. II, *Epist.*V, *ad Tim.*, n. 3; t. XI, p. 577.

recevons ce sacrement qu'une fois l'année? Et c'est ce qui trouble tout: car vous vous imaginez que le mérite consiste, non dans la pureté de conscience, mais dans le plus long intervalle de temps d'une communion à l'autre. Vous regardez comme le plus grand respect et le plus grand honneur pour le sacrement de ne vous pas approcher souvent de cette table céleste. Ignorez-vous que vous vous livrez au supplice éternel en communiant indignement, quand même vous ne le feriez qu'une seule fois; et qu'au contraire vous faites votre salut en communiant dignement, quoique vos communions soient fréquentes? La témérité ne consiste pas a approcher trop souvent de la table du Seigneur, mais à en approcher indignement, quand même ce ne seroit qu'une seule fois dans tout le cours de la vie.... Pourquoi donc mesurons-nous la communion par la loi du temps? C'est la pureté de conscience qui fait qu'il est temps d'en approcher. Ce mystère n'a rien de plus à Pâques que dans les autres temps où on l'accomplit sans cesse. Il est toujours le même; c'est toujours la même grâce du Saint-Esprit. La pâque continue toute l'année. Vous qui êtes initiés, vous connoissez parfaitement ce que je dis. Soit au vendredi, soit au samedi, soit au dimanche, soit aux fêtes des martyrs, c'est toujours la même victime et le même sacrifice.... Le Seigneur n'a voulu borner son sacrifice à l'observation d'aucun temps. »

Il n'y a rien de plus précis pour la fréquente communion que ces paroles : « I° les fidèles se trompoient en regardant comme le plus grand respect et le plus grand honneur pour le sacrement, de n'approcher pas souvent de cette table céleste; 2° c'est la pureté de conscience qui fait qu'il est temps d'en approcher. » A l'égard de ceux qui sont en cet état, *la pâque continue toute l'année.* Le vendredi, le samedi, le dimanche, où l'on communioit d'ordinaire en Orient, donnent la même victime que la grande fête de Pâques. 3° C'est la communion rare qui *trouble tout.* 4° « Le Seigneur n'a voulu borner son sacrifice à l'observation d'aucun temps. » 5° C'est le long intervalle entre les communions qui est cause que *beaucoup* de fidèles *sont foibles et languissants* et qu'ils *s'endorment.*

VII. Saint Hilaire parle précisément le même langage que les autres Pères. « Donnez-nous, dit-il[1], notre pain quotidien : car qu'est-ce que Dieu veut aussi fortement qu'il désire que Jésus-Christ habite en nous chaque jour, lui qui est le pain de vie, le pain descendu du ciel? Or, comme cette demande est quotidienne, nous demandons aussi qu'il nous soit donné tous les jours. » Ces paroles du saint docteur, citées par le quatrième concile de Tolède, ne laissent rien à désirer.

VIII. Saint Ambroise confirme ainsi cette doctrine universelle : « Si c'est le pain quotidien, pourquoi ne le mangez-vous qu'au bout d'un an, comme les Grecs en Orient ont coutume de faire? Recevez-le tous les jours, afin que tous les jours il vous soit utile. Vivez en sorte que vous méritiez de le recevoir tous les jours. Celui qui ne mérite pas de le recevoir tous les jours ne mérite pas de le recevoir au bout de l'an.

1. *Frag. ex opere incerto*, VII, p. 1367.

Le saint homme Job n'offroit-il pas tous les jours un sacrifice pour ses enfants, de peur qu'ils ne péchassent par leurs pensées ou par leurs paroles? Mais vous, ne savez-vous pas que toutes les fois que le sacrifice est offert, la mort, la résurrection, l'ascension du Seigneur, et la rémission des péchés sont représentées? Et cependant vous ne recevez pas tous les jours ce pain de vie! Celui qui a reçu une blessure ne cherche pas le remède! Le péché qui nous captive est notre plaie : notre remède est dans le céleste et vénérable sacrement[1]. »

1° Quand ce Père parle de Grecs, il veut sans doute parler de cette négligence et de cette indévotion où beaucoup de Grecs étoient tombés, et que nous avons vu que saint Chrysostome leur reproche si fortement.

2° Ce Père ne connoît point d'autre manière d'honorer le pain quotidien que celle de le manger tous les jours. Il faut vivre en sorte qu'on mérite de n'en être jamais privé un seul jour. Il est donc vrai que les fidèles peuvent avec grâce parvenir à un état de pureté de conscience où ils doivent communier tous les jours.

3° Ce pain céleste est notre remède contre le péché. Il est vrai qu'il n'est pas, comme le sacrement de pénitence, le remède d'expiation pour les péchés mortels; mais il est à leur égard un remède préservatif. De plus, on ne sauroit douter qu'il ne serve à effacer les péchés véniels par le feu de l'amour divin qu'il allume dans les cœurs.

IX. « Vous demandez, dit saint Jérôme à Lucinius[2], s'il faut jeûner le samedi, et s'il faut recevoir tous les jours l'eucharistie, comme on assure que les Églises de Rome et d'Espagne le pratiquent. » Ce Père répond, sur l'article du jeûne, que les usages d'une Église ne doivent pas faire condamner les usages d'une autre, quoiqu'ils soient différents; que « chaque province peut abonder en son sens, et regarder comme des lois apostoliques les règles reçues des anciens. » Mais, pour l'article de l'eucharistie, voici la réponse décisive du saint docteur : « Recevez toujours aussi l'eucharistie sans nous condamner, et pourvu que votre conscience ne vous donne aucun remords; écoutez cette parole du Psalmiste : « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. »

1° Vous voyez que la communion quotidienne de tous les fidèles qui n'étoient pas dans l'état de pénitence étoit l'usage de Rome et des Églises d'Espagne, quoiqu'en Orient on ne célébrât les mystères qu'en certains jours de la semaine. 2° Saint Jérôme décide à Lucinius qu'il doit pratiquer cette communion de tous les jours. 3° Il veut que Lucinius communie tous les jours, sans condamner les Églises où l'on ne communioit que certains jours de la semaine. 4° Il ne veut qu'il communie tous les jours que quand il n'a aucun remords de conscience.

X. « Les uns, dit saint Augustin[3], reçoivent tous les jours dans la communion le corps et le sang du Seigneur; les autres le reçoivent en certains jours. Il y a des lieux où l'on ne passe aucun jour sans l'offrir,

1. *De sacram.*, lib. V, cap. IV, n. 23; t. II, p. 378.
2. *Epist.*, LII, al. XXVIII; t. IV, part. 2, p. 579.
3. *Epist.* LIV, *ad Januar.*, n. 2; t. II, p. 124.

en d'autres on ne l'offre que le samedi et le dimanche; ailleurs on l'offre le dimanche seulement. Si on remarque d'autres pareilles diversités, il faut conclure qu'on est libre pour l'observation de ces sortes de coutumes. Il n'y a point de meilleure discipline, pour un prudent et grave chrétien, que celle de suivre ce qu'il voit pratiquer dans l'Église où il se rencontre. »

1° Vous voyez qu'il ne s'agit ici que des différentes coutumes des Églises, dont les unes s'assembloient, offroient le sacrifice et communioient *tous les jours*, et les autres le faisoient un peu moins souvent. La « meilleure discipline, » suivant ce Père, est qu'un chrétien communie « tous les jours, » ou un peu moins souvent, pour se conformer à l'usage de l'Église où il se trouve.

2° Remarquez que, selon ce Père, offrir et manger alloient d'un pas égal. Ceux qui « ne passent aucun jour sans offrir » le sacrifice sont les mêmes qui « reçoivent tous les jours dans la communion le corps et le sang du Seigneur. » Ceux qui ne communioient qu'en certains jours de la semaine n'offroient le sacrifice qu'en ces jours-là. Mais enfin le peuple communioit aussi souvent que l'on disoit la *messe*.

Reprenons la suite des paroles de saint Augustin[1] : « Quelqu'un dira qu'il ne faut pas communier tous les jours. Vous demandez pourquoi ? Parce, dira-t-il, qu'il faut choisir les jours où l'on vit avec plus de pureté et de continence, afin d'approcher d'une manière plus digne de ce grand sacrement; car celui qui le reçoit d'une manière indigne mange et boit sans jugement. Un autre dit au contraire : Si le péché commis est si grand, et si la maladie est tellement violente, qu'il faille retarder un tel remède, c'est par l'autorité de l'évêque que chacun doit être privé de l'autel pour faire pénitence, et pour y être ensuite réconcilié; car c'est communier indignement que de communier dans le temps où l'on doit faire pénitence. Ceci néanmoins ne doit pas être entendu en sorte que chacun par son propre jugement s'exclue ou s'approche, comme il lui plaît, de la communion. Au reste, si les péchés NE SONT PAS TELLEMENT GRANDS QU'ON JUGE QUE LE COUPABLE DOIVE ÊTRE EXCOMMUNIÉ, IL NE DOIT POINT SE PRIVER DU REMÈDE QUOTIDIEN DU CORPS DU SEIGNEUR. Quelqu'un décidera peut-être pour le mieux la question entre ces deux hommes, en les avertissant de persévérer principalement dans la paix de Jésus-Christ : que chacun fasse ce qu'il croit pieusement, selon sa persuasion, qu'il doit faire. Ni l'un ni l'autre ne manque de respect pour le corps et pour le sang du Seigneur; au contraire, ils s'empressent tous deux à l'envi à honorer un sacrement si salutaire : l'un, par respect, n'ose le recevoir tous les jours; l'autre, par respect, n'ose manquer aucun jour à le recevoir. »

1° Il ne faut jamais oublier qu'il s'agit ici non de communier tous les jours ou de communier rarement, mais de communier tous les jours ou de communier un peu moins souvent, quoique la communion soit fréquente. Saint Augustin approuve ces deux divers usages des diverses Églises.

1. *Epist.* LIV, *ad Januar*, n. 4; t. II, p. 125.

2° Ces deux divers usages se réunissent dans le point principal, savoir: celui que tous les justes communient toutes les fois qu'on s'assemble pour célébrer le sacrifice.

3° Selon saint Augustin, de même que selon saint Cyprien, saint Chrysostome et saint Jérôme, on ne doit se priver de la communion au jour de la célébration des mystères que quand on se sent coupable d'un péché mortel. Ce que saint Cyprien exprime « par quelque délit plus grief, » ce que saint Chrysostome exprime par l'état d'un homme « qui ne participe point aux mystères à cause qu'il est en pénitence, » ce que saint Jérôme exprime par un « remords de conscience, *pungente conscientia*, » saint Augustin l'exprime en disant qu'il s'agit de « péchés tellement grands, qu'on juge que le coupable doive être excommunié » s'il ne se soumet pas humblement à la pénitence.

4° A l'égard des péchés véniels et quotidiens que la simple récitation de l'Oraison dominicale, faite avec une véritable piété, efface, suivant saint Augustin, ils ont dans la communion quotidienne leur *remède quotidien*, par la ferveur de l'amour que le don céleste allume dans les cœurs. Ainsi les infirmités quotidiennes, loin de nous empêcher de communier tous les jours, sont au contraire précisément ce qui doit nous exciter à recourir à ce remède quotidien. C'est mal honorer le remède que de n'oser s'en servir, et de le laisser inutile dans notre pressant besoin.

5° On peut bien, selon l'usage de diverses Églises, et par respect, n'oser recevoir tous les jours l'eucharistie, parce qu'il y a des jours où l'on se sent trop distrait par les affaires, ou trop dissipé par un commerce inévitable au dehors. En ce cas, on peut « choisir les jours où l'on vit avec plus de pureté et de continence ; » mais ce choix se réduit à certains jours de la semaine, et on doit sans cesse travailler à rendre la communion la plus fréquente qu'on peut, selon son état. Loin de mettre son repos à communier par respect rarement, il faut, au contraire, selon la maxime de saint Chrysostome, que l'*unique douleur* du fidèle soit de retarder sa communion par quelque imperfection particulière.

6° Quoique saint Augustin approuve cet usage de quelques Églises, il n'approuve pas moins l'autre, savoir, celui que tous les justes d'une Église communient régulièrement tous les jours.

7° Le saint docteur ne veut pas que chaque particulier se condamne lui-même à la pénitence, pour s'exclure de la communion quotidienne. Il veut que chacun se laisse juger *par l'évêque*, et que ce soit par son autorité que chacun soit *privé de l'autel :* autrement les personnes les plus humbles et les plus pénitentes, qui en sont les plus dignes, ne communieroient jamais, parce qu'elles ne se jugeroient jamais dignes de la communion.

8° Excepté le cas des « péchés tellement grands, que le coupable doive être excommunié » s'il refuse de faire pénitence, le fidèle a le *droit de communion*, et le pasteur n'a pas celui de l'en priver.

Le même Père dit aux nouveaux baptisés : « Vous devez savoir ce que vous avez reçu, ce que vous recevrez, ce que vous devez recevoir

tous les jours. Ce pain que vous voyez sur l'autel, et qui est sanctifié par la parole de Dieu, est le corps de Jésus-Christ [1]. » Voilà la communion de *tous les jours*, qui, selon l'instruction de ce Père, doit être donnée à tous les néophytes, qui ne sont que les commençants dans la discipline chrétienne, et les derniers des fidèles.

D'ailleurs tout le monde sait que ce Père étoit persuadé que ces paroles « Si vous ne mangez, etc...., vous n'aurez point la vie en vous, » doivent être prises dans la rigueur de la lettre pour l'eucharistie; en sorte qu'on ne peut vivre spirituellement qu'autant qu'on se nourrit par la communion. C'est pourquoi ce Père parle ainsi sur ces mots [2] : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien....* « Cette demande du pain quotidien a un double sens : l'un pour la nécessité de la nourriture du corps, l'autre pour la nécessité de l'aliment spirituel.... Les fidèles connoissent l'aliment spirituel, que vous saurez aussi (vous compétents) quand vous le recevrez de l'autel de Dieu; ce sera du pain, même quotidien, nécessaire pour cette vie.... L'eucharistie est donc notre pain quotidien. » Remarquez qu'il s'agit de deux pains également nécessaires à la vie, l'un du corps et l'autre de l'âme. Ces deux pains sont quotidiens, parce qu'il faut sans cesse soutenir l'homme fragile et défaillant. Il faut chaque jour le renouveler et réparer ses pertes, encore plus pour l'esprit que pour la chair. Ainsi il est nécessaire même comme quotidien pour empêcher la langueur et le péril de l'âme. De là vient que ce Père veut que les *compétents*, immédiatement après leur baptême, communient tous les jours.

Enfin le saint docteur raisonne ainsi [3] : « Mes frères, que personne ne croie devoir mépriser le conseil de faire une salutaire pénitence, à cause qu'il voit beaucoup de fidèles approcher du sacrement de l'autel, qu'il n'ignore pas être coupables de tels crimes (ce sont les péchés mortels et scandaleux). Beaucoup sont corrigés, comme Pierre; beaucoup sont soufferts, comme Judas; beaucoup sont inconnus, jusqu'à ce que le Seigneur vienne. Mais, pour nous, il ne nous est permis de priver personne de la communion (quoique cette privation ne soit encore que pour la guérison, et non pour la mort), à moins qu'un homme de son propre mouvement ne se déclare coupable, ou qu'il ne soit accusé et convaincu dans quelque jugement soit séculier, soit ecclésiastique. » Ainsi la discipline d'Afrique, semblable à celle de Rome, étoit de donner tous les jours la communion à tous ceux qui s'y présentoient, à moins qu'ils ne se déclarassent coupables de péchés mortels, ou qu'ils n'en fussent convaincus dans un jugement public.

XI. Ces passages formels des saints Pères sont très-conformes à la pratique générale de l'ancienne Église pour l'eucharistie. Nous avons déjà vu que ce sacrement est un pain, et un pain quotidien. La nourriture d'hier ne suffit pas pour aujourd'hui. Comme le besoin se renouvelle sans cesse, il faut aussi que l'aliment soit souvent renouvelé. L'aliment de

1. *Serm.* CCXXVII, *ad infantes*, t. V, p. 673.
2. *Serm.* LVII, t. V, p. 333, 334.
3. *Serm.* CCCLI *De pœnit.* n. 10; t. V, p. 1359.

l'âme étoit anciennement donné tous les jours avec l'aliment du corps : l'eucharistie et le repas nommé *agape* étoient ensemble. De plus, on donnoit toujours l'eucharistie en donnant le baptême. Ainsi, dès qu'un homme étoit régénéré, il étoit nourri du pain quotidien. On donnoit même le vin sacré aux petits enfants à la mamelle [1]; et quoique la communion se fît alors sous les deux espèces, toutes les fois qu'on le pouvoit on séparoit néanmoins les deux espèces en faveur de ces petits enfants, qui ne pouvoient pas prendre celle du pain; et on leur donnoit l'aliment céleste, quoiqu'ils n'eussent encore aucune connoissance. On donnait aussi, comme je l'ai déjà remarqué, l'espèce du pain sacré dans des corbeilles aux fidèles, pour l'emporter chez eux aux temps de persécution, où ils ne pouvoient pas s'assembler librement. Ils avoient un *coffre* où ils cachoient ce précieux trésor : chacun, tant hommes que femmes, se donnoit à soi-même chaque jour cette communion domestique, en attendant qu'on pût sans danger s'assembler dans quelque lieu destiné à célébrer les mystères. Quand on les célébroit, les diacres alloient, après la communion de toute l'assemblée, la porter aux absents, comme saint Justin vient de nous l'apprendre. Ainsi, vous le voyez, l'absence même, quand elle n'étoit pas volontaire, n'étoit point une raison de priver, en aucun jour d'assemblée, aucun fidèle de la communion. Plutôt que de laisser quelque temps les fidèles privés de la communion, on leur confioit à pleines corbeilles le pain sacré; et on craignoit moins les irrévérences auxquelles cette discipline exposoit, que l'inconvénient de les priver de la communion quotidienne. Enfin nous voyons, par l'exemple célèbre de la communion de Sérapion, qu'on donnoit à un jeune garçon laïque l'eucharistie à porter à un malade, plutôt que d'exposer ce malade au péril de mourir sans avoir reçu ce sacrement. Plus cette discipline, très-différente de celle de ces derniers siècles, nous étonne, plus nous devons reconnoître que l'ancienne Église vouloit que les justes fissent un usage beaucoup plus familier de l'eucharistie que celui qu'on en fait parmi nous, et qu'elle passoit par-dessus beaucoup de dangers et d'inconvénients pour faciliter aux justes la communion. Il est vrai qu'en ces temps-là beaucoup de chrétiens étoient de grands saints : mais tous ne l'étoient pas également; les justes mêmes avoient leurs imperfections, comme nous l'avons observé; et les abus se glissoient jusque dans la communion même, comme nous l'apprenons de l'Apôtre.

XII. Cette discipline de l'antiquité est confirmée par l'autorité du concile de Trente [2]. L'Église nous y enseigne qu'un fidèle « qui se sent coupable d'un péché mortel, quoiqu'il croie être contrit, ne doit point communier sans s'être auparavant confessé [3]. » Remarquez qu'il n'exclut de la communion que ceux qui se sentent coupables de quelque péché mortel.

Le concile ajoute que « les chrétiens doivent croire et révérer ce sacrement avec une foi si ferme, avec tant de ferveur et de piété, qu'ils puissent recevoir fréquemment ce pain qui est au-dessus de toute sub-

1. S. Cypr., *De lapsis*, p. 189. — 2. Sess. XIII, cap. VII e VIII.
3. *Ibid.*

stance, afin qu'il soit véritablement la vie de leur âme, et la perpétuelle santé de leur esprit, et afin que la force qu'ils en tireront les fasse passer des tentations de ce pèlerinage au repos de la céleste patrie. »

Enfin on ne sauroit faire trop d'attention à ces paroles[1] : « Le sacré concile souhaiteroit que les fidèles qui assistent à chaque messe y communiassent, non-seulement en esprit et par affection, mais encore par la réception sacramentelle de l'eucharistie, afin qu'ils reçussent un fruit plus abondant de ce saint sacrifice. »

Voilà l'Église qui est la même dans tous les temps. Rien ne la vieillit; rien n'altère sa pureté. Le même esprit qui l'animoit du temps de saint Justin et des autres Pères la fait encore parler dans ces derniers jours. Elle invite tous ses enfants à une communion *fréquente*. Elle souhaiteroit qu'ils n'assistassent jamais à aucune messe sans y communier. Et en effet, l'eucharistie étant instituée pour tenir la place des anciens sacrifices qu'on nommait pacifiques, où la victime étoit offerte et mangée par les assistants, on fait une espèce de violence au sacrifice de Jésus-Christ quand on s'unit au prêtre pour l'offrir, sans vouloir s'y unir aussi pour la manducation. Ce qui arrête le concile et qui le tient en crainte, c'est un chrétien à qui sa conscience reproche un « péché mortel : *sibi conscius mortalis peccati*[2]. »

XIII. Il est inutile de nous objecter qu'on voit communier souvent des personnes très-indignes de la communion. Nous répondons avec saint Augustin : « Les uns sont *corrigés comme Pierre*, et les autres *soufferts comme Judas.* » J'avoue qu'il y a beaucoup de chrétiens qui n'en portent le nom que pour le profaner et pour l'avilir. Ils sont beaucoup au-dessous des catéchumènes et des pénitents de l'antiquité. Il faudroit les faire sortir quand on célèbre les mystères; mais, pour les en exclure, il faut, selon saint Augustin, ou leur propre confession ou le jugement public. Il y a même beaucoup de personnes qui, observant une certaine régularité de vie, n'ont point les véritables sentiments de la piété chrétienne : quand on approfondit leur état, on ne voit point qu'on puisse les mettre au rang des justes qui doivent communier. Mais nous ne parlons nullement de ceux-là; il s'agit des âmes pures, humbles, dociles et recueillies, qui sentent leurs imperfections, et qui veulent s'en corriger par la nourriture céleste. Pourquoi se scandalise-t-on de les voir communier souvent? Elles sont imparfaites, me dira-t-on. Eh! c'est pour devenir parfaites qu'elles communient. Saint Ambroise ne dit-il pas que « le péché est notre plaie, » et que « notre remède est dans le céleste et vénérable sacrement? Saint Augustin ne dit-il pas que si les péchés d'un fidèle ne sont pas « tellement grands » qu'il doive être « excommunié » en cas qu'il refuse de faire pénitence, « il ne doit pas se priver du remède quotidien du corps du Seigneur? » On n'est point étonné de voir les bons prêtres dire la messe tous les jours; ils ont néanmoins leurs imperfections. Pourquoi donc se scandaliser quand on voit de bons laïques qui, pour vaincre leurs imperfections et pour

1. Sess. XXII, cap. VI. — 2. *Ibid.*, XIII, cap. VII.

mieux surmonter les tentations du siècle corrompu, veulent se nourrir tous les jours de Jésus-Christ? Si on attendoit, pour communier tous les jours, qu'on fût exempt d'imperfection, on attendroit sans fin. Dieu a voulu, comme saint Augustin le dit, que nous soyons réduits à « vivre humblement sous le joug de la confession quotidienne de nos péchés. » Saint Jean dit, sans excepter personne : « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous.... Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous faisons Dieu menteur, et la vérité n'est point en nous[1]. » Un autre apôtre nous crie : « Nous faisons tous beaucoup de fautes[2]. » Il faut donc s'accoutumer à voir des fidèles qui commettent des péchés véniels, malgré leurs désirs sincères de n'en commettre aucun, et qui néanmoins communient avec fruit tous les jours. Il ne faut pas tellement être choqué de leurs imperfections, que Dieu leur laisse pour les humilier, qu'on ne fasse aussi attention aux fautes plus grossières et plus dangereuses dont ce *remède quotidien* les préserve. Encore une fois, nous voyons que les chrétiens des premiers siècles, qui communioient tous les jours, étoient encore dans des imperfections notables. Veut-on condamner leurs communions quotidiennes et corriger l'Église primitive qui les autorisoit sans ignorer ces imperfections notoires? De plus, nous ne voyons pas que ces anciens fidèles se confessassent régulièrement de ces fautes quotidiennes, au lieu que les justes de notre temps s'en confessent souvent, pour se purifier avant la communion. Enfin les chrétiens de l'antiquité communioient dans leurs maisons et de leurs propres mains pendant les persécutions, plutôt que de ne communier pas tous les jours. Ces derniers temps ne sont pas moins périlleux. La persécution est d'autant plus dangereuse qu'elle est déguisée sous une apparence de paix, et que le tentateur nous séduit par le venin de l'orgueil et de la mollesse. L'impiété raffinée, l'illusion flatteuse, l'hypocrisie qui gagne comme la gangrène, sont plus redoutables que les glaives et les tourments. Jamais le *remède quotidien* ne fut si nécessaire.

Combien voit-on de fidèles scrupuleux qui, faute de cet aliment, ne font que languir! Ils se consument en réflexions et en efforts stériles : ils craignent, ils tremblent. Ils sont toujours en doute, et cherchent en vain une certitude qu'ils ne peuvent trouver en cette vie. L'onction n'est point en eux. Ils veulent vivre pour Jésus-Christ, sans vivre de lui. Ils sont desséchés, languissants, épuisés, et ils tombent en défaillance. Ils sont auprès de la fontaine d'eau vive, et se laissent mourir de soif. Ils veulent tout faire au dehors, et n'osent se nourrir au dedans. Ils veulent porter le pesant fardeau de la loi, sans en puiser l'esprit et la consolation dans l'oraison et dans la communion fréquente.

XIV. J'avoue qu'un sage et pieux directeur peut priver un fidèle de la communion pour un temps court, soit pour éprouver sa docilité et son humilité quand il a quelque sujet d'en douter, soit pour le préser-

1. I Joan., I, 8, 10. — 2. Jac., III, 2.

ver des piéges de quelque illusion, et de quelque attachement secret à lui-même. Mais ces épreuves ne doivent être faites que dans un vrai besoin, et doivent durer peu; il faut revenir au plus tôt à la nourriture de l'âme. On nous objecte que chacun doit faire pénitence. Mais distinguons la pénitence des justes d'avec celle des hommes coupables de péchés mortels. La pénitence est nécessaire aux justes mêmes, il est vrai; mais cette pénitence s'accorde très-bien avec la communion. Les prêtres font pénitence en disant la messe tous les jours. Les plus grands saints, en communiant de même, sont dans une pénitence continuelle. Les saints de l'antiquité faisoient pénitence, et pratiquoient la communion quotidienne.

Ne soyez donc point troublé, monsieur, par les raisonnements qu'on vous fait sur la discipline de l'ancienne Église. Laissez parler ceux qui méprisent toutes les dévotions de notre temps, et qui ne veulent suivre que les premiers siècles. Les voilà, les premiers siècles. Vous venez de les voir d'accord avec le concile de Trente. Ce concile devroit suffire pour décider, puisque l'Église est toujours la même selon les promesses. Mais enfin je vous mets l'antiquité devant les yeux. Communiez donc comme les apôtres ont fait communier les premiers fidèles, et comme les Pères ont fait communier les chrétiens des siècles suivants. Laissez raisonner ceux qui veulent tout réformer, et mangez le pain quotidien, afin que vivant de Jésus-Christ vous viviez pour lui. Laissez-vous juger, non par des réformateurs toujours prêts à se scandaliser et à critiquer tout, mais par vos pasteurs, ou par un directeur modéré et expérimenté, qui vous conduise selon l'esprit de l'Église.

Je suis, etc.

LETTRE SUR LE FRÉQUENT USAGE DES SACREMENTS DE PÉNITENCE ET D'EUCHARISTIE.

Vous m'avez fait, madame, une question à laquelle il me semble que je n'ai répondu qu'à demi, sur les confessions et sur les communions.

L'eucharistie a été instituée comme un pain, c'est-à-dire comme l'aliment le plus familier; et les Pères l'appellent le pain quotidien. Les premiers siècles rompoient tous les jours ce pain sacré avec joie et simplicité de cœur. En vain, dit saint Chrysostome, célébrons-nous les mystères, si personne n'y participe. Assister à la messe sans y participer par la communion est une action comme estropiée; c'est ne remplir qu'à demi l'intention de Jésus-Christ quand il a institué ce sacrement. Il n'y a que notre indignité qui doive nous exclure de cette communion du pain quotidien. Tous les chrétiens y sont appelés; ils font violence au sacrement quand ils s'en privent. Toute notre vie doit donc tendre à nous rendre dignes de recevoir ce pain de vie le plus souvent que nous pouvons. Il ne faut point croire avoir rempli notre devoir à cet égard, jusqu'à ce que nous puissions atteindre à la communion de tous les jours. L'eucharistie n'est offerte par le prêtre qu'afin que le fidèle en vive : ces deux actions se rapportent l'une à

l'autre, et il manque quelque chose au sacrifice quand le laïque se tient comme interdit loin des autels, n'osant manger la victime offerte pour lui.

Cependant les idées présentes sont bien éloignées de ces idées pures: on est presque mal édifié d'un prêtre qui ne dit point la messe tous les jours, et on seroit surpris de voir un laïque qui communieroit tous les jours de la semaine. Pourvu que le laïque vive en bon laïque, il peut et doit communier tous les jours, s'il est libre; comme le bon prêtre, s'il est libre, peut et doit offrir tous les jours. J'excepte seulement les personnes qui sont assujetties ou à des règles de communauté, où tout tire à conséquence, ou à des engagements du monde dans lesquels il faut garder des mesures. J'avoue aussi que les gens qui aiment leurs imperfections, et qui sont volontairement dans les péchés véniels, sont indignes de cette communion quotidienne. Mais pour les âmes simples, droites, prêtes à tout pour se corriger, dociles et humbles, c'est à elles qu'appartient le pain quotidien; leurs infirmités involontaires, loin de les exclure, augmentent leur besoin de se nourrir du pain des forts.

Rien n'est donc plus contraire à l'institution du sacrement et à l'esprit de l'Église, que de vouloir respecter l'Eucharistie en la recevant rarement : pourvu qu'on soit pur, le vrai respect est de la recevoir fréquemment. On ne peut point se dire : « Je suis pur; » mais il ne faut jamais se juger soi-même; il faut se laisser juger par un conseil pieux et modéré.

La règle pour la confession est contraire à celle de la communion. La communion est un aliment de vie; plus on peut le prendre, plus on se nourrit et on se fortifie. Au contraire, la confession est un remède; il faut tendre à en diminuer le besoin. Je sais bien que le besoin ne cessera jamais entièrement, car nous commettrons toujours des fautes en cette vie; mais du moins il faut tâcher de diminuer un besoin que nous ne pouvons faire cesser absolument.

Le pouvoir que Jésus-Christ a donné à ses ministres de lier et de délier, de remettre et de retenir les péchés, est absolu et sans restriction. Ils ne sauroient remettre les péchés secrets qu'on ne leur découvre point. Ce ministère suppose donc la déclaration des péchés, ou publique, ou du moins secrète. Voilà la confession. Quand elle n'est qu'auriculaire, c'est le moins que l'Église puisse demander; mais enfin il faut que le pécheur s'accuse. Pour le ministre, il a une puissance sans restriction pour remettre tous les péchés mortels, à plus forte raison les véniels. Il ne paroît point dans l'antiquité qu'on se confessât aussi fréquemment qu'on le fait parmi nous de ces péchés véniels. Les Pères, surtout saint Augustin, assurent qu'ils sont remis par l'Oraison dominicale, par les jeûnes de l'Église, et par les aumônes. Principalement ces péchés sont effacés par l'amour de Dieu; ce feu consume nos imperfections comme la paille; beaucoup de péchés légers sont remis à l'âme qui aime beaucoup. Nous lisons les vies de ces anciens Pères de l'Église, et leurs historiens nous racontent leur mort avec un grand détail, sans parler des fréquentes confessions de nos jours. C'est qu'ils

vivoient très-purement et qu'il ne paroît pas qu'on se confessât régulièrement en ce temps-là, quand on n'avoit à s'accuser que de ces fautes légères et vénielles qu'on n'aime point quand on aime Dieu bien sincèrement.

J'avoue que l'usage présent de l'Église est bien différent; mais ce changement de discipline ne doit pas étonner. La puissance de remettre les péchés véniels est constamment donnée au prêtre: le fidèle peut donc y avoir recours quand cet usage lui devient salutaire. Beaucoup de grands saints l'ont pratiqué avec fruit. Il y a des âmes qui se purifient admirablement par cette voie. Ce seroit une indiscrétion scandaleuse que d'ôter cette consolation et cette source de grâce à quantité de consciences délicates qui en ont besoin. Il est vrai qu'il faut craindre d'en faire une pure habitude, un appui sensible et trompeur, une décharge de cœur, sans se corriger. On croit souvent avoir tout fait en disant ses péchés; on se confie avec excès à l'efficace de l'absolution; on trouve un amusement et un ragoût d'amour-propre à parler si souvent de soi: celui à qui on parle est un confesseur qu'on a choisi, et dont on est quelquefois entêté. Autant que la confession est amère aux grands pécheurs qui la pratiquent rarement, autant devient-elle douce et commode à ces personnes dévotes qui s'y apprivoisent et qui y cherchent une certaine routine de dévotion qui tient lieu de tout.

Les confesseurs sages et fermes doivent donc discerner le besoin de leurs pénitents, et l'usage qu'ils font de leurs confessions, pour les rendre plus ou moins fréquentes. J'ose dire en général que la matière fort souvent n'est pas traitée avec assez de sérieux et de sobriété. Pour les personnes droites et éclairées, elles doivent, ce me semble, faire deux choses : l'une, de se confesser autant qu'il le faut, même au delà de leur besoins, pour le bon exemple ; l'autre, de se conformer avec respect à la discipline présente, qui est très-sainte, et de tâcher d'en tirer du fruit en se confessant avec un cœur abaissé et docile.

LETTRE SUR LA DIRECTION.

Les meilleures choses sont les plus gâtées, parce que leur abus est pire que celui des choses moins bonnes. Voilà ce qui fait que la direction est si décriée. Le monde la regarde comme un art de mener les esprits foibles et d'en tirer parti. Le directeur passe pour un homme qui se sert de la religion pour s'insinuer, pour gouverner, pour contenter son ambition; et souvent on soupçonne dans la direction, si elle regarde le sexe, beaucoup d'amusement et de misère. Tant de gens, sans être ni choisis ni éprouvés, se mêlent de conduire les âmes, qu'il ne faut pas s'étonner qu'il en arrive assez souvent des choses irrégulières et peu édifiantes.

Cependant il sera toujours vrai de dire, au milieu de toutes ces choses déplorables, que la fonction de mener les âmes à Dieu est le ministère de vie confié aux apôtres de Jésus-Christ. La direction est donc une fonction toute divine, qu'il n'est jamais permis de mépriser, quoique les hommes indignes d'une si haute fonction l'avilissent et la

déshonorent. Quelle folie de mépriser un diamant parce qu'on l'a vu enfoncé dans la boue! Après tout, Jésus-Christ n'a rien fait en vain: il a donné des pasteurs à son troupeau; et ces pasteurs doivent diriger: car le devoir du pasteur est de conduire les brebis, de les connoître, comme dit Jésus-Christ, chacune en particulier; de discerner leurs besoins, d'étudier leurs maladies, de chercher les remèdes, de supporter leurs foiblesses, de redresser celles qui s'égarent, de les rapporter sur ses épaules au bercail, de conduire les saines dans les bons pâturages, et de les défendre du loup ravisseur. Voilà le vrai directeur; et il n'en faudroit point d'autre que le pasteur même, si les pasteurs chargés de troupeaux innombrables, et quelquefois peu appliqués au travail pastoral, ne manquoient ni de temps, ni de zèle, ni d'expérience, pour mener les âmes jusqu'à la perfection de l'Évangile. Ils manquent souvent de quelqu'une de ces trois choses: c'est pourquoi on choisit, parmi les plus saints prêtres qui peuvent travailler au nom du pasteur et avec son autorité, celui qui paroît le plus propre à être l'homme de Dieu pour chacun de nous. C'est le supplément au défaut du pasteur. Voilà l'idée qu'on doit, ce me semble, avoir de la direction. Ce directeur, comme dit saint François de Sales, doit être choisi entre mille, et même entre dix mille. Il faut le chercher sage, éclairé, mortifié, expérimenté, détaché de tout, incapable de nous flatter, exempt de tout soupçon de nouveauté sur la doctrine et de tout excès dans ses maximes, mais pourtant droit, ferme, prêt à compter pour rien le monde et les grandeurs les plus éblouissantes; en un mot, qui, étant le vrai homme de Dieu, ne cherche que lui seul dans tous les conseils qu'il donne. Il est, me direz-vous, plus aisé de peindre cet homme merveilleux que de le trouver. Il est vrai; mais on le trouvera pourtant, pourvu qu'on le cherche bien. Voici la manière de le chercher.

Il faut premièrement avoir égard à la réputation publique, pour éviter ce qui n'est point approuvé. Ce n'est pas qu'il faille aller chercher les gens qui sont à la mode et qu'on voit en estime parmi les grands; mais il faut éviter ce qui est suspect ou désapprouvé par le commun des personnes sages. Les mauvaises réputations ainsi que les bonnes, quand elles sont fort répandues, ont souvent quelque fondement. Pour les gens qui ont une certain vogue, il est ridicule de les chercher: c'est porter le goût du monde et de la vanité jusque dans les choses les plus sérieuses de la religion; c'est vouloir être remarqué, se mettre au rang des personnages considérables, s'intriguer, se donner de l'appui et des liaisons; en un mot, c'est une espèce de vanité hypocrite qui éloigne de Dieu et qui éteint l'esprit de grâce. Cherchez donc un directeur loin du monde, et à qui le monde ne soit rien; qui, loin de vous en pouvoir enivrer, vous en désabuse.

Pour le trouver, informez-vous des personnes les plus simples, les plus solides, les plus éloignées des vaines apparences, et qui, par leur conduite, vous fassent espérer que leurs conseils seront bons; qu'à voir la manière dont ces personnes profitent des soins d'un directeur, vous ayez sujet de croire qu'elles l'ont bien choisi, et qu'elles sauront bien vous le dépeindre.

Il faut même voir plusieurs fois le directeur qu'on veut choisir, et l'éprouver en le consultant, pour voir si on pourra avoir l'ouverture qui est nécessaire, et si on trouvera en lui tout ce qu'on a besoin d'y trouver. Je dis qu'il faut faire cette expérience avant que de choisir, pour ne s'exposer pas à une inconstance après un choix. Il faut donc bien se garder de choisir jamais un directeur ni par complaisance, ni par politique, ni par un embarquement insensible, ni par aucune autre raison que celle de trouver l'homme de Dieu. Un choix fait par des vues humaines seroit capable de tout ruiner pour le salut. Si on étoit assez malheureux pour être tombé dans cette faute, l'unique remède seroit de rompre courageusement et de mettre sa conscience en liberté, pour chercher ailleurs un secours selon son besoin.

Mais, direz-vous, à quoi sert tout cet examen pour une personne qui n'est point capable de discerner les qualités d'un directeur? J'avoue que la plupart des gens ne sont guère capables de faire ce discernement; il faudroit désespérer pour eux d'un bon choix, si on ne comptoit que sur leurs talents naturels : mais Dieu infiniment bon supplée, quand il s'agit du choix des moyens pour aller à lui, ce qui manque dans l'esprit des hommes. Suivez simplement ce que Dieu vous mettra au cœur, après que vous vous serez humilié sous sa main et abandonné à sa conduite paternelle. La bonne volonté, la simplicité, le détachement de tout intérêt propre, la crainte de tomber dans les mains qui ne sont pas les plus propres aux desseins de Dieu, enfin la confiance en la grâce, seront vos guides; Dieu verra votre cœur, et vous donnera suivant la mesure de votre foi. Ne cherchez donc un directeur que pour mourir à vous-même sans réserve, que pour ne tenir à rien : Dieu, qui ne manque point à ceux qui ont le cœur droit, vous donnera la demande de votre cœur; l'ange Raphaël vous sera envoyé. Ce n'est point sur votre esprit que je compte; c'est sur celui de Dieu : priez sans cesse, humiliez-vous, détachez-vous de tout intérêt propre; ne laissez rien en vous qui vous rende indigne du secours que vous attendez : arrachez de votre cœur tout ce qui vous empêcheroit d'être docile à celui qui doit vous conduire, et ce conducteur ne vous sera point refusé : il viendra je ne sais comment; mais il viendra. Une conversation, un hasard, un rien vous ouvrira les yeux, et vous verrez celui que vous attendez.

Il aura ses défauts comme un autre homme : je dis des défauts naturels qui pourront rebuter et tenter contre l'obéissance; mais il faudrait n'obéir jamais aux hommes si on vouloit attendre qu'ils fussent parfaits. Il aura aussi des imperfections par rapport à la grâce : ces imperfections feront encore plus de peine; mais elles ne gâteront rien pourvu que le directeur ne les conserve point volontairement en résistant à l'esprit de grâce. Mais si ses intentions cessoient d'être pures et droites, Dieu ne permettroit pas qu'il continuât de conduire les âmes simples et recueillies qui se seroient mises de bonne foi sous sa conduite. A l'égard des légères imperfections qui restent dans les plus saints directeurs, pour les humilier, il est très-important de ne s'en scandaliser pas Ces imperfections sont souvent très-utiles; car elles rendent un homme doux, humble, petit, compatissant par sa propre expérience aux foi-

blesses de ceux qu'il conduit, patient pour attendre l'opération lente de la grâce, attentif aux moments de Dieu, incapable d'être surpris quand il trouve de l'infirmité, enfin modéré dans son zèle. C'est par le reniement exécrable de Jésus-Christ que saint Pierre, comme remarquent les Pères, devint propre à être le pasteur de tout le troupeau, et à compatir à l'infirmité de chacune de ses brebis. Pour la perfection du directeur, il est juste sans doute de la chercher; mais on ne peut ni comparer les perfections des hommes ni connoître même le fond de leur intérieur; ainsi il faut se borner aux principales marques extérieures, telles que le détachement, la vie retirée, la conduite constante dans les divers emplois, la patience, la douceur, l'égalité, la franchise, l'éloignement de tout amusement et de toute mollesse, la fermeté dans les bonnes maximes, sans âpreté et sans excès, l'expérience de l'oraison et des choses intérieures, enfin une certaine retenue pour donner le secours nécessaire aux personnes qu'il conduit, sans tomber néanmoins dans des conversations inutiles. Il ne doit jamais y avoir rien que de sérieux, de modeste et d'édifiant dans ces entretiens où il s'agit purement de la vie éternelle. Le directeur perd son autorité, avilit son ministère, s'en rend indigne, et nuit mortellement aux âmes, quand il a une conduite moins grave et moins réservée. Cette réserve n'empêche point l'ouverture de cœur, la condescendance paternelle, et la simplicité avec laquelle il doit agir pour attirer les âmes; car la véritable gravité est simple, douce, accommodante et même pleine d'une gaieté modeste. Elle est bien éloignée d'une austérité farouche ou affectée qu'on n'ose aborder. Le malheur est que les personnes lâches et molles, telles que sont souvent les femmes, trouvent trop froid et trop sec tout ce qui est sérieux et éloigné de l'amusement : elles croient qu'on ne les écoute point si on ne leur laisse dire cent choses inutiles avant que de venir à celles dont il est question. Ainsi elles se rebutent des directeurs qui leur seroient les plus utiles, et elles en cherchent qui veulent bien perdre du temps avec elles. Oh ! si elles savoient ce que c'est que le temps d'un prêtre chargé de prier pour soi-même et pour toute l'Église, de méditer profondément la loi de Dieu, et de travailler pour ramener tant de pécheurs, elles craindraient de profaner un temps si précieux, et de l'user en discours superflus. Il faut parler à l'homme de Dieu d'une manière simple, ingénue, précise et courte, songeant qu'il doit son temps à beaucoup d'autres œuvres. C'est parce qu'on n'est ni humble ni simple qu'on n'entre point d'abord en matière, et qu'on fait de si longs détours avant que de venir au but. D'ailleurs on cherche plus un commerce de vaine consolation, qu'un conseil droit et vigoureux pour aller à Dieu en mourant à soi.

Si on ne cherchoit que des conseils évangéliques, il faudroit peu de temps dans la direction. Quand il n'est question que de se taire, d'obéir, de souffrir, de se cacher, de supporter les autres sans vouloir être supporté, de résister à ses inclinations et à ses habitudes, de se conformer au cours de la Providence sur nous, de compter pour rien ses jalousie et ses délicatesses, il ne faut point tant de consultations. Peu parler et faire beaucoup, voilà le partage des âmes droites. Il y a encore moins

à consulter quand on est dans une communauté régulière; alors tout est presque réglé par les constitutions, par les excercices journaliers, et par les ordres des supérieurs. La volonté de Dieu est dans la leur : quand même ils se tromperoient ou décideroient avec passion, leurs ordres, quoique mauvais pour eux, ne laisseroient pas d'être bons pour nous, et leurs défauts nous servent souvent d'une manière plus efficace que leurs vertus à mourir à notre propre volonté. Dieu met tout en œuvre pour sanctifier ses enfants, quand ils tendent à lui avec un cœur droit.

J'ajoute que quand le supérieur ou la supérieure d'une communauté ont les qualités, la vertu et l'expérience nécessaires pour nous conduire, ils sont préférables aux gens du dehors; comme le pasteur, à choses égales, devroit être préféré à l'étranger. Il ne faut point faire un si grand mystère de la direction : c'est un conseil qu'on prend pour tendre à la perfection. Une supérieure bien morte à elle-même, et d'une expérience consommée, verra de plus près ce qu'il y a à corriger dans son inférieure; elle étudiera mieux son naturel et ses habitudes; elle lui dira des choses plus convenables à ses besoins dans ses fonctions journalières, qu'une personne de dehors qui ne la voit point agir, et qui ne sait que ce qu'elle lui dit de soi-même, suivant ses préventions. Cela n'empêche point qu'on ne demeure toujours inviolablement attaché au ministère des prêtres pour les sacrements, pour la doctrine et pour tous les cas difficiles. Je ne parle ici que des conseils de perfection, qu'une supérieure bien sainte et bien expérimentée peut quelquefois donner; comme saint François de Sales a jugé nécessaire de l'établir chez les filles de la Visitation pour éviter la multitude des directeurs de dehors, auxquels on s'attache trop quelquefois. Mais comme il arrive trop souvent qu'une supérieure, quoique excellente, n'ait point encore ce parfait détachement et cette expérience foncière dont nous parlons, il faut en ce cas avoir recours à quelque bon directeur, mais avec toute la sobriété que nous avons déjà marquée.

On me dira peut-être : Quelle nécessité de prendre un directeur, puisque la règle est un directeur par écrit, et qu'on a remis sa volonté dans les mains de ses supérieurs? Je réponds que les supérieurs ne peuvent pas toujours avoir toute l'attention nécessaire à vos besoins intérieurs : cependant il est capital de ne vous conduire pas vous-même; vous serez aveuglé sur votre intérêt ou sur une passion déguisée qui trouble votre paix. Vous ne connoissez point la source de certaines peines qui vous dégoûtent de vos devoirs, et qui vous rendent lâche dans votre état; vous avez besoin d'être soutenu et encouragé dans une croix qui vous surmonte; vous vous trouvez dans des tentations pénibles et dangereuses : dans tous ces cas, rien n'est plus dangereux que de n'écouter que soi-même. Il faut, comme je l'ai remarqué, un homme de Dieu qui supplée au défaut du pasteur, et qui s'applique à vous conduire au milieu de tant de précipices. Qui est-ce qui vous conduira et vous soutiendra? Sera-ce vous-même? Eh! c'est vous qui avez besoin de conduite, qui êtes tenté, foible, aveugle, découragé, aux prises avec vous-même; c'est de vous que vous viennent vos plus subtiles tentations; vous êtes votre plus cruel ennemi. Il vous faut quelqu'un qui n'ait ni vos

erreurs, ni vos passions, ni les penchants de votre amour-propre; quelqu'un qui soit hors de vous, qui vous aide à en sortir, et qui ait autant de zèle pour vous corriger que vous avez d'inclination secrète à vous flatter vous-même.

D'ailleurs l'oraison, qui est le canal des grâces et le commerce d'union avec Dieu, est exposée à toutes sortes de chimères et d'illusions. si vous n'y êtes conduit par une personne qui connoisse par expérience les voies de Dieu, le remède qui doit guérir toutes vos misères se changera en poison mortel. Il vous faut une direction douce et modérée mais droite et ferme, qui vous arrache à tous vos désirs, qui rabaisse votre esprit, qui vous ôte toute confiance en vous et en votre vertu; qui vous ôte toute volonté propre, et qui vous désabuse même de votre sagesse, qui vous empêche de vous arrêter aux dons de Dieu pour ne chercher que Dieu seul. Bien loin qu'un tel secours ne soit pas nécessaire, il faut s'écrier : « Hélas! que ferois-je sans lui? mais où pourrai-je le trouver? est-il sur la terre? » Dieu l'y mettra pour vous, et vous le fera trouver, si vous le méritez par la droiture de votre volonté.

O mon Dieu! si j'osois me plaindre de vous, l'unique chose que je vous reprocherois seroit que vous n'en donnez point assez à votre Église, de ces hommes. Combien qui conduisent sans science, ni piété, avec quelques apparences trompeuses! combien qui n'ont qu'une science sèche et hautaine, incapable d'entrer dans vos voies, et que vous rejetez justement! Je vous rends grâces, Seigneur, de leur cacher vos mystères de grâce, puisqu'ils sont grands et sages, et que vous ne les révélez qu'aux petits. Combien qui ont la science et la piété, mais une piété sans expérience, et qui ne connoissent que les dehors de votre maison, sans avoir jamais été attirés dans votre sanctuaire! Hélas! que de tels directeurs, avec de droites intentions, retardent et gênent les âmes, qu'ils rétrécissent toujours, pendant que l'Esprit saint veut les élargir! Mais enfin combien d'autres qui n'ont que l'expérience sans science, ou, pour mieux dire, qui présument d'avoir l'expérience sans l'avoir effectivement! Quels dangers d'illusion et d'égarement! où sont donc, ô mon Dieu, les autres, ces lampes luisantes et ardentes, posées dans votre maison pour éclairer, pour embraser vos enfants? Que le nombre en est petit! où sont-ils, et qui osera espérer de les trouver? Heureux ceux qui les trouvent! qu'ils en rendent grâces et qu'ils en profitent. Ames droites, âmes simples, où êtes-vous? Qu'on me dise où vous êtes, et je dirai où sont les bons directeurs; car c'est à vous que Dieu les donnera. Vous les ferez par vos prières; Dieu les formera exprès pour les desseins qu'il a sur vous, puisque vous êtes sans réserve livrées à sa grâce. Le reste gémira avec des secours imparfaits; mais le reste n'est pas digne de mieux. Le Père céleste donne à chacun de ses enfants selon la mesure de sa foi et de la simplicité de son abandon.

Au duc de Chevreuse.

Se tenir uni à Dieu parmi les mouvements et les embarras extérieurs; la prière continuelle est alors notre seule ressource. Espérances de Fénelon pour la duchesse de Chevreuse.

28 mai 1687.

Je suis très-aise, mon cher seigneur, d'apprendre que l'agitation du voyage a laissé Mme la duchesse dans la même situation. Il y a toujours à craindre que ces grands mouvements ne nous dérangent un peu. Mais, dans le fond, quand on se tient attaché à Jésus-Christ par la prière et par la fréquentation de ses mystères, l'agitation ne sert souvent qu'à nous affermir. Cet arbre dont parle David, qui est planté le long des eaux, et qui est profondement enraciné, selon les termes de l'Apôtre, dans l'humilité et dans la charité, n'est pas ébranlé par les vents qui arrachent les plantes sans racines. Cet arbre est même plus affermi à mesure qu'il paroît plus agité. Les occasions de vanité, de dissipation, d'ambition, de jalousie, sont pour ces âmes des occasions d'un nouveau mérite. Mais je conviens avec vous, mon cher seigneur, qu'on a besoin, dans ces rencontres, de s'observer avec grand soin et de se tenir fortement attaché à Dieu. Pour peu que Dieu se détourne de nous, pour punir notre négligence ou nos infidélités, nous nous trouvons bientôt dans l'état où étoit David au milieu de sa cour. « Hélas! je me croyois affermi dans le bien, disoit ce prince selon le cœur de Dieu; je ne serai jamais ébranlé dans mes résolutions, disois-je en moi-même; me voilà fixé pour l'éternité : « Dixi in abundantia mea : « Non movebor in æternum ; » mais vous n'avez fait que détourner vos yeux un moment, ô mon Dieu, et je suis tombé dans le trouble; « avertisti faciem tuam, et factus sum conturbatus[1]. »

Nous avons par nous-mêmes un si terrible penchant vers les biens sensibles, et nous y sommes poussés avec tant de violence par tout ce qui nous environne, que, pour peu que le Fort d'Israël cesse de nous soutenir, la chute est infaillible. Notre chemin est glissant, dit le Psaume[2], et l'ange exterminateur nous pousse de toute sa force. Qui nous peut soutenir sur le penchant d'un précipice où nous roulons déjà de nous-mêmes? C'est votre seule grâce, ô mon Dieu; c'est vous seul, ô Jésus, qui avez vaincu le monde, et en nous, et hors de nous, en répandant des douceurs infiniment plus grandes que celles qui nous séduisent. Mais cette grâce, mon cher seigneur, ne se communique, dans la voie ordinaire, que par la prière fréquente et par les sacrements. Un pauvre, dont les besoins sont continuels, et qui n'a ni force ni adresse pour y remédier de lui-même, n'a d'autre ressource que de prier continuellement, et de s'adresser à ceux qui peuvent remplir ses besoins. Faut-il donc s'étonner que Jésus-Christ et les apôtres nous ordonnent de prier continuellement et sans relâche? Quand il n'y auroit pas un précepte de le faire, notre foiblesse nous devroit suggérer cette

1. *Ps.* XXIX, 7, 8. — 2. *Ps.* XXXIV, 6

pratique. Mais, par malheur, on ne sent pas même ces besoins, quoiqu'ils soient si pressants et si importants. Pour peu que nos forces corporelles s'affoiblissent, nous le sentons promptement et bien vivement; la moindre altération dans la tête ou dans le cœur nous avertit que nous avons besoin du médecin et du remède; mais souvent nos forces spirituelles sont presque entièrement épuisées avant que nous connoissions notre mal. On attribue à un premier mouvement, à une légère négligence, à une petite foiblesse, ce qui est souvent l'effet et la marque d'une passion dominante et d'un cœur corrompu. On aime le monde et ce qui est dans le monde par une vraie affection, et l'on s'imagine qu'on n'a que des vues passagères qui ne laissent aucune impression dans le cœur. Qui est-ce qui peut discerner, mon cher seigneur, l'impression passagère que fait le monde sur une âme exposée à son commerce dangereux, d'avec l'affection permanente qu'il imprime? Qui est-ce qui peut discerner si c'est par nécessité et avec répugnance qu'il sert à la vanité, ainsi que parle l'Écriture [1], ou si c'est de bon gré et avec plaisir? Que faire donc dans cette incertitude terrible? S'humilier, gémir, prier, soupirer incessamment vers Jésus-Christ. «Averte oculos meos, ne videant vanitatem : in via tua vivifica me [2].» C'est une excellente prière pour une âme engagée dans la cour, comme David, c'est-à-dire plongée dans le milieu des attraits du monde. O mon Dieu, vérité souveraine et souverainement aimable, détournez mes yeux de la vanité qui les environne de toutes parts; et parce que leur mobilité naturelle les fait tourner incessamment vers les objets qui se présentent et qui éclatent, fixez-les, ô mon Dieu, en vous présentant vous-même, en vous faisant sentir avec cette force qui fait que les grands objets attirent uniquement notre attention et notre vue. Mais ne vous contentez pas, Seigneur, de détourner une fois mes yeux de la vanité : hélas! je rechercherois bientôt avec empressement ces misérables, mais agréables objets dont vous m'avez ôté la vue; faites-moi entrer uniquement dans cette voie de justice et de sainteté, où la vanité ne se présente plus à ceux qui vous aiment; « in via tua vivifica « me : » mettez-moi dans cette voie où l'on ne voit, où l'on n'entend, de quelque côté qu'on se tourne, que vérité et charité. Remplissez incessamment mon esprit et même mon imagination de pensées et d'images qui me portent à vous; pénétrez mon cœur de cette ineffable suavité qui attire les âmes à l'odeur de vos parfums; consacrez même mon corps par l'infusion de votre esprit et par l'attouchement de votre chair sainte, en sorte que ma chair, aussi bien que mon cœur, tressaille vers le Dieu vivant. Faites, ô Jésus, que, devenu par votre grâce, par mon baptême, par la confirmation et par l'eucharistie, votre temple, votre enfant, l'un de vos membres, la chair de votre chair, l'os de vos os, je n'aie plus d'autres mouvements que les vôtres. Que s'il n'est pas de votre providence ni de mon utilité que je sois exempt de toute tentation, empêchez au moins, ô Dieu tout-puissant, empêchez que je n'y succombe. Il est de votre gloire que vous vainquiez le démon en

1. *Rom.*, VIII, 20. — 2. *Ps.* CXVIII, 37.

moi, comme vous l'avez vaincu en vous-même. non en l'empêchant de tenter, mais en repoussant sa tentation. Mais faites donc, Seigneur, que lorsque cet esprit séducteur me tentera, ou par la sensualité, ou par la curiosité, ou par l'ambition, je ne sois non plus ébranlé que vous le fûtes dans le désert! S'il me montre la gloire du monde, en me flattant qu'il m'en fera part pourvu que je l'adore, détournez alors mes yeux de la vanité, faites-moi sentir l'illusion de ses vaines promesses, et gravez vivement et profondément au fond de mon cœur ces vérités par où vous dissipâtes la vanité de Satan, qu'il ne faut « adorer que Dieu, qu'il ne faut servir que lui seul[1]. »

Vous me pardonnerez bien, mon cher seigneur, cette petite digression. Je suis si touché du danger où je me trouve quelquefois, que je dis à Dieu tout ce qui me vient alors en pensée; et comme je ne distingue pas trop l'amour que j'ai pour mon salut de celui que j'ai pour le vôtre, vous ne devez pas être surpris que je parle pour vous comme je parle pour moi. Il faut pourtant finir, de peur que le zèle ne devienne indiscret. Aussi bien ne vous pourrois-je jamais marquer jusqu'à quel point je suis à vous.

Je ne sais si le respect et la reconnoissance que j'ai pour les personnes que j'honore et à qui je suis obligé m'impose un peu, mais je ne puis dissimuler que j'espère de voir Mme la duchesse de Chevreuse une grande sainte. Il y a tant de traces de la miséricorde de Jésus-Christ dans cette âme, qu'il achèvera infailliblement ce qu'il a commencé: oui, il l'achèvera malgré le démon et le monde, et personne ne lui arrachera cette brebis qu'il a achetée de tout son sang. Vous ne sauriez croire combien j'ai de joie dans l'espérance que je sens de voir entièrement à Dieu ceux que j'estime. Vous pourriez devenir favori, premier et unique ministre, que je n'en sentirois pas, ce me semble, une grande émotion; mais je ne puis penser, sans une joie sensible, que vous voulez être à Jésus-Christ sans réserve et sans retour.

Le comte de Montfort[2] me donne aussi, depuis quelques jours, de grandes espérances. Vous verrez du fruit, si je ne me trompe, quand vous serez de retour. Les deux petits font parfaitement bien de leur côté. O mon Dieu, prenez pour vous toute cette famille. Bonsoir! mon cher seigneur.

AU MARQUIS DE SEIGNELAY.

Éviter le partage entre Dieu et le monde: moyens d'arriver à une conversion parfaite.

(1690.)

Je rends grâces à Dieu, monsieur, de la crainte qu'il vous donne de quitter le mal sans faire le bien. Cette crainte, qu'il imprime dans votre cœur, sera le solide fondement de son ouvrage. Outre que vous ne sauriez jamais de suite, du tempérament dont vous êtes, vous soutenir contre le mal que par une fervente pratique du bien, d'ailleurs vous seriez le plus malheureux de tous les hommes, si vous entrepreniez de

1. Matth., IV, 10. — 2. Second fils du duc de Chevreuse.

vaincre vos passions sans vous unir étroitement à Dieu dans ce combat. Votre cœur seroit sans cesse déchiré; vous n'auriez ni l'ivresse des plaisirs, ni la consolation du Saint-Esprit. Il faut que votre cœur soit rempli ou de Dieu, ou du monde. S'il l'est du monde, le monde vous rentraînera insensiblement, et peut-être tout à coup, dans le fond de l'abîme. S'il l'est de Dieu, Dieu ne vous souffrira point dans une lâche tiédeur; votre conscience vous pressera; vous goûterez le recueillement; les choses qui vous ont charmé vous paroîtront vaines et frivoles; vous sentirez au dedans de vous une puissance à laquelle il faudra que tout cède peu à peu; en un mot, vous ne serez point à Dieu à demi. Si vous cherchez, par de faux tempéraments, à partager votre cœur, Dieu, qui est jaloux, rejettera avec horreur ce partage injurieux qui le met en concurrence avec sa créature, c'est-à-dire avec le néant même. Il ne vous reste donc, ou que de retomber par un affreux désespoir dans l'abîme de l'iniquité, livré à vous-même, au monde insensé et à tous vos tyranniques désirs, ou de vous abandonner sans réserve au Père des miséricordes et au Dieu de toute consolation, qui vous tend les bras malgré vos ingratitudes. Il n'y a pas de marché à faire avec Dieu; il est le maître. Il faut se donner à lui et se taire, se laisser mener, et ne voir pas même jusqu'où l'on ira. Abraham quittoit sa patrie et couroit vers une terre étrangère sans savoir où il alloit. Imitons son courage et sa foi. Quand on se fait des règles et des bornes dans sa conversion, on marche sous sa propre conduite; quand on se donne à Dieu sans ménagement, on rend Dieu, pour ainsi dire, le garant de tout ce qu'on fait. Revenez, monsieur, comme l'enfant prodigue; formez au fond de votre cœur cette invocation pleine de confiance : « O père, j'ai péché contre le ciel et contre vous [1] ! » Il n'est pas possible d'éviter les déchirements de cœur que vos passions vous feront sentir avant que d'être étouffées. Vous sentirez tous les plaisirs en foule qui viendront vous tirer, comme saint Augustin le dit lui-même [2]; vous les entendrez qui vous diront d'une voix secrète : « Quoi donc ! vous nous dites un éternel adieu ! vous ne nous verrez plus ! et toute votre vie ne sera plus que gêne et tristesse ! » Voilà ce qu'ils diront; mais Dieu parlera aussi à son tour : il vous fera sentir la joie d'une conscience purifiée, la paix d'une âme que Dieu réconcilie avec lui, et la liberté de ses vrais enfants. Vous n'aurez plus de ces plaisirs furieux qui enivrent l'âme, qui lui font oublier son malheur à force de l'étourdir; mais vous aurez ce calme intérieur et ce témoignage consolant qui soutient contre toutes les peines : vous serez d'accord avec vous-même; vous ne craindrez plus de rentrer au dedans de vous : au contraire, vous y trouverez la véritable paix; vous n'aurez ni à craindre ni à cacher; vous aimerez tout ce que vous ferez, puisque vous aimerez la volonté de Dieu qui vous y déterminera; vous ne voudrez plus aucune des choses que Dieu ne vous donnera point; vous porterez dans votre cœur une source inépuisable de consolation et d'espérance contre tous les maux de la vie. Ainsi, les maux se changeront en biens;

1. Luc., xv, 18. — 2. *Confess.*, lib. VIII, cap. xi, n. 26.

les maladies, les contradictions, les travaux épineux, la mort même, tout deviendra bon, car tout se tourne à bien, comme dit saint Paul[1], pour ceux qui aiment Dieu. Eh! pourquoi ne l'aimeriez-vous pas, puisqu'il vous aime tant? Avez-vous trouvé quelque chose de plus doux à aimer et de plus digne de votre amour? Le fantôme du monde va s'évanouir; cette vaine décoration disparoîtra bientôt; l'heure vient, elle approche, la voilà qui s'avance, nous y touchons déjà; le charme se rompt, nos yeux vont s'ouvrir; nous ne verrons plus que l'éternelle vérité. Dieu jugera sa créature ingrate. Tous ces insensés qui passent pour sages seront convaincus de folie; mais nous, qui aurons connu et goûté le don de Dieu, nous laisserons-nous envelopper dans cette condamnation? Mais vous, monsieur, fermerez-vous votre cœur, ou ne l'ouvrirez-vous qu'à demi, pendant que Dieu vient lui-même avec tant de patience vous le demander tout entier? Quel est, dit Jérémie, de la part de Dieu[2], l'époux qui n'a horreur de son épouse, quand il la voit infidèle courir avec impudence après des amants? Croyez-vous, dit-il, que l'époux la reprenne, si elle revient à lui après tant d'abominations? Et moi, continue-t-il, « ô mon épouse, ô fille d'Israël, quoique tu aies abandonné mon alliance, quoique tu aies violé scandaleusement la foi nuptiale, quoique tu aies couru dans tous les chemins après des amants étrangers, reviens, reviens, ô mon épouse, et je suis prêt à te recevoir. » Voilà, monsieur, ce que fait le Dieu jaloux. Sa patience et sa bonté vont encore plus loin que sa jalousie. Mais s'il vous attend avec amour, il veut que votre retour soit plein de fidélité et de courage. Entrons maintenant dans le détail des dispositions et des règles dont vous avez besoin.

Pour les dispositions, la principale est l'amour de Dieu. Il n'est pas question d'un amour affectueux et sensible; vous ne pouvez point vous le donner à vous-même; cet amour n'est point nécessaire : Dieu le donne plus souvent aux foibles pour les soutenir par le goût, qu'aux âmes fortes qu'il veut mener par une foi plus pure. Souvent même on se trompe dans cet amour; on s'attache au plaisir d'aimer, au lieu de ne s'attacher qu'à Dieu seul; et quand le plaisir diminue, cette piété de goût et d'imagination se dissipe, on se décourage, on croit avoir tout perdu, et on recule. Si Dieu vous donne ce goût pour vous faciliter les commencements de votre retour, il faut le recevoir; car il sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Mais s'il ne vous le donne point, n'en soyez pas en peine; car le vrai et pur amour de Dieu consiste souvent dans une volonté sèche et ferme de lui sacrifier tout : alors on le sert bien plus purement, puisqu'on le sert sans plaisir, et sans autre soutien que le renoncement à soi-même. Jésus-Christ au Jardin étoit triste jusqu'à la mort, et sa répugnance pour le calice que son père lui présentoit lui coûta une sueur de sang. Quelle consolation dans cet exemple! Combien étoit-il éloigné d'un goût sensible! Cependant il dit : « Que votre volonté se fasse et non la mienne[3]! » Disons-le comme lui dans nos sécheresses, et demeurons en paix sous la main de Dieu.

1. *Rom.*, VIII, 28. — 2. Jérém., III. — 3. Luc., XXII, 42.

Souvenez-vous, monsieur, que vous ne méritez point les joies des âmes pures qui ont toujours suivi pas à pas l'Époux. Combien l'avez-vous fait attendre à la porte de votre cœur! Il est juste qu'il se fasse un peu attendre à son tour.

Les distractions que vous aurez dans la prière ne doivent point vous étonner; elles sont inévitables après tant d'agitations et de dissipations volontaires; mais elles ne vous nuiront point, si vous les supportez avec patience. L'unique danger que j'y crains est qu'elles ne vous rebutent. Qu'importe que l'imagination s'égare et que l'esprit même s'échappe en mille folles pensées, pourvu que la volonté ne s'écarte point, et qu'on revienne doucement à Dieu sans s'inquiéter, toutes les fois qu'on s'aperçoit de sa distraction? Pourvu que vous demeuriez dans cette conduite douce et simple, vos distractions mêmes se tourneront à profit, et vous en éprouverez l'utilité dans la suite, quoique Dieu la cache d'abord. La prière doit être simple, beaucoup du cœur, très-peu de l'esprit: des réflexions simples, sensibles et courtes, des sentiments naïfs avec Dieu, sans s'exciter à beaucoup d'actes dont on n'auroit pas le goût. Il suffit de faire les principaux de foi, d'amour, d'espérance et de contrition, mais tout cela sans gêne, et suivant que votre cœur vous y portera. Dieu est jaloux de la droiture du cœur; mais autant qu'il est jaloux sur cette droiture, autant est-il facile et condescendant sur le reste. Jamais ami tendre et complaisant ne le fut autant que lui. Pour votre prière, vous pouvez la faire sur les endroits des Psaumes qui vous touchent le plus. Toutes les fois que votre attention se relâche, reprenez le livre, et ne vous inquiétez pas. L'inquiétude sur les distractions est la distraction la plus dangereuse.

Rien n'est meilleur que de vous défier de vous-même. C'est le fruit que vous devez tirer de vos chutes. C'est pour vous humilier que Dieu a permis qu'elles aient été si fréquentes, si longues, si profondes; et après tant de grâces reçues autrefois, vous aviez plus de besoin qu'un autre de tomber de bien haut, parce qu'il faut abaisser votre hauteur, qui est extrême, et écraser votre orgueil, qui se relèveroit toujours. Mais la défiance de vous-même ne doit pas diminuer la confiance en Dieu. La défiance de vous-même doit opérer la fuite des occasions de rechute. Elle doit vous engager à prendre un genre de vie précautionné contre vous-même et contre vos amis; mais elle ne doit pas vous faire douter du secours de Dieu. S'il vous a cherché et poursuivi pendant que vous le fuyiez, et que vous bouchiez vos oreilles de peur d'entendre sa voix qui vous appeloit, combien plus vous mènera-t-il pas à pas, maintenant que vous revenez à lui! Ne craignez rien, monsieur; vous ferez la joie de tout le ciel dans votre retour. Gardez-vous donc bien de vous inquiéter sur la confiance de votre conversion et sur les moyens de la cacher, de peur qu'elle n'éclate, et qu'ensuite elle ne se tourne en scandale. Cela arriveroit infailliblement si vous comptiez sur vos forces. Votre courage, tout grand qu'il est, seroit ce roseau brisé dont parle l'Écriture; au lieu de vous soutenir, il perceroit votre main. Mais abandonnez-vous à Dieu; ne faites rien d'éclatant, mais aussi ne rougissez point de l'Évangile: cette mauvaise honte em-

pêcheroit que Dieu ne bénît votre retour; je la craindrois cent fois plus que votre fragilité. Ne craignez point d'être déshonoré si vous abandonnez Dieu encore une fois, car alors vous le mériteriez bien; ce déshonneur seroit le moindre malheur de votre état. Ne faites donc rien qui paroisse trop; mais aussi ne vous occupez point de cacher le bien que vous voulez faire. Laissez à Dieu le soin d'arranger tout, et contentez-vous d'une conduite commune. Il faut, dès le premier jour, retrancher tout ce qui peut scandaliser. N'espérez pas de pouvoir vous cacher longtemps à vos domestiques et à vos amis, quand ils verront les scandales ôtés, et qu'en même temps vous ferez les actions qu'un chrétien ne peut se dispenser de faire sans scandale. Il faut entendre la messe modestement; il faut parler avec retenue et modération. Tout cela fera d'abord conclure que vous revenez au moins à une vie réglée; et vous pouvez compter que le public, toujours excessif dans ses jugements, en conclura que vous revenez à la dévotion. Mais qu'importe? Laissez-le dire, et contentez-vous de ne rien montrer que ce qu'on ne sauroit cacher. Dieu portera le fardeau pour vous, et son ange aura soin que vous ne heurtiez pas même du pied contre les pierres semées dans votre chemin. Le principal est de ne regarder jamais derrière soi. Coupez tous les chemins par où ce qui pourroit vous attendrir reviendroit allumer le feu. La moindre chose rouvriroit toutes les plaies et les envenimeroit. Qu'aucun domestique ni ami n'ose vous donner des lettres ou vous lire des choses touchantes de la part des personnes.... Il vous est aisé, avec l'autorité que vous avez, de couper court là-dessus; il n'y a qu'à le vouloir : et vous devez le vouloir comme votre salut éternel, puisque vous ne pouvez le faire que par cette voie.

Ce qui m'embarrasse le plus n'est ni votre promptitude contre vos domestiques, ni vos oppositions pour les gens qui vous traversent; ce que je crains pour vous, c'est votre hauteur naturelle et votre violente pente aux plaisirs. Je crains votre hauteur, parce que vous ne pouvez être à Dieu et vous remplir de son esprit qu'autant que vous vous viderez de vous-même et que vous vous mépriserez sincèrement. Dieu est jaloux de sa gloire, et celle des hommes l'irrite. « Il résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles[1]. » « Il dessèche, dit encore l'Écriture[2], les racines des nations superbes. » Vous voyez qu'il les dessèche, c'est-à-dire qu'il les fait mourir jusqu'à la racine. Si vous n'êtes petit devant Dieu, si vous ne renoncez à la gloire mondaine, il ne vous bénira jamais. Pour la pente aux plaisirs, elle me feroit trembler pour vous, si je n'étois bien persuadé que Dieu ne commence son œuvre que pour l'achever. Vous êtes environné de gens de plaisir; tout ne respire chez vous que l'amusement et la joie profane : tous les amis qui ont votre confiance ne sont pleins que de maximes sensuelles; ils sont en possession de vous parler suivant leurs cœurs corrompus. Par nécessité il faut changer de ton. Demandez donc à Dieu un front d'airain contre l'iniquité : demandez-lui cette bouche et cette sagesse qu'il a promises aux siens pour les rendre victorieux de la sagesse

1. Jac., IV, 6. — 2. *Eccli.*, X, 18.

mondaine. Il n'est pas question de prêcher ni de baisser les yeux; mais il s'agit de se taire, de tourner ailleurs la conversation, de ne témoigner nulle lâche complaisance pour le mal, de ne rire jamais d'une raillerie libertine ou d'une parole impure. Qu'on croie tout ce qu'on voudra, il faut prendre le dessus; c'est à quoi doit vous servir l'autorité de votre place et de vos talents naturels. Mais souvenez-vous, monsieur, que, si vous vous laisser entamer, vous êtes perdu. Un faux ménagement entre Dieu et le monde ne contentera ni Dieu ni le monde. Vous serez rejeté de Dieu; le monde vous entraînera, et rira de vous voir rentraîné dans ses piéges. Ce qui vous préservera de ce malheur sera une conduite droite, pleine de confiance en Dieu et de renoncement aux considérations humaines.

Pour le changement de votre cœur, voici ce qui est essentiel et que je vous demande au nom de Dieu; c'est que vous soyez pleinement résolu de faire deux choses : la première, de recevoir sans hésiter toutes les lumières que Dieu vous donnera peut-être dans la suite, pour aller plus loin que vous ne vous proposez d'aller d'abord; par exemple, promettez à Dieu de bonne foi que si vous ne connoissez pas encore tout ce que vous lui devez, soit pour la réparation des scandales ou des injustices, soit pour l'usage de vos biens et de votre autorité, vous ne fermerez jamais les yeux à la lumière, et qu'au contraire vous serez ravi d'avancer toujours dans la connoissance de vos devoirs. La seconde chose est une ferme et sincère résolution de suivre toujours, quoi qu'il vous en coûte, la lumière que Dieu vous donnera; en sorte que s'il vous découvre dans la suite plus de devoirs à remplir et plus de victoires à remporter sur vous, vous ne résisterez jamais au Saint-Esprit, mais qu'au contraire vous foulerez aux pieds tous les obstacles, pour ne jamais manquer à Dieu. Moyennant ces deux dispositions, j'espère que vous marcherez sur des fondements inébranlables, et que nous n'aurons point la douleur de vous voir chanceler dans la voie du salut.

Il reste maintenant à dire deux mots sur les choses que vous avez à faire extérieurement, et sur le réglement de piété que vous pouvez prendre. Parlez, monsieur, à Mme la M. de S. (marquise de Seignelay) comme vous l'avez résolu, et faites-le tout au plus tôt : cette démarche sera très-agréable à Dieu; elle sera une source de grâce pour votre conduite.

Votre règlement sur la piété ne doit pas être maintenant tel qu'il sera dans la suite quand votre santé sera rétablie. Maintenant contentez-vous de prendre le matin, où vous vous portez mieux et où vous avez moins de visites, quelques passages des Psaumes, que vous choisirez selon votre goût : occupez-vous-en de la manière qui est déjà marquée dans cette lettre, et passez dans cette occupation environ un quart d'heure si vous le pouvez. Si votre santé ne vous le permet pas, faites-le à plusieurs reprises, dans les heures de la journée où vous aurez moins d'indisposition et d'embarras. Lisez aussi ou faites-vous lire par M. le D. de Ch. (duc de Chevreuse) un chapitre de l'*Imitation* chaque jour. Ne craignez point de l'interrompre quand vous vous trouverez fatigué : vous pouvez reprendre dans la suite. Au reste, ce que

je crois qui vous convient le plus, c'est d'élever de temps en temps votre cœur à Dieu sans aucune contention d'esprit et avec une pleine confiance. Le temps de la maladie vous est favorable; car c'est une espèce de retraite forcée, qui met à l'abri des conversations profanes, et qui assemble autour de vous les gens de bien de votre famille. Un peu de conversation chrétienne avec M. le D. de Ch. vous fortifiera beaucoup dans vos bons sentiments. On a besoin d'être aidé dans un si pénible retour. La confiance même soulage, et élargit le cœur pour y faire entrer les choses de Dieu. Je le prie sans cesse, monsieur, de vous soutenir par sa main toute-puissante contre le monde et contre vous-même. Vous me paroissez dans votre lit comme Saul abattu et prosterné aux portes de Damas. Jésus-Christ, que vous avez abandonné et outragé, vous dit : « Saul, pourquoi me persécutes-tu? il est dur de résister à l'aiguillon. » Dites-lui : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse[1]? » Il fera de vous un vaisseau d'élection pour porter son nom.

AU MÊME.

Il expose ses principes de spiritualité et prévient les mauvaises conséquences qu'on pourroit en tirer contre son intention.

26 novembre 1693.

Je voudrois bien, madame, réparer le mal que j'ai fait à Mme de La Maisonfort. Je comprends que je puis lui en avoir fait beaucoup avec une très-bonne intention. Elle m'a paru scrupuleuse et tournée à se gêner par mille réflexions subtiles et entortillées : ce qui paroît nécessaire aux esprits de cette sorte devient fort mauvais dès qu'on le prend de travers, et qu'on ne le prend pas dans toute son étendue et avec tous ses correctifs. Quand vous le jugerez à propos, j'expliquerai à fond, autant que je le pourrai, dans une lettre, les cas dans lesquels les maximes de mes écrits, quoique vraies et utiles en elles-mêmes pour certaines gens, deviennent fausses et dangereuses pour d'autres à l'égard desquels elles sont déplacées. Je marquerai aussi les bornes qu'elles doivent avoir pour les personnes mêmes à qui elles conviennent davantage. Pour peu qu'on les pousse trop loin, on les rend pernicieuses, et on en fait une source d'illusion. Il y a longtemps que j'ai eu l'honneur de vous dire, madame, non-seulement qu'on pouvoit abuser de ces maximes, mais encore que je savois très-certainement que plusieurs faux spirituels en abusoient d'une étrange façon. C'est pour cela que j'ai toujours souhaité que vous ne montrassiez point à Saint-Cyr ce que j'écrivois pour vous et pour d'autres personnes incapables d'en faire un mauvais usage. Les personnes foibles ne prennent de ces vérités que certains morceaux détachés selon leur goût, et elles ne voient pas que c'est s'empoisonner soi-même, que de prendre pour soi le remède destiné à un autre malade d'une maladie toute différente, et de n'en prendre que la moitié. Quand on ne prendra que la liberté de ne réfléchir point sur soi-même, sous prétexte de s'oublier et de se re-

1. *Act.*, IX, 4, 5, 6.

noncer, on tournera cette liberté en libertinage et égarement. Le *qu'importe* étouffera tous les remords et tous les examens : si on ne tombe pas dans des maux affreux, du moins on sera indiscret, téméraire, présomptueux, irrégulier, immortifié, incompatible, et incapable d'édifier son prochain. Mais la liberté fondée sur le vrai renoncement à soi-même est un assujettissement perpétuel aux signes de la volonté de Dieu, qui se déclare en chaque moment; c'est une mort affreuse dans tout le détail de la vie, et une entière extinction de toute volonté propre, pour n'agir et pour ne vouloir que contre la nature. Le *qu'importe* bien entendu retranche tous les retours intéressés sur soi-même, qui sont le plus grand soulagement de l'amour-propre dans la pratique de la vertu la plus avancée. En retranchant ces retours inquiets et intéressés d'amour-propre, c'est de s'appliquer à une vigilance simple et de pur amour, qui ne donne jamais rien ni à la paresse ni à l'inquiétude de la nature, car la nature est tout ensemble inquiète et paresseuse; elle s'agite beaucoup, et ne travaille point de suite régulièrement. Le pur amour veille pour la faire agir, sans se tourmenter; et c'est dans cette action fidèle et tranquille que le pur amour est sans présomption. Qu'importe pour les réflexions vaines sur soi-même, par lesquelles l'amour-propre voudroit troubler la paix de l'âme? Rien n'est si vrai et si bon que ce *qu'importe :* mais il peut devenir faux, insensé et scandaleux; il n'y a qu'un pas à faire, et ce pas jette dans l'égarement. Mais l'erreur de ceux à qui le *qu'importe* ne convient pas, et qui en abusent, n'empêche pas qu'il ne soit vrai et bon en lui-même, quand il est pris dans toute l'étendue de son vrai sens par ceux à qui il convient. Il y a en notre temps des gens qui gâtent ces maximes, parce qu'ils les prennent pour eux, quoiqu'elles ne leur conviennent point. Il y en a d'autres dans une autre extrémité, qui, voyant dans les premiers le mauvais usage de ces maximes, se préviennent contre les maximes mêmes, et, faute d'expérience, poussent trop loin leur zèle avec de saintes intentions. Peut-être que moi qui parle, je suis plus prévenu qu'un autre, et que je favorise trop une spiritualité extraordinaire. Mais je ne veux en rien pousser la spiritualité au delà de saint François de Sales, du bienheureux Jean de la Croix, et des autres semblables que l'Église a canonisés dans leur doctrine et dans leurs mœurs. Je condamnerois peut-être plus sévèrement qu'un autre tout ce qui iroit au delà; je ne permettrois pas même l'impression de certaines choses, quoique je les crusse bonnes à un certain nombre de gens, et véritablement conformes à la doctrine de ces saints. Quelque respect et quelque admiration que j'aie pour sainte Thérèse, je n'aurois jamais voulu donner au public tout ce qu'elle a écrit. Enfin je voudrois tout examiner, faire expliquer rigoureusement jusqu'aux moindres choses susceptibles de deux sens, laisser peu de choses écrites pour le public, tenir surtout les femmes pieuses et les filles de communautés dans une grande privation des ouvrages de spiritualité élevée, afin que la simple pratique et la pure opération de la grâce leur enseignât ce qu'il plairoit à Dieu de leur enseigner lui-même, et qu'ainsi l'ignorance des livres préservât de l'entêtement et de l'illusion.

Voilà, madame, devant Dieu, ce que je pense; je le dis comme si j'allois dans ce moment paroître devant lui. Mme de La Maisonfort ne me doit pas croire, si elle ne me croit quand je parle ainsi. Elle peut voir par là combien je blâme les moindres mystères et les moindres détours, sans blâmer le fond des choses: combien je lui souhaite la docilité dont elle a besoin vers vous et vers ses supérieures; combien je déteste tout raffinement d'oraison et de spiritualité, qui affoiblit, même indirectement, le goût de la régularité, de l'obéissance, et de la confiance ingénue à ceux qui représentent Dieu dans la communauté. Quand je verrois en secret Mme de La Maisonfort, je ne lui dirois pas ces vérités moins fortement que je ne le fais par cette lettre, et que je ne l'ai toujours fait quand je l'ai vue seule à seul. Ainsi une visite n'ajouteroit rien au contenu de cette lettre; vous pouvez, madame, la lui montrer, si vous le jugez à propos.

Au marquis de Seignelay.

Comment on peut conserver la présence de Dieu au milieu des croix.

Vous demandez, monsieur, un moyen de conserver la présence de Dieu au milieu des croix. Pour moi, j'espère que vous sentirez combien les croix sont elles-mêmes propres à nous tenir dans la fréquente présence de Dieu. Qu'y a-t-il de plus naturel, quand on souffre, que de chercher du soulagement? mais quel soulagement et quelle consolation ne trouve-t-on pas dans la souffrance, quand on se tourne avec amour du côté de Dieu! Quand vos maux vous pressent, vous envoyez chercher les médecins et les personnes de votre famille que vous croyez les plus propres à vous soutenir : appelez de même à votre secours le médecin d'en haut, qui peut d'autant mieux connoître et guérir vos maux, que c'est lui qui les a faits par miséricorde. Appelez l'unique ami, le vrai consolateur, le père tendre, qui vous portera dans son sein, et qui vous donnera ou l'adoucissement de vos maux, ou le courage de les souffrir patiemment dans toute leur amertume. Oh! qu'il est doux de sentir une telle ressource en Dieu, et de savoir qu'elle ne peut jamais nous manquer! Il est toujours tout prêt à nous entendre; il sait mieux que nous-mêmes tout ce que nous souffrons. C'est lui qui nous fait souffrir, parce qu'il veut nous épargner d'autres souffrances éternelles, que nous méritions. C'est lui qui forme en nous le cri par lequel nous l'appelons à notre secours. « Ce cri, dit-il dans l'Écriture [1], ne sera pas encore formé dans votre bouche, et déjà je l'entendrai pour me hâter de vous secourir. » Si quelquefois il paroît lent à nous délivrer et à nous venir consoler, c'est qu'il nous fait ce que Jésus-Christ fit à Lazare qu'il aimoit tendrement : il attendit tout exprès plusieurs jours, pour le laisser mourir, et pour avoir lieu de le ressusciter. Dieu paroît lent pour vous guérir, parce qu'il veut vous livrer à vos maux, afin que vous mouriez à vous-même et à la vie corrompue du siècle. Quand tous vos dé-

1. Isai., LXV, 24.

sirs seront bien amortis, quand votre orgueil sera dans la poussière du tombeau, quand vous commencerez à être insensible à la mauvaise honte et à la pernicieuse complaisance pour les amis libertins; quand vous aurez tout sacrifié à Dieu sans nulle réserve, et que le vieil homme n'aura plus ni espérance ni ressource, alors j'espère que Dieu manifestera sa gloire : il vous rendra une vie pure et digne de lui; il vous montrera au monde comme Lazare ressuscité, non pour rentrer dans une vie lâche, vaine et profane, mais pour être aux yeux du monde incrédule comme un signe des merveilles de Dieu, qui convainque les incrédules, qui fasse taire l'iniquité la plus maligne, et qui encourage les pécheurs à se convertir.

Cependant, monsieur, dites à Dieu dans vos douleurs : « Mon Dieu, je m'oublierois moi-même plutôt que de vous oublier : *Memor fui Dei et delectatus sum*[1]. Mes maux sont inévitables; car je ne puis me dérober aux coups de votre juste et toute-puissante main. Il faut donc que je souffre, puisque j'ai péché, et que la sentence de ma punition est partie d'en haut. Il n'est plus question que de souffrir avec le désespoir d'une âme livrée à sa propre foiblesse, ou avec la consolation d'espérer en vous; avec le trouble de l'amour-propre poussé à bout par la douleur, ou avec la paix de votre amour et de la confiance en vos éternelles bontés. » L'impatience ne délivre d'aucun mal; au contraire, c'est un mal très-cuisant que l'on ajoute à tous les autres pour s'accabler. La résignation n'augmente point les maux qu'on souffre; elle les adoucit, elle les charme même, pour ainsi dire, en découvrant les biens infinis cachés sous ces maux. Je ne vous propose donc, monsieur, de vous jeter entre les bras de Dieu, que pour y trouver le plus doux de tous les remèdes. Comptez que c'est moins un sacrifice de votre volonté dans les douleurs, qu'un adoucissement de vos douleurs mêmes. Si vous vous accoutumez peu à peu à chercher en Dieu avec confiance tout ce qui vous manque en vous-même, vous vous ferez peu à peu une douce et heureuse habitude de vous tourner vers lui, toutes les fois que vos maux vous presseront, comme un petit enfant se retourne vers le sein de sa nourrice toutes les fois qu'il voit quelque objet qui l'effraye, ou qu'il sent quelque peine. Ce qui vous rend ce retour vers Dieu difficile, c'est que vous le faites avec effort, sans avoir une certaine confiance pleine et simple, et plutôt pour vous sacrifier avec douleur, que pour chercher la consolation de votre cœur. Dieu veut que vous soyez plus libre avec lui. Tournez-vous donc vers lui, moins pour lui donner que pour recevoir de lui; car vous ne lui donnerez qu'autant qu'il vous donnera. Ouvrez-lui à tout moment votre cœur; vous recevrez la patience avec l'amour. Quand la patience vous échappe dans vos douleurs, vous pouvez recourir à Dieu afin qu'il vous soutienne, comme vous appelleriez quelqu'un à votre secours pour vous décharger d'une partie d'un fardeau accablant. Quand il vous arrive de succomber à la tentation d'impatience, n'ajoutez pas à ce mal celui de vous décourager. S'impatienter contre son impatience, c'est envenimer

1. *Ps.* LXXVI, 4.

sa plaie : il faut au contraire lever les yeux vers le médecin, et lui montrer toute la profondeur de sa plaie, afin qu'il y verse le baume pour la guérir. Demeurez tranquille et humilié sous la main de Dieu, à la vue de votre hauteur, de votre impatience, de vos délicatesses et de vos chagrins. Rien n'est plus propre à vous confondre que la réflexion que Dieu vous a fait faire. Vous n'avez qu'un seul moyen de pratiquer la vertu, qui est de souffrir avec paix et douceur; toutes les autres occasions de sacrifice vous sont ôtées. Vous n'avez ni le piége des affaires, ni la séduction des compagnies et des conversations profanes : vous êtes renfermé avec une famille chrétienne, et il ne vous reste plus qu'à souffrir. Vous le faites si mal que cela seul doit suffire pour vous ôter toute confiance en vous-même. Combien d'innocents qui souffrent des maux plus grands que les vôtres, et qui n'ont aucun des soulagements que vous avez, quoique vous n'en méritiez aucun! Demeurez souvent devant Dieu à repasser doucement toutes ces choses. Un mot d'un psaume ou de l'Évangile, ou de quelque autre endroit de l'Écriture qui vous aura touché, suffira pour élever de temps en temps votre cœur vers Dieu. Mais il faut que ces élévations de cœur soient faciles, courtes, simples et familières; vous pouvez même les faire au milieu des gens qui sont avec vous, sans que personne s'en aperçoive. D'ailleurs vous avez un avantage que vous ne devez pas laisser perdre, qui est de parler de piété avec les personnes de votre famille qui en sont pleines. Quand ces petites conversations se font par épanchement de cœur, et avec une entière liberté, elles nourrissent l'âme, elles la fortifient, elles l'encouragent, elles la rendent robuste dans les croix, elles la soulagent dans ses tentations d'accablement; elles élargissent un cœur serré par la peine, elles le tiennent dans une certaine paix qu'on ne goûte presque jamais lorsqu'on demeure renfermé en soi-même. Pour les lectures et les prières, vous devez les faire très-courtes; car, en l'état où vous êtes, on ne sauroit ménager trop votre esprit et votre corps. De courtes, simples et fréquentes élévations de cœur à Dieu sur quelque passage touchant, vous feront plus de bien que les applications suivies à un sujet particulier. Vous pouvez laisser parler votre famille et vos amis, et vous contenter d'écouter. Pendant qu'on écoute la conversation, le cœur ne laisse pas de se recueillir souvent sur les choses intérieures, et il se nourrit de Dieu en secret. Le silence est très-nécessaire et à votre corps et à votre âme. C'est dans le silence et dans l'espérance, comme dit l'Écriture[1], que sera votre force.

AU MÊME.

Exhortation au recueillement : réprimer l'activité naturelle, et la curiosité de l'esprit.

1699.

Ce que je souhaite le plus pour vous est le recueillement et la cessation un peu fréquente de tout ce qui dissipe. L'action de l'esprit, quand

1. Isai., xxx, 15.

elle est continuelle et sans ordre absolu de Dieu, dessèche et épuise l'intérieur. Vous savez que Jésus-Christ écartoit ses disciples de la foule des peuples, et qu'il suspendoit les fonctions les plus pressées. Il laissoit même alors languir la multitude qui venoit de loin, et qui attendoit son secours; quoiqu'il en eût pitié, il se déroboit à elle, et disoit à ses apôtres : « Requiescite pusillum[1]. » Trouvez bon que je vous en dise autant de sa part. Il ne suffit pas d'agir et de donner, il faut recevoir, se nourrir, et se prêter en paix à toute l'impression divine. Vous êtes trop accoutumé à laisser votre esprit s'appliquer. Il vous reste même une habitude de curiosité insensible. C'est un approfondissement, un arrangement, une suite d'opérations, soit pour remonter aux principes, soit pour tirer les conséquences.

J'aimerois mieux vous voir amuser à quelque bagatelle qui occuperoit superficiellement l'imagination et les sens, et qui laisseroit votre fond vide pour y entretenir une secrète présence de Dieu. Un simple amusement ne tient point de place dans le fond; mais le travail sérieux, quoiqu'il paroisse plus solide, est plus vain et plus dangereux quand il revient trop souvent, parce qu'il nourrit la sagesse humaine, dissipe le fond, et accoutume une âme à ne pouvoir être en paix. Il lui faut toujours des ébranlements et de l'occupation par rapport à elle-même. Les esprits appliqués auroient autant de peine à se passer d'application, que les gens inappliqués auroient de peine à mener une vie appliquée.

Faites donc jeûner votre esprit avide; faites-le taire; ramenez-le au repos. « Requiescite pusillum. » Les affaires n'en iront que mieux; vous y prendrez moins de peine, et Dieu y travaillera davantage. Si vous voulez toujours tout faire, vous ne lui laisserez la liberté de rien faire à sa mode. Oh! qu'il est dangereux d'être un *ardélion* de la vie intérieure! Au nom de Dieu, « vacate, et videte quoniam ego sum Deus[2] : » c'est là le vrai sabbat du Seigneur. Cette cessation de l'âme est un grand sacrifice.

Au vidame d'Amiens.

Il lui apprend la manière de s'occuper dans l'oraison.

31 mai 1707.

Vous me demandez, monsieur, la manière dont il faut prier et s'occuper de Dieu pour s'unir à lui, et pour se soutenir contre les tentations de la vie. Je sais combien vous désirez de trouver, dans ce saint exercice, le secours dont vous avez besoin. Je crois que vous ne sauriez être avec Dieu dans une trop grande confiance. Dites-lui tout ce que vous avez sur le cœur, comme on se décharge le cœur avec un bon ami sur tout ce qui afflige ou qui fait plaisir. Racontez-lui vos peines, afin qu'il vous console; dites-lui vos joies, afin qu'il les modère; exposez-lui vos désirs, afin qu'il les purifie; représentez-lui vos répugnances, afin qu'il vous aide à les vaincre; parlez-lui de vos tentations, afin qu'il vous précautionne contre elles; montrez-lui toutes les plaies de votre

1. Marc., VI, 31. — 2. *Ps.* XLV, 11.

cœur, afin qu'il les guérisse. Découvrez-lui votre tiédeur pour le bien, votre goût dépravé pour le mal, votre dissipation, votre fragilité, votre penchant pour le monde corrompu. Dites-lui combien l'amour-propre vous porte à être injuste contre le prochain; combien la vanité vous tente d'être faux, pour éblouir les hommes dans le commerce; combien votre orgueil se déguise aux autres et à vous-même. Quand vous lui direz ainsi toutes vos foiblesses, tous vos besoins et toutes vos peines, que n'aurez-vous point à lui dire! Vous n'épuiserez jamais cette matière; elle se renouvelle sans cesse.

Les gens qui n'ont rien de caché les uns pour les autres ne manquent jamais de sujets de s'entretenir : ils ne préparent, ils ne mesurent rien pour leurs conversations, parce qu'ils n'ont rien à réserver. Aussi ne cherchent-ils rien : ils ne parlent entre eux que de l'abondance du cœur; ils parlent sans réflexion, comme ils pensent; c'est le cœur de l'un qui parle à l'autre; ce sont deux cœurs qui se versent, pour ainsi dire, l'un dans l'autre. Heureux ceux qui parviennent à cette société familière et sans réserve avec Dieu!

A mesure que vous lui parlerez, il vous parlera. Aussi faut-il se taire souvent pour le laisser parler à son tour et pour l'entendre au fond de votre cœur. Dites-lui : « Loquere, Domine, quia audit servus tuus[1]; » et encore : « Audiam quid loquatur in me Dominus [2]. » Ajoutez avec une crainte amoureuse et filiale : « Domine, ne sileas a me[3]. » L'esprit de vérité vous *suggérera* au dedans toutes les choses que Jésus-Christ vous enseigne au dehors dans l'Évangile. Ce n'est point une inspiration extraordinaire qui vous expose à l'illusion : elle se borne à vous inspirer les vertus de votre état, et les moyens de mourir à vous-même pour vivre à Dieu : c'est une parole intérieure qui nous instruit selon nos besoins en chaque occasion.

Dieu est le vrai ami qui nous donne toujours le conseil et la consolation nécessaire. Nous ne manquons qu'en lui résistant : ainsi, il est capital de s'accoutumer à écouter sa voix, à se faire taire intérieurement, à prêter l'oreille du cœur, et à ne perdre rien de ce que Dieu nous dit. On comprend bien ce que c'est que se taire au dehors et faire cesser le bruit des paroles que notre bouche prononce; mais on ne sait pas ce que c'est que le silence intérieur. Il consiste à faire taire son imagination vaine, inquiète et volage; il consiste même à faire taire son esprit rempli d'une sagesse humaine, et à supprimer une multitude de vaines réflexions qui agitent et qui dissipent l'âme. Il faut se borner dans l'oraison à des affections simples et à un petit nombre d'objets dont on s'occupe plus par amour que par de grands raisonnements. La contention de tête fatigue, rebute, épuise; l'acquiescement de l'esprit et l'union du cœur ne lassent pas de même. L'esprit de foi et d'amour ne tarit jamais quand on n'en quitte point la source.

Mais je ne suis pas, direz-vous, le maître de mon imagination, qui s'égare, qui s'échauffe, qui me trouble; mon esprit même se distrait et m'entraîne malgré moi vers je ne sais combien d'objets dangereux,

1. *I Reg.*, III, 10. — 2. *Ps.* LXXXIV, 9. — 3. *Ps.* XXVII, 1. — 4. Jean, XIV, 26.

ou du moins inutiles. Je suis accoutumé à raisonner; la curiosité de mon esprit me domine : je tombe dans l'ennui dès que je me gêne pour la combattre : l'ennui n'est pas moins une distraction que les curiosités qui me désennuient. Pendant ces distractions, mon oraison s'évanouit, et je la passe tout entière à apercevoir que je ne la fais pas.

Je vous réponds, monsieur, que c'est par le cœur que nous faisons oraison, et qu'une volonté sincère et persévérante de la faire est une oraison véritable. Les distractions qui sont entièrement involontaires n'interrompent point la tendance de la volonté vers Dieu. Il reste toujours alors un certain fonds d'oraison, que l'école nomme *intention virtuelle.* A chaque fois qu'on aperçoit sa distraction, on la laisse tomber, et on revient à Dieu en reprenant son sujet. Ainsi, outre qu'il demeure, dans les temps mêmes de distraction, une oraison du fond, qui est comme un feu caché sous la cendre, et une occupation confuse de Dieu, on réveille encore en soi, dès qu'on remarque la distraction, des affections vives et distinctes sur les vérités que l'on se rappelle dans ces moments-là. Ce n'est donc point un temps perdu. Si vous voulez en faire patiemment l'expérience, vous verrez que certains temps d'oraison, passés dans la distraction et dans l'ennui avec une bonne volonté, nourriront votre cœur, et vous fortifieront contre toutes les tentations.

Une oraison sèche, pourvu qu'elle soit soutenue avec une fidélité persévérante, accoutume une âme à la croix; elle l'endurcit contre elle-même; elle l'humilie; elle l'exerce dans la voie obscure de la foi. Si nous avions toujours une oraison de lumière, d'onction de sentiment et de ferveur, nous passerions notre vie à nous nourrir de lait au lieu de manger le pain sec et dur; nous ne chercherions que le plaisir et la douceur sensible, au lieu de chercher l'abnégation et la mort; nous serions comme ces peuples à qui Jésus-Christ reprochoit qu'ils l'avoient suivi, non pour sa doctrine, mais pour les pains qu'il leur avoit multipliés. Ne vous rebutez donc point de l'oraison, quoiqu'elle vous paroisse sèche, vide et interrompue par des distractions. Ennuyez-vous-y patiemment pour l'amour de Dieu, et allez toujours sans vous arrêter; vous ne laisserez pas d'y faire beaucoup de chemin. Mais n'attaquez point de front les distractions : c'est se distraire que de contester contre la distraction même. Le plus court est de la laisser tomber, et de se remettre doucement devant Dieu. Plus vous vous agiterez, plus vous exciterez votre imagination, qui vous importunera sans relâche. Au contraire, plus vous demeurerez en paix en vous retournant par un simple regard vers le sujet de votre oraison, plus vous vous approcherez de l'occupation intérieure des choses de Dieu. Vous passeriez tout votre temps à combattre les mouches qui font du bruit autour de vous : laissez-les bourdonner à vos oreilles, et accoutumez-vous à continuer votre ouvrage, comme si elles étoient loin de vous.

Pour le sujet de vos oraisons, prenez les endroits de l'Évangile ou de l'Imitation de Jésus-Christ qui vous touchent le plus. Lisez lentement; et à mesure que quelque parole vous touche, faites-en ce qu'on fait d'une conserve, qu'on laisse longtemps dans sa bouche pour l'y laisser fondre. Laissez cette vérité couler peu à peu dans votre cœur

Ne passez à une autre que quand vous sentirez que celle-là a achevé toute son impression. Insensiblement vous passerez un gros quart d'heure en oraison. Si vous ménagez votre temps de sorte que vous puissiez la faire deux fois le jour, ce sera à deux reprises une demi-heure d'oraison par jour. Vous la ferez avec facilité, pourvu que vous ne vouliez point trop y faire, ni trop voir votre ouvrage fait. Soyez-y simplement avec Dieu dans une confiance d'enfant qui lui dit tout ce qui lui vient au cœur. Il n'est question que d'élargir le cœur avec Dieu, que de l'accoutumer à lui, et que de nourrir l'amour. L'amour nourri éclaire, redresse, encourage, corrige.

Pour vos occupations extérieures, il faut les partager entre les devoirs et les amusements. Je compte parmi les devoirs toutes les bienséances pour le commerce des généraux de l'armée et des principaux officiers, avec lesquels il faut un air de société et des attentions: c'est ce que vous pouvez faire à certaines heures publiques, où, étant à tout le monde par politesse, on n'est livré à personne en particulier. Hors de ces heures sacrifiées à la bienséance, il faut être en commerce particulier avec un très-petit nombre de vrais amis qui pensent comme vous, et qui servent Dieu, ou du moins qui ne vous en éloignent pas. Il les faut choisir d'une naissance et d'un mérite qui convient à ce que vous êtes dans le monde.

Vous devez aussi lire, outre les livres de piété, des histoires et d'autres ouvrages qui vous cultivent l'esprit, tant pour la guerre que pour les affaires auxquelles vous pouvez avoir quelque part dans les emplois.

Une de vos principales occupations doit être, ce me semble, de voir tout ce qui se passe dans une armée, d'en faire parler tous ceux qui ont le plus de génie et d'expérience. Il faut les chercher, les ménager, leur déférer beaucoup, pour en tirer toutes les lumières utiles.

Pour les lectures de pure curiosité, qui ne vont à rien qu'à contenter l'esprit, je les retrancherois dès qu'elles iroient insensiblement jusqu'à vous passionner. Il faut renoncer au vin, dès qu'il vous enivre. Je n'admettrois tout au plus ces amusements, auxquels on fait trop d'honneur en leur donnant le nom d'étude, que comme on joue après dîner une ou deux parties aux échecs.

Le capital est de cultiver dans votre cœur ce germe de grâce. Écartez tout ce qui peut l'affoiblir; rassemblez tout ce qui peut le nourrir. Travaillez à force dans les commencements. « Regnum Dei vim pati« tur, et violenti rapiunt illud[1]. » Occupez-vous des miséricordes de Dieu, et de sa patience en votre faveur. « An ignoras quoniam beni« gnitas Dei ad pœnitentiam te adducit[2]? » Je ne cesse, monsieur, aucun jour de le prier pour vous. Il sait à quel point je vous suis dévoué pour toute ma vie.

1. Mat., XI, 12. — 2. *Rom.*, II, 4.

Au P. Lami.

Ne pas croire aisément aux opérations miraculeuses et extraordinaires. — Explication d'un Mandement *de Fénelon, auquel ses ennemis donnoient de malignes interprétations.*

A Cambrai, 30 novembre 1708.

Je suis toujours vivement touché, mon révérend Père, quand vous me faites la grâce de me donner de vos nouvelles : j'avoue qu'elles me donneroient une bien grande consolation, si elles m'apprenoient la diminution de vos maux; mais nous n'aimons Dieu plus que nous, qu'autant que nous préférons sa volonté à notre soulagement. C'est apprendre une heureuse nouvelle d'un homme qu'on aime et qu'on révère, que d'apprendre qu'il est attaché sur la croix avec Jésus-Christ, et qu'il dit comme l'Apôtre : « J'ai une surabondance de joie au milieu de mes tribulations[1]. » Pour les expériences que vous me mandez avoir faites, elles peuvent venir d'une grâce extraordinaire, et je n'ai garde d'en juger. Il me paroît seulement que le remède a pu, les premières fois, plus parfaitement que dans la suite, apaiser toutes les douleurs, adoucir le sang, débarrasser entièrement la tête, et vous mettre dans une parfaite liberté, où les dispositions pieuses dont vous êtes, Dieu merci, prévenu, ont produit, sans aucun obstacle, cette société si simple, si familière et si intime avec Dieu. Il n'y a que les sens et les passions du corps qui amortissent les opérations de notre âme en cette vie à l'égard de Dieu, quand notre volonté tend uniquement vers lui. La mort, qui rompt tous nos liens, nous met dans l'entière liberté de voir et d'aimer. En attendant cette pleine délivrance, tout ce qui impose silence aux passions tumultueuses, à l'imagination volage, et aux sens qui nous distraient, sert beaucoup à nous occuper de Dieu, lorsque notre vrai fond est tourné vers lui. La nuit même est très-propre à ce recueillement; aucun objet extérieur n'interrompt ni ne partage alors notre attention. Ainsi, quand l'imagination se trouve calmée par une suspension des choses qui l'agitoient, on peut éprouver une très-paisible et très-profonde union d'amour avec Dieu, sans aucun don miraculeux. Je ne dis point ceci pour exclure les grâces extraordinaires; à Dieu ne plaise! je n'en veux nullement juger : mais je croirois que, sans aucune impression miraculeuse, la grâce ordinaire, quand elle est forte, et quand l'âme est mise en liberté, comme je viens de le dire, peut suffire pour produire une très-grande occupation de Dieu et de ses mystères.

Je n'ai pas manqué de mander à Paris qu'on vous envoyât au plus tôt un exemplaire de ma réponse à la *Justification du silence respectueux :* je ne serois pas content que vous l'eussiez lue, si vous ne l'aviez pas reçue de moi.

1. *II Cor.*, VII, 4.

LETTRES SUR LES MISSIONS.

—

A M. ***.

Sur le projet qu'il avoit de se consacrer aux missions du Levant.

Sarlat, 9 octobre (1675).

Divers petits accidents ont toujours retardé jusqu'ici mon retour à Paris; mais enfin, monseigneur, je pars, et peu s'en faut que je ne vole. A la vue de ce voyage, j'en médite un plus grand. La Grèce entière s'ouvre à moi; le sultan effrayé recule; déjà le Péloponèse respire en liberté, et l'Église de Corinthe va refleurir: la voix de l'Apôtre s'y fera encore entendre. Je me sens transporté dans ces beaux lieux et parmi ces ruines précieuses, pour y recueillir, avec les plus curieux monuments, l'esprit même de l'antiquité. Je cherche cet aréopage où saint Paul annonça aux sages du monde le Dieu inconnu. Mais le profane vient après le sacré, et je ne dédaigne pas de descendre au Pirée, où Socrate fait le plan de sa république. Je monte au double sommet du Parnasse; je cueille les lauriers de Delphes, et je goûte les délices du Tempé. Quand est-ce que le sang des Turcs se mêlera avec celui des Perses sur les plaines de Marathon, pour laisser la Grèce entière à la religion, à la philosophie et aux beaux-arts, qui la regardent comme leur patrie?

.....Arva, beata
Petamus arva, divites et insulas[1].

Je ne t'oublierai pas, ô île consacrée par les célestes visions du disciple bien-aimé! ô heureuse Patmos, j'irai baiser sur ta terre les pas de l'Apôtre, et je croirai voir les cieux ouverts! Là, je me sentirai saisi d'indignation contre le faux prophète qui a voulu développer les oracles du véritable; et je bénirai le Tout-Puissant, qui, bien loin de précipiter l'Église comme Babylone, enchaîne le dragon, et la rend victorieuse. Je vois déjà le schisme qui tombe, l'Orient et l'Occident qui se réunissent, l'Asie qui soupire jusqu'aux bords de l'Euphrate, et qui voit renaître le jour après une si longue nuit; la terre sanctifiée par les pas du Sauveur et arrosée de son sang, délivrée de ses profanateurs, et revêtue d'une nouvelle gloire; enfin les enfants d'Abraham épars sur la surface de toute la terre, et plus nombreux que les étoiles du firmament, qui, rassemblés des quatre vents, viendront en foule reconnoître le Christ qu'ils ont percé, et montrer à la fin des temps une résurrection. En voilà assez, monseigneur. Vous serez bien aise d'apprendre que c'est ici ma dernière lettre, et la fin de mes enthousiasmes, qui vous importunent peut-être. Pardonnez-les à ma passion d'avoir l'honneur de vous entretenir de loin, en attendant que je le puisse faire de près.

1. Hor., *Epod.*, XVI, v. 41, 42.

Au duc (depuis maréchal) de Noailles.

Sur la conduite à tenir envers les soldats étrangers et hérétiques.

22 juillet 1684.

Il n'est point à propos, ce me semble, de tourmenter ni d'importuner les soldats étrangers et hérétiques, pour les faire convertir; on n'y réussiroit pas. Tout au plus on les jetteroit dans l'hypocrisie, et ils déserteroient en foule. Il suffit de ne souffrir pas d'exercice public, suivant l'intention du roi. Quand quelque officier ou autre peut inspirer quelque mot, ou les mettre en chemin de vouloir s'instruire de bon gré, cela est excellent; mais point de gêne ni d'empressement indiscret. S'ils sont malades, on peut les faire visiter d'abord par quelque officier catholique qui les console, qui les fasse soulager, et qui insinue quelque bonne parole. Si cela ne sert de rien, et si la maladie augmente, on peut aller un peu plus loin, mais doucement et sans contrainte, pour leur montrer que l'ancienne Église est la meilleure, et que c'est celle qui vient des apôtres. Si le malade n'est point capable d'entendre ces raisons, je crois qu'on doit se contenter de lui faire faire des actes de contrition, de foi et d'amour, ajoutant souvent : « Mon Dieu, je me soumets à tout ce que la vraie Église enseigne; je la reconnois pour ma mère, en quelque lieu qu'elle soit. » Il faut pour la sépulture suivre la règle de l'évêque diocésain, et éviter l'éclat autant qu'on le peut, sans avilir la religion.

Au marquis de Seignelay.

Il lui rend compte de l'état des missions de la Saintonge.

A la Tremblade, ce 7 février (1716).

Monsieur, je crois devoir me hâter de vous rendre compte de la mauvaise disposition où j'ai trouvé les peuples de ce lieu. Les lettres qu'on leur écrit de Hollande leur assurent qu'on les attend pour leur donner des établissements avantageux, et qu'ils seront au moins sept ans en ce pays-là sans payer aucun impôt. En même temps quelques petits droits nouveaux qu'on a établis sur cette côte, coup sur coup, les ont fort aigris. La plupart disent assez hautement qu'ils s'en iront dès que le temps sera plus assuré pour la navigation. Je prends la liberté, monsieur, de vous représenter qu'il me semble que la garde des lieux où ils peuvent passer a besoin d'être augmentée. On assure que la rivière de Bourdeaux fait encore plus de mal que les passages de cette côte, puisque tous ceux qui veulent s'enfuir vont passer par là, sous le prétexte de quelque procès. Il me semble aussi que l'autorité du roi ne doit se relâcher en rien; car notre arrivée en ce pays, jointe aux bruits de guerre qui viennent sans cesse de Hollande, fait croire à ces peuples qu'on les craint et qu'on les ménage. Ils se persuadent qu'on verra bientôt quelque grande révolution, et que le grand armement des Hollandois est destiné à venir les délivrer. Mais en même temps que l'autorité doit être inflexible pour contenir ces esprits que la moindre mol-

lesse rend insolents, je croirois, monsieur, qu'il seroit important de leur faire trouver en France quelque douceur de vie, qui leur ôtât la fantaisie d'en sortir. Il est à craindre qu'il en partira un grand nombre dans les vaisseaux hollandois qui commencent à venir pour la foire de mars à Bourdeaux. On assure que les officiers nouveaux convertis font ici mollement leur devoir. Pour M. de Blénac, il me paroît faire le sien fort exactement. Pendant que nous employons la charité et la douceur des instructions, il est important, si je ne me trompe, que les gens qui ont l'autorité la soutiennent, pour faire mieux sentir aux peuples le bonheur d'être instruits doucement. Je crois que M. l'intendant sera ici dans peu de jours: cela sera très-utile, car il sait se faire craindre et aimer tout ensemble. Une petite visite, qu'il vint nous rendre à Marennes, fit des merveilles; il acheva d'entraîner les esprits les plus difficiles. Depuis ce temps-là nous avons trouvé les gens plus assidus et plus dociles. Il leur reste encore des peines sur la religion; mais, d'ailleurs, ils avouent presque tous que nous leur avons montré avec une pleine évidence qu'il faut, selon l'Écriture, se soumettre à l'Église, et qu'ils n'ont aucune objection à faire contre la doctrine catholique, que nous n'ayons détruite très-clairement. Quand nous sommes partis de Marennes, nous avons reconnu de plus en plus qu'ils sont plus touchés qu'ils n'osent le témoigner; car alors ils n'ont pu s'empêcher de montrer beaucoup d'affliction; cela a été si fort, que je n'ai pu leur refuser de leur laisser une partie de nos messieurs, et de leur promettre que nous retournerions tous chez eux. Pourvu que ces bons commencements soient soutenus par des prédicateurs doux, et qui joignent au talent d'instruire celui de s'attirer la confiance des peuples, ils seront bientôt véritablement catholiques. Je ne vois, monsieur, que les Pères jésuites qui puissent faire cet ouvrage; car ils sont respectés pour leur science et pour leur vertu. Il faudra absolument choisir parmi eux ceux qui sont les plus propres à se faire aimer. Nous en avons un ici, nommé le P. Aimar, qui travaille avec nous, et qui est un ouvrier admirable: je le dis sans exagération. Au reste, monsieur, j'ai reçu une lettre du P. de La Chaise, qui me donne des avis fort honnêtes et fort obligeants, sur ce qu'il faut, dès les premiers jours, accoutumer les nouveaux convertis aux pratiques de l'Église, pour l'invocation des saints et pour le culte des images. Je lui avois écrit, dès le commencement, que nous avions cru devoir différer de quelques jours l'*Ave Maria* dans nos sermons, et les autres invocations des saints dans les prières publiques que nous faisions en chaire. Je lui avois rendu ce compte par précaution, quoique nous ne fissions en cela que ce que font tous les jours les curés dans leurs prônes, et les missionnaires dans leurs instructions familières. Depuis ce temps-là je lui ai rendu le même compte de notre conduite que j'ai déjà eu l'honneur de vous rendre. J'espère que cela, joint au témoignage de M. l'évêque et de M. l'intendant, et des Pères jésuites, nous justifiera pleinement.

Je suis avec un respect et une reconnoissance parfaite, monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'abbé DE FÉNELON.

Au marquis de Seignelay.

Nouveaux détails sur les missions de la Saintonge.

A la Tremblade, 26 février (1686).

Nous avons laissé Marennes aux jésuites, qui commencent à y grossir leur communauté, selon votre projet. Après plus de deux mois d'instruction sans relâche, nous avons cru devoir mettre en possession de ce lieu les ouvriers qui y seront fixés, et passer dans les autres de cette côte, dont les besoins ne sont pas moins pressants. Les trois jésuites de Marennes n'y seront pas inutiles avec ceux qui y viennent. Les uns tempéreront les autres; il en faut même pour le temporel. Avant que de les quitter, j'ai tâché de faire deux choses : l'une, de faire espérer aux peuples beaucoup de douceur et de consolation de la part de ces bons Pères, dont j'ai relevé fortement la bonne vie et le savoir ; l'autre, de persuader en même temps à ces Pères qu'ils doivent en toute occasion se rendre les intercesseurs et les conseils du peuple dans toutes les affaires qu'ils ont auprès des gens revêtus de l'autorité du roi. N'importe que les gens qui ont l'autorité leur refusent ce qu'il ne sera pas à propos de leur accorder; mais enfin ils doivent parler le plus souvent qu'ils pourront, sans être indiscrets, pour attirer les grâces et pour adoucir les punitions : c'est le moyen de les faire aimer et de leur faire gagner la confiance de tout le pays; c'est ce qui déracinera le plus l'hérésie; car il s'agit bien moins du fond des controverses, que de l'habitude dans laquelle les peuples ont vieilli, de suivre extérieurement un certain culte, et de la confiance qu'ils avoient en leurs ministres. Il faut transplanter insensiblement cette habitude et cette confiance chez les pasteurs catholiques : par là les esprits se changeront presque sans s'en apercevoir. Dans cette vue, j'ai pris soin que plusieurs petites grâces, que nous obtenions pour les habitants de Marennes, passassent extérieurement par le canal des jésuites, et j'ai fait valoir au peuple qu'il leur en avoit l'obligation. Si ces bons Pères cultivent cela, comme je l'espère, ils se rendront peu à peu maîtres des esprits. Ces peuples sont dans une violente agitation d'esprit; ils sentent une force dans notre religion et une foiblesse dans la leur qui les consternent. Leur conscience est toute bouleversée, et les plus raisonnables voient bien où tout cela va naturellement; mais l'engagement du parti, la mauvaise honte, l'habitude et les lettres de Hollande qui leur donnent des espérances horribles, tout cela les tient en suspens et comme hors d'eux-mêmes. Une instruction douce et suivie, la chute de leurs espérances folles, et la douceur de vie qu'on leur donnera chez eux, dans un temps où l'on gardera exactement les côtes, achèvera de les calmer. Mais ils sont pauvres; le commerce du sel, leur unique ressource, est presque anéanti. Ils sont accoutumés à de grands soulagements : si on ne les épargne beaucoup, la faim se joignant à la religion, ils éch-
peront, quelque garde qu'on fasse. Les blés que vous avez fait ve-
à propos, monsieur, leur ont fait sentir la bonté du roi; ils m'
paru touchés. L'arrivée de M. Forant, que vous envoyez, s-

beaucoup à retenir les matelots. Dans la situation où je vous représente les esprits, il nous seroit facile de les faire tous confesser et communier, si nous voulions les en presser, pour en faire honneur à nos missions. Mais quelle apparence de faire confesser ceux qui ne reconnoissent point encore la vraie Église, ni sa puissance de remettre les péchés? Comment donner Jésus-Christ à ceux qui ne croient point le recevoir? Cependant je sais que, dans les lieux où les missionnaires et les troupes sont ensemble, les nouveaux convertis vont en foule à la communion. Ces esprits durs, opiniâtres, et envenimés contre notre religion, sont pourtant lâches et intéressés. Si peu qu'on les presse, on leur fera faire des sacriléges innombrables; les voyant communier, on croira avoir fini l'ouvrage; mais on ne fera que les pousser par les remords de leur conscience jusqu'au désespoir, ou bien on les jettera dans une impossibilité et une indifférence de religion qui est le comble de l'impiété, et une semence de scélérats qui se multiplie dans tout un royaume. Pour nous, monsieur, nous croirions attirer sur nous une horrible malédiction, si nous nous contentions de faire à la hâte une œuvre superficielle, qui éblouiroit de loin. Nous ne pouvons que redoubler nos instructions, qu'inviter les peuples à venir chercher les sacrements avec un cœur catholique, et que les donner à ceux qui viennent d'eux-mêmes les chercher après s'être soumis sans réserve. Nous sommes maintenant tous rassemblés ici; et de ce lieu nous allons instruire Arvert et tous les lieux voisins, qui forment une péninsule. Nous trouvons partout les mêmes dispositions, excepté que ce canton est encore plus dur que Marennes. Permettez-moi, monsieur, de vous témoigner notre parfaite reconnoissance sur la bonté avec laquelle vous avez parlé au roi de nos bonnes intentions dans le travail qui nous est confié. Nous ne cesserons d'y faire tous les efforts dont nous sommes capables, tant que vous nous ordonnerez de continuer, quoique nous avancions peu ici, et que nos occupations de Paris eussent un fruit plus prompt et plus sensible. J'oubliois de vous dire, monsieur, qu'il nous faudroit une très-grande abondance de livres, surtout de Nouveaux Testaments, et des traductions de la messe avec des explications : car on ne fait rien, si on n'ôte les livres hérétiques; et c'est mettre les gens au désespoir que de les leur ôter, si on ne donne à mesure qu'on ôte. Je suis, etc.

Au Marquis de Seignelay.

Sur le même sujet que la précédente.

A la Tremblade, 8 mars (1686).

L'arrivée de M. Forant a donné de la joie aux habitants de la Tremblade. J'espère qu'il servira beaucoup à les retenir, pourvu qu'il n'exerce point ici une autorité rigoureuse qui le rendroit bientôt odieux. Il donne un fort bon exemple pour les exercices de religion, et il engage par l'amitié les autres à les suivre. Sa naissance, sa parenté avec plusieurs d'entre eux, et la religion qui lui a été commune avec tous ces gens-là, le feroient haïr plus qu'un autre, s'il vouloit user de hauteur et de sé-

vérité pour les réduire à leur devoir. Cependant le naturel dur et indocile de ces peuples demande une autorité vigoureuse et toujours vigilante. Il ne faut point leur faire du mal; mais ils ont besoin de sentir une main toujours levée pour leur en faire s'ils résistent. Le sieur de Chastellar, subdélégué de M. Arnoul, supplée très-bien à ce que M. Forant ne pourra pas faire de ce côté-là. La douceur de l'un et la fermeté de l'autre étant jointes feront beaucoup de bien. Je n'ai pas manqué, monsieur, de lire publiquement ici et à Marennes ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire des bontés que le roi aura pour les habitants de ce pays, s'ils s'en rendent dignes, et du zèle charitable avec lequel vous cherchez les moyens de les soulager. Les blés que vous leur avez fait venir à fort bon marché leur montrent que c'est une charité effective, et je ne doute point que la continuation de ces sortes de grâces ne retienne la plupart des gens de cette côte. C'est la controverse la plus persuasive pour eux : la nôtre les étonne, car on leur fait voir clairement le contraire de ce que le ministre leur avoit toujours enseigné comme incontestable, et avoué des catholiques mêmes. Nous nous servons utilement ici du ministre qui y avoit l'entière confiance des peuples, et qui s'est converti. Nous le menons à nos conférences publiques, où nous lui faisons proposer ce qu'il disoit autrefois pour animer les peuples contre l'Église catholique. Cela paroît si foible et si grossier pour finir les réponses qu'on y fait, que le peuple est indigné contre lui. La première fois, plusieurs lui disoient, se tenant derrière lui : « Pourquoi, méchant, nous as-tu trompés? Pourquoi nous disois-tu qu'il falloit mourir pour notre religion, toi qui nous as abandonnés? Que ne défends-tu ce que tu nous as enseigné? » Il a essuyé cette confusion, et j'en espère beaucoup de fruit. Ceux de Marennes sont aussi dans la même indignation contre un ministre qu'ils croyoient fort habile. Il n'étoit pas sorti du royaume, parce qu'il a été mourant pendant plusieurs mois; enfin, il est guéri. Aussitôt M. l'abbé de Berthier, dans un entretien particulier, le pressa pour une conférence publique : le peuple la souhaita avec ardeur, et le ministre n'osa la refuser, tant ses meilleurs amis furent scandalisés de le voir reculer. Il promit donc, et marqua le jour; les matières furent réglées par écrit. Nous demandâmes deux personnes sûres, qui écrivissent les réponses de part et d'autre, afin que le ministre ne pût disconvenir, après la conférence, de ce qu'il y auroit été forcé d'avouer. On s'engagea de mettre le ministre dans l'impuissance d'aller jusqu'à la troisième réponse, sans dire des absurdités qu'il n'oseroit laisser écrire, et que les enfants mêmes trouveroient ridicules. Tout étoit prêt; mais le ministre, par une abjuration dont il n'a averti personne, a prévenu le jour de la conférence. Dès que nous découvrîmes sa finesse, nous allâmes chez lui avec les principaux habitants qui étoient les plus mal convertis. Il ne put éviter d'avouer qu'il avoit promis la conférence, et qu'il se dédisoit. « Jugez, messieurs, dîmes-nous sur-le-champ, ce qu'on doit croire d'une religion dont les plus habiles pasteurs aiment mieux l'abjurer que la défendre. « Chacun leva les épaules, et l'un des principaux dit en sortant : « Pour moi, j'ai soutenu mes sentiments tant que j'ai pu; mais je vais

songer sérieusement à ma conscience. » Cette promesse n'aura peut-être pas de suites assez promptes et assez solides; mais enfin voilà l'impression des peuples : ils sentent le foible de leur religion et la force accablante de la catholique. Je ne doute point qu'on ne voie à Pâques un grand nombre de communions, peut-être même trop. Ces fondements posés, c'est aux ouvriers fixes à élever l'édifice et à cultiver cette disposition des esprits. Il ne faut que des prédicateurs qui expliquent tous les dimanches le texte de l'Évangile avec une autorité douce et insinuante. Les jésuites commencent bien; mais le plus grand besoin est d'avoir des curés édifiants qui sachent instruire. Les peuples nourris dans l'hérésie ne se gagnent que par la parole. Un curé qui saura expliquer l'Évangile affectueusement, et entrer dans la confiance des familles, fera toujours ce qu'il voudra. Sans cela l'autorité pastorale, qui est la plus naturelle et la plus efficace, demeurera toujours avilie avec scandale. Les peuples nous disent : « Vous n'êtes ici qu'en passant; » c'est ce qui les empêche de s'attacher entièrement à nous. La religion, avec le pasteur qui l'enseignera, prendra insensiblement racine dans les cœurs. Les ministres n'ont été si puissants que par la parole et par leur adresse à entrer dans le secret des familles. N'y auroit-il point des prêtres qui fassent pour la vérité ce que ces malheureux ont fait efficacement pour l'erreur? Monsieur de Saintes est bien à plaindre, dans ses bonnes intentions, d'avoir un grand diocèse où le commerce et l'hérésie font que peu de gens se destinent à être prêtres. Si on n'établit pas au plus tôt de bonnes écoles pour les deux sexes, on sera toujours à recommencer. Il faut même une autorité qui ne se relâche jamais, pour assujettir toutes les familles à y envoyer leurs enfants. Il faudroit aussi, monsieur, répandre des Nouveaux Testaments avec profusion : mais le caractère gros est nécessaire; ils ne sauroient lire dans les menus. Il ne faut pas espérer qu'ils achètent des livres catholiques; c'est beaucoup qu'ils lisent ceux qui ne coûtent rien : le plus grand nombre ne peut même en acheter. Si on leur ôte leurs livres sans leur en donner, ils diront que les ministres leur avoient bien dit que nous ne voulions pas laisser lire la Bible, de peur qu'on ne vît la condamnation de nos superstitions et de nos idolâtries, et ils seront au désespoir. Enfin, monsieur, si on joint toujours exactement à ces secours la vigilance des gardes pour empêcher les désertions, et la rigueur des peines contre les déserteurs, il ne restera plus que de faire trouver aux penples autant de douceur à demeurer dans le royaume, que de péril à entreprendre d'en sortir. C'est, monsieur, ce que vous avez commencé, et que je prie Dieu que vous puissiez achever selon toute l'étendue de votre zèle. Les jésuites sont maintenant à Marennes en assez grand nombre pour instruire de suite, tous les dimanches, les principaux lieux de cette côte. Ainsi, il ne nous reste qu'à leur préparer les voies en chaque lieu. Nous avons accoutumé les peuples à entendre les vérités qui les condamnent le plus fortement, sans être irrités contre nous. Au contraire, ils nous aiment, et nous regrettent quand nous les quittons. S'ils ne sont pas pleinement convertis, du moins ils sont accablés, et en défiance de toutes leurs anciennes opinions. Il faut que le temps et

la confiance en ceux qui les instruiront de suite fassent le reste. Je ne prends, monsieur, la liberté de vous représenter tout cela, qu'afin de recevoir vos ordres sur notre séjour en ce pays, et de les exécuter avec une parfaite soumission.

J'ai eu sept ou huit longues conversations avec M. de Sainte-Hermine à Rochefort, où j'ai été le chercher. Il entend bien ce qu'on lui dit, il n'a rien à y répondre; mais il ne prend aucun parti. M. l'abbé de Langeron et moi, nous avons fait devant lui des conférences assez fortes l'un contre l'autre. Je faisois le protestant, et je disois tout ce que les ministres peuvent dire de plus précieux. M. de Sainte-Hermine sentoit fort bien la foiblesse de mes raisons, quelque tour que je leur donnasse : celles de M. l'abbé de Langeron lui paroissoient décisives, et quelquefois il répondoit de lui-même ce qu'il falloit répondre contre moi. Après cela, j'attendois qu'il seroit ébranlé; mais rien ne s'est remué en lui, du moins au dehors. Je ne sais s'il ne tient point à sa religion par quelque raison secrète de famille. Je serois retourné à Rochefort pour lui parler encore selon vos ordres, si M. Arnoul ne m'avoit mandé qu'il est allé en Poitou. Dès qu'il en sera revenu, j'irai à Rochefort, et je vous rendrai compte, monsieur, de ce que j'aurai fait.

Je suis, avec toute la reconnoissance et tout le respect possible, etc.

A Bossuet.

Sur la difficulté de ramener les protestants, et sur le désir qu'il a de revenir bientôt à Paris.

A la Tremblade, 8 mars 1686.

Quoique je n'aie rien de nouveau à vous dire, monseigneur, je ne puis m'abstenir de l'honneur de vous écrire : c'est ma consolation en ce pays[1]; il faut me permettre de la prendre. Nos convertis vont un peu mieux; mais le progrès est bien lent : ce n'est pas une petite affaire de changer les sentiments de tout un peuple. Quelle difficulté devoient trouver les apôtres pour changer la face de l'univers, pour renverser le sens humain, vaincre toutes les passions, et établir une doctrine jusqu'alors inouïe; puisque nous ne saurions persuader des ignorants par des passages clairs et formels, qu'ils lisoient tous les jours, en faveur de la religion de leurs ancêtres, et que l'autorité même du roi remue toutes les passions pour nous rendre la persuasion plus facile! Mais si cette expérience montre combien l'efficace des discours des apôtres étoit un grand miracle, la foiblesse des huguenots ne fait pas moins voir combien la force des martyrs étoit divine.

Les huguenots mal convertis sont attachés à leur religion jusqu'au plus horrible excès d'opiniâtreté; mais, dès que la rigueur des peines paroît, toute leur force les abandonne. Au lieu que les martyrs étoient

1. Fénelon parcourait alors les côtes de la Saintonge, où Louis XIV l'avait envoyé pour travailler à la conversion des protestants.

humbles, dociles, intrépides et incapables de dissimulation, ceux-ci sont lâches contre la force, opiniâtres contre la vérité, et prêts à toute sorte d'hypocrisies. Les restes de cette secte vont tomber peu à peu dans une indifférence de religion pour tous les exercices extérieurs, qui doit faire trembler. Si on vouloit leur faire abjurer le christianisme, et suivre l'Alcoran, il n'y auroit qu'à leur montrer des dragons. Pourvu qu'ils s'assemblent la nuit, et qu'ils résistent à toute instruction, ils croient avoir assez fait. C'est un redoutable levain dans une nation. Ils ont tellement violé par leurs parjures les choses les plus saintes, qu'il reste peu de marques auxquelles on puisse reconnoître ceux qui sont sincères dans leur conversion. Il n'y a qu'à prier Dieu pour eux, et qu'à ne se rebuter point de les instruire.

Mais le grand chancelier, quand le verrons-nous, monseigneur? Il seroit bien temps qu'il vînt charmer nos ennuis dans notre solitude, après avoir confondu au milieu de Paris les critiques téméraires. Je prie M. Cramoisi de nous regarder en pitié : « O utinam...! »

Mais l'abbé de Cordemoy n'attend pas avec moins d'impatience des nouvelles de son placet, que vous avez eu la bonté de vouloir présenter au roi. Vous savez, monseigneur, qu'il a le double titre du mérite et du besoin. Je souhaite que celui de votre protection fasse faire justice aux deux autres. Son absence approuvée par le roi, bien loin de lui nuire, doit lui servir, surtout depuis que nous sommes catholiques, authentiquement reconnus par les *Ave Maria* dont nous remplissons toutes nos conférences. En songeant à sa pension avec M. le contrôleur général, de grâce, monseigneur, n'oubliez pas notre retour avec M. de Seignelay, mais parlez uniquement de votre chef. S'il nous tient trop longtemps ici loin de vous, nous supprimerons encore l'*Ave Maria;* et peut-être irons-nous jusqu'à quelque grosse hérésie, pour obtenir une heureuse disgrâce qui nous ramène à Germigny : ce seroit un coup de vent qui nous feroit faire un joli naufrage. Honorez toujours de vos bontés, monseigneur, notre troupe, et particulièrement celui de tous vos serviteurs qui vous est dévoué avec l'attachement le plus respectueux.

LETTRES

SUR LES QUESTIONS POLITIQUES ET L'HISTOIRE CONTEMPORAINE.

A Louis XIV.

Remontrances à ce prince sur divers points de son administration.

La personne, sire, qui prend la liberté de vous écrire cette lettre, n'a aucun intérêt en ce monde. Elle ne l'écrit ni par chagrin, ni par ambition, ni par envie de se mêler des grandes affaires. Elle vous aime sans être connue de vous; elle regarde Dieu en votre personne. Avec toute votre puissance, vous ne pouvez lui donner aucun bien qu'elle

désire, et il n'y a aucun mal qu'elle ne souffrît de bon cœur pour vous faire connoître les vérités nécessaires à votre salut. Si elle vous parle fortement, n'en soyez pas étonné, c'est que la vérité est libre et forte. Vous n'êtes guère accoutumé à l'entendre. Les gens accoutumés à être flattés prennent aisément pour chagrin, pour âpreté et pour excès, ce qui n'est que la vérité toute pure. C'est la trahir que de vous ne la montrer pas dans toute son étendue. Dieu est témoin que la personne qui vous parle le fait avec un cœur plein de zèle, de respect, de fidélité et d'attendrissement sur tout ce qui regarde votre véritable intérêt.

Vous êtes né, sire, avec un cœur droit et équitable; mais ceux qui vous ont élevé ne vous ont donné pour science de gouverner que la défiance, la jalousie, l'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes souples et rampants, la hauteur et l'attention à votre seul intérêt.

Depuis environ trente ans, vos principaux ministres ont ébranlé et renversé toutes les anciennes maximes de l'État, pour faire monter jusqu'au comble votre autorité, qui est devenue la leur, parce qu'elle étoit dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'État ni des règles; on n'a parlé que du roi et de son bon plaisir. On a poussé vos revenus et vos dépenses à l'infini. On vous a élevé jusqu'au ciel, pour avoir effacé, disoit-on, la grandeur de tous vos prédécesseurs ensemble, c'est-à-dire pour avoir appauvri la France entière, afin d'introduire à la cour un luxe monstrueux et incurable. Ils ont voulu vous élever sur les ruines de toutes les conditions de l'État : comme si vous pouviez être grand en ruinant tous vos sujets sur qui votre grandeur est fondée. Il est vrai que vous avez été jaloux de l'autorité, peut-être même trop dans les choses extérieures; mais, pour le fond, chaque ministre a été le maître dans l'étendue de son administration. Vous avez cru gouverner, parce que vous avez réglé les limites entre ceux qui gouvernoient. Ils ont bien montré au public leur puissance, et on ne l'a que trop sentie. Ils ont été durs, hautains, injustes, violents, de mauvaise foi. Ils n'ont connu d'autre règle, ni pour l'administration du dedans de l'État, ni pour les négociations étrangères, que de menacer, que d'écraser, que d'anéantir tout ce qui leur résistoit. Ils ne vous ont parlé que pour écarter de vous tout mérite qui pouvoit leur faire ombrage. Ils vous ont accoutumé à recevoir sans cesse des louanges outrées qui vont jusqu'à l'idolâtrie, et que vous auriez dû, pour votre honneur, rejeter avec indignation. On a rendu votre nom odieux, et toute la nation françoise insupportable à tous nos voisins. On n'a conservé aucun ancien allié, parce qu'on n'a voulu que des esclaves. On a causé depuis plus de vingt ans des guerres sanglantes. Par exemple, sire, on fit entreprendre à Votre Majesté, en 1672, la guerre de Hollande pour votre gloire, et pour punir les Hollandois, qui avoient fait quelque raillerie, dans le chagrin où on les avoit mis en troublant les règles de commerce établies par le cardinal de Richelieu. Je cite en particulier cette guerre, parce qu'elle a été la source de toutes les autres. Elle n'a eu pour fondement qu'un motif de gloire et de vengeance, ce qui ne peut jamais rendre une guerre juste; d'où il s'ensuit que toutes les

frontières que vous avez étendues par cette guerre, sont injustement acquises dans l'origine. Il est vrai, sire, que les traités de paix subséquents semblent couvrir et réparer cette injustice, puisqu'ils vous ont donné les places conquises : mais une guerre injuste n'en est pas moins injuste, pour être heureuse. Les traités de paix signés par les vaincus ne sont point signés librement. On signe le couteau sur la gorge : on signe malgré soi pour éviter de plus grandes pertes; on signe comme on donne sa bourse, quand il la faut donner ou mourir. Il faut donc, sire, remonter jusqu'à cette origine de la guerre de la Hollande, pour examiner devant Dieu toutes vos conquêtes.

Il est inutile de dire qu'elles étoient nécessaires à votre État : le bien d'autrui ne nous est jamais nécessaire. Ce qui nous est véritablement nécessaire, c'est d'observer une exacte justice. Il ne faut pas même prétendre qne vous soyez en droit de retenir toujours certaines places, parce qu'elles servent à la sûreté de vos frontières. C'est à vous à chercher cette sûreté par de bonnes alliances, par votre modération, ou par des places que vous pouvez fortifier derrière : mais enfin, le besoin de veiller à notre sûreté ne nous donne jamais un titre de prendre la terre de notre voisin. Consultez là-dessus des gens instruits et droits; ils vous diront que ce que j'avance est clair comme le jour.

En voilà assez, sire, pour reconnoître que vous avez passé votre vie entière hors du chemin de la vérité et de la justice, et par conséquent hors de celui de l'Évangile. Tant de troubles affreux qui ont désolé toute l'Europe depuis plus de vingt ans, tant de sang répandu, tant de scandales commis, tant de provinces saccagées, tant de villes et de villages mis en cendres, sont les funestes suites de cette guerre de 1672, entreprise pour votre gloire et pour la confusion des faiseurs de gazettes et de médailles de Hollande. Examinez, sans vous flatter, avec des gens de bien, si vous pouvez garder tout ce que vous possédez en conséquence des traités auxquels vous avez réduit vos ennemis par une guerre si mal fondée.

Elle est encore la vraie source de tous les maux que la France souffre. Depuis cette guerre, vous avez toujours voulu donner la paix en maître, et imposer des conditions, au lieu de les régler avec équité et modération. Voilà ce qui fait que la paix n'a pu durer. Vos ennemis, honteusement accablés, n'ont songé qu'à se relever, et qu'à se réunir contre vous. Faut-il s'en étonner? vous n'avez pas même demeuré dans les termes de cette paix que vous aviez donnée avec tant de hauteur. En pleine paix, vous avez fait la guerre et des conquêtes prodigieuses. Vous avez établi une chambre des réunions, pour être tout ensemble juge et partie : c'étoit ajouter l'insulte et la dérision à l'usurpation et à la violence. Vous avez cherché, dans le traité de Westphalie, des termes équivoques pour surprendre Strasbourg. Jamais aucun de vos ministres n'avoit osé, depuis tant d'années, alléguer ces termes dans aucune négociation, pour montrer que vous eussiez la moindre prétention sur cette ville. Une telle conduite a réuni et animé toute l'Europe contre vous. Ceux mêmes qui n'ont pas osé se déclarer ouvertement souhaitent avec impatience votre affoiblissement et votre

humiliation, comme la seule ressource pour la liberté et pour le repos de toutes les nations chrétiennes. Vous qui pouviez, sire, acquérir tant de gloire solide et paisible à être le père de vos sujets et l'arbitre de vos voisins, on vous a rendu l'ennemi commun de vos voisins, et on vous expose à passer pour un maître dur dans votre royaume.

Le plus étrange effet de ces mauvais conseils est la durée de la ligue formée contre vous. Les alliés aiment mieux faire la guerre avec perte, que de conclure la paix avec vous, parce qu'ils sont persuadés, sur leur propre expérience, que cette paix ne seroit point une paix véritable, que vous ne la tiendriez non plus que les autres, et que vous vous en serviriez pour accabler séparément sans peine chacun de vos voisins, dès qu'ils se seroient désunis. Ainsi, plus vous êtes victorieux, plus ils vous craignent et se réunissent pour éviter l'esclavage dont ils se croient menacés. Ne pouvant vous vaincre, ils prétendent du moins vous épuiser à la longue. Enfin ils n'espèrent plus de sûreté avec vous, qu'en vous mettant dans l'impuissance de leur nuire. Mettez-vous, sire, un moment en leur place, et voyez ce que c'est que d'avoir préféré son avantage à la justice et à la bonne foi.

Cependant vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfants, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée, les villes et la campagne se dépeuplent; tous les métiers languissent, et ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti. Par conséquent vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre État, pour faire et pour défendre de vaines conquêtes au dehors. Au lieu de tirer de l'argent de ce peuple, il faudroit lui faire l'aumôme et le nourrir. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provision. Les magistrats sont avilis et épuisés. La noblesse, dont tout le bien est en décret, ne vit que de lettres d'État. Vous êtes importuné de la foule des gens qui demandent et qui murmurent. C'est vous-même, sire, qui vous êtes attiré tous ces embarras; car, tout le royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre vos mains, et personne ne peut plus vivre que de vos dons. Voilà ce grand royaume si florissant sous un roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les délices du peuple, et qui le seroit en effet si les conseils flatteurs ne l'avoient point empoisonné.

Le peuple même (il faut tout dire), qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, commence à perdre l'amitié, la confiance, et même le respect. Vos victoires et vos conquêtes ne le réjouissent plus; il est plein d'aigreur et de désespoir. La sédition s'allume peu à peu de toutes parts. Ils croient que vous n'avez aucune pitié de leurs maux, que vous n'aimez que votre autorité et votre gloire. Si le roi, dit-on, avoit un cœur de père pour son peuple, ne mettroit-il pas plutôt sa gloire à leur donner du pain, et à les faire respirer après tant de maux, qu'à garder quelques places de la frontière, qui causent la guerre? Quelle réponse à cela, sire? Les émotions populaires, qui étoient inconnues depuis si longtemps, deviennent fréquentes[1]. Paris

1. Il y eut en 1694 des émeutes causées par la cherté des grains.

même, si près de vous, n'en est pas exempt. Les magistrats sont contraints de tolérer l'insolence des mutins, et de faire couler sous main quelque monnoie pour les apaiser; ainsi on paye ceux qu'il faudroit punir. Vous êtes réduit à la honteuse et déplorable extrémité, ou de laisser la sédition impunie, et de l'accroître par cette impunité, ou de faire massacrer avec inhumanité des peuples que vous mettez au désespoir en leur arrachant, par vos impôts pour cette guerre, le pain qu'ils tâchent de gagner à la sueur de leurs visages.

Mais, pendant qu'ils manquent de pain, vous manquez vous-même d'argent, et vous ne voulez pas voir l'extrémité où vous êtes réduit. Parce que vous avez toujours été heureux, vous ne pouvez vous imaginer que vous cessiez jamais de l'être. Vous craignez d'ouvrir les yeux; vous craignez qu'on ne vous les ouvre; vous craignez d'être réduit à rabattre quelque chose de votre gloire. Cette gloire, qui endurcit votre cœur, vous est plus chère que la justice, que votre propre repos, que la conservation de vos peuples qui périssent tous les jours des maladies causées par la famine; enfin que votre salut éternel, incompatible avec cette idole de gloire.

Voilà, sire, l'état où vous êtes. Vous vivez comme ayant un bandeau fatal sur les yeux; vous vous flattez sur les succès journaliers, qui ne décident rien, et vous n'envisagez point d'une vue générale le gros des affaires, qui tombe insensiblement sans ressource. Pendant que vous prenez, dans un rude combat, le champ de bataille et le canon de l'ennemi [1], pendant que vous forcez les places, vous ne songez pas que vous combattez sur un terrain qui s'enfonce sous vos pieds, et que vous allez tomber malgré vos victoires.

Tout le monde le voit et personne n'ose vous le faire voir. Vous le verrez peut-être trop tard. Le vrai courage consiste à ne se point flatter, et à prendre un parti ferme sur la nécessité. Vous ne prêtez volontiers l'oreille, sire, qu'à ceux qui vous flattent de vaines espérances. Les gens que vous estimez les plus solides sont ceux que vous craignez et que vous évitez le plus. Il faudroit aller au-devant de la vérité, puisque vous êtes roi, presser les gens de vous la dire sans adoucissement et encourager ceux qui sont trop timides. Tout au contraire, vous ne cherchez qu'à ne point approfondir; mais Dieu saura bien enfin lever le voile qui vous couvre les yeux, et vous montrer ce que vous éviterez de voir. Il y a longtemps qu'il tient son bras levé sur vous; mais il est lent à vous frapper, parce qu'il a pitié d'un prince qui a été toute sa vie obsédé de flatteurs, et parce que, d'ailleurs, vos ennemis sont aussi les siens. Mais il saura bien séparer sa cause juste d'avec la vôtre qui ne l'est pas, et vous humilier pour vous convertir; car vous ne serez chrétien que dans l'humiliation. Vous n'aimez point Dieu; vous ne le craignez même que d'une crainte d'esclave; c'est l'enfer, et non pas Dieu que vous craignez. Votre religion ne consiste qu'en superstitions, en petites pratiques superficielles. Vous êtes comme les Juifs dont Dieu

1. Allusion aux batailles de Steinkerque en 1692, et de Nerwinde en 1693, où la victoire se réduisit à prendre le champ de bataille et le canon de l'ennemi.

dit : « Pendant qu'ils m'honorent des lèvres, leur cœur est loin de moi [1]. » Vous êtes scrupuleux sur des bagatelles, et endurci sur des maux terribles. Vous n'aimez que votre gloire et votre commodité. Vous rapportez tout à vous, comme si vous étiez le Dieu de la terre, et que tout le reste n'eût été créé que pour vous être sacrifié. C'est, au contraire, vous que Dieu n'a mis au monde que pour votre peuple. Mais, hélas! vous ne comprenez point ces vérités. Comment les goûteriez-vous? Vous ne connoissez point Dieu, vous ne l'aimez point, vous ne le priez point du cœur, et vous ne faites rien pour le connoître.

Vous avez un archevêque [2] corrompu, scandaleux, incorrigible, faux, malin, artificieux, ennemi de toute vertu, et qui fait gémir tous les gens de bien. Vous vous en accommodez, parce qu'il ne songe qu'à vous plaire par ses flatteries. Il y a plus de vingt ans qu'en prostituant son honneur, il jouit de votre confiance. Vous lui livrez les gens de bien, vous lui laissez tyranniser l'Église, et nul prélat vertueux n'est traité aussi bien que lui.

Pour votre confesseur [3], il n'est pas vicieux : mais il craint la solide vertu, et il n'aime que les gens profanes et relâchés; il est jaloux de son autorité, que vous avez poussée au delà de toutes les bornes. Jamais confesseurs des rois n'avoient fait seuls les évêques, et décidé de toutes les affaires de conscience. Vous êtes seul en France, sire, à ignorer qu'il ne sait rien, que son esprit est court et grossier, et qu'il ne laisse pas d'avoir son artifice avec cette grossièreté d'esprit. Les jésuites même le méprisent et sont indignés de le voir si facile à l'ambition ridicule de sa famille. Vous avez fait d'un religieux un ministre d'État. Il ne se connoît point en hommes, non plus qu'en autre chose. Il est la dupe de tous ceux qui le flattent et lui font de petits présents. Il ne doute ni n'hésite sur aucune question difficile. Un autre très-droit et très-éclairé n'oseroit décider seul. Pour lui, il ne craint que d'avoir à délibérer avec des gens qui sachent les règles. Il va toujours hardiment sans craindre de vous égarer; il penchera toujours au relâchement et à vous entretenir dans l'ignorance. Du moins il ne penchera aux partis conformes aux règles que quand il craindra de vous scandaliser. Ainsi, c'est un aveugle qui en conduit un autre, et, comme dit Jésus-Christ, « ils tomberont tous deux dans la fosse [4]. »

Votre archevêque et votre confesseur vous ont jeté dans les difficultés de l'affaire de la régale, dans les mauvaises affaires de Rome [5]; ils vous ont laissé engager par M. de Louvois dans celle de Saint-Lazare, et vous auroient laissé mourir dans cette injustice, si M. de Louvois eût vécu plus que vous [6].

On avoit espéré, sire, que votre conseil vous tireroit de ce chemin si

1. Isaï., XXIX, 13.
2. François de Harlai de Chamvalon, archevêque de Paris, mort le 6 août 1695.
3. Le P. de La Chaise, jésuite, mort en 1709. — 4. Matth., XV, 14.
5. Ceci est confirmé par l'abbé Fleury, dans ses notes sur l'assemblée de 1682 (*Nouveaux Opuscules*, édit. de 1618, p. 208 et suiv.). Voyez aussi les *Mémoires* du P. d'Avrigny, 19 mars 1681.
6. Ce ministre mourut le 16 juillet 1691. Il s'était emparé d'une partie des revenus de l'ordre de Saint-Lazare, dont le roi l'avait nommé vicaire général.

égaré; mais votre conseil n'a ni force ni vigueur pour le bien. Du moins Mme de M.... et M. le D. de B....[1] devoient-ils se servir de votre confiance en eux pour vous détromper; mais leur foiblesse et leur timidité les déshonorent, et scandalisent tout le monde. La France est aux abois; qu'attendent-ils pour vous parler franchement? que tout soit perdu? Craignent-ils de vous déplaire? ils ne vous aiment donc pas; car il faut être prêt à fâcher ceux qu'on aime, plutôt que de les flatter ou de les trahir par son silence. A quoi sont-ils bons, s'ils ne vous montrent pas que vous devez restituer les pays qui ne sont pas à vous, préférer la vie de vos peuples à une fausse gloire, réparer les maux que vous avez faits à l'Église, et songer à devenir un vrai chrétien avant que la mort vous surprenne? Je sais bien que, quand on parle avec cette liberté chrétienne, on court risque de perdre la faveur des rois; mais votre faveur leur est-elle plus chère que votre salut? Je sais bien aussi qu'on doit vous plaindre, vous consoler, vous soulager, vous parler avez zèle, douceur et respect; mais enfin il faut dire la vérité. Malheur, malheur à eux s'ils ne la disent pas, et malheur à vous si vous n'êtes pas digne de l'entendre! Il est honteux qu'ils aient votre confiance sans fruit depuis tant de temps. C'est à eux à se retirer si vous êtes trop ombrageux, et si vous ne voulez que des flatteurs autour de vous. Vous demanderez peut-être, sire, qu'est-ce qu'ils doivent vous dire; le voici : ils doivent vous représenter qu'il faut vous humilier sous la puissante main de Dieu, et si vous ne voulez qu'il vous humilie; qu'il faut demander la paix, et expier par cette honte toute la gloire dont vous avez fait votre idole; qu'il faut rejeter les conseils injustes des politiques flatteurs; qu'enfin il faut rendre au plus tôt à vos ennemis, pour sauver l'État, des conquêtes que vous ne pouvez d'ailleurs retenir sans injustice. N'êtes-vous pas trop heureux, dans vos malheurs[2], que Dieu fasse finir les prospérités qui vous ont aveuglé, et qu'il vous contraigne de faire des restitutions essentielles à votre salut, que vous n'auriez jamais pu vous résoudre à faire dans un état paisible et triomphant? La personne qui vous dit ces vérités, sire, bien loin d'être contraire à vos intérêts, donneroit sa vie pour vous voir tel que Dieu vous veut, et elle ne cesse de prier pour vous.

Du duc de Bourgogne a Fénelon.

Il l'assure de la continuation de son estime et de son affection, et lui rend compte de ses études et de son intérieur.

A Versailles, 17 janvier 1702.

Enfin, mon cher archevêque, je trouve une occasion favorable de rompre le silence où j'ai demeuré depuis quatre ans. J'ai souffert bien des maux depuis; mais un des plus grands a été celui de ne pouvoir

1. Mme de Maintenon et M. le duc de Beauvilliers.
2. Ceci prouve encore que cette lettre a été écrite après la bataille navale de la Hogue, en 1692, premier malheur de Louis XIV, et même après la prise de Pondichéry par les Hollandais, en 1693.

point vous témoigner ce que je sentois pour vous pendant ce temps, et que mon amitié augmentoit par vos malheurs, au lieu d'en être refroidie. Je pense avec un vrai plaisir au temps où je pourrai vous revoir; mais je crains que ce temps ne soit encore bien loin. Il faut s'en remettre à la volonté de Dieu, de la miséricorde duquel je reçois toujours de nouvelles grâces. Je lui ai été plusieurs fois bien infidèle depuis que je ne vous ai vu; mais il m'a fait toujours la grâce de me rappeler à lui, et je n'ai, Dieu merci, point été sourd à sa voix. Depuis quelque temps il me paroît que je me soutiens mieux dans le chemin de la vertu. Demandez-lui la grâce de me confirmer dans mes bonnes résolutions, et de ne pas permettre que je redevienne son ennemi, mais de m'enseigner lui-même à suivre en tout sa sainte volonté. Je continue toujours à étudier tout seul, quoique je ne le fasse plus en forme depuis deux ans, et j'y ai plus de goût que jamais; mais rien ne me fait plus de plaisir que la métaphysique et la morale, et je ne saurois me lasser d'y travailler. J'en ai fait quelques petits ouvrages que je voudrois bien être en état de vous envoyer, afin que vous les corrigeassiez, comme vous faisiez autrefois mes thèmes. Tout ce que je vous dis ici n'est pas bien de suite; mais il n'importe guère. Je ne vous dirai point ici combien je suis révolté moi-même contre tout ce qu'on a fait à votre égard; mais il faut se soumettre à la volonté de Dieu, et croire que tout cela est arrivé pour notre bien. Ne montrez cette lettre à personne du monde, excepté à l'abbé de Langeron, s'il est actuellement à Cambrai; car je suis sûr de son secret : et faites-lui mes compliments, l'assurant que l'absence ne diminue point mon amitié pour lui. Ne m'y faites point non plus de réponse, à moins que ce ne soit par quelque voie très-sûre, et en mettant votre lettre dans le paquet de M. de Beauvilliers, comme je mets la mienne; car il est le seul que j'aie mis de la confidence, sachant combien il lui seroit nuisible qu'on le sût. Adieu, mon cher archevêque; je vous embrasse de tout mon cœur, et ne trouverai peut-être de bien longtemps l'occasion de vous écrire. Je vous demande vos prières et votre bénédiction. LOUIS.

AU DUC DE BOURGOGNE.

Exhortation à la piété solide et à l'humble connoissance de soi-même.

A Cambrai, 17 janvier 1702.

Jamais rien ne m'a tant consolé que la lettre que j'ai reçue. J'en rends grâce à Celui qui peut seul faire dans les cœurs tout ce qu'il lui plaît, pour sa gloire. Il faut qu'il vous aime beaucoup, puisqu'il vous donne son amour, au milieu de tout ce qui est capable de l'éteindre dans votre cœur. Aimez-le donc au-dessus de tout, et ne craignez que de ne l'aimer pas. Il sera lui seul votre lumière, votre force, votre vie, votre tout. Oh! qu'un cœur est riche et puissant au milieu des croix, lorsqu'il porte ce trésor au dedans de soi! C'est là que vous devez vous accoutumer à le chercher avec une simplicité d'enfant, avec une familiarité tendre, avec une confiance qui charme un si bon père.

Ne vous découragez point de vos foiblesses. Il y a une manière de les supporter sans les flatter, et de les corriger sans impatience. Dieu vous la fera trouver, cette manière paisible et efficace, si vous la cherchez avec une entière défiance de vous-même, et marchant toujours en sa présence comme Abraham.

Au nom de Dieu, que l'oraison nourrisse votre cœur, comme les repas nourrissent votre corps. Que l'oraison de certains temps réglés soit une source de présence de Dieu dans la journée; et que la présence de Dieu, devenant fréquente dans la journée, soit un renouvellement d'oraison. Cette vue courte et amoureuse de Dieu ranime tout l'homme, calme ses passions, porte avec soi la lumière et le conseil dans les occasions importantes, subjugue peu à peu l'humeur, fait qu'on possède son âme en patience, ou plutôt qu'on la laisse posséder à Dieu. « Re« novamini spiritu mentis vestræ[1]. » Ne faites point de longue oraison; mais faites-en un peu, au nom de Dieu, tous les matins, en quelque temps dérobé. Ce moment de provision vous nourrira toute la journée. Faites cette oraison plus du cœur que de l'esprit, moins par raisonnement que par simple affection; peu de considérations arrangées, beaucoup de foi et d'amour.

Il faut lire aussi, mais des choses qui vous puissent recueillir, fortifier, et familiariser avec Dieu. Vous avez une personne qui peut vous indiquer les lectures qui vous conviennent. Ne craignez point de fréquenter les sacrements selon votre besoin et votre attrait : il ne faut pas que de vains égards vous privent du pain descendu du ciel, qui veut se donner à vous. Ne donnez jamais aucune démonstration inutile; mais aussi ne rougissez jamais de Celui qui fera lui seul toute votre gloire.

Ce qui me donne de merveilleuses espérances, c'est que je vois par votre lettre que vous sentez vos foiblesses, et que vous les reconnoissez humblement. Oh! qu'on est fort en Dieu, quand on se trouve bien foible en soi-même! « Quum infirmor, tunc potens sum[2]. « Craignez, mille fois plus que la mort, de tomber. Mais si vous tombiez malheureusement, hâtez-vous de retourner au Père des miséricordes et au Dieu de toute consolation, qui vous tendra les bras; et ouvrez votre cœur blessé à ceux qui pourront vous guérir. Surtout soyez humble et petit. « Et vi« lior fiam plus quam factus sum, » disoit David[3], « et humilis ero in « oculis meis. » Appliquez-vous à vos devoirs, ménagez votre santé, et modérez vos goûts, pour ne point épuiser vos forces. Je ne vous parle que de Dieu et de vous : il n'est pas question de moi. Dieu merci, j'ai le cœur en paix; ma plus rude croix est de ne vous point voir; mais je vous porte sans cesse devant Dieu, dans une présence plus intime que celle des sens. Je donnerois mille vies comme une goutte d'eau, pour vous voir tel que Dieu vous veut. *Amen! amen!*

L. de L. (l'abbé de Langeron) est pénétré de reconnoissance pour vos bontés.

1. *Ephes.*, IV, 23. — 2. *II Cor.*, XII, 10.
3. *II Reg.*, VI, 22.

Au même.

Que l'amour de Dieu doit être notre principe, notre fin et notre unique règle en toutes choses.

Je crois, monseigneur, que la vraie manière d'aimer vos proches, c'est de les aimer en Dieu et pour Dieu. Les hommes ne connoissent point l'amour de Dieu : faute de le connoître, ils en ont peur, et s'en éloignent. Cette crainte fait qu'ils ne peuvent comprendre la douce familiarité des enfants dans le sein du plus tendre de tous les pères. Ils ne connoissent qu'un maître tout-puissant et rigoureux. Ils sont toujours contraints avec lui, toujours gênés dans tout ce qu'ils font. Ils font à regret le bien, pour éviter le châtiment; ils feroient le mal, s'ils osoient le faire, et s'ils pouvoient espérer l'impunité. L'amour de Dieu leur paroît une dette onéreuse; ils cherchent à l'éluder par des formalités et par un culte extérieur, qu'ils veulent toujours mettre à la place de cet amour sincère et effectif. Ils chicanent avec Dieu même, pour lui donner le moins qu'ils peuvent. O mon Dieu, si les hommes savoient ce que c'est que vous aimer, ils ne voudroient plus d'autre vie et d'autre joie que cet amour!

Cet amour ne demande de nous que des mœurs innocentes et réglées. Ils veut seulement que nous fassions pour Dieu tout ce que la raison nous doit faire pratiquer. Il n'est pas question d'ajouter aux bonnes actions qu'on fait déjà; il n'est question que de faire, par amour pour Dieu, ce que les honnêtes gens qui vivent bien font par honneur et par amour pour eux-mêmes. Il n'y a à retrancher que le mal, qu'il faudroit retrancher quand même nous n'aurions d'autre principe que la vraie raison. Pour tout le reste, laissons-le dans l'ordre que Dieu a établi dans le monde : faisons les mêmes choses honnêtes et vertueuses; mais faisons-les pour celui qui nous a faits, et à qui nous devons tout.

Cet amour de Dieu ne demande point de tous les chrétiens des austérités semblables à celles des anciens solitaires, ni leur solitude profonde, ni leur contemplation ; il ne demande d'ordinaire, ni les actions éclatantes et héroïques, ni le renoncement aux biens légitimement acquis, ni le dépouillement des avantages de chaque condition : il veut seulement qu'on soit juste, foible, modéré dans l'usage convenable de toutes ces choses; il veut seulement qu'on n'en fasse pas son dieu et sa béatitude, mais qu'on en use suivant son ordre, et pour tendre vers lui.

Cet amour n'augmente point les croix, il les trouve déjà toutes semées dans toutes les conditions des hommes. Nos croix nous viennent de l'infirmité de nos corps et des passions de nos âmes : elles viennent de nos imperfections et de celles des autres hommes, avec qui nous sommes obligés de vivre. Ce n'est pas l'amour de Dieu qui nous cause ces peines; au contraire, c'est lui qui nous les adoucit, par la consolation dont il assaisonne nos souffrances. Il diminue même nos croix, à mesure qu'il modère nos passions ardentes et notre sensibilité, qui

sont la source de tous nos véritables maux. Si l'amour de Dieu étoit parfait en nous, en nous détachant de tout ce que nous craignons de perdre ou que nous désirons d'acquérir, il finiroit toutes nos douleurs, et nous combleroit d'une paix bienheureuse.

Pourquoi donc tant craindre l'amour, qui ne fait aucun de nos maux, qui peut les adoucir tous, et qui feroit entrer avec lui dans nos cœurs tous les biens? Les hommes sont bien ennemis d'eux-mêmes, de résister à cet amour et de le craindre.

Le précepte de l'amour, loin d'être une surcharge au-dessus de tous les autres préceptes, est au contraire ce qui rend tous les autres préceptes doux et légers. Ce qu'on fait par crainte et sans amour est toujours ennuyeux, dur, pénible, accablant. Ce qu'on fait par amour, par persuasion, par volonté pleinement libre, quelque rude qu'il soit aux sens, devient toujours doux. L'envie de plaire à Dieu qu'on aime fait que, si on souffre, on aime à souffrir; la souffrance qu'on aime n'est plus une souffrance.

Cet amour ne trouble, ne dérange, ne change rien dans l'ordre que Dieu a établi. Il laisse les grands dans la grandeur, et les fait petits sous la main de Celui qui les a faits grands. Il laisse les petits dans la poussière, et les rend contents de n'être rien qu'en lui. Ce contentement dans le lieu le plus bas n'a aucune bassesse, et fait une véritable grandeur.

Cet amour règle et anime tous les autres amours que nous devons aux créatures. Nous n'aimons jamais tant notre prochain que quand nous l'aimons pour Dieu, et de son amour. Quand nous aimons les hommes hors de Dieu, nous ne les aimons que pour nous-mêmes. C'est toujours ou notre intérêt grossier ou notre intérêt subtil et déguisé que nous cherchons en eux. Si ce n'est pas l'argent, la commodité, la faveur, que nous y cherchons, c'est la gloire de les aimer sans intérêt, c'est le goût, c'est la confiance, c'est le plaisir d'être aimé par des gens de mérite, qui flattent notre amour-propre bien plus qu'une somme d'argent ne le flatteroit. C'est donc nous-mêmes que nous aimons uniquement dans tous nos amis que nous croyons aimer. Aimer autrui pour soi, c'est l'aimer bien imparfaitement; c'est plutôt amour-propre que vraie amitié.

Quel est donc le moyen d'aimer ses amis? C'est de les aimer dans l'ordre de Dieu; c'est d'aimer Dieu en eux; c'est d'y aimer ce qu'il y a mis, et de supporter pour l'amour de lui la privation de ce qu'il n'y met pas. Quand nous n'aimons nos amis que par amour-propre, l'amour-propre, impatient, délicat, jaloux, plein de besoins et vide de mérite, se défie sans cesse et de soi et de son ami : il se lasse, il se dégoûte, il voit bientôt le bout de ce qu'il croyoit le plus grand; il trouve partout des mécomptes; il voudroit toujours le parfait, et jamais il ne le trouve; il se pique, il change, il ne peut se reposer nulle part. L'amour de Dieu, aimant sans rapporter ses amis à soi, les aime patiemment avec leurs défauts. Il ne veut point trouver en eux plus que Dieu n'y a mis; il n'y regarde que Dieu et ses dons : tout lui est bon, pourvu qu'il aime ce que Dieu a fait, et qu'il supporte ce que Dieu n'a

pas fait, mais qu'il a permis, et qu'il veut que nous supportions pour nous conformer à ses desseins.

L'amour de Dieu ne s'attend jamais de trouver la perfection dans la créature. Il sait qu'elle n'est qu'en Dieu seul, et il est ravi de dire à Dieu, comme saint Michel : « Qui est semblable à vous? » Tout ce qu'il voit d'imparfait lui fait dire : « Vous n'êtes point mon Dieu. » Comme il n'attend la perfection d'aucune créature, il n'est jamais mécompté en rien. Il aime Dieu et ses dons en chaque créature, suivant le degré de bonté de chacune. Il aime moins ce qui est moins bon; il aime mieux ce qui est meilleur; il aime tout, parce qu'il n'y a rien qui n'ait quelque petit bien, qui est le don de Dieu, et que les plus méchants, tandis qu'ils sont encore en cette vie, peuvent toujours devenir bons et recevoir les dons qui leur manquent.

Il aime pour Dieu tout ce qui est l'ouvrage de Dieu, et que Dieu lui commande d'aimer. Il aime davantage ce que Dieu a voulu lui rendre plus cher. Il regarde dans un père mortel le Père céleste; dans un frère, dans un cousin, dans un ami, les liaisons étroites que la Providence a formées. Plus les liens sont étroits dans l'ordre de la Providence, plus l'amour de Dieu les rend fermes et intimes. Peut-on aimer Dieu sans aimer toutes les choses dont il nous a commandé l'amour? C'est son ouvrage, c'est ce qu'il veut nous faire aimer; ne le ferons-nous pas?

Il est vrai que nous aimerions mieux mourir que d'aimer quelque chose plus que lui. Il nous dit dans l'Évangile : « Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi[1]. » A Dieu ne plaise donc que j'aime plus que lui ce que je n'aime que pour lui ! Mais j'aime de tout mon cœur, pour l'amour de lui, tout ce qui me le représente, tout ce qui renferme ses dons, tout ce qu'il a voulu que j'aimasse. Ce principe solide d'amour fait que je ne veux jamais manquer à rien, ni à mes proches ni à mes amis. Leurs imperfections n'ont garde de me surprendre, car je n'attends qu'imperfection de tout ce qui n'est pas mon Dieu. Je ne vois que lui seul en tout ce qui a le moindre degré de bonté. C'est lui que j'aime dans sa créature, et rien ne peut altérer cet amour. Il est vrai que cet amour n'est pas toujours tendre et sensible; mais il est vrai, intime, fidèle, constant, effectif, et je le préfère, par le fond de ma volonté, à tout autre amour. Il a même ses tendresses et ses transports. Une âme qui seroit bien à Dieu ne seroit plus desséchée et resserrée par les délicatesses et les inégalités de l'amour-propre : n'aimant que pour Dieu, elle aimeroit, comme Dieu, d'un amour admirable, car « Dieu est amour, » comme dit saint Jean[2] : ses entrailles seroient une source inépuisable d'eau vive, suivant la promesse[3]. L'amour porteroit tout, souffriroit tout, espéreroit tout pour notre prochain; l'amour surmonteroit toutes les peines; du fond du cœur il se répandroit jusque sur les sens; il s'attendriroit sur les maux d'autrui, ne comptant pour rien les siens; il consoleroit, il attendroit, il se proportionneroit, il se rapetisseroit

1. Matth., x, 37. — 2. I Joan., iv, 8. — Joan., vii, 38.

avec les petits, il s'élèveroit pour les grands; il pleureroit avec ceux qui pleurent; il se réjouiroit par condescendance avec ceux qui se réjouissent; il seroit tout à tous, non par une apparence forcée et par une sèche démonstration, mais par l'abondance du cœur, en qui l'amour de Dieu seroit une source vive pour tous les sentiments les plus tendres, les plus forts et les plus proportionnés. Rien n'est si sec, si dur, si resserré, qu'un cœur qui s'aime seul en toutes choses. Rien n'est si tendre, si ouvert, si vif, si doux, si aimable, si aimant, qu'un cœur que l'amour divin possède et anime.

Au même.

Exhortation à imiter les vertus de saint Louis.

Enfant de saint Louis, imitez votre père : soyez, comme lui, doux, humain, accessible, affable, compatissant et libéral. Que votre grandeur ne vous empêche jamais de descendre avec bonté jusqu'aux plus petits, pour vous mettre en leur place, et que cette bonté n'affoiblisse jamais ni votre autorité ni leur respect. Étudiez sans cesse les hommes; apprenez à vous en servir sans vous livrer à eux. Allez chercher le vrai mérite jusqu'au bout du monde : d'ordinaire, il demeure modeste et reculé. La vertu ne perce point la foule; elle n'a ni avidité, ni empressement; elle se laisse oublier. Ne vous laissez point obséder par des esprits flatteurs et insinuants : faites sentir que vous n'aimez ni les louanges ni les bassesses. Ne montrez de la confiance qu'à ceux qui ont le courage de vous contredire dans le besoin avec respect, et qui aiment mieux votre réputation que votre faveur.

La force et la sagesse de saint Louis vous seront données, si vous les demandez en reconnoissant humblement votre foiblesse et votre impuissance. Il est temps que vous montriez au monde une maturité et une vigueur d'esprit proportionnées au besoin présent. Saint Louis, à votre âge, étoit déjà les délices des bons et la terreur des méchants. Laissez donc tous les amusements de l'âge passé; faites voir que vous pensez et que vous sentez tout ce que vous devez penser et sentir. Il faut que les bons vous aiment, que les méchants vous craignent, et que tous vous estiment. Hâtez-vous de vous corriger, pour travailler utilement à corriger les autres.

La piété n'a rien de foible, ni de triste, ni de gêné : elle élargit le cœur; elle est simple et aimable; elle se fait toute à tous pour les gagner tous. Le royaume de Dieu ne consiste point dans une scrupuleuse observation de petites formalités; il consiste pour chacun dans les vertus propres à son état. Un grand prince ne doit point servir Dieu de la même façon qu'un solitaire ou qu'un simple particulier. Saint Louis s'est sanctifié en grand roi. Il étoit intrépide à la guerre, décisif dans les conseils, supérieur aux autres hommes par la noblesse de ses sentiments, sans hauteur, sans présomption, sans dureté. Il suivoit en tout les véritables intérêts de sa nation, dont il étoit autant le père que le roi. Il voyoit tout de ses propres yeux dans les affaires

principales. Il étoit appliqué, prévoyant, modéré, droit et ferme dans les négociations; en sorte que les étrangers ne se fioient pas moins à lui que ses propres sujets. Jamais prince ne fut plus sage pour policer les peuples et pour les rendre tout ensemble bons et heureux. Il aimoit avec tendresse et confiance tous ceux qu'il devoit aimer; mais il étoit ferme pour corriger ceux qu'il aimoit le plus, quand ils avoient tort. Il étoit noble et magnifique selon les mœurs de son temps, mais sans faste et sans luxe. Sa dépense, qui étoit grande, se faisoit avec tant d'ordre, qu'elle ne l'empêchoit pas de dégager son domaine.

Longtemps après sa mort on se souvenoit encore avec attendrissement de son règne, comme de celui qui devoit servir de modèle aux autres pour tous les siècles à venir. On ne parloit que des poids, des mesures, des monnoies, des coutumes, des lois, de la police du règne du bon roi saint Louis. On croyoit ne pouvoir mieux faire que de ramener tout à cette règle. Soyez l'héritier de ses vertus avant que de l'être de sa couronne. Invoquez-le avec confiance dans vos besoins : baisez souvent ses restes précieux [1]. Souvenez-vous que son sang coule dans nos veines, et que l'esprit de foi qui l'a sanctifié doit être la vie de votre cœur. Il vous regarde du haut du ciel, où il prie pour vous, et où il veut que vous régniez un jour en Dieu avec lui. Unissez votre cœur au sien. « Conserva, fili mi, præcepta patris tui [2]. »

Au duc de Beauvilliers.

Avis touchants pour le duc de Bourgogne. Sur le marquis de Puységur et l'intendant de Flandre.

A Cambrai, 27 janvier.

Voulez-vous bien, mon bon duc, que je vous souhaite une bonne année? Portez-vous bien. Point de remède, un peu de repos, de liberté et de gaieté d'esprit. Ce qui mettra votre cœur au large soulagera aussi votre corps, et soutiendra votre santé. La joie est un baume de vie qui renouvelle le sang et les esprits. « La tristesse, dit l'Écriture [3], dessèche les os. » Ne faites que ce que vous pouvez : Dieu fera le reste bien mieux que vous. Ayez soin de l'intérieur encore plus que de l'extérieur de M. le D. de B. (duc de Bourgogne). Il faut nourrir son cœur, et le réveiller à propos sur la vie de grâce, afin que les goûts naturels, la vivacité de ses passions et le torrent du monde ne l'entraînent pas. Je ne lui compte pas tant d'avoir méprisé le monde quand le monde étoit contre lui, que je lui compterois de vivre détaché du monde quand le monde lui applaudit et le recherche avec empressement. Il faut bien faire vers le monde, sans y tenir; et c'est de quoi on ne vient point à bout, si Dieu ne soutient par sa main toute-puissante un homme, comme s'il étoit suspendu en l'air. Qu'y a-t-il de plus flatteur que d'être né un si grand prince, et cependant de ne devoir les hom-

1. Fénelon avoit donné au duc de Bourgogne un reliquaire qui contenait un morceau de la mâchoire de saint Louis.
2. *Prov.*, VI, 20. — 3. *Ibid.*, XVII, 22.

mages du public qu'à sa bonne conduite et ses talents, comme si on étoit un particulier? Mais quel malheur si on s'appuyoit sur ce foible roseau! L'estime des hommes vains est vaine, et elle se perd en un jour. Si ce prince étoit livré à son propre cœur, loin de Dieu et de l'ordre des grâces qu'il a éprouvées, tout se dessécheroit pour lui; et le monde même, qui lui auroit fait oublier Dieu, serviroit à Dieu d'instrument pour le venger de son ingratitude. J'aimerois mieux mourir que d'apprendre jamais une si déplorable nouvelle. Il est certain qu'en manquant à Dieu, il tomberoit dans un état où il manqueroit ensuite bientôt au monde, et où le monde se dégoûteroit promptement de lui.

Puységur a passé ici, et m'a dit diverses choses qui m'ont paru fort bonnes. Il est capital, si je ne me trompe, que vous preniez des mesures justes pour la campagne de M. le duc de B.

Je vous envoie une lettre de M. de Bagnols, qui est charmé d'une réponse que vous lui avez faite. Je ne sais rien sur les affaires; mais, quoique M. de Bagnols ne soit pas sans défauts, il me paroît avoir la tête bonne, et ses lumières méritent qu'on les reçoive avec attention. Il voit de près, et voit fort bien.

Pour moi, je ne vois rien et ne veux rien voir que Dieu, qui est tout, et les hommes rien. C'est dans notre tout, mon bon duc, que je serai tout dévoué à vous et aux vôtres jusqu'à la mort.

AU MÊME.

Avis au duc pour le règlement de son intérieur, et pour la conduite du duc de Bourgogne.

A Cambrai, 4 novembre 1703.

Je profite avec beaucoup de joie, mon bon duc, de l'occasion de M. de Denonville, pour vous souhaiter santé, paix, joie et fidélité à Dieu, avec largeur de cœur dans toutes les épines de votre état. Plus les affaires deviennent difficiles, plus vous devez y agir avec foi.

N'hésitez point par respect humain; ne prenez aucun parti ni par timidité naturelle ni par un sentiment soudain, qui pourroit ne venir que de vivacité d'imagination; mais par la pente du fond de votre cœur devant Dieu seul, après que vous avez écouté sans prévention les raisons des hommes. Ménagez beaucoup votre santé, qui est très-délicate, et qui pourroit très-facilement s'altérer. Non-seulement l'effort d'un grand travail épuise, mais encore une suite d'occupations tristes et gênantes accablent insensiblement. L'ennui et la sujétion minent sourdement la santé. Il faut se relâcher et s'égayer; la joie met dans le sang un baume de vie. « La tristesse dessèche les os; » c'est le Saint-Esprit même qui nous en avertit[1].

Je suis ravi de tout ce que j'entends dire de monseigneur le D. de B. (duc de Bourgogne). Tâchez de faire en sorte que ceux qui en sont charmés à l'armée le retrouvent le même à la cour. Je sais qu'il y a des

1. *Prov.*, XVII, 22.

différences inévitables; mais il faut rapprocher ces deux états le plus qu'on peut. Il faut que le vrai bien vienne en lui par le dedans, et se répande ensuite au dehors. Il en est de la grâce pour l'âme comme des aliments pour le corps. Un homme qui voudrait nourrir ses bras et ses jambes en y appliquant la substance des meilleurs aliments, ne se donnerait jamais aucun embonpoint; il faut que tout commence par le centre, que tout soit digéré d'abord dans l'estomac, qu'il devienne chyle, sang et enfin vraie chair. C'est du dedans le plus intime que se distribue la nourriture de toutes les parties extérieures. L'oraison est, comme l'estomac, l'instrument de toute digestion. C'est l'amour qui digère tout, qui fait tout sien, et qui incorpore à soi tout ce qu'il reçoit; c'est lui qui nourrit tout l'extérieur de l'homme dans la pratique des vertus. Comme l'estomac fait de la chair, du sang, des esprits pour les bras, pour les mains, pour les jambes et pour les pieds, de même l'amour dans l'oraison renouvelle l'esprit de vie pour toute la conduite. Il fait de la patience, de la douceur, de l'humilité, de la chasteté, de la sobriété, du désintéressement, de la sincérité, et généralement de toutes les autres vertus, autant qu'il en faut pour réparer les épuisements journaliers. Si vous voulez appliquer les vertus par le dehors, vous ne faites qu'une symétrie gênante, et qu'un arrangement superstitieux, qu'un amas d'œuvres légales et judaïques, qu'un ouvrage inanimé. C'est un sépulcre blanchi : le dehors est une décoration de marbre, où toutes les vertus sont en bas-relief; mais au dedans il n'y a que des ossements de mort. Le dedans est sans vie; tout y est squelette; tout y est desséché, faute de l'onction du Saint-Esprit. Il ne faut donc pas vouloir mettre l'amour au dedans par la multitude des pratiques entassées au dehors avec scrupule; mais il faut, au contraire, que le principe intérieur d'amour, cultivé par l'oraison à certaines heures, et entretenu par la présence familière de Dieu dans la journée, porte la nourriture du centre aux membres extérieurs, et fasse exercer avec simplicité, en chaque occasion, chaque vertu convenable pour ce moment-là. Voilà, mon bon duc, ce que je souhaite de tout mon cœur que vous puissiez inspirer à ce prince, qui est si cher à Dieu. La piété prise ainsi devient douce, commode, simple, exacte, ferme, sans être ni scrupuleuse ni âpre. Ayez soin de sa santé : il manquera à Dieu, s'il ne ménage pas ses forces.

Je vous suis toujours dévoué sans réserve comme je le dois.

Au vidame d'Amiens

Il ne croit pas que le duc de Bourgogne doive retourner à la cour dans les circonstances présentes.

A Cambrai, 7 septembre 1708.

Je suis en tristesse et en peine, monsieur, depuis plusieurs jours. Nous prions pour l'État, pour le prince auprès duquel vous êtes, pour vous, et pour beaucoup de personnes chères. Je vous conjure d'avoir la bonté de rendre en main propre la lettre ci-jointe, sans que personne

puisse l'apercevoir, ni s'en douter; le secret est essentiel. Ne craignez rien; la chose en elle-même ne vous commet nullement. Vous savez, monsieur, avec quels sentiments vifs et tendres je vous suis dévoué pour tout le reste de ma vie, et sans réserve.

Je vous conjure de ne perdre pas un seul moment pour rendre ma lettre.

On commence à répandre un bruit que tous vos généraux, excepté M. de Vendôme, trouvent le secours impossible, et que Mgr le D. de B. (le duc de Bourgogne) est sur le point de s'en retourner à la cour : cela me perce le cœur. Mgr le D. de B. ne sauroit partir après rien de plus triste que l'abandon de Lille. Ainsi le reste de la campagne, après la prise de cette ville, ne peut avoir rien de plus amer : au contraire, il peut arriver des cas où l'on trouve quelque adoucissement à ce malheur, et je voudrois que le prince en eût le mérite et la gloire. Il est inutile de dire que le prince ne doit pas être présent à l'affront de cette ville prise; il ne l'auroit pas moins en se retirant quelques jours avant la prise qu'en demeurant à l'armée : au moins il paroîtroit qu'il n'est pas venu pour une espèce de carrousel, et qu'il soutient avec patience, courage et ressource, les malheureuses occasions. C'est un genre de gloire qui reste à acquérir très-avantageusement, quand les succès deviennent impossibles. Mais s'il s'en va avec précipitation, laissant à un autre le soin de relever les armes du roi, on lui imputera les mauvais événements déjà arrivés, et on supposera qu'il a fallu laisser à un autre le soin de les réparer. Je prie Dieu qu'il soit son conseil.

Au duc de Bourgogne..

Il souhaite que ce prince demeure à la tête des armées jusqu'à la fin de la campagne.

(Septembre 1708.)

Je n'ai garde, monseigneur, de me mêler des affaires qui sont au-dessus de moi, et principalement de celles de la guerre, que j'ignore profondément; mais la connoissance de vos bontés et un excès de zèle me font prendre la liberté de vous dire, par cette voie très-sûre et très-secrète, que si Dieu permettoit que vous ne pussiez pas secourir Lille, il conviendroit au moins, si je ne me trompe, que vous fissiez les dernières instances pour obtenir la permission de demeurer à la tête des armées jusqu'à la fin de la campagne. Quand un grand prince comme vous, monseigneur, ne peut pas acquérir de la gloire par des succès éclatants, il faut au moins qu'il tâche d'en acquérir par sa fermeté, par son génie, et par ses ressources dans les tristes événements. Je suis persuadé, monseigneur, que toute la pente de votre cœur est pour ce parti. Il ne dépend pas de vous de faire l'impossible; mais ce qui peut soutenir la réputation des armes du roi et la vôtre est que vous fassiez jusqu'à la fin tout ce qu'un vieux et grand capitaine feroit pour redresser les choses. Les habiles gens vous feront alors justice; et les habiles gens décident toujours à la longue dans le public. Souffrez cette indiscrétion du plus dévoué et du plus zélé de tous les hommes.

Au même.

C'est dans l'adversité que doit éclater le courage d'un prince : exemple de saint Louis. Éviter l'indécision, quand on est à la tête des affaires.

A Cambrai, 16 septembre 1708.

Monseigneur, je ne suis consolé des mécomptes que vous éprouvez que par l'espérance du fruit que Dieu vous fera tirer de cette épreuve. Dieu donne souvent, comme saint Augustin le remarque, les prospérités temporelles aux impies mêmes, pour montrer combien il méprise ces biens dont le monde est si ébloui. Mais pour les croix, il les réserve aux siens, qu'il veut détacher, humilier sous sa puissante main, et rendre l'objet de sa complaisance. « C'est parce que vous étiez agréable à Dieu, » dit l'ange à Tobie [1], « qu'il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. » Il manque beaucoup à tout homme, quelque grand qu'il soit d'ailleurs, qui n'a jamais senti l'adversité. Le sage dit [2] : « Celui qui n'a point été tenté, que sait-il ? » On ne connoît ni les autres hommes ni soi-même, quand on n'a jamais été dans l'occasion du malheur, où l'on fait la véritable épreuve de soi et d'autrui. La prospérité est un torrent qui vous porte; en cet état, tous les hommes vous encensent, et vous vous enivrez de cet encens. Mais l'adversité est un torrent qui vous entraîne, et contre lequel il faut se roidir sans relâche. Les grands princes ont plus de besoin que tout le reste des hommes des leçons de l'adversité : c'est d'ordinaire ce qui leur manque le plus. Ils ont besoin de contradiction pour apprendre à se modérer, comme les gens d'une médiocre condition ont besoin d'appui. Sans la contradiction, les princes « ne sont point dans les travaux des hommes [3], » et ils oublient l'humanité. Il faut qu'ils sentent que tout peut leur échapper, que leur grandeur même est fragile, et que les hommes qui sont à leurs pieds leur manqueroient, si cette grandeur venoit à leur manquer. Il faut qu'ils s'accoutument à ne vouloir jamais hasarder de trouver le bout de leur pouvoir, et qu'ils sachent se mettre par bonté en la place de tous les autres hommes, pour voir jusqu'où il faut les ménager. En vérité, monseigneur, il est bien plus important au vrai bien des princes et de leurs peuples que les princes acquièrent une telle expérience, que de les voir toujours victorieux. Ce que je craignois pour vous étoit une joie flatteuse de commander une si puissante armée. Je priois Dieu que vous ne fussiez point comme ce roi dont il est dit dans l'Écriture : « Gloriabatur quasi potens in potentia excercitus sui [4]. » Les plus grands princes n'ont que des forces empruntées. Leur confiance est bien vaine, s'ils s'imaginent être forts par cette multitude d'hommes qu'ils assemblent. Un contre-temps, une ombre, un rien met l'épouvante et le désordre dans ces grands corps. Je fus touché jusqu'aux larmes, lorsque je vous entendis prononcer avec tant de religion ces aimables paroles : « Hi in curribus, et hi in equis : nos autem in nomine Domini [5]. » Beau-

1. Tob., XII, 13. — 2. *Eccli.*, XXXIV, 9. — 3. *Ps.* LXXII, 5. — 4. Judith, I, 4.
5. *Ps.* XIX, 8.

coup de gens grossiers s'imaginent que la gloire des princes dépend des succès : elle dépend des mesures bien prises, et non des succès que ces mesures préparent. Elle ne dépend pas même entièrement des mesures bien prises ; car les fautes que les princes les plus habiles peuvent faire se tournent à profit pour les perfectionner, et pour relever leur réputation, quand ils savent en faire bon usage.

Le véritable honneur des princes ne dépend que de leur vertu. Ils ne peuvent être qu'admirés s'ils se montrent bons, sages, courageux, patients. L'adversité leur donne un lustre qui manque à la prospérité la plus éclatante. Elle découvre en eux des ressources que le monde n'auroit jamais vues, si tout fût venu au-devant d'eux, au gré de leurs désirs. La plus grande de toutes les victoires est celle d'une sagesse et d'un courage qui est victorieux du malheur même.

On n'en sauroit donner un exemple plus décisif que celui du roi saint Louis. Il combattoit pour la religion; et Dieu, qui l'aimoit, lui donna toutes les croix que vous savez. Je prie très-souvent, afin que le petit-fils de ce grand roi soit l'héritier de ses vertus, et que vous soyez, comme lui, selon le cœur de Dieu. Ma joie seroit grande, si vous pouviez exécuter de grandes choses pour le roi et pour l'État; mais si Dieu permet que vous ne puissiez pas les exécuter, je souhaite qu'au moins vous fassiez jusqu'au bout tout ce qu'on peut attendre de vous. Vous le ferez sans doute, monseigneur : si vous êtes fidèle à Dieu, il vous conduira comme par la main.

Oserai-je vous dire ce que j'apprends que le public dit? Si je suivois les règles de la prudence, je ne le ferois pas. Mais j'aime mieux m'exposer à vous paroître indiscret, que manquer à vous dire ce qui sera peut-être utile dans un cœur tel que le vôtre. On vous estime sincèrement; on vous aime avec tendresse; on a conçu les plus hautes espérances des biens que vous pourrez faire; mais le public prétend savoir que vous ne décidez pas assez, et que vous avez trop d'égards pour des conseils très-inférieurs à vos propres lumières. Comme je ne sais point les faits, j'ignore sur qui tombent tous ces discours, et je ne fais que vous rapporter simplement, mot pour mot, ce que je ne sais ni ne puis démêler.

Il est vrai, monseigneur, que votre soumission aux volontés du roi doit être inviolable; mais vous devez user de toute l'étendue des pouvoirs qu'il vous laisse pour le bien de son service. De plus, il convient que vous fassiez les plus fortes représentations, si vous voyez que vous ayez besoin qu'on augmente vos pouvoirs. Un prince sérieux, accoutumé à l'application, qui s'est donnée à la vertu depuis longtemps, et qui achève sa troisième campagne à l'âge de vingt-sept ans commencés, ne peut être regardé comme étant trop jeune pour décider. M. le duc d'Orléans a des pouvoirs absolus pour la guerre d'Espagne. On a déjà vu par expérience qu'on ne peut attendre de vous, monseigneur, qu'une conduite mesurée et pleine de modération. Il ne s'agit point des décisions que vous pourriez faire tout seul, contre l'avis de tous les officiers généraux de l'armée : il suffit seulement que vous soyez libre de suivre ce que vous croirez à propos, quand votre avis sera confirmé par

ceux des officiers généraux qui ont le plus de réputation et d'expérience. On hasardera beaucoup moins en vous donnant de tels pouvoirs, qu'en vous tenant gêné et assujetti aux pensées d'un particulier, ou en vous faisant toujours attendre les décisions du roi. Ce dernier parti vous exposeroit à de très-fâcheux contre-temps. Il y a des cas pressants où l'on ne peut attendre sans perdre l'occasion, et où personne ne peut décider, que ceux qui voient les choses sur les lieux.

Je vous demande pardon, monseigneur, de cet excès de liberté, qui vient d'un excès de zèle. Je n'ai, Dieu merci, aucun intérêt en ce monde. Je ne suis occupé que du vôtre, qui est celui du roi et de l'État. Je sais à qui je parle, et je ne puis douter de la bonté de votre cœur. Le mien vous sera dévoué le reste de ma vie, avec l'attachement le plus inviolable et avec le respect le plus profond.

Du duc de Bourgogne a Fénelon.

Il est disposé à rester constamment à la tête de l'armée, à moins d'un ordre supérieur. Sur sa conduite pendant le siége de Lille, et sur l'indécision qu'on lui reprochoit.

Au camp du Saulsoir, 20 septembre 1708.

J'ai reçu depuis quelque temps deux de vos lettres, mon cher archevêque; vous comprenez aisément que je n'ai pas trop eu le temps de répondre plus tôt à la première; et, pour la seconde, elle ne m'a été rendue qu'hier. Il n'a point été question de parler sur mon retour; mais vous pouvez être persuadé que je suis et que j'ai toujours été dans les mêmes sentiments que vous sur ce chapitre, et qu'à moins d'un ordre supérieur et réitéré, je compte, quoi qu'il arrive, de finir la campagne, et d'être à la tête de l'armée tant qu'elle sera assemblée. J'en viens à la seconde. Il est vrai que j'ai essuyé une épreuve depuis quinze jours; et je me trouve bien loin de l'avoir reçue comme je le devois, me laissant et emporter aux prospérités et abattre dans les adversités, et me laissant aussi aller à un serrement de cœur et aux noirceurs causées par les contradictions et les peines de l'incertitude et de la crainte de faire quelque chose mal à propos dans une affaire d'une conséquence aussi extrême pour l'État. Je me trouvois avec l'ordre du roi réitéré d'attaquer les ennemis, M. de Vendôme pressant de le faire; et, de l'autre côté, le maréchal de Berwick et tous les anciens officiers, avec la plus grande partie de l'armée, disant qu'il étoit impossible d'y réussir, et que l'armée s'y perdroit. Le roi me réitéra son ordre après une première représentation, à laquelle je me crus obligé. M. Chamillard arriva le soir, et me confirma la même chose. Je voyois les funestes suites de la perte d'une bataille, sans pouvoir presque espérer de la gagner, et que le mieux qui pouvoit arriver étoit de nous retirer après une attaque infructueuse. Voilà l'état où j'ai été pendant huit ou neuf jours, jusqu'à ce qu'enfin le roi, informé de l'état des choses, n'a plus ordonné l'attaque, et m'a remis à prendre mon parti. Sur ce que vous dites de mon indécision, il est vrai que je me le reproche à moi-

même, et que quelquefois paresse ou négligence, d'autres mauvaise honte, ou respect humain, ou timidité, m'empêchent de prendre des partis et de trancher net dans des choses importantes. Vous voyez que je vous parle avec sincérité; et je demande tous les jours à Dieu de me donner, avec la sagesse et la prudence, la force et le courage pour exécuter ce que je croirai de mon devoir. Je n'avois point cette puissance décisive quand je suis entré en campagne; et le roi m'avoit dit, quand les avis seroient indifférents, de me rendre à celui de M. de Vendôme, lorsqu'il y persisteroit. Je la demandai après l'affaire d'Oudenarde[1]; elle me fut accordée, et peut-être ne m'en suis-je pas servi autant que je devois. Pour toutes les louanges que vous me donnez, si elles ne venoient d'un homme comme vous, je les prendrois pour des flatteries; car, en vérité, je ne les mérite guère, et le monde se trompe dans ce qu'il pense sur mon sujet. Mais il faut, avec la grâce de Dieu, mériter ce que l'on en croit, du moins en approcher. Vous savez mon amitié pour vous; elle ne finira qu'avec ma vie. Je me sers de cette occasion pour vous demander si vous ne croyez pas qu'il soit absolument mal de loger dans une abbaye de filles : c'est le cas où je me trouve. Les religieuses sont pourtant séparées, mais j'occupe une partie de leurs logements; et, s'il étoit nécessaire, je quitterois la maison, quoi que l'on en pût dire. Dites-moi, je vous en prie, votre sentiment, d'autant plus que je suis présentement dans votre diocèse.

De Fénelon au duc de Bourgogne.

Avis pour le temps de la tristesse et de l'adversité.

Septembre 1708.

Monseigneur, je remercie Dieu, du fond de mon cœur, de voir la simplicité et la bonté avec laquelle vous daignez me découvrir ce qui se passe au dedans de vous. Plus Dieu a des desseins sur vous, plus il est jaloux de tous vos talents naturels. Il veut que vous sentiez des tristesses, des abattements, des serrements de cœur, des irrésolutions, des embarras qui vous surmontent, et des impuissances qui vous rendent mécontent de vous-même. Oh! que cet état plaît à Dieu! et que vous lui déplairiez, si, possédant toute la régularité des vertus les plus éclatantes, vous jouissiez de votre force et du plaisir d'être supérieur à tout! Dites avec David, monseigneur : « Et vilior fiam plus quam « factus sum, et ero humilis in oculis meis[2]. » Ne craignez rien, tant que vous serez petit sous la puissante main de Dieu. Allez, non comme un grand prince, mais comme un petit berger avec cinq pierres, contre le géant Goliath. Pourvu que vous ne vous préveniez ni pour ni contre personne, que vous écoutiez tranquillement tous ceux qu'il convient d'écouter ou de consulter, et qu'ensuite, sans aucun égard à vos goûts ou à vos dégoûts naturels, ni à vos préjugés, vous suiviez ce que

1. Le combat d'Oudenarde, où une partie de l'armée françoise fut maltraitée, s'était donné le 11 juillet précédent.
2. *II Reg.*, VI, 22.

Dieu, présent et humblement invoqué, vous mettra au cœur, vous vous sentirez libre, soulagé, simple, décisif, et vous ne ferez des fautes qu'autant que vous manquerez à agir dans cette dépendance continuelle de l'esprit de grâce. Si vous êtes fidèle à lire et à prier dans vos temps de réserve, et si vous marchez pendant la journée en présence de Dieu, dans cet esprit d'amour et de confiance familière, vous aurez la paix; votre cœur sera élargi; vous aurez une piété sans scrupule et une joie sans dissipation.

AU MÊME.

Sur les reproches que la voix publique faisoit à ce prince: comment il doit tâcher de conquérir l'estime publique.

A Cambrai, 24 septembre 1708.

Loin de vouloir vous flatter, monseigneur, je vais rassembler ici toutes les choses les plus fortes qu'on répand dans le monde contre vous.

1° On dit que vous êtes trop particulier, trop renfermé, trop borné à un petit nombre de gens qui vous obsèdent. Il faut avouer que je vous ai toujours vu, dans votre enfance, aimant à être en particulier, et ne vous accommodant pas des visages nouveaux. Quoique je sois persuadé que vous avez, depuis ce temps-là, beaucoup pris sur vous par raison et par vertu, pour vous donner au public, qui a une espèce de droit d'aborder facilement ses princes, il peut se faire qu'il y ait encore dans votre fond quelque reste de ce goût-là. De plus, je ne m'étonne pas que vous ayez été un peu plus renfermé qu'à l'ordinaire dans ces temps d'agitation et d'embarras, où les partis étoient difficiles à prendre, et où vous trouviez les esprits divisés. Vous avez, plus qu'aucun autre prince, de quoi contenter le public dans la conversation. Vous y êtes gai, obligeant et, si on l'ose dire, très-aimable; vous avez l'esprit cultivé et orné pour pouvoir parler de tout, et pour vous proportionner à chacun. C'est un charme continuel, qu'il ne tient qu'à vous de donner; et il ne vous en coûtera qu'un peu de sujétion et de complaisance. Dieu vous donnera la force de vous y assujettir, si vous la désirez. Vous n'y aurez que la gloire mondaine à craindre. C'est l'avantage des grands princes, que chacun qui se ruine ou s'expose à être tué pour eux est enchanté par une parole obligeante et dite à propos. L'armée entière chantera vos louanges, quand chacun vous trouvera accessible, ouvert et plein de bonté.

2° On dit, monseigneur, que vous écoutez trop des personnes sans expérience, d'un génie borné, d'un caractère foible et timide: on va jusqu'à les accuser de manquer de courage. Je ne sais point sur qui tombent ces discours, et je les suppose très-injustes. On ajoute qu'ayant par vous-même des lumières très-supérieures à celles de ces gens-là, vous déférez trop à leurs conseils, qui tendent aux partis peu propres à vous faire honneur. Il est naturel que la jalousie et le dépit fassent parler ainsi. Il peut même se faire que les gens attachés à M. de Vendôme répandent ces bruits; mais enfin ils sont fort répandus. Vous

saurez mieux que personne discerner ce qu'ils ont de véritable d'avec ce qui est faux. Un prince aussi éclairé que vous doit bien connoître le fort et le foible des gens qui l'approchent. J'avoue qu'il y a quelquefois des hommes qui ne sont pas brillants, mais qui ont un sens droit avec un bon cœur, et qui méritent d'être écoutés plus que d'autres qui éblouissent; mais il faut un peu proportionner les marques de confiance à la réputation publique. En tout ceci, je marche à l'aveugle et à tâtons : car, en vérité, je ne sais ni ne soupçonne nullement sur qui cette critique peut tomber.

3° On dit, monseigneur, qu'ayant une assez vive répugnance à suivre les conseils outrés de M. de Vendôme, vous n'avez pas laissé de suivre trop facilement ce qu'il a voulu. On ajoute même que cette facilité a un peu rebuté les principaux officiers généraux, qui avoient espéré que vous prendriez une autorité décisive, et que vous redresseriez ceux qui en avoient besoin. Je suppose que ceux qui parlent ainsi n'ont pas su que vous n'aviez ces complaisances pour les conseils de M. de Vendôme que pour vous conformer aux intentions du roi.

4° Beaucoup de gens soutiennent qu'on pouvoit, dès le cinquième de ce mois, attaquer avec succès les ennemis dans leurs retranchements; que ces retranchements n'étoient alors presque rien; qu'on a donné aux ennemis huit jours pour se rendre inaccessibles, par les irrésolutions et les divisions des chefs, qui ont réduit à attendre des ordres du roi. On dit que vous avez trop cru ailleurs M. de Vendôme, et que vous n'avez pas voulu le croire dans cette occasion unique, où il a paru qu'il avoit raison, et où il proposoit un parti propre à vous acquérir beaucoup de gloire. Pour moi, monseigneur, je trouve que vous avez agi avec une grande sagesse, de n'avoir voulu rien hasarder sur une parole si hasardeuse, contre l'avis de M. le maréchal de Berwick et des plus expérimentés officiers de l'armée. Il ne s'agit pas même des difficultés qui se trouvoient ou ne se trouvoient pas dans cette entreprise; il s'agit seulement de celles qui étoient apparentes. M. de Vendôme auroit dû savoir de bonne heure l'état des lieux et des chemins, avec celui des retranchements des ennemis; mais, dans l'incertitude, il n'étoit pas permis d'exposer la France à un grand malheur. Ce que je souhaiterois, c'est qu'un certain nombre de personnes sages et bien instruites des faits répandissent dans le public ce qui justifie la sagesse de votre conduite. Il ne convient pas qu'un grand prince comme vous descende jusqu'à ces sortes de justifications; mais je voudrois que des personnes zélées le fissent dans les occasions naturelles. On assure de tous côtés que Mme la duchesse de Bourgogne a fait des merveilles dans cette conjoncture, et qu'elle a été admirée dans sa conduite. Vous voyez, monseigneur, qu'aucun rang ne met les hommes au-dessus de la critique du public.

5° On dit qu'étant sérieux et renfermé, vous perdez néanmoins du temps pour les choses les plus sérieuses, par un peu de badinage qui n'est plus de saison, et que les gens de guerre n'approuvent pas. Si vous avez besoin d'un certain enjouement pour vous délasser l'esprit, tâchez de le proportionner aux bienséances de votre âge, et à la grande

fonction que vous remplissez. Tout au moins que cette espèce de jeu soit secret, et confié à très-peu de personnes sages et discrètes.

6° On dit, monseigneur, que vos délibérations ne sont pas assez secrètes; que vous prenez peu de précaution pour les cacher, et que les ennemis mêmes sont facilement informés de vos desseins, parce qu'ils sont divulgués dans votre armée. Je comprends que les divisions des officiers généraux, à qui vous ne pouvez pas éviter de parler, peuvent contribuer beaucoup à divulguer les résolutions que vous prenez. Des gens divisés se passionnent, disputent et parlent les uns contre les autres, aux dépens du secret commun. M. de Vendôme a ses confidents, qui peuvent tout savoir, et dire tout à leur mode, pour le défendre. Il est vrai, monseigneur, que votre vivacité, jointe à votre voix, qui est naturellement un peu éclatante, fait qu'on vous entend d'assez loin, dès que vous vous animez en raisonnant; et c'est sur quoi vous ne sauriez vous trop précautionner pour les délibérations importantes, car le secret est l'âme des affaires. Il est très-peu de gens à qui il n'échappe pas quelque parole qui fasse trop entendre. Il importe que vous recommandiez un profond secret à toutes les personnes que vous êtes obligé d'honorer de votre confiance.

7° On dit, monseigneur, que vous n'êtes pas assez bien averti, et qu'on ne prend pas assez de soin, dans votre armée, pour savoir d'abord ce que les ennemis font. On ajoute que personne n'a assez de soin de prévoir, d'arranger, de remédier aux inconvénients, d'étudier le terrain voisin et tout le pays. Il y a longtemps que j'ai ouï dire aux gens qui ont la réputation dans ce métier, que M. de Vendôme ne sauroit s'appliquer à tous ces détails, qu'il ne prévoit guère, qu'il hasarde beaucoup, qu'il croit tout possible et facile, qu'il est souvent surpris, qu'il ne croit ni n'écoute personne, et qu'il a été en Italie tel qu'il est en France, avec une grande valeur, une très-bonne volonté, et une inapplication incorrigible. Voilà le portrait que j'en ai vu faire unanimement à tous les meilleurs officiers; mais il seroit à désirer que quelqu'un fît sous vous, monseigneur, ce que M. de Vendôme ne fait pas; en sorte que vous fussiez averti de tout, et qu'on ne fût exposé à aucun mécompte, faute de prévoyance.

J'espère que M. de Berwick, qu'on dépeint comme un homme judicieux et appliqué, suppléera à ce qui manquoit de l'autre côté. Il faut seulement prendre garde à ce que le public prétend savoir, que ce maréchal a l'esprit médiocre, et fort arrêté à toutes ses pensées. Plus vous approfondirez les hommes, plus vous verrez qu'il faut désespérer d'en trouver auxquels il ne manque pas beaucoup. Les hommes dans lesquels il manque un peu moins que dans le commun sont bien précieux : on en trouve très-rarement de tels, et quand on les a, on ne sait pas s'en servir. Je crois que vous saurez faire usage de M. de Berwick, sans vous y livrer aveuglément.

Pour vos défauts, monseigneur, je remercie Dieu de ce qu'il vous les fait sentir, et de ce qu'il vous apprend à vos dépens, par de si fortes leçons, à vous défier et à désespérer de vous-même. Mais cherchez en Dieu toutes les ressources que vous ne trouvez pas en vous. « Je puis

tout, dit saint Paul, en celui qui me fortifie[1]. » Vivez de foi, et non de votre propre sagesse ni de votre propre courage. Ne vous étonnez point de ce qui vous manque, travaillez à l'acquérir peu à peu avec patience, et en travaillant, ne comptez que sur Dieu. Oh! qu'il vous aime, puisqu'il a soin de vous instruire par tant de mécomptes! Il vous fait sentir combien les guerres sont à craindre, combien les plus puissantes armées sont inutiles, combien les plus grands États sont facilement ébranlés. Il vous montre combien les plus grands princes sont rigoureusement critiqués par le public, pendant que les flatteurs ne cessent point de les encenser. Quand on est destiné à gouverner les hommes, il faut les aimer pour l'amour de Dieu, sans attendre d'être aimé d'eux, et se sacrifier pour leur faire du bien, quoiqu'on sache qu'ils disent du mal de celui qui les conduit avec bonté et modération.

Il faut néanmoins, monseigneur, vous dire que le public vous estime, vous respecte, attend de grands biens de vous, et sera ravi qu'on lui montre que vous n'avez aucun tort. Il croit seulement que vous avez une dévotion sombre, timide, scrupuleuse, et qui n'est pas assez proportionnée à votre place; que vous ne savez pas assez prendre une certaine autorité modérée, mais décisive, sans blesser la soumission inviolable que vous devez aux intentions du roi. C'est ce que je ne fais que vous rapporter d'une façon purement historique, parce que je suis hors de portée de voir les faits. Mais supposé même qu'ils soient tels qu'on les raconte, il n'y a qu'un seul usage que vous en deviez faire : c'est celui de voir humblement vos défauts, de ne vous en point décourager, et de recourir à Dieu avec confiance pour travailler à leur correction. Eh! qui est-ce, sur la terre, qui n'a point de défauts et qui n'a pas commis de grandes fautes? Qui est-ce qui est parfait à vingt-six ans pour le très-difficile métier de la guerre, quand on ne l'a jamais fait de suite? Pour votre piété, si vous voulez lui faire honneur, vous ne sauriez être trop attentif à la rendre douce, simple, commode, sociable. Il faut vous faire « tout à tous pour les gagner tous[2] »; aller tout droit à l'extirpation de vos principaux défauts par amour de Dieu et par renoncement à l'amour-propre; chercher au dehors le bien public, autant que vous le pourrez, et retrancher le scrupule sur des choses qui paroissent des minuties. Vous ne devez avoir aucune peine de loger dans la maison du Saulsoir[3] : vous n'avez rien que de sage et de réglé auprès de votre personne; c'est une nécessité à laquelle on est accoutumé pendant les campements des armées. On est fort édifié du bon ordre et de la police que vous faites garder. Jamais rien ne vous sera dévoué, monseigneur, avec un plus grand zèle et un plus profond respect, que je le serai jusqu'au dernier soupir de ma vie.

1. *Philip.*, IV, 12. — 2. *I Cor.*, IX, 22.
3. C'étoit une abbaye de filles. Le duc de Bourgogne avait témoigné quelques scrupules d'y prendre un logement, et il avait demandé conseil à Fénelon sur cet objet.

Au même.

Même sujet que la précédente.

A Cambrai, 24 septembre 1708.

Depuis ma longue lettre écrite, je viens d'apprendre, monseigneur, que diverses personnes de condition et de mérite dans le service se plaignent que vous ne connoissez ni leurs noms ni leurs visages, pendant que monseigneur le duc de Berri les reconnoît tous, les distingue et les traite gracieusement. Ces gens-là ajoutent que, malgré tous les torts de M. de Vendôme, le combat d'Oudenarde fut commencé par vos ordres, sans que celui-ci en sût rien et sans qu'il eût le temps de faire sa disposition. Ils disent aussi que si vous eussiez préféré, le 5 de ce mois, le conseil de M. de Vendôme à celui de M. de Berwick, pour attaquer brusquement les ennemis, vous auriez fait lever le siége. Enfin on dit que c'est M. de Bergheik qui décide maintenant pour toute la guerre des Pays-Bas, et qu'encore qu'il ait de l'esprit, avec une certaine expérience et de grandes marques de zèle pour le bon parti, il ne convient pourtant pas ni de livrer le secret de l'État à un étranger, qui pourra être obligé de faire son parti avantageux chez les ennemis, ni de croire aveuglément un homme qui va vite, qui parle beaucoup, qui décide sans crainte de se tromper, et qui n'a jamais fait que servir à la guerre sans la conduire.

J'oubliois, monseigneur, de vous dire que, selon la pensée des personnes sages que j'ai ouï parler, il seroit à désirer qu'on pût réunir, par votre autorité et par les marques de votre confiance, tous les meilleurs officiers généraux, pour approuver vos résolutions, afin qu'ils fussent engagés à les faire réussir dans l'exécution, et à les justifier dans le public, quand elles en ont besoin.

Je rassemble, monseigneur, tous les discours que j'ai entendu faire, ne craignant point de vous déplaire en vous avertissant de tout avec un zèle sans bornes, et étant persuadé que vous ferez un bon usage de tout ce qui méritera quelque attention. Les bruits même les plus injustes ne sont pas inutiles à savoir, quand on a le cœur bon et grand, comme vous l'avez, Dieu merci. On dit encore que M. le comte d'Évreux[1] a écrit très-certainement une lettre qu'il a désavouée. On dit, monseigneur, que vous avez paru croire un peu trop facilement le désaveu qu'il vous en a fait, contre la notoriété publique. Pour moi, je crois qu'il seroit très-digne de vous de suspendre tout au moins votre jugement sur la sincérité de ce désaveu, et de lui rendre vos bonnes grâces en lui pardonnant, s'il le faut, de très-bon cœur. Je vous dirai dans le plus profond secret que ce désaveu ne doit pas être cru, et que je le sais bien.

1. Lieutenant général, fils du duc de Bouillon.

Du duc de Bourgogne a Fénélon.

Sur les reproches que la voix publique faisoit au prince.

Au camp du Saulsoir, 3 octobre 1708.

Je n'ai pu répondre plus tôt à votre grande lettre, mon cher archevêque : car j'en ai eu souvent à écrire sur des choses longues, et qui me fatiguent la tête. Je puis le faire présentement, article par article, vous disant auparavant que je suis bien moins homme de bien et moins vertueux que l'on ne me croit; ne voyant en moi que haut et bas, chutes et rechutes, relâchements, omissions et paresse dans mes devoirs les plus essentiels; immortifications, délicatesse, orgueil, hauteur, mépris du genre humain; attache aux créatures, à la terre, à la vie, sans avoir cet amour du Créateur au-dessus de tout, ni du prochain comme moi-même.

1° Il est vrai que je suis renfermé assez souvent; mais, comme je vous l'ai dit, j'écris beaucoup de certains jours. La prière, la lecture prennent aussi du temps, quoique j'y sois moins régulier que je ne devrois être. Je ne nie pas cependant que je n'en perde souvent. Il est vrai aussi que je parle plutôt aux gens à qui je suis plus accoutumé, et que je suis trop en cela mon goût naturel.

2° Je ne sache point, dans tout ce qui s'est passé en dernier lieu, avoir consulté des gens sans expérience. J'ai parlé aux plus anciens généraux, à des gens sans atteinte sur le courage, et si les conseils ont été taxés de timides, ils méritoient plutôt le nom de prudents.

3° Il est vrai que la présomption absolue de M. de Vendôme, ses projets subits et non digérés, et ce que j'en ai vu, m'empêchent d'avoir aucune confiance à lui, et que cependant j'ai trop acquiescé dans des occasions où je devois au contraire décider de ce qu'il me proposoit, joignant en cela la foiblesse à peut-être un peu de prévention; car, depuis l'affaire d'Oudenarde, j'ai reçu la puissance décisive, ainsi que je crois vous l'avoir déjà dit.

4° M. de Vendôme lui-même ne songeoit point à attaquer les ennemis le cinquième du mois passé. On ouvroit des marches dans des pays difficiles, et ce ne fut que le septième qu'il alla par hasard reconnoître les passages de la droite, que l'on avoit tenus pour impraticables, et qui étoient les plus aisés. Il est vrai que le sixième, voyant tout le monde d'un avis contraire à celui d'une attaque, ou du moins presque tous, et m'étant revenu des discours des soldats qui marquoient peu de confiance de réussir à ce qu'ils alloient entreprendre; voyant les suites terribles de la perte d'une bataille, qui étoit quasi inévitable de la manière dont les eunemis étoient postés, et que l'État en pouvoit souffrir considérablement, je crus ne pouvoir pas en conscience passer plus avant sans un nouvel ordre du roi sur l'exposition des choses. Je voyois, comme je vous dis, M. de Vendôme d'un côté, qui croit tout ce qu'il désire : je le savois piqué de l'affaire d'Oudenarde; et d'un avis contraire, le maréchal de Berwick, nos anciens officiers, gens d'expérience et de courage, gens même qui, avant la jonction de l'armée,

avoient proposé au maréchal de Berwick d'attaquer le prince Eugène dans ses lignes, pendant que le duc de Marlborough étoit de l'autre côté de l'Escaut. Les choses donc exposées au roi, l'ordre vint d'attaquer les ennemis. Le même jour arriva M. Chamillard, qui le confirma. On reconnut les chemins; on marcha en avant; on se campa en présence de l'ennemi; on reconnut son camp et ses retranchements. M. de Vendôme voyant que l'affaire, si elle tournoit mal, retomberoit uniquement sur lui, commença à la trouver difficile. M. Chamillard lui-même parla aux officiers, vit les difficultés, en prévit les malheureuses suites, écrivit au roi, et fut, je crois, cause que le roi rétracta l'ordre d'attaquer. Voilà précisément comme les choses se sont passées; et c'est dans tout ce temps que j'ai été dans l'état que je vous ai dépeint dans mon autre lettre.

5° Il est vrai que j'ai quelquefois badiné, mais rarement. Pour la perte du temps, elle a été plus considérable; mais souvent il n'y a que moi qui l'ai su.

6° Les délibérations publiques sont véritables; mais on peut les mettre sur le compte de M. de Vendôme plutôt que sur le mien.

7° Il en est de même de n'être pas bien averti; et ce qui fait retomber sur moi ces articles est que j'aurois dû agir autrement, et que je ne l'ai pas fait toujours, me laissant aller à une mauvaise complaisance, foiblesse ou respect humain. Vous connoissez parfaitement M. de Vendôme, et je n'ai rien à vous dire de plus que ce que vous en mettez dans votre lettre. Ce que vous dites du maréchal de Berwick est aussi fort juste, et il excède peut-être trop en prudence; au lieu que M. de Vendôme excède en confiance et négligence, ainsi que je l'ai déjà dit.

Je tâcherai de faire usage des avis que vous me donnez, et priez Dieu qu'il m'en fasse la grâce, pour n'aller trop loin ni à gauche, ni à droite. Demandez de plus en plus à Dieu qu'il me donne cet amour pour lui, et de tout, et de moi-même, amis et ennemis, pour lui et en lui.

Je ne sais rien de précis sur ce que l'on dit que mon frère traite mieux que moi et connoît plus que moi des officiers de qualité et de mérite. Comme il écrit moins que moi, il les peut voir plus souvent. Sur ce que vous me dites du combat d'Oudenarde, il est vrai que j'ordonnai à deux brigades d'infanterie de charger trois bataillons des ennemis que l'on me dit absolument séparés de leur armée; et que, voyant le centre dégarni, j'envoyai ordre à la droite (devant laquelle le maréchal de Matignon m'avoit mandé qu'il ne paroissoit plus rien) de se rapprocher de ce centre. Je comptois si peu commencer le combat, que de là j'allai à la gauche, où étoit M. de Vendôme fort pensif; et que, quand je l'allai rejoindre sur la droite, où l'on eut beaucoup de peine à le faire aller, la moitié de l'infanterie étoit déjà quasi en désordre, qu'à peine croyois-je l'affaire commencée.

Je vous ai répondu sur ce qui regarde le 5 septembre. J'ai en effet de la confiance au comte de Bergheik; il connoît les affaires à fond, et ne se donne point pour homme de guerre. Il est vrai qu'il décide, et

parle assez. Je le crois absolument affectionné, et bien éloigné de songer à faire son parti meilleur avec les ennemis. Pour le secret de l'État, il en a été chargé et instruit par le roi même, qui a aussi beaucoup de confiance en lui. Je profiterai de ce que vous m'en dites; mais je ne crois pas que l'on doive se défier de ses intentions; je ferai aussi usage de ce que vous me marquez sur le comte d'Évreux, sans affectation, mais aussi pour ne pas paroître dupe; car vous savez que c'est un personnage qu'il faut éviter. Je m'attends à bien des discours que l'on tient, et que l'on tiendra encore. Je passe condamnation sur ceux que je mérite, et méprise les autres, pardonnant véritablement à ceux qui me veulent ou me font du mal, et priant pour eux tous les jours de ma vie. Voilà mes sentiments, mon cher archevêque; et, malgré mes chutes et défauts, une détermination absolue d'être à Dieu. Priez-le donc incessamment d'achever en moi ce qu'il y a commencé, et de détruire ce qui vient du péché originel et de moi. Vous savez que mon amitié pour vous est toujours la même. J'espère pouvoir vous en assurer moi-même à la fin de la campagne : on ne sauroit encore dire quand ce sera, car l'événement de Lille est encore indéterminé.

De Fénélon au duc de Bourgogne.

Sur les reproches que la voix publique faisoit au duc. Quelle doit être la dévotion d'un prince : son attention à honorer le mérite, son courage dans les adversités.

A Cambrai, 15 octobre 1708.

Monseigneur, quelque grande retenue que je veuille garder le reste de ma vie sur toutes les choses qui ont rapport à vous, pour ne vous commettre jamais en rien, je ne puis néanmoins m'empêcher de prendre le parti de vous dire encore une fois, par une voie très-sûre et très-secrète, ce que j'apprends que l'on continue à dire contre votre personne. Je suis plus occupé de vous que de moi, et je craindrois moins de hasarder de vous déplaire en vous servant, que de vous plaire en ne vous servant pas. D'ailleurs je suis sûr qu'on ne peut jamais vous déplaire en vous disant, avec zèle et respect, ce qu'il importe que vous sachiez.

1° On dit, monseigneur, que vous n'avez pas voulu exécuter les ordres du roi, qui vouloit qu'on attaquât le prince Eugène pendant que le duc de Marlborough s'étoit avancé sur le chemin d'Ostende, et que, par ce refus, vous avez été la cause de la perte de Lille. C'est un fait qui regarde les temps postérieurs à votre campement sur la Marque, et qui est des temps de votre campement du Saulsoir. Je ne saurois croire qu'il soit comme on le raconte avec beaucoup de malignité.

2° On persiste à dire que vous avez été la vraie cause du combat d'Oudenarde, par votre ordre précipité de faire attaquer trois bataillons des ennemis par deux brigades, sans aucun concert avec M. de Vendôme.

3° On prétend que, quand vous arrivâtes sur la Marque, M. d'Artaignan reconnut dès le lendemain que les passages étoient ouverts, que

la plaine étoit assez commode pour faire agir toute la cavalerie, et que les ennemis n'étoient point alors retranchés comme ils le furent deux jours après. On assure que M. d'Artaignan se hâta d'en avertir et de répondre du succès, si on vouloit bien attaquer ; qu'il n'eut aucune réponse, qu'on demeura dans l'incertitude, et que vous voulûtes, malgré M. de Vendôme, attendre le retour du courrier envoyé au roi : ce qui étoit laisser évidemment échapper l'occasion de sauver Lille. J'ai vu un homme de service, qui m'a dit avoir mené M. d'Artaignan dans cette plaine, parce qu'il la connoissoit parfaitement. Il soutient qu'il n'y avoit qu'à se donner la peine de l'aller voir, pour reconnoître que tout étoit uni et ouvert. Il dit même avoir été jusqu'auprès des ennemis, et avoir vu qu'il n'y avoit encore alors ni retranchements commencés, ni défilés, ni bois, ni ombre de difficulté pour secourir la place. Il ajoute qu'il prit la liberté de parler hautement; que personne ne daigna ni l'écouter ni prendre la peine d'aller voir, et qu'en un mot, presque personne ne vouloit entendre opiner pour le combat.

4° On dit, monseigneur, qu'encore que vous ayez infiniment écrit à la cour pour vous justifier, vous n'avez jamais mandé rien de clair et de précis pour votre décharge; vous vous êtes contenté de faire des réponses vagues et superficielles, avec des expressions modestes et dévotes à contre-temps. La cour et la ville, dit-on, étoient d'abord pour vous avec chaleur; mais la cour et la ville ont changé, et vous condamnent. On ne se contente pas de dire que le public est de plus en plus déchaîné contre vous; on ajoute que le mécontentement remonte plus haut, et que le roi même ne peut s'empêcher, malgré toute son amitié, de sentir vivement votre tort. Il y a déjà quelque temps qu'il m'a passé par l'esprit que tant de gens, d'ailleurs fort politiques, n'oseroient point vous critiquer si librement, si cette critique n'étoit pas autorisée par quelque prévention du côté de la cour.

5° Ce qui est le plus fâcheux est qu'un grand nombre d'officiers qui reviennent de l'armée, et qui vont à Paris ou qui y écrivent, font entendre que les mauvais conseils des gens foibles et timides, que vous écoutez trop, ont ruiné les affaires du roi et ont terni votre réputation. J'entends ces discours répandus partout, et j'en ai le cœur déchiré; mais je n'ose parler aussi fortement que la chose le mériteroit, parce que le torrent entraîne tout, et que je ne veux point qu'on puisse croire que je sache rien de particulier à votre décharge.

6° On va jusqu'à rechercher avec une noire malignité les plus petites circonstances de votre vie, pour leur donner un tour odieux : par exemple, on dit que, pendant que vous êtes dévot jusqu'à la sévérité la plus scrupuleuse dans les minuties, vous ne laissez pas de boire quelquefois avec un excès qui se fait remarquer.

7° On se plaint de ce que votre confesseur est trop souvent enfermé avec vous, qu'il se mêle de parler de la guerre; et que, quand on l'accusa de vous avoir conseillé de ne rien hasarder sur la Marque, il écrivit au P. de La Chaise, pour faire savoir au roi qu'il étoit allé reconnoître le terrain et l'état des ennemis; qu'il avoit été d'avis qu'on les attaquât, et qu'il avoit trouvé qu'il étoit honteux de ne le pas faire. On lui

impute d'avoir écrit ainsi, pour le tourner en ridicule, comme un homme vain qui se pique d'entendre la guerre et d'aller reconnoître l'ennemi. Je dois ajouter, par pure justice, que je sais qu'il n'a point mérité ces plaisantéries, et qu'il n'a rien écrit que de modeste et de convenable.

8° On prétend, monseigneur, que vous avez écrit à des gens indiscrets, et indignes de votre confiance, les mêmes choses que vous avez écrites au Roi avec un chiffre; et que ces gens-là les ont divulguées avant que Sa Majesté eût reçu vos lettres secrètes, où vous mandiez ce qui manquoit dans la place assiégée.

Voilà, monseigneur, les principales choses qui reviennent par de bons canaux. Quoique je sois loin de tout commerce du monde, un hasard bizarre fait que je sais là-dessus plus que sur les autres affaires. Peut-être que personne n'osera vous dire tout ceci : pour moi, je l'ose, et je ne crains que de manquer à Dieu et à vous. Personne n'est plus éloigné que moi de croire tous ces discours. La peine que je souffre de les entendre est grande. Il s'agit de détromper le monde prévenu. Ceux qui vous déchirent parlent hautement, et ceux qui voudroient vous défendre n'osent parler. Je suppose que vous avez éclairci chaque point en détail avec M. de Chamillard, et que vous lui avez fait toucher les choses au doigt, pour convaincre pleinement Sa Majesté de la fausseté de tout ce qu'on vous impose.

Pourvu que vous vous donniez à Dieu en chaque occasion avec une humble confiance, il vous conduira comme par la main, et décidera sur vos doutes. Quelque génie qu'il vous ait donné, vous courriez risque de faire, par irrésolution, des fautes irréparables, si vous vous tourniez à une dévotion foible et scrupuleuse. Écoutez les personnes les plus expérimentées, et ensuite prenez votre parti; il est moins dangereux d'en prendre un mauvais que de n'en prendre aucun ou que d'en prendre un trop tard. Pardonnez, monseigneur, la liberté d'un ancien serviteur qui prie sans cesse pour vous, et qui n'a d'autre consolation en ce monde que celle d'espérer que, malgré ces traverses, Dieu fera par vous des biens infinis.

Il ne m'appartient pas, monseigneur, de raisonner sur la guerre : aussi n'ai-je garde de le faire; mais on a de grandes ressources quand on est à la tête d'une puissante armée, et qu'elle est animée par un prince de votre naissance qui la conduit. Il est beau de voir votre patience et votre fermeté pour demeurer en campagne dans une saison si avancée. Notre jeunesse, impatiente de revoir Paris, avoit besoin d'un tel exemple. Tandis qu'on croira encore pouvoir faire quelque chose d'utile et d'honorable, il faut que ce soit vous, monseigneur, qui tâchiez de l'exécuter. Les ennemis doivent être affoiblis; vous êtes supérieur en forces; il faut espérer que vous le serez aussi en projets et en mesures justes pour en rendre l'exécution heureuse. Le vrai moyen de relever la réputation des affaires est que vous montriez une application sans relâche. Votre présence nuiroit et aux affaires et à votre réputation, si elle paroissoit inutile et sans action dans des temps si fâcheux. Au contraire, votre fermeté patiente pour achever cette campagne forcera le monde à ouvrir les yeux et à vous faire justice, pourvu

qu'on voie que vous prévoyez, que vous projetez, que vous agissez avec vivacité et hardiesse. Dieu, sur qui je compte, non sur les hommes, bénira vos travaux: et quand même il permettroit que vous n'eussiez aucun succès, vous feriez voir au monde combien on mérite les louanges des personnes solides et éclairées, quand on a le courage et la patience de se soutenir avec force dans le malheur.

Vos ressources sont infinies, si vous en voulez faire usage. Vous avez beaucoup plus qu'un autre, monseigneur, de quoi entretenir ceux qui vous environnent. En vous livrant à eux un peu plus, vous les charmerez. Une parole, un geste, un souris, un coup d'œil d'un prince tel que vous, gagne les cœurs de la multitude. Quelque louange donnée à propos au mérite distingué attendrira pour vous les honnêtes gens. Si vous avez le pouvoir d'avancer ceux qui en sont dignes, faites-leur sentir votre protection. Si vous ne pouvez pas les avancer, du moins qu'il paroisse que vous êtes affligé de ne le pouvoir pas, et que vous recommandez de bon cœur leurs intérêts. Rien n'intéressera tant pour vous tous ceux qui peuvent décider de votre réputation, que de trouver en vous cette bonté de cœur, cette attention aux services et aux talents, ce goût et ce discernement du vrai mérite et cet empressement pour le faire récompenser. J'ose vous dire, monseigneur, qu'il ne tient qu'à vous de gagner les suffrages du public et de vous attirer les louanges du monde entier. De ce côté-là, il vous est facile de faire taire les critiques; mais, d'un autre côté, il faut avoir un grand égard à l'improbation du public. J'avoue que rien n'est plus vain que de courir après les vaines louanges des hommes, qui sont légers, téméraires, injustes et aveugles dans leurs jugements. Heureux qui peut être ignoré d'eux dans la solitude! Mais la grandeur, bien loin de vous mettre au-dessus des jugements des hommes, vous y assujettit infiniment plus qu'une condition médiocre. Ceux qui doivent commander aux autres ne sauroient le faire utilement, dès qu'ils ont perdu l'estime et la confiance des peuples. Rien ne seroit plus dur et plus insupportable pour les peuples, rien ne seroit plus dangereux et plus déshonorant pour un prince, qu'un gouvernement de pure autorité, sans l'adoucissement de l'estime, de la confiance et de l'affection réciproque. Il est donc capital, même selon Dieu, que les grands princes s'appliquent sans relâche à se faire aimer et estimer, non par une recherche de vaine complaisance, mais par fidélité à Dieu, dont ils doivent représenter la bonté sur la terre. Si cette attention leur coûte, il faut qu'ils la regardent comme leur premier devoir, et qu'ils préfèrent cette pénitence à toutes les autres qu'ils pourroient pratiquer pour l'amour de Dieu. Si vous vous donnez à lui sans réserve, il vous facilitera bientôt certaines petites sujétions qui vous paroissent épineuses, faute d'y être assez accoutumé.

Je ne puis m'empêcher, monseigneur, de vous répéter qu'il me semble que vous devez tenir bon jusqu'à l'extrémité dans l'armée, comme M. le maréchal de Boufflers dans la citadelle de Lille. Si on ne peut rien faire d'utile et d'honorable jusqu'à la fin de la campagne, au moins vous aurez payé de patience, de fermeté et de courage, pour attendre les occasions jusqu'au bout; au moins vous aurez le loisir de faire sentir votre bonne

volonté aux troupes, et de gagner les cœurs. Si, au contraire, on fait quelque coup de vigueur avant que de se retirer, pourquoi faut-il que vous n'y soyez pas, et que d'autres s'en réservent l'honneur? Ce seroit faire penser au monde qu'on n'ose rien entreprendre de hardi et de fort quand vous commandez; que vous n'y êtes qu'un embarras, et qu'on attend que vous soyez parti pour tenter quelque chose de bon. Après tout, s'il y a quelque chose à espérer, c'est dans le temps où les ennemis seront réduits à se retirer ou à prendre des postes dans le pays pour y passer l'hiver. Voilà le dénoûment de toute la campagne; voilà l'occasion décisive : pourquoi la manqueriez-vous? Il faut toujours obéir au roi avec un zèle aveugle; mais il faut attendre, et tâcher d'éviter un ordre absolu de partir trop tôt.

Vous devez faire honneur à la piété, et la rendre respectable dans votre personne. Il faut la justifier aux critiques et aux libertins. Il faut la pratiquer d'une manière simple, douce, noble, forte, et convenable à votre rang. Il faut aller tout droit aux devoirs essentiels de votre état par le principe de l'amour de Dieu, et ne rendre jamais la vertu incommode par des hésitations scrupuleuses sur les petites choses. L'amour de Dieu vous élargira le cœur, et vous fera décider sur-le-champ dans les occasions pressantes. Un prince ne peut point, à la cour ou à l'armée, régler les hommes comme des religieux; il faut en prendre ce qu'on peut, et se proportionner à leur portée. Jésus-Christ disoit aux apôtres : « J'aurois beaucoup de choses à vous dire; mais vous ne pourriez pas maintenant les porter[1]. » Saint Paul dit : « Je me suis fait tout à tous pour les gagner tous[2]. » Je prie Dieu tous les jours que l'esprit de liberté sans relâchement vous élargisse le cœur, pour vous accommoder aux besoins de la multitude.

Il faut montrer que vous pensez d'une façon sérieuse, suivie, constante et ferme. Il faut convaincre le monde que vous sentez tout ce que vous devez sentir, et que rien ne vous échappe. Si vous paroissez mou et facile à entraîner, on vous entraînera, et on vous mènera loin aux dépens de votre réputation. Lorsque vous serez de retour à la cour, vous devez, ce me semble, parler au roi d'un ton ferme et respectueux, lui montrer clairement et en détail les véritables causes des mauvais événements, avec les remèdes qu'on peut y apporter. Si vous lui faites voir que vous n'avez manqué à rien d'essentiel; si vous lui représentez la situation très-embarrassante où vous vous êtes trouvé; enfin, si vous appuyez vos bonnes raisons par les témoignages uniformes des principaux officiers, qui doivent naturellement dire la vérité en votre faveur, si peu que vous ayez soin de gagner leurs cœurs, le roi ne pourra pas s'empêcher d'avoir égard à votre bonne cause pour l'intérêt de l'Éta .

Votre ressource doit être celle des bonnes raisons, appuyées avec une fermeté qui ne peut être que louée, quand elle sera assaisonnée d'une soumission, d'un zèle et d'un respect à toute épreuve pour le roi.

1. Joan., XVI, 12.
2. *I Cor.* IX, 22.

Le moment de votre retour à la cour sera une crise. Je redoublerai mes foibles prières en ce temps-là.

Si vous vous accoutumez à rentrer souvent au dedans de vous pour y renouveler la possession que Dieu doit avoir de votre cœur; si vous dites avec humilité : « Audiam quid loquatur in me Dominus [1]; » si vous n'agissez ni par humeur, ni par goût naturel, ni par vaine gloire, mais simplement par mort à vous-même, et par fidélité à l'esprit de grâce, Dieu vous soutiendra. « Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te « in omnibus viis tuis [2] : dabitur enim vobis in illa hora quid loqua- « mini [3]. » Vous deviendrez grand devant tous les hommes, à proportion de ce que vous serez petit devant Dieu et souple dans sa main. Vous aurez des croix; mais elles entreront dans les desseins de Dieu, pour vous rendre l'instrument de sa providence, et vous direz : « Su- « perabundo gaudio in omni tribulatione nostra [4]. »

Je ne saurois être devant Dieu, que je ne m'y trouve avec vous, pour lui demander que vous soyez, comme David, selon son cœur.

Au même.

Il continue à rendre compte au prince des bruits désavantageux qui couroient à son sujet.

A Cambrai, 25 octobre 1708.

Monseigneur, l'excès de bonté et de confiance que vous me témoignez dans les lettres dont vous avez bien voulu m'honorer, loin de me donner un empressement indiscret, ne fait qu'augmenter ma retenue et mon inclination à continuer le profond silence où je suis demeuré pendant tant d'années. Je prends même infiniment sur moi en me donnant la liberté de vous écrire sur des matières très-délicates, qui sont fort au-dessus de moi, et qui ne peuvent vous être que très-désagréables. Mais je croirois manquer à tout ce que je vous dois, monseigneur, si je ne passois pas, dans une occasion si extraordinaire, par-dessus toutes les fortes raisons qui m'engagent au silence, pour achever de vous dire tout ce que j'apprends.

1° Le bruit public contre votre conduite croît au lieu de diminuer. Il est si grand à Paris qu'il n'est pas possible qu'il ne vienne des mauvais discours et des lettres malignes de l'armée. Rien n'est plus digne de vous, monseigneur, que votre disposition, qui est de pardonner tout, de profiter même de la critique dans tous les points où elle peut avoir quelques petits fondements, et de continuer à faire ce que vous croyez le meilleur pour le service du roi. Mais il importeroit beaucoup de voir quelles peuvent être les sources de ces discours si injustes et si outrés, pour vous précautionner contre des gens qui sont peut-être les plus empressés à vous encenser, et qui osent néanmoins en secret attaquer

1. *Ps.* LXXXIV, 9. — 2. *Ps.* XC, 11. — 3. Matth., X, 19.
4. *II Cor.*, VII, 4.

votre réputation de la manière la plus atroce. Cette expérience, monseigneur, doit, ce me semble, vous engager à observer beaucoup les hommes, et à ne vous confier qu'à ceux que vous aurez éprouvés à fond, quoique vous deviez montrer de la bonté et de l'affabilité à tous, à proportion de leur rang.

2° Personne n'est plus mal informé que moi de ce qui se passe à la cour; mais je ne saurois croire que le roi ignore les bruits qui sont répandus dans tout Paris contre votre conduite. Ainsi il me paroît capital que vous preniez des mesures promptes et justes pour empêcher que Sa Majesté n'en reçoive quelque impression, et pour lui montrer avec évidence combien ces bruits sont mal fondés. La voie des lettres a un inconvénient, qui est que les lettres ne peuvent pas répondre, comme les conversations, aux objections qui naissent sur-le-champ, et qu'on n'a pas prévues. Mais aussi les lettres ont un grand avantage : on y développe par ordre les faits, sans être interrompu; on y mesure tranquillement toutes les paroles; on s'y donne même une force douce et respectueuse, qu'on ne se donneroit pas toujours si facilement dans une conversation. Ce qui est certain, monseigneur, est que vous avez un pressant besoin de vous précautionner vers le roi, et de faire taire le public, qui est indignement déchaîné. Vous ne sauriez jamais écrire ni agir avec trop de ménagement, de respect, d'attachement, ni de soumission; mais il importe de dire très-fortement de très-fortes raisons, et de ne laisser rien dont on puisse encore douter sur votre conduite.

3° Il me revient par le bruit public qu'on dit que vous vous ressentez de l'éducation qu'on vous a donnée; que vous avez une dévotion foible, timide et scrupuleuse sur des bagatelles, pendant que vous négligez l'essentiel pour soutenir la grandeur de votre rang et la gloire des armées du roi. On ajoute que vous êtes amusé, inappliqué, irrésolu; que vous n'aimez qu'une vie particulière et obscure; que votre goût vous éloigne des gens qui ont de l'élévation et de l'audace; que vous vous accoutumez mieux de donner votre confiance à des esprits foibles et craintifs, qui ne peuvent vous donner que des conseils déshonorants. On assure que vous ne voulez jamais rien hasarder, ni engager aucun combat, sans une pleine sûreté que votre armée sera victorieuse; et que cette recherche d'une sûreté impossible vous fait temporiser et perdre les plus importantes occasions. Je suis très-convaincu, monseigneur, que la vérité des faits est entièrement contraire à ces téméraires discours; mais il s'agit de détromper ceux qui en sont prévenus. On dit même que vos maximes scrupuleuses vont jusqu'à ralentir votre zèle pour la conservation des conquêtes du roi, et l'on ne manque pas d'attribuer ce scrupule aux instructions que je vous ai données dans votre enfance. Vous savez, monseigneur, combien j'ai toujours été éloigné de vouloir vous inspirer de tels sentiments; mais il ne s'agit nullement de moi, qui ne mérite d'être compté pour rien : il s'agit de l'État et des armes du roi, que je suis sûr que vous voulez soutenir avec toute la fermeté et la vigueur possible. Je sais que vous n'avez pris aucun parti de sagesse et de précaution que par le conseil des officiers généraux les plus expérimentés et les plus exempts de timidité; mais c'est là préci-

sément ce que le public ne veut pas croire, et par conséquent c'est le point capital qu'il importe de mettre dans un tel point d'évidence, que personne ne puisse l'obscurcir. Vous avez, monseigneur, tous les officiers généraux qui sont autour de vous; rien ne vous est plus aisé que de les prendre chacun en particulier, et de les engager tous, sous un grand secret, à vous donner par écrit une espèce de courte relation de la manière dont ils ont opiné dans les principales occasions de cette campagne; ensuite vous pourrez leur faire entendre que vous croyez devoir citer au roi leurs témoignages, afin qu'ils soient tout prêts à soutenir de vive voix leur petite relation écrite. Cet engagement les liera, et les fera tous parler un langage décisif et uniforme; au lieu que si vous ne le faites pas ainsi, chacun pourra, malgré sa bonne intention, dire trop ou trop peu, varier, et obscurcir par des termes foibles ce que vous auriez besoin de rendre clair comme le jour. Après avoir posé ce fondement, vous pourrez nommer au roi tous vos témoins, en le suppliant de les interroger lui-même l'un après l'autre. C'est aller jusqu'à la racine du mal, et ôter toute ressource à ceux qui veulent vous attaquer dans les points les plus essentiels.

4° Il me semble qu'il convient que vos lettres, dès à présent, tendent à ce but d'une manière très-forte pour les raisons et pour les sentiments. quoique très-respectueuse et très-soumise par rapport à Sa Majesté. Ensuite, quand vous serez arrivé à la cour, il sera capital, si je ne me trompe, que vous fassiez, avec des manières également fortes et respectueuses, l'éclaircissement à fond de tous les faits qui vous justifient, en pressant le roi d'interroger les principaux officiers; après quoi je souhaite que vous puissiez, sans perdre un moment, dès que les faits seront éclaircis à votre décharge, obtenir de Sa Majesté des gens qui vous conviennent pour servir sous vous l'année prochaine. Plus on ose vous attaquer par les endroits essentiels, plus il vous importe de continuer à commander l'armée, avec les secours qui peuvent assurer votre gloire et celle des armes de Sa Majesté. Il faut que vos lettres commencent cet ouvrage, et que vos discours, fermes, touchants et respectueux, l'achèvent dès votre première audience, s'il est possible. Quand vous arriverez à la cour, plus on vous accuse de foiblesse et de timidité, plus vous devez montrer, par votre procédé, combien vous êtes éloigné de ce caractère en parlant avec force.

5° Il est aussi, ce me semble, fort à souhaiter qu'après que vous vous serez bien assuré des témoignages décisifs de tous les principaux officiers, pour éviter les discours politiques et ambigus, vous les engagiez à parler et à écrire, dans les occasions naturelles, à leurs amis, la vérité des faits, pour détromper toute la France. C'est une chose inouïe qu'un prince qui doit être si cher à tous les bons François soit attaqué par les discours publics, dans les lettres imprimées, et jusque dans des gazettes, sans que presque personne ose contester les faits qu'on avance faussement contre lui. Je voudrois que les personnes dignes d'être crues parlassent et écrivissent d'une manière propre à redresser le public, et à préparer les voies pour rendre votre retour agréable. Ceux qui devroient n'oser point parler parlent hautement, et ceux qui devroient

crier pour la bonne cause sont réduits à se taire. Je ne sais rien de secret ni de particulier; mais je sais en gros ce que personne n'ignore, savoir, qu'on vous attaque dans le public sans ménagement.

On ne peut être plus édifié et plus charmé que je le suis, monseigneur, de la solidité de vos pensées et de la piété qui règne dans tous vos sentiments. Mais plus je suis touché de voir tout ce que Dieu met dans votre cœur, plus le mien est déchiré d'entendre tout ce que j'entends. Je donnerois ma vie, non-seulement pour l'État, mais encore pour la personne du roi, pour sa gloire, pour sa prospérité; et je prie Dieu tous les jours sans relâche, afin qu'il le comble de ses bénédictions.

Je vous crois infiniment éloigné des timidités scrupuleuses dont on vous accuse et qu'on vous impute sur la défense de Lille, qui est une de ses principales conquêtes. J'espère que si vous continuez à commander les armées sans être gêné par des gens qui ne vous conviennent pas, et ayant sous vous des personnes de confiance, vous montrerez à la France et à ses ennemis combien vous êtes digne de soutenir la gloire de Sa Majesté et celle de toute la nation.

Ce qui me console de vous voir si traversé et si contredit est que je vois le dessein de Dieu, qui veut vous purifier par les croix, et vous donner l'expérience des embarras de la vie humaine, comme au moindre particulier. D'ailleurs je ne saurois douter que Dieu ne soit votre conseil, votre force, votre tout, pourvu que vous rentriez sans cesse au dedans de vous pour l'y trouver, et pour agir ensuite sans scrupule, selon les besoins. « Estor vir fortis, et prœliare bella Domini[1]. » Ne vous mettez point en peine de me répondre; il me suffit que mon cœur ait parlé au vôtre en secret devant Dieu seul. C'est en lui que je mets toute ma confiance pour votre prospérité, monseigneur: je vous porte tous les jours à l'autel avec le zèle le plus ardent.

AU MÊME.

Sur la conduite que ce prince doit tenir en arrivant à la cour.

17 novembre 1708.

Monseigneur, j'espère que vous ne jugerez point de moi par l'empressement où vous m'avez vu sur la fin de cette campagne. Vous pouvez vous souvenir que j'ai passé plus de dix ans dans une retenue à votre égard qui m'auroit attiré votre oubli pour le reste de ma vie, si vous étiez capable d'oublier les gens qui ont eu l'honneur d'être attachés à votre personne. La vivacité avec laquelle j'ai rompu enfin un si long silence ne vient que de la douleur que j'ai ressentie sur tous les discours publics. Oserois-je, monseigneur, vous proposer la manière dont il me semble que vous devriez parler au roi pour son intérêt, pour celui de l'État et pour le vôtre?

1. *I Reg.*, XVII, 17.

Vous pourriez commencer par une confession humble et ingénue de certaines choses qui sont peut-être un peu sur votre compte. Vous n'avez peut-être pas assez examiné le détail par vous-même; vous n'êtes peut-être pas monté assez souvent à cheval pour visiter les postes importants; vous n'avez peut-être pas marché assez avant pour voir parfaitement les fourrages. C'est ce que j'entends dire à des officiers expérimentés et pleins de zèle pour vous. Vous avez trop demeuré renfermé dans un camp, badinant avec M. le duc de Berri d'une manière peu convenable à votre âge, et au sérieux de la plus grande affaire de notre siècle dont vous étiez chargé. Vous vous êtes peut-être laissé trop aller à une je ne sais quelle complaisance pour M. de Vendôme, qui auroit eu honte de ne vous suivre pas, et qui auroit été au désespoir de courir après vous. Vous n'avez point assez entretenu les meilleurs officiers généraux en particulier, de peur que M. de Vendôme n'en prît quelque ombrage. Vous avez été peut-être irrésolu, et même, si vous me pardonnez ce mot, un peu foible pour ménager un homme en qui le roi vous avoit recommandé d'avoir confiance; vous avez cédé à sa véhémence et à sa roideur; vous avez craint un éclat qui auroit déplu au roi. Vous n'avez pas osé, plusieurs fois, suivre les meilleurs conseils des principaux officiers de l'armée, pour ne contredire pas ouvertement l'homme en qui le roi se confioit. Vous avez même pris sur votre réputation pour conserver la paix. Ce qui en résulte est que votre patience est regardée comme une foiblesse, comme une irrésolution, et que tout le public murmure de ce que vous avez manqué d'autorité et de vigueur.

Après avoir avoué au roi avec naïveté toutes les choses dans lesquelles vous croyez de bonne foi avoir manqué, vous serez en plein droit de lui développer la vérité tout entière. Vous pouvez lui représenter tout ce que les plus sages officiers de l'armée lui diront, s'il les interroge : savoir, que l'homme qui vous étoit donné pour vous instruire et pour vous soulager ne vous apprenoit rien, et ne faisoit que vous embarrasser; qu'en un mot, celui qui devoit soutenir la gloire des armes de Sa Majesté et vous procurer beaucoup de réputation, a gâté les affaires et vous a attiré le déchaînement du public. C'est là que vous placerez un portrait au naturel des défauts de M. de Vendôme : paresseux, inappliqué, présomptueux et opiniâtre; il ne va rien voir; il n'écoute rien, il décide et hasarde tout; nulle prévoyance, nul avisement, nulle disposition; nulle ressource dans les occasions, qu'un courage impétueux; nul égard pour ménager les gens de mérite, et une inaction perpétuelle de corps et d'esprit.

Après ce portrait, vous pourriez revenir à ce qui peut avoir manqué de votre côté, avec si peu de secours et tant d'embarras. Demandez avec les plus vives instances à avoir votre revanche la campagne prochaine, et à réparer votre réputation attaquée. Vous ne sauriez montrer trop de vivacité sur cet article; il vous siéra bien d'être très-vif là-dessus, et cette grande sensibilité fera une partie de votre justification sur la mollesse dont on vous accuse. Demandez sous vous un général qui vous instruise et qui vous soulage, sans vouloir vous décider

comme un enfant. Demandez un général qui décide tranquillement avec vous, qui écoute les meilleurs officiers, et qui n'ait point de peine de vous les voir écouter; qui vous mène partout où il faut aller, et qui vous fasse remarquer tout ce qui mérite attention. Demandez un général qui vous occupe tellement de toute l'étendue de la guerre, que vous ne soyez point tenté de tomber dans l'inaction et l'amusement. Jamais personne n'eut besoin de tant de force et de vigueur que vous en aurez besoin dans cette occasion. Une conversation forte, vive, noble et pressante, quoique soumise et respectueuse, vous fera un honneur infini dans l'esprit du roi et de toute l'Europe. Au contraire, si vous parlez d'un ton timide et inefficace, le monde entier, qui attend ce moment décisif, conclura qu'il n'y a plus rien à espérer de vous, et qu'après avoir été foible à l'armée, aux dépens de votre réputation, vous ne songez pas même à la relever à la cour. On vous verra vous renfoncer dans votre cabinet et dans la société d'un certain nombre de femmes flatteuses.

Le public vous aime encore assez pour désirer un coup qui vous relève; mais, si ce coup manque, vous tomberez bien bas. La chose est dans vos mains. Pardon, monseigneur, j'écris en fou; mais ma folie vient d'un excès de zèle. Dans le besoin le plus pressant, je ne puis songer que prier, et c'est ce que je fais sans cesse.

A M. de Chamillard, ministre de la guerre.

Il lui rend compte des blés qu'il peut avoir à sa disposition pour les armées, et lui fait les offres les plus généreuses.

A Cambrai, 20 novembre 1708.

Immédiatement après avoir eu l'honneur de vous voir, j'entrai en matière par lettres avec M. Bergheik. Il demandoit, 1° que les blés lui fussent incessamment livrés à Saint-Omer, ou tout au moins à Condé; 2° qu'on les lui donnât à un prix plus bas que le prix courant du marché. Je lui ai représenté les choses suivantes :

1° Je ne garde point mes blés d'une année à l'autre. J'ai vendu à vil prix, il y a quelques mois, tous mes blés de l'année dernière. La règle du pays est que les fermiers ne commencent à livrer les blés qu'au mois de décembre. Ils retardent toujours le plus qu'ils peuvent, et le feront beaucoup plus cette année, par la crainte des ravages et de la famine dont ils se croient menacés. Ainsi je ne puis avoir mes blés dans mes greniers que dans le mois de janvier tout au plus tôt.

2° Les particuliers qui peuvent vendre leurs blés à leurs portes à des marchands, argent comptant, n'ont garde de les vendre aux personnes qui ont l'autorité du roi à un moindre prix, avec d'assez longs termes, et avec la crainte de quelque mécompte pour leurs payements. Ils savent que le prix du blé ne peut que croître tous les jours. Je ne saurois leur persuader ce que M. de Bergheik désire.

3° Ces particuliers, supposé que je pusse les persuader, ne se char-

geroient jamais de voiturer leurs blés à Saint-Omer ni même à Condé, qu'à condition qu'on leur payeroit le prix de leurs blés et celui de leurs voitures, si le tout étoit enlevé ou pillé sur les chemins. Voilà, monsieur, les raisons qui ont arrêté M. de Bergheik.

Pour moi, rien ne m'arrêtera dans la résolution où je suis de vous donner mes blés sans condition; mais je vous supplie très-humblement de faire attention aux choses que je dois avoir l'honneur de vous présenter.

1° Ce n'est point pour achever mon bâtiment que je veux donner mes blés : mon bâtiment est presque achevé. Si je ne considérois que mon intérêt, j'aimerois bien mieux vendre mon blé à des marchands qui le viendroient prendre céans à un haut prix, et argent comptant. Les termes que vous me marquez peuvent être sujets à de grands mécomptes, par des embarras imprévus, malgré toutes vos bontés pour moi, et quoique vous preniez des mesures très-justes.

2° Je compte pour rien mon intérêt, dès que celui du roi paroît : le devoir de bon sujet décide. De plus, la reconnoissance me presse. Je dois aux anciennes bontés de Sa Majesté tout ce que je possède; je lui donnerois mon sang et ma vie, encore plus volontiers que mon blé. Mais je suis très-éloigné, monsieur, de vouloir que vous fassiez valoir mon offre, et que vous me rendiez aucun bon office. La chose ne mérite pas d'aller jusqu'au roi; et j'en serai assez récompensé, pourvu que vous soyez persuadé de ma bonne volonté pour faciliter l'exécution de vos projets dans son service. D'ailleurs je suis, Dieu merci, guéri de toute espérance mondaine. Je serai content d'avoir fait mon devoir; et mon zèle, quoique ignoré par Sa Majesté, suffira pour ma consolation le reste de ma vie.

3° J'ai proposé à plusieurs personnes de vendre leur blé avec le mien. Aucun ne veut rien vendre au roi, tant ils craignent des retardements et des mécomptes. Je ne vois rien à espérer de ce côté-là : ainsi je ne puis vous offrir que mon seul blé, et même que celui d'une seule année, parce que j'avois tout vendu à vil prix pour bâtir dès le printemps dernier.

4° Vous agréerez, s'il vous plaît, monsieur, que je réserve du blé, tant pour ma subsistance dans un lieu de passage continuel, où je suis seul à faire les honneurs à tous les passants, que pour les pauvres, qui sont innombrables en ce pays depuis que notre voisinage est ruiné et que la cherté augmente. On vous a très-mal informé, si on vous a fait entendre que j'avois vingt mille sacs de blé. Je ne puis avoir, dans le cours de l'année, qu'environ onze mille mesures de blé, chaque mesure pesant environ quatre-vingt-quatre livres. Cette mesure vaut actuellement au marché plus de deux écus, et le prix augmentera tous les jours. Ainsi le total de ce blé montera au moins à soixante-dix mille francs. Vous prendrez, monsieur, sur ce total, la quantité qu'il vous plaira, et au prix que vous voudrez. Je n'ai aucune condition à vous proposer, et c'est à vous à les régler toutes. Je ne réserverai pour mes besoins, pour ceux des pauvres, qu'il ne m'est pas permis d'abandonner, et pour les gens qui sont accoutumés à aborder chez moi en passant, que ce que vous voudrez bien me laisser. Je serai content,

pourvu que je fasse mon devoir vers le roi, et que vous soyez persuadé du zèle avec lequel je serai le reste de ma vie, etc.

Au duc de Chevreuse.

Sur la conduite du duc de Bourgogne pendant la campagne de cette année; et sur les moyens de relever son honneur dans la campagne prochaine. État critique de la France.

A Cambrai, 3 décembre 1708.

Je me sers, mon bon duc, de l'occasion sûre de M. Turodin, pour répondre à votre dernière lettre. Vous avez su que la campagne finit par une conclusion très-honteuse. M. le duc de Bourgogne n'a point eu, dit-on, pendant la campagne assez d'autorité ni d'expérience pour pouvoir redresser M. de Vendôme. On est même très-mécontent de notre jeune prince, parce qu'indépendamment des partis pris pour la guerre, à l'égard desquels les fautes énormes ne tombent point sur lui, on prétend qu'il n'a point assez d'application pour aller visiter les postes, pour s'instruire des détails importants, pour consulter en particulier les meilleurs officiers, et pour connoître le mérite de chacun d'eux. Il a passé, dit-on, de grands temps dans des jeux d'enfant avec monsieur son frère, dont l'indécence a soulevé toutes les personnes bien intentionnées, dans de tristes conjonctures où il aurait dû paroître sentir la honte de sa campagne et le malheur de l'État. Voilà, si je ne me trompe, la vraie source de l'indisposition générale des militaires, qui reviendroient, s'ils voyoient, au printemps prochain, ce prince moins amusé à des jeux indécents, montant plus souvent à cheval, voulant tout voir et tout apprendre, questionnant les gens expérimentés, et décidant avec vigueur. Mais il faudroit qu'au lieu de M. de Vendôme, qui n'est capable que de le déshonorer et de hasarder la France, on lui donnât un homme sage et ferme, qui commandât sous lui, qui méritât sa confiance, qui le soulageât, qui l'instruisît, qui lui fît honneur de tout ce qui réussiroit, qui ne rejetât jamais sur lui aucun fâcheux événement, et qui rétablît la réputation de nos armes. Cet homme, où est-il? Ce seroit M. de Catinat, s'il se portoit bien; mais ce n'est ni M. de Villars ni la plupart des autres que nous connoissons; M. de Berwick, qu'on louoit en Espagne, n'a pas été fort approuvé en Flandre : je ne sais si la cabale de M. de Vendôme n'en a pas été cause. Il faudroit de plus, à notre prince, quelque homme en dignité auprès de lui. Plût à Dieu que vous y fussiez! vous auriez pu empêcher tous les badinages qu'on a critiqués, et lui donner plus d'action pour contenter les troupes. Ce qui est certain, est qu'il demeurera dans un triste avilissement aux yeux de toute la France et de toute l'Europe, si on ne lui donne pas l'occasion et les secours pour se relever et pour soutenir nos affaires. Si M. de Vendôme revient tout seul avec un pouvoir absolu, il court risque de mettre la France bien bas. Il faut savoir faire ou la guerre ou la paix. Il faut dans cette extrémité un grand courage, ou contre l'ennemi pour l'abattre

malgré ses prospérités, ou contre soi-même pour s'exécuter sans mesure avant qu'on tombe encore plus bas, et qu'on ne soit plus à portée de se faire accorder des conditions supportables. Pour le jeune prince, s'il est mou, amusé et foible en arrivant à la cour, il demeurera méprisé et hors d'état d'avoir sa revanche. Il faut qu'il parle avec respect et fermeté, qu'il avoue les torts qu'il peut avoir; qu'il peigne M. de Vendôme au naturel, qu'il mette toute la campagne devant les yeux du roi, qu'il demande à relever son honneur et celui des armes de Sa Majesté, en commandant l'année prochaine avec un bon général sous lui : s'il ne presse pas avec une certaine vigueur, il demeurera dans le bourbier. Il faut le faire en arrivant. La réputation de ce jeune prince est sans doute plus importante à la France qu'on ne s'imagine. Rien ne décrédite tant le roi et l'État, dans les pays étrangers, que de voir son petit-fils avili à la tête des armées, n'ayant sous lui pour général qu'un homme qui ne sait ni prévoir, ni préparer, ni douter, ni consulter, ni aller voir; qui se laisse toujours surprendre, qu'aucune expérience ne corrige, qui se flatte en tout, et qui est déconcerté au premier mécompte; enfin qui fait la guerre comme M. le duc de Richelieu joue, c'est-à-dire qui hasarde tout sans mesure dès qu'il est piqué. Si les ennemis, au printemps, entament notre frontière déjà à demi percée, rien ne les pourra arrêter dans la Picardie.

Vous connoissez l'épuisement et l'indisposition des peuples. Dieu veuille qu'on y pense! Mais on ne pourra se résoudre ni à changer de méthode pour la guerre, ni à s'exécuter violemment pour la paix; et l'hiver, déjà fort avancé, finira avant qu'on ait pris de justes mesures. M. de Chamillard me dit, en passant ici, que tout étoit désespéré pour soutenir la guerre, à moins qu'on ne pût tenir les ennemis affamés dans cette fin de campagne entre le canal de Bruges, l'Escaut et notre frontière d'Artois. Toutes ces espérances sont évanouies. Mais M. de Chamillard, qui me représentoit très-fortement l'impuissance de soutenir la guerre, disoit, d'un autre côté, qu'on ne pouvoit point chercher la paix avec de honteuses conditions. Pour moi, je fus tenté de lui dire : « Ou faites mieux la guerre ou ne la faites plus. Si vous continuez à la faire ainsi, les conditions de paix seront encore plus honteuses dans un an qu'aujourd'hui ; vous ne pouvez que perdre à attendre. »

Si le roi venoit en personne sur la frontière, il seroit cent fois plus embarrassé que M. le duc de Bourgogne. Il verroit qu'on manque de tout, et dans les places en cas de siége, et dans les troupes, faute d'argent. Il verroit le découragement de l'armée, le dégoût des officiers, le relâchement de la discipline, le mépris du gouvernement, l'ascendant des ennemis, le soulèvement secret des peuples et l'irrésolution des généraux dès qu'il s'agit de hasarder quelque grand coup. Je ne saurois les blâmer de ce qu'ils hésitent dans ces circonstances. Il n'y a aucune principale tête qui réunisse le total des affaires, ni qui ose rien prendre sur soi. En un mot, un joueur qui perd parce qu'il joue trop mal ne doit plus jouer. Le branle donné du temps de M. de Louvois est perdu : l'argent et la vigueur du commandement nous manquent.

Il n'y a personne qui soit à portée de rétablir ces deux points essentiels. Quand même on le pourroit, il faudroit trop de temps pour remonter tous ces ressorts. On ruine et on hasarde la France pour l'Espagne. Il ne s'agit plus que d'un point d'honneur, qui se tourne en déshonneur dès qu'il est mal soutenu. Ni le roi ni Monseigneur en peuvent venir défendre la France; M. le duc de Bourgogne, qui est notre unique ressource, est malheureusement décrédité, et je crains qu'on ne fera rien de ce qu'il faut pour relever sa réputation.

Voilà, mon bon duc, ce qui me passe par l'esprit. Je n'ai point le temps d'en écrire aujourd'hui à M. le duc de Beauvilliers; mais je vous supplie de lui communiquer cette lettre. Elle sera, s'il vous plaît, commune entre vous deux. J'espère que vous voudrez bien aussi la montrer à Mme la duchesse de Mortemart. M. le vidame, s'il passe ici, comme il me le promet, vous portera quelque autre paquet de moi. Cependant je renouvelle ici mille respects à Mme la duchesse de Chevreuse, et je n'y ajoute pour vous, mon bon duc, qu'une union sans réserve de cœur en Dieu.

Du duc de Bourgogne a Fénelon.

Il répond à quelques-uns des reproches que la voix publique lui faisoit.

A Douai, 5 décembre 1708.

Si je n'ai pas répondu plus tôt à plusieurs de vos lettres, mon cher archevêque, ce n'est pas que j'en aie plus mal reçu ce qu'elles contiennent, ni que mon amitié pour vous en soit moins vive. Je suis ravi de tout ce que vous m'avez mandé que l'on dit de moi. Vous pouvez interroger le vidame, qui vous rendra cette lettre, sur la suite des faits publics, qu'il me seroit bien long de reprendre ici. Je vous parlerai cependant de quelques-uns.

Je n'ai jamais eu ordre du roi d'attaquer le prince Eugène pendant l'éloignement du duc de Marlboroug : au contraire, quand il marcha à M. de Vendôme du côté d'Oudenbourg, le maréchal de Berwick et moi voulions rassembler les différents camps qui étoient le long de l'Escaut, et marcher au prince Eugène. L'ordre de marche fut dressé, et je l'aurois exécuté, si nous n'avions trouvé tous ceux que je consultai d'un avis contraire, et qu'il falloit plutôt fortifier M. de Vendôme du côté de Bruges et de Gand. Ceux à qui je parlai étaient MM. d'Artaignan, Gassion, Saint-Frémont, Cheyladet et Souternon.

Les trois bataillons d'Oudenarde sont vrais : mais on me les assura séparés de l'armée ennemie; et il n'y auroit eu nul combat, si l'on s'étoit arrêté à l'endroit où l'on disoit qu'ils étoient, et où on ne les trouva point : du moins les ennemis le seroient-ils venus chercher.

Sur la Marque, M. de Vendôme n'étoit point pressé d'attaquer : il ne reconnut le côté où était d'Artaignan que trois jours après son arrivée, et dès lors les retranchements étoient formés. Les plaines, il

est vrai, sont assez grandes; mais les ennemis y auroient toujours eu un plus grand front que nous, pour nous envelopper en débouchant des défilés.

Je ne me souviens point d'avoir écrit à des gens indiscrets ce que j'écrivois au roi, en chiffre, sur l'état du dedans de la ville de Lille.

Je vous remets au vidame sur tout le reste, dont je ne puis vous faire un plus long détail. Je profiterai, avec l'aide de Dieu, de vos avis. J'ai bien peur que le tour que je vais faire en Artois, me faisant finir ma campagne à Arras, ne m'empêche de vous voir à mon retour, comme je l'avois toujours espéré : car, de la manière dont vous êtes à la cour, il me paroît qu'il n'y a que le passage dans votre ville archiépiscopale qui me puisse procurer ce plaisir. Je suis fâché aussi que l'éloignement où je vais me trouver de vous m'empêche de recevoir d'aussi salutaires avis que les vôtres. Continuez-les cependant, je vous en supplie, quand vous en verrez la nécessité, et que vous trouverez des voies absolument sûres. Assistez-moi aussi de vos prières et comptez que je vous aimerai toujours de même, quoique je ne vous en donne pas toujours des marques.

Au duc de Chevreuse.

État déplorable de la France; Fénelon propose une assemblée de notables.

A Cambrai, 4 août 1710.

M. l'abbé de Langeron, qui part, mon bon duc, vous parlera de tout ce qu'il y a en ce pays de doctrinal et de politique.

1° Le camp qu'on a pris, non sans danger, a empêché M. le vidame de revenir ici. Il a eu raison en ce point; mais comme ce camp est plus éloigné que l'autre de nous, il ne veut point revenir, à cause de la difficulté des escortes, de peur de ne pouvoir pas s'en retourner assez promptement en cas de bataille, et il me semble qu'il a tort là-dessus; car, outre que cette bataille ne doit point venir tout à coup, de plus il trouvera ici une escorte suffisante pour aller à Bapaume ou à Arras, et de là au camp. On dit qu'il souffre beaucoup; il n'y a que vous, mon bon duc, qui puissiez le mettre à la raison.

2° Je crains qu'après la rupture de la paix on ne prenne, par impatience, le parti d'une bataille. On se trompe infiniment si on croit qu'après la bataille perdue on ne seroit pas en pire condition qu'à présent; les généraux ennemis ne perdroient pas un moment pour passer la Somme, et pour aller droit à Paris. Ils compteroient les Hollandois pour rien : la plupart des troupes sont allemandes, et ne chercheroient qu'à piller; elles n'auroient plus besoin de la solde de Hollande, dès qu'elles entreroient en France. Les ennemis iroient piller Paris, brûler Versailles, ravager nos provinces. Le roi se retireroit de ville en ville; le royaume seroit ravagé et démembré, sans qu'on pût s'arrêter dans cette pente vers le précipice. Vous n'avez plus que votre armée pour sauver la France entière; elle seroit perdue en un jour par la perte d'une bataille.

3° Je ne crois point qu'on doive se flatter de l'espérance de rétablir le crédit, sur la rupture hautaine que les ennemis ont faite de la négociation. Cette rupture paroîtra injuste et odieuse à beaucoup de gens pour les deux premiers mois; mais quand on verra le roi accabler les peuples, rechercher les aisés, ne payer point ce qu'il doit, continuer ses dépenses superflues, hasarder la France sans la consulter, et ruiner le royaume pour faire mal la guerre, le public recommencera à crier plus haut que jamais; et il n'est presque pas possible qu'il n'arrive à la longue quelque soulèvement. Il est impossible que le roi paye ses dettes, il est impossible que les peuples payent le roi, si les choses sont au point d'extrémité qu'on nous représente. La France est comme une place assiégée : le refus d'une capitulation irrite la garnison et le peuple; on fait un nouvel effort pour quatre ou cinq jours, après quoi le peuple et la garnison affamés crient qu'il faut se rendre et accepter les plus honteuses conditions. Tout est fait prisonnier de guerre : ce sont *les Fourches caudines*.

4° Je ne vois aucune solide ressource, que celle que vous ne ferez point entrer dans la tête du roi. Notre mal vient de ce que cette guerre n'a été jusqu'ici que l'affaire du roi, qui est ruiné et décrédité. Il faudroit en faire l'affaire véritable de tout le corps de la nation. Elle ne l'est que trop devenue; car la paix étant rompue, le corps de la nation se voit dans un péril prochain d'être subjugué. De ce côté-là, vous avez un intérêt clair et sensible à mettre devant les yeux de tous les François; mais, pour le faire, il faut au moins leur parler et les mettre au fait. Mais, d'un autre côté, la persuasion est difficile; car il s'agit de persuader à toute la nation qu'il faut prendre de l'argent partout où il en reste, et que chacun doit s'exécuter rigoureusement, pour empêcher l'invasion prochaine du royaume. Pour réussir dans un point si difficile, il faudroit que le roi mît le corps de la nation en part du plan général des affaires, afin qu'elle s'exécutât volontairement de la manière la plus rigoureuse et la plus extrême sur ses propres résolutions. Mais, pour parvenir à ce point, il faudroit que le roi entrât en matière avec un certain nombre de notables des diverses conditions et des divers pays. Il faudroit prendre leurs conseils, et leur faire chercher en détail les moyens les moins durs de soutenir la cause commune. Il faudroit qu'il se répandît, dans toute notre nation, une persuasion intime et constante que c'est la nation entière elle-même qui soutient, pour son propre intérêt, le poids de cette guerre; comme on persuade aux Anglois et aux Hollandois que c'est par leur choix et pour leurs intérêts qu'ils la font. Il faudroit que chacun crût que, supposé même qu'elle ait été entreprise mal à propos, le roi a fait dans la suite tout ce qui dépendoit de lui pour la finir et pour débarrasser le royaume; mais qu'on ne peut plus reculer, et qu'il ne s'agit de rien moins que d'empêcher une totale invasion. En un mot, je voudrois qu'on laissât aux hommes les plus sages et les plus considérables de la nation à chercher les ressources nécessaires pour sauver la nation même. Ils ne seroient peut-être pas d'abord au fait : aussi seroit-ce pour les y mettre que je voudrois les faire entrer dans cet examen. Alors chacun di-

roit en soi-même : « Il n'est plus question du passé; il s'agit de l'avenir. C'est la nation qui doit se sauver elle-même; c'est à elle à trouver des fonds et à prendre des sommes d'argent partout où il y en a, pour le salut commun. » Il seroit même nécessaire que tout le monde sût à quoi l'on destineroit les fonds préparés, en sorte que chacun fût convaincu que rien n'en seroit employé aux dépenses de la cour.

5° J'avoue qu'un tel changement pourroit émouvoir trop les esprits, et les faire passer tout à coup d'une absolue dépendance à un dangereux excès de liberté. C'est par la crainte de cet inconvénient que je ne propose point d'assembler les états généraux, qui, sans cette raison, seroient très-nécessaires, et qu'il seroit capital de rétablir; mais comme la trace en est presque perdue, et que le pas à faire est très-glissant dans la conjoncture présente, j'y craindrois de la confusion. Je me bornerois donc d'abord à des notables, que le roi consulteroit l'un après l'autre. Je voudrois consulter les principaux évêques et seigneurs, les plus célèbres magistrats. les plus puissants et les plus expérimentés marchands, les plus riches financiers mêmes, non-seulement pour en tirer des lumières, mais encore pour les rendre responsables du gouvernement, et pour faire sentir au royaume entier que les plus sages têtes qu'on peut y trouver ont part à ce qu'on fait pour la cause publique. Il est capital de relever ainsi la réputation du gouvernement méprisé et haï.

6° Il faudroit que le roi mît en mains non suspectes les fonds qui dépendent de lui, pour payer aux particuliers pauvres leurs rentes sur l'hôtel de ville en entier, et aux riches la moitié de leurs rentes, en attendant une discussion plus exacte. En déposant en main sûre et publique les fonds destinés à ce payement du total des petites rentes et de la moitié des grosses, le roi demeureroit libéré; on ne pourroit plus crier contre lui. Ces fonds seroient, par exemple, les aides, entrées de Paris, etc. Le roi prendroit un fonds modique pour la subsistance de sa maison. Les gens inutiles à la cour, qui ne pourroient pas y être payés sur ce fonds modique, s'en iroient vivre chez eux, et le monde verroit à quoi le roi se seroit réduit. Il resteroit à régler le fonds de la guerre; c'est sur quoi la nation auroit à s'exécuter elle-même, sans rien imputer au roi. On soulageroit ceux qui sont au dernier degré d'épuisement, et on demanderoit, tant aux financiers qu'aux usuriers, de quoi sauver la France qu'ils ont ruinée. Ce seroit le moyen de faire une taxe d'aisés, avec justice, sûreté et bienséance. Le roi a eu le malheur d'ôter l'argent des mains de toutes les bonnes familles du royaume et de tout le peuple, pour le faire passer, sans mesure, dans celles des financiers et des usuriers. On le feroit alors repasser des mains des financiers et des usuriers dans celles du peuple et des bonnes familles. Ce seroit rétablir l'ordre, et tourner tout le corps de la nation, par son propre intérêt, pour le roi contre les gens qui l'ont ruiné et décrédité. Alors ce seroit la nation qui chercheroit les fonds, et qui les payeroit volontairement pour son propre salut, afin de soutenir la guerre. Chacun sauroit qu'il n'y auroit plus aucun péril que la cour détournât les fonds, et manquât de parole. Pendant que le despo-

tisme est dans l'abondance, il agit avec plus de promptitude et d'efficacité qu'aucun gouvernement modéré; mais quand il tombe dans l'épuisement sans crédit, il tombe tout à coup sans ressource. Il n'agissoit que par pure autorité; le ressort manque : il ne peut plus qu'achever de faire mourir de faim une populace à demi morte; encore même doit-il en craindre le désespoir. Quand le despotisme est notoirement obéré et banqueroutier, comment voulez-vous que les âmes vénales qu'il a engraissées du sang du peuple se ruinent pour le soutenir? C'est vouloir que les hommes intéressés soient sans intérêt.

7° C'est notre gouvernement, méprisé au dedans de la France, qui donne tant de hauteur à nos ennemis. Si les ennemis voyoient ce gouvernement redressé, et la nation entière unie au roi pour se soutenir dans cette guerre, ils craindroient que nous ne pussions durer, et tirer l'affaire en longueur : alors ils nous accorderoient une moins mauvaise composition. Mais ils veulent nous réduire à leur merci, pendant qu'ils nous voient dans un désordre et un affoiblissement sans ressource.

8° Vous me direz que le roi est incapable de recourir à de tels moyens, que personne n'est à portée de les lui proposer, et qu'il n'est pas même en état de consulter, de questionner, de ménager les divers esprits, de comparer leurs divers projets, et de décider sur les différents avis. A cela je réponds qu'il est bien triste que l'émétique étant l'unique remède qui reste pour sauver le malade, le malade n'ait la force ni de le prendre, ni d'en soutenir l'opération. Si le roi est trop éloigné d'accepter cette ressource, il est trop éloigné du salut de l'État; s'il est incapable du dernier moyen de soutenir la guerre sans espérance d'obtenir la paix, que reste-t-il à attendre de lui? Si la ruine prochaine de sa couronne ne lui fait pas ouvrir les yeux, et ne lui fait pas prendre à la hâte des partis proportionnés à ce péril, pour changer ce qui a besoin de changement, tout n'est-il pas désespéré? Comment peut-on dire que le roi voit la main de Dieu, et met l'humiliation à profit, si une hauteur démesurée lui fait rejeter l'unique ressource qui lui reste, quand il est déjà sur le bord de l'abîme? La conduite que je propose n'auroit rien de bas ni de foible : au contraire, ce seroit se rapprocher courageusement de l'ordre, de la justice et de la véritable grandeur. Quand y viendra-t-on, si on s'obstine à n'y venir pas dans cette conjoncture, où chaque moment peut nous perdre?

9° C'est le temps où il faudroit que Mgr le duc de Bourgogne dît au roi et à Monseigneur, avec respect, avec force, et peu à peu d'une manière insinuante, tout ce que d'autres n'oseront leur dire. Il faudroit qu'il le dît devant Mme de Maintenon; il faudroit qu'il mît dans sa confidence Mme la duchesse de Bourgogne; il faudroit qu'il protestât qu'il parle sans être poussé par d'autres; il faudroit qu'il fît sentir que tout périt si l'argent manque, que l'argent manquera si le crédit ne se relève, et que le crédit ne peut se relever que par un changement de conduite qui mette tout le corps de la nation dans la persuasion que c'est à elle à soutenir la monarchie penchant à sa ruine, parce que le roi veut agir de concert avec elle. Le prince pourra être

blâmé, critiqué, rejeté avec indignation : mais ses raisons seront évidentes; elles prévaudront peu à peu, et il sauvera le trône de ses pères. Il doit au roi et à Monseigneur de leur déplaire pour les empêcher de se perdre. Au bout du compte, que lui fera-t-on? Il montrera, comme deux et deux font quatre, la vérité et la nécessité de ses conseils; il convaincra de son zèle et de sa soumission; il fera voir qu'il parle non par foiblesse et timidité, mais par prévoyance et avec un courage à toute épreuve. En même temps il pourra demander, avec les plus vives instances, la permission d'aller à l'armée comme volontaire : c'est le vrai moyen de relever sa réputation et de lui attirer l'amour et le respect de tous les François. Notre grand malheur consiste en ce qu'on ne peut point mener le roi, par raisonnement, à une vue claire et prompte des maux qui lui pendent sur la tête; on ne le fait jamais penser que peu à peu et par habitude, c'est-à-dire trop tard. Notre conduite est toujours, pour ainsi dire, arriérée : nous faisons enfin aujourd'hui, avec beaucoup de peine, ce qu'il auroit fallu faire il y a deux ans; et nous voudrons faire dans deux ans ce que nous ne saurions nous résoudre à faire aujourd'hui. Il a fallu, depuis dix-huit mois, négocier lentement avec le roi pour le mener au but, comme avec les ennemis pour les en rapprocher. Ces deux négociations détonnent sans cesse, pour ainsi dire; l'une traîne trop après l'autre. Le roi n'a point été prêt quand les ennemis l'ont été, et les ennemis ne le sont plus quand le roi commence à l'être. Mais, par malheur, les ennemis proportionnent mieux leurs prétentions avec leurs moyens, que le roi ne proportionne ses vues à l'extrémité où nous les voyons baisser à vue d'œil.

10° Vous me direz que Dieu soutiendra la France : mais je vous demande où en est la promesse. Avez-vous quelque garant pour des miracles? Il vous en faut sans doute, pour vous soutenir comme en l'air; le méritez-vous dans un temps où votre ruine prochaine et totale ne peut vous corriger, où vous êtes encore dur, hautain, fastueux, incommunicable, insensible, et toujours prêt à vous flatter? Dieu s'apaisera-t-il en vous voyant humilié sans humilité, confondu par vos propres fautes sans vouloir les avouer, et prêt à recommencer, si vous pouviez respirer deux ans? Dieu se contentera-t-il d'une dévotion qui consiste à dorer une chapelle, à dire un chapelet, à écouter une musique, à se scandaliser facilement, et à chasser quelques jansénistes? Non-seulement il s'agit de finir la guerre au dehors, mais il s'agit encore de rendre au dedans du pain aux peuples moribonds, de rétablir l'agriculture et le commerce, de réformer le luxe qui gangrène toutes les mœurs de la nation, de se ressouvenir de la vraie forme du royaume, et de tempérer le despotisme, cause de tous nos maux. On applaudit à la dévotion du roi, parce qu'il ne s'irrite point contre la Providence qui l'humilie. On se contente qu'il croie n'avoir commis aucune faute importante, et qu'il se regarde comme un saint roi que Dieu éprouve, ou tout au plus comme un roi qui a péché, comme David, par la fragilité de la chair, dans sa jeunesse. Mais lui dit-on qu'il faut qu'il reconnoisse que c'est par le renversement de tout ordre qu'il s'est jeté dans l'abîme, d'où il semble que rien ne puisse le tirer? J'avoue qu'il

ne faut pas lui dire durement ses vérités; mais il faudrait l'y mener peu à peu, et ne le croire en état ni d'apaiser Dieu, ni de redresser ses affaires, que quand son cœur sera redressé. Tout le reste n'est proportionné ni à ses fautes, ni à nos malheurs, ni aux remèdes qui peuvent encore nous sauver. J'espère que Dieu sauvera la France, parce que j'espère que Dieu aura pitié de la maison de saint Louis, et que, dans la conjoncture présente, la France est un grand appui de la catholicité. Mais, après tout, ne nous flattons pas : Dieu n'a besoin de personne ; il saura bien soutenir son Église sans ce bras de chair. D'ailleurs, je vous avoue que je craindrois autant pour nous les succès que les adversités. Eh! quel moyen y auroit-il de nous souffrir, si nous sortions de cette guerre sans humiliation complète et finale? qu'est-ce qui pourroit nous corriger, après avoir été incurables par l'usage des plus violents remèdes? Nous paraîtrions abandonnés de Dieu dans la voie de notre propre cœur, si Dieu permettoit que nous résistassions à une si horrible tempête. Nous ne verrions plus alors que des torrents de louanges du clergé même. Je puis me tromper, et je le suppose sans peine; mais il me semble qu'il nous faut ou un changement de cœur par grâce, ou une humiliation qui ne laisse nulle ressource flatteuse à notre orgueil.

11° Vous me direz que le changement de cœur ne venant point, il faudroit donc une chute totale. Je vous réponds que Dieu connoît ce que j'ignore, soit pour donner un cœur nouveau, soit pour accabler sans détruire. Il voit dans les trésors de sa providence le juste milieu que ma foible raison ne me découvre pas. J'adore ce qu'il fera, sans le pénétrer; j'attends sa décision. Il sait avec quelle tendresse j'aime ma patrie, avec quelle reconnoissance et quel attachement respectueux je donnerois ma vie pour la personne du roi, avec quel zèle et quelle affection je suis attaché à la maison royale, et surtout à Mgr le duc de Bourgogne; mais je ne puis vous cacher mon cœur : c'est par cette affection vive, tendre et constante, que je souhaite que nos maux extrêmes nous préparent une vraie guérison, et que cette violente crise ne soit pas sans fruit.

12° Vous jugez bien que cette lettre est commune pour vous, mon bon duc, et pour M. le duc de Beauvilliers. J'espère même que vous en insinuerez doucement à Mgr le duc de Bourgogne tout ce que vous croirez utile, et incapable de le blesser; mais cette lettre ne doit pas, si je ne me trompe, lui être montrée; il ne convient pas de lui ouvrir, jusqu'à ce point, les yeux sur le roi et sur le gouvernement : il suffit de lui montrer ce qui est nécessaire pour le mettre en état de parler avec force; il faut que Dieu lui mette peu à peu le reste dans le cœur; il faut que les hommes laissent à Dieu à achever les derniers traits, et que la grâce les adoucisse par son onction.

Pardonnez, mon bon duc, toutes mes imprudences; je vous les donne pour ce qu'elles valent. Si j'aimois moins la France, le roi, la maison royale, je ne parlerois pas ainsi. D'ailleurs je sais à qui je parle. Vous savez aussi avec quels sentiments je vous suis dévoué à jamais et sans nulle réserve.

A ***.

Sur la mort du Dauphin, fils de Louis XIV; desseins de Dieu en frappant un si grand coup; obligations du duc de Bourgogne dans ces tristes conjonctures.

Avril 1711.

Dieu vient de frapper un grand coup; mais sa main est souvent miséricordieuse jusque dans ses coups les plus rigoureux. Nous avons prié dès le premier jour, nous prions encore. La mort est une grâce, en ce qu'elle est la fin de toutes les tentations. Elle épargne la plus redoutable tentation d'ici-bas, quand elle enlève un prince avant qu'il règne : « Properavit educere illum de medio iniquitatum[1]. » Ce spectacle affligeant est donné au monde pour montrer aux hommes éblouis combien les princes, qui sont si grands en apparence, sont petits en réalité. Heureux ceux qui, comme saint Louis, n'ont jamais fait aucun usage de l'autorité pour flatter leur amour-propre, et qui l'ont regardée comme un dépôt qui leur est confié pour le seul bien des peuples ! Je prie Celui de qui vient toute sagesse et toute force de fonder la vraie grandeur de N.... sur une petitesse de pure grâce. La vanité enfle, mais elle ne donne aucun accroissement réel. Au contraire, quiconque ne veut être rien par soi trouve tout en Dieu à l'infini, en s'anéantissant. Il est temps de se faire aimer, craindre, estimer. Il faut de plus en plus tâcher de plaire au roi, de s'insinuer, de lui faire sentir un attachement sans bornes, de le ménager et de le soulager par des assiduités et des complaisances convenables. Il faut devenir le conseil de Sa Majesté, le père des peuples, la consolation des affligés, la ressource des pauvres, l'appui de la nation, le défenseur de l'Eglise, l'ennemi de toute nouveauté. Il faut écarter les flatteurs, s'en défier, distinguer le mérite, le chercher, le prévenir, apprendre à le mettre en œuvre; écouter tout, ne croire rien sans preuve, et se rendre supérieur à tous, puisqu'on se trouve au-dessus de tous. Celui qui fit passer David de la houlette au sceptre de roi donnera « une bouche et une sagesse à laquelle personne ne pourra résister[2], » pourvu qu'on soit simple, petit, recueilli, défiant de soi-même, confiant en Dieu seul. Il faut vouloir être le père, et non le maître. Il ne faut pas que tous soient à un seul, mais un seul doit être à tous pour faire leur bonheur.

AU DUC DE CHEVREUSE.

Imprudence du ministre de la guerre, qui excitoit le maréchal de Villars à hasarder une bataille. Situation déplorable de la France.

A Cambrai, 19 septembre 1711.

Voici une occasion de dire tout, mon bon duc : j'en profite avec beaucoup de joie.

1. *Sap.* IV, 14. — 2. *Luc*, XXI, 15.

Je sais que M. Voisin écrit à M. le maréchal de Villars des lettres trop fortes, pour le piquer et pour l'engager à des actions hasardeuses : c'est faire un grand mal, si je ne me trompe, que d'écrire ainsi.

1° Ces lettres troublent le maréchal, et ne sont propres qu'à le rendre inaccessible aux bons conseils des gens du métier, qui voient les choses sur les lieux.

2° S'il donnoit une bataille, il la donneroit mal; il courroit risque de choisir mal son terrain, et de ne faire pas une bonne disposition.

3° Il voudra, sur de tels reproches, chercher les ennemis, et se donner une vaine apparence de hardiesse pour entreprendre sur eux : c'est ainsi qu'on fit à Malplaquet. Le papillon se brûle à la chandelle. On ne veut que paroître chercher le combat, et on le trouve avec désavantage.

4° Il n'y a aucun officier général qui se confie au maréchal; ils ne comptent ni sur son savoir pour donner des ordres précis, ni sur ses ressources dans les cas imprévus, ni sur sa sincérité pour rendre justice à chacun d'eux; ils croient tous qu'il rejette tous les mauvais événements et toutes ses propres fautes, pour se disculper aux dépens de ceux qu'il a chargés de quelque commission. Ainsi personne n'oseroit prendre rien sur soi avec lui pour faire réussir l'affaire générale, de peur de se perdre. Rien ne rend une bataille si difficile à gagner qu'une telle disposition des esprits, surtout dans une armée immense, où le général ne peut pas voir tout, et où tout dépend des officiers généraux.

5° La réputation du général est avilie; il n'est ni aimé ni estimé des principaux officiers; les troupes ne se croiroient pas bien menées; la défiance et le désordre s'y mettroient aisément.

6° On ne manqueroit pas de dire qu'après avoir manqué la plus favorable occasion qui fut jamais de battre les ennemis, on en cherche à contre-temps une désavantageuse pour se faire battre.

7° Le général des ennemis a plus d'art, de justesse et de suite que le nôtre. Leurs officiers généraux ont plus d'expérience, et manœuvrent beaucoup mieux. Leurs troupes sont moins vives, mais mieux disciplinées pour tous leurs mouvements, et pour se rallier. Vous avez beaucoup d'officiers généraux inappliqués, dégoûtés, découragés, etc. Vous avez un nombre prodigieux de colonels jeunes et sans expérience. Tous les ressorts sont relâchés.

8° Si vous combattez dans un pays fourré, les ennemis seront supérieurs par leur feu, par leur bon ordre et par leur patience : vous n'aurez presque à espérer aucun avantage solide; à perte égale, vous perdrez plus qu'eux, et si vous êtes battu, vous pouvez l'être très-dangereusement. Si, au contraire, vous donnez une bataille dans une plaine ouverte, comme à Ramillies, en cas qu'il vous y arrive une déroute, comme en ce lieu-là, les ennemis vous pousseront bien loin, et vous n'êtes pas loin de Paris.

9° La plupart des places qui nous restent sont dépourvues. Après la perte d'une bataille et une déroute, tout tomberoit comme un château de cartes. Il ne s'agit point de ces pertes de petites batailles du temps passé; c'étoit une armée de vingt mille hommes qui en perdoit cinq ou

six; le royaume étoit alors plein de noblesse guerrière et affectionnée, de peuples riches, nombreux et zélés. Au contraire, vous n'auriez plus d'armée, ni de ressource pour en rétablir, si une déroute vous arrivoit. L'ennemi entreroit en France avec cent mille hommes qui en feroient la conquête et le pillage : ce seroit une invasion de barbares Paris est à trente-cinq lieues de l'armée ennemie : cette ville est devenue elle seule tout le royaume; en la prenant, les ennemis prendroient toutes les richesses de toutes les provinces. Ils tireroient par violence tout l'argent des financiers, que le roi ne peut en tirer par crédit. Tout le dedans du royaume est épuisé, au désespoir, et plein de religionnaires qui lèveroient alors la tête. Faut-il s'exposer à cet horrible danger, sur la foi d'un général si contredit et si méprisé; avec des officiers généraux qui n'osent rien prendre sur eux, et avec des troupes si découragées? Faut-il, dans une si terrible conjoncture, piquer et pousser un général qui a beaucoup de légèreté et de faste, avec peu de ressource?

10° On dira que c'est déshonorer les armes du roi avec toute notre nation, que c'est décourager les troupes, et donner aux ennemis l'audace de tout entreprendre, avec sûreté de le faire impunément, que de laisser voir à toute l'Europe qu'on aime mieux se laisser prendre pied à pied toutes ses places, que de se défendre courageusement. On ajoutera qu'après ces places prises il viendra enfin bientôt un dernier jour où il faudra donner, au delà de la Somme, cette même bataille qu'on n'ose maintenant donner avec plus d'honneur et d'avantage sur les bords de l'Escaut; faute de quoi les ennemis iront droit à Paris. J'avoue que cette objection est forte; mais je crois qu'on peut, en disputant le terrain, éviter cette bataille décisive, couvrir les places qui nous restent, et lasser les ennemis. Mais cette manière de faire le *cunctateur*, qui vaut infiniment mieux qu'une bataille très-hasardeuse pour l'État, demande de bonnes têtes et des mesures difficiles. Ma conclusion est qu'il faut acheter la paix à quelque prix que ce puisse être. A quelque dure et honteuse condition que vous la fassiez, dès qu'elle sera faite, vous aurez mis en sûreté une puissance qui sera encore très-supérieure à chacune de toutes les autres de l'Europe. Finissez, et rétablissez-vous.

Vous connoissez mon zèle pour le roi, pour l'État et pour M. le Dauphin. Bonsoir, mon bon duc.

Au duc de Chevreuse.

Ses inquiétudes sur la santé du Dauphin. Recommandations pour M. de Bernières. Réflexions tirées de saint Augustin, et convenables à la situation présente du Dauphin.

18 février 1712.

M. de Bernières part, mon bon duc; et c'est par cette occasion que je vais vous écrire en pleine liberté.

On ne peut être plus touché que je le suis de la perte que P. P. (le

Dauphin) vient de faire [1], et de la vive douleur qu'on dit qu'il en ressent. Je suis fort alarmé pour sa santé : elle est foible et délicate. Rien n'est plus précieux pour l'Église, pour l'État, pour tous les gens de bien. Je prie et fais prier Dieu pour le repos de l'âme de la princesse' pour la santé et pour la consolation du prince. Vous connoissez son tempérament : il est très-vif, et un peu mélancolique. Je crains qu'il ne soit saisi d'une douleur profonde et d'une tristesse qui tourne sa piété en dégoût, en noirceur et en scrupule. Il faut profiter de ce qui est arrivé de triste, pour le tourner vers une piété simple, courageuse et d'usage pour sa place. Dieu a ses desseins; il faut les suivre. Il faut soutenir, soulager, consoler, encourager P. P. désolé.

Pour le Dauphin.

J'ai prié, et je prierai. Je fais même prier pour la princesse que nous avons perdue. Dieu sait si le prince est oublié. Il me semble que je le vois dans l'état où saint Augustin se dépeint lui-même : « Quo do- « lore contenebratum est cor meum! et quidquid aspiciebam, mors « erat. Et erat mihi.... paterna domus mira infelicitas.... Expetebant « eum undique oculi mei, et non dabatur mihi; et oderam omnia, quia « non haberent eum. Nec mihi jam dicere poterant : *Ecce veniet*, sicut « quum viveret, quando absens erat.... Solus fletus erat dulcis mihi, et « successerat amico meo in deliciis animi mei [2].... Miser eram, et miser « est omnis animus vinctus amicitia rerum mortalium; et dilaniatur, « quum eas amittit; et tunc sentit miseriam, qua miser est, et antequam « amittat eas [3]... Portabam enim conscissam et cruentam animam « meam, impatientem a me portari; et ubi eam ponerem non inve- « niebam [4]. »

Ce n'est pas tout que de n'aimer que ce qu'on doit aimer : Dieu jaloux veut qu'on ne l'aime que pour lui, et de son amour. « Et ideo, » dit saint Augustin [5], « non eis amore agglutinetur, neque velut mem- « bra animi sui faciat, quod fit amando, ne quum resecari cœperint, « cum cruciatu ac tabe fœdent. » Tout ce qu'on aime le plus légitimement ici-bas, nous prépare une sensible douleur, parce qu'il est de nature à nous être bientôt enlevé. Nous ne devons point aimer ce qui nous est le plus cher, plus que nous-mêmes. Or nous ne devons nous aimer nous-mêmes que pour Dieu. « Si ergo teipsum non propter te « debes diligere, sed propter illum ubi dilectionis tuæ rectissimus est « finis, non succenseat alius homo, si etiam ipsum propter Deum dili- « gis.... Nullam vitæ nostræ partem reliquit, quæ vacare debeat, et « quasi locum dare ut alia re velit frui; sed quidquid aliud diligen- « dum venerit in animum, illuc rapiatur, quo totus dilectionis impetus

1. La Dauphine, Marie-Adélaïde de Savoie, était morte le 12 février. Lorsque Fénelon écrivait cette lettre, il ne croyait pas encore le Dauphin aussi dangereusement malade qu'il était.
2. *Confess.*, lib. IV, cap. IV, n. 9; t. I, p. 500.
3. *Ibid.*, lib. IV, cap. VI, n. 11. — 4. *Ibid.*, cap. VII, n. 12.
5. *De lib. Arb.*, lib. I, cap. XV, n. 35; t. I, p. 583.

« currit... Totam sui et illius refert dilectionem, in illam dilectionem « Dei, quæ nullum a se rivulum duci extra patitur, cujus derivatione « minuatur[1]. »

Dieu n'afflige que par amour. Il est le « Dieu de toute consolation[2]; » il essuie les larmes qu'il fait répandre : il fait retrouver en lui tout ce qu'on croit perdre. Il sauve la personne que la prospérité mondaine auroit séduite, et il détache celle qui n'étoit pas assez détachée. Il faut s'abandonner à lui avec confiance, et lui dire : « Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel ! »

Au même.

Douleur de Fénelon sur la mort du Dauphin. Nécessité de faire la paix à tout prix. Mesures à prendre dans une si terrible crise.

A Cambrai, 27 février 1712.

Hélas ! mon bon duc, Dieu nous a ôté toute notre espérance pour l'Église et pour l'État. Il a formé ce jeune prince; il l'a orné; il l'a préparé pour les plus grands biens; et il l'a montré au monde, et aussitôt il l'a détruit. Je suis saisi d'horreur, et malade de saisissement sans maladie. En pleurant le prince mort qui me déchire le cœur, je suis alarmé pour les vivants. Ma tendresse m'alarme pour vous et pour le bon duc (de Beauvilliers). De plus, je crains pour le roi; sa conservation est infiniment importante.

On n'a jamais tant dû désirer et acheter la paix. Que seroit-ce si nous allions tomber dans les orages d'une minorité sans mère régente, avec une guerre accablante au dehors ? Tout est épuisé, poussé à bout. Les huguenots sont encore très-redoutables : les jansénistes le sont au delà de tout ce qu'on peut concevoir. Quels chefs n'auroient-ils pas ? quels ressorts leur verroit-on remuer ? La paix, la paix, à quelque prix que ce puisse être !

De plus, le roi est malheureusement trop âgé pour pouvoir compter qu'il verra son successeur en âge de gouverner d'abord après lui. Quand même on seroit assez heureux pour éviter une minorité selon la loi, c'est-à-dire au-dessous de quatorze ans, il seroit impossible d'éviter une minorité réelle, où un enfant ne fait que prêter son nom au plus fort. Il n'y a aucun remède entièrement sûr contre les dangers de cet état des affaires. Mais si la prudence humaine peut faire quelque chose d'utile, c'est de profiter dès demain à la hâte de tous les moments pour établir un gouvernement et une éducation du jeune prince, qui se trouve déjà affermi, si par malheur le roi vient à nous manquer. Son honneur, sa gloire, son amour pour la maison royale et pour ses peuples, enfin sa conscience, exigent rigoureusement de lui qu'il prenne toutes les sûretés que la sagesse humaine peut prendre à

1. *De Doct. christ.*, lib. I, cap. XXII, n. 21; t. III, p. 11.
2. *II Cor.*, I, 3.

cet égard. Ce seroit exposer au plus horrible péril l'État et l'Église même, que de n'être pas occupé de cette affaire capitale par préférence à toutes les autres. C'est là-dessus qu'il faut tâcher de persuader, par les instruments convenables, Mme de Maintenon et tous les ministres, pour les réunir, afin qu'ils fassent les derniers efforts auprès du roi. Le père confesseur doit aussi sans doute y entrer avec toute la force possible, pour l'intérêt de la religion, qui saute aux yeux. Il y auroit des réflexions infinies à faire là-dessus; mais vous les ferez mieux que moi : je n'en ai ni le temps ni la force. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous inspire, jamais nous n'en eûmes un si grand besoin.

On m'a dit que Mme la duchesse de Chevreuse a été malade, j'en suis bien en peine. O mon Dieu, que la vraie amitié cause de douleur!

Au duc de Chaulnes.

Sur l'abandon à Dieu. Inquiétude de Fénelon sur la santé du duc de Chevreuse.

A Cambrai, 4 mars 1712.

Je ne puis, mon cher et bon duc, résister à la volonté de Dieu qui nous écrase. Il sait ce que je souffre; mais enfin c'est sa main qui frappe, et nous le méritons. Il n'y a qu'à se détacher du monde et de soi-même; il n'y a qu'à s'abandonner sans réserve aux desseins de Dieu. Nous en nourrissons notre amour-propre quand ils flattent nos désirs; mais quand ils n'ont rien que de dur et de détruisant, notre amour-propre hypocrite et déguisé en dévotion se révolte contre la croix; et il dit, comme saint Pierre le disoit de la passion de Jésus-Christ : « Cela ne vous arrivera point[1]. » O mon cher duc, mourons de bonne foi.

J'ai été bien en peine de la santé de M. le duc de Chevreuse. Voyez avec Mme la duchesse de Chevreuse et M. Soraci les moyens de le conserver par un bon régime. Mille respects à Mme la duchesse de Chaulnes. En vérité, personne n'est plus attaché à elle que j'y suis pour le reste de mes jours. Je donnerois ma vie pour vous deux. Soyez tout à Dieu; aimez-moi. Je vous suis dévoué à jamais sans bornes.

Au P. Martineau.

Il lui fait connoître quelques faits intéressants pour l'histoire du duc de Bourgogne.

A Cambrai, 14 novembre 1712.

On ne peut être plus sensible que je le suis, mon révérend père, à toutes les choses obligeantes dont vous me comblez. Une incommodité considérable a retardé la réponse que je vous dois. Votre ouvrage m'a

1. Matth., XVI, 22.

affligé et consolé tout ensemble[1]. Il contient des monuments précieux. Dieu veuille que notre nation profite de tant d'excellentes maximes, et de tant d'exemples des plus hautes vertus! Tout y est proportionné aux besoins des lecteurs, et je voudrois qu'il fût aussi convenable à leurs dispositions; mais le public est si corrompu et si soulevé contre le joug de la religion, que les grandes vertus l'étonnent, le découragent et l'aigrissent. On ne peut néanmoins rien faire de mieux que de leur montrer un grand prince qui, sans descendre de son rang, a vécu recueilli, humble et mortifié, avec la douceur, la bonté, la modération et la patience la plus édifiante. Je serai charmé de tout ce que vous ajouterez, dans une nouvelle édition, aux choses que vous avez données dans la première. Pour moi, je me trouverois trop heureux si je pouvois vous envoyer quelque mémoire digne d'un si grand sujet : mais il y avoit si longtemps que j'étois loin du prince, que je n'ai pu être témoin d'aucun des faits arrivés dans un âge mûr, où il pouvoit édifier le monde. Je vous dirai seulement, pour les temps de son enfance, que je l'ai toujours vu sincère et ingénu, jusqu'au point que nous n'avions besoin que de l'interroger pour apprendre de lui les fautes qu'il avoit faites. Un jour, il étoit en très-mauvaise humeur, et il vouloit cacher, dans sa passion, ce qu'il avoit fait en désobéissant. Je le pressai *de me dire la vérité devant Dieu*. Alors il se mit en grande colère et il s'écria : « Pourquoi me le demandez-vous devant Dieu? Hé bien! puisque vous me le demandez ainsi, je ne puis pas vous désavouer que j'ai fait telle chose. » Il étoit comme hors de lui par l'excès de la colère, et cependant la religion le dominoit tellement, qu'elle lui arrachoit un aveu si pénible. On ne le corrigeoit jamais que dans les besoins essentiels, et on ne le faisoit qu'avec beaucoup de ménagement. Dès que sa promptitude étoit passée, il revenoit à ceux qui l'avoient corrigé; il avouoit sa faute, il falloit l'en consoler, et il savoit bon gré à ces personnes de leur travail pour sa correction. Je l'ai vu souvent nous dire, quand il étoit en liberté de conversation : « Je laisse derrière la porte le duc de Bourgogne, et je ne suis plus avec vous que le petit Louis. » Il parloit ainsi à neuf ans. J'abandonnois l'étude toutes les fois qu'il vouloit commencer une conversation où il pût acquérir des connoissances utiles. C'est ce qui arrivoit assez souvent : l'étude se retrouvoit assez dans la suite; car il en avoit le goût, et je voulois lui donner celui d'une solide conversation, pour le rendre sociable et pour l'accoutumer à connoître les hommes dans la société. Dans ces conversations, son esprit faisoit un sensible progrès sur les matières de littérature, de politique, et même de métaphysique : il y avoit entendu toutes les preuves de la religion. Son humeur s'adoucissoit dans de tels entretiens; il devenoit tranquille, complaisant, gai, aimable; on en étoit charmé. Il n'avoit alors aucune hauteur, et il s'y divertissoit mieux que dans ses jeux d'enfant, où il se fâchoit souvent mal à propos. Je ne l'ai jamais vu aimer les louanges; il les laissoit tomber d'abord,

1. Le P. Martineau venoit de publier le *Recueil des vertus de Louis de France, duc de Bourgogne et ensuite Dauphin* (1712).

et si on lui en parloit, il disoit simplement qu'il connoissoit trop ses défauts pour mériter d'être loué. Il nous a dit souvent qu'il se souviendroit toute sa vie de la douceur qu'il goûtoit en étudiant sans contrainte. Nous l'avons vu demander qu'on lui fît des lectures pendant ses repas et à son lever, tant il aimoit toutes les choses qu'il avoit besoin d'apprendre! Aussi n'ai-je jamais vu aucun enfant entendre de si bonne heure et avec tant de délicatesse les choses les plus fines de la poésie et de l'éloquence. Il concevoit sans peine les principes les plus abstraits. Dès qu'il me voyoit faire quelque travail pour lui, il entreprenoit d'en faire autant, et travailloit de son côté sans qu'on lui en parlât. Je ne l'ai jamais vu penser, excepté les moments d'humeur, que selon la plus droite raison et conformément aux pures maximes de l'Évangile. Il avoit de la complaisance et des égards pour certaines personnes profanes qui en méritoient; mais il n'ouvroit son cœur et ne se confioit entièrement qu'aux personnes qu'il croyoit sincèrement pieuses. On ne lui disoit rien de ses défauts qu'il ne connût, qu'il ne sentît et qu'il n'écoutât avec reconnoissance. Je n'ai jamais vu de personne à qui j'eusse moins craint de déplaire en lui disant contre lui-même les plus dures vérités. J'en ai fait des expériences étonnantes. L'âge, l'expérience des affaires, celle des personnes, et l'exercice de l'autorité, lui auroient donné certainement une force qu'il ne paroissoit pas encore avoir assez grande. La pratique et l'occupation l'auroient dégagé de certains petits amusements d'habitude, et lui auroient donné une dignité dont tout son fonds étoit très-capable. Sa fermeté étoit à toute épreuve sur tout ce qui lui paroissoit intéresser la religion, la justice, l'honneur, la vérité, la probité, la fidélité du commerce.

Voilà les choses générales dont je me souviens; si je puis en rappeler d'autres, je vous les manderai simplement.

C'est avec une certaine vénération que je serai toute ma vie, etc.

Au P. Letellier.

Fénelon, au lit de la mort, manifeste ses sentiments sur le livre des Maximes, *et demande deux grâces à Louis XIV.*

A Cambrai, 6 janvier 1715.

Je viens de recevoir l'extrême-onction : c'est dans cet état, mon révérend pére, où je me prépare à aller paroître devant Dieu, que je vous supplie instamment de représenter au roi mes véritables sentiments. Je n'ai jamais eu que docilité pour l'Église, et qu'horreur des nouveautés qu'on m'a imputées. J'ai reçu la condamnation de mon livre avec la simplicité la plus absolue. Je n'ai jamais été un seul moment en ma vie sans avoir pour la personne du roi la plus vive reconnoissance et le zèle le plus ingénu, le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable. Je prends la liberté de demander à Sa Majesté deux grâces qui ne regardent ni ma personne ni aucun des miens. La première est qu'il ait la bonté de me donner un successeur pieux, régulier, bon, et ferme contre le jansénisme, lequel est prodigieusement accrédité sur

cette frontière. L'autre grâce est qu'il ait la bonté d'achever avec mon successeur ce qui n'a pu être achevé avec moi pour messieurs de Saint-Sulpice. Je dois à Sa Majesté le secours que je reçois d'eux. On ne peut rien voir de plus apostolique et de plus vénérable. Si Sa Majesté veut bien faire entendre à mon successeur qu'il vaut mieux qu'il conclue avec ces messieurs ce qui est déjà si avancé, la chose sera bientôt finie. Je souhaite à Sa Majesté une longue vie, dont l'Église aussi bien que l'État ont infiniment besoin. Si je puis aller voir Dieu, je lui demanderai souvent ses grâces. Vous savez, mon révérend père, avec quelle vénération je suis, etc.

EXAMEN DE CONSCIENCE

SUR LES DEVOIRS DE LA ROYAUTÉ.

Personne ne souhaite plus que moi, monseigneur[1], que vous soyez un très-grand nombre d'années loin des périls inséparables de la royauté. Je le souhaite par zèle pour la conservation de la personne sacrée du roi, si nécessaire à son royaume, et de celle de Mgr le Dauphin[2]; je le souhaite pour le bien de l'État; je le souhaite pour le vôtre même; car un des plus grands malheurs qui vous pût arriver seroit d'être le maître des autres, dans un âge où vous l'êtes encore si peu de vous-même. Mais il faut vous préparer de loin aux dangers d'un état dont je prie Dieu de vous préserver jusques à l'âge le plus avancé de la vie. La meilleure manière de faire connoître cet état à un prince qui craint Dieu et qui aime la religion, c'est de lui faire un examen de conscience sur les devoirs de la royauté. C'est ce que je vais tâcher de faire.

Article premier. — *De l'instruction nécessaire à un prince.*

I. Connoissez-vous assez toutes les vérités du christianisme? Vous serez jugé sur l'Évangile, comme le moindre de vos sujets. Étudiez-vous vos devoirs dans cette loi divine? Souffririez-vous qu'un magistrat jugeât tous les jours les peuples en votre nom, sans savoir vos lois et vos ordonnances, qui doivent être la règle de ses jugements? Espérez-vous que Dieu souffrira que vous ignoriez sa loi, suivant laquelle il veut que vous viviez et que vous gouverniez son peuple? Lisez-vous l'Évangile sans curiosité, avec une docilité humble, dans un esprit de pratique, et vous tournant contre vous-même, pour vous condamner dans toutes les choses que cette loi reprendra en vous?

II. Ne vous êtes-vous point imaginé que l'Évangile ne doit point être la règle des rois comme celle de leurs sujets; que la politique les dispense d'être humbles, justes, sincères, modérés, compatissants, prêts à pardonner les injures? Quelque lâche et corrompu flatteur ne vous a-t-il point dit, et n'avez-vous point été bien aise de croire, que les rois ont besoin de se gouverner, pour leurs États, par certaines maximes de hauteur, de dureté, de dissimulation, en s'élevant au-dessus des règles communes de la justice et de l'humanité?

III. N'avez-vous point cherché les conseillers, en tout genre, les plus disposés à vous flatter dans vos maximes d'ambition, de vanité, de faste, de mollesse et d'artifice? N'avez-vous point eu peine à croire les hommes fermes et désintéressés qui, ne désirant rien de vous, et ne se laissant point éblouir par votre grandeur, vous auroient dit avec res-

1. Louis de France, duc de Bourgogne petit-fils de Louis XIV, né à Versailles le 6 août 1682, et mort le 18 février 1712.
2. Père du duc de Bourgogne, mort le 14 avril 1711.

pect toutes vos vérités, et vous auroient contredit pour vous empêcher de faire des fautes?

IV. N'avez-vous pas été bien aise, dans les replis les plus cachés de votre cœur, de ne pas voir le bien que vous n'aviez pas envie de faire, parce qu'il vous en auroit trop coûté pour le pratiquer; et n'avez-vous point cherché des raisons pour excuser le mal auquel votre inclination vous portoit?

V. N'avez-vous point négligé la prière pour demander à Dieu la connoissance de ses volontés sur vous? Avez-vous cherché dans la prière la grâce pour profiter de vos lectures? Si vous avez négligé de prier, vous vous êtes rendu coupable de toutes les ignorances où vous avez vécu, et que l'esprit de prière vous auroit ôtées. C'est peu de lire les vérités éternelles, si on ne prie pour obtenir le don de les bien entendre. N'ayant pas bien prié, vous avez mérité les ténèbres où Dieu vous a laissé sur la correction de vos défauts, et sur l'accomplissement de vos devoirs. Ainsi la négligence, la tiédeur, et la distraction volontaire dans la prière, qui passent d'ordinaire pour les plus légères de toutes les fautes, sont néanmoins la vraie source de l'ignorance et de l'aveuglement funeste où vivent la plupart des princes.

VI. Avez-vous choisi pour votre conseil de conscience les hommes les plus pieux, les plus fermes et les plus éclairés, comme on cherche les meilleurs généraux d'armée pour commander les troupes pendant la guerre, et les meilleurs médecins quand on est malade? Avez-vous composé ce conseil de conscience de plusieurs personnes, afin que l'une puisse vous préserver des préventions de l'autre, parce que tout homme, quelque droit et habile qu'il puisse être, est toujours capable de prévention? Avez-vous craint les inconvénients qu'il y a à se livrer à un seul homme? Avez-vous donné à ce conseil une entière liberté de vous découvrir, sans adoucissement, toute l'étendue de vos obligations de conscience?

VII. Avez-vous travaillé à vous instruire des lois, coutumes et usages du royaume? Le roi est le premier juge de son État: c'est lui qui fait les lois; c'est lui qui les interprète dans le besoin; c'est lui qui juge souvent, dans son conseil, suivant les lois qu'il a établies ou trouvées déjà établies avant son règne; c'est lui qui doit redresser tous les autres juges : en un mot, sa fonction est d'être à la tête de toute la justice pendant la paix, comme d'être à la tête des armées pendant la guerre; et comme la guerre ne doit jamais être faite qu'à regret, le plus courtement qu'il est possible, et en vue d'une constante paix, il s'ensuit que la fonction de commander des armées n'est qu'une fonction passagère, forcée et triste pour les bons rois; au lieu que celle de juger les peuples et de veiller sur tous les juges est leur fonction naturelle, essentielle, ordinaire et inséparable de la royauté. Bien juger, c'est juger selon les lois : pour juger selon les lois, il les faut savoir. Les savez-vous, et êtes-vous en état de redresser les juges qui les ignorent? Connoissez-vous assez les principes de la jurisprudence, pour être facilement au fait quand on vous rapporte une affaire? Êtes-vous en état de discerner, entre vos conseillers, ceux qui vous flattent d'a-

vec ceux qui ne vous flattent pas, et ceux qui suivent religieusement les règles d'avec ceux qui voudroient les plier d'une façon arbitraire selon leurs vues? Ne dites point que vous suivez la pluralité des voix : car, outre qu'il y a des cas de partage, dans votre conseil, où votre avis doit décider, ne fussiez-vous là que comme un président de compagnie, de plus vous êtes là le seul vrai juge; vos conseils d'État ou ministres ne sont que de simples consulteurs; c'est vous seul qui décidez effectivement. La voix d'un seul homme bien éclairé doit souvent être préférée à celle de dix juges timides et foibles, ou entêtés et corrompus. C'est le cas où l'on doit plutôt peser que compter les voix.

VIII. Avez-vous étudié la vraie forme de gouvernement de votre royaume? Il ne suffit pas de savoir les lois qui règlent la propriété des terres et autres biens entre les particuliers; c'est sans doute la moindre partie de la justice : il s'agit de celle que vous devez garder entre votre nation et vous, entre vous et vos voisins. Avez-vous étudié sérieusement ce qu'on nomme le droit des gens? droit qu'il est d'autant moins permis à un roi d'ignorer, que c'est le droit qui règle sa conduite dans ses plus importantes fonctions, et que ce droit se réduit aux principes les plus évidents du droit naturel pour tout le genre humain. Avez-vous étudié les lois fondamentales et les coutumes constantes qui ont force de loi pour le gouvernement général de votre nation particulière? Avez-vous cherché à connoître, sans vous flatter, quelles sont les bornes de votre autorité? Savez-vous par quelles formes le royaume s'est gouverné sous les diverses races; ce que c'étoit que les anciens parlements, et les états généraux qui leur ont succédé; quelle étoit la subordination des fiefs; comment les choses ont passé à l'état présent, sur quoi ce changement est fondé, et ce que c'est que l'anarchie; ce que c'est que la puissance arbitraire, ce que c'est que la royauté réglée par les lois, milieu entre les deux extrémités? Souffririez-vous qu'un juge jugeât sans savoir l'ordonnance, et qu'un général d'armée commandât sans savoir l'art militaire? Croyez-vous que Dieu souffre que vous régniez, si vous régnez sans être instruit de ce qui doit borner et régler votre puissance? Il ne faut donc pas regarder l'étude de l'histoire, des mœurs et de tout le détail de l'ancienne forme du gouvernement, comme une curiosité indifférente, mais comme un devoir essentiel de la royauté.

IX. Il ne suffit pas de savoir le passé, il faut connoître le présent. Savez-vous le nombre d'hommes qui composent votre nation; combien d'hommes, combien de femmes, combien de laboureurs, combien d'artisans, combien de praticiens, combien de commerçants, combien de prêtres et de religieux, combien de nobles et de militaires? Que diroit-on d'un berger qui ne sauroit pas le nombre de son troupeau? Il est aussi facile à un roi de savoir le nombre de son peuple : il n'a qu'à le vouloir. Il doit savoir s'il y a assez de laboureurs; s'il y a, à proportion, trop d'autres artisans, trop de praticiens, trop de militaires à la charge de l'État. Il doit connoître le naturel des habitants de ses différentes provinces, leurs principaux usages, leurs franchises, leurs commerces, et les lois de leurs divers trafics au dedans et au dehors

du royaume. Il doit savoir les divers tribunaux établis en chaque province, les droits des charges, les abus de ces charges, etc. Autrement il ne saura point la valeur de la plupart des choses qui passeront devant ses yeux; ses ministres lui imposeront sans peine à toute heure; il croira tout voir et ne verra rien qu'à demi. Un roi ignorant sur toutes ces choses n'est qu'à demi roi; son ignorance le met hors d'état de redresser ce qui est de travers; son ignorance fait plus de mal que la corruption des hommes qui gouvernent sous lui.

Art. II. — *De l'exemple qu'un prince doit à ses sujets.*

X. On dit d'ordinaire aux rois qu'ils ont moins à craindre les vices de particuliers que les défauts auxquels ils s'abandonnent dans les fonctions royales. Pour moi, je dis hardiment le contraire, et je soûtiens que toutes leurs fautes dans la vie la plus privée sont d'une conséquence infinie pour la royauté. Examinez donc vos mœurs en détail. Les sujets sont de serviles imitateurs de leur prince, surtout dans les choses qui flattent leurs passions. Leur avez-vous donné le mauvais exemple d'un amour déshonnête et criminel? Si vous l'avez fait, votre autorité a mis en honneur l'infamie; vous avez rompu la barrière de la pudeur et de l'honnêteté; vous avez fait triompher le vice et l'impudence; vous avez appris à tous vos sujets à ne rougir plus de ce qui est honteux : leçon funeste qu'ils n'oublieront jamais. « Il vaudroit mieux, dit Jésus-Christ, être jeté, avec une meule de moulin au cou, au fond des abîmes de la mer, que d'avoir scandalisé le moindre des petits. » Quel est donc le scandale d'un roi qui montre le vice assis avec lui sur son trône, non-seulement à tous ses sujets, mais encore à toutes les cours et à toutes les nations du monde connu? Le vice est par lui-même un poison contagieux; le genre humain est toujours prêt à recevoir cette contagion; il ne tend, par ses inclinations, qu'à secouer le joug de toute pudeur. Une étincelle cause un incendie; une action d'un roi fait souvent une multiplication et un enchaînement de crimes qui s'étendent jusqu'à plusieurs nations et à plusieurs siècles. N'avez-vous point donné de ces mortels exemples? Peut-être croyez-vous que vos désordres ont été secrets. Non, le mal n'est jamais secret dans les princes. Le bien y peut être secret, car on a grande peine à le croire véritable en eux; mais pour le mal, on le devine, on le croit sur les moindres soupçons. Le public pénètre tout; et souvent, pendant que le prince se flatte que ses foiblesses sont ignorées, il est le seul qui ignore combien elles sont l'objet de la plus maligne critique. En lui, tout commerce équivoque est sujet à explication, toute apparence de galanterie, tout air passionné ou amusé cause un scandale et porte coup pour altérer les mœurs de toute une nation.

XI. N'avez-vous point autorisé une liberté immodeste dans les femmes? ne les admettez-vous dans votre cour que pour le vrai besoin? n'y sont-elles qu'auprès de la reine ou des princesses de votre maison? Choisissez-vous pour ces places des femmes d'un âge mûr et d'une vertu éprouvée? Excluez-vous de ces places les jeunes femmes d'une beauté qui

seroit un piége pour vous et pour vos courtisans? Il vaut mieux que de telles personnes demeurent dans une vie retirée, au milieu de leurs familles, loin de la cour. Avez-vous exclu de votre cour toutes les dames qui n'y sont point nécessaires dans les places auprès des princesses? Avez-vous soin de faire en sorte que les princesses elles-mêmes soient modestes, retirées et d'une conduite régulière en tout? En diminuant le nombre des femmes de la cour, et en les choisissant le mieux que vous pouvez, avez-vous soin d'écarter celles qui introduisent des libertés dangereuses, et d'empêcher que les courtisans corrompus ne les voient en particulier, hors des heures où toute la cour se rassemble? Toutes ces précautions paroissent maintenant des scrupules et des sévérités outrées; mais, si on remonte aux temps qui ont précédé François Ier, on trouvera qu'avant la licence scandaleuse introduite par ce prince, les femmes de la première condition, surtout celles qui étoient jeunes et belles, n'alloient point à la cour : tout au plus elles y paroissoient très-rarement, pour aller rendre leurs devoirs à la reine; ensuite leur honneur étoit de demeurer à la campagne dans leurs familles. Ce grand nombre de femmes qui vont librement partout à la cour est un abus monstrueux, auquel on a accoutumé la nation. N'avez-vous point autorisé cette pernicieuse coutume? N'avez-vous pas attiré, ou conservé par quelque distinction dans votre cour, quelque femme d'une conduite actuellement suspecte, ou du moins qui a autrefois mal édifié le monde? Ce n'est point à la cour que ces personnes profanes doivent faire pénitence. Qu'elles l'aillent faire dans des retraites si elles sont libres, ou dans leurs familles si elles sont attachées au monde par leurs maris encore vivants. Mais écartez de votre cour tout ce qui n'a pas été régulier, puisque vous avez à choisir parmi toutes les femmes de qualité de votre royaume pour remplir les places.

XII. Avez-vous soin de réprimer le luxe et d'arrêter l'inconstance ruineuse des modes? C'est ce qui corrompt la plupart des femmes; elles se jettent à la cour dans des dépenses qu'elles ne peuvent soutenir sans crime. Le luxe augmente en elles la passion de plaire; et leur passion pour plaire se tourne principalement à tendre des piéges au roi. Il faudroit qu'il fût insensible et invulnérable pour résister à toutes ces femmes pernicieuses qu'il tient autour de lui: c'est une occasion toujours prochaine dans laquelle il se met. N'avez-vous point souffert que les personnes les plus vaines et les plus prodigues aient inventé de nouvelles modes pour augmenter les dépenses? N'avez-vous pas vous-même contribué à un si grand mal par une magnificence excessive? Quoique vous soyez roi, vous devez éviter tout ce qui coûte beaucoup, et que d'autres voudroient avoir comme vous. Il est inutile d'alléguer que nul de vos sujets ne doit se permettre un extérieur qui ne convient qu'à vous; les princes qui vous touchent de près voudront faire à peu près ce que vous ferez; les grands seigneurs se piqueront d'imiter les princes; les gentilshommes voudront être comme les seigneurs; les financiers surpasseront les seigneurs mêmes; tous les bourgeois voudront marcher sur les traces des financiers, qu'ils ont vus sortir de la boue. Personne ne se mesure et ne se fait justice. De proche en proche le luxe

passe, comme par une nuance imperceptible, de la plus haute condition à la lie du peuple. Si vous avez de la broderie, les valets de chambre en porteront. Le seul moyen d'arrêter tout court le luxe est de donner vous-même l'exemple que saint Louis donnoit d'une grande simplicité. L'avez-vous donné en tout, cet exemple si nécessaire? Il ne suffit pas de le donner en habits; il faut le donner en meubles, en équipages, en tables, en bâtiments. Sachez comment les rois vos prédécesseurs étoient logés et meublés; sachez quels étoient leurs repas et leurs voitures : vous serez étonné des prodiges de luxe où nous sommes tombés. Il y a aujourd'hui plus de carrosses à six chevaux dans Paris, qu'il n'y avoit de mules il y a cent ans. Chacun n'avoit point une chambre; une seule chambre suffisoit, avec plusieurs lits, pour plusieurs personnes; maintenant chacun ne peut plus se passer d'appartements vastes et d'enfilades; chacun veut avoir des jardins où l'on renverse toute la terre; des jets d'eau, des statues, des parcs sans bornes, des maisons dont l'entretien surpasse le revenu des terres où elles sont situées. D'où cela vient-il? De l'exemple d'un seul. L'exemple seul peut redresser les mœurs de toute la nation. Nous voyons même que la folie de nos modes est contagieuse chez tous nos voisins. Toute l'Europe, si jalouse de la France, ne peut s'empêcher de se soumettre sérieusement à nos lois dans ce que nous avons de plus frivole et de plus percicieux. Encore une fois, telle est la force de l'exemple du prince : lui seul peut, par sa modération, ramener au bon sens ses propres peuples et les peuples voisins; puisqu'il le peut, il le doit sans doute : l'avez-vous fait?

XIII. N'avez-vous point donné un mauvais exemple, ou pour des paroles trop libres, ou pour des railleries piquantes, ou pour des manières indécentes de parler sur la religion? Les courtisans sont de serviles imitateurs, qui font gloire d'avoir tous les défauts du prince. Avez-vous repris l'irréligion jusque dans les moindres mots par lesquels on voudroit l'insinuer? Avez-vous fait sentir votre sincère indignation contre l'impiété? N'avez-vous rien laissé de douteux là-dessus? N'avez-vous jamais été retenu par une mauvaise honte, qui vous ait fait rougir de l'Évangile? Avez-vous montré, par vos discours et par vos actions, votre foi sincère et votre zèle pour le christianisme? Vous êtes-vous servi de votre autorité pour rendre l'irréligion muette? Avez-vous écarté avec horreur les plaisanteries malhonnêtes, les discours équivoques, et toutes les autres marques de libertinage?

ART. III. — *De la justice qui doit présider à tous les actes du gouvernement.*

XIV. N'avez-vous rien pris à aucun de vos sujets par pure autorité et contre les règles? L'avez-vous dédommagé, comme un particulier l'auroit fait, quand vous avez pris sa maison, ou enfermé son champ dans votre parc, ou supprimé sa charge, ou éteint sa rente? Avez-vous examiné à fond les vrais besoins de l'État, pour les comparer avec l'inconvénient des taxes, avant que de charger vos peuples? Avez-vous con-

sulté, sur une si importante question, les hommes les plus éclairés, les plus zélés pour le bien public, et les plus capables de vous dire la vérité sans flatterie ni mollesse? N'avez-vous point appelé nécessité de l'État ce qui ne servoit qu'à flatter votre ambition, comme une guerre pour faire des conquêtes et pour acquérir de la gloire? N'avez-vous point appelé besoins de l'État vos propres prétentions? Si vous aviez des prétentions personnelles pour quelque succession dans les États voisins, vous deviez soutenir cette guerre sur votre domaine, sur vos épargnes, sur vos emprunts personnels, ou, du moins, ne prendre à cet égard que les secours qui vous auroient été donnés par la pure affection de vos peuples, et non pas pour les accabler d'impôts, pour soutenir des prétentions qui n'intéressent point vos sujets, car ils n'en seront point plus heureux quand vous aurez une province de plus. Quand Charles VIII alla à Naples pour recueillir la succession de la maison d'Anjou, il entreprit cette guerre à ses dépens personnels : l'État ne se crut point obligé aux frais de cette entreprise. Tout au plus vous pourriez recevoir en de telles occasions les dons des peuples, faits par affection, et par rapport à la liaison qui est entre les intérêts d'une nation zélée et d'un roi qui la gouverne en père. Mais, selon cette vue, vous seriez bien éloigné d'accabler les peuples d'impôts pour votre intérêt particulier.

XV. N'avez-vous point toléré des injustices, lors même que vous vous êtes abstenu d'en faire? Avez-vous choisi avec assez de soin toutes les personnes que vous avez mises en autorité, les intendants, les gouverneurs, les ministres, etc.? N'en avez-vous choisi aucun par mollesse pour ceux qui vous les proposoient, ou par un secret désir qu'ils poussassent au delà des vraies bornes votre autorité ou vos revenus? Vous êtes-vous informé de leur administration? Avez-vous fait entendre que vous étiez prêt à écouter des plaintes contre eux, et à en faire bonne justice? L'avez-vous faite, quand vous avez découvert leurs fautes?

XVI. N'avez-vous point donné ou laissé prendre à vos ministres des profits excessifs, que leurs services n'avoient point mérités? Les récompenses que le prince donne à ceux qui servent sous lui l'État doivent toujours avoir certaines bornes. Il n'est point permis de leur donner des fortunes qui surpassent celle des gens de la plus haute condition, ni qui soient disproportionnées aux forces présentes de l'État. Un ministre, quelques services qu'il ait rendus, ne doit point parvenir tout à coup à des biens immenses, pendant que les peuples souffrent, et que les princes et seigneurs du premier rang sont nécessiteux. Il est encore moins permis de donner de telles fortunes à des favoris, qui d'ordinaire ont encore moins servi l'État que les ministres.

XVII. Avez-vous donné à tous les commis des bureaux de vos ministres, et aux autres personnes qui remplissent les emplois subalternes, des appointements raisonnables, pour pouvoir subsister honnêtement sans rien prendre des expéditions? En même temps avez-vous réprimé le luxe et l'ambition de ces gens-là? Si vous ne l'avez pas fait, vous êtes responsable de toutes les exactions secrètes qu'ils ont faites dans leurs fonctions. D'un côté, ils n'entrent dans ces places qu'en comptant

qu'ils y vivront avec éclat, et qu'ils y feront de promptes fortunes; d'un autre côté, ils n'ont pas d'ordinaire en appointements le tiers de l'argent qu'il leur faut pour la dépense honorable qu'ils font avec leurs familles; ils n'ont d'ordinaire aucun bien par leur naissance : que voulez-vous qu'ils fassent? Vous les mettez dans une espèce de nécessité de prendre en secret tout ce qu'ils peuvent attraper sur l'expédition des affaires. Cela est évident; et c'est fermer les yeux de mauvaise foi, que de ne le pas voir. Il faudroit que vous leur donnassiez davantage, et que vous les empêchassiez de se mettre sur un trop haut pied.

XVIII. Avez-vous cherché les moyens de soulager les peuples, et de ne prendre sur eux que ce que les vrais besoins de l'État vous ont contraint de prendre pour leur propre avantage? Le bien des peuples ne doit être employé qu'à la vraie utilité des peuples mêmes. Vous avez votre domaine, qu'il faut retirer et liquider : il est destiné à la subsistance de votre maison. Vous devez modérer cette dépense domestique, surtout quand vos revenus de domaine sont engagés, et que les peuples sont épuisés. Les subventions des peuples doivent être employées pour les vraies charges de l'État. Vous devez vous étudier à retrancher, dans les temps de pauvreté publique, toutes les charges qui ne sont pas d'une absolue nécessité. Avez-vous consulté les personnes les plus habiles et les mieux intentionnées, qui peuvent vous instruire de l'état des provinces, de la culture des terres, de la fertilité des années dernières, de l'état du commerce, etc., pour savoir ce que l'État peut payer sans souffrir? Avez-vous réglé là-dessus les impôts de chaque année? Avez-vous écouté favorablement les remontrances des gens de bien? Loin de les réprimer, les avez-vous cherchées et prévenues, comme un bon prince le doit faire? Vous savez qu'autrefois le roi ne prenoit jamais rien sur les peuples par sa seule autorité : c'étoit le parlement, c'est-à-dire l'assemblée de la nation, qui lui accordoit les fonds nécessaires pour les besoins extraordinaires de l'État. Hors de ce cas, il vivoit de son domaine. Qu'est-ce qui a changé cet ordre, sinon l'autorité absolue que les rois ont prise? De nos jours, on voyoit encore les parlements, qui sont des compagnies infiniment inférieures aux anciens parlements ou états de la nation, faire des remontrances pour n'enregistrer pas les édits bursaux. Du moins devez-vous n'en faire aucun sans avoir bien consulté des personnes incapables de vous flatter, et qui aient un véritable zèle pour le bien public. N'avez-vous point mis sur les peuples de nouvelles charges pour soutenir vos dépenses superflues, le luxe de vos tables, de vos équipages et de vos meubles, l'embellissement de vos jardins et de vos maisons, les grâces excessives que vous avez prodiguées à vos favoris?

XIX. N'avez-vous point multiplié les charges et offices pour tirer de leur création de nouvelles sommes? De telles créations ne sont que des impôts déguisés. Elles se tournent toutes à l'oppression des peuples; et elles ont trois inconvénients, que les simples impôts n'ont pas. 1° Elles sont perpétuelles, quand on n'en fait pas le remboursement : et si on en fait le remboursement, ce qui est ruineux pour vos sujets, on recommence bientôt ces créations. 2° Ceux qui achètent les offices créés

veulent retrouver au plus tôt leur argent avec usure; vous leur livrez le peuple pour l'écorcher. Pour cent mille francs qu'on vous donnera, par exemple, sur une création d'offices, vous livrez le peuple pour cinq cent mille francs de vexations, qu'il souffrira sans remède. 3° Vous ruinez, par ces multiplications d'offices, la bonne police de l'État; vous rendez la justice de plus en plus vénale; vous en rendez la réforme de plus en plus impraticable; vous obérez toute la nation, car ces créations deviennent des espèces de dettes de la nation entière; enfin vous réduisez tous les arts et toutes les fonctions à des monopoles qui gâtent et qui abâtardissent tout. N'avez-vous point à vous reprocher de telles créations, dont les suites seront pernicieuses pendant plusieurs siècles? Le plus sage et le meilleur de tous les rois, dans un règne paisible de cinquante ans, ne pourroit raccommoder ce qu'un roi peut avoir fait de maux, par ces sortes de créations, en dix ans de guerre. N'avez-vous point été trop facile pour des courtisans qui, sous prétexte d'épargner vos finances dans les récompenses qu'ils vous ont demandées, vous ont proposé ce qu'on appelle des affaires? Ces affaires sont toujours des impôts déguisés sur le peuple, qui troublent la police, qui énervent la justice, qui dégradent les arts, qui gênent le commerce, qui chargent le public, pour contenter un peu de temps l'avidité d'un courtisan fastueux et prodigue. Renvoyez vos courtisans passer quelques années dans leurs terres pour raccommoder leurs affaires; apprenez-leur à vivre avec frugalité; montrez-leur que vous n'estimez que ceux qui vivent avec règle et qui gouvernent bien leurs affaires; témoignez du mépris pour ceux qui se ruinent follement : par là vous leur ferez plus de bien (sans qu'il en coûte un sou ni à vous ni à vos peuples) que si vous leur prodiguiez tout le bien public.

XX. N'avez-vous jamais toléré et voulu ignorer que vos ministres aient pris le bien des particuliers pour votre usage, sans le payer sa juste valeur, ou du moins retardant le payement du prix, en sorte que ce retardement a porté dommage aux vendeurs forcés. C'est ainsi que des ministres prennent les maisons des particuliers pour les enfermer dans les palais des rois ou dans leurs fortifications; c'est ainsi qu'on dépossède les propriétaires de leurs seigneuries, ou fiefs, ou héritages, pour les mettre dans des parcs; c'est ainsi qu'on établit des capitaineries de chasse, où les capitaines accrédités auprès du prince ôtent la chasse aux seigneurs dans leurs propres terres, jusqu'à la porte de leurs châteaux, et font mille vexations au pays. Le prince n'en sait rien, et peut-être n'en veut rien savoir. C'est à vous à savoir le mal qu'on fait par votre autorité. Informez-vous de la vérité; ne souffrez point qu'on pousse trop loin votre autorité; écoutez favorablement ceux qui vous en représenteront les bornes : choisissez des ministres qui osent vous dire en quoi on la pousse trop loin; écartez les ministres durs, hautains et entreprenants.

XXI. Dans les conventions que vous faites avec les particuliers, êtes-vous juste, comme si vous étiez égal à celui avec qui vous traitez? est-il libre avec vous comme avec un de ses voisins? n'aime-t-il pas mieux souvent perdre, pour se racheter et pour se délivrer de vexation, que

de soutenir son droit? Vos fermiers, vos traitants, vos intendants, etc., ne tranchent-ils point avec une hauteur que vous n'auriez pas vous-même, et n'étouffent-ils pas la voix du foible qui voudroit se plaindre? Ne donnez-vous pas souvent à l'homme avec qui vous contractez des dédommagements en rentes, en engagements sur votre domaine, en charges de nouvelles créations, qu'un coup de plume de votre successeur peut lui retrancher, parce que les rois sont toujours mineurs, et leur domaine est inaliénable? Ainsi on ôte aux particuliers leurs patrimoines assurés, pour leur donner ce qui leur sera ôté dans la suite, avec une ruine inévitable de leurs familles.

XXII. N'avez-vous point accordé aux traitants, pour hausser leurs fermes, des édits, ou déclarations, ou arrêts, avec des termes ambigus, pour étendre vos droits aux dépens du commerce, et même pour tendre des piéges aux marchands et pour confisquer leurs marchandises, ou du moins les fatiguer et les gêner dans leur commerce, afin qu'ils se rachètent par quelque somme? C'est faire tort et aux marchands et au public, dont on anéantit peu à peu par là tout le négoce.

XXIII. N'avez-vous point toléré des enrôlements qui ne fussent pas véritablement libres? Il est vrai que les peuples se doivent à la défense de l'État; mais ce n'est que dans les guerres justes et absolument nécessaires; mais il faudroit qu'on choisît en chaque village les jeunes hommes libres dont l'absence ne nuiroit en rien ni au labourage, ni au commerce, ni aux autres arts nécessaires, et qui n'ont point de famille à nourrir; mais il faudroit une fidélité inviolable à leur donner leur congé après un petit nombre d'années de service, en sorte que d'autres vinssent les relever et servir à leur tour. Mais laisser prendre des hommes sans choix, et malgré eux; faire languir et souvent périr toute une famille abandonnée par son chef; arracher le laboureur de sa charrue, le tenir dix, quinze ans dans le service, où il périt souvent de misère dans des hôpitaux, dépourvu des secours nécessaires; lui casser la tête, ou lui couper le nez, s'il déserte, c'est ce que rien ne peut excuser ni devant Dieu ni devant les hommes.

XXIV. Avez-vous eu soin de faire délivrer chaque galérien d'abord après le terme réglé par la justice pour sa punition? L'état de ces hommes est affreux, rien n'est plus inhumain que de le prolonger au delà du terme. Ne dites point qu'on manqueroit d'hommes pour la chiourme, si on observoit cette justice; la justice est préférable à la chiourme. Il ne faut compter pour vraie et réelle puissance que celle que vous avez sans blesser la justice, et sans prendre ce qui n'est pas à vous.

XXV. Donnez-vous à vos troupes la paye nécessaire pour vivre sans piller? Si vous ne le faites point, vous mettez vos troupes dans une nécessité évidente de commettre les pillages et les violences que vous faites semblant de leur défendre. Les punirez-vous pour avoir fait ce que vous savez bien qu'ils ne peuvent pas s'empêcher de faire, et faute de quoi votre service seroit nécessairement d'abord abandonné? D'un autre côté, ne les punirez-vous point lorsqu'ils commettront publiquement des brigandages contre vos défenses? Rendrez-vous les lois méprisables, et souffrirez-vous qu'on se joue si indignement de votre

autorité? Serez-vous manifestement contraire à vous-même; et votre autorité ne sera-t-elle qu'un jeu trompeur, pour paroître réprimer le désordre, et pour vous en servir à toute heure? Quelle discipline et quel ordre y a-t-il à espérer dans les troupes où les officiers ne peuvent vivre qu'en pillant les sujets du roi, qu'en violant à toute heure ses ordonnances, qu'en prenant par force et par tromperie des hommes pour les enrôler; où les soldats mourroient de faim, s'ils ne méritoient pas tous les jours d'être pendus?

XXVI. N'avez-vous point fait quelque injustice aux nations étrangères? On pend un pauvre malheureux pour avoir volé une pistole sur le grand chemin, dans son besoin extrême, et on traite de héros un homme qui fait la conquête, c'est-à-dire qui subjugue injustement les pays d'un État voisin! L'usurpation d'un pré ou d'une vigne est regardée comme un péché irrémissible au jugement de Dieu, à moins qu'on ne restitue; et on compte pour rien l'usurpation des villes et des provinces! Prendre un champ à un particulier est un grand péché; prendre un grand pays à une nation est une action innocente et glorieuse! Où sont donc les idées de justice? Dieu jugera-t-il ainsi? « Existimasti « inique quod ero tui similis. » Doit-on moins être juste en grand qu'en petit? La justice n'est-elle plus justice quand il s'agit des plus grands intérêts? Des millions d'hommes qui composent une nation sont-ils moins nos frères qu'un seul homme? N'aura-t-on aucun scrupule de faire à des millions d'hommes l'injustice, sur un pays entier, qu'on n'oseroit faire à un pré pour un homme seul? Tout ce qui est pris par pure conquête est donc pris très-injustement, et doit être restitué; tout ce qui est pris dans une guerre entreprise sur un mauvais fondement est de même. Les traités de paix ne couvrent rien lorsque vous êtes le plus fort, et que vous réduisez vos voisins à signer le traité pour éviter de plus grand maux; alors ils signent, comme un particulier donne sa bourse à un voleur qui lui tient le pistolet sous la gorge. La guerre que vous avez commencée mal à propos, et que vous avez soutenue avec succès, loin de vous mettre en sûreté de conscience, vous engage, non-seulement à la restitution des pays usurpés, mais encore à la réparation des dommages causés sans raison à vos voisins.

Pour les traités de paix, il faut les compter nuls non-seulement dans les choses injustes que la violence a fait passer, mais encore dans celles où vous pourriez avoir mêlé quelque artifice et quelque terme ambigu, pour vous en prévaloir dans les occasions favorables. Votre ennemi est votre frère; vous ne pouvez l'oublier sans oublier l'humanité. Il ne vous est jamais permis de lui faire du mal, quand vous pouvez l'éviter sans vous nuire; et vous ne pouvez jamais chercher aucun avantage contre lui que par les armes, dans l'extrême nécessité. Dans les traités, il ne s'agit plus d'armes ni de guerre; il ne s'agit que de paix, de justice, d'humanité et de bonne foi. Il est encore plus infâme et plus criminel de tromper dans un traité de paix avec un peuple voisin, que de tromper dans un contrat avec un particulier. Mettre dans un traité des termes ambigus et captieux, c'est préparer des se-

mences de guerre pour l'avenir: c'est mettre des caques de poudre sous les maisons où l'on habite.

XXVII. Quand il a été question d'une guerre, avez-vous d'abord examiné et fait examiner votre droit par les personnes les plus intelligentes et les moins flatteuses pour vous? Vous êtes-vous défié des conseils de certains ministres qui ont intérêt de vous engager à la guerre, ou qui du moins cherchent à flatter vos passions, pour tirer de vous de quoi contenter les leurs? Avez-vous cherché toutes les raisons qui pouvoient être contre vous? Avez-vous écouté favorablement ceux qui les ont approfondies? Vous êtes-vous donné le temps de savoir les sentiments de tous vos plus sages conseillers, sans les prévenir?

N'avez-vous point regardé votre gloire personnelle comme une raison d'entreprendre quelque chose, de peur de passer votre vie sans vous distinguer des autres princes? Comme si les princes pouvoient trouver quelque gloire solide à troubler le bonheur des peuples, dont ils doivent être les pères! Comme si un père de famille pouvoit être estimable par les actions qui rendent ses enfants malheureux! Comme si un roi avoit quelque gloire à espérer ailleurs que dans sa vertu, c'est-à-dire dans sa justice, et dans le bon gouvernement de son peuple! N'avez-vous point cru que la guerre étoit nécessaire pour acquérir des places qui étoient à votre bienséance, et qui feroient la sûreté de votre frontière? Étrange règle! Par les convenances, on ira de proche en proche jusqu'à la Chine. Pour la sûreté d'une frontière, on la peut trouver sans prendre le bien d'autrui : fortifiez vos propres places, et n'usurpez point celles de vos voisins. Voudriez-vous qu'un voisin vous prît tout ce qu'il croiroit commode pour sa sûreté? Votre sûreté n'est point un titre de propriété pour le bien d'autrui. La vraie sûreté pour vous, c'est d'être juste, c'est de conserver de bons alliés par une conduite droite et modérée, c'est d'avoir un peuple nombreux, bien nourri, bien affectionné, et bien discipliné. Mais qu'y a-t-il de plus contraire à votre sûreté que de faire éprouver à vos voisins qu'ils n'en peuvent jamais trouver aucune avec vous, et que vous êtes toujours prêt à prendre sur eux tout ce qui vous accommode?

XXVIII. Avez-vous bien examiné si la guerre dont il s'agissoit étoit nécessaire à vos peuples? Peut-être ne s'agissoit-il que de quelque prétention sur une succession qui vous regardoit personnellement; vos peuples n'y avoient aucun intérêt réel. Que leur importe que vous ayez une province de plus? Ils peuvent, par affection pour vous, si vous les traitez en père, faire quelque effort pour vous aider à recueillir les successions d'États qui vous sont dues légitimement : mais pouvez-vous les accabler d'impôts malgré eux pour trouver les fonds nécessaires à une guerre qui ne leur est utile en rien? Bien plus, supposé même que cette guerre regarde précisément l'État, vous avez dû regarder si elle est plus utile que dommageable : il faut comparer les fruits qu'on en peut tirer, ou du moins les maux qu'on pourroit craindre si on ne la faisoit pas, avec les inconvénients qu'elle entraînera après elle.

Toute compensation exactement faite, il n'y a presque point de guerre, même heureusement terminée, qui ne fasse beaucoup plus de mal que

de bien à un État. On n'a qu'à considérer combien elle ruine de familles, combien elle fait périr d'hommes, combien elle ravage et dépeuple tous les pays, combien elle dérègle un État, combien elle y renverse les lois, combien elle autorise la licence, combien il faudroit d'années pour réparer ce que deux ans de guerre causent de maux contraires à la bonne politique dans un État. Tout homme sensé, et qui agiroit sans passion, entreprendroit-il le procès le mieux fondé selon les lois, s'il étoit assuré que ce procès, même en le gagnant, feroit plus de mal que de bien à la nombreuse famille dont il est chargé?

Cette juste compensation des biens et des maux de la guerre détermineroit toujours un bon roi à éviter la guerre, à cause de ses funestes suites; car où sont les biens qui puissent contre-balancer tant de maux inévitables, sans parler des périls d'un mauvais succès? Il ne peut y avoir qu'un seul cas où la guerre, malgré tous ses maux, devient nécessaire. C'est le cas où l'on ne pourroit l'éviter qu'en donnant trop de prise et d'avantage à un ennemi injuste, artificieux et trop puissant. Alors en voulant, par foiblesse, éviter la guerre, on y tomberoit encore plus dangereusement; on feroit une paix qui ne seroit pas une paix, et qui n'en auroit que l'apparence trompeuse. Alors il faut, malgré soi, faire vigoureusement la guerre, par le désir sincère d'une bonne et constante paix. Mais ce cas unique est plus rare qu'on ne s'imagine; et souvent on le croit réel, qu'il est très-chimérique.

Quand un roi est juste, sincère, inviolablement fidèle à tous ses alliés, et puissant dans son pays par un sage gouvernement, il a de quoi bien réprimer les voisins inquiets et injustes qui veulent l'attaquer; il a l'amour de ses peuples et la confiance de ses voisins; tout le monde est intéressé à le soutenir. Si sa cause est juste, il n'a qu'à prendre toutes les voies les plus douces avant que de commencer la guerre. Il peut, étant déjà puissamment armé, offrir de croire certains voisins neutres et désintéressés, prendre quelque chose sur lui pour la paix, éviter tout ce qui aigrit les esprits, et tenter toutes les voies d'accommodement. Si tout cela ne sert de rien, il en fera la guerre avec plus de confiance en la protection de Dieu, avec plus de zèle de ses sujets, avec plus de secours de ses alliés. Mais il arrivera très-rarement qu'il soit réduit à faire la guerre dans de telles circonstances. Les trois quarts des guerres ne s'engagent que par hauteur, par finesse, par avidité, par précipitation.

XXIX. Avez-vous été fidèle à tenir parole à vos ennemis pour les capitulations, pour les cartels, etc.? Il y a des lois de la guerre qu'il ne faut pas garder moins religieusement que celles de la paix. Lors même qu'on est en guerre, il reste un certain droit des gens qui est le fond de l'humanité même : c'est un lien sacré et inviolable entre les peuples, que nulle guerre ne peut rompre; autrement la guerre ne seroit plus qu'un brigandage inhumain, qu'une suite perpétuelle de trahisons, d'assassinats, d'abominations et do barbaries. Vous ne devez faire à vos ennemis que ce que vous croyez qu'ils ont droit de vous faire. Il y a les violences et les ruses de guerre qui sont réciproques, et auxquelles chacun s'attend. Pour tout le reste, il faut une bonne foi et

une humanité entière. Il n'est point permis de rendre fraude pour fraude; il n'est point permis, par exemple, de donner des paroles en vue d'en manquer, parce qu'on vous en a donné auxquelles on a manqué ensuite.

D'ailleurs, pendant la guerre entre deux nations indépendantes l'une de l'autre, la couronne la plus noble ou la plus puissante ne doit point se dispenser de subir avec égalité toutes les lois communes de la guerre. Un prince qui joue avec un bourgeois ne doit pas moins observer que lui toutes les lois du jeu; dès qu'il joue avec lui, il devient son égal, pour le jeu seulement. Le prince le plus élevé et le plus puissant doit se piquer d'être le plus fidèle à suivre toutes les règles pour les contributions, qui mettent ses peuples à couvert des captures, des massacres et des incendies; pour les cartels, pour les capitulations, etc.

XXX. Il ne suffit pas de garder les capitulations à l'égard des ennemis; il faut encore les garder religieusement à l'égard des peuples conquis. Comme vous devez tenir parole à la garnison ennemie qui se retire d'une ville prise, et n'y faire aucune supercherie sur des termes ambigus, tout de même vous devez tenir parole au peuple de cette ville et de ses dépendances. Qu'importe à qui vous avez promis ces conditions pour ce peuple? que ce soit à lui ou à la garnison, tout cela est égal. Ce qui est certain, c'est que vous avez promis des conditions pour ce peuple; c'est à vous à les garder inviolablement. Qui pourra se fier à vous, si vous y manquez? Qu'y aura-t-il de sacré, si une promesse si solennelle ne l'est pas? C'est un contrat fait avec ces peuples; pour les rendre vos sujets, commencerez-vous par violer votre titre fondamental? Ils ne vous doivent obéissance que suivant ce contrat; si vous le violez, vous ne méritez plus qu'ils l'observent.

XXXI. Pendant la guerre n'avez-vous point fait des maux inutiles à vos ennemis? Ces ennemis sont toujours hommes, toujours vos frères, si vous êtes vrai homme vous-même. Vous ne devez leur faire que les maux que vous ne pouvez vous dispenser de leur faire pour vous garantir de ceux qu'ils vous préparent, et pour les réduire à une juste paix. N'avez-vous point inventé et introduit, à pure perte et par passion ou par hauteur, de nouveaux genres d'hostilités? N'avez-vous point autorisé des ravages, des incendies, des sacriléges, des massacres qui n'ont décidé de rien, sans lesquels vous pouviez défendre votre cause, et malgré lesquels vos ennemis ont également continué leurs efforts contre vous? Vous devez rendre compte à Dieu, et réparer, selon toute l'étendue de votre pouvoir, tous les maux que vous avez autorisés, et qui ont été faits sans nécessité.

XXXII. Avez-vous exécuté ponctuellement les traités de paix? Ne les avez-vous jamais violés sous de beaux prétextes? A l'égard des articles des anciens traités de paix qui sont ambigus, au lieu d'en tirer des sujets de guerre, il faut les interpréter par la pratique qui les a suivis immédiatement. Cette pratique immédiate est l'interprétation infaillible des paroles; les parties, immédiatement après le traité, s'entendoient elles-mêmes parfaitement; elles savoient mieux alors ce qu'elles avoient voulu dire qu'on ne le peut savoir cinquante ans après. Ainsi la possession est décisive à cet égard-là; et vouloir la troubler, c'est

vouloir éluder ce qu'il y a de plus assuré et de plus inviolable dans le genre humain.

Pour les traités contre lesquels on est tenté de revenir par des raisons de jurisprudence particulière, il faut observer trois choses : 1° Dès qu'on admet la succession pour les États, il faut soumettre les coutumes et jurisprudences des pays particuliers au droit des gens, qui leur est infiniment supérieur, et à la foi inviolable des traités de paix, qui sont l'unique fondement de la sûreté de la nature humaine. Seroit-il juste qu'une coutume particulière empêchât une paix nécessaire au salut de toute l'Europe ? Comme la police d'une ville doit céder aux besoins essentiels de tout l'État, dont elle n'est qu'un membre; de même les jurisprudences de provinces doivent disparoître, dès qu'il s'agit de ce droit des nations et de la sûreté de leurs alliances. 2° Les princes souverains, qui font ces traités solennels, les font au nom de leurs nations entières, et avec les formes en usage de leur temps, pour leur donner toute la suprême autorité des lois. Ainsi, à cet égard, ils dérogent aux lois particulières des provinces. 3° Si une fois on se permet, sous aucun prétexte, si spécieux qu'il puisse être, même des lois particulières, d'ébranler les traités de paix, on trouvera toujours des subtilités de jurisprudence pour annuler tous les échanges, cessions, donations, compensations et autres pactes, sur lesquels la sûreté de la paix du monde est fondée. La guerre deviendra un mal sans remède. Les traités ne seront plus des actes valides que jusqu'à ce qu'on ait une occasion avantageuse de recommencer la guerre. La paix ne sera plus qu'une trêve, et même une trêve d'une durée incertaine. Toutes les bornes des États seront comme en l'air.

Pour donner quelque consistance au monde et quelque sûreté aux nations, il faut supposer, par préférence à tout le reste, deux points qui sont comme les deux pôles de la terre entière : l'un, que tout traité de paix juré entre deux princes est inviolable à leur égard, et doit toujours être pris simplement dans son sens le plus naturel, et interprété par l'exécution immédiate; l'autre, que toute possession paisible et non interrompue, depuis les temps que la jurisprudence demande pour les prescriptions les moins favorables, doit acquérir une propriété certaine et légitime à celui qui a cette possession, quelque vice qu'elle ait pu avoir dans son origine. Sans ces deux règles fondamentales, point de repos ni de sûreté dans tout le genre humain. Les avez-vous toujours suivies ?

XXXIII. Avez-vous fait justice au mérite de tous les principaux sujets que vous pouviez mettre dans les emplois ? En ne faisant pas justice aux particuliers sur leurs biens comme sur leurs terres, sur leurs rentes, etc., vous n'avez fait tort qu'à ces particuliers et à leurs familles; mais en ne comptant pour rien, dans le choix des hommes, ni la vertu ni les talents, c'est à tout votre État que vous avez fait une injustice irréparable. Ceux que vous n'avez point choisis pour les places n'ont rien perdu d'effectif, parce que ces places n'auroient été pour eux que des occasions dangereuses pour leur salut et pour leur repos temporel; mais c'est tout votre royaume que vous avez privé injustement

d'un secours que Dieu lui avoit préparé. Les hommes d'un esprit élevé et d'un cœur droit sont plus rares qu'on ne sauroit le croire; il faudroit les aller chercher jusqu'au bout du monde : « Procul et de ultimis fi« nibus pretium ejus, » comme le Sage le dit de la femme forte. Pourquoi avez-vous privé l'État du secours de ces hommes supérieurs aux autres? Votre devoir n'étoit-il pas de choisir, pour les premières places, les premiers hommes? N'étoit-ce pas là votre principale fonction? Un roi ne fait point la fonction de roi en réglant les détails que d'autres qui gouvernent sous lui pourroient régler; sa fonction essentielle est de faire ce que nul autre que lui ne peut faire : c'est de bien choisir ceux qui exercent son autorité sous lui; c'est de mettre chacun dans la place qui lui convient, et de faire tout dans l'État, non par lui-même (ce qui est impossible), mais en faisant tout faire par des hommes qu'il choisit, qu'il anime, qu'il instruit, qu'il redresse : voilà la véritable action du roi. Avez-vous quitté tout le reste, que d'autres peuvent faire sous vous, pour vous appliquer à ce devoir essentiel, que vous seul pouvez remplir? Avez-vous eu soin de jeter les yeux sur un certain nombre de gens sensés et bien intentionnés, par qui vous puissiez être averti de tous les sujets de chaque profession qui s'élèvent et qui se distinguent? Les avez-vous questionnés tous séparément, pour voir si leurs témoignages sur chaque sujet seroient uniformes? Avez-vous eu la patience d'examiner, par ces divers canaux, les sentiments, les inclinations, les habitudes, la conduite de chaque homme que vous pouvez placer? Avez-vous vu ces hommes vous-même? Expédier des détails dans un cabinet où l'on se renferme sans cesse, c'est dérober son plus précieux temps à l'État. Il faut qu'un roi voie, parle, écoute beaucoup de gens; qu'il s'apprenne, par l'expérience, à étudier les hommes; qu'il les connoisse par un fréquent commerce et par un accès libre.

Il y a deux manières de les connoître. L'une est la conversation. Si vous étudiez bien les hommes sans paroître les étudier, la conversation vous sera plus utile que beaucoup de travaux qu'on croiroit importants : vous y remarquerez la légèreté, l'indiscrétion, la vanité, l'artifice des hommes, leurs flatteries, leurs fausses maximes. Les princes ont un pouvoir infini sur ceux qui les approchent; et ceux qui les approchent ont une foiblesse infinie en les approchant. La vue des princes réveille toutes les passions et rouvre toutes les plaies du cœur. Si un prince sait profiter de cet ascendant, il sentira bientôt les principales foiblesses de chaque homme. L'autre manière d'éprouver les hommes est de les mettre dans des emplois subalternes, pour essayer s'ils seront propres aux emplois supérieurs. Suivez les hommes dans les emplois que vous leur confiez; ne les perdez jamais de vue; sachez ce qu'ils font; faites-leur rendre compte de ce que vous leur avez donné à faire. Voilà de quoi leur parler quand vous les voyez : jamais vous ne manquerez de sujet de conversation. Vous verrez leur naturel par les partis qu'ils ont pris d'eux-mêmes. Quelquefois il est à propos de leur cacher vos vrais sentiments pour découvrir les leurs. Demandez-leur conseil; vous n'en prendrez que ce qu'il vous plaira. Telle est la vraie fonction de roi. L'avez-vous remplie?

N'avez-vous point négligé de connoître les hommes par paresse d'esprit, par une humeur qui vous rend particulier, par une hauteur qui vous éloigne de la société, par des détails qui ne sont que vétilles en comparaison de cette étude des hommes; enfin par des amusements dant votre cabinet, sous prétexte de travail secret? N'avez-vous point craint et écarté les sujets forts et distingués des autres? N'avez-vous pas craint qu'ils vous verroient de trop près, et pénétreroient trop dans vos foiblesses, si vous les approchiez de votre personne ? N'avez-vous pas craint qu'ils ne vous flatteroient pas, qu'ils contrediroient vos passions injustes, vos mauvais goûts, vos motifs bas et indécents? N'avez-vous pas mieux aimé vous servir de certains hommes intéressés et artificieux, qui vous flattent, qui font semblant de ne voir jamais vos défauts, et qui applaudissent à toutes vos fantaisies; ou bien de certains hommes médiocres et souples, que vous dominez aisément, que vous espérez éblouir, qui n'ont jamais le courage de vous résister, et qui vous gouvernent d'autant plus que vous ne vous défiez point de leur autorité, et que vous ne craignez point qu'ils paroissent d'un génie supérieur au vôtre? N'est-ce point par ces motifs si corrompus que vous avez rempli les principales places d'hommes foibles ou dépravés, et que vous avez laissé loin de vous tout de qu'il y avoit de meilleur pour vous aider dans les grandes affaires? Prendre les terres, les charges et l'argent d'autrui, n'est point une injustice comparable à celle que je viens d'expliquer.

XXXIV. N'avez-vous point accoutumé vos domestiques à une dépense au-dessus de leurs conditions, et à des récompenses qui chargent l'État? Vos valets de chambre, vos valets de garde-robe, etc., ne vivent-ils pas comme des seigneurs, pendant que les vrais seigneurs languissent dans votre antichambre, sans aucun bienfait, et que beaucoup d'autres, d'entre les plus illustres maisons, sont dans le fond des provinces, réduits à cacher leur misère? N'avez-vous point autorisé, sous prétexte d'orner votre cour, le luxe d'habits, de meubles, d'équipages et de maison, de tous ces officiers subalternes qui n'ont ni naissance ni mérite solide, et qui se croient au-dessus des gens de qualité, parce qu'ils vous parlent familièrement, et qu'ils obtiennent facilement des grâces ? Ne craignez-vous pas trop leur importunité ? N'avez-vous point craint de les fâcher plus que de manquer à la justice? N'avez-vous pas été trop sensible aux vaines marques de zèle et d'attachement tendre pour votre personne, qu'ils s'empressent de vous témoigner pour vous plaire et pour avancer leur fortune? Ne les avez-vous pas rendus malheureux en leur laissant concevoir des espérances disproportionnées à leur état et à votre affection pour eux? N'avez-vous pas ruiné leurs familles en les laissant mourir sans récompense solide qui reste à leurs enfants, après que vous les avez laissés vivre dans un faste ridicule qui a consumé les grands bienfaits qu'ils ont tirés de vous pendant leur vie? N'en a-t-il pas été de même des autres courtisans, chacun selon son degré? Ils sucent, pendant qu'ils vivent, le royaume entier; en quelque temps qu'ils meurent, ils laissent leurs familles ruinées. Vous leur donnez trop, et vous leur faites encore plus dépenser. Ainsi ceux qui ruinent l'État se ruinent eux-mêmes. C'est vous qui en êtes cause,

n assemblant autour de vous tant d'hommes inutiles, fastueux, dissipateurs, et qui se font de leurs plus folles dissipations un titre auprès de vous pour vous demander de nouveaux biens qu'ils puissent encore dissiper

XXXV. N'avez-vous point pris des préventions contre quelqu'un sans avoir jamais examiné les faits? C'est ouvrir la porte à la calomnie et aux faux rapports, ou du moins prendre témérairement les préventions des gens qui vous approchent, et en qui vous vous confiez. Il n'est point permis de n'écouter et de ne croire qu'un certain nombre de gens. Ils sont certainement hommes; et quand même ils seroient incorruptibles, du moins ils ne sont pas infaillibles. Quelque confiance que vous ayez en leurs lumières et en leur vertu, vous êtes obligé d'examiner s'ils ne sont point trompés par d'autres, et s'ils ne s'entêtent point. Toutes les fois que vous vous livrerez à une seule personne, ou à un certain nombre de personnes qui sont liées ensemble par les mêmes intérêts ou par les mêmes sentiments, vous vous exposez volontairement à être trompé, et à faire des injustices. N'avez-vous point quelquefois fermé les yeux à certaines raisons fortes, ou du moins n'avez-vous pas pris certains partis rigoureux, dans le doute, pour contenter ceux qui vous environnent, et que vous craignez de fâcher? N'avez-vous point pris le parti, sur des rapports incertains, d'écarter des emplois des gens qui ont des talents et un mérite distingués? On dit en soi-même : « Il n'est pas possible d'éclaircir ces accusations; le plus sûr est d'éloigner des emplois cet homme. » Mais cette prétendue précaution est le plus dangereux de tous les piéges. Par là on n'approfondit rien, et on donne aux rapporteurs tout ce qu'ils prétendent. On juge le fond sans examiner; car on exclut le mérite et on se laisse effaroucher contre toutes les personnes que les rapporteurs veulent rendre suspectes. Qui dit un rapporteur dit un homme qui s'offre pour faire ce métier, qui s'insinue par cet horrible métier, et qui par conséquent est manifestement indigne de toute croyance. Le croire, c'est vouloir s'exposer à égorger l'innocent. Un prince qui prête l'oreille aux rapporteurs de profession ne mérite de connoître ni la vérité ni la vertu. Il faut chasser et confondre ces pestes de cour. Mais comme il faut être averti, le prince doit avoir d'honnêtes gens, qu'il oblige malgré eux à veiller, à observer, à savoir ce qui se passe, et à l'en avertir secrètement. Il doit choisir pour cette fonction les gens à qui elle répugne davantage, et qui ont le plus d'horreur pour le métier infâme de rapporter. Ceux-ci ne l'avertiront que des faits véritables et importants; ils ne lui diront point toutes les bagatelles qu'il doit ignorer, et sur lesquelles il doit être commode au public : du moins ils ne lui donneront les choses douteuses que comme douteuses; et ce sera à lui à les approfondir, ou à suspendre son jugement si elles ne peuvent être éclaircies.

XXXVI. N'avez-vous point trop répandu de bienfaits sur vos ministres, sur vos favoris et sur leurs créatures, pendant que vous avez laissé languir dans le besoin des personnes de mérite, qui ont longtemps servi, et qui manquent de protection? D'ordinaire, le grand défaut des princes est d'être foibles, mous et inappliqués. Ils ne sont presque jamais déterminés par le mérite ni par les vrais défauts des gens

Le fond des choses n'est pas ce qui les touche: leur décision vient d'ordinaire de ce qu'ils n'osent refuser ceux qu'ils ont l'habitude de voir et de croire. Souvent ils les souffrent avec impatience, et ne laissent pas de demeurer subjugués. Ils voient les défauts de ces gens-là, et se contentent de les voir. Ils se savent bon gré de n'en être pas les dupes; après quoi ils les suivent aveuglément; ils leur sacrifient le mérite, l'innocence, les talents distingués et les plus longs services. Quelquefois ils écouteront favorablement un homme qui osera leur parler contre ces ministres ou ces favoris, et ils verront des faits clairement vérifiés: alors ils gronderont, et feront entendre à ceux qui ont osé parler qu'ils seront soutenus contre le ministre ou contre le favori. Mais bientôt le prince se lasse de protéger celui qui ne tient qu'à lui seul; cette protection lui coûte trop dans le détail; et, de peur de voir un visage mécontent dans la personne du ministre, l'honnête homme par qui on avoit su la vérité sera abandonné à son indignation. Après cela, méritez-vous d'être averti? pouvez-vous espérer de l'être? Quel est l'homme sage qui osera aller droit à vous, sans passer par le ministre, dont la jalousie est implacable? Ne méritez-vous pas de ne plus voir que par ses yeux? N'êtes-vous pas livré à ses passions les plus injustes et à ses prétentions les plus déraisonnables? Vous laissez-vous quelque remède contre un si grand mal?

XXXVII. Ne vous laissez-vous point éblouir par certains hommes vains, hardis et qui ont l'art de se faire valoir, pendant que vous négligez et laissez loin de vous le mérite simple, modeste, timide et caché? Un prince montre la grossièreté de son goût, et la foiblesse de son jugement, lorsqu'il ne sait pas discerner combien ces esprits si hardis, et qui ont l'art d'imposer, sont superficiels et pleins de défauts méprisables. Un prince sage et pénétrant n'estime ni les esprits évaporés, ni les grands parleurs, ni ceux qui décident d'un ton de confiance, ni les critiques dédaigneux, ni les moqueurs qui tournent tout en plaisanterie. Il méprise ceux qui trouvent tout facile, qui applaudissent à tout ce qu'il veut, qui ne consultent que ses yeux, ou le ton de sa voix, pour deviner sa pensée, et pour l'approuver. Il recule loin des emplois de confiance ces hommes qui n'ont que des dehors sans fond. Au contraire, il cherche, il prévient, il attire les personnes judicieuses et solides qui n'ont aucun empressement, qui se défient d'elles-mêmes, qui craignent les emplois, qui promettent peu, et qui tâchent de faire beaucoup; qui ne parlent guère, et qui pensent toujours; qui parlent d'un ton douteux, et qui savent contredire avec respect.

De tels sujets demeurent souvent obscurs dans les places inférieures, pendant que les premières sont occupées par des hommes grossiers et hardis qui ont imposé au prince, et qui ne servent qu'à montrer combien il manque de discernement. Tandis que vous négligerez de chercher le mérite obscur, et de réprimer les gens empressés et dépourvus de qualités solides, vous serez responsable devant Dieu de toutes les fautes qui seront faites par ceux qui agiront sous vous. Le métier d'adroit courtisan perd tout dans un État. Les esprits les plus courts et les

plus corrompus sont souvent ceux qui apprennent le mieux cet indigne métier. Ce métier gâte tous les autres : le médecin néglige la médecine ; le prélat oublie les devoirs de son ministère ; le général d'armée songe bien plus à faire sa cour qu'à défendre l'État ; l'ambassadeur négocie bien plus pour ses propres intérêts à la cour de son maître, qu'il ne négocie pour les véritables intérêts de son maître à la cour où il est envoyé. L'art de faire sa cour gâte les hommes de toutes les professions, et étouffe le vrai mérite.

Rabaissez donc ces hommes dont tout le talent ne consiste qu'à plaire, qu'à flatter, qu'à éblouir, qu'à s'insinuer pour faire fortune. Si vous y manquez, vous remplirez indignement les places, et le vrai mérite demeurera toujours en arrière. Votre devoir est de reculer ceux qui s'avancent trop, et d'avancer ceux qui demeurent reculés en faisant leur devoir.

XXXVIII. N'avez-vous point entassé trop d'emplois sur la tête d'un seul homme, soit pour contenter son ambition, soit pour vous épargner la peine d'avoir beaucoup de gens à qui vous soyez obligé de parler ? Dès qu'un homme est l'homme à la mode, on lui donne tout, on voudroit qu'il fît lui seul toutes choses. Ce n'est pas qu'on l'aime, car on n'aime rien ; ce n'est pas qu'on se fie, car on se défie de la probité de tout le monde ; ce n'est pas qu'on le trouve parfait, car on est ravi de le critiquer souvent : mais c'est qu'on est paresseux et sauvage. On ne veut point avoir à compter avec tant de gens. Pour en voir moins, et pour n'être point observé de près par tant de personnes, on fera faire à un seul homme ce que quatre auroient grand'peine à bien faire. Le public en souffre ; les expéditions languissent ; les surprises et les injustices sont plus fréquentes et plus irrémédiables. L'homme est accablé, il seroit bien fâché de ne l'être pas : il n'a le temps, ni de penser, ni d'approfondir, ni de faire des plans, ni d'étudier les hommes dont il se sert : il est toujours entraîné au jour la journée, par un torrent de détails à expédier.

D'ailleurs, cette multitude d'emplois sur une seule tête, souvent assez foible, exclut tous les meilleurs sujets qui pourroient se former et faire de grandes choses : tout talent demeure étouffé. La paresse du prince en est la vraie cause. Les plus petites raisons décident sur les plus grandes affaires. De là naissent des injustices innombrables. « Pauca de te, » disoit saint Augustin au comte Boniface, « sed multa « propter te. » Peut-être ferez-vous peu de mal par vous-même ; mais il s'en fera d'infinis par votre autorité mise en mauvaises mains.

SUPPLÉMENT A L'EXAMEN DE CONSCIENCE.

I. — *Sur la nécessité de former des alliances, tant offensives que défensives, contre une puissance étrangère qui aspire manifestement à la monarchie universelle.*

Les États voisins les uns des autres ne sont pas seulement obligés à se traiter mutuellement selon les règles de justice et de bonne foi ; ils doivent encore pour leur sûreté particulière, autant que pour l'intérêt commun, faire une espèce de société et de république générale.

Il faut compter qu'à la longue la plus grande puissance prévaut toujours, et renverse les autres, si les autres ne se réunissent pour faire le contre-poids. Il n'est pas permis d'espérer parmi les hommes qu'une puissance supérieure demeure dans les bornes d'une exacte modération, et qu'elle ne veuille dans sa force que ce qu'elle pourroit obtenir dans la plus grande foiblesse. Quand même un prince seroit assez parfait pour faire un usage si merveilleux de sa prospérité, cette merveille finiroit avec son règne. L'ambition naturelle des souverains, les flatteries de leurs conseillers, et la prévention des nations entières, ne permettent pas de croire qu'une nation qui peut subjuguer les autres s'en abstienne pendant des siècles entiers. Un règne où éclateroit une justice si extraordinaire seroit l'ornement de l'histoire, et un prodige qu'on ne peut plus revoir.

Il faut donc compter sur ce qui est réel et journalier, qui est que chaque nation cherche à prévaloir sur toutes les autres qui l'environnent. Chaque nation est donc obligée à veiller sans cesse, pour prévenir l'excessif agrandissement de chaque voisin, pour sa sûreté propre. Empêcher le voisin d'être trop puissant, ce n'est point faire un mal; c'est se garantir de la servitude et en garantir ses autres voisins ; en un mot, c'est travailler à la liberté, à la tranquillité, au salut public : car l'agrandissement d'une nation au delà d'une certaine borne change le système général de toutes les nations qui ont rapport à celle-là. Par exemple, toutes les successions qui sont entrées dans la maison de Bourgogne, puis celles qui ont élevé la maison d'Autriche, ont changé la face de toute l'Europe. Toute l'Europe a dû craindre la monarchie universelle sous Charles-Quint, surtout après que François Ier eut été défait et pris à Pavie. Il est certain qu'une nation qui n'avoit rien à démêler directement avec l'Espagne ne laissoit pas alors d'être en droit, pour la liberté publique, de prévenir cette puissance rapide qui sembloit prête à tout engloutir.

Les particuliers ne sont pas en droit de s'opposer de même à l'accroissement des richesses de leurs voisins, parce qu'on doit supposer que cet accroissement d'autrui ne peut être leur ruine. Il y a des lois écrites et des magistrats pour réprimer les injustices et les violences entre les familles inégales en biens; mais, pour les États, ils ne sont pas de même. Le trop grand accroissement d'un seul peut être la ruine et la servitude de tous les autres qui sont ses voisins : il n'y a ni lois

écrites, ni juges établis pour servir de barrière contre les invasions du plus puissant. On est toujours en droit de supposer que le plus puissant, à la longue, se prévaudra de sa force, quand il n'y aura plus d'autres forces à peu près égales qui puissent l'arrêter. Ainsi, chaque prince est en droit et en obligation de prévenir dans son voisin cet accroissement de puissance, qui jetteroit son peuple et tous les autres peuples voisins dans un danger prochain de servitude sans ressource.

Par exemple, Philippe II, roi d'Espagne, après avoir conquis le Portugal, veut se rendre le maître de l'Angleterre. Je sais bien que son droit étoit mal fondé, car il n'en avoit que par la reine Marie sa femme, morte sans enfants. Élisabeth, illégitime, ne devoit point régner. La couronne appartenoit à Marie Stuart et à son fils. Mais enfin, supposé que le droit de Philippe II eût été incontestable, l'Europe entière auroit eu raison néanmoins de s'opposer à son établissement en Angleterre; car ce royaume si puissant, ajouté à ses États d'Espagne, d'Italie, de Flandre, des Indes orientales et occidentales, le mettoit en état de faire la loi, surtout par ses forces maritimes, à toutes les autres puissances de la chrétienté. Alors, «summum jus, summa injuria.» Un droit particulier de succession ou de donation devoit céder à la loi naturelle de la sûreté de tant de nations. En un mot, tout ce qui renverse l'équilibre, et qui donne le coup décisif pour la monarchie universelle, ne peut être juste, quand même il seroit fondé sur des lois écrites dans un pays particulier. La raison en est que ces lois écrites chez un peuple ne peuvent prévaloir sur la loi naturelle de la liberté et de la sûreté commune, gravée dans le cœur de tous les autres peuples du monde. Quand une puissance monte à un point que toutes les autres puissances voisines ensemble ne peuvent plus lui résister, toutes ces autres sont en droit de se liguer pour prévenir cet accroissement, après lequel il ne seroit plus temps de défendre la liberté commune. Mais, pour faire légitimement ces sortes de ligues, qui tendent à prévenir un trop grand accroissement d'un État, il faut que le cas soit véritable et pressant : il faut se contenter d'une ligue défensive, ou du moins ne la faire offensive qu'autant que la juste et nécessaire défense se trouvera renfermée dans les desseins d'une agression; encore même faut-il toujours, dans les traités de ligues offensives, poser des bornes précises, pour ne détruire jamais une puissance sous prétexte de la modérer.

Cette attention à maintenir une espèce d'égalité et d'équilibre entre les nations voisines est ce qui en assure le repos commun. A cet égard, toutes les nations voisines et liées par le commerce font un grand corps et une espèce de communauté. Par exemple, la chrétienté fait une espèce de république générale, qui a ses intérêts, ses craintes, ses précautions à observer : tous les membres qui composent ce grand corps se doivent les uns aux autres, pour le bien commun, et se doivent encore à eux-mêmes, pour la sûreté de la patrie, de prévenir tout progrès de quelqu'un des membres qui renverseroit l'équilibre, et qui se tourneroit à la ruine inévitable de tous les autres membres du même corps. Tout ce qui change ou altère ce système général de l'Europe est trop dangereux et traîne après soi des maux infinis.

Toutes les nations voisines sont tellement liées par leurs intérêts les unes aux autres, et au gros de l'Europe, que les moindres progrès particuliers peuvent altérer ce système général qui fait l'équilibre, et qui peut seul faire la sûreté publique. Otez une pierre d'une voûte, tout l'édifice tombe, parce que toutes les pierres se soutiennent en se contre-poussant.

L'humanité met donc un devoir mutuel de défense du salut commun, entre les nations voisines, contre un État voisin qui devient trop puissant; comme il y a des devoirs mutuels entre les concitoyens pour la liberté de la patrie. Si le citoyen doit beaucoup à sa patrie, dont il est membre, chaque nation doit, à plus forte raison, bien davantage au repos et au salut de la république universelle, dont elle est membre, et dans laquelle sont renfermées toutes les patries des particuliers.

Les ligues défensives sont justes et nécessaires, quand il s'agit véritablement de prévenir une trop grande puissance qui seroit en état de tout envahir. Cette puissance supérieure n'est donc pas en droit de rompre la paix avec les autres États inférieurs, précisément à cause de leur ligue défensive : car ils sont en droit et en obligation de la faire.

Pour une ligue offensive, elle dépend des circonstances; il faut qu'elle soit fondée sur des infractions de paix, ou sur la détention de quelques pays des alliés, ou sur la certitude de quelque autre fondement semblable. Encore même faut-il toujours, comme je l'ai déjà dit, borner de tels traités à des conditions qui empêchent ce qu'on voit souvent : c'est qu'une nation se sert de la nécessité d'en rabattre une autre qui aspire à la tyrannie universelle, pour y aspirer elle-même à son tour. L'habileté, aussi bien que la justice et la bonne foi, en faisant des traités d'alliance, est de les faire très-précis, très-éloignés de toutes équivoques, et exactement bornés à un certain bien que vous en voulez tirer prochainement. Si vous n'y prenez garde, les engagements que vous prenez se tourneront contre vous, en abattant trop vos ennemis, et en élevant trop votre allié : il vous faudra, ou souffrir ce qui vous détruit, ou manquer à votre parole : choses presque également funestes.

Continuons à raisonner sur ces principes, en prenant l'exemple particulier de la chrétienté, qui est le plus sensible pour nous.

Il n'y a que quatre sortes de systèmes. Le premier est d'être absolument supérieur à toutes les autres puissances, même réunies : c'est l'état des Romains et celui de Charlemagne. Le second est d'être, dans la chrétienté, la puissance supérieure aux autres, qui font néanmoins à peu près le contre-poids en se réunissant. Le troisième est d'être une puissance inférieure à une autre, mais qui se soutient, par son union avec tous ses voisins, contre cette puissance prédominante. Enfin le quatrième est d'une puissance à peu près égale à une autre, qui tient tout en paix par cette espèce d'équilibre qu'elle garde sans ambition et de bonne foi.

L'état des Romains et de Charlemagne n'est point un état qu'il vous soit permis de désirer : 1° parce que, pour y arriver, il faut commettre toutes sortes d'injustices et de violences ; il faut prendre ce qui n'est point à vous, et le faire par des guerres abominables dans leur durée

et dans leur étendue. 2° Ce dessein est très-dangereux : souvent les États périssent par ces folles ambitions. 3° Ces empires immenses, qui ont fait tant de maux en se formant, en font, bientôt après, d'autres encore plus effroyables en tombant par terre. La première minorité, ou le premier règne foible, ébranle les trop grandes masses, et sépare des peuples qui ne sont encore accoutumés ni au joug ni à l'union mutuelle. Alors quelles divisions, quelles confusions, quelles anarchies irrémédiables ! On n'a qu'à se souvenir des maux qu'ont faits en Occident la chute si prompte de l'empire de Charlemagne, et en Orient le renversement de celui d'Alexandre, dont les capitaines firent encore plus de maux pour partager ses dépouilles, qu'il n'en avoit fait lui-même en ravageant l'Asie. Voilà donc le système le plus éblouissant, le plus flatteur et le plus funeste pour ceux mêmes qui viennent à bout de l'exécuter.

Le second système est d'une puissance supérieure à toutes les autres, qui font contre elle à peu près l'équilibre. Cette puissance supérieure a l'avantage, contre les autres, d'être toute réunie, toute simple, toute absolue dans ses ordres, toute certaine dans ses mesures. Mais, à la longue, si elle ne cesse de réunir contre elle les autres en en excitant la jalousie, il faut qu'elle succombe. Elle s'épuise; elle est exposée à beaucoup d'accidents internes et imprévus, ou les attaques du dehors peuvent la renverser soudainement. De plus, elle s'use pour rien, et fait des efforts ruineux pour une supériorité qui ne lui donne rien d'effectif, et qui l'expose à toutes sortes de déshonneurs et de dangers. De tous les états, c'est certainement le plus mauvais; d'autant plus qu'il ne peut jamais aboutir, dans sa plus étonnante prospérité, qu'à passer dans le premier système que nous avons déjà reconnu injuste et pernicieux.

Le troisième système est d'une puissance inférieure à une autre, mais en sorte que l'inférieure, unie au reste de l'Europe, fait l'équilibre contre la supérieure, et la sûreté de tous les autres moindres États. Ce système a ses incommodités et ses inconvénients; mais il risque moins que le précédent, parce qu'on est sur la défensive, qu'on s'épuise moins, qu'on a des alliés, et qu'on n'est point d'ordinaire, en cet état d'infériorité, dans l'aveuglement et dans la présomption insensée qui menace de ruine ceux qui prévalent. On voit presque toujours qu'avec un peu de temps ceux qui avoient prévalu s'usent, et commencent à déchoir. Pourvu que cet État inférieur soit sage, modéré, ferme dans ses alliances, précautionné pour ne leur donner aucun ombrage, et pour ne rien faire que par leur avis pour l'intérêt commun, il occupe cette puissance supérieure jusqu'à ce qu'elle baisse.

Le quatrième système est d'une puissance à peu près égale à une autre, avec laquelle elle fait l'équilibre pour la sûreté publique. Être dans cet état, et n'en vouloir point sortir par ambition, c'est l'état le plus sage et le plus heureux. Vous êtes l'arbitre commun : tous vos voisins sont vos amis; du moins ceux qui ne le sont pas se rendent par là suspects à tous les autres. Vous ne faites rien qui ne paroisse fait pour vos voisins aussi bien que pour vos peuples. Vous vous fortifiez

tous les jours; et si vous parvenez, comme cela est presque infaillible à la longue, par un sage gouvernement, à avoir plus de forces intérieures et plus d'alliances au dehors, que la puissance jalouse de la vôtre, alors il faut s'affermir de plus en plus dans cette sage modération qui vous borne à entretenir l'équilibre et la sûreté commune. Il faut toujours se souvenir des maux que coûtent au dedans et au dehors de son État les grandes conquêtes, qu'elles sont sans fruit, et du risque qu'il y a à les entreprendre; enfin, de la vanité, de l'inutilité, du peu de durée des grands empires, et des ravages qu'ils causent en tombant.

Mais comme il n'est pas permis d'espérer qu'une puissance supérieure à toutes les autres demeure longtemps sans abuser de cette supériorité, un prince bien sage et bien juste ne doit jamais souhaiter de laisser à ses successeurs, qui seront, selon toutes les apparences, moins modérés que lui, cette continuelle et violente tentation d'une supériorité trop déclarée. Pour le bien même de ses successeurs et de ses peuples, il doit se borner à une espèce d'égalité. Il est vrai qu'il y a deux sortes de supériorités : l'une extérieure, qui consiste en étendue de terres, en places fortifiées, en passages pour entrer dans les terres de ses voisins, etc. Celle-là ne fait que causer des tentations aussi funestes à soi-même qu'à ses voisins, qu'exciter la haine, la jalousie et les ligues. L'autre est intérieure et solide : elle consiste dans un peuple plus nombreux, mieux discipliné, plus appliqué à la culture des terres et aux arts nécessaires. Cette supériorité, d'ordinaire, est facile à acquérir, sûre, à l'abri de l'envie et des ligues, plus propre même que les conquêtes et que les places à rendre un peuple invincible. On ne sauroit donc trop chercher cette seconde supériorité, ni trop éviter la première, qui n'a qu'un faux éclat.

II. — *Principes fondamentaux d'un sage gouvernement.*

Toutes les nations de la terre ne sont que les différentes familles d'une même république, dont Dieu est le père commun. La loi naturelle et universelle, selon laquelle il veut que chaque famille soit gouvernée, est de préférer le bien public à l'intérêt particulier.

Si les hommes suivoient exactement cette loi naturelle, chacun feroit, par raison et par amitié, ce qu'il ne fait à présent que par intérêt ou par crainte. Mais les passions malheureusement nous aveuglent, nous corrompent, et nous empêchent ainsi de connoître et d'aimer cette grande et sage loi. Il a fallu l'expliquer, et la faire exécuter par des lois civiles; et par conséquent établir une autorité suprême, qui jugeât en dernier ressort, et à laquelle tous pussent avoir recours comme à la source de l'unité politique et de l'ordre civil; autrement il y auroit autant de gouvernements arbitraires qu'il y a de têtes.

L'amour du peuple, le bien public, l'intérêt général de la société est donc la loi immuable et universelle des souverains. Cette loi est antécédente à tout contrat; elle est fondée sur la nature même; elle est la source et la règle sûre de toutes les autres lois. Celui qui gouverne doit être le premier et le plus obéissant à cette loi primitive : il peut tout

sur les peuples, mais cette loi doit pouvoir tout sur lui. Le père commun de la grande famille ne lui a confié ses enfants que pour les rendre heureux : il veut qu'un seul homme serve par sa sagesse à la félicité de tant d'hommes, et non que tant d'hommes servent par leur misère à flatter l'orgueil d'un seul. Ce n'est point pour lui-même que Dieu l'a fait roi. Il ne l'est que pour être l'homme des peuples; et il n'est digne de la royauté qu'autant qu'il s'oublie pour le bien public.

Le despotisme tyrannique des souverains est un attentat sur les droits de la fraternité humaine : c'est renverser la grande et sage loi de la nature, dont ils ne doivent être que les conservateurs. Le despotisme de la multitude est une puissance folle et aveugle qui se tourne contre elle-même : un peuple gâté par une liberté excessive est le plus insupportable de tous les tyrans. La sagesse de tout gouvernement, quel qu'il soit, consiste à trouver le juste milieu entre ces deux extrémités affreuses dans une liberté modérée par la seule autorité des lois. Mais les hommes, aveugles et ennemis d'eux-mêmes, ne sauroient se borner à ce juste milieu.

Triste état de la nature humaine! les souverains, jaloux de leur autorité, veulent toujours l'étendre : les peuples, passionnés pour leur liberté, veulent toujours l'augmenter. Il vaut mieux cependant souffrir, pour l'amour de l'ordre, les maux inévitables dans tous les États, même les plus réglés, que de secouer le joug de toute autorité en se livrant sans cesse aux fureurs de la multitude, qui agit sans règle et sans loi. Quand l'autorité souveraine est donc une fois fixée, par les lois fondamentales, dans un seul, dans peu, ou dans plusieurs, il faut en supporter les abus, si l'on ne peut y remédier par des voies compatibles avec l'ordre.

Toutes ces sortes de gouvernements sont nécessairement imparfaites, puisqu'on ne peut confier l'autorité suprême qu'à des hommes; et toutes sortes de gouvernements sont bonnes, quand ceux qui gouvernent suivent la grande loi du bien public. Dans la théorie, certaines formes paroissent meilleures que d'autres; mais, dans la pratique, la foiblesse ou la corruption des hommes, sujets aux mêmes passions, exposent tous les États à des inconvénients à peu près égaux. Deux ou trois hommes entraînent presque toujours le monarque ou le sénat.

On ne trouvera donc pas le bonheur de la société humaine en changeant et en bouleversant les formes déjà établies, mais en inspirant aux souverains que la sûreté de leur empire dépend du bonheur de leurs sujets, et aux peuples, que leur solide et vrai bonheur demande la subordination. La liberté sans ordre est un libertinage qui attire le despotisme ; l'ordre sans liberté est un esclavage qui se perd dans l'anarchie.

D'un côté on doit apprendre aux princes que le pouvoir sans bornes est une frénésie qui ruine leur propre autorité. Quand les souverains s'accoutument à ne connaître d'autres lois que leurs volontés absolues, ils sapent le fondement de leur puissance. Il viendra une révolution soudaine et violente, qui, loin de modérer simplement leur autorité excessive, l'abattra sans ressource.

D'un autre côté, on doit enseigner aux peuples que les souverains étant exposés aux haines, aux jalousies, aux bévues involontaires, qui ont des conséquences affreuses, mais imprévues, il faut plaindre les rois et les excuser. Les hommes, à la vérité, sont malheureux d'avoir à être gouvernés par un roi qui n'est qu'un homme semblable à eux, car il faudroit des dieux pour redresser les hommes ; mais les rois ne sont pas moins infortunés, n'étant qu'hommes, c'est-à-dire foibles et imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus et trompeurs.

C'est par ces maximes, qui conviennent également à tous les États, et en conservant la subordination des rangs, qu'on peut concilier la liberté du peuple avec l'obéissance due aux souverains, rendre les hommes tout ensemble bons citoyens et fidèles sujets, soumis sans être esclaves, et libres sans être effrénés. Le pur amour de l'ordre est la source de toutes les vertus politiques, aussi bien que de toutes les vertus divines.

Sur toutes choses, disoit encore Fénélon au prétendant à la couronne d'Angleterre, ne forcez jamais vos sujets à changer leur religion. Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté du cœur. La force ne peut jamais persuader les hommes; elle ne fait que des hypocrites. Quand les rois se mêlent de religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, et en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

Considérez attentivement quels sont les avantages que vous pouvez tirer de la forme du gouvernement de votre pays, et des égards que vous devez avoir pour votre sénat. Ce tribunal ne peut rien sans vous : n'êtes-vous pas assez puissant? Vous ne pouvez rien sans lui : n'êtes-vous pas heureux d'être libre pour faire tout le bien que vous voudriez, et d'avoir les mains liées quand vous voudriez faire du mal? Tout prince sage doit souhaiter de n'être que l'exécuteur des lois, et d'avoir un conseil suprême qui modère son autorité. L'autorité paternelle est le premier modèle des gouvernements : tout bon père doit agir de concert avec ses enfants les plus sages et les plus expérimentés.

DIVERS MÉMOIRES

CONCERNANT

LA GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE.

I.

MÉMOIRE SUR LES MOYENS DE PRÉVENIR LA GUERRE DE LA SUCCESSION D'ESPAGNE.

28 août 1701.

La plupart des gens qui raisonnent sont persuadés que les affaires présentes de l'Europe ne peuvent finir que par l'un de ces deux événements : le premier, que la France fasse vigoureusement la guerre, et garde les Pays-Bas pour son dédommagement; le second, que la France se lasse, et qu'elle fasse céder par l'Espagne les Pays-Bas à l'archiduc. J'avoue que je ne voudrois ni l'un ni l'autre. Le premier seroit contre la bonne foi qu'on doit à l'Espagne; le second marqueroit de la foiblesse, et feroit grand tort au roi, qui s'est chargé, à la face de toute l'Europe, d'empêcher le démembrement de la monarchie espagnole. On peut éviter ces deux inconvénients; mais il n'y a pas un moment à perdre pour prendre un bon parti.

La France a plusieurs désavantages qu'elle doit avoir sans cesse devant les yeux.

Le premier est qu'on croit qu'elle ne veut plus de guerre, et qu'elle se lassera aisément. Ainsi les ennemis disent entre eux : « Tentons l'événement; si nous réussissons un peu, la France relâchera beaucoup pour faire la paix; si nous ne pouvons réussir, nous en serons quittes pour la laisser en repos. » Ainsi ils croient avoir beaucoup à espérer, et presque rien à craindre : c'est leur donner trop d'avantage.

Un second inconvénient, c'est que vous avez la guerre à faire loin de chez vous, avec des frais immenses. Tout votre argent s'en va en Italie et dans les Pays-Bas espagnols. Les Pays-Bas françois commencent même à languir, faute de troupes qui consument leurs blés et qui y portent de l'argent.

Un troisième inconvénient est que les peuples des Pays-Bas espagnols et du Milanez, accoutumés à une monarchie foible et sans autorité, ne peuvent souffrir l'empire avec lequel les François veulent être obéis. S'il arrivoit le moindre mauvais succès à nos armées, les villes leur fermeroient les portes, et les peuples se déclareroient pour nos ennemis.

Un quatrième inconvénient, c'est que vous avez à défendre un corps mort qui ne se défend point. Quand vous défendez un corps vivant, il vous défend aussi, et vous êtes plus fort avec lui que vous ne seriez tout seul. Mais l'Espagne vous laisse faire, et ne fait presque rien; vous

n'en avez que le poids, comme d'un corps mort: elle vous accable, et vous épuisera.

Un cinquième inconvénient, c'est que cette nation n'est pas moins jalouse et ombrageuse, qu'imbécile et abâtardie. La France ne peut point traiter toute la nation espagnole comme le roi traite le roi d'Espagne, son petit-fils. Les Espagnols n'ont pas, tous de concert, compté de se mettre en tutelle; ils ont voulu obtenir du secours, et non pas se mettre en servitude. L'autorité absolue sur les Espagnols est insoutenable à la longue. Laissez-les faire, ils ne feront rien de bon, et vous feront succomber avec eux. Le milieu entre ces deux extrémités n'est pas facile à trouver. Voici les vues qui me passent par l'esprit:

1° Je ne serois point d'avis de menacer les Hollandois qu'on gardera les Pays-Bas; ils ne le croient déjà que trop. Si vous voulez le faire, il faut bien se garder de le dire. Si vous ne le voulez pas, il ne faut jamais donner cette alarme : tout le monde croira que vous ne cherchez qu'un prétexte pour le faire. Cette menace retiendra moins les Hollandois, qu'elle n'excitera contre vous les puissances neutres. Il n'y a aucun prince neutre, en Allemagne, qui n'ait un véritable intérêt de vous empêcher de demeurer souverain de tous les Pays-Bas espagnols. La Hollande n'a point de ressource solide contre vous, si la barrière est enlevée; et la chute de la Hollande mettroit toute l'Europe aux fers, car l'Europe ne peut se soutenir contre vous dans aucune guerre sans l'argent de Hollande. D'ailleurs toute l'Allemagne roule sur le commerce des Hollandois. La Hollande est donc le centre et la ressource de la liberté de toute l'Europe. Le cœur est attaqué, si la barrière est perdue. L'Italie même doit compter que la chute de la Hollande seroit la sienne par contre-coup, surtout la puissance espagnole étant acuellement dans vos mains, et vous ouvrant ses États dans toutes les parties du monde. Je ne voudrois donc laisser jamais entrevoir que les Pays-Bas espagnols pussent demeurer à la France, ni par échange, ni par dédommagement. Il faut au contraire montrer sans cesse que le roi met toute sa gloire à conserver sans démembrement, sur la tête de son petit-fils, une monarchie qui s'est livrée à lui, et qu'il n'en retiendra jamais, pour quelque cause que ce soit, un pouce de terre. Si on avoit dû prendre ce parti extrême d'un échange, il auroit fallu le prendre tout à coup après les propositions démesurées des Hollandois et l'entrée des Impériaux en Italie, sans leur donner le temps de se reconnoître. Alors il auroit fallu laisser les Espagnols chez eux, et défendre les Pays-Bas aux dépens des Pays-Bas mêmes, en les gouvernant comme on gouverne les provinces de France. Mais ce parti seroit contraire à la gloire du roi, et à la réputation de bonne foi qu'il est si important de rétablir.

2° Je ne voudrois point donner aux Espagnols des amiraux, des ministres, des financiers, ni les gouverner comme des enfants; leur jalousie naturelle n'est point éteinte, et on hasarde terriblement la vie du jeune roi. Les poisons d'Espagne sont bien subtils, il y en a jusque dans les odeurs, et on ne peut se précautionner sur toutes choses. Si par malheur, ce jeune prince venoit à mourir avec apparence de poi-

son, on seroit bien embarrassé quand il faudroit y envoyer en sa place Monsieur le duc de Berri; surtout, Monsieur le duc de Bourgogne n'ayant point d'enfants. D'un côté, vous hasarderiez toute la postérité du roi; Monsieur le duc d'Orléans n'a point de fils; la succession d'Espagne reviendroit à l'archiduc, et peut-être au roi des Romains; la succession de France descendroit à Monsieur le Duc. D'un autre côté, les ennemis montreroient à toute l'Europe les deux monarchies prêtes à s'unir sur la tête du roi de France, en la personne de Monsieur le duc de Berri. Si on ne songe point à ce cas-là, on perd de vue le point capital. Ma conclusion est qu'il ne faut pas irriter les Espagnols; qu'on doit craindre leur jalousie très-maligne, et qui sera d'autant plus dangereuse, qu'ils sauront mieux la dissimuler; et qu'on court risque de perdre la maison de France, pour aller trop vite dans le gouvernement de l'Espagne. Je ne voudrois leur donner ni une dame d'honneur, ni d'autres personnes avec des titres : je voudrois seulement leur prêter des gens bien sages, qui les instruiroient et les aideroient sans prendre aucun titre d'honneur ni d'autorité. Par exemple, M. le comte d'Estrées pourroit aider et conseiller ceux qui auroient commandé sur les vaisseaux espagnols, sans avoir le titre de vice-amiral d'Espagne. J'aimerois mieux laisser les choses aller moins bien, et ne les réformer que par des voies insensibles. Ce seroit assez que le roi d'Espagne donnât des ordres bien précis à ceux qui auroient les titres d'autorité, de n'agir jamais que de concert avec les François qui commanderoient nos troupes auxiliaires. C'est prendre des noms à pure perte, et faire dire par le roi d'Angleterre que nous voulons tout envahir, et que l'Espagne n'est plus qu'un fantôme dans les mains du roi de France.

3° Je suis bien fâché de ce qu'on a rappelé M. d'Avaux : c'est une hauteur déplacée, et qui n'est point soutenue. Si on l'avoit rappelé pour faire entrer dès le lendemain nos armées en Hollande, ce rappel eût été nécessaire : mais le rappeler pour ne faire rien, c'est montrer de la hauteur et de la foiblesse; c'est menacer du coup sans oser frapper; c'est accoutumer les Hollandois à ne vous craindre plus, à croire que vous êtes ambitieux sans vigueur, et qu'il n'y a qu'à vous entreprendre pour vous faire relâcher les Pays-Bas. Peut-être est-il vrai que toutes les négociations sont manisfestement inutiles, et qu'il seroit indécent qu'il parût que le roi s'en laisse amuser. D'ailleurs, je conviens qu'il ne falloit pas laisser entrer dans les conférences les ministres de l'empereur, et par conséquent qu'il falloit couper court : mais on pouvoit défendre à M. d'Avaux de négocier sur ce pied, et le laisser néanmoins à la Haye. Il est naturel que le roi ait un ambassadeur en Hollande, jusqu'à ce que la rupture de la paix soit authentique; et il n'y avoit aucun inconvénient d'y laisser l'ambassadeur extraordinaire par provision, en l'absence de l'ordinaire, parti pour sa santé. C'est un faux point d'honneur, que de ne vouloir avoir aucun ministre dans un pays malintentionné dont on est mécontent. Il suffisoit de suspendre toute négociation, d'exclure avec fermeté les ministres de Vienne, et de montrer par là qu'on n'étoit pas dupe des négociations : mais l'honneur d'un prince ne consiste point à rappeler son ministre dès qu'il

n'est pas content. Quand on ne peut pas négocier, du moins un homme attentif et instruit peut voir, observer, avertir, négocier indirectement et en secret avec des gens qui ont des intérêts opposés à ceux qui prévalent aujourd'hui. Enfin il faut toujours, autant qu'on le peut, avoir un homme prêt à agir en chaque pays. De plus, le roi d'Angleterre peut mourir tout à coup, et il peut arriver beaucoup d'autres événements imprévus; alors il seroit capital d'avoir sur les lieux un ambassadeur. Pourquoi l'avoir rappelé ? Le roi d'Angleterre en doit être ravi; car on lui donne un prétexte de dire à son parlement déjà ébranlé, que la France ne cherche qu'à rompre, et qu'on ne peut avoir rien de sûr avec elle; on le laisse seul, et maître de faire ce qu'il voudra sans contradiction. Peut-être même que si dans la suite les mécomptes de l'empereur ou les embarras du roi d'Angleterre le réduisent à écouter les républicains de Hollande sur les projets de paix, vous serez bien fâché de n'avoir plus M. d'Avaux sur les lieux, et que vous serez réduit à envoyer quelqu'un; ce qui sera bien plus incident que de n'avoir pas rappelé votre ambassadeur dans un temps où il n'y avoit point encore de rupture. Il faut autant qu'on peut, jusqu'à la dernière extrémité, avoir des ministres dans toutes les cours, et être toujours à portée de négocier d'un quart d'heure à l'autre, lors même qu'on ne négocie pas.

4° Je voudrois, non pas porter les Espagnols comme un petit enfant, mais les mener par la main comme une jeune personne à qui on apprend à marcher. Montrez-leur la véritable situation de leur monarchie; proposez-leur l'alternative, ou de succomber et de vous accabler avec eux, ou bien de régler leurs finances, de discipliner leurs troupes, etc. Montrez-leur que ce n'est que pour leur intérêt que vous résistez au démembrement de leurs États, et que votre véritable intérêt seroit de les laisser un peu démembrer. Demandez-leur des résolutions suivies dans le détail, parce que vous ne voulez ni les abandonner, ni périr inutilement pour eux. Faites mettre dans les principaux emplois ceux de la nation espagnole qui sont les mieux intentionnés et les plus capables de se former par leur application. Faites-les aider et instruire secrètement, mettant toujours l'honneur et l'autorité de leur côté. Faites que leurs propres conseils décident, ordonnent, exécutent pour avoir de l'argent, des troupes, des munitions, etc. En un mot, ne gouvernez rien immédiatement; mais mettez-les dans la nécessité de gouverner régulièrement, suivant les projets concertés avec vous. Enfin, faites que le roi d'Espagne prenne peu à peu l'autorité qui lui convient, et qu'il décide lui-même dans les points essentiels. La plupart des ministres du conseil d'Espagne, qui ont ou espèrent des bienfaits, opineront suivant sa décision : ils seront moins jaloux des projets qu'ils auront adoptés, et qui auront passé par le canal de leurs conseils ordinaires. Les ministres de France ne sauroient avoir trop en vue ce tour de modestie, de déférence et de retenue, pour ne mépriser point ouvertement le gouvernement espagnol. Je ne prétends pas néanmoins exclure nos généraux qui commandent en Italie et dans les Pays-Bas; nous ne pouvons y avoir des troupes sans généraux : mais on doit gar-

der des ménagements infinis, pour s'y borner à la fonction de troupes auxiliaires, et cacher même l'autorité que le roi a sur ses généraux ou gouverneurs d'Espagne. Il suffit, comme je l'aï déjà remarqué, que les généraux espagnols aient un ordre secret de ne faire jamais rien qu'avec l'avis des généraux françois. Il sera difficile de modérer les François qui s'impatientent sans cesse, et qui parlent avec le dernier mépris, tant sur l'imbécillité des Espagnols, que sur la mauvaise intention des Flamands et des Italiens. Ce qui est certain, c'est que tous les Pays-Bas étoient charmés quand ils virent un prince de France appelé à être leur roi, et que maintenant ils sont au désespoir de le voir régner. Il faut que cette haine soit bien violente, puisqu'elle a prévalu sur celle qu'ils ont naturellement très-forte pour les Hollandois. L'embarras est que d'un côté on a besoin d'adoucir les peuples, et que d'un autre côté la France s'épuisera, si elle n'engage les Espagnols à tirer de leurs États attaqués de quoi les défendre.

5° Si nous n'avons pas de quoi durer longtemps dans cette situation violente, nos ennemis ont encore moins de quoi durer, pourvu que nous ne leur laissions prendre aucun quartier d'hiver sur les États d'Espagne. L'empereur n'a point d'argent pour soutenir les frais de cette guerre. Si vous l'empêchez de prendre des quartiers d'hiver dans le Milanez, il faudra que son armée retourne dans ses propres États, ou qu'elle passe l'hiver dans ceux des princes d'Italie. Si elle demeure chez les princes d'Italie, elle les désolera, et toute l'Italie tournera sa haine contre les Allemands : vous verrez bientôt changer la situation des esprits en Italie. Si elle repasse en Allemagne, l'empereur sentira combien cette guerre lui seroit ruineuse, et s'en rebutera aussitôt. Les Hollandois ont tout à craindre pour leur commerce, sans lequel ils ne peuvent soutenir la guerre, ni par terre, ni par mer. Ils doivent craindre que les François ne se mettent en leur place pour la part qu'ils avoient au commerce de la monarchie espagnole. Ils n'ont aucun port sur la Méditerranée; ils auront de la peine à en avoir quelqu'un d'assuré sur la côte d'Afrique. La guerre qu'ils font uniquement pour leur barrière, met nos troupes dans la barrière même, nous accoutume à la posséder, et expose le pays à une subite invasion. D'ailleurs le roi d'Angleterre peut mourir tous les jours. S'il mouroit pendant la paix, ils rentreroient en liberté; la république pourroit n'avoir plus de stathouder. Si au contraire, il meurt pendant que la Hollande est pleine de troupes étrangères, la république demeurera à jamais opprimée par un successeur qui se trouvera armé, et comme en possession au milieu du pays. L'Angleterre n'a rien à gagner dans la guerre, et elle peut beaucoup perdre, tant pour son commerce au dehors que pour son abondance propre au dedans, si elle est réduite à fournir beaucoup d'hommes et d'argent. Elle doit même craindre que, si le roi faisoit de nouveau la conquête de la Hollande, il ne voulût ensuite mettre sur le trône de son père le prince de Galles, qui auroit un parti dans leur île. Ces trois puissances, savoir : l'empereur, la Hollande et l'Angleterre, ont des intérêts très-pressants de craindre une longue guerre, et ne sauroient la soutenir. Les Hollandois mêmes manquent de terrain pour

tant de troupes qu'ils ont chez eux : il faudra qu'ils tirent de loin toute leur subsistance pendant les hivers, ou qu'ils les renvoient alors en Allemagne, et s'exposent à une subite invasion. Le roi d'Angleterre, qui avoit tant de fortes raisons à vaincre pour persuader contre nous l'Angleterre et la Hollande, n'aura pas manqué de se servir du départ de M. d'Avaux, comme d'un coup décisif qui met la Hollande et l'Angleterre dans la nécessité de hasarder tout. En voilà peut-être assez pour achever d'embarquer les Anglois, qui étoient encore en suspens. Le capital, pour ce reste d'année, est d'empêcher les Impériaux d'hiverner dans le Milanez. A l'égard des Hollandois, la France s'obstine à croire qu'ils veulent nous attaquer, et on leur fait accroire, quoiqu'on ne le croie pas, que nous voulons les attaquer; mais, dans le fond, je ne saurois m'imaginer qu'ils veuillent commencer la guerre cette année. On l'embarque de part et d'autre, à force de trop supposer. Si le roi d'Angleterre veut la guerre autant qu'on l'assure, il est fort heureux de ce que nous le secondons si bien pour persuader aux Anglois et aux Hollandois que nous voulons garder la barrière, et de ce que ces deux nations nous croient plus ambitieux que nous ne sommes : il est heureux aussi de ce que l'alarme que nous prenons nous fait faire des démarches qui épouvantent ces deux nations. Cette alarme vaine et réciproque ouvre à ce roi le chemin à la guerre qu'il cherche, et qui lui étoit bouché de toutes parts.

6° Il y a autre chose à laquelle il est essentiel de veiller, c'est la neutralité des princes d'Allemagne. Si on n'y prend garde, la Hollande jointe à l'empereur les entraînera. Les princes neutres empêchent volontiers la guerre : mais si elle commence malgré eux, ils ne voudront point laisser les Hollandois périr, ni même voir la barrière rompue; alors ils seront insensiblement engagés à nous craindre et à nous réprimer. Il faudroit leur faire entendre que c'est par là que le roi d'Angleterre veut les prendre, et on doit ne les perdre jamais de vue. D'ailleurs, si l'empereur remportoit quelque avantage considérable en Italie, il feroit d'abord la loi aux princes médiocres; et étant appuyé des autres princes de l'empire, qui sont du parti du roi d'Angleterre, il pourroit intimider les neutres et les entraîner. L'Italie est le côté le plus délicat : il ne faut rien épargner pour en boucher le chemin aux Impériaux. Mais, à l'égard des puissances neutres, il faut prodiguer l'argent, pour ainsi dire, afin de les tenir dans notre main; car il n'y a aucune somme à laquelle il faille se borner, afin de rendre leur parti si puissant, qu'ils lient les mains à l'empereur et au roi d'Angleterre. Quelque dépense immense que vous fassiez une ou deux années, ce n'est rien pour éviter une guerre de dix ans; c'est mettre de l'argent à usure, pourvu que vous réduisiez les ennemis à la paix. Il ne faut même donner de l'argent qu'aux deux ou trois principales têtes.

Le plus grand de tous les inconvénients, que j'ai reservé pour la fin, est cette alternative : d'un côté, si nous ne commençons pas la guerre dans les Pays-Bas et sur le Rhin, le roi d'Angleterre aura tout le loisir de se fortifier, de faire des alliances, de montrer notre foiblesse, après que nous avons rappelé M. d'Avaux, etc.; l'empereur aura aussi le temps

d'entraîner les princes, de les intimider, et de se prévaloir de ce que nous ferons moins de bruit et de mal que lui : la plupart des petits princes foibles sont pour celui qu'ils craignent le plus. De notre côté, nous aurons fait toute la dépense de la guerre sans en tirer le fruit, et sans nous prévaloir de l'avantage de l'étouffer dès sa naissance par la supériorité que nous avons. Le royaume s'épuise; on se lassera; et, si peu que l'empereur puisse soulager ses finances par quelque subsistance de ses troupes en Italie, nous pourrons bien par lassitude nous laisser arracher quelque morceau comme les Pays-Bas espagnols. Si, au contraire, nous commençons la guerre, en voilà assez pour faire accorder au roi d'Angleterre, par son parlement, tout ce qu'il demandera. Les républicains de Hollande n'auront plus de ressource. Tout le Nord aura intérêt de nous arrêter. Les Allemands neutres seront dans une espèce de nécessité de se tourner contre nous, qui aurons rompu la paix; et on nous rendra plus odieux que jamais.

Le milieu entre ces deux extrémités seroit, ce me semble, de se borner, jusqu'au printemps, à chasser les Impériaux du voisinage du Milanez, et à les réduire à ne pouvoir subsister en Italie qu'en ravageant et en ruinant tous les États voisins, afin que tout le monde se tourne contre eux. Si on pouvoit les battre et les chasser, ce seroit encore bien mieux; mais si on les laisse hiverner dans le Milanez ou dans le Mantouan, etc., vous empirez beaucoup votre condition et cette guerre vous ruine.

Pour l'Allemagne, je ne voudrois y avoir un corps de troupes que pour la défensive, et avec attention pour soutenir les puissances neutres jusqu'au printemps. Pendant ce temps-là, je ne cesserois de faire entendre dans toute l'Europe que je suis prêt à retirer toutes mes troupes des Pays-Bas espagnols, et même à les réduire sur le pied des grandes réformes faites depuis la paix de Riswick, dès que la Hollande voudra de son côté désarmer et renoncer à toute ligue avec l'empereur, par un traité dont elle donnera de bons garants.

Quand je propose de faire cette offre, je crois qu'elle n'est en rien hasardeuse, pourvu qu'on y joigne les choses suivantes :

1° Je suppose que le roi d'Espagne pourroit avoir dans les Pays-Bas trente mille hommes, tant Espagnols et de Wallons à sa solde, sur les finances bien ménagées qu'il peut tirer du pays même, que de Suisses catholiques, dont le roi notre maître pourroit en partie payer secrètement la solde, à la décharge de Sa Majesté Catholique, si l'Espagne n'en pouvoit porter toute la dépense. Cette libéralité secrète du roi pour soutenir son petit-fils coûteroit peu à la France, et lui épargneroit une guerre ruineuse. On pourroit d'autant plus plausiblement mettre dans les Pays-Bas des troupes suisses payées par le roi d'Espagne, et au payement desquelles nous contribuerions en secret, que les cantons pourroient être les médiateurs entre les Hollandois et nous, et se rendre garants de l'évacuation à faire par les François, et des autres conditions du traité où ils seroient médiateurs.

2° Je suppose que trente mille hommes d'Espagnols, de Wallons et de Suisses catholiques seroient suffisants pour la sûreté des Pays-Bas espa-

gnols, pendant que la Hollande désarmeroit de son côté, comme après le traité de Riswick, et renverroit ses alliés en Allemagne. Le parlement d'Angleterre verroit alors clairement notre droite intention, et seroit en état de répondre à toutes les fausses raisons de son roi. Peut-être que les républicains de Hollande auroient plus de force, si le parlement d'Angleterre résistoit en cette occasion au roi Guillaume. Les Allemands neutres, et tout le Nord, ne pourroient plus douter de notre sincérité pour la paix; l'Italie même verroit notre sincère modération.

3° Je suppose aussi que ce qui nous resteroit de troupes, sur le pied même des réformes très-grandes faites depuis la paix de Riswick, seroit suffisant pour défendre le Milanez, conjointement avec les Espagnols naturels, contre les seuls Impériaux, quand nous n'aurions rien à craindre de la Hollande ni de l'Angleterre. Naples, la Sicile, Cadix, l'Amérique seroient en sûreté; toute la guerre se réduiroit à un petit coin de l'Italie, où les troupes des deux rois vivroient avec ordre sur le pays. Les Impériaux seroient alors contraints ou de ravager tous les États voisins des princes d'Italie, et de les irriter jusqu'à les mettre sous notre protection, ou de s'en retourner hiverner chez eux. Ni l'un ni l'autre ne seroit soutenable; et l'empereur, abandonné, ne pourroit continuer une telle guerre.

4° Je voudrois offrir d'exécuter cette évacuation sans aucun retardement, aux conditions ci-dessus marquées; mais, après avoir rappelé M. d'Avaux, je ne voudrois point envoyer un ministre en Hollande, ni renouer une négociation en forme. Je suppose que M. d'Avaux conserve un commerce de lettres avec le pensionnaire d'un côté, et de l'autre avec les principaux républicains. On pourroit en même temps répandre cette offre chez les puissances neutres, et la faire écrire en Angleterre comme une nouvelle. Enfin, on pourroit faire imprimer une lettre sous le nom de quelque politique étranger, qui feroit de bonnes réflexions là-dessus. Mais j'attendrois les Hollandois, sans faire jamais un seul pas vers eux. Nos ennemis espèrent toujours que nous entrerons enfin dans quelque négociation pour céder quelque chose; il est capital de leur ôter cette espérance, qui embarque insensiblement la guerre. Dès que vous entrerez en négociation, ils espéreront tout de votre lassitude, et la moindre offre leur persuadera qu'il n'y a qu'à vous lasser encore davantage, pour vous mener insensiblement encore plus loin. Il est capital de couper jusqu'à la racine de cette espérance; mais on n'en viendra à bout que par une conduite ferme, uniforme et vigoureuse. Je consentirois seulement, à toute extrémité, quand les Hollandois viendroient à Paris renouer les négociations, que le roi d'Espagne fît avec eux un échange de la Gueldre espagnole pour Maëstricht. Cet échange leur seroit commode, leur donneroit une petite satisfaction : ce ne seroit point un démembrement de la monarchie espagnole, et l'honneur du roi n'en souffriroit rien.

Je voudrois, dès à présent, ne laisser dans la frontière des Pays-Bas espagnols que la quantité de troupes nécessaires pour la pure défensive, par proportion à celle des Hollandois, et déclarer qu'on les diminuera à proportion de ce qu'ils diminueront les leurs. Je ne puis

m'empêcher de dire que M. le maréchal de Boufflers, qui est inépuisable en précautions superflues, cause au roi une dépense excessive pour la défense d'une frontière que les Hollandois n'ont jamais songé sérieusement à attaquer cette année, et qu'ils ne songeront peut-être pas davantage à attaquer la prochaine, si vous ne les y réduisez point. Il vous convient d'y tenir tout le moins de troupes qu'il se pourra et d'en rappeler la plupart des officiers généraux, dont la présence ne sert qu'à donner des ombrages aux Hollandois.

6° Je voudrois qu'on rappelât la plus grande quantité de nos troupes que l'on pourroit dans les places des Pays-Bas françois. La guerre a ruiné en ce pays tout autre commerce que celui qui vient de la subsistance des troupes. Il n'y a que le côté de Dunkerque, Ypres et Lille, que le voisinage de la mer favorise du commerce; tout le reste du pays est misérable, dès que les troupes n'y sont plus. Il faudroit donc, ce me semble, remplir de troupes toutes les places des Pays-Bas françois. Cette démarche soutiendroit votre propre pays, dont vous aurez grand besoin en cas de guerre, et en même temps conviendroit à vos offres d'évacuation. Les troupes qui hiverneroient à Tournay, à Condé, à Valenciennes, à Cambrai, etc., seroient encore plus à portée d'aller secourir la frontière des Pays-Bas espagnols, que les troupes alliées des Hollandois ne seront à portée de les secourir, quand elles seront dans leurs quartiers d'hiver d'Allemagne. Les précautions excessives nuisent beaucoup.

7° Je retirerois le plus que je pourrois des Pays-Bas espagnols les troupes françoises, et j'y mettrois le plus que je pourrois des Suisses catholiques. Le roi pourroit même vendre ces troupes étrangères à son petit-fils, et lui faire crédit pour le prix. Insensiblement l'évacuation se trouveroit faite, soit qu'elle fût acceptée, soit qu'elle ne le fût pas. L'effectif seroit que les Pays-Bas espagnols seroient suffisamment gardés par des troupes wallonnes et suisses, avec peu ou point de françoises; que les sujets d'ombrage cesseroient, et que les prétextes seroient ôtés au roi d'Angleterre; au lieu que si vous laissez en ce pays-là, pendant l'hiver, un grand corps d'armée françoise, vous ruinez votre propre Pays-Bas, vous confirmez tous les raisonnements de votre ennemi, et vous mettez l'Angleterre et la Hollande dans la nécessité d'armer puissamment pendant l'hiver, pour vous égaler en troupes au printemps. Ainsi, pendant que vous vous plaignez qu'on veut vous faire la guerre, c'est vous qui forcez les autres à armer, et qui par contre-coup vous imposez la nécessité d'augmenter encore vos troupes. L'expérience doit nous ouvrir les yeux. La prodigieuse dépense que M. le maréchal de Boufflers a fait faire au roi cette année, dans les Pays-Bas espagnols, est à pure perte; la moitié des troupes qui y sont suffisoit pour la défensive à laquelle on s'est borné. La vérité est que les Hollandois étoient foibles, mal préparés, hors d'état et sans volonté d'entreprendre. Cette grande puissance, que le roi a mise avec tant de frais en ce pays-là, n'a servi qu'à confirmer les discours du roi d'Angleterre, qu'à alarmer tous nos voisins, et qu'à nous consumer par avance. On n'a eu ni le mérite de la modération, en se tenant dans une

simple défensive avec les troupes précisément nécessaires; ni le fruit de l'offensive, en nous prévalant de notre supériorité. Si on avoit envoyé en Italie tout ce que nous avons eu de troupes superflues dans les Pays-Bas, nous y aurions eu deux armées pour envelopper celle du prince Eugène, et pour décider l'affaire dès les premiers mois.

8° Il faut faire sentir à toutes les puissances de l'Europe la hauteur démesurée du conseil de l'empereur, qui veut que la cause de sa maison soit traitée comme si elle étoit celle de l'Empire, et qui veut mettre au ban de l'Empire es princes qui suivent librement leurs alliances, dans une querelle où l'Empire ne se déclare point. Cette hauteur doit alarmer tous les Italiens, et réunir de plus en plus tous les Allemands neutres.

9° Le parti de céder les Pays-Bas espagnols à l'archiduc seroit honteux, et flétriroit le plus bel endroit du règne du roi. L'empereur a raison de vouloir se rendre maître de la barrière et le protecteur de la Hollande: par là il se rend insensiblement le maître de l'Allemagne, et se met à la tête de toute l'Europe contre la maison de France. La Hollande dépendra de lui, dès qu'il tiendra la barrière. Étant le protecteur de la Hollande, il aura toujours de l'argent; ce qui est la seule chose qui lui manque. Avec de l'argent et avec le secours des Hollandois, il attachera à son parti la plupart des princes de l'Empire. Nous avons un intérêt capital de ne lui donner pas cet avantage. D'ailleurs, il paroîtroit une foiblesse indigne d'un aussi grand prince que le roi, d'abandonner, contre l'intérêt de son petit-fils et contre le sien, une si belle partie de ses États, qui est si importante pour tenir toute l'Europe en bride. Tant que les deux rois unis auront la barrière dans leurs mains, la Hollande sera réduite à n'oser rien entreprendre contre eux, avec l'empereur ni avec l'Angleterre. On le voit par l'exemple de ce qui arrive aujourd'hui. Le roi d'Espagne n'est point encore paisible possesseur de ses couronnes. Ses ennemis ont un prétexte plausible pour se liguer contre lui. Il y a en Angleterre un roi qui est tout ensemble maître absolu de la Hollande, ennemi juré de la maison de France, et accrédité pour animer une puissante ligue. Voilà des choses qu'on ne verra jamais rassemblées. Cependant les Hollandois tremblent, et sont au désespoir d'être contraints à rompre la paix: jugez s'ils oseront vous faire la guerre quand le roi d'Angleterre sera mort, et que toute l'Europe aura reconnu le roi d'Espagne. Quand vous tiendrez la Hollande en respect, il n'y aura rien dans l'Europe qui ose vous traverser; car la Hollande est la ressource essentielle de toutes les ligues qui peuvent se former contre vous. Il est donc capital de conserver la barrière dans les mains du roi d'Espagne; d'ailleurs elle lui appartient légitimement. Enfin, rien ne vous réduit à la céder. Demeurez sur la pure défensive par des troupes wallonnes et suisses dans le Pays-Bas; tournez toutes vos forces vers l'Italie pour y accabler les Impériaux. N'obligez pas vos ennemis à augmenter leurs troupes en augmentant les vôtres; et n'augmentez les vôtres qu'à mesure que vous saurez qu'ils font certainement des augmentations assez grandes pour vous jeter dans cette absolue nécessité. Vos levées seront toujours plus promptes que les leurs. Si on vous attaque dans les Pays-Bas, attaquez alors à votre tour

avec la dernière vigueur et sans ménagement. En ce cas là, il faudra bien prendre garde de ne donner point de combat, sans en tirer aussitôt le fruit par quelque solide conquête, et sans tâcher de déshonorer le roi d'Angleterre aux yeux de tous ses alliés, en le poussant à bout après l'avoir battu. Enfin, il faut convaincre au plus tôt les étrangers que nous sommes tout le contraire de ce qu'ils s'imaginent. Ils prétendent que nous sommes maintenant timides et sans vigueur, mais toujours ambitieux; ne pouvant nous résoudre à rendre la barrière, et la voulant garder pour nous; ne sachant ni faire la guerre, ni conclure une paix sincère et constante. Il faut montrer tout au contraire que nous savons, quoique très-supérieurs, nous abstenir de commencer la guerre; que nous savons ôter tous les sujets d'ombrage; que nous savons décider vigoureusement l'affaire d'Italie; et que nous ne serons pas moins redoutables dans les Pays-Bas, si on nous force à y attaquer nos ennemis; que nous ne céderons jamais un pouce de terre; que nous voulons tout pour l'Espagne, et rien sous aucun prétexte pour nous. Ce parti est le plus noble, le plus propre à combler le roi de gloire, le plus juste, le plus chrétien, le plus sûr, le plus capable de mettre toutes les puissances neutres dans nos intérêts, le plus convenable pour procurer une bonne paix. Si on se laisse entamer pour des cessions de pays, on nous mènera de proche en proche jusqu'aux partis les plus honteux: nous aurons perdu tout le mérite de soutenir avec vigueur et désintéressement un parti juste.

Au reste, quand j'ai parlé de donner de l'argent aux puissances neutres, et d'en donner même avec profusion, je n'ai pas prétendu qu'il fallût le faire qu'à la dernière extrémité. Je sais qu'on peut tomber de ce côté-là dans trois inconvénients terribles. 1° Il ne sort déjà que trop d'argent du royaume; les saignées promptes épuisent bien plus que celles qui se font peu à peu; de l'argent envoyé en Suède, au fond de l'Allemagne, etc., ne revient pas même comme celui de nos armées voisines de nos frontières. 2° Les princes qu'on paye en donnent l'exemple à d'autres qui veulent aussi être payés; faute de quoi, ils se détachent: et on ne peut les payer tous. 3° Plus on les paye, plus ils veulent faire durer la guerre pour faire durer leurs profits; et vous demeurez ruiné. Il faut donc ne donner qu'à ceux d'entre les princes qui décident, et qui font la loi aux autres; il ne faut leur donner que dans un grand secret; il ne faut leur donner que quand on ne peut plus les retenir par aucune autre considération d'espérance ou de crainte; enfin quand vous voyez démonstrativement qu'une grosse somme que vous donnerez achèvera d'emporter si absolument la balance, que l'empereur et le roi d'Angleterre seront dans une entière impuissance de faire la guerre; parce qu'alors vous ne donnez que pour un temps très-court, et que la paix, infailliblement prochaine, finira cette dépense.

J'ai oublié de dire qu'il faut tirer parti du roi d'Espagne autant qu'on pourra, et faire passer par lui, pour lui faire honneur, tout ce qu'il y aura de plus solide. Il faut que ce soit lui qui décide, et non pas le roi notre maître qui paroisse décider; encore même faut-il instruire tellement le roi d'Espagne, qu'il sache persuader son conseil, et lui

faire adopter les résolutions par des manières douces, engageantes, par des bienfaits, et par des raisons de l'intérêt véritable de la monarchie. Pour les réformes à faire, il faut les faire modérément, peu à peu, et se servir toujours de l'intérêt général du peuple, contre l'avidité odieuse de quelques particuliers; encore même faut-il tâcher de consoler les particuliers par quelque adoucissement.

II.

Fragment d'un mémoire sur la campagne de 1702.

4° Si ce voyage d'Italie réussissoit mal, les grands malheurs qui peuvent arriver seroient presque sans ressource. Après une bataille perdue, tous les princes et tous les peuples seroient contre lui : il ne trouveroit peut-être pas de quoi se sauver, au travers de tant de pays devenus ennemis, pour revenir en France ou en Espagne.

5° Monsieur le duc de Savoie, qui est son beau-père, ne manquera pas de se prévaloir de sa bonté, de sa sincérité, de sa facilité, de son défaut d'expérience, pour le gouverner, pour le pénétrer, pour le mener à son but, peut-être même pour lui tendre des piéges, dont il espérera de profiter avec beaucoup de malignité et d'ambition. Vous savez qu'il auroit intérêt de voir tomber toutes les têtes qui sont entre lui et la succession d'Espagne; de plus, il lui convient de brouiller les affaires d'Italie, de nous lasser, de nous réduire à quelque partage où il recueille quelque débris.

Je connois l'ardeur du jeune roi : il est capable de s'exposer sans mesure, de ne voir plus devant lui, et de hasarder tout, quoi qu'on puisse lui dire, dès qu'il sera embarqué et échauffé dans une occasion. Jugez combien il sera facile à des gens malins et artificieux de le pousser, pour le faire périr.

7° Je ne vois rien qui puisse être auprès de lui avec assez de force de tête et d'autorité, pour pouvoir répondre de ces grands événements. Les meilleures têtes y sont bien embarrassées : que feront celles dont nous connoissons les talents?

Malgré tous ces inconvénients, je souhaiterois fort que le jeune roi passât en Italie; mais j'y mettrois diverses conditions.

1° Je voudrois être bien sûr d'un fort grand corps de troupes; c'est à quoi j'entends dire qu'on a pourvu : mais je voudrois être bien assuré que l'argent ne manquera point de ce côté-là; car le défaut d'argent, en Italie, décréditeroit entièrement vos affaires, et pourroit faire débander une armée éloignée; auquel cas il n'y auroit aucun malheur qui ne pût arriver.

2° Je voudrois avoir en Italie un général de tête, et qui sût, outre la guerre, la situation générale de l'Europe, pour pouvoir être l'âme des conseils du jeune roi dans certaines occasions importantes, où l'on n'aura pas le temps de consulter le roi notre maître.

3° Je voudrois que ce général fût tellement autorisé, que toute l'armée sût qu'il a la confiance entière, et qu'après sa décision, il n'y

aura qu'à obéir, et qu'à tâcher de faire réussir ses ordres. Autrement il sera exposé aux cabales, aux intrigues, aux dépêches des officiers généraux qui auront des appuis à la cour, et qui espéreront de le traverser.

4° Je voudrois que Monsieur le duc de Savoie ni M. de Vaudemont n'eussent aucune autorité qui pût traverser notre général. Monsieur le duc de Savoie doit avoir les honneurs de généralissime sous le roi d'Espagne ; à la bonne heure, puisque cela est fait : mais il faudroit, si je ne me trompe, qu'il sût que la décision effective doit venir du conseil secret que le roi donnera au roi d'Espagne, et qu'il ne prétendît jamais décider. Il faudroit aussi se servir de la supériorité du roi d'Espagne pour trancher les difficultés que feroit Monsieur de Savoie : le roi d'Espagne n'auroit qu'à l'écouter, et qu'à conclure suivant l'avis de son vrai conseil.

5° On peut mettre plusieurs personnes dans ce conseil, mais il faut une voix décisive : autrement vous laisseriez le jeune roi irrésolu, et exposé aux divers partis; ce qui ruineroit sa réputation et ses affaires.

6° Je croirois qu'à tout prendre, M. le prince de Conti seroit bon sous le jeune roi, en lui donnant un maréchal de France pour le conseil. Je ne sais point quelles fautes peut avoir commises M. le maréchal de Catinat; mais, en général, il a plus d'expérience et plus d'esprit que les autres. Selon toutes les apparences, il seroit bien d'accord avec M. le prince de Conti. Ces deux hommes étant unis régleroient tout, et le jeune roi pourroit se confier à eux. Monsieur de Savoie et M. de Vaudemont n'auroient que l'autorité qu'on ne peut leur refuser; on garderoit toutes les bienséances.

7° Je voudrois prendre des mesures justes pour garder les côtes d'Espagne en l'absence du roi, et pour se prémunir du côté du Portugal, où il pourroit y avoir des changements et des surprises. Le roi de Portugal est vieux; il peut mourir : il peut arriver bien des choses. Enfin, je suppose qu'on aura égard à la disposition des peuples, pour ne rien hasarder par rapport au cœur de l'Espagne : les prêtres et les moines y peuvent conduire bien des intrigues souterraines.

8° Il faut bien prendre garde aux gens qui seront auprès du roi d'Espagne. J'ai ouï dire beaucoup de bien de M. de Marsin; mais il passe pour très-vif, et pour homme qui parle beaucoup; M. de Louville est vif aussi. Il est à craindre que ceux qui ont le secret ne se brouillent et ne donnent des scènes. Peut-être pourrez-vous contribuer à entretenir l'union, et à prévenir les mésintelligences. C'est un service capital.

Selon les apparences, M. le maréchal de Boufflers ne pourra pas soutenir les fatigues de la guerre, si elle commence en ce pays; il faudroit avoir en vue quelqu'un pour le remplacer.

Si le roi des Romains venoit vers le Rhin, vous auriez besoin d'un général de ce côté-là. D'ailleurs, Monsieur le duc de Bourgogne ne peut demeurer avec bienséance à Versailles, pendant que son frère cadet sera en Italie, supposé que la guerre commence en Flandre et en Allemagne. Il faut un bon général sous lui : où le prendrez-vous? Si le roi des Romains vient sur le Rhin, c'est là que Monsieur le duc de Bourgogne doit aller : il est capital de lui donner un homme de tête et d'expérience. Quand

même le roi des Romains ne viendroit pas, il n'est point permis de laisser Monsieur le duc de Bourgogne à Versailles. Si le roi d'Angleterre vient porter la guerre dans les Pays-Bas, Monsieur le duc de Bourgogne seroit bien tristement, et peu en sûreté pour le succès d'une campagne vive, s'il n'avoit que M. le maréchal de Boufflers. On comptera peut-être sur M. le duc de Harcourt pour la Flandre ou pour l'Italie; mais songez, s'il vous plaît, qu'un convalescent, qui reprend ses forces à Versailles, peut retomber bien vite à l'armée. Alors le roi d'Espagne, ou Monsieur le duc de Bourgogne, se trouveroit sans conseil dans les conjonctures hasardeuses : ainsi je trouve que le plus grand embarras est celui d'avoir de bons généraux auprès de ces jeunes princes. Dans une telle disette de sujets, M. le maréchal de Catinat ne doit pas être laissé en arrière. Quand même il auroit bien fait des fautes (ce que je ne sais pas), il faudroit en juger par comparaison aux autres; et malheureusement il ne sera toujours que trop estimable par cet endroit-là.

On pourroit envoyer M. de Vendôme sur le Rhin, si le roi des Romains n'y vient pas : mais je ne voudrois mettre M. de Vendôme ni avec le roi d'Espagne, ni avec le duc de Bourgogne. Outre qu'il est trop dangereux sur les mœurs et sur la religion, de plus c'est un esprit roide, opiniâtre et hasardeux. J'aimerois mieux envoyer en Italie, avec le roi d'Espagne, M. le prince de Conti; et Messieurs le duc d'Orléans et le Duc avec Monsieur le duc de Bourgogne : mais il leur faudroit une tête de quelque maréchal de France. Je crains bien qu'on ne hasarde tout, plutôt que de contrister MM. les maréchaux de Villeroi et de Boufflers. Je vois d'ailleurs que vous n'avez rien de meilleur dans leur rang pour les armées de Flandre et d'Italie, si on veut absolument ne se point servir de M. le maréchal de Catinat. M. le maréchal de Choiseul n'a point, si je ne me trompe, la force dont on a besoin. Il ne faut songer à aucun des autres. M. de Harcourt même, qu'on croit habile, et que toutes les troupes estiment, n'a jamais rien conduit de difficile en grand : on ne sait point encore ce qu'il feroit pendant une campagne vive, avec soixante mille hommes à mener. M. de Vendôme, d'un côté où il n'y auroit ni le roi d'Espagne, ni Monsieur le duc de Bourgogne, seroit bon. M. le prince de Conti et M. de Catinat seroient bien, d'un autre côté, avec le roi d'Espagne : mais je ne vois personne pour mettre avec Monsieur le duc de Bourgogne, qui est néanmoins la plus précieuse personne, tant pour la vie que pour la réputation. On pourroit toujours y envoyer M. de Harcourt, M. Rose, et les autres meilleurs officiers que vous connoissez et que j'ignore : mais je voudrois une tête ferme et expérimentée. Il faut même bien prendre garde aux gens de confiance qu'on mettra auprès de ce prince, afin qu'il les consulte; car il faut éviter tout ce qui pourroit retomber sur le prince même, et lui faire tort dans le public. Une mauvaise campagne donneroit beaucoup de prévention contre lui; mais Dieu en aura soin.

Il faut aussi prendre de grandes précautions contre le poison et contre les trahisons d'Italie, par rapport à la personne du roi d'Espagne. Monsieur de Savoie même auroit beaucoup à espérer, s'il venoit à mourir. Je n'ai garde de vouloir donner des soupçons là-dessus; mais, en

général, cette vue ne me paroît pas à mépriser. On dit qu'il passera à Rome : a-t-on bien prévu et bien réglé le cérémonial ? Le moindre mécompte commettroit beaucoup; et le moindre chagrin donné à cette cour y gâteroit les affaires. Si le roi d'Espagne va là, il faut qu'il y soit bien réservé; car ces gens-là le tâteront pour le pénétrer.

Si on ne veut point renvoyer M. de Catinat en Italie, on pourroit le mettre auprès de Monsieur le duc de Bourgogne.

Vous savez, mon bon duc, combien la dernière guerre me faisoit de peine; ce n'étoit que pour le salut du roi, à cause des conquêtes passées. Ces difficultés sont finies : la facilité avec laquelle le roi a cédé des places a été critiquée; et c'est néanmoins l'action la plus louable de sa vie. La cause qu'il soutient maintenant est évidemment toute juste : je me sens le cœur à l'aise là-dessus. Tout dépendra de l'argent, des généraux et des conseils. Il faut des conseils vigoureux : on pourroit, à force de vouloir éviter la guerre, la faire venir. Les étrangers croient que la France est toujours haute et avide, mais qu'elle veut du repos, et qu'elle a perdu son ancienne vivacité. Il faut les détromper; faute de quoi le roi Guillaume embarquera tous les autres, en leur faisant espérer que vous reculerez toujours.

Pour l'argent, il faudroit s'assurer du véritable état des affaires, et n'être pas, comme dans la dernière guerre, à la merci d'un seul homme, qui disoit toujours que tout étoit perdu, et qui ne faisoit vivre au jour la journée, qu'en disant que c'étoit par miracle. Enfin, on a peu à choisir pour les généraux. Ceux qu'on a en main ont un génie et une réputation médiocres dans les troupes. Ils seront encore moins forts, s'ils dépendent sans cesse des décisions qui viendront de loin. Les généraux ennemis sont plus éveillés et plus en autorité. Je dis tout ceci comme un homme qui marche à tâtons, ignorant presque tout ce qu'il faudroit savoir de l'état présent. Je prie Dieu qu'il soit lui seul toute votre lumière. Il sait, mon bon duc, avec quel zèle et quelle reconnoissance je vous suis dévoué. Je vous conjure de ménager bien votre santé, et celle de M. le duc de Beauvilliers. Ne vous chargez point de travail outré, ni même de détails pénibles, qui vous ôtent les heures de relâchement d'esprit et de gaieté, faute desquelles vous retomberez dans une tristesse qui réveillera tous vos maux.

III.

MÉMOIRE SUR LA SITUATION DÉPLORABLE DE LA FRANCE EN 1710.

Je ne connois pas assez toute l'étendue des affaires générales, pour me mêler de juger des périls et des ressources de la France, ni par conséquent pour savoir jusqu'où l'on devroit aller pour acheter la paix.

Peut-être que le changement fait dans le ministère remédiera à nos maux. Peut-être que le renouvellement des monnoies fera supprimer les billets de monnoie, et rétablira le crédit. Peut-être qu'une abondante moisson viendra, après la stérilité, faciliter la subsistance de nos

troupes. Peut-être qu'un général d'armée relèvera la discipline militaire, et rabaissera par quelque victoire la fierté des ennemis. Pour juger des partis à prendre, il faudroit embrasser dans un examen général toutes les différentes parties du gouvernement, tout l'argent du royaume, toutes les dettes du roi, les causes de la chute du crédit, les sources du commerce, l'état des revenus royaux, le nombre des peuples non nécessaires au labourage et aux arts dont on ne peut se passer, les moyens de faire les recrues, l'état des officiers qu'on ne paye point, celui des marchands qui leur ont prêté pour leurs troupes, le degré d'épuisement de chaque province et la disposition où les esprits y sont, l'état de chaque place de toutes nos frontières, tant pour les fortifications que pour les munitions nécessaires en cas de siége; l'état de notre marine, et de nos côtes exposées à une descente; les intérêts, les ressources et les dispositions de chaque cour étrangère; enfin les forces réelles des armées ennemies, le vrai esprit de leurs généraux, et les desseins formés dans leurs conseils.

Comme chacun de nos ministres traite en particulier avec le roi ce qui regarde sa charge, je crains qu'aucun d'eux ne soit en état de rassembler, par une vue générale qui soit juste, toutes ces diverses parties du gouvernement, pour les comparer, pour juger de leur proportion, et pour les ajuster ensemble.

Quand on bâtit une maison, quoique les maçons, les charpentiers, les plombiers, les menuisiers, les serruriers, etc., travaillent bien, chacun pour son métier, le gros de l'ouvrage va mal, s'il n'y a pas un homme principal qui les dirige tous à une même fin, qui ait dans sa tête les ouvrages de tous ces différents ouvriers, pour les proportionner les uns aux autres, et pour en faire un tout avec justesse. Tout de même il faut un homme exactement instruit du total des affaires, qui fasse une exacte comparaison de nos maux et de nos ressources, de celles des ennemis et des nôtres. Faute de cette connoissance du total, chacun marche à tâtons.

Pour moi, si je prenois la liberté de juger de l'état de la France par les morceaux du gouvernement que j'entrevois sur cette frontière, je conclurois qu'on ne vit plus que par miracles, que c'est une vieille machine délabrée qui va encore de l'ancien branle qu'on lui a donné, et qui achèvera de se briser au premier choc. Je serois tenté de croire que notre plus grand mal est que personne ne voit le fond de notre état; que c'est même une espèce de résolution prise de ne vouloir pas le voir; qu'on n'oseroit envisager le bout de ses forces auquel on touche; que tout se réduit à fermer les yeux, et à ouvrir la main pour prendre toujours, sans savoir si on trouvera de quoi prendre; qu'il n'y a que le miracle d'aujourd'hui qui réponde de celui qui sera nécessaire demain; et qu'on ne voudra voir le détail et le total de nos maux, pour prendre un parti proportionné, que quand il sera trop tard.

Voici ce que je vois, et que j'entends dire tous les jours aux personnes les plus sages et les mieux instruites.

Le prêt manque souvent aux soldats. Le pain même leur a manqué souvent plusieurs jours; il est presque tout d'avoine, mal cuit, et plein d'or-

dure. Ces soldats, mal nourris, se battroient mal, selon les apparences. On les entend murmurer, et dire des choses qui doivent alarmer pour une occasion. Les officiers subalternes souffrent à proportion encore plus que les soldats. La plupart, après avoir épuisé tout le crédit de leurs familles, mangent ce mauvais pain de munition, et boivent l'eau du camp. Il y en a un très-grand nombre qui n'ont pas eu de quoi revenir de leurs provinces; beaucoup d'autres languissent à Paris, où ils demandent inutilement quelque secours au ministre de la guerre; les autres sont à l'armée, dans un état de découragement et de désespoir qui fait tout craindre.

Le général de notre armée ne sauroit empêcher le désordre des troupes. Peut-on punir les soldats qu'on fait mourir de faim, et qui ne pillent que pour ne tomber pas en défaillance? Veut-on qu'ils soient hors d'état de combattre? D'un autre côté, en ne les punissant pas, quels maux ne doit-on pas attendre? Ils ravageront tout le pays. Les peuples craignent autant les troupes qui doivent les défendre, que celles des ennemis qui veulent les attaquer. L'armée peut à peine faire quelque mouvement, parce qu'elle n'a d'ordinaire du pain que pour un jour. Elle est même assujettie à demeurer vers le côté par lequel seul elle peut recevoir des subsistances, qui est celui du Hainaut. Elle ne vit plus que des grains qui lui viennent des Hollandois.

Nos places qu'on a crues des plus fortes n'ont rien d'achevé. On a vu même, par les exemples de Menin et de Tournay, que le roi y a été trompé pour la maçonnerie qui n'y valoit rien. Chaque place manque même de munitions. Si nous perdions encore une bataille, ces places tomberoient comme un château de cartes.

Les peuples ne vivent plus en hommes; et il n'est plus permis de compter sur leur patience, tant elle est mise à une épreuve outrée. Ceux qui ont perdu leurs blés de mars n'ont plus aucune ressource. Les autres un peu plus reculés sont à la veille de les perdre. Comme ils n'ont plus rien à espérer, ils n'ont plus rien à craindre.

Le fonds de toutes les villes est épuisé. On en a pris pour le roi les revenus de dix ans d'avance; et on n'a point honte de leur demander, avec menaces, d'autres avances nouvelles, qui vont au double de celles qui sont déjà faites. Tous les hôpitaux sont accablés; on en chasse les bourgeois pour lesquels seuls ces maisons sont fondées, et on les remplit de soldats. On doit de très-grandes sommes à ces hôpitaux; et, au lieu de les payer, on les surcharge de plus en plus chaque jour.

Les François qui sont prisonniers en Hollande, y meurent de faim, faute de payement de la part du roi. Ceux qui sont revenus en France avec des congés n'osent retourner en Hollande, quoique l'honneur les y oblige, parce qu'ils n'ont ni de quoi faire le voyage, ni de quoi payer ce qu'ils doivent chez les ennemis.

Nos blessés manquent de bouillon, de linge et de médicaments; ils ne trouvent pas même de retraite, parce qu'on les envoie dans des hôpitaux qui sont accablés d'avance pour le roi, et tout pleins de soldats malades. Qui est-ce qui voudra s'exposer dans un combat à être blessé, étant sûr de n'être ni pansé ni secouru? On entend dire aux soldats,

dans leur désespoir, que si les ennemis viennent, ils poseront les armes bas. On peut juger par là de ce qu'on doit croire d'une bataille qui décideroit du sort de la France.

On accable tout le pays par la demande des chariots; on tue tous les chevaux de paysans. C'est détruire le labourage pour les années prochaines et ne laisser aucune espérance pour faire vivre ni les peuples ni les troupes. On peut juger par là combien la domination françoise devient odieuse à tout le pays.

Les intendants font, malgré eux, presque autant de ravage que les maraudeurs. Ils enlèvent jusqu'aux dépôts publics : ils déplorent publiquement la honteuse nécessité qui les y réduit; ils avouent qu'ils ne sauroient tenir les paroles qu'on leur fait donner. On ne peut plus faire le service qu'en escroquant de tous côtés; c'est une vie de bohèmes, et non pas de gens qui gouvernent. Il paroît une banqueroute universelle de la nation. Nonobstant la violence et la fraude, on est souvent contraint d'abandonner certains travaux très-nécessaires, dès qu'il faut une avance de deux cents pistoles pour les exécuter dans le plus pressant besoin.

La nation tombe dans l'opprobre; elle devient l'objet de la dérision publique. Les ennemis disent hautement que le gouvernement d'Espagne, que nous avons tant méprisé, n'est jamais tombé aussi bas que le nôtre. Il n'y a plus dans nos peuples, dans nos soldats et dans nos officiers, ni affection, ni estime, ni confiance, ni espérance qu'on se relèvera, ni crainte de l'autorité : chacun ne cherche qu'à éluder les régles, et qu'à attendre que la guerre finisse à quelque prix que ce soit.

Si on perdoit une bataille en Dauphiné, le duc de Savoie entreroit dans des pays pleins de huguenots; il pourroit soulever plusieurs provinces du royaume. Si on en perdoit une en Flandre, l'ennemi pénétreroit jusqu'aux portes de Paris. Quelle ressource vous resteroit-il ? Je l'ignore; et Dieu veuille que quelqu'un le sache!

Si on peut faire couler l'argent, nourrir les troupes, soulager les officiers, relever la discipline et la réputation perdue, réprimer l'audace des ennemis par une guerre vigoureuse, il n'y a qu'à le faire au plus tôt. En ce cas, il seroit honteux et horrible de rechercher la paix avec empressement. En ce cas, rien ne seroit plus mal à propos que d'avoir envoyé un ministre jusqu'en Hollande, pour tâcher de l'obtenir. En ce cas, il n'y a qu'à bien payer, qu'à bien discipliner les troupes, et qu'à battre les ennemis. Qu'on fasse donc au plus tôt un changement si nécessaire; que ceux qui disent qu'on relâche trop pour la paix viennent au plus tôt relever la guerre et les finances : sinon qu'ils se taisent, et qu'ils ne s'obstinent pas à vouloir qu'on hasarde de perdre la France pour l'Espagne.

On ne manquera pas de me répondre qu'il est facile de remarquer les inconvénients de la guerre, et que je devrois me borner à proposer des expédients pour la soutenir, et pour parvenir à une paix qui soit honnête et convenable au roi.

Je réponds qu'il ne s'agit plus que de comparer les propositions de paix avec les inconvénients de la guerre. S'il se trouve, dans cette

exacte comparaison, qu'on ne peut se promettre aucun succès solide dans la guerre, et qu'on y hasarde la France, il n'y a plus à délibérer: l'unique gloire que les bons François peuvent souhaiter au roi est que, dans cette extrémité, il tourne son courage contre lui-même, et qu'il sacrifie tout généreusement pour sauver le royaume que Dieu lui a confié. Il n'est pas même en droit de le hasarder; car il l'a reçu de Dieu, non pour l'exposer à l'invasion des ennemis, comme une chose dont il peut faire tout ce qu'il lui plaît, mais pour le gouverner en père, et pour le transmettre comme un dépôt précieux à sa postérité.

Outre l'invasion des ennemis, qui est fort à craindre si nous perdions une bataille, on doit prévoir que les ennemis pourront nous demander, l'hiver prochain, quelques nouvelles places pour les dépenses de cette campagne. Je ne serois nullement étonné de les voir demander, au delà de leurs préliminaires, Valenciennes, Bouchain, Douai et même Cambrai. Ils auroient plusieurs prétextes pour le faire : 1° En prenant Tournay, ils n'ont pris que ce qui leur étoit déjà offert. Les dépenses de ce siége sont infinies. 2° Ils diront qu'en augmentant ainsi leurs demandes, ils vous réduiront à conclure; au lieu que, si vous étiez assuré de faire la paix à une certaine condition fixe, vous la retarderiez à toute extrémité, et vous hasarderiez des batailles, comptant qu'en les perdant vous ne risqueriez rien. 3° Ils diront que c'est fortifier leur barrière contre vos entreprises. 4° Ils prétendront que ces places serviront comme d'otages, pour s'assurer de votre bonne foi par rapport à l'abandon de l'Espagne, parce que vous manquerez moins hardiment de parole quand votre pays sera ouvert jusqu'à la Somme.

De là je conclus que si vous ne pouvez raisonnablement espérer ni de lasser les ennemis avant que d'être las vous-même, ni de les diviser entre eux, ni de les vaincre, il ne vous convient nullement de refuser aujourd'hui des conditions, quoique très-dures et très-honteuses, que vous serez contraint de subir dans six mois ou dans un an, après avoir, pour ainsi dire, achevé d'user la France, et après vous être exposé à une ruine totale; sans parler des conditions encore plus dures que les ennemis pourront ajouter, quand vous reviendrez à eux à la dernière extrémité. Il semble que la sagesse et le courage consistent à prévoir un avenir si prochain, et à s'exécuter assez tôt.

La négociation de Hollande ne paroît pas avoir été assez bien menée. 1° Il falloit avoir préparé les choses avant que d'envoyer M. de Torcy. Il falloit d'abord envoyer en ce pays-là un homme plus agréable que M. Rouillé: on y avoit besoin d'un homme qui inspirât la confiance. Il falloit savoir exactement par lui le point précis auquel se réduisoit la difficulté pour la conclusion, choisir les moyens sûrs pour lever cette difficulté, et ne faire partir le ministre qu'avec des pouvoirs et des instructions qui vous répondissent qu'il ne reviendroit qu'avec une paix signée.

2° Quand les ennemis ont paru à M. de Torcy lui insinuer qu'ils vouloient que le roi prît les armes pour détrôner son petit-fils, il falloit demander une explication nette et décisive sur ce point; il falloit dé-

clarer qu'il n'oseroit le proposer au roi; il falloit le mander en secret et attendre en Hollande le retour du courrier par lequel il auroit mandé au roi à quoi cette proposition se réduisoit. En attendant, il falloit se servir de tous les républicains bien intentionnés, pour faire entendre à tous les députés des provinces, et au peuple même, combien il étoit injuste et odieux de vouloir exiger cette condition, et de rompre la paix sur un tel article. Enfin, il falloit se servir de l'attente d'une réponse de la France, qui seroit venue un peu lentement, pour trouver des expédients qui eussent assuré l'abandon de l'Espagne sans cette odieuse condition. Il me semble qu'on a fini brusquement la négociation dans l'endroit où elle étoit encore à commencer, et où il étoit capital d'en tirer parti.

Les ennemis se plaignent avec aigreur de ce que M. de Torcy ne leur a point expliqué ses difficultés sur cet article; de ce qu'il n'a point cherché de bonne foi avec eux des sûretés suffisantes pour cet abandon, sans recourir à un moyen si dur; que les difficultés de ce ministre ont roulé sur la Savoie et sur l'Alsace, et non sur cet article. Les ennemis vont même jusqu'à soutenir qu'ils n'ont jamais exigé cet article, et qu'ils vouloient seulement que le ministre de France cherchât avec eux des sûretés, pour empêcher que nous ne secourussions indirectement le roi d'Espagne au préjudice du traité de paix, comme nous avons secouru le Portugal contre la promesse faite dans le traité des Pyrénées. Ils disent que les François n'ont pas même osé dire que cette dure condition ait été exigée par les alliés, et que nous disons seulement qu'elle est *insinuée* dans les préliminaires. On ne rompt point, ajoutent-ils, sur une prétendue insinuation d'un article dur : il falloit le faire expliquer, chercher des expédients, et voir jusqu'au bout à quoi les alliés se seroient réduits. Mais on n'a jamais parlé de faire prendre au roi les armes contre son petit-fils.

« L'intention manifeste de la France, disent nos ennemis, a été de nous jouer, selon sa coutume. Elle a voulu paroître nous abandonner l'Espagne, sans abandonner rien d'effectif; elle ne vouloit que transporter la guerre de la Flandre, où elle est aux abois, et où le centre de son royaume est à la veille d'être ouvert, en un autre pays très-éloigné, où nous ne pouvons aller que par mer, avec des dépenses et des désavantages infinis. C'est là-dessus que nous n'avons garde de prendre le change. Ce qui marque la mauvaise foi de la France est qu'elle a rompu sans mesure la négociation, dès qu'elle a vu que nous ne voulions pas nous laisser tromper sur ce point essentiel, qui est l'unique but de toute la guerre. Au lieu de chercher sérieusement des expédients de sûreté, M. de Torcy, qui étoit venu nous demander la paix avec tant d'empressement, n'a songé qu'à la rompre avec précipitation. »

Les ennemis parlent encore ainsi : « La France, qui vouloit retirer ses troupes d'Espagne, n'a pas osé le faire, voyant bien que les Espagnols, dès qu'ils seroient laissés à eux-mêmes, ne manqueroient pas de préférer la conservation de leur monarchie entière sous Charles au démembrement inévitable de cette monarchie sous Philippe, pour lequel ils seroient même obligés de soutenir une guerre longue et ruineuse.

Puisqu'on n'ose laisser les Espagnols à eux-mêmes, il est visible qu'un réel abandon de Philippe, fait de bonne foi par la France, réduiroit bientôt toute la nation espagnole à reconnoître Charles. Il est donc visible que la France ne désire point sincèrement de rappeler Philippe, et qu'elle veut seulement se tirer de l'embarras présent par un consentement imaginaire à son retour, sans vouloir prendre aucun moyen efficace pour le procurer. »

Il semble que les personnes neutres soupçonneront toujours quelque finesse dans ce procédé de la France, laquelle n'est déjà que trop accusée d'artifice dans toute l'Europe.

On pourroit faire entendre au roi d'Espagne que le roi notre maître seroit, à toute extrémité, obligé de le faire enlever, plutôt que de le laisser, dans un cas de malheur, exposé à être fait prisonnier par les ennemis. Le roi pourroit lui faire dire : « Je ne ferai jamais la guerre contre vous; mais aussi je ne vous secourrai jamais contre ma parole. Si vous vous trouvez en danger prochain de succomber, l'unique effort que je pourrai faire pour vous sera de vous faire enlever, pour vous garantir d'une captivité honteuse pour vous et pour moi. » Ce discours ôteroit au jeune roi toute espérance de secours, et lui feroit sentir l'absolue nécessité de se sacrifier pour la paix. Voilà l'usage auquel je voudrois borner cet expédient.

L'expédient le plus efficace seroit, si je ne me trompe, d'envoyer en Espagne un homme sage, affectionné, d'une vertu connue, d'une confiance intime, qui auroit le talent de la parole, et qui parleroit non-seulement au roi et à la reine, mais encore à tous les conseils et à tous les grands d'Espagne. Il pourroit leur dire : « Le roi mon maître vous remercie, et loue à l'infini la générosité avec laquelle vous avez soutenu si constamment son petit-fils sur le trône, contre vos intérêts manifestes. Il ne vous a confié ce prince qu'à cause que vous le lui avez demandé pour conserver dans ses mains votre monarchie entière. On ne peut plus espérer cet avantage, pour lequel seul vous aviez demandé ce prince. Plus le roi mon maître est touché de tout ce que vous avez fait, moins il veut souffrir que son petit-fils soit la cause de la dégradation et du démembrement de votre monarchie. Ne pouvant plus la soutenir, il croit vous la devoir rendre entière. C'est à lui que vous avez confié ce dépôt; c'est lui qui vous le rend : il ne le fait qu'à l'extrémité, après avoir épuisé son royaume. et hasardé la France même pour l'Espagne. En vous rendant votre monarchie, il vous redemande son petit-fils, qui ne doit pas être plus longtemps la cause de vos souffrances, du trouble de toute l'Europe, et du péril extrême de la France épuisée. »

Quand même le roi d'Espagne ne pourroit se résoudre à descendre du trône pour sauver la France, ce discours suffiroit pour ouvrir les yeux à toute la nation espagnole, et pour la mettre en pleine liberté de suivre ses véritables intérêts. Cette déclaration de la France ôteroit aux Espagnols toute honte d'un changement : alors ils ne feroient que ce que le roi leur conseilleroit par une sincère affection; alors le roi d'Espagne ne pourroit plus faire espérer à cette nation aucun secours

secret et indirect de la France. Ce procédé seroit le plus noble que le roi pût tenir dans les malheurs présents.

On me répondra que le roi, en ce cas, détrôneroit son petit-fils de ses propres mains; mais je réponds qu'il lui seroit bien moins triste et honteux de le détrôner lui-même, que de le voir détrôner sous ses yeux par ses ennemis. Si on peut soutenir le roi d'Espagne sans ruiner la France, il faut sans doute le faire avec vigueur; mais, si on ne le peut plus, le vrai courage doit se tourner à faire noblement et sans honte l'unique chose qui reste à faire pour sauver la France.

Pour ce qui est d'une négociation de paix, je voudrois qu'on la préparât, qu'on sût avec certitude à quoi précisément tiendra la conclusion, et qu'on se fixât aux moyens nécessaires pour lever la difficulté. Je voudrois qu'on s'adressât aux bons républicains de Hollande qui la désirent. Je voudrois qu'on négociât publiquement. Le secret est impossible : il faut compter que l'Espagne saura toujours toutes les offres que nous aurons faites de l'abandonner. Nous ne pouvons espérer de réussir dans une négociation, malgré le parti qui la traverse, qu'à force de faire connoître nos offres et son véritable intérêt à tout le corps de la nation hollandoise, qui est lasse d'une si longue guerre, et qui ne doit pas vouloir notre perte. Je voudrois qu'on ôtât tout ombrage de finesse, et surtout que l'on confiât cette négociation à un homme d'une haute réputation de droiture et de probité, dont le choix marqueroit que nous voulons procéder de bonne foi. Quand on se seroit assuré du retour du roi d'Espagne, la négociation de la paix pourroit aller vite. Vous deviendrez bien fort dans la suite, malgré la paix la plus désavantageuse, pourvu que vous rompiez la ligue, que vous gagniez la confiance d'une partie de vos voisins, que vous travailliez à rétablir le dedans du royaume, que vous facilitiez pendant la paix la multiplication des familles, la culture des terres et le commerce. La plus solide gloire pour le roi est de payer certaines dettes les plus pressées, de remédier aux maux innombrables que la guerre a introduits, et de montrer de la bonté à ses peuples. Il peut encore devenir l'arbitre et le médiateur commun de l'Europe, pourvu qu'on ménage vos voisins pendant la paix.

Pour les expédients par rapport à la conclusion de la paix, il y en a de trop dangereux, qu'il faut rejeter avec fermeté.

Celui de donner aux ennemis un passage au milieu de la France ne convient ni à eux ni à nous. Si leurs troupes passoient, pour aller en Espagne, au travers de la France, qui est épuisée, et dont plusieurs provinces sont pleines de huguenots, nous aurions à craindre une invasion. De plus, nos ennemis, en traversant toute la France en corps d'armée, ravageroient tout. Il faut périr plutôt que d'accepter cette condition Si, au contraire, ils se partageoient en beaucoup de petits corps pour traverser la France par divers chemins, ils devroient craindre que leurs troupes ne fussent accablées, dans une si longue marche, par les peuples réduits au désespoir; et que le roi ne fît périr leurs troupes, s'il étoit de mauvaise foi, comme ils se l'imaginent mal à propos.

Il s'étoit répandu un bruit que les ennemis vouloient demander des

places de sûreté. Mais quelles places peuvent-ils désirer au delà des places de cette frontière, qui ouvrent le royaume et qu'on offre de leur céder? De plus les places maritimes, qui, comme la Rochelle, ne leur serviroient que d'entrepôt dans leur navigation vers l'Espagne, ne feroient que multiplier l'embarras et la dépense des embarquements et débarquements pour un médiocre trajet. Ils ne pourroient vouloir que pour une fin secrète, et pernicieuse à la France, cet entrepôt, qui ne leur convient nullement contre l'Espagne. Les places qu'ils demanderoient auprès de l'Espagne, comme Bayonne ou Collioure, ne leur serviroient encore de rien, puisqu'ils auroient plus d'embarras en débarquant dans ces lieux-là, qu'en débarquant immédiatement à Barcelone, ou dans les autres ports des deux mers qui dépendent d'eux.

On pourroit leur donner des otages; mais comme il ne faudroit exposer à aucun danger les personnes qui serviroient à cette fonction, il seroit capital d'exprimer en termes formels que le roi ne peut pas se rendre responsable de tous les soldats ou officiers françois qui, étant congédiés du service après la paix, passeroient furtivement en Espagne pour y chercher de l'emploi et du pain. Le roi ne pourroit s'engager qu'à retirer toutes ses troupes de ce royaume, qu'à n'y envoyer point d'argent, qu'à demander son petit-fils à la nation espagnole avec les instances les plus efficaces, qu'à faire punir très-rigoureusement tout François qui, sous quelque prétexte que ce pût être, tenteroit de passer en Espagne malgré les défenses de Sa Majesté.

On pourroit aussi, à toute extrémité, et après avoir épuisé tous les autres expédients, consentir de mettre en dépôt pour cinq ou six ans, entre les mains des cantons suisses catholiques, les villes de Valenciennes, Douai, Bouchain et Cambrai, afin que ces cantons pussent ouvrir à nos ennemis cette porte de la France, si nous manquions de parole; et à condition qu'ils nous les rendroient fidèlement au bout du terme, si nous observions de bonne foi notre traité.

IV.

Mémoire sur les raisons qui semblent obliger Philippe V à abdiquer la couronne d'Espagne.

1710.

Je suis très-mal instruit du véritable état des affaires générales, et je n'en puis parler qu'au hasard, sur ce que j'en entends dire confusément; mais les personnes plus éclairées et mieux instruites que moi, pour qui je parle, sauront bien corriger mes vues, si elles ne sont pas justes. J'avoue que je crains que nous n'allions point jusqu'au fond des choses, et que nous ne nous flattions encore très-dangereusement, lors même que nous croyons enfin avoir ouvert les yeux, et que nous ne nous flattons plus. Venons au détail.

I. Je conviens que les ennemis ne doivent point vouloir réduire le roi à faire la guerre à son petit-fils : c'est plutôt le vouloir déshonorer,

qu'exiger de lui une sûreté effective. Si les ennemis raisonnent solidement, ils doivent voir que cette condition n'éviteroit pas ce qu'ils craignent, supposé que le roi fût de mauvaise foi, comme ils le soupçonnent. Sa Majesté leur donneroit, selon son traité, un certain nombre de troupes contre l'Espagne; et, d'un autre côté, elle feroit passer insensiblement en Espagne un nombre prodigieux de soldats et d'officiers congédiés, qui iroient servir le roi d'Espagne contre nos ennemis. Ce qui me paroît de l'intention des alliés, c'est qu'en demandant au roi une si dure et si honteuse condition, ils supposent que le roi est le maître de faire revenir son petit-fils, pourvu qu'il le veuille de bonne foi, et qu'il y emploie les moyens les plus efficaces. Ils comptent que le roi emploiera tous ces moyens décisifs, plutôt que de se déshonorer par la démarche honteuse de faire la guerre à son petit-fils pour lui arracher la couronne qu'il lui a donnée.

II. J'ai été, dès le commencement, affligé du secret avec lequel la négociation de la Hollande a été menée : j'aurois souhaité que M. de Torcy l'eût rendue publique jusque dans la populace de la Hollande, qui souffre de la guerre, et qui soupire après la paix. D'un côté, c'étoit une mauvaise honte, que de n'oser publier nos offres humiliantes; vous ne pouviez espérer aucun secret à cet égard, puisque ces offres étoient dans les mains de tous vos ennemis, intéressés à les publier jusque dans l'Espagne. D'un autre côté, vous deviez voir, ce me semble, qu'une grande partie des alliés ne désiroient point la paix, et que vous ne pouviez la leur arracher qu'autant que vous feriez sentir aux vrais républicains de Hollande et à tout le peuple leur véritable intérêt, qui est sans doute de n'achever pas d'accabler la France. Les mêmes offres, publiées un peu plus tôt ou un peu plus tard, pouvoient faire réussir ou échouer la négociation. Il ne convenoit point d'envoyer un ministre demander publiquement la paix, à moins qu'on ne se vît dans une étrange extrémité : au moins, en faisant une si extraordinaire démarche, il falloit s'assurer d'en tirer un fruit proportionné; il falloit tourner en force notre foiblesse même, montrer avec franchise et fermeté toute l'étendue de nos maux, et soulever tous les bien intentionnés de Hollande contre la cabale qui veut nous perdre. J'aurois voulu publier d'abord un équivalent du manifeste que diverses personnes assurent qu'on va publier.

III. Encore une fois, il me paroît qu'il seroit odieux et déshonorant que le roi fît la guerre à son petit-fils; mais ceux qui s'arrêtent là ne paroissent pas aller jusqu'au fond de la difficulté. On peut inspirer aux courtisans, et même au peuple de Paris, une compassion passagère pour le jeune prince qu'on voudroit que le roi détrônât au milieu de ses victoires : il est facile de répandre dans notre nation une certaine indignation contre nos ennemis, qui veulent tyranniquement réduire le roi à une condition si flétrissante; mais il est fort à craindre que de tels sentiments ne nous soutiennent pas longtemps contre la famine, et contre tous les autres malheurs dont nous paroissons menacés. De plus, il ne faut pas croire, si je ne me trompe, que les esprits neutres soient sérieusement persuadés que le roi est dans une véritable impuis-

sance de faire revenir son petit-fils, sans lui faire la guerre. Voici le discours que nos ennemis tiennent, et qui touchera, selon les apparences, presque toute l'Europe.

« Il est vrai, disent-ils, qu'il paroît dur de contraindre le roi très-chrétien à détrôner son petit-fils; mais c'est lui qui l'a mis sur le trône par surprise, contre la foi du traité de partage, sur un testament qu'on a fait signer à un roi moribond, en changeant le nom du petit-fils de l'électeur de Bavière en celui du duc d'Anjou, en sorte que cet acte ne convient point à ce changement de nom. C'est celui qui a causé le désordre qui doit le réparer. Il n'y a que lui qui le puisse faire; nous ne pouvons nous en prendre qu'à lui seul. Si nous nous contentons des offres qu'il nous fait, cette longue guerre, qui nous a coûté tant de sang et des sommes immenses, sera à recommencer; et notre commerce, pour lequel nous hasardons tout, sera lui-même plus hasardé que jamais. La France, qui ne fait que tromper depuis la paix des Pyrénées, veut encore nous tromper cette fois-ci. Elle ne fait de si grandes offres qu'à cause qu'elle est aux abois; elle ne veut que respirer, et se moquer encore de nous; que faire la paix en Flandre, où elle se sent accablée, pour transporter la guerre dans la seule Espagne, où elle se croit victorieuse. D'abord, après la paix des Pyrénées, elle envoya, sous le nom de simples volontaires, une véritable armée contre l'Espagne, en Portugal, malgré les promesses solennelles qu'elle avoit faites, dans le traité de paix, de s'en abstenir. Elle enverra tout de même, après cette paix, en Espagne, contre nous, une quantité innombrable de soldats aguerris et d'excellents officiers qu'elle aura congédiés, et qui seront ravis, dans leur misère, de trouver de l'emploi au service d'un prince françois. Ils passeront les uns après les autres par les vallées : le roi fera semblant de s'en fâcher, et protestera qu'il ne peut retenir tous ces hommes, qui n'ont plus d'autre métier que celui des armes. C'est le discours que la France tint après qu'elle eut envoyé des volontaires en Portugal, sous feu M. de Schomberg. Tout au plus le roi très-chrétien fera, pour la cérémonie, quelque ordonnance ou placard, qui menacera de punition les militaires qui passeront en Espagne; et personne ne craindra ce châtiment imaginaire. Cependant le roi très-chrétien enverra des secours secrets d'argent au jeune prince. La France se prévaudra du repos et de la sûreté où nous la laisserons se rétablir, pour nous épuiser, et pour nous mettre dans l'impuissance de parvenir jamais à l'unique but de toutes nos peines. Nous ne pourrions conquérir l'Espagne, soutenue par la France qui en est si voisine, qu'en y envoyant chaque année par mer de nouvelles armées; ce qui nous ruineroit. Cependant l'Espagne nous ôteroit tout le commerce; et les François, qui seroient si puissants dans le cœur de l'Espagne, ne manqueroient pas de s'insinuer dans ce commerce, pour nous l'enlever : dans le temps même où nous paroîtrions victorieux, nous serions perdus. Nous n'avons garde de laisser échapper la France, pendant que nous la tenons abattue et épuisée : nous sommes assurés, par tout ce que nous connoissons de l'Espagne, qu'il ne tient qu'au roi très-chrétien de faire revenir son petit-fils, dès qu'il le voudra d'une façon sé-

rieuse et efficace. Il sait que son petit-fils manque d'argent, qu'il n'a pas de quoi réparer ses troupes quand elles dépériront; qu'il a dans toutes les terres de son obéissance un grand nombre de prêtres, de religieux et de familles de toutes les conditions, qui sont encore secrètement affectionnés à la maison d'Autriche; qu'il ne pourroit à la longue soutenir une guerre tout ensemble civile et étrangère, dès qu'il n'espérera plus le secours secret de la France; que les Espagnols mêmes qui paroissent le plus se piquer d'honneur se lasseront bientôt quand ils verront que Charles réunira toute leur monarchie, ce qui est leur unique but; au lieu que Philippe ne peut plus que la démembrer, et que la dégrader en la démembrant; qu'enfin ceux qui montrent le plus de zèle pour Philippe l'abandonneront, dès qu'il faudra souffrir les ravages d'une longue guerre, perdre leurs États de Flandre, d'Italie, des Indes, voir périr leur commerce, et s'épuiser pour secourir ce prince chaque année. Ce prince ne peut donc prendre le parti de vouloir se maintenir en Espagne, qu'autant qu'il compte sur le secours secret que la France lui a promis. C'est donc la mauvaise foi de la France qui fait tout notre embarras; elle rend elle-même impossible ce qu'elle fait semblant de promettre. Guerre pour guerre, nous aimons mieux l'avoir contre les François dans la France même, et aux portes de Paris, avec tous les avantages qui sont visibles, que de l'avoir contre les François en Espagne, avec des embarras et des désavantages infinis. Ce seroit toujours également la même guerre contre les François : le changement consisteroit en ce que nous délivrerions la France de ce qui peut la réduire à une bonne paix, et que nous nous mettrions dans un péril évident de nous détruire. Nous nous affoiblirions bientôt, en sorte que la France et l'Espagne, toujours réunies dans la même maison et dans le même conseil, nous accableroient enfin, et donneroient la loi à toute l'Europe. Enfin, Philippe est un des enfants de France qui conserve le droit de succession à la couronne des princes de cette maison. En cette qualité, il doit obéir au roi son grand-père; faute de quoi il doit être exclu de son droit. Il est visible qu'il n'a aucune ressource réelle, si le roi très-chrétien l'abandonne de bonne foi. Ainsi, il ne peut refuser de revenir, qu'à cause qu'il est bien assuré que cet abandon n'est qu'une comédie; ce n'est qu'un changement du théâtre de la guerre, et non une véritable paix. Si nous ne désirions pas de meilleure foi que les François une paix solide et constante, nous accepterions toutes les places qu'ils nous offrent; nous commencerions par nous en mettre en possession au premier jour. Par là nous tiendrions la France presque ouverte; et quand nous verrions les troupes françoises que l'on congédieroit pour les faire passer en Espagne, pour y recommencer la guerre, nous la recommencerions de notre côté dans la frontière des Pays-Bas, et nous irions jusqu'à Paris. Voilà ce qui démontre notre droiture et notre modération. Nous ne voulons qu'éviter une fausse paix, pour en faire une véritable. Nous ne cherchons que la sûreté de notre commerce, avec l'équilibre des puissances de l'Europe, qu'on ne peut jamais espérer qu'en séparant pour toujours l'Espagne de la France Nous défions les François de trouver aucun expédient

réel et effectif qui nous donne des sûretés contre tous les maux qu'on vient de dépeindre. Nous démontrons que, sans nos demandes, nous serons à recommencer, et qu'il ne tient qu'au roi très-chrétien de finir la guerre, dès qu'il le voudra sincèrement. »

Je ne prétends pas décider en faveur de ce discours des alliés : mais tout ce qu'il y a dans l'Europe de neutre en sera frappé. On croira voir un tour captieux, que l'exemple du Portugal, secouru malgré le traité des Pyrénées, rendra très-vraisemblable : on ajoutera même que le roi ne promet rien d'effectif en promettant d'abandonner son petit-fils, puisqu'il voit bien que la plupart des soldats et des officiers, que l'on congédiera à la paix, ne manqueront point de se jeter d'abord en Espagne pour y trouver quelque ressource; que quand ils ne le feroient pas, dans l'espérance de lui plaire, ils le feroient pour avoir du pain; et qu'ainsi il promet ce qui est visiblement une pure illusion. Quoi qu'il en soit, je pose toujours pour fondement essentiel de mon raisonnement que la France se trouve réduite à une extrémité très-périlleuse, puisqu'elle fait de si extraordinaires démarches pour en sortir. Ce fondement étant posé, je conclus qu'il est inutile de se récrier que les propositions des ennemis sont injustes, insolentes et insupportables. Il faut venir au fait. Est-on en état de soutenir honorablement la guerre, et de mettre l'État en sûreté; pourquoi envoie-t-on donc demander la paix d'une façon si humiliante? N'est-on pas en état de soutenir honorablement la guerre sans hasarder l'État; à quoi sert-il de faire des plaintes qui ne remédient point au mal? Vous ne persuaderez jamais à vos ennemis, ni aux personnes neutres, que vous ne pouvez pas faire revenir le roi d'Espagne, quand vous lui ferez sentir toutes les extrémités d'un abandon réel et sans ressource. Vous ne persuaderez à personne que les Hollandois doivent vous laisser respirer et se contenter d'une fausse paix, où la guerre, loin de finir, ne fera que changer de théâtre à leur désavantage, par les troupes innombrables qui passeront de France en Espagne contre eux. J'avoue qu'il faut savoir prendre par honneur les partis de désespoir, lorsqu'il n'en reste plus aucun autre; mais ce n'est qu'au défaut de tout autre parti qu'il est permis d'envisager ceux-là, quand il s'agit de toute une nation et de tout un corps d'État qu'on est obligé de préférer à soi.

IV. Je suppose toujours pour fondement que la France seroit, par la continuation de la guerre, dans un danger prochain d'invasion ou de démembrement de ses provinces. Je le suppose, puisqu'on offre d'abandonner Lille, Tournay, Ypres, Condé, Strasbourg, Dunkerque, etc. Ce fait fondamental étant supposé, je crois pouvoir représenter que le roi n'est pas libre de hasarder la France pour l'intérêt personnel d'un des princes, ses petits-fils, cadet de la famille royale. Il est le souverain légitime de son royaume, mais pour sa vie seulement; il en a l'usufruit, mais non la propriété; il ne sauroit en disposer, il n'en est que le dépositaire; il n'est nullement en droit, ni d'exposer la nation à passer sous une domination étrangère, ni d'exposer la maison royale à perdre le tout, ou une partie de la couronne qui lui appartient. Ainsi, supposant le cas d'un extrême péril, le roi doit, en justice et en con-

science, préférer la sûreté du royaume qui lui est confié, au droit contesté d'un de ses enfants sur un royaume étranger. Le point d'honneur et la règle de conscience, loin d'empêcher le roi de faire cette préférence, l'engagent à la faire. La nation qui est indépendante de tout étranger, et la maison royale qui a le droit de succession à la couronne entière, ne sont nullement obligées à risquer ni invasion ni démembrement, pour soutenir un prince de France dans les droits qu'il peut avoir en pays étranger; elles ne sont nullement responsables de la démarche que l'on a faite de rompre le traité de partage, pour se prévaloir du testament de Charles II. Il est donc juste que le roi fasse très-sincèrement tous les efforts qui dépendent de lui pour faire revenir le roi d'Espagne, pour faire cesser le péril de la France. Ainsi, supposé que le roi le puisse, il doit le faire de la manière la plus prompte et la plus décisive.

V. Pour réussir dans ce dessein, je voudrois que Sa Majesté envoyât au plus tôt en Espagne l'homme le plus habile et le plus propre de son royaume à être écouté et cru par le jeune prince. Je voudrois que cet homme, muni des plus amples pouvoirs et des marques de la plus grande confiance, fût chargé de dire les choses suivantes de la part du roi et de Monseigneur : « Le roi d'Espagne n'est qu'un cadet de la maison de France; il n'avoit aucun droit immédiat à la couronne d'Espagne; il ne l'a reçue que de la concession purement gratuite du roi et de Monseigneur, qui sont tout ensemble ses pères et ses bienfaiteurs. Monseigneur a fait la cession par l'ordre du roi, et étant autorisé par lui : peut-il se servir de leurs dons, qui sont de pures grâces, pour exposer leur repos, leur gloire, leur couronne, leur liberté, leur vie? De plus, il demeure toujours un des fils de France, avec le droit de succession à la couronne, qui lui a été expressément réservé. Ainsi, à moins qu'il ne renonce à sa naissance et à son droit de succession, il ne peut pas se dispenser de préférer le salut du royaume de France à son droit sur celui d'Espagne. Agir autrement seroit manquer à la nature, à la reconnoissance et à tous les devoirs les plus essentiels. »

On pourroit faire entendre à ce prince combien il seroit odieux à sa maison, à la France, et à l'Europe entière, s'il préféroit son intérêt personnel à la sûreté du roi, de Monseigneur, de la maison royale, et de tout le royaume. Les Espagnols mêmes devroient blâmer, dans leur cœur, un tel procédé. De plus, ce prince ne peut point espérer de se maintenir sur le trône d'Espagne, dès que l'abandon de la France ne sera point une comédie. Comment pourroit-il soutenir à la longue une guerre tout ensemble civile et étrangère? Il auroit contre lui la plupart des ecclésiastiques et des religieux, qui entraînent toujours le peuple; parce que le pape ne pourroit point s'empêcher de donner l'investiture du royaume de Naples à l'archiduc, et de le reconnoître pour roi d'Espagne, après que la France l'auroit elle-même reconnu. D'ailleurs, les grands, toute la noblesse, et tous ceux qui sont jaloux de la grandeur de la monarchie, par rapport aux charges et aux emplois, aimeront mieux le prince qui réunira la monarchie que celui qui la démembrera. Chacun se lassera des périls, des ravages, des impôts iné-

vitables dans une longue et violente guerre. Le jeune roi manquera d'argent; il n'aura plus de quoi renouveler ses troupes; le moindre mauvais succès le fera tomber sans ressource; les François mêmes qui iront à son secours lui seront à charge, et seront odieux aux Espagnols. Le commerce d'Espagne sera interrompu, et cette interruption suffit pour soulever tout le pays. Les ennemis pourront surprendre Cadix, et même l'attaquer ouvertement par mer et par terre; ils pourront empêcher le passage de la flotte des Indes et des galions; ils seront les maîtres des deux mers et tiendront l'Espagne comme bloquée; ils pourront renverser tous les établissements de l'Amérique. Le moindre de tous ces accidents qui arrive, ce prince succombera d'abord : les Espagnols, dans le doute. craindront les suites; ils diront : « Nous avons fait ce qui dépendoit de nous; nous ne sommes pas obligés de soutenir le prince de France plus que les François mêmes, et plus que le roi son grand-père. En l'abandonnant, il nous met dans la nécessité de l'abandonner. »

On peut encore représenter au roi d'Espagne que le roi, qui ne peut se résoudre à lui faire la guerre, n'auroit pas moins de peine à se résoudre à le laisser périr sous ses yeux, et que Sa Majesté aime mieux user de la force pour le réduire à revenir. S'il est honteux et insupportable au roi de prendre les armes contre son propre fils, il ne lui seroit pas moins honteux et insupportable de le voir attaqué, pressé, accablé par ses ennemis et peut-être trahi, ou du moins abandonné par les Espagnols, sans oser le secourir, et de demeurer tranquille spectateur de sa perte. Enfin, on peut dire que le roi, dans cette affreuse extrémité, entre le péril de perdre la France et celui de prendre les armes contre son propre fils, aura recours à un parti digne de sa sagesse : c'est celui d'envoyer des troupes en Espagne, non pour lui faire la guerre conjointement avec les ennemis, mais pour l'enlever aux ennemis mêmes, et pour le mettre en sûreté auprès de lui. Quand un homme de poids et de talent convaincra ce jeune prince et son conseil que c'est véritablement que le roi est résolu à user de la force pour l'enlever aux armées ennemies, il verra bien qu'il n'a plus de ressource d'aucun côté; il comprendra que les ennemis, assurés de cette démarche du roi, agiront plus hardiment contre lui, et que les Espagnols mêmes se décourageront, dès qu'ils ne pourront plus douter que le roi ne veuille le reprendre pour le conserver. Voilà les moyens efficaces de persuader le roi d'Espagne, de guérir les défiances des ennemis, et de les réduire à une prompte paix. Le vrai parti à prendre, dans l'état où je suppose la France, est d'envoyer promptement en Espagne un homme vertueux, sage, habile, ferme, insinuant et bien autorisé, qui fasse voir au jeune prince et à ceux qui ont sa confiance, qu'il ne reste plus un moment à hésiter, et que, sur son refus obstiné, le roi concluroit la paix avec ses ennemis, en sorte que, immédiatement après, les ennemis iroient droit à Madrid, pendant que les troupes françoises iroient droit au jeune roi pour l'enlever à sa perte inévitable, et pour le ramener respectueusement en France. Dès que le roi d'Espagne sera bien convaincu que cette déclaration est sérieuse, et qu'elle sera suivie d'une prompte exécution, il se rendra, et les Espagnols seront les premiers à lui conseiller de revenir. Rien n'est même

plus noble et plus grand pour les deux rois, que de rendre à la nation espagnole le dépôt de leur monarchie entière, lorsqu'il est visible qu'ils ne peuvent plus la leur conserver sans la laisser démembrer.

Pendant que le roi n'ira point jusque-là, les ennemis ne croiront jamais que l'abandon offert soit sincère; ils croiront et feront croire au monde que ce n'est qu'une comédie jouée, pour changer la guerre sans la finir. Si le roi d'Espagne pouvoit revenir tout à coup, la guerre se trouveroit finie en un jour, sans aucune négociation; la guerre n'auroit plus ni fondement ni prétexte, tous les ombrages de nos ennemis se dissiperoient, la France n'auroit plus qu'à contenter les Hollandois sur leur barrière, qui seroit peut-être en ce cas moins grande que leurs prétentions présentes. Faute de prendre ce parti, vous serez toujours à recommencer; et quand même vous gagneriez une bataille, qu'il me paroît fort douteux que vous deviez risquer de perdre, au hasard de voir les ennemis aux portes de Paris, ils vous réduiront encore à la longue à vous rendre par épuisement. Dès que l'on voit les choses dans cette extrémité, il est inutile de continuer à détruire le fond du royaume, et à risquer sa perte entière. Il vaut mieux faire aujourd'hui le sacrifice qu'on voit bien qu'il faudroit faire tout de même dans un an.

VI. Je croirois qu'il seroit aussi honteux, et plus nuisible à la France, de donner aux ennemis des places, comme Perpignan et Bayonne, pour passer en Espagne, que de leur donner du secours contre le jeune roi; car le prêt de ces places seroit un secours très-effectif. Au moins, en donnant du secours on ne leur ouvriroit pas la France, avec le danger d'une invasion sous le moindre prétexte. D'ailleurs, à moins qu'ils ne veuillent passer tout au travers de la France, chose pernicieuse et insupportable, ils ne peuvent se servir de Perpignan et de Bayonne qu'en y allant par mer. Or, s'ils veulent passer par mer en Espagne, ils pourront autant y aborder par Barcelone que par nos ports de France. Que s'ils ne veulent que des places de sûreté jusqu'à l'exécution de la promesse d'abandonner le roi d'Espagne, il faudroit mettre ces places en dépôt dans les mains de quelque puissance neutre comme les Suisses, et non dans celles de nos ennemis; encore même faudroit-il faire mettre par écrit que le roi ne seroit nullement responsable sur ces places mises en dépôt, de ce que des soldats et des officiers françois pourroient, malgré toutes les défenses de Sa Majesté, passer en Espagne. Mais, à parler exactement, il faut avouer que rien ne peut lever toutes les difficultés de nos ennemis, et finir l'imminent péril de la France, que le prompt retour du roi d'Espagne, qui est certainement dans les mains du roi, quoi qu'on en puisse dire, pourvu que Sa Majesté ne lui laisse aucune espérance d'un secours secret, et qu'il lui déclare, par un homme qui sache parler fortement, que s'il refuse avec obstination de revenir, Sa Majesté enverra des troupes pour l'enlever aux armées des ennemis. On n'aura jamais besoin d'exécuter cette déclaration, si on la fait avec toute la force dont elle a besoin.

VII. Enfin, si on continue la guerre, quand même les ennemis remporteroient de grands avantages, le roi ne devroit point, ce me semble, s'éloigner de Paris. Je ne voudrois pas qu'il s'y renfermât, si les enne-

mis venoient, par exemple, jusqu'à Senlis; encore faudroit-il alors qu'il y eût des princes de la maison royale qui soutinssent la ville, et qu'on s'y retranchât. Si la capitale, où sont l'argent, le commerce, le crédit, et toutes les ressources, étoit abandonnée, tout seroit perdu. Les provinces n'ont plus ni argent, ni hommes aguerris, ni places capables d'arrêter les ennemis; tout est affamé et au désespoir. Plus le roi s'éloigneroit de Paris, plus il se mettroit au milieu des provinces pleines de huguenots, dont il a tout à craindre : les bords de la Loire et le Poitou en sont pleins. Il n'y auroit que le courage du roi qui pût soutenir celui de la nation. Les ennemis iroient aussi facilement de Paris à Orléans, à Bourges et jusqu'aux Pyrénées, que de Béthune ou d'Aire à Paris : tout tomberoit devant eux. Malgré la misère et la stérilité, ils trouveroient à vivre partout en passant. Les huguenots et beaucoup de gens affamés se joindroient d'abord à eux. Paris étant abandonné, il faudroit un miracle pour sauver la France : les Allemands et les Anglois voudroient s'y établir. C'est pour cette raison que je souhaiterois qu'on fît tomber tout d'un coup cette affreuse guerre, par un prompt retour du roi d'Espagne. Le roi n'a qu'à le bien vouloir pour en venir à bout. Il me semble que nous sommes fort heureux de ce que les ennemis n'ont pas voulu accepter nos offres, en se réservant le dessein de se servir des places que nous leur aurions cédées pour entrer en France dès qu'il y auroit eu un nombre considérable de François passés en Espagne; car il y a tout lieu de croire que ce cas seroit arrivé infailliblement, et qu'ils auroient eu un beau prétexte d'entrer tout à coup dans le royaume. Le retour du roi d'Espagne peut seul couper la racine du mal.

ADDITION AU MÉMOIRE PRÉCÉDENT.

Le prompt retour du roi d'Espagne étant l'unique ressource qui reste au roi pour sauver la France, comme on l'a fait voir dans le *Mémoire* ci-joint, il est capital de faire choix d'un sujet excellent, pour lui confier une affaire aussi importante. On a vu, par le choix de M. Rouillé, quelles sont les personnes que M. de Torcy est capable d'employer : une pareille faute exposeroit le royaume aux derniers malheurs.

M. le duc de Noailles est à la cour d'Espagne, à ce que l'on assure. On prétend qu'il y est allé pour disposer le roi à venir en France, en cas que la paix ne se puisse conclure sans ce retour. Ce duc est jeune, sans expérience, d'un esprit fort extraordinaire, et très-peu propre à réussir dans une affaire de la nature de celle dont il s'agit présentement, et dans laquelle il faut persuader, non le roi d'Espagne (car, s'il étoit seul, le moindre ordre du roi son grand-père lui suffiroit), mais la reine qui doit être au désespoir de venir passer sa vie en France, qui hait, dit-on, notre nation (et cela est très-vraisemblable), et qui a un ascendant infini sur le roi son mari.

Il faut un homme de poids, recommandable par ses qualités personnelles, et que son rang fasse respecter. M. le duc de Harcourt a de l'esprit, et parle hardiment; mais il est en Allemagne, et y est nécessaire. D'ailleurs, c'est lui qui est cause du testament; il ne travaille-

roit pas de bon cœur à détruire son ouvrage. De plus, il faut un homme d'une vraie vertu, d'une probité à toute épreuve, qui soit uniquement touché du salut de la France, et qui songe à le procurer par le succès de cette négociation-ci; zélé, infatigable.

Personne ne seroit plus propre à un pareil emploi que M. le duc de Chevreuse, le roi ne pouvant se passer de M. le duc de Beauvilliers, à qui sa qualité de gouverneur donneroit un droit de parler au roi d'Espagne, en présence de la reine, avec une liberté et même une autorité particulière. Mais, quoique M. le duc de Chevreuse n'ait pas été son gouverneur, il n'y a aucun seigneur en France à qui le roi d'Espagne soit plus accoutumé. Sa patience, que rien ne peut lasser, son esprit, à qui nulle bonne raison n'échappe, et sa droiture infinie, le mettroient en état de réussir dans une affaire qui sauvera l'honneur du roi, et qui procurera le salut de la France. Quelle fonction peut être plus digne d'un homme qui aime véritablement sa nation?

Il faudroit que Mme de Maintenon écrivît très-fortement à Mme des Ursins que le roi est persuadé que le succès de l'affaire dépend d'elle, afin qu'elle se joigne de bonne foi avec M. le duc de Chevreuse. Si son crédit est diminué, comme on le dit, il n'y a aucun inconvénient à supposer qu'il est toujours aussi grand; et si effectivement elle a le même ascendant sur l'esprit de la jeune reine qu'elle avoit ci-devant, la manière forte et sérieuse dont Mme de Maintenon lui écrira l'engagera à agir de toute sa force; et elle pourra être très-utile pour le succès de l'affaire.

Si par hasard on songeoit à envoyer M. le maréchal d'Estrées, il faudroit craindre qu'il n'agît selon les préventions de M. le duc de Noailles, son beau-frère; qu'il n'eût de la peine à faire revenir le jeune roi, à cause du titre de grand qu'il en a reçu, et que sa négociation ne fût affoiblie par les démêlés de son oncle et de son frère avec Mme des Ursins. Si M. de Chevreuse n'étoit pas choisi, y auroit-il un homme plus propre que M. le maréchal d'Uxelles? J'aimerois mieux M. le maréchal de Catinat, à cause qu'il est vraiment vertueux; mais je suppose que sa mauvaise santé l'exclut.

PLANS DE GOUVERNEMENT

CONCERTÉS AVEC LE DUC DE CHEVREUSE

POUR ÊTRE PROPOSÉS AU DUC DE BOURGOGNE.

(Novembre 1711.)

ARTICLE PREMIER.

PROJET POUR LE PRÉSENT.

1° Paix à faire. — *Elle* doit être achetée sans mesure. Arras et Cambrai très-chers à la France.

Si, par malheur extrême, la paix étoit impossible à tout autre prix, il faudroit sacrifier ces places.

Si elle ne se fait pas, diligence pour être prêt dès la fin de mars. Fourrages, grains, voitures; point de rivières contre les ennemis. — Castille.

2° Guerre à soutenir.

Choix de général qui ait l'estime et la confiance, qui sache faire une excellente défensive.

Point de nouveaux maréchaux de France. Ils ne seroient ni plus habiles ni plus autorisés, *et ce seroit une* mortification pour les bons lieutenants généraux.

Choix d'un nombre médiocre de bons lieutenants généraux unis au général.

La présence de la personne de M. le Dauphin *à l'armée*, pernicieuse sans un général habile et zélé; un second général bien uni, *des* lieutenants généraux bien choisis, l'autorité pour décider d'abord, et fermeté d'homme de cinquante ans.

Éviter bataille en couvrant nos places, laissant même perdre les petites.

A toute extrémité, bataille, au hasard d'être battu, pris, tué avec gloire.

Généraux : Villeroi, laborieux, avec de l'ordre et de la dignité. — Villars, vif et peu aimé, parce qu'il méprise, etc. — Harcourt, malade, peu d'expérience, bon esprit. — Berwick, arrangé, vigilant, timide au conseil, sec, roide, et homme de bien. — Bezons, irrésolu et borné, mais sensé et honnête homme. — Montesquiou....

Officiers généraux. — N'engager point tous les courtisans à continuer le service : *il y a en eux* dégoût, inapplication, mauvais exemples. — Bon traitement aux vieux officiers de réputation. — Conseil de guerre réglé. Officiers généraux, bons à écouter, non toujours à croire: beaucoup de très-médiocres.

Conseil de guerre à la cour, *doit être* composé de maréchaux de France, et autres gens expérimentés, qui sachent ce qu'un secrétaire

d'État ne peut savoir, qui parlent librement sur les inconvénients et abus, qui forment des plans de campagne de concert avec le général chargé de l'exécution, qui donnent leur avis pendant la campagne, qui n'empêchent pourtant pas le général de décider sans attendre leurs avis, parce qu'il est capital de profiter des moments.

ARTICLE II.

PLAN DE RÉFORME APRÈS LA PAIX.

§ I. — *État militaire.*

Corps militaire, réduit à cent cinquante mille hommes.

Jamais de guerre générale contre l'Europe. Rien à démêler avec les Anglois. Facilité de paix avec les Hollandois. On aura facilement les uns contre les autres. Alliance facile avec la moitié de l'Empire.

Peu de places. *Les* ouvrages et *les* garnisons ruinent. *Une* multitude de places tombent dès qu'on manque d'argent, dès qu'il vient une guerre civile. *La* supériorité d'armée, qui est facile, fait tout.

Médiocre nombre de régiments, mais grands et bien disciplinés, sans aucune vénalité pour aucun prétexte; jamais donnés à de jeunes gens sans expérience; avec beaucoup de vieux officiers. — Bon traitement au soldat pour la solde, pour les vivres, pour les hôpitaux : élite d'hommes. — Bons appointements aux colonels *et* aux capitaines. Ancienneté d'officiers comptée pour rien si elle est seule. *Avoir* soin de ne *pas* laisser vieillir dans le service ceux qu'on voit sans talent. Avancer les hommes d'un talent distingué.

Projet de réforme. Écouter MM. les maréchaux de Puységur, de Harcourt, de Tallard.

Fortifications *doivent être faites* par les soldats *et* par les paysans voisins, *et* bornées à de médiocres garnisons.

Milices par tout le royaume. Enrôlement très-libre; avec exactitude de congé après cinq ans. Jamais aucune amnistie. Au lieu de l'hôtel des Invalides, petite pension à chaque invalide dans son village.

§ II. — *Ordre de dépense à la cour.*

Retranchement de toutes les pensions de cour non nécessaires. Modération dans les meubles, équipages, habits, tables. Exclusion de toutes les femmes inutiles. Lois somptuaires comme les Romains. Renoncement aux bâtiments et jardins. Diminution de presque tous les appointements. Cessation de tous les doubles emplois : faire résider chacun dans sa fonction. Supputation exacte des fonds pour la maison du roi : nulle augmentation, sous aucun prétexte.

Retranchement de tout ouvrage pour le roi : laisser fleurir les arts par les riches particuliers *et* par les étrangers.

Supputation exacte de tous les appointements des gouverneurs, lieutenants généraux, etc., des états-majors, etc.; des pensions inévitables, des gages d'offices, des parlements et autres cours.

Supputation exacte de toutes les dettes du roi; distinguant celles qui portent intérêt d'avec celles qui n'en doivent point porter, comptant avec chaque rentier, avec retranchement pour les usures énormes et évidentes, avec remises de beaucoup d'autres, avec réduction générale au denier 30, avec exception de certains cas privilégiés; nettoyant chaque compte, s'il se peut, *et* finissant par cote mal taillée, si on ne peut voir clair.

Supputation du total des fonds nécessaires pour la maison du roi et de la cour, de tous les appointements, gages et pensions nécessaires; de l'intérêt de toutes les dettes, de la subsistance de tout le corps militaire.

Comparaison exacte de cette dépense totale, avec le total des revenus qu'on peut tirer, en laissant rétablir l'agriculture, les arts utiles *et* le commerce.

§ III. — *Administration intérieure du royaume.*

1° Établissement d'assiette, qui est une petite assemblée de chaque diocèse, comme en Languedoc, où est l'évêque avec les seigneurs du pays et le tiers état, qui règle la levée des impôts suivant le cadastre, et qui est subordonné aux états de la province.

2° Établissement d'états particuliers dans toutes les provinces, comme en Languedoc : on n'y est pas moins soumis qu'ailleurs, on y est moins épuisé. *Ces états particuliers sont* composés des députés des trois états de chaque diocèse, avec pouvoir de policer, corriger, destiner les fonds, etc. Écouter les représentations des députés des assiettes; mesurer les impôts sur la richesse naturelle du pays, *et* du commerce qui y fleurit.

3° *Impôts.* Cessation de gabelle, grosses fermes, capitation et dîmes royales. Suffisance des sommes que les états lèveroient pour payer leur part de la somme totale des charges de l'État. — Ordre des états toujours plus soulageant que celui des fermiers du roi ou traitants, sans l'inconvénient d'éterniser les impôts ruineux, *et* de les rendre arbitraires. Par exemple, impôts par les états du pays sur les sels, sans gabelle. Plus de financiers.

4° Augmenter le nombre des gouvernements de provinces, en les fixant à une moindre étendue, sur laquelle un homme puisse veiller soigneusement avec le lieutenant général et le lieutenant du roi. Vingt au moins en France seroit la règle du nombre des états particuliers. — Résidence des gouverneurs et officiers. — Point d'intendants; *missi dominici* seulement de temps en temps.

5° Établissement d'états généraux.

Leur utilité. États du royaume entier seront paisibles et affectionnés comme ceux de Languedoc, Bretagne, Bourgogne, Provence, Artois, etc. — Conduite réglée et uniforme, pourvu que le roi ne l'altère pas. — Députés intéressés, par leur bien *et* par leurs espérances, à contenter le roi. — Députés intéressés à ménager leur propre pays, où leur bien se trouve, au lieu que les financiers ont intérêt de détruire

pour s'enrichir. — Députés voient de près la nature des terres *et* le commerce de leur province.

Composition *des états généraux:* de l'évêque de chaque diocèse, d'un seigneur d'ancienne et haute noblesse, élu par les nobles; d'un homme considérable du tiers état, élu par le tiers état.

Élection libre : nulle recommandation du roi, qui se tourneroit ... ordre : nul député perpétuel, mais capable d'être continué. Nul député ne recevra avancement du roi, avant trois ans après sa députation finie.

Supériorité des états généraux sur ceux des provinces. Correction des choses faites par les états des provinces, sur les plaintes et preuves. Révision générale des comptes des états particuliers pour fonds et charges ordinaires. Délibération pour les fonds à lever par rapport aux charges extraordinaires. Entreprises de guerre contre les voisins, de navigation pour le commerce, de correction des abus naissants.

Autorité des états, par voie de représentation, pour s'assembler tous les trois ans en telle ville fixe, à moins que le roi n'en propose quelque autre. — Pour continuer les délibérations aussi longtemps qu'ils le jugeront nécessaire. — Pour étendre leurs délibérations sur toutes les matières de justice, de police, de finance, de guerre, d'alliances et négociations de paix, d'agriculture, de commerce. — Pour examiner le dénombrement du peuple fait en chaque assiette, revu par les états particuliers, et rapporté aux états généraux avec la description de chaque famille qui se ruine par sa faute, qui augmente par son travail, qui a tant et qui doit tant. — Pour punir *les* seigneurs violents. — Pour ne laisser aucune terre inculte, *empêcher l'abus des* grands parcs, nouveaux; fixer le nombre d'arpents, s'il n'y a labour : abus de capitaineries *dans les* grands pays de chasse, à cause du trop peu de *bêtes* fauves, de lièvres, etc. qui gâtent les grains, vignes, prés, etc.—Pour abolir tous privilégiés, toutes lettres d'état abusives, tout commerçant d'argent sans marchandise, excepté les banquiers nécessaires.

§ IV. — *Église.*

1° *Nature de la* puissance temporelle : autorité coactive pour faire vivre les hommes en société avec subordination, justice et honnêteté de mœurs. — Exemples : ainsi ont vécu les Grecs et les Romains. Autorité temporelle complète dans ces exemples, sans aucune autorité pour la religion.

2° *Nature de la* puissance spirituelle. Définition : autorité non coactive pour enseigner la foi, administrer les sacrements, faire pratiquer les vertus évangéliques, par persuasion, pour le salut éternel.—Exemple d'ancienne Église jusqu'à Constantin : elle faisoit *ses* pasteurs, elle assembloit *les* fidèles, elle administroit, prêchoit, décidoit, corrigeoit, excommunioit : elle faisoit tout ceci sans autorité temporelle.—Exemple d'Église protestante en France. Exemple d'Église catholique en Hollande, en Turquie. — Église permise et autorisée dans un pays, y devroit être encore plus libre dans ses fonctions. Nos rois laissoient les

protestants en France, libres pour élire *et* déposer leurs pasteurs; *ils se contentoient d'envoyer des* commissaires aux synodes. Le Grand Turc laisse les chrétiens libres pour élire *et* déposer leurs pasteurs. Mettant l'Église en France au même état, on auroit *la* liberté qu'on n'a pas d'élire, *de* déposer, *d*'assembler *les pasteurs.* — *La* protection du prince doit appuyer, faciliter, et non gêner et assujettir.

3° Indépendance réciproque des deux puissances. La temporelle vient de la communauté des hommes, qu'on nomme nation. La spirituelle vient de Dieu, par la mission de son fils et des apôtres. — La temporelle est dans un sens plus ancienne : elle a reçu librement la spirituelle. La spirituelle, en un sens, est aussi plus ancienne; le culte du créateur *existoit* avant les institutions des lois humaines. — *Les* princes ne peuvent rien sur les fonctions pastorales; de décider *sur la* foi, d'enseigner, d'administrer *les* sacrements, *de* faire *les* pasteurs, *d*'excommunier. *Les* pasteurs ne peuvent contraindre pour la police temporelle. — *Les deux puissances peuvent seulement se prêter un* mutuel secours : *Le* prince peut tenir *les* novateurs contre l'Église : *les* pasteurs peuvent affermir *le* prince, en exhortant *les* sujets, en excommuniant *les* rebelles. — Les deux puissances, *d'abord* séparées pendant trois cents ans de persécution, unies et de concert, *mais* non confondues, depuis *la* paix. Elles doivent demeurer distinctes, et libres de part et d'autre dans ce concert. — *Le* prince est laïque, et soumis aux pasteurs pour le spirituel, comme le dernier laïque, s'il veut être chrétien. *Les* pasteurs sont soumis aux princes pour le temporel comme les derniers sujets : ils doivent l'exemple. — Donc l'Église peut excommunier *le* prince, et *le* prince peut faire mourir *le* pasteur. Chacun doit user de ce droit seulement à toute extrémité; mais c'est un vrai droit.

4° *Secours mutuel des deux puissances.* L'Église *est la* mère des rois. Elle affermit leur autorité, en liant les hommes par la conscience. Elle dirige les peuples pour élire des rois selon Dieu. Elle travaille à unir les rois entre eux; mais elle n'a aucun droit d'établir *ou* de déposer les rois : l'Écriture ne le dit point : elle marque seulement *leur* soumission volontaire pour le spirituel.

Les rois protecteurs des canons. Protection ne dit ni décision, ni autorité sur l'Église. C'est *seulement un* appui pour elle contre ses ennemis et contre ses enfants rebelles. Protection est *seulement un* secours prêt pour suivre ces décisions, non pour les prévenir jamais : nul jugement, nulle autorité. — Comme le prince est maître pour le temporel, comme s'il n'y avoit point d'Église; l'Église est maîtresse du spirituel, comme s'il n'y avoit point de prince. — Le prince ne fait qu'obéir, en protégeant les décisions. *Le* prince n'est évêque du dehors qu'en ce qu'il fait exécuter extérieurement *la* police réglée par l'Église. Qui dit simple protecteur des canons dit un homme qui ne fait jamais aucun canon ou règle, mais qui les fait exécuter quand l'Église les a faits. — De là il suit que le prince ne devroit jamais dire en ce genre : « Voulons, enjoignons, ordonnons. » *Nota.* Ce n'est que depuis François Ier *que ces expressions ont passé dans les édits*, *déclarations et ordonnances.*

5° Mélange des deux puissances. — Assemblées mixtes : conciles où les princes et *les* ambassadeurs étoient avec les évêques. Conciles particuliers de Charlemagne : capitulaires *donnant tout à la fois des* règles de discipline ecclésiastique *et* de police séculière. — *Alors la* chrétienté *étoit* devenue comme une république chrétienne dont le pape étoit le chef. Exemples : amphictyons, Provinces-Unies. — Pape devenu souverain, couronnes fiefs du Saint-Siége. — Évêques devenus les premiers seigneurs, chefs du corps de chaque nation, pour élire *et* déposer *les* souverains. Exemple : Pepin, Zacharie. Exemple de Louis le Débonnaire. Exemple de Carloman; Charlemagne. — Deux fonctions différentes dans ces évêques premiers seigneurs, qu'il ne faut *pas* confondre.

6° Race royale.

Religion chrétienne et catholique, moins ancienne que l'État, reçue librement dans l'État, mais plus ancienne que *la* race royale, qui a reçu et autorisé *la* race royale. Exemples : Pepin, Hugues Capet.

Reste ou image d'élection : rois sacrés du temps de leurs pères jusqu'à saint Louis.

Le sacre consommoit tout, parce que les peuples ne vouloient qu'un roi chrétien et catholique. — Contrat et serment dont la formule reste encore. Exemples de Pierre le Cruel, de Jeans Sans terre, de l'empereur Henri IV, de Frédéric II, du comte de Toulouse, albigeois; de Henri IV, roi de France; des Grecs en Italie du temps de Grégoire II. Exemples d'hérétiques : roi de Suède; Jacques, roi d'Angleterre; son grand-père Jacques Ier.

7° Rome. Centre d'unité, chef d'institution divine pour confirmer *les* évêques *ses* frères, tous les jours jusqu'à *la* consommation. Il faut être tous les jours dans la communion de ce siége, principalement pour la foi. — *La* personne du pape, de l'aveu des ultramontains, peut devenir hérétique : alors il n'est plus pape. — Présidence au concile de Nicée par Osius, évêque de Cordoue, au nom du pape. Légats aux autres conciles. — Nécessité d'un centre d'unité indépendant des princes particuliers, et des Églises des nations. — Intérêt des Églises particulières d'avoir un chef indépendant de leur prince temporel. Indépendance du spirituel *seroit* plus grande, si on n'avoit pas *le* temporel à ménager. — Les ecclésiastiques doivent contribuer aux charges de l'État par leurs revenus.

8° Libertés gallicanes sur le spirituel.

Rome a usé d'un pouvoir arbitraire qui troubloit l'ordre des Églises particulières, *par les* expectatives, appellations frivoles, taxes odieuses, dispenses abusives.

Il faut avouer que ces entreprises sont fort diminuées. Maintenant les entreprises viennent de la puissance séculière, non de celle de Rome. *Le* roi, dans la pratique, *est* plus chef *de l'Église* que le pape en France : libertés à l'égard du pape, servitude vers le roi. — Autorité du roi sur l'Église dévolue aux juges laïques : *les* laïques dominent les évêques, le tiers état domine *les* premiers seigneurs. Exemple : arrêt d'Agen : primatie de Lyon. — Abus énorme de l'appel comme d'abus, *et* des cas

royaux, à réformer. — Abus de ne *pas* souffrir les conciles provinciaux : nationaux dangereux. — Abus de ne laisser *pas les* évêques concerter tout avec leur chef. — Abus de vouloir que *des* laïques demandent et examinent *les* bulles sur la foi.

Maximes schismatiques du parlement : rois et juges ne peuvent être excommuniés : roi comme homme qui confère, etc. Collation est *in fructu.* — Possessoire réel : pétitoire chimérique.

Autrefois l'Église, sous prétexte du serment des contractants, jugeoit de tout. Aujourd'hui *les* laïques, sous prétexte de possessoire, jugent de tout.

La règle seroit que les évêques de France se maintinssent dans leurs usages canoniques; que le roi les protégeât pour s'y maintenir canoniquement, selon leur désir; que Rome les maintînt contre les usurpations de la puissance laïque; qu'ils demeurassent subordonnés à leur chef pour le consulter sans cesse, pour les appellations, pour les corriger, déposer, etc.

Abus des assemblées du clergé, qui seroient inutiles, si le clergé ne devoit rien fournir à l'État. Elles sont nouvelles. — Danger prochain de schisme par les archevêques de Paris.

9° Libertés gallicanes sur le temporel.

Liberté pleine pour le pur temporel à l'égard du pape, pour le roi et *le* peuple, pour le clergé même. — Utilité de l'Église de ne pouvoir aliéner sans lui.

Droit du roi pour rejeter *les* bulles qui usurperoient le temporel.

Nul droit d'examiner celles qui se bornent au spirituel : les renvoyer aux évêques, qui feront à cet égard leurs fonctions.

10° Moyen de réforme à procurer.

Rétablir *le* commerce libre des évêques avec leur chef, pour le consulter *et pour* être autorisés *à certains actes.*

Convenir avec Rome sur la procédure pour déposer les évêques. Exemple : ancien évêque de Gap.

Ne rien faire de général sans se concerter avec le nonce du pape, et sans en faire parler à Rome par un cardinal françois.

Laisser élire papes les sujets les plus éclairés et les plus pieux.

Se défier des maximes outrées des parlementaires.

Mettre quelques évêques pieux, savants *et* modérés dans le conseil, non pour la forme, mais pour toute affaire mixte. Se souvenir qu'ils sont tous naturellement les premiers seigneurs et conseillers d'État.

Recevoir le concile de Trente, dont les principaux points sont reçus dans les ordonnances, avec des modifications pour les points purement temporels.

Faire un bureau de magistrats laïques et pieux, *et de* bons évêques avec le nonce, pour fixer l'appel comme d'abus.

Faire cesser toutes les exemptions de chapitres et de monastères non congrégés.

Poursuivre la réforme ou suppression des ordres peu édifiants. Exemple : Cluny, cordeliers.

Laisser aux évêques, sauf l'appel simple, liberté sur leur procédure.

pour visiter, corriger, interdire, destituer *les* curés *et* tous ecclésiastiques.

Laisser aux évêques *la* liberté de juger eux-mêmes dans leurs officialités.

Ne nommer au pape, pour le cardinalat, que des hommes doctes, pieux, qui résident souvent à Rome. — Leur laisser dans les conclaves entière liberté de suivre leur serment pour le plus digne.

Demander *au pape des* nonces savants et zélés, point politiques et profanes.

Avoir un conseil de conscience, pour choisir des évêques pieux et capables; le composer non par les places, mais par le mérite. Ne le faire aux temps présents.

Plan pour déraciner le jansénisme. Demander à Rome *une* décision sur *la* nécessité relative et alternante. Faire accepter la bulle par tous les évêques. Faire déposer ceux qui refuseront. Oter les docteurs d'abbés, répétiteurs, grands vicaires, professeurs *et* supérieurs de séminaires *imbus de jansénisme*. Donner *une* règle de doctrine à l'Oratoire, aux bénédictins, aux chanoines réguliers.

§ V. — *Noblesse.*

1° Nobiliaire fait en chaque province sur une recherche rigoureuse *Il contiendra* l'état des honneurs et des preuves certaines de chaque famille, l'état de toutes les branches dont l'ensouchement est clair, dont il est douteux, *ou* qui paroissent bâtardes.

Chaque enfant *sera* enregistré. — Registre général à Paris. — Nulle branche *ne sera* reconnue sans enregistrement.

Inventaire en ordre alphalbétique de la chambre des comtes de Paris, du trésor des chartres, des chambres des comptes des provinces, avec distribution à chaque famille de ce qui lui appartient.

2° Éducation *des nobles*.

Cent enfants, de haute noblesse, pages du roi, choisis d'un beau naturel : études, exercices.

Moindres nobles, ou de branches pauvres, cadets dans les régiments. Parents *et* amis de colonels, de capitaines.

Maison du roi remplie des seuls nobles choisis : gardes, gendarmes, chevau-légers.

Nulle place militaire vénale. Nobles préférés.

Maîtres d'hôtel, gentilshommes ordinaires, etc., tous nobles vérifiés. — Chambellans ou gentilshommes de la chambre, au lieu de valets de chambre et huissiers, seulement valets ou garçons de la chambre pour le grossier service. Toutes autres charges plus considérables aux nobles vérifiés.

3° Soutien de *la* noblesse.

Toute maison aura un bien substitué à jamais : *majorasgo* d'Espagne. Pour *les* maisons de haute noblesse, *substitutions* non petites : moindres pour médiocre *noblesse*.

Liberté de commercer en gros, sans déroger

Liberté d'entrer dans la magistrature.

Mésalliances défendues aux deux sexes.

Défenses aux acquéreurs des terres des noms nobles, du nom de familles nobles subsistantes, de prendre ces noms.

Anoblissements défendus, excepté les cas de services signalés rendus à l'État.

Ordre du Saint-Esprit pour les seules maisons distinguées par leur éclat, par leur ancienneté sans origine connue.

Ordre de Saint-Michel pour honorer le service de bonne noblesse inférieure.

Ni l'un ni l'autre pour les militaires sans naissance proportionnée.

Nul duché au delà d'un certain nombre. Ducs de haute naissance : faveur insuffisante. Nul duc non pair. Cérémonial réglé. On attendroit *une* place vacante pour en obtenir. On ne seroit admis que dans les états généraux.

Lettres pour marquis, comtes, vicomtes, barons, comme pour ducs.

Honneurs séparés pour les militaires. Divers ordres de chevalerie; avec des marques pour lieutenants généraux, maréchaux de camp, colonels, etc. — Priviléges purement honorifiques.

4° Bâtardise. La déshonorer pour réprimer le vice et le scandale. Oter aux enfants bâtards des rois le rang de princes : ils ne l'avoient point. Oter à tous les autres le rang de gentilshommes, le nom et les armes, etc.

5° Princes étrangers.

Laisser les rangs établis de longue main.

Retrancher tout ce qui paroît douteux et contesté.

Régler que chaque cadet n'aura les honneurs que quand le roi l'en jugera digne.

Ne donner point facilement à ces maisons charges, gouvernements, bénéfices. Ils ne croiront jamais avoir d'autre souverain que l'aîné de leur maison.

Bouillon et Rohan, *les* aînés ducs; cadets, cousins, etc.

Nulle autre famille avec aucune distinction que celles des ducs.

§ VI. — *Justice.*

1° *Le* chancelier doit veiller sur tous les tribunaux, et régler leurs bornes entre eux.

Il doit savoir les talents et la réputation de chaque magistrat principal des provinces; procurer à chacun de l'avancement, selon ses talents, ses vertus, ses services : faire quitter leurs charges à ceux qui les excercent mal.

Le chancelier chef du tiers-état devroit avoir un moindre rang, comme autrefois.

2° Conseil, composé, non de maîtres des requêtes introduits sans mérite pour de l'argent; mais de gens choisis *gratis* dans tous les tribunaux du royaume; établi pour redresser avec le chancelier tous les juges inférieurs.

Conseillers d'État envoyés de temps en temps dans les provinces pour réformer les abus.

3° Parlements. Oter peu à peu la paulette, etc. Charges fort diminuées : charges à diminuer encore par réforme; laisser pour leur vie tous les juges intègres et suffisamment instruits; faire succéder gratis leurs enfants dignes; attribution de gages honnêtes sur les fonds publics; exemple d'avancement pour ceux qui feront le mieux.

Peu de juges. — Peu de lois. — Lois qui évitent les difficultés sur *les* testaments, *les* contrats de mariage, les ventes et échanges, les emprisonnements et décrets. Peu de dispositions libres.

Grand choix des premiers présidents *et des* procureurs généraux. Préférence des nobles aux roturiers, à mérite égal, pour les places de présidents *et de* conseillers. Magistrats d'épée et avec l'épée au lieu de robe, quand on pourra.

4° Bailliages. Point de présidiaux : leurs droits attribués aux bailliages. Rétablir le droit du bailli d'épée pour y exercer sa fonction. — Lieutenant général et lieutenant criminel, nobles s'il se peut. — Nombre de conseillers réglé, non sur l'argent qu'on veut tirer, mais selon le besoin réel du public : *âgé* de quarante ans et au delà.

Nulle justice aux seigneurs particuliers, ni au roi dans les villages de ses terres. Leur conserver *seulement la* justice foncière, *les* honneurs de paroisse, *les* droits de chasse, etc. Tout *le reste* immédiatement au bailliage voisin.

Conservation, aux seigneurs, de certains droits sur leurs vassaux pour leurs fiefs, *ainsi que les droits* de garde et service militaire sur leurs paysans.

Régler les droits de chasse entre les seigneurs et *les* vassaux.

5° Bureau pour la jurisprudence.

Assembler *des* jurisconsultes choisis, pour corriger et réunir toutes les coutumes, pour abréger la procédure, pour retrancher les procureurs, etc.

Compte rendu au chancelier par ce bureau dans le conseil d'État. Examen à fond pour faire un bon code.

6° Suppression de tribunaux. Plus de grand conseil. Plus de cour des aides. Plus de trésoriers de France. Plus d'élus.

Additions au § VI.

Conseil d'État, où le roi est toujours présent. — Six autres conseils pour toutes les affaires du royaume. — Nulle survivance de charges, gouvernements, etc.

Permettre à tout étranger de venir habiter en France, et y jouir de tous les priviléges des naturels et régnicoles, en déclarant son intention au greffe du bailliage royal, sur le certificat de vie et de mœurs qu'il apporteroit, et le serment qu'il prêteroit, etc. ; le tout sans frais.

§ VII. — *Commerce.*

Liberté *du commerce.* Grand commerce de denrées bonnes et abondantes en France, ou des ouvrages faits par les bons ouvriers.

Commerce d'argent par usure, hors des banquiers nécessaires, sévèrement réprouvé. — Espèce de censure pour autoriser *le* gain de vraie mercature, non gain d'usure; savoir *le* moyen dont chacun s'enrichit.

Délibérer, dans les états généraux et particuliers, s'il faut abandonner les droits d'entrée et de sortie du royaume.

La France assez riche, si elle vend bien ses blés, huiles, vins, toiles, etc.

Ce qu'elle achètera des Anglois *et des* Hollandois sont épiceries et curiosités nullement comparables : laisser liberté.

Règle courante et uniforme pour ne vexer ni chicaner jamais les étrangers, pour leur faciliter *l'*achat à prix modéré.

Laisser aux Hollandois *le* profit de leur austère frugalité et *de leur* travail, du péril d'avoir peu de matelots dans leurs bâtiments, de leur bonne police pour s'unir dans le commerce, et de l'abondance de leurs bâtiments pour le fret.

Bureau de commerçant, que les états généraux et particuliers, aussi bien que le conseil du roi, consultent sur toutes les dispositions générales.

Espèce de mont-de-piété pour ceux qui voudront commercer, et qui n'ont *pas* de quoi avancer.

Manufactures à établir, pour faire mieux que *les* étrangers, sans exclusion de leurs ouvrages.

Arts à faire fleurir, pour débiter, non au roi jusqu'à ce qu'il ait payé ses dettes, mais aux étrangers et *aux* riches François.

Lois somptuaires pour chaque condition. On ruine *les* nobles pour enrichir les marchands par le luxe. On corrompt par ce luxe les mœurs de toute la nation. Ce luxe est plus pernicieux que le profit des modes n'est utile.

Recherche des financiers. On n'en auroit plus aucun besoin. L'espèce de censeurs *désignée plus haut* examineroit en détail leurs profits. Les financiers pourroient tourner leur industrie vers le commerce.

Additions au § VII.

Le tout réglé par le conseil de commerce et de police du royaume, dont le rapport des résultats toujours porté au conseil d'État, où le roi est présent.

Marine médiocre, sans pousser à l'excès, proportionnée au besoin de l'État, à qui il ne convient pas d'entreprendre seul des guerres par mer contre des puissances qui y mettent toutes leurs forces.

Régler prises. — Commerce de port à port, etc.

MÉMOIRES

SUR LES PRÉCAUTIONS ET LES MESURES A PRENDRE APRÈS LA MORT DU DUC DE BOURGOGNE.

(15 mars 1712[1].)

PREMIER MÉMOIRE.

RECHERCHE DE....

I. Ce seroit une grande injustice et un grand malheur que de soupçonner N. sur des imaginations populaires, sans un solide fondement.

II. Je voudrois approfondir en grand secret : 1° les preuves de ce qu'il a fait en Espagne; 2° les faits précis qu'on allègue maintenant.

III. S'il n'est pas coupable, on prépare à pure perte une guerre civile, en le tenant pour suspect et en l'excluant.

IV. S'il est coupable, il est capital de mettre en sûreté la vie du roi et du jeune prince, qui est à toute heure en péril.

V. S'il n'est pas coupable, et s'il est bien intentionné, il seroit capital de le traiter avec confiance, et de l'engager par honneur, etc.

VI. Ce qui me frappe est que sa fille, qui est dans l'irréligion la plus impudente, dit-on, ne sauroit y être sans lui; et qu'étant instruit de tout ce qu'on dit de monstrueux de leur commerce, il n'en passe pas moins sa vie tout seul avec elle. Cette irréligion, ce mépris de toute diffamation, cet abandon à une si étrange personne, semblent rendre croyable tout ce qu'on a le plus de peine à croire. Il est ambitieux et curieux de l'avenir.

VII. Il y a des crimes qu'on ne peut jamais s'assurer de prouver judiciairement, qu'après l'entière instruction du procès. Il est terrible de commencer celui-ci dans l'incertitude.

VIII. La preuve est encore bien plus difficile contre une personne d'un si haut rang. Qui est-ce qui ne craindra point de succomber dans une si odieuse accusation? Chacun craindra une prompte mort du roi, ou une indulgence de sa part pour sauver l'honneur de la maison royale. Chacun craindra un ressentiment éternel de cette maison. Les espérances de récompense ou de protection ne sont nullement proportionnées à de telles craintes. Dès qu'on viendra à chercher les témoins en détail, chacun reculera.

IX. Si par malheur le crime étoit vérifié, feroit-on mourir avec infamie un petit-fils de France, qui peut parvenir bientôt, par droit de succession, à la couronne? Pourroit-on avec sûreté le tenir en prison perpétuelle? N'en sortiroit-il point quand son gendre et sa fille auroient l'autorité?

X. Supposé même qu'on eût la force de le déclarer exclu de la suc-

1. Cette date, qu'on lit à la tête de chacun des Mémoires suivants, n'est pas de l'écriture de Fénelon, mais du duc de Chevreuse.

cession, quelles guerres n'y auroit-il pas à craindre si le cas arrivoit? De plus, on ne pourroit pas exclure son fils, qui est innocent. Que n'y auroit-il pas à craindre du père du roi, lequel père auroit été exclu avec infamie de la royauté?

XI. Toute recherche, ou molle et superficielle, ou rigoureuse et sans un entier succès, pour achever de le perdre, produiroit à pure perte des maux infinis. D'un côté, il seroit implacable sur une recherche infâmante; de l'autre, il seroit triomphant sur ce qu'on n'auroit pas pu le convaincre. Il seroit exclu de la régence, et il en auroit néanmoins toute l'autorité effective sous le nom de son gendre qu'il gouverneroit par sa fille.

XII. Il ne faut point compter sur l'indignation publique. L'horreur du spectacle récent excite cette indignation : elle se ralentira tous les jours. Un petit-fils de France, calomnié si horriblement, et sans preuve claire, exciteroit bientôt une autre indignation. De plus, les mœurs présentes de la nation jettent chacun dans la plus violente tentation de s'attacher au plus fort par toutes sortes de bassesses, de lâchetés, de noirceurs et de trahisons.

XIII. Ce prince, s'il étoit poussé à bout, trouveroit de grandes ressources, par la foiblesse présente, par le déclin d'un règne prêt à finir, par son esprit violent quoique léger, par ses grands revenus, par l'appui de son gendre, par l'irréligion de lui et de sa fille, par les conseils affreux qui ne lui manqueroient pas.

XIV. Si on l'exclut du conseil de régence, il paroîtra que le roi le tient pour suspect : cette exclusion sera regardée par là comme très-flétrissante. En ce cas, son intérêt est qu'on fasse une recherche où l'on succombe. Alors, il reviendra, après la mort du roi, contre cette exclusion flétrissante et calomnieuse. Il n'en faut pas tant, quand on est le plus fort, pour renverser ce qui paroît odieux et irrégulier.

XV. Dans la recherche, on ne pourroit guère découvrir le crime de N., sans trouver que sa fille a été complice de son action. En ce cas, que feroit-on d'elle? Elle peut devenir reine! sa condamnation pourroit mettre M. le duc de Berri, devenu roi, hors d'état d'avoir jamais des enfants.

XVI. Si le jeune prince venoit à manquer, après un éclat si horrible, le roi d'Espagne voudroit venir en France pour monter sur le trône; et les Espagnols pourroient bien refuser de recevoir en sa place M. le duc de Berri, gouverné par cette fille et par ce beau-père qui leur est si odieux.

XVII. En ce cas, il y auroit facilement une guerre entre les deux frères. Le roi d'Espagne, suivant les conseils de la reine son épouse, et de la nation espagnole, soutiendroit que la renonciation du feu monseigneur et de feu M. le dauphin étoit aussi nulle que celle de la reine Thérèse d'Espagne. Ils voudroient réunir les deux monarchies, pour ne tomber pas dans des mains si odieuses et si diffamées.

XVIII. Malgré toutes ces raisons de ne point faire une recherche avec éclat, je voudrois qu'on en fît une très-secrète pour assurer la vie du roi et du jeune prince, supposé qu'on trouve des indices qui méritent

cet approfondissement. Mais le secret est également difficile et absolument nécessaire.

XIX. Ne pourroit-on point examiner en grand secret le chimiste de ce prince, et voir le détail des drogues qu'il a composées? Il faudroit en prendre et en faire des expériences sur des criminels condamnés à la mort.

XX. Si par malheur le prince est coupable, et s'il voit qu'on ne veut rien approfondir, que n'osera-t-il point entreprendre?

SECOND MÉMOIRE.

Le Roi.

I. Je crois qu'il est très-important de redoubler, sans éclat et sans affectation, toutes les précautions pour sa nourriture, etc., comme aussi pour celle du jeune prince qui reste.

II. Il est à désirer que tous les ministres se réunissent pour rendre Sa Majesté très-facile à acheter très-chèrement la paix : c'est l'unique moyen de le débarrasser pour le reste de sa vie, et de la prolonger.

III. Ils peuvent lui faire entendre que c'est ce qu'il doit à sa gloire et à sa conscience. Il ne doit point s'exposer à laisser un petit enfant avec tout le royaume dans un si prochain péril.

IV. On peut lui représenter l'extrémité où l'on se trouveroit s'il tomboit dans un état de langueur où il ne pourroit rien décider, et où nul ministre n'oseroit rien prendre sur soi.

V. On peut lui faire entrevoir le cas d'une bataille perdue, et des ennemis entrant dans le cœur du royaume.

VI. On peut lui laisser voir le cas où la France auroit le malheur de le perdre. Alors on auroit tout à craindre du parti huguenot, du parti janséniste, des mécontents de divers états, des princes exclus de la régence, des dettes payées ou non payées, des troupes très-nombreuses sans discipline. Le remède est d'établir sans aucun retardement un conseil de régence, que tout le monde s'accoutume à respecter.

VII. On peut lui représenter la consolation, la gloire et la confiance pour son salut, qu'il tirera d'une prompte paix, si elle lui donne les moyens de commencer à faire sentir quelque soulagement à ses peuples, après les maux de tant de longues guerres.

VIII. On peut lui faire considérer qu'il aura à faire au plus tôt la réforme de ses troupes, qui ne pourroit s'exécuter qu'avec un très-grand péril dans le désordre d'une minorité.

IX. Il faut lui montrer combien il importe qu'il rétablisse au plus tôt quelque ordre dans les finances, sans quoi on ne peut espérer aucune respiration des peuples avant les troubles d'une minorité. Pendant une régence, un prince qui voudroit troubler l'État auroit un moyen facile d'y réussir. Si le conseil de régence paye les dettes il ne sauroit soulager les peuples; et les peuples accablés ne continueront point à porter ce joug accablant, quand ils verront un prince qui leur offrira sa protection contre ce conseil : si, au contraire, le conseil retranche ou

suspend le payement des dettes pour soulager les peuples, les rentiers, qui sont en si grand nombre et si appuyés, feront un parti redoutable contre le conseil qui les aura maltraités.

X. On n'en peut dire autant des courtisans, et des militaires qui ont de grosses pensions : si le conseil de régence les paye, il accable les peuples; s'il leur refuse ou leur retarde leur payement, le voilà devenu odieux. Ainsi, d'une façon ou d'une autre, voilà un puissant parti tout formé pour un prince qui voudra contenter son ressentiment et son ambition.

XI. Si M. le duc de Berri, livré à son épouse et à son beau-père, se trouvoit, à la mort du roi, à portée de gouverner sans qu'il y eût un conseil de régence déjà en actuelle possession et déjà affermi dans l'exercice de l'autorité, les peuples et les troupes accoutumés à n'obéir qu'aux ordres d'un seul maître, ne s'accoutumeroient pas facilement à préférer les décisions d'un conseil sans expérience, et peut-être fort divisé, aux volontés d'un fils et d'un petit-fils de France, réunis ensemble avec un grand parti.

XII. Si le prince mineur venoit à mourir dans une telle conjoncture, M. le duc d'Orléans pourroit empêcher le retour du roi d'Espagne, surtout en cas que les Espagnols refusassent de recevoir M. le duc de Berri.

XIII. Il n'y auroit personne qui fût à portée de ménager les choses pour empêcher cette guerre civile : au moins un conseil déjà affermi travailleroit à la paix et au bon ordre, avec quelque autorité provisionnelle.

XIV. Il me paroît fort à propos que le B. D. (le bon duc, M. de Beauvilliers) aille voir Mme de M. (Maintenon), qu'il lui parle à cœur ouvert pour la rapprocher de lui, et qu'il lui représente toutes ces choses, afin qu'elle concoure efficacement à cet ouvrage. .

XV. C'est précisément ce qui peut lui attirer la bénédiction de Dieu et les vœux de la France entière; c'est travailler au repos, à la gloire et au salut du roi. Que n'auroit-elle point à déplorer si le roi manquoit dans cette confusion?

XVI. Ce n'est point en épargnant chaque jour au roi la vue de quelques détails épineux et affligeants, qu'on travaillera solidement à le soulager et à le conserver. Les épines renaîtront sous ses pas à toutes les heures : il ne peut se soulager qu'en s'exécutant d'abord en toute rigueur. C'est une prompte paix, c'est la destruction du parti janséniste, c'est l'ordre mis dans les finances, c'est la réforme des troupes faite avec règle, c'est l'établissement d'un bon conseil, autorisé et mis en possession tout au plus tôt, qui peuvent mettre le roi en repos pour durer longtemps, et le royaume en état de se soutenir malgré tant de périls. On devra tout à Mme de M. (Maintenon), si elle y dispose le roi.

XVII. Le B. D. (bon duc, M. de Beauvilliers) peut parler avec toute la reconnoissance due aux bons offices que Mme de M. (Maintenon) lui a rendus autrefois. Il peut lui déclarer qu'il parle sans intérêt, ni pour lui, ni pour ses amis, sans prévention et sans cabale. Il peut ajouter que, pour ses sentiments sur la religion, il n'en veut jamais avoir d'autres que ceux du Saint-Siége; qu'il ne tient à rien d'extraor-

dinaire; et qu'il auroit horreur de ses amis même, s'il apercevoit en eux quelque entêtement, ou artifice, ou goût de nouveauté.

XVIII. Je ne crois pas que Mme de M. agisse par grâce, ni même avec une certaine force de prudence élevée. Mais que sait-on sur ce que Dieu veut faire? Il se sert quelquefois des plus foibles instruments, au moins pour empêcher certains malheurs. Il faut tâcher d'apaiser Mme de M. et lui dire la vérité; Dieu fera sa volonté en tout.

TROISIÈME MÉMOIRE.

PROJET DE CONSEIL DE RÉGENCE.

I. Faites un conseil nombreux; vous y mettrez le désordre, la division, le défaut de secret et la corruption : faites-en un moins nombreux, il en sera plus envié, plus contredit, plus facile à décréditer, surtout si les meilleurs sujets viennent à manquer.

II. Vous ne pouvez parvenir à faire établir ce conseil qu'en y admettant les gens de la faveur présente; autrement ils vous traverseroient, chose facile à faire. C'est le rendre très-nombreux si vous voulez leur donner un contre-poids nécessaire par des gens droits et fermes.

III. Mettez-y N...., vous livrez l'État et le jeune prince à celui qui est soupçonné de la plus noire scélératesse. Excluez N... pour ce soupçon, vous préparez le renversement de ce conseil, qui paroîtra fondé sur une horrible calomnie contre un petit-fils de France.

IV. A tout prendre, je n'oserois dire qu'il convienne de mettre dans ce conseil un prince suspect de scélératesse, qui se trouveroit le maître de tout ce qui se trouveroit entre lui et l'autorité suprême.

V. De plus, indépendamment de ce soupçon, on ne peut guère espérer qu'étant livré à sa fille, il contribuât à la bonne éducation du jeune prince, au bon ordre pour rétablir l'État.

VI. Pour adoucir cette exclusion, je voudrois qu'on ne donnât à M. le duc de Berri que la simple présidence, avec sa voix comptée comme celle des autres, et pour conclure à la pluralité des suffrages. Il faudroit qu'on élût un sujet à la pluralité des voix, si un des conseillers venoit à mourir.

VII. J'exclurois, autant que N..., tous les princes du sang, tous les princes naturels, tous les princes étrangers, qui ne regardent pas le roi comme leur souverain.

VIII. J'exclurois aussi les seigneurs auxquels on a donné un rang de prince; c'est un embarras pour le rang à éviter. Il n'y a que M. le prince de Rohan qu'on pût être tenté d'admettre; on peut très-bien s'en passer.

IX. Les seigneurs ambitieux, souples et brouillons, chercheroient avec ardeur à entrer dans ce conseil; mais tous les honnêtes gens craindroient et fuiroient cet emploi comme un affreux embarras. Peu à espérer; tout à craindre. Le lendemain de la mort du roi, chacun des conseillers droits et fermes auroit à craindre au dehors l'autorité de M. le duc de Berri avec celle de M. le duc d'Orléans, et la division

au dedans, avec le déchaînement des cabales. On auroit une peine infinie à composer ce conseil de personnes propres à faire bien espérer.

X. Je n'ose dire ma pensée sur le choix des prélats dignes d'entrer dans ce conseil.

XI. Pour les seigneurs, on peut jeter les yeux sur MM. les ducs de Chevreuse, de Villeroi, de Beauvilliers, de Saint-Simon, de Charost, de Harcourt, de Chaulnes; sur MM. les maréchaux d'Huxelles, de Tallard.

XII. Il est naturel que la faveur y mette MM. le duc de Guiche, le duc de Noailles, le duc d'Antin, le maréchal d'Estrées. Il faut songer au contre-poids.

XIII. On ne sauroit exclure de ce conseil aucun des ministres : pour les secrétaires d'État, on pourroit les appeler seulement pour les expéditions.

XIV. Il faudroit que le roi autorisât au plus tôt ce conseil de régence dans une assemblée de notables, qui est conforme au gouvernement de la nation.

XV. De plus, il faudroit que le roi, dans son lit de justice, le fît enregistrer au parlement de Paris; semblable enregistrement dans tous les autres parlements, cours souveraines, bailliages, etc.

XVI. Le roi, dans l'assemblée des notables, pourroit faire prêter serment à tous les notables pour maintenir ce conseil, et aux conseillers de ce conseil pour gouverner avec zèle, etc. M. le duc de Berri même prêteroit le serment.

XVII. Il seroit infiniment à désirer que le roi mît dès à présent ce conseil en fonction : il n'en seroit pas moins le maître de tout. Il accoutumeroit toute la nation à se soumettre à ce conseil; il éprouveroit chaque conseiller; il les uniroit, les redresseroit, et affermiroit son œuvre. S'il faut, le lendemain de sa mort, commencer une chose qui est devenue si extraordinaire, elle sera d'abord renversée. Depuis longtemps la nation n'est plus accoutumée qu'à la volonté absolue d'un seul maître; tout le monde courra au seul duc de Berri.

XVIII. Si on ne peut point persuader au roi une chose si nécessaire, il faudroit au moins, à toute extrémité, que Sa Majesté assemblât ce conseil cinq ou six fois l'année; qu'il consultât de plus en particulier chacun des conseillers, et qu'il les mît dans le secret des affaires, afin qu'ils ne fussent pas tout à fait neufs au jour du besoin.

XIX. Il ne faut pas perdre un moment pour faire établir ce conseil L'étonnement du spectacle, le cri public, la crainte d'un dernier malheur peuvent ébranler; mais, si sous ce prétexte de n'affliger pas le roi, on attend qu'il rentre dans son train ordinaire, on n'obtiendra rien.

XX. De plus, il n'y a aucun jour où nous ne soyons menacés ou d'une mort soudaine et naturelle, ou d'un funeste accident, suite du coup que le public s'imagine venir de N....

XXI. Chaque jour on doit craindre un affoiblissement de tête, plus dangereux que la mort même de Sa Majesté. Alors tout se trouveroit tout à coup et sans remède dans la plus horrible confusion.

XXII. Sa Majesté ne peut, ni en honneur, ni en conscience, se met-

tre en péril de laisser le royaume, et le jeune prince sans héritier, sans aucune ressource pour le gouvernement de la France, pour l'éducation et la sûreté de l'enfant.

XXIII. J'avoue que l'établissement de ce conseil doit nous faire craindre de terribles inconvénients : mais, dans l'état présent, on ne peut plus rien faire que de très-imparfait, et il seroit encore pis de ne faire rien; on ne peut point se contenter de précautions ordinaires et médiocres.

QUATRIÈME MÉMOIRE.

ÉDUCATION DU JEUNE PRINCE.

I. Si M. le duc de Beauvilliers peut être nommé gouverneur, il doit se sacrifier, et s'abandonner les yeux fermés, sans s'écouter soi-même. Le cas est singulier. Quand il ne feroit qu'exclure un mauvais sujet, il feroit un bien infini. Il doit se sacrifier à l'État, à l'Église, au roi, et au prince qu'il a tant aimé.

II. S'il étoit nommé, il pourroit obtenir une espèce de coadjuteur comme M. le duc de Chaulnes ou M. le duc de Charost. Il seroit fort soulagé par un ami de confiance, et la succession seroit mise en sûreté.

III. Il faut un gouverneur, non-seulement propre à former le jeune prince, mais encore autorisé, et ferme pour soutenir, en cas de minorité, une si précieuse éducation contre les cabales.

IV. Il faut que le précepteur soit ecclésiastique; il enseignera mieux la religion, il posera mieux des fondements contre les entreprises des laïques; il sera plus révéré : mais comme je ne connois presque personne dans le clergé, je ne puis proposer aucun sujet. Il faut qu'il soit entièrement uni au gouverneur.

V. Il me paroît que, dans ce cas particulier, il faudroit choisir un évêque. Ce caractère lui donnera plus d'autorité sur le prince et sur le public; il sera moins exposé aux révolutions des cabales. On pourroit faire approuver par le pape qu'un évêque se chargeât de cet emploi, dans un cas si extraordinaire pour la religion.

VI. Les sujets de l'ordre épiscopal que je considère de loin, et sans pouvoir m'arrêter à aucun, faute de les connoître à fond, sont MM. de Meaux[1], de Soissons, de Nîmes, d'Autun, de Toul.

VII. M. l'abbé de Polignac est un courtisan qui suivroit la faveur; d'ailleurs il a l'esprit et les connoissances acquises : mais je ne le souhaite point.

VIII. Il faut un sous-gouverneur qui ait du sens, de la probité, et une sincère religion, avec un attachement intime au gouverneur.

IX. Il faut un sous-précepteur, et un lecteur, qui soient intimement unis au précepteur.

X. Il faut un grand choix pour les gentilshommes de la manche, et pour le premier valet de chambre : aucun de contrebande; aucun de douteux sur le jansénisme. MM. Duchesne et de Charmon.

1. L'évêque de Meaux etait alors Bissy, depuis cardinal.

XI. On peut conférer avec M. Bourdon[1] pour le choix des sujets ecclésiastiques : il est important d'agir dans un concert secret avec lui.

XII. Il ne s'agit point d'attendre l'âge ordinaire ; le cas n'est que trop singulier. Le roi peut manquer tout à coup; il faut mettre pendant sa vie cette machine en train, et l'avoir affermie avant qu'il puisse manquer. On peut laisser un prince dans les mains des femmes, et lui donner des hommes qui iront le voir tous les jours, qui l'accoutumeront à eux, et qui commenceront insensiblement son éducation.

XIII. Le roi pourroit mettre dans l'acte de régence la forme de l'éducation. Ainsi l'éducation seroit enregistrée et autorisée par la même solennité qui autoriseroit le conseil de régence pour la minorité future.

XIV. Sa Majesté pourroit même faire promettre au prince qui doit naturellement être le chef de la régence qu'il ne troublera, pour aucune raison, ce projet d'éducation ainsi autorisé.

1. Le P. Letellier, jésuite, confesseur de Louis XIV, est souvent désigné par ce nom dans la correspondance de Fénelon avec le duc de Chevreuse

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

Coulommiers. — Imprimerie Paul BRODARD.

A LA MÊME LIBRAIRIE

ŒUVRES

DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS FRANÇAIS

VOLUMES IN-18 JÉSUS.

On peut se procurer chaque volume de cette série relié en percaline gaufrée, sans être rogné, moyennant 50 cent.; en demi-reliure, dos en chagrin, tranches jaspées, moyennant 1 fr. 50 cent., et avec tranches dorées, moyennant 2 fr. en sus du prix marqué.

1re Série à 1 franc 25 c. le volume.

Barthélemy : *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du IVe siècle avant l'ère chrétienne.* 3 volumes.

Atlas pour le Voyage du jeune Anacharsis, dressé par J. D. Barbé du Bocage, revu par A. D. Barbé du Bocage. In-8, 1 fr. 50 c.

Boileau : *Œuvres complètes.* 2 vol.

Bossuet : *Œuvres choisies.* 5 vol.

Corneille : *Œuvres complètes.* 7 vol.

Fénelon : *Œuvres choisies.* 4 vol.

La Fontaine : *Œuvres complètes.* 3 volumes.

Marivaux *Œuvres choisies.* 2 vol.

Molière : *Œuvres complètes.* 3 vol.

Montaigne : *Essais,* précédés d'une lettre à M. Villemain sur l'éloge de Montaigne, par P. Christian. 2 vol.

Montesquieu : *Œuvres complètes.* 3 volumes.

Pascal : *Œuvres complètes.* 3 vol.

Racine : *Œuvres complètes.* 3 vol.

Rousseau (J.-J.) : *Œuvres complètes.* 13 volumes.

Saint-Simon (le duc de) : *Mémoires complets et authentiques* sur le siècle de Louis XIV et la Régence, collationnés sur le manuscrit original par M. Chéruel, et précédés d'une notice de M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. 13 vol.

Sédaine : *Œuvres choisies.* 1 vol.

Voltaire : *Œuvres complètes.* 46 vol.

2e Série à 3 francs 50 cent. le volume.

Chateaubriand : *Le génie du Christianisme.* 1 vol.

— *Les Martyrs;* — *le Dernier des Abencerrages.* 1 vol.

— *Atala;* — *René;* — *les Natchez.* 1 vol.

Fléchier : *Mémoires sur les Grands-Jours d'Auvergne en* 1665, annotés par M. Chéruel et précédés d'une notice par M. Sainte-Beuve. 1 vol.

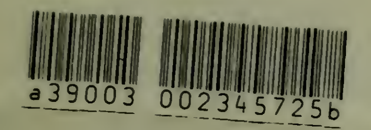
Malherbe : *Œuvres poétiques,* réimprimées pour le texte sur la nouvelle édition des *Œuvres complètes de Malherbe,* publiées par M. Lud. Lalanne dans la Collection des GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE. 1 v.

Sévigné (Mme de) : *Lettres de Mme de Sévigné, de sa famille et de ses amis,* réimprimées pour le texte sur la nouvelle édition publiée par M. Monmerqué dans la Collection des GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE. 8 vol.

COULOMMIERS. — Imprimerie PAUL BRODARD.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due



PQ CE
1795
.A145 1880 V0004

FENELON, FRANCOIS DE SALIGNAC DE L
OEUVRES CHOISIES

1526809